

# ARCHIVUM EUROPAE CENTRO- ORIENTALIS

dirigé  
en collaboration avec  
un comité de rédaction  
par

**E. LUKINICH**      **L. TAMÁS**

**BUDAPEST**  
**HONGRIE**

**TOME VI.**

**FASC. 1-4.**

**1940**

# ARCHIVUM EUROPAE CENTRO-ORIENTALIS

paraît deux fois par an, à raison de quatre fascicules pour l'année entière

---

---

## Comité de rédaction :

**M. Adrien Divéky**, professeur de l'histoire de l'Europe orientale à l'Université de Debrecen.

**M. Ladislav Gáldi**, professeur-suppléant de philologie romane à l'Université de Budapest, co-directeur de la revue.

**M. Etienne Kniezsa**, professeur de linguistique slave à l'Université de Kolozsvár.

**M. Jean Melich**, professeur de philologie slave à l'Université de Budapest.

**M. Jules Moravcsik**, professeur de philologie byzantine à l'Université de Budapest.

**M. Jules Németh**, professeur de philologie turque à l'Université de Budapest.

Prix de l'abonnement : **30** francs suisses.

On s'abonne au dépositaire général de la revue : Librairie **Edmond Stemmer** — Budapest, V., Gr. Tisza István-utca 14. Hongrie.

---

Tout ce qui concerne la rédaction doit être adressé au directeur :  
**M. E. LUKINICH** ou au co-directeur : **M. L. GÁLDI**  
Budapest, VIII., Múzeum-körút 6—8. Faculté des Lettres.

---

---

ETUDES SUR L'EUROPE CENTRE-ORIENTALE

éditées par

OSTMITTELEUROPAISCHE BIBLIOTHEK

herausgegeben von

**E. Lukinich**

---

fr. suisses

1. **Lajos Tamás**: Romains, Romans et Roumains dans l'histoire de la Dacie Trajane. 1936. . . . . 20.—
2. **István Kniezsa**: Pseudorumänen in Pannonien und in den Nordkarpathen. 1936. . . . . 15.—
3. **László Rásonyi**: Contributions à l'histoire des premières cristallisations d'Etat des Roumains. L'origine des Basaraba. 1936. . . . . 3.—
4. **József Deér**: Die Anfänge der ungarisch-kroatischen Staatsgemeinschaft. 1936. . . . . 3.50
5. **Béla Bartók**: La musique populaire des Hongrois et des peuples voisins. 1937. . . . . 4.—
6. **Lajos Tamás**: Sur la méthode d'interprétation des cartes de l'Atlas Linguistique Roumain. 1937. . . . . 1.50

**A R C H I V U M  
E U R O P A E  
C E N T R O -  
O R I E N T A L I S**

**dirigé  
en collaboration avec  
un comité de rédaction  
par**

**E. LUKINICH      L. TAMÁS**

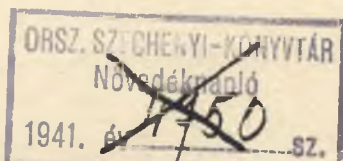
**TOME VI.**

**FASC. 1—4.**

**BUDAPEST  
HONGRIE  
1940**

# OSZK

Országos Széchényi Könyvtár



Editeur responsable: M. Emérle Lukátsch

16364 Imprimé par Sárkány-nyomda S. A. Budapest, VI., 9 rue Horn Ede.  
Resp. pour l'impr.: A. et J. Wessely

## SOMMAIRE DU TOME VI:

<b>Hélène Balogh.</b> — Les édifices de bois dans l'architecture religieuse hongroise . . . . .	1—133
<b>Ernst Dickenmann.</b> — Studien zur Hydronymie des Savesystems II . . . . .	134—184
<b>Johann Melich.</b> — Über den Namen Brünn . . . . .	185—207
<b>Jules Németh.</b> — La question de l'origine des Sicules . . . . .	208—241
<b>Ladislao Gáldi.</b> — L'influsso dell'umanesimo ungherese sul pensiero rumeno . . . . .	242—311

## MISCELLANEA:

<b>J. Emile Haraszti.</b> — Les rapports italo-transylvains de Il Transylvano de Girolamo Diruta . . . . .	312—324
<b>Ladislau Gáldi.</b> — Zum Einfluß der ungarischen Syntax auf das Altrumänische . . . . .	325—339
<b>Ludwig Tamás.</b> — Randbemerkungen zu einer Rezension von E. Gamillscheg . . . . .	340—347

## COMPTES RENDUS — BESPRECHUNGEN:

Deux livres sur la Transylvanie ( <i>Louis Elekes</i> ) . . . . .	348—354
<i>Emerich Madách: Čovekova tragedija. Preveo s madjarskog dr. Svet. Stefanović (Ladislau Hadrovics)</i> . . . . .	354—357
Pjesme Antuna Kanižlića, Antuna Ivanošića i Matije Petra Katančića ( <i>Ladislau Hadrovics</i> ) . . . . .	358—361
<i>Carlo Tagliavini: Civiltà italiana in Ungheria (Eugenio Koltay-Kastner)</i> . . . . .	361—362

IV

*Carlo Tagliavini: Civiltà italiana in Rumania (Giulio Herczeg)* . . . . . 362—364

*Radu Vulpe: Histoire ancienne de la Dobroudja (Christo M. Danoff)* . . . . . 364—372

*Quelques éditions critiques de classiques roumains (Ladislas Gáldi)* . . . . . 372—377

*A. P. Todor: Eminescu în literatura maghiară (Ladislas Gáldi)* . . . . . 377—378



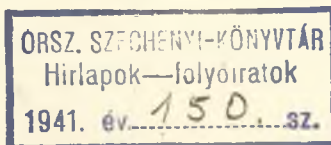
## LES ÉDIFICES DE BOIS DANS L'ARCHITECTURE RELIGIEUSE HONGROISE

### I.

Depuis quelque temps les historiens de l'art européen montrent un intérêt toujours croissant pour les monuments en bois de l'architecture populaire. Au siècle passé, le romantisme avait déjà découvert les églises en bois du moyen âge en Norvège, et l'impression produite par ces édifices remarquables incita les spécialistes à pousser plus loin leurs investigations. Peu après il apparut que dans les régions boisées de l'Europe Centrale et Orientale l'architecture en bois était également florissante, et que ses monuments, quoique moins anciens que ceux de Norvège, y formaient des groupes nettement distincts aussi bien au point de vue du style qu'à celui de la technique. La plupart de ces monuments se trouvaient sur l'étendue de l'ancienne monarchie austro-hongroise et, en particulier, dans la Hongrie historique, dont les régions karpathiques, couvertes d'immenses forêts, étaient extrêmement favorables au développement d'une riche architecture en bois. Il n'est pas étonnant de voir qu'aussitôt après, nombre de chercheurs se mirent à s'occuper de l'architecture en bois de l'Europe Centrale. L'origine populaire, la grande variété des formes, le degré très haut de la technique architecturale, la beauté pittoresque chargée d'éléments affectifs — qui constitue le charme particulier des édifices de ce genre — étaient autant de facteurs susceptibles de captiver l'intérêt pour des dizaines d'années.

Après la guerre de 1914—18 l'étude de l'architecture en bois prit un nouvel essor. On ne se trompe certainement pas en attribuant ce renouveau à l'activité de *S t r z y g o w s k i*<sup>1</sup> qui consacra

<sup>1</sup> J. Strzygowski, *Early church art of northern Europe*. London, 1928; idem, *Die altslawische Kunst. (Ein Versuch ihres Nachweises.)* Augsburg, 1929. etc.



à l'architecture en bois toute une série d'ouvrages de puissante envergure, insistant sur l'importance des recherches y relatives et assignant à cette branche de l'architecture une place toute particulière dans l'évolution de l'art européen. Quelque opinion qu'on ait à opposer aux idées de Strzygowski, on est obligé de reconnaître que ses études ont le mérite incontestable d'avoir fait place à l'architecture en bois, qui auparavant était plutôt l'objet des recherches esthétiques et ethnographiques, dans l'histoire moderne de l'art.

Sur l'initiative de Strzygowski on commença à étudier méthodiquement l'architecture en bois du centre et de l'est de l'Europe, selon les buts et les moyens d'investigation de la science moderne. C'est Z a l o z i e c k y<sup>2</sup> qui fut le premier à publier un beau volume sur les églises en bois de la Subcarpathie (Kárpátalja — Podkarpatska Rus), c'est-à-dire de la partie orientale de la Haute Hongrie. Bien qu'il ne fit siennes les considérations de Strzygowski, dont il contesta souvent le bien-fondé, son oeuvre se laisse ranger parmi les produits caractéristiques des recherches poursuivies dans l'esprit du savant viennois. Quelques années plus tard V a v r o u š e k<sup>3</sup> a publié un bel album avec beaucoup de photographies des monuments en bois de la Subcarpathie. Les théories de Strzygowski trouvèrent un écho particulièrement vif auprès des spécialistes roumains qui, après la guerre, s'étaient mis à étudier avec beaucoup de zèle l'architecture en bois de leur pays et notamment celle de la Transylvanie, s'inspirant surtout des idées de Strzygowski. C'est à M. Coriolan P e t r a n u<sup>4</sup> que revient le mérite d'avoir élucidé, au cours de ces nouvelles recherches systématiques, l'état actuel des monuments en bois dans les deux comitats voisins d'Arad et de Bihar.

Dans notre littérature scientifique l'étude de l'architecture en bois fut inaugurée par Emeric H e n s z l m a n n et Florus R ó m e r, les fondateurs de l'histoire de l'art hongrois. Ce furent eux qui, chargés par l'Académie Hongroise des Sciences de recueillir les données relatives aux églises médiévales du diocèse de Szatmár, prirent note des dimensions des édifices en bois aussi, étant aidés dans ce travail par l'architecte François S c h u l c z. Les dessins

<sup>2</sup> W. R. Zaloziecky, *Gotische und barocke Holzkirchen in den Karpathenländern*. Wien, 1926.

<sup>3</sup> B. Vavroušek: *Cirkevni památky na Podkarpatské Rusi*. V Praze, 1929.

<sup>4</sup> C. Petranu, *Bisericile de lemn din județul Arad*. Sibiu, 1927; idem, *Monumentele istorice ale județului Bihor. I. Bisericile de lemn*. Sibiu, 1931.



de Schulcz, faits d'après ces mensurations, servirent plus tard (1866) à illustrer une étude de Haas, évêque de Szatmár, sur les églises en bois de son diocèse. Cet article parut dans la revue de la „Central-Commission“ de Vienne. Haas y inséra aussi un dessin représentant l'église en bois des Roumains de Veresmart (par Lippert), et ce fut cette dernière illustration qui, passée dans les manuels allemands, resta pour longtemps le seul exemple connu de l'architecture en bois de l'Europe Centrale.<sup>5</sup> Quant à Henszlmann, il s'était occupé dès 1864, dans son rapport paru dans les „Archaeologiai Közlemények“ (Communications archéologiques), des églises de bois des Roumains de Szatmár.<sup>6</sup> En 1870, Römer, le rédacteur de la revue „Archeologiai Értesítő“ lança un appel destiné à attirer l'attention des collaborateurs sur les édifices en bois et à leur demander de nouvelles contributions sur les monuments de ce genre.<sup>7</sup> L'appel de Römer ne fut pas infructueux. Peu après, on vit paraître l'étude de Théodore Lehoczky sur les églises en bois du comitat de Bereg,<sup>8</sup> et l'année suivante Römer lui-même publia les dessins représentant l'église en bois de Cséb<sup>9</sup> (Transdanubie). Lehoczky était d'ailleurs un spécialiste qualifié, et dans la belle monographie qu'il consacra au comitat de Bereg,<sup>10</sup> il traita avec une grande abondance de détails aussi des édifices en bois hongrois et ruthènes de cette région.

Pendant les dernières décades du XIX<sup>e</sup> siècle l'architecture en bois eut un propagateur zélé dans la personne de Victor Myskovszky. C'est grâce à son activité que les masses plus

<sup>5</sup> M. Haas, *Die Holzkirchen im Bisthume Szatmár*. Mittheilungen der Central-Commission. Tom. XI. Wien, 1866. pp. 1—7. — Le dessin de l'église en bois de Veresmart, exécuté par Joseph Lippert est reproduit, d'après l'étude de Haas, dans les ouvrages suivants: R. Wesser, *Der Holzbau*. Berlin, 1903. p. 66. Beiträge zur Baunwissenschaft. Fasc. 2.; A. Springer, *Handbuch der Kunstgeschichte*. éd. XII. Tom. II. Leipzig, 1924. p. 339. etc.

<sup>6</sup> E. Henszlmann, *A szatmári püspöki megyének középkori építészeti régiségei*. („Les monuments de l'architecture médiévale dans le diocèse de Szatmár“). Archaeologiai Közlemények („Communications Archéologiques“) IV. Pest, 1864. pp. 139—140.

<sup>7</sup> Archaeologiai Értesítő („Bulletin d'Archéologie“) R. F. (ancienne série), IV. Pest, 1870. p. 241.

<sup>8</sup> T. Lehoczky, *A beregmegyei rutén fatemplomok* („Les églises en bois des Ruthènes de Bereg“). Arch. Ért. R. F. IV. 1870. pp. 241—249.

<sup>9</sup> Fl. Römer, *Még egy pár szó honi fatemplomainkról* („Encore quelques mots sur les églises en bois de Hongrie“). Arch. Ért. R. F. V. 1871. pp. 1—7.

<sup>10</sup> T. Lehoczky, *Beregvármegye monografiája* („Monographie du comitat de Bereg“) II. Ungvár, 1881. pp. 56—60.; III. *Különös rész* („Partie spéciale“). Ungvár, 1881

larges du public connurent les églises en bois des Slovaques et des Ruthènes de la Haute Hongrie. A la même époque Ernest Myskovszky et Corneille Divald s'occupèrent, eux aussi, bien souvent des églises en bois de la même région.<sup>11</sup> Au tournant du siècle l'intérêt des savants commença à s'attacher aux monuments de la Transylvanie. François J. Fetzter fut le premier à décrire quelques églises en bois roumaines du comitat de Szilágy, et après lui, Ernest Myskovszky, Etienne Téglás, Charles Kós, Gabriel Szinte et Ladislás Szinte recueillirent et publièrent également des données concernant les églises roumaines.<sup>12</sup>

Cette brève énumération suffit à faire voir que la science hongroise d'avant-guerre s'occupait d'une manière pénétrante et avec une objectivité parfaite de l'architecture en bois des nationalités de la Hongrie d'alors. En raison de ces faits nous refusons de reconnaître le bien-fondé de l'accusation tendancieuse et souvent

<sup>11</sup> V. Myskovszky, *Az 1875 év nyarán tett régészeti utazásom eredménye* („Les résultats de mon voyage d'études archéologiques fait en été 1875"). Arch. Közl. IX. 1876. fasc. 3. pp. 56—83; idem, *Holzkirchen in den Karpathen. Mitteilungen der Central-Commission.* VI. 1880. pp. XXVI—XXIX, LXXXI, LXXXIX—XCIV; idem, *Adalék régi fatemplomaink ösmeretéhez* („Contribution à la connaissance de nos anciennes églises en bois"). Arch. Ért. Nouv. sér. XIV. Budapest, 1894. pp. 239—248; idem, *Faépítészetünk emlékeiről* („Sur les monuments de notre architecture en bois", extrait d'une conférence fait à l'Académie Hongroise des Sciences, le 12 novembre 1894). Akadémiai Értesítő („Comptes-rendus de l'Académie"). VI. Budapest, 1895. pp. 31—35; E. Myskovszky, *Régi fatemplomok* („Anciennes églises en bois"). Művészet (L'art). IV. Budapest, 1905. pp. 119—122; C. Divald, *A Makovica művészete* (L'art de la Makovitz). Művészet. VII. Budapest, 1908. pp. 236—240; idem, *Magyarország művészeti emlékei* („Les monuments artistiques de la Hongrie"). Budapest, 1927. pp. 170—176.

<sup>12</sup> J. F. Fetzter, *Régi fatemplomok Szilágy megyében* („Anciennes églises en bois au comitat de Szilágy"). Arch. Ért. Nouv. sér. XVI. 1896. pp. 243—48; F. Myskovszky, *Régi fatemplomok* („Anciennes églises en bois"). Művészet. III. 1904. pp. 301—306; E. Téglás, *Erdélyi fatemplomok* („Églises en bois en Transylvanie"). Művészet. III. 1904. pp. 402—4; idem, *Az elpusztítás alá került fatemplomok* („Les églises en bois démolies"). Erdély. XIII. Kolozsvár, 1904. pp. 3—4, 50—52; idem, *Az erdélyi fatemplomok díszje* („La décoration des églises en bois de la Transylvanie"). Művészet. VII. 1908. pp. 90—95; Ch. Kós, *Egy kalotaszegi fatemplomról* („Sur une église en bois de Kalotaszeg"). A Ház („La Maison"). I. Budapest, 1908. pp. 61—63; G. Szinte, *A kolozsmegyei fatemplomok* („Les églises en bois du comitat de Kolozs"). Néprajzi Értesítő („Bulletin Ethnographique"). XIV. Budapest, 1913. pp. 1—31; L. Szinte, *Erdélyi fatemplomok és haranglábak* („Églises et clochers de bois en Transylvanie"). Ibid. pp. 279—285; idem, *Az erdélyi fatemplomok* („Les églises en bois de Transylvanie"). Építő Ipar („Industrie du bâtiment"). XXXVII. Budapest, 1913. pp. 215—8.

répétée de M. Petranu, suivant laquelle les savants hongrois d'avant-guerre, animée de buts chauvinistes, auraient entravé ou complètement négligé l'étude et la protection des monuments en bois appartenant aux nationalités, c'est-à-dire aux Slovaques, aux Ruthènes et aux Roumains.<sup>13</sup> Les faits historiques prouvent juste le contraire: à cette époque les recherches que les Hongrois avaient consacrées aux monuments en bois, eurent pour objet en premier lieu les monuments des nationalités; c'est sur eux qu'on cherchait à attirer l'attention du public.<sup>14</sup> Dans ces recherches la science hongroise était naturellement guidée par les vues scientifiques de l'époque, et les méthodes et les moyens d'investigation auxquels elle recourait, étaient, bien entendu, ceux de la seconde moitié du XIXe siècle. Les spécialistes qui se vouaient aux travaux de ce genre, jouissaient de l'appui de l'Académie Hongroise des Sciences, la plus haute autorité de la vie scientifique hongroise. Encore que cette époque n'ait donné — comme c'était d'ailleurs très naturel — des monographies exhaustives, le travail enthousiaste et les découvertes importantes de ces pionniers hongrois ne manquèrent pas d'influencer aussi l'histoire de l'art roumain national, comme le prouve entre autres l'exemple de l'église roumaine de Szi-nyérváralja, que Strygowski, Klemetti, et Petranu lui-même ont reproduite à plusieurs reprises d'après le dessin de François Schulcz, exécuté en 1864, sur l'ordre de l'Académie Hongroise des Sciences, en présence de Henszlmann et de Rómer.<sup>15</sup> Il est encore

<sup>13</sup> Petranu, *Bihor*. p. 55.

<sup>14</sup> Dans un ouvrage plus ancien, aussi Petranu a-t-il cru nécessaire de résumer avec une certaine abondance de détails les résultats des chercheurs hongrois, cf. *Die Kunstdenkmäler der Siebenbürger Rumänen im Lichte der bisherigen Forschung*. Cluj, 1927. (avec plusieurs illustrations tirées d'ouvrages hongrois). Même dans une étude récente („*L'art roumain de Transylvanie*“, — La Transylvanie, Bucarest, 1938. pp. 488—9) il renvoie fréquemment aux recherches hongroises.

<sup>15</sup> Voici l'inscription de ces dessins polycopiés: „Im Auftrage der ungarischen Akademie der Wissenschaften in Gemeinschaft mit den Archaeologen Dr. Fl. Rómer u. Dr. E. Henszlmann aufgenommen; gezeichnet von Schulcz Ferencz.“ (Budapest, dans la collection de dessins du Comité Général des Monuments Artistiques). — D'après l'étude de Haas ce dessin est reproduit par Petranu, *Kunstdenkmäler*, p. 35; H. Klemetti, *Suomalaisia kirkonrakentajia 1600 ja 1700 luvulla*. Porvoo. 1927. p. 275; J. Strzygowski, *Early church art in northern Europe*. London, 1928; idem, *Die altslawische Kunst*. Augsburg, 1929. p. 247. Notons aussi que la belle aquarelle de Gábor Szinte de l'église roumaine de Felsőfüld (publiée dans son ouvrage cité — *Néprajzi Értesítő* 1913.) fut également reproduite dans les livres des auteurs roumains (outre l'ouvrage cité ci-dessus [note 14.] de M. Petranu), p. ex sur la couverture d'E.

à remarquer que toutes les études que nous venons de citer ci-dessus, ont consacré des termes élogieux aux églises en bois des nationalités.

Les auteurs de ces articles et de ces communications — qui furent publiées dans les meilleures revues de l'époque, comme „Archaeologiai Értesítő” („Bulletin Archéologique”), „Művészet” („Art”), „Néprajzi Értesítő” („Bulletin Ethnographique”) — n'oublèrent jamais de recommander aux soins des milieux officiels et du grand public ces monuments en bois, fatalement condamnés à disparaître. Sous ce rapport ils ne firent aucune distinction entre les monuments hongrois et ceux des minorités.<sup>16</sup> L'insuccès de ces efforts n'est pas dû à la négligence des savants hongrois, mais plutôt à l'incuriosité des grandes masses du peuple. Le Comité Général des Monuments Artistiques de Hongrie n'est certainement pas responsable — malgré l'assertion contraire de M. Petranu — de la disparition de l'église roumaine de Veresmart,<sup>17</sup> de même que nous autres Hongrois, nous ne pouvons faire des reproches au Comité roumain à cause de la démolition de la tour hongroise de Magyarbikal. Petranu lui-même avoue,<sup>18</sup> en parlant de la conservation des églises en bois des Roumains, que le pouvoir de l'Etat ne suffit pas, à lui seul, à protéger un si grand nombre de monuments dont l'entretien demanderait des soins particuliers. On ne pourrait y réussir d'une manière plus efficace que par la collaboration active du public et des communautés ecclésiastiques intéressées. Malheureusement la compréhension de la foule laissait toujours à désirer, et on peut dire qu'à cet égard, la situation est aujourd'hui la même qu'elle était trente, cinquante ou soixante-dix années auparavant.

Il serait plus exact de dire que les chercheurs hongrois attachaient plus d'importance aux monuments des nationalités qu'à ceux des Hongrois. Dans les ouvrages y relatifs, dans le catalogue

---

Metes. *Istoria bisericii românești din Transilvania*. I. Sibiu, 1935. (avec quelques modifications insignifiantes, comme les nuages au fond et l'omission des personnes placées près de l'église).

<sup>16</sup> Rappelons, à titre d'exemple, que la direction du Musée National Hongrois pensait d'acheter pour ses collections l'église en bois roumaine de Oláhlápos-Balta. Pour réaliser ce projet, Ernest Myskovszky fut chargé d'entamer des négociations avec les autorités ecclésiastiques (cf. *Művészet*. III. 1904. p. 304.).

<sup>17</sup> Petranu, *Bihor*, p. 56.

<sup>18</sup> Petranu, *Neue Forschungen auf dem Gebiete der Holzbaukunst Siebenbürgens*. Résumés des communications présentées au XIII<sup>e</sup> Congrès international de l'histoire de l'art. Stockholm, 1933. p. 66.

des monuments artistiques dressé par Gerecze,<sup>19</sup> dans les collections de photographies et de dessins, les monuments minoritaires sont prédominants. Il arrive souvent que presque tous les monuments représentés dans quelque collection hongroise appartiennent aux nationalités. Au début des recherches, Henszlmann et Rómer, qui étudiaient les églises de Szatmár, ainsi que quelques autres auteurs spécialisés dans l'histoire locale, prirent en considération aussi bien les monuments hongrois que ceux des nationalités, mais plus tard l'intérêt des chercheurs ne fut retenu que par les églises en bois des Slovaques et des Ruthènes de la Haute-Hongrie. Ce n'est qu'au commencement du XXe siècle qu'on reprit l'étude des monuments hongrois. A ce moment l'impulsion vint non pas de l'histoire de l'art, mais de l'ethnographie. Le recueil imposant de Désiré Malonyay<sup>20</sup> — qui, quant à sa documentation concernant Kalotaszeg, était fondé sur un ouvrage antérieur de Jean Jankó — fit voir les beautés de l'art des Hongrois transylvains, et attira l'attention aussi sur les édifices en bois de caractère populaire. Peu après, nombre d'architectes et d'artistes graphiques tournèrent leur regard vers l'architecture en bois de la Transylvanie, poursuivant leurs études surtout dans la région de Kalotaszeg et dans le pays des Sicules (=Székely). Ces chercheurs, guidés dans leur travail par des préoccupations artistiques et pratiques, essayèrent de dégager de l'architecture populaire les motifs d'un style moderne, d'inspiration essentiellement hongroise. Malgré ces buts assez différents des nôtres, leurs dessins ont le mérite de nous avoir fait connaître l'aspect de quelques églises hongroises à tour de bois de Kalotaszeg.<sup>21</sup>

<sup>19</sup> P. Gerecze, *A műemlékek helyrajzi jegyzéke és irodalma* („Catalogue topographique des monuments artistiques, avec bibliographie”). Budapest, 1906. — Magyarország Műemlékei („Les monuments artistiques de la Hongrie”). Tom. II.

<sup>20</sup> J. Jankó, *Kalotaszeg magyar népe* („La population hongroise de Kalotaszeg”). Budapest, 1892; D. Malonyay, *A magyar nép művészete. I. A kalotaszegi magyar nép művészete*. Budapest, 1907. *II. A székelyföldi, a csángó és a torockói magyar nép művészete*. 1909.; *IV. A dunántúli magyar nép művészete*. 1912.; *V. A palócok művészete*. 1922. („L'art du peuple hongrois. I. L'art des Hongrois de Kalotaszeg. II. L'art des Sicules, des Csángós et des Hongrois de Torockó. IV. L'art des Hongrois transdanubiens. V. L'art des Palótz”).

<sup>21</sup> Les deux principaux représentants de ces tendances architecturales et graphiques furent Charles Kós et Edouard Wigand Thoroczkaï. Cf. Ch. Kós, *Erdély népének építőművészetéről* („Sur l'architecture populaire transylvaine”). A Ház („La Maison”). II. 1909. pp. 125—144, 277—282; idem, *Nemzeti művészet* („Art national”). Magyar Iparművészet („Art décoratif

Le dernier travail hongrois d'avant-guerre est le rapport de Gabriel Szinte<sup>22</sup> sur son voyage et ses études ethnographiques au comitat de Kolozs. Son recueil, fait avec l'appui matériel des autorités officielles hongroises, a trait surtout aux églises en bois des Roumains; on n'y trouve que quelques rares monuments de provenance hongroise.

Les faits que nous venons d'exposer, nous autorisent à dire que la science hongroise et l'opinion du public attachaient plus d'importance aux églises en bois des nationalités qu'à celles de caractère hongrois. Ces dernières, auxquelles on ne consacrait en Hongrie que quelques articles épars, semblaient être réservées à la curiosité de quelques amateurs zélés. Il en était ainsi avant la guerre. Actuellement, les historiens modernes de l'art roumain, faisant valoir les intérêts de leur nation aussi dans les travaux scientifiques, insistent bien souvent sur la valeur esthétique et l'importance historique de l'architecture en bois de provenance roumaine, mais en même temps ils négligent de tenir compte des relations qui existent entre l'architecture des Roumains et celle des Hongrois. Non contents de ces réticences, ils vont parfois jusqu'à nier l'existence même de pareilles relations. Dans leurs publications ils cherchent à réserver à leur nation aussi bien les monuments artistiques que tous les mérites des recherches s'y rapportant, et c'est dans cet esprit qu'ils informent les représentants de la science étrangère.<sup>23</sup> Tout cela leur est possible parce que l'architecture en bois de provenance hongroise et ses monuments de caractère religieux, qui sont particulièrement intéressants, sont restés complètement inconnus à la science internationale.<sup>24</sup>

---

hongrois"). XIII. 1910. pp. 141—157; idem, *Régi Kalotaszeg* („L'ancien Kalotaszeg"). Magyar Iparművészet. XIV. 1911. pp. 157—216; idem, *Erdély* („La Transylvanie"). Kolozsvár, 1929; idem, *Kalotaszeg*. Kolozsvár, 1932, etc. — E. Wigand Thoroczkai, *Az én falum* („Mon village"). Művészet („Art"). IV. 1907. pp. 329—336; idem, *Erdély beszédes hagyományai* („Les traditions vivantes de la Transylvanie"). Budapest, s. d.; idem, *Cserényös házak* („Maisons d'autrefois"), Budapest, s. d.; idem, *Himes udvar*, („Cour décorée"). Budapest, 1916, etc.

<sup>22</sup> G. Szinte, *A kolozsmegyei fatemplomok* („Les églises en bois du comitat de Kolozs"). Néprajzi Értesítő („Bulletin Ethnographique"). XIV. 1913. pp. 1—31.

<sup>23</sup> Petranu, *Bihor*, p. 60. (selon l'extrait anglais ci-joint: „... the Hungarians... have none").

<sup>24</sup> Bien que ces faits suffisent à démontrer l'objectivité absolue de la science hongroise, M. Petranu n'hésite pas à opposer aux faits mêmes son opinion et ses accusations qu'il réédite aussi dans son ouvrage récent (*Noui cercetări și aprecieri asupra arhitecturii în lemn din Ardeal*, București, 1936.

Au cours de la dernière dizaine d'années les chercheurs hongrois s'occupèrent souvent de l'architecture en bois, de sorte que nous avons aujourd'hui à notre disposition toute une littérature spéciale de date récente. Les Hongrois transylvains furent les premiers à reprendre le fil des recherches systématiques. Sous ce rapport nous avons à signaler en premier lieu les études de Ladislav Debreczeni<sup>25</sup> dont les prémices furent réunies en un album impressionnant. C'est le premier ouvrage de longue haleine qui soit consacré exclusivement à l'architecture en bois hongroise dont les monuments y apparaissent en une série très variée d'images artistiques. En même temps c'est le premier qui nous ait fait connaître aussi les noms de quelques anciens maîtres hongrois.

pp. 11—12). Pour compléter ce que nous venons de dire plus haut, nous tenons à ajouter que d'après nos impressions personnelles le changement du régime politique en Transylvanie n'a guère mis fin à la disparition rapide des églises en bois roumaines. Malgré le patronage de la Comisiunea Monumentelor Istorice les églises en bois continuent à disparaître et à céder leur place aux églises en pierre. Ces tendances d'innovation qui sont d'ailleurs faciles à comprendre, furent la cause de la démolition de quelques monuments remarquables, comme p. ex. l'église roumaine de Magyarvalkó dont l'aspect primitif ne sera connu à la postérité que grâce au dessin d'un artiste hongrois, M. Charles Kós (cf. Kós, *Kalotaszeg*, Kolozsvár, 1932. p. 151). Quant à cette publication monumentale dont M. Petranu nous reproche l'inexistence, elle n'a rien à voir avec les prétendus préjugés chauvinistes de la science hongroise; pour juger objectivement la question, il faut remarquer que même pour les monuments hongrois nous ne possédons pas encore une telle publication et qu'il est tout à fait impossible d'y voir une négligence tendancieuse de l'art des nationalités. La bibliographie que nous avons esquissée plus haut, fait bien voir que les savants hongrois, loin de négliger les minorités, ont fait juste le contraire: ils s'occupaient incomparablement davantage des monuments roumains que de ceux de leur propre nation. En même temps il est curieux de signaler le fait qu'après la guerre de 1914—1918, bien que les églises en bois soient considérées comme les monuments nationaux de l'Etat roumain, les spécialistes roumains de l'architecture en bois jusqu'ici n'ont étudié systématiquement dans leurs publications que l'art de deux comitats (Arad et Bihar). Et enfin encore un fait qu'on ne peut passer sous silence: tout ce qu'on a écrit avant la guerre de 1914—1918 sur les églises des Roumains, fut le travail d'auteurs hongrois. Louis Kelen (cf. *A Mezőség széléről*. „Sur la zone marginale du Mezőség”, Erdély. VIII. 1899. pp. 52—3; idem, *A szász-banyiczai gör. kath. fatemplom* „L'église gréco-catholique de Szász-banyicza”, Erdély. IX. 1900. pp. 50—1, avec les dessins d'Edmond Nemes fils et Etienne Téglás (1904) furent les premiers à attirer l'attention sur ces monuments. Dans cette investigation ils ne se laissaient guidés que par un intérêt purement artistique. A la même époque les Roumains transylvains étaient encore loin de s'occuper de telles questions.

<sup>25</sup> L. Debreczeni, *Erdélyi református templomok és tornyok* („Les églises et les tours des Calvinistes de Transylvanie”). Kolozsvár, 1929.

Parmi les spécialistes de l'ethnographie hongroise, le regretté Etienne Györffy et M. Charles Viski ont également fait de nouvelles recherches. La collection de Györffy, qui est particulièrement importante, a trait à la région de la Haute-Tisza et notamment aux comitats de Bereg et de Szatmár.<sup>26</sup> Une oeuvre synthétique est due aussi à l'auteur de la présente étude.<sup>27</sup> Celle-ci vise à placer dans un cadre aussi large que possible les problèmes de notre architecture en bois de caractère ecclésiastique, cherchant à élucider non seulement ses particularités nationales, mais aussi ses rapports avec l'architecture en bois des autres pays centre-européens. Récemment M. Georges Domanovszky a publié ses recherches méritoires concernant l'architecture de bois au comitat de Bereg.<sup>28</sup> Ensuite est paru l'excellent recueil de MM. Jean Herepei et Attila T. Szabó, contenant beaucoup de matières d'archives, qui a considérablement augmenté nos connaissances relatives à la Transylvanie.<sup>29</sup>

Dans l'orientation actuelle de l'histoire de l'art on peut de plus en plus observer une tendance qui consiste à faire place aussi à l'art populaire dans les synthèses historiques des divers arts nationaux. Cela veut dire qu' en traitant des objets d'art, on ne fait plus de distinction d'après les conditions sociales de leur origine ou leur importance plus ou moins grande au point de vue international.<sup>30</sup> La conception moderne de l'histoire qui a pour but

<sup>26</sup> A Magyarország Néprajza („Ethnographie hongroise“). II. Budapest, s. d. (1934), pp. 351—354. (*Diszító művészet* „Arts décoratifs“, par Charles Viski.)

<sup>27</sup> H. Balogh, *Magyar fatornyok* („Clochers en bois des Hongrois“). Budapest, 1935. (Néprajzi Füzetek „Cahiers d'Ethnographie“ réd. par E. Györffy, No. I.)

<sup>28</sup> G. Domanovszky, *Magyarország egyházi faépítészete. Bereg megye* („L'architecture en bois religieuse de la Hongrie. Le comitat de Bereg“). Budapest, 1936.

<sup>29</sup> J. Herepei—A. T. Szabó, *Levéltári adatok faépítészettünk történetéhez. I. Fatemplomok és haranglábak*. „Données d'archives pour servir à l'histoire de notre architecture de bois. I. Églises et clochers en bois“. Kolozsvár, 1939. (Erdélyi Tudományos Füzetek. „Cahiers scientifiques de Transylvanie“, réd. par L. György No. 107.)

<sup>30</sup> Dans la „*Nouvelle histoire universelle de l'art*“ (rédigée par Marcel Aubert, avec une préface d'Emile Mâle, Paris 1932) un chapitre entier est consacré à l'art populaire hongrois. Il est d'autant plus étonnant de voir que quelques savants hongrois affirment encore que l'architecture en bois religieuse pose surtout des problèmes d'ordre ethnographique. De nos jours personne ne discute plus la question de savoir si les ballades populaires appartiennent ou non à la littérature hongroise. De même, l'ancien style musical hongrois n'est plus séparable de l'histoire générale de la musique hongroise, et quant on traite de ce style, on ne peut pas se borner à des con-



d'atteindre un maximum de pénétration et de différenciation dans la connaissance de l'évolution de l'esprit humain, ne peut admettre aucune différence de rang parmi les phénomènes qui contribuent à cette évolution et surtout elle ne peut exclure aucun phénomène du domaine de ses recherches. Parallèlement à ces tendances générales, l'histoire moderne de l'art a soumis à des investigations systématiques, sans aucune distinction de genre ou d'origine, aussi les „petits arts" qui, auparavant, devaient se contenter du rôle modeste de simples métiers ou tout au plus d'arts industriels. Quiconque veut saisir l'individualité artistique et culturelle d'une nation, peut difficilement se passer de la culture et de l'art du peuple qui représentent sans contredit une couche très conservatrice, et dont les objets d'art révèlent beaucoup mieux et d'une manière plus spontanée les traits caractéristiques de l'âme nationale que la culture des couches supérieures, nécessairement exposée à l'influence transformatrice des phases successives de l'évolution européenne.

Conformément à ces principes, nous nous proposons d'examiner les édifices en bois de l'architecture religieuse hongroise, qui font partie de l'art populaire, non seulement du point de vue de l'histoire et de l'ethnographie, mais aussi de celui de l'histoire de l'art. Des exigences d'ordre méthodologique nous obligent à poser le problème de la sorte, étant donné que cette branche de l'architecture en bois était mise au service de la religion, c'est-à-dire d'une manifestation dirigée par les couches supérieures, par l'intermédiaire de laquelle elle venait souvent en contact avec le grand art, à savoir avec l'architecture en pierre. En même temps une appréciation de telle sorte de l'art des édifices en bois trouve sa justification aussi dans le niveau artistique très élevé des monuments architecturaux de cette espèce.

## II.

En ce qui concerne le passé lointain de l'architecture en bois des Hongrois, la recherche historique se heurte dès le début à des

---

sidérations d'ordre ethnographique. Il est vrai que l'histoire de l'art hongrois ne comprend pas encore l'examen de l'art populaire, mais on n'en peut conclure que ce dernier représente nécessairement un degré inférieur de l'art, plus modeste que la poésie ou la musique populaire. Un seul fait est certain: les historiens de l'art sont plus lents à reconnaître la portée réelle de ce problème.

difficultés insurmontables. Tous les monuments hongrois de cette période ont péri; le plus ancien, la tour en bois de Mezöcsávás ne remonte qu'à 1570. Néanmoins il est incontestable que pendant les siècles précédents l'architecture en bois avait été très florissante en Hongrie. Cette supposition est fondée non seulement sur des considérations d'ordre pratique, mais aussi sur les conclusions qu'on peut tirer, d'un côté, des preuves documentaires, et de l'autre, des monuments plus récents, qui ont subsisté jusqu'à nos jours.

Les archéologues hongrois du siècle passé (Henszlmann et Römer), de même que les historiens plus récents sont d'accord pour admettre qu'au temps des premiers rois chrétiens de la Hongrie l'architecture en bois était chez nous généralement connue, et qu'elle ne fut supplantée que successivement par l'architecture en pierre. Ce processus n'a en soi rien de singulier: il est très naturel que les églises et les tours en pierre échappent mieux à la morsure du temps que les fragiles édifices en bois. Sous ce rapport il suffit d'invoquer le témoignage de la pratique quotidienne: c'est pour les mêmes raisons que, de nos jours, les monuments de l'architecture en bois se font de plus en plus rares, ne se conservant que dans les villages pauvres et écartés de certaines régions boisées, jusqu'à ce que la civilisation les aura chassés même de ces coins perdus.

Selon cette conception, dès le moment de la conversion du peuple au christianisme ou peu après, on commença à bâtir en Hongrie des églises de bois. Dès que la foi nouvelle eut poussé des racines plus profondes, on éprouva le besoin d'augmenter le nombre des lieux de réunion religieuse, d'où résulta un grand essor de l'architecture en bois. Les premières églises hongroises, surtout celles fondées par le roi ou par un grand seigneur, étaient sans exception des constructions grandioses et somptueuses, dues en grande partie à des maîtres étrangers. Pareilles constructions coûteuses, qui demandaient beaucoup de temps, ne pouvaient être effectuées sans des sources matérielles suffisantes, et même quand on réduisait les dimensions de l'édifice, les frais n'en restaient pas moins très considérables. A défaut des moyens pécuniaires, il eût été impossible d'exiger partout la construction de pareilles églises. Selon les lois de saint Etienne, dix villages devaient se réunir pour construire une église. Même de cette façon la construction des églises fit des progrès assez lents. André I et saint Ladislas se virent contraints à promulguer de

nouvelles lois pour encourager l'architecture religieuse et pour faire remplacer les églises démolies ou brûlées par de nouveaux édifices.<sup>31</sup>

Le réseau des églises, tel qu'il avait été projeté par saint Etienne, ne fut réalisé qu'au XIe et au XIIe siècles. Le groupe plus petit et plus ancien des églises médiévales en pierre des villages hongrois représente le style roman; la répartition géographique des édifices de ce genre reflète fidèlement la conception de saint Etienne. Comme à cette époque les églises en pierre ou en briques se trouvaient surtout dans les centres plus importants du pays, il est à supposer qu'au commencement les petites églises provinciales étaient en bois. Jusqu'aux temps modernes la Hongrie constituait une des régions les plus boisées de l'Europe, et pendant les premiers siècles de la royauté, ses forêts avaient une extension beaucoup plus grande que plus tard. Dans ces conditions, le bois devait jouer un rôle prépondérant parmi les matériaux de construction. Sa production, son transport et son travail exigeait moins d'efforts que l'emploi de la pierre, et par conséquent, son utilisation rendait la construction plus rapide et plus économique. L'extraction de la pierre, son transport et sa taille demandaient beaucoup plus de soins, et la construction en pierre aurait été impossible sans l'intervention de maîtres compétents qu'il fallait faire venir, surtout au commencement, des pays étrangers. Les villages pauvres qui avaient peu d'habitants, n'auraient pu se permettre d'entreprendre de telles constructions extrêmement coûteuses, et même plus tard ce fut le plus souvent la générosité d'un seigneur qui leur rendit possible d'avoir des églises en pierre.

Notre première donnée concernant l'architecture en bois hongroise a trait aux travaux ordonnés par saint Ladislas à *Szentjobb*, au comitat de Bihar, où ce pieux roi fonda, en 1094, un monastère bénédictin pour la conservation et le culte de la sainte dextre de saint Etienne, premier roi de Hongrie. Voici le texte de la charte y relative: „Ladislas Rex . . . ut eo sancta dextera (c'est-à-dire celle de saint Etienne) collocaretur . . . de consilio suorum *monasterium ligneum* in honorem Beatae Mariae Virginis in eodem loco (à *Szentjobb*) fundavit”.<sup>32</sup> Cette donnée bien connue est la

<sup>31</sup> *Corpus Iuris Hungarici — Magyar Törvénytár* („Recueil des lois hongroises”). Édition commémorative parue à l'occasion du Millénaire. I. 1000—1526. Budapest, 1899. p. 36, 46, 52.

<sup>32</sup> G. Fejér, *Codex Diplomaticus Hungariae ecclesiasticus ac civilis*. Tom. I. Budae, 1829. pp. 486—7.

meilleure preuve pour démontrer que les constructions en bois étaient très répandues en Hongrie, et qu'à titre provisoire, même des donateurs royaux firent bâtir de tels édifices. Plus tard, on remplaça souvent ces édifices en bois par d'autres en pierre, comme ce fut le cas aussi pour le monastère de Szentjobb; nous savons en effet qu'à une date ultérieure saint Ladislas chargea le prince Almos d'y faire construire un édifice en pierre. Étant donné qu'il s'agit d'un monastère fondé pour la conservation d'une sainte relique, il y a lieu de croire qu'il y eût aussi une église y annexée. C'est donc la première église de bois en Hongrie dont l'existence est attestée par des preuves documentaires. Comme la charte le précise, cette église fut vouée au culte de la sainte Vierge. Son abside devait se fermer par un hémicycle ou un mur droit; la tour se trouvait probablement devant l'église ou sur sa façade; peut-être y avait-il une tour en bois détachée du corps de l'église. On peut l'imaginer comme un édifice bâti sur le modèle des églises romanes en pierre des villages hongrois. Étant donné que c'était une église monacale, renfermant une célèbre relique, ses dimensions devaient être relativement plus considérables, pour abriter les moines et un grand nombre de pieux pèlerins.

Il est à remarquer qu'à cette époque presque toutes les églises romanes des villages hongrois avaient des tours en pierre simultanément construites — placées soit avant, soit sur la façade de l'église, — et qu'en conséquence il n'y avait de tours en bois isolées qu'auprès des églises en bois.

A l'époque de la floraison du style roman, c'est-à-dire au XII<sup>e</sup> et au XIII<sup>e</sup> siècles, on élargit le cadre des dispositions de saint Etienne. Le nombre des églises en pierre augmente rapidement: on en construit non seulement sur le territoire des églises mères, comme auparavant, mais aussi en d'autres localités moins importantes. Là où les matériaux ne font pas défaut, les constructions sont encore plus nombreuses, comme p. ex. en Pannonie et surtout dans la région du Lac Balaton.

Les communautés religieuses et les monuments y joints subirent des pertes très graves pendant l'invasion des Mongols (1241—2). La plupart des églises furent détruites, les autres gravement détériorées, et pendant les époques suivantes on se vit forcé à effectuer partout des reconstructions, des réparations et des agrandissements. On peut supposer qu'à ce moment l'architecture en bois gagna encore plus de terrain que sous les premiers rois chrétiens. Après la catastrophe nationale, la nécessité de construire des églises apparut plus urgente que jamais, mais en même temps les sources

pécuniaires étaient encore moins abondantes qu'aux siècles précédents de l'époque arpadienne.

En effet, au moyen âge tardif, le nombre des données concernant les édifices en bois de caractère ecclésiastique augmente considérablement. Sous ce rapport il faut tenir compte en premier lieu de quelques toponymes particulièrement intéressants qui sont dérivés de noms d'églises. Rappelons, à ce titre, *Ágasegyház*,<sup>33</sup> *Botegyház*,<sup>34</sup> *Gerendásegyház*,<sup>35</sup> *Tövissegyház*.<sup>36</sup> Au moyen âge, selon un usage très répandu, on désignait souvent les localités d'après les églises importantes qui s'y trouvaient. Les adjectifs dont on faisait précéder le mot „*egyház*” (litt. „maison sainte”) se rapportaient à quelque particularité caractéristique de l'église en question. C'est ainsi qu'on avait *Fehéregyház* (Eglise blanche), *Veresegyház* (Eglise rouge), *Kerekegyház* (Eglise ronde), *Himesegyház* (Eglise ornée). Si l'on tient compte du fait que dans les dénominations citées ci-dessus nous retrouvons les mots *ág* „branche”, *bot* „bâton”, *gerenda* „poutre”, *tövis* „épine, cloison épineuse”, il apparaît aussitôt que ces toponymes font allusion aux matériaux de bois dont les églises avaient été primitivement construites. Plus tard, au cours de l'évolution ultérieure du village, les églises furent rebâties en pierre, mais les toponymes conservèrent sans changement le souvenir des anciens édifices en bois.

C'est au début du XIV<sup>e</sup> siècle qu'on entend parler pour la première fois de clochers (en hongrois *harangláb*, litt. „pied de cloche”). Ce sont pareillement les toponymes qui nous en révèlent quelques traces. Il y avait plusieurs localités portant le nom de *Harangláb* dans la région de la Haute-Tisza, au comitat de Bereg, et en Transylvanie, dans la région du Petit-Küküllő. Nous avons des

<sup>33</sup> E. Szamota—J. Zolnai, *Magyar oklevélszótár* („Dictionnaire des chartes hongroises”). Budapest, 1902—1906. col. 7 (dans une charte datée de 1359 et transcrite en 1429: „*Agaseghaz nominatam*”).

<sup>34</sup> Ch. Rácz, *A zarándi ref. egyházmegye története* („Histoire du district ecclésiastique réformé de Zaránd”). Arad, 1880. p. 199.

<sup>35</sup> L. Haan, *Békés vármegye hajdana* („Le passé du comitat de Békés”). I. Pest, 1870. p. 181; J. Karácsonyi, *Békés vármegye története* („Histoire du comitat de Békés”). II. Gyula, 1896. p. 121.

<sup>36</sup> A. Márki, *Arad vármegye és Arad sz. kir. város története* („Histoire du comitat d'Arad et de la ville royale libre d'Arad”). I. Arad, 1892. p. 437. Dans un document de 1433 on rencontre la dénomination „*Thwiseghaz*” (=église construite en bois épineux; v. D. Csánki, *Magyarország történeti földrajza a Hunyadiak korában* „Géographie historique de la Hongrie à l'époque des Hunyadis”. I. Budapest, 1890. p. 747.).

données pour le village de Küküllő depuis 1301,<sup>37</sup> pour celui de Bereg également dès le début du XIV<sup>e</sup> siècle.<sup>38</sup> Il va sans dire que les toponymes doivent être beaucoup plus anciens que les mentions des sources écrites. Il en résulte que dans ces régions le peuple devait connaître depuis assez longtemps les clochers de ce genre. Dans les villages cités ci-dessus il y avait probablement des clochers remarquables, également antérieurs aux toponymes mêmes et aux mentions documentaires. Il est curieux de signaler que les données de ce genre se rapportent précisément à la région de la Haute Tisza et à la Transylvanie, c'est-à-dire à deux provinces qui même plus tard seront particulièrement riches en clochers grands et artistiquement construits.

En outre, il y a toute une série de preuves documentaires qui se réfèrent à des églises et des tours en bois. En 1322 André, évêque de Transylvanie, permet au Maître János, fils de Péter de Ivánis, de construire une chapelle en bois à *Csenger*, au comitat Szatmár („ut in ipsa villa Chengeer capellam ligneam... possit aedificare”<sup>39</sup>). En 1338 à *Szinte* (com. d'Arad) il y avait une autre chapelle en bois, offerte au confesseur saint Brice („...capelle lignee sub honore beati Bricii confessoris super facie memorate possessionis Zinta”<sup>40</sup>). En 1380 les documents rappellent l'église de *Kisdobrony* (com. de Bereg), qui selon toute probabilité, était de bois et vouée au culte du confesseur saint Nicolas.<sup>41</sup> Les actes des archives de Lelesz mentionnent un grand nombre de chapelles en bois dans la partie orientale de la Haute Hongrie, comme en 1399 à *Sadan* (près de la rivière Bodrog), *Martoni*, *Király* (com. de Borsod), *Dobódél*, *Varbócz* (com. d'Abauj-Torna), *Ardó* (com. de Gömör), en 1424 à *Lápos* (com. de Szatmár), en 1427 à *Kamand* („capella lignea cum uno pinna-

<sup>37</sup> Fr. Zimmermann—C. Werner, *Urkundenbuch zur Geschichte der Deutschen in Siebenbürgen*. I. Hermannstadt, 1892. p. 220. Cf. M. Czinár, *Index alphabeticus Cod. dipl. Hung. per G. Fejér editi*, Pest, 1866; G. Szarvas—S. Simonyi, *Magyar nyelvtörténeti szótár* („Dictionnaire historique de la langue hongroise”). I. Budapest, 1890. col. 1324; Csánki, o. c. V. Budapest, 1913. p. 879.

<sup>38</sup> Csánki, o. c. I. p. 415.

<sup>39</sup> Fejér, o. c. Tom. VIII. Vol. 2. Budae, 1832. p. 370. Cf. Ch. Szabó, *Az Erdélyi Múzeum eredeti okleveleinek kivonata* („Extraits des chartes originales du Musée de Transylvanie”). Budapest, 1890. n. 29.

<sup>40</sup> E. Nagy, *Anjoukori Okmánytár* („Recueil des documents de l'époque angevine”) III. Budapest, 1883. p. 484.

<sup>41</sup> T. Lehoczky, *Bereg vármegye monographiája* („Monographie du comitat de Bereg”). III. Ungvár, 1881. pp. 231—33; Domanovszky, o. c. p. 81.

culo"), *Garbolcz, Tiszabecs* („capella lignea cum una pinnaculo” — com. de Szatmár), *Sárospatak* (com. de Zemplén), en 1433 à *Jéke* („capella lignea in honorem Omnium Sanctorum aedificata” — com. de Szabolcs<sup>42</sup>). Très importantes sont les données qu'on a relevé dans un document qui se rapporte au bornage opéré, en 1418, au comitat de Bereg, à l'occasion du partage des biens de la famille Dolhai. „Item aestimarunt in possessione *Sarkad* ... duas capellas ligneas unam videlicet Christianorum cum turri lignea aliam Ruthenorum ambas cum cimiterio et sepultura ... in *Makaria* ... duas capellas ligneas, unam Christianorum, aliam Ruthenorum, ambas cum cimiterio”.<sup>43</sup> La distinction renfermée dans les termes „Christianorum” et „Ruthenorum” a trait incontestablement aux Hongrois catholiques et aux Ruthènes orthodoxes. Il convient d'insister sur un détail que nous apprenons à propos de la description de *Sarkad*: la „turris lignea” dont il y est question, était certainement une tour en bois isolée.

Un document de 1436 qui a trait à un procès de la famille *Várdai*, n'est pas moins significatif. On y trouve mention de l'église de pierre de *Daróc* — village situé également en Bereg — qui avait aussi un clocher en bois. Le nom de ce dernier (*harangláb*) est rendu dans le texte latin par un hungarisme touchant: „In ... possessione *Daroch* ecclesiam lapideam sine turri cum sepultura et *pede campanae*”.<sup>44</sup>

Un autre document qui concerne le bornage opéré, en 1450, dans les domaines des *Jakcs* de *Kusaly* rappelle l'existence de plusieurs églises en bois dans le comitat de Bereg: à *Almás*, il y a une „capella lignea cum coemeterio”, à *Ujfalu* „capella lignea cum coemeterio”, à *Mezőkászon*, une église en pierre et „duas capellas unam ligneam alteram lapideam sine coemeteriis”.<sup>45</sup>

<sup>42</sup> Archives à Lelesz. Act. An. 1399 (No. 17.), C. 197., Act. An. 1427 (No. 20.), Act. An. 1433 (No. 22.) — Ces données sont dues à l'obligeance de *M. Sigismond Jakó* des Archives Nationales à Budapest.

<sup>43</sup> *Lehoczky, o. c. II. Ungvár, 1881. p. 30; A. Hodinka, A munkácsi gör. kath. püspökség története* („Histoire de l'évêché gréco-catholique de Munkács”). Budapest, 1909. p. 81.

<sup>44</sup> *A gr. Zichy család id. ágának okmánytára* („Recueil des documents de la branche ancienne de la famille des comtes Zichy”). VIII. Budapest, 1895. p. 581.

<sup>45</sup> *Kolozsvár, Archives du Musée de Transylvanie* — communication de *M. Louis Kelemen*. Pour le contenu de la charte cf. *Ch. Szabó, Extraits ... pp. 63—64.*

En 1455 la commune de *Szentgyörgy* (com. de Somogy) avait une tour en bois.<sup>46</sup>

Plusieurs données se réfèrent à la région du comitat de Szilágy. On sait, par exemple, qu'à la fin du XIV<sup>e</sup> siècle, en 1367, la commune de *Nagymon* avait une chapelle en bois.<sup>47</sup> Le bornage précité de 1450 des *Jakcs* de *Kusaly* énumère également plusieurs édifices en bois, à *Görcsön* („capella lignea cum coemeterio”), à *Kucsó* („capella lignea”), à *Papteleke* („capella lignea cum coemeterio”), à *Bösháza* („capella lignea”), à *Györgyteleke* („capella lignea”), à *Papfalu* („capella lignea cum coemeterio”), à *Bikos* (village disparu; „capella lignea cum sepultura”).<sup>48</sup> Autour de 1470 toute une série de villages de Szilágy avaient des chapelles en bois qui correspondaient probablement à autant de filiales. Rappelons *Bösháza* („cum pinnaculo in medio aedificato”), *Erked*, *Krasznahorváti*, *Kucsó*, *Menyő*, *Szamosardó*, *Szamosudvarhely*, *Völcsök*.<sup>49</sup> Plus d'une chapelle avaient aussi un cimetière et une crypte.

A *Somkerék* (com. de Szolnok-Doboka), près du manoir de la famille Erdélyi il y avait une tour en bois en 1446.<sup>50</sup>

Voilà les églises en bois de Hongrie<sup>51</sup> dont l'existence nous est

<sup>46</sup> Csánki, o. c. II. Budapest, 1894. p. 643.

<sup>47</sup> V. Bunyitay, *Schematismus historicus venerabilis Cleri Dioecesis Magno-Varadiensis Latinorum pro anno Domini et millennari MDCCCXCVI*, Nagyvárad, 1896. p. 347.

<sup>48</sup> Cf. la note 45.

<sup>49</sup> V. Bunyitay, *Schematismus*, p. 347, 354, 358—9.

<sup>50</sup> J. Kádár, *Szolnok-Doboka vármegye monografiája* („Monographie du comitat de Szolnok-Doboka”), VI. Dés, 1904. p. 95.

<sup>51</sup> Nous avons des preuves documentaires pour les églises en bois de *Pálvágsa* (com. de Sáros. — 1438, cf. Csánki, o. c. I. p. 306) et de *Rás* (com. d'Abauj-Torna. — 1476. Arch. Ért. Sér. nouv. XXIII. 1903. p. 304). On affirme qu'à *Hernád-Petri* (com. d'Abauj-Torna) il y avait également une église en bois avant la réformation (cf. *A kassai százéves egyházmegye névtára és emlékkönyve* „Album commémoratif et annuaire du diocèse centenaire de Kassa”. I. Kassa, 1904, p. 176). Selon les données toponymiques de Csánki (et surtout d'après les noms de lieux hongrois et la répartition de la population hongroise) il est à présumer que ces églises appartenaient aux Hongrois.

En ce qui concerne les régions des nationalités, nous devons tenir compte des mentions médiévales suivantes: Au comitat Moson, Omodé, évêque de Győr permit en 1267 aux colons étrangers établis à *Vitéz* de bâtir une église en pierre, Artolf, le prédécesseur de cet évêque ne les avait autorisés qu'à construire une église en bois („oratorium sive capellam in honore omnium Sanctorum de lignis construerent”, cf. *Hazai Okmánytár* „Recueil de documents hongrois”. VI. Budapest, 1876. p. 147). Au comitat Bereg, le bornage de 1418, fait pour les domaines de la famille Dolhai, contient, outre les



attestée par les documents de l'époque. Il est incontestable qu'elles ne représentent qu'un fragment minime des monuments de jadis, et qu'aux siècles antérieurs du moyen âge, les églises et les tours en bois devaient être encore plus nombreuses. A la fin du moyen âge, leur fréquence est prouvée d'une façon très curieuse par les estimations (*estimatio possessionum et rerum*) éditées dans l'appendice des lois du roi Mathias Corvin, en 1490.<sup>52</sup> A ce propos on énumère en détail les prix d'estimation officiels des églises en bois: „Capella lignea (sic!) habens sepulturam ad sex marcas. Capella lignea carens sepultura ad tres marcas." On trouve les mêmes estimations dans le formulaire de Jean Magyi.<sup>53</sup> Si l'on rencontre pareilles données dans le code d'Etat et dans le recueil de formules de la chancellerie royale, cela suffit à prouver que les estimations de cette espèce étaient fréquentes dans la pratique juridique de l'époque. Une autre estimation de ce formulaire: „Item Ecclesia si est lapidea habens pinnaculum in medio aestimatur pro Marcis XXV" atteste encore mieux que les églises en bois étaient très fréquentes. Si l'on prend en considération le fait que selon les mêmes prix d'estimation une „terra unum aratrum" valait 3 marks ou un boeuf, un mark, on doit reconnaître que par rapport à la terre ou au bétail même les petites églises en bois, dont le prix oscillait entre 3 et 6 marks, représentaient des

mentions relatives aux églises de Makarja et de Sarkad, la donnée suivante: „...in Dolha cappellam ligneam Ruthenorum cum sepultura" (Hodinka, o. c. p. 81.)

Le bornage fait en 1450 pour les Jakcs de Kusaly (Archives du Musée de Transylvanie à Kolozsvár, cf. note 45.) rappelle l'existence de chapelles en bois dans les villages suivants du comitat de Beszterce-Naszód: Major, Zenthgerg (Oláhszentgyörgy), Nazad (Naszód). Au moyen âge une partie des habitants de ces localités devaient être des Saxons (cf. Zimmermann-Werner, *Urkundenbuch*, I. p. 327, 329., II. p. 617; A. Berger, *Urkundenregesten aus dem alten Bistritzer Archive von 1203 bis 1490*. — Programm des evang. Obergymnasiums zu Bistritz. 1893. p. 21, etc.). Mais il faut aussi noter, que les toponymes hongrois attestent l'origine hongroise de ces villages.

<sup>52</sup> *Constitutiones incliti regni ungarie*. s. l., s. d. (1490). fol. 38.v

<sup>53</sup> M. G. Kovachich, *Formulae solennes styli*. Pest, 1799. pp. 267, 269—70. Ce recueil de formules, attribué à tort à Thomas Nyirkállói, est en réalité l'oeuvre de Jean Magyi, compilée probablement au temps de Vladislas II. (cf. E. Szentpétery, *Magyar Oklevéltan „Diplomatique hongroise"*, Budapest, 1930. p. 177).

De telles estimations se trouvent aussi dans l'oeuvre d'Etienne Werbőczy (*Tripartitum opus iuris consuetudinarii incliti regni Hungariae*), écrite en 1514. (H. Marczali, *Enchiridion fontium historiae Hungarorum*. Budapest, 1901. p. 362.)

valeurs considérables. En même temps la valeur estimative des églises en pierre, qui appartenaient probablement à des filiales, s'élevait à 10, 12 et 15, voir à 25 et 50 marks, selon que les églises en question étaient munies ou non d'une tour.

Les dizaines d'années qui précèdent la bataille de Mohács, marquent une reprise puissante de l'activité architecturale provinciale qui s'étaient développée après l'invasion des Mongols, dans les premiers siècles du style gothique. A cette époque on ne cesse d'élargir le réseau des églises rurales. Le brillant exemple du roi Mathias, qui avait donné tant d'encouragements à l'architecture aussi, survit à la mort du grand souverain. Son rayonnement se fit sentir en des cercles toujours plus larges. La terminologie de l'histoire de l'art, telle qu'elle s'était formée au siècle dernier, englobait sous le nom collectif de „Mátyáskori" ('datant de l'époque du roi Mathias') toutes les églises rurales de l'art gothique tardif, imposant cette dénomination à une époque qui, quoique postérieure au règne réel du roi Mathias Corvin, était encore dominée par le prestige de son esprit. C'est à cette époque „post-corvinienne" qu'un très grand nombre de ces simples églises en bois cèdent leur place aux nouveaux édifices en pierre qui constituent des monuments durables. La plupart des églises en pierre de nos villages, et notamment celles de la région transtibiscine et de la Transylvanie datent de la période finale de l'art gothique, de la fin du XVe siècle ou du commencement du XVIe. Dans la majorité des cas, elles témoignent de la générosité d'une célèbre famille de possesseurs terriens. Il est absolument inimaginable que dans ces localités il n'y eût auparavant aucune espèce d'église. La plupart de ces églises antérieures aux édifices en pierre devaient être construites en bois. Cette thèse semble être corroborée aussi par le témoignage des sources écrites: les documents qui font allusion aux églises en bois, se rapportent souvent à ces deux régions mentionnées plus haut.

En Hongrie les églises en pierre de l'art gothique tardif représentent un style uni, un type bien développé de l'art gothique rustique. Une de leur particularité consiste en ce qu'elles n'ont pas de tour. A cet égard elles diffèrent essentiellement des églises rustiques de l'art roman. Quant aux églises dévastées par les Mongols qui furent plus tard reconstruites, restaurées ou agrandies selon les exigences de l'art gothique, elles n'ont pas de tour non plus.<sup>54</sup> Les églises gothiques des villages hongrois ayant une

<sup>54</sup> Sous ce rapport il faut tenir compte aussi de l'ordre prohibitif d'André

tour en pierre aussi ancienne que l'édifice principal, constituent des exceptions tout à fait rares. Dans ces conditions il paraît nécessaire de présumer qu'à côté des églises il y eût souvent des tours ou des clochers isolés en bois.<sup>55</sup> Près des églises gothiques en pierre on trouve en effet des tours en bois qui ne furent remplacées que beaucoup plus tard par des édifices en pierre. Sous ce rapport il suffit de rappeler le cas de l'église de Daróc qui, quoique achevée au début du XVe siècle, ne reçut une tour en pierre que 400 ans plus tard, au début du XIXe.

Cette nouvelle vague de l'architecture gothique tardive produisit plus de monuments que les époques arpadienne et angevine, mais son développement se heurta de nouveau à une catastrophe nationale, comparable à l'invasion des Mongols. En bien des endroits isolés, on restait fidèle aux anciennes églises en bois qui ne furent supplantées que plus tard par des églises en pierre, dues à la munificence de patrons zélés ou aux efforts des communes elles-mêmes. Là où avant la bataille de Mohács les seigneurs n'avaient pas fait construire une église en pierre, l'église en bois se conserva pendant longtemps et, si l'église en pierre n'avait pas de tour, l'ancienne tour de bois isolée fut également maintenue. Ce n'est que grâce à une évolution ultérieure et graduelle que les tours de bois cédèrent leur place aux tours en pierre. Au temps de l'invasion mongole l'architecture devait se trouver en une situation analogue, avec la différence qu'à cette époque-là les édifices en bois étaient encore plus nombreux. Dans la pratique cette transformation lente des matériaux de construction se prolongea jusqu'au XIXe siècle, c'est-à-dire jusqu'au moment où l'on fit des efforts encore plus considérables pour parsemer la province d'églises en pierre surmontées d'une ou plusieurs tours de pierre.

L'exemple du comitat de Bereg suffit à élucider les détails de ce processus historique. Au moyen âge il n'y avait là qu'une dizaine d'églises,<sup>56</sup> situées à peu près dans les mêmes communautés

---

III qui est inséré dans l'article 19 de la loi de 1291: „Praeterea turres siue castra super ecclesiis aedificata aut locis aliis pro noemento constructa, penitus euellantur”. (E. L. Endlicher, *Rerum Hungaricarum Monumenta Arpadiana*, Sanctgallen, 1849. Unveränderter Neudruck. L. W. Hiersemann, Leipzig, 1931, p. 618). Une partie des tours d'église fortifiées, mentionnées à ce propos pouvaient être construites de bois.

<sup>55</sup> Dans certaines régions sicules (p. ex. en Háromszék) la tour en pierre de la porte des églises fortifiées servait aussi de clocher.

<sup>56</sup> *Schematismus cleri almae Dioecesis ad annum Jesu Christi 1864.*

religieuses dont nous retrouvons les noms à propos de l'encaissement de la dîme papale. Parmi ces églises, fort peu nombreuses étaient celles qui avaient une tour contemporaine à la construction de l'église elle-même. Un si petit nombre d'églises et de tours ne pouvait suffire à un comitat tout entier. C'est ce qui apparaît aussi des documents médiévaux qui font souvent mention des églises et des tours en bois de cette région. Dans les villages du comitat de Bereg on ne retourna à l'architecture en pierre qu'aux XVIIIe—XIXe siècles, quand la tranquillité de l'atmosphère politique, l'amélioration des conditions économiques et un esprit d'innovation assez prononcé vinrent à l'appui de ces nouvelles tendances. On peut observer des faits analogues aussi au comitat de Szilágy. Dans les villages où vers 1470 il y avait encore une chapelle en bois, les églises de style gothique tardif ne datent que de la fin du XVe ou du commencement du XVIe siècle (*Krasznahorváti, Menyő, Szamosardó*). Dans quelques cas (*Kucsó, Szamosudvarhely, Völcsök*) les églises en pierre ne remontent qu'au XIXe siècle.

Pour mieux voir les détails de cette évolution, il serait nécessaire de projeter sur des cartes de „géographie culturelle” les phases successives de l'art religieux hongrois du moyen âge, mais dans l'état actuel des recherches concernant nos monuments architecturaux on ne peut encore attendre la mise-en-oeuvre de telles vues essentiellement synthétiques.

Après ceci, on peut se demander quel était l'extérieur des églises et des tours en bois du moyen âge hongrois. Sur ce point, comme auparavant à propos de l'esquisse de l'évolution historique, nous sommes contraint à remplir les lacunes de notre documentation par des considérations théoriques. Les premiers spécialistes de ces questions essayèrent déjà de reconnaître dans les monuments en bois qui nous sont parvenus et dont la plupart datent du XVIIe et du XVIIIe siècle, des formes architecturales beaucoup plus anciennes qui auraient conservé quelque chose de l'esprit des époques antérieures. L'attrait particulier de l'architecture en bois consistait précisément dans ce caractère archaïque qui jouissait partout en Europe d'une appréciation unanime. Pour l'expliquer, nous n'avons qu'à penser au conservatisme extrêmement tenace du peuple qui, dans le cas où il ne subit pas des influences perturbatrices venant d'en haut et du dehors, reste rigoureusement

---

Szathmarini, 1864. pp. 33—35, 156. On y trouve une énumération des églises médiévales des comitats de Máramaros, de Szatmár, d'Ung et d'Ugocsa (pp. 154—6).

attaché à ses choses habituelles, les transmettant pendant très longtemps de génération en génération, sans aucun changement considérable. Sous notre climat un édifice de bois peut subsister environ 200—300 ans, mais en cas de réparations soigneuses et de conditions favorables, cet espace de temps est susceptible de se prolonger. Naturellement il faut tenir compte aussi des fléaux de la nature, ainsi que des incendies fréquents qui sont inévitables à l'époque des armes à feu. Les guerres et les démolitions voulues sont également là pour diminuer la durée de vie des édifices en bois et pour rendre nécessaires leur restauration ou leur reconstruction. Dans le dernier cas, la solution la plus pratique est de prendre pour modèle les formes de l'ancien édifice détérioré ou démoli. C'est pourquoi on peut chercher dans les monuments de date plus récente qui nous sont directement connus, le style médiéval de l'architecture en bois. Ceci est d'autant plus possible que l'architecture en bois hongroise — comme nous verrons plus loin — a conservé des types très anciens, d'un caractère archaïque incontestable, et que les emprunts qu'elle a faits aux divers styles historiques de l'art occidental, remontent, dans la plupart des cas, à l'art gothique. Elle a donc dû prendre naissance au moins à l'époque de l'art ogival, et c'est de la même époque que dérivent aussi les types actuellement connus. Si dans le style des églises et des tours en bois construites au XVIII<sup>e</sup> siècle, on peut démontrer certains motifs de caractère gothique, rien n'empêche de supposer qu'aussi simultanément à la grande floraison de l'art gothique, les églises en bois avaient été construites en un style pareil.

Les casques en bois à galerie ouverte qui constituent un trait essentiel de notre architecture en bois, doivent également remonter à l'époque de l'art gothique. Le motif de la galerie ouverte continue était certainement connu et usité depuis longtemps, dans l'intérêt d'une défense plus efficace, aussi dans la construction des oeuvres de fortification.<sup>57</sup> Mais alors la formation de ces motifs

<sup>57</sup> A l'époque du roi Mathias, le château de Buda était déjà muni d'une galerie de défense continue. Voici ce que Bonfini relate sur les ouvrages de fortification qui entouraient presque le château tout entier: „Laxos longosque ibi tractus instituit (c. à. d. le roi Mathias), specularia quoque multa, item atrium murorum minis impositum, ex lignario opere confectum...” (A. Bonfini, *Rerum Hungaricarum Decades*, Dec. IV. Lib. VII. ed. Lipsiae, 1771. p. 647). Cet „atrium” placé au haut des remparts et construit en bois devait être une galerie de garde ayant une vue sur les environs, de l'espèce de celles que les Hongrois appelleront plus tard „filegóriás tornác” (litt. „portique avec tonnelle”). Ce côté du château donnait sur le Danube.

était encore en relation directe avec la technique de la construction en bois: c'est-à-dire les ouvertures de la galerie n'étaient formées que par les simples liaisons rectilignes des poutres.

Resterait encore à préciser qui étaient au moyen âge les constructeurs de ces édifices en bois. Il va sans dire qu'il faut les chercher, de même que plus tard, parmi les Hongrois eux-mêmes. On peut attribuer ces constructions aux charpentiers de village, aux sculpteurs en bois („faragó") et aux meuniers qui s'occupaient souvent aussi de la taille du bois. Dans certaines zones boisées de la Hongrie — comme dans la région de Göcsej en Pannonie, dans la terre des Palócz dans la Haute Hongrie, en Kalotaszeg et dans le pays des Sicules en Transylvanie, c'est-à-dire dans des régions habitées uniquement par des Hongrois — le bois fournit même aujourd'hui les seuls matériaux de construction. Les Hongrois en construisent des maisons, des granges, des bâtiments d'exploitation agricole, et à cet égard, ils ne semblent pas avoir changé leurs habitudes depuis des temps immémoriaux. Dans la langue hongroise le mot *ács* „charpentier" est un élément turk très ancien, bien antérieur, au point de vue chronologique, à l'époque de la conquête de la patrie actuelle. Ce terme de notre vocabulaire technique témoigne également de la connaissance de la charpenterie et de la taille du bois. Il est donc à présumer que les Hongrois du moyen âge étaient assez experts dans ces métiers pour pouvoir construire des églises aussi. Sur ce point il convient de tenir compte du fait que les vieux documents ont conservé les noms d'une série de charpentiers, de meuniers et d'ouvriers de bois de nationalité incontestablement hongroise.<sup>58</sup> *Ács* (au moyen

<sup>58</sup> *Majtény, 1330: Nicolaus dictus Molnar* (A nagykárolyi gr. Károlyi család Oklevéltára „Recueil des documents des comtes Károlyi de Nagykároly" réd. par. Ch. Géresi, I. Budapest, 1882. pp. 72—3); *comitat de Bodrog, 1364: Petrus magnus dictus Alch* (Zichy Okmánytár „Chartrier Zichy" III. Budapest, 1874. p. 245); *Eperjes, 1428: Georgius Alcz, 1441—1454: Alcz Antal. 1449—1454: Alcz Yschtwan, Farago Simon. après 1480: Istwan molnar* (Etienne, meunier). *1510—11: Alcz Marton. 1512—13: Altsch Marthon. 1519: Farrago Benedic. 1519: Farrago Janusch. 1525: Gaspar Farrago de Finta* (B. Iványi, A középkori Eperjes magyarsága „La population hongroise d'Eperjes au moyen-âge". Szeged, 1934. pp. 6, 7, 8, 13, 22, 26, 20. Tirage à part des Szegedi Füzetek „Cahiers de Szeged". No. I. 1934.); *Türee, 1437: Benedek Molnar* (E. Balázs: Kolozs megye kialakulása. „L'évolution du comitat de Kolozs." Budapest, 1939. p. 48.); *Nagyréde, 1439: Ladislaus Alch, Andreas Alch* (Archives Nat. de Hongrie, Dl. 13306.); *Kolozsvár, 1453: Laurencius Alch, Petrus Alch, Andreas Alch, Stephanus Alch, Georgius Alch, Gallus Molnar, Andreas Molnar, Va-*

âge plutôt *alch*) „charpentier” est attesté comme nom de lieu et

lentinus Molnar, Antonius Molnar (Tört. Tár. „Recueil historique” V. Budapest, 1882. pp. 531—2, 537, 734—5, 730, 729, 256, 528, 530, 729, 731, 733; ces données proviennent du manuscrit intitulé „Regestrum Hungarorum de civitate Clusvar”). 1453: *alch*, 1488: *molnar* (Csánki, o. c. V. p. 317); *Miskolcz*, 1461: Demetrius Molnar iuratus civis (G. Wenzel, Diósgyőr egykori történelmi jelentősége. „La portée historique d'autrefois de Diósgyőr.” Akad. Ért. „Comptes-rendus de l'Académie.” Pest, 1872. p. 57.) *Békes*, 1467: Johannes Molnar, Franciscus Molnar (Haan, o. c. II. Pest, 1870. p. 82); *Gálszécs*, 1472: Augustinus Molnar (Archives Nat., Dl. 31943); *Székesfehérvár*, 1476: *Alch* (Csánki, o. c. III. 1897. p. 312); *Szarnizló* (com. de Szatmár), 1476: Nicolaus Alcz (Károlyi Oklevéltár „Chartrier Károlyi”, II. Budapest, 1883. pp. 452—3); *Siklós*, 1478: Petrus Alch, Michael Alch, Philippus Alch (Archives Nat., Dl. 18145); *Jára*, 1485: Andreas Alch (Archives Nat., Dl. 36397. fol. 18.); *Environs de Kőlozsvár*, 1485: Benedictus Alch (Archives Nat., Dl. 36397.); *Dés*, 1487: Antal Alcs. 1526: Ambrus Alcs (J. Kádár, Szolnok-Doboka vármegye monografiája. III. Dés, 1900. p. 204, 205.); *Bántfyhunyad*, 1493: álcs, carpentarius (Csánki, o. c. V. p. 305); *com. d'Arad*, XV<sup>e</sup>—XVI<sup>e</sup> s.: ács (parmi les noms des serfs, cf. Márki, o. c. I. p. 495); *Kisvárd*, 1521: Clemens Alch (P. Lukcsics: A gr. Zichy-család Okmánytára „Recueil des documents de la famille Zichy. XII. Budapest, 1931. p. 358.); *Pátróha* (comitat de Szabolcs), 1521: Antonius Molnar, Blasius Alch (Lukcsics o. c. 347.); *Bodrog*, 1522: Nicolaus Monar Archives Nat., Dl. 37328. fol. 81.v); *Szeged*, 1522: Johannes Alch, Emericus Alch, (Plathea Feeylzer), Matthius Alch, Paulus Alch, Matthyas Alch, Stephanus Alch, Sebastianus Alch, Gerardus Alch, Benedictus Alch (Plathea Warga), Benedictus Alch (Plathea Sohordo), Gregorius Alch, Emericus Alch (Plathea Bwday), Andreas Alch. — Johannes Monar, Barnabas Monaar, Ambrosius Monar, Mathias Monar, Albertus Monar, Elexius Monar. — Michael Faraho, Gregorius Faraho. — Blasius Zekerchyees, Andreas Zekerchyes, Ladislaus Zekerchyees, Michael Zekerchyes (*szekercés* c. à d. „charpentier constructeur de navires” — cf. Registre des dîmes encaissées pour l'évêché de Bács, dans J. Reizner, Szeged története „Histoire de Szeged”, IV. Szeged, 1900. pp. 97—126). 1550: Bertalan Gácsi, Ferencz Gácsi, István Gácsi, Andris János, Benedek Zombori, János Mikola, charpentiers (M. Zsilinszky, Csongrád vármegye története, „Histoire du comitat Csongrád”, I. Budapest, 1897. p. 261), XVI<sup>e</sup> s.: Sándor Nagy, János Kis, Péter Bükös, Orbán Mónár charpentiers constructeurs de bateaux (Reizner, o. c. III. Szeged, 1900. p. 482); *Marosvásárhely*, 1525: parmi les frères auxiliaires du cloître franciscain il y avait un charpentier (J. Karácsonyi, Szent Ferenc rendjének története Magyarországon „Histoire de l'ordre de St. François d'Assise en Hongrie”, II. Budapest, 1924. p. 115); *Tata*, 1535: un charpentier parmi les frères auxiliaires du cloître franciscain (Karácsonyi, o. c. II. p. 194); *Máramarosziget*, 1540: Joannes Lignifaber carpentarius, Franciscus carpentarius de Felseoapsa. 1553: Andreas Taracz carpentarius, Joannes Molnár. 1559: Thomas Nyerges carpentarius magister, 1560—61: Georgius Zcyws magister

de personne dès le XIIIe siècle.<sup>59</sup> Au milieu du XIVe, *faragó* „sculpteur en bois” (litt. „tailleur de bois”) a passé à désigner une commune en Kolozs, et à la même époque il est démontrable aussi comme nom de personne.<sup>60</sup> Les charpentiers, les sculpteurs et les meuniers s'occupaient à mesure égale de la construction en bois et de la taille du bois. Les meuniers hongrois se consacraient constamment à ces occupations.<sup>61</sup> D'après le témoignage des mots hongrois qui sont parsemés dans les documents latins, les noms hon-

---

carpentarius (Tört. Tár, Nouv. sér. III. 1902. pp. 463—4); *Transdanubie*, au service de Tamás Nádasdy (probablement à Sárvár), 1550: György maître-meunier (Takáts, *Rajzok a török világból* „Esquisses de l'époque de la domination turque en Hongrie”, II. Budapest, 1915. p. 430); *Tömörkény*, 1552: Orbán Medgyes, Balázs László, Lukács Erdélyi, meuniers (Zsilinszky, o. c. p. 261); *Ujfalú*, 1552: Pál Gál, Ágost Végh, Bálint Kun, meuniers (ibid. p. 261); *Körmend*, 1556: Simon Nagy meunier de Galambok, (Takáts, o. c. II. p. 429); *Tokaj*, 1567—68: Franciscus Alchmolitor (Takáts, o. c. II. p. 432). Dans l'*Oklevélszótár* („Dictionnaire des chartes de Hongrie”) on rencontre beaucoup de noms des ács („charpentier”, 1419—1528, col. 4) et des molnar („meunier”, 1389—1598, col. 665) hongrois. Cf. encore les données suivantes: 1366: Johannes filius Farago, 1408: Benedictus dictus Farago, 1468: Petrus Farago, 1474: Paulus Farago, 1522: Benedictus Farago (ibid. col. 217).

<sup>59</sup> 1233: „quadam uilla nomine Alch” (*Oklevélszótár*, col. 4); 1297: „villa Alch” com. Komárom (Csánki, o. c. III. p. 492); 1392: „Alch Thezer”, com. Veszprém (Csánki, o. c. III. p. 256).

<sup>60</sup> Csánki, o. c. V. pp. 348—9; Fejér, o. c. Tom. IX. Vol. 5. Budae, 1834, p. 359.

<sup>61</sup> Pour l'activité des charpentiers et des meuniers hongrois cf. A. Takáts, *A magyar faragó molnárok. — Rajzok a török világból* („Les meuniers-charpentiers hongrois. — Esquisses de l'époque de la domination des Turcs en Hongrie”) II. Budapest, 1915. pp. 422—463; idem., *Régi faragómestereink. — Rajzok...* („Nos anciens maîtres charpentiers. — Esquisses...”) III. Budapest, 1917. pp. 232—246. Il convient de rappeler que dans l'ancienne langue hongroise le terme *ács* servait à désigner non seulement le charpentier, mais aussi l'architecte (*Nyelvtörténeti szótár* „Dict. hist. de la langue hongroise” I. col. 6). Il s'ensuit que les „ács” pouvaient jouer un rôle très considérable dans la construction des édifices. Dans le Lexique méthodique de Schlägl les termes latins *carpentarius* et *lignifaber* sont suivis tous les deux du même „interprètement” hongrois: *ács* (cf. E. Szamota, *A schlägli magyar szójegyzék a XV. század első negyedéből*, „Le vocabulaire hongrois de Schlägl, écrit au premier quart du XV<sup>e</sup> siècle”. Budapest, 1894. p. 59). Voici les articles y relatifs du dictionnaire de Calepin, dont la partie hongroise est d'origine transylvaine: *architectus* „főács” (maître-charpentier), *fabricator* „ács, építő, faragó” (charpentier, constructeur, sculpteur en bois), *structor* „ács, építő” (charpentier, constructeur) cf. *Ambrosii Calepini Dictionarium decem linguarum*. Lugduni, 1585. p. 90, 402, 1011, publié par J. Melich, Budapest, 1912. p. 19, 119, 299.



grois des divers instruments et matériaux de construction sont attestés dès le XI<sup>e</sup> siècle<sup>62</sup> et leurs „premières mentions” se laissent ranger dans l’espace de temps qui va jusqu’au XVI<sup>e</sup> siècle. Pendant cette dernière période la charpenterie hongroise devait déjà être très développée. Au commencement et au milieu du XVI<sup>e</sup> siècle bien des „fabri lignarii” de nationalité hongroise et sicule (=székely) travaillent pour les Saxons de Brassó. Il suffit de rappeler à ce propos Gergel lignifaber, Martinus Thwkwthy et ceux des Sicules, Marton Chyky, Jacobus Chyk, Gergel Zablya.<sup>63</sup> Un relevé des impôts payés par les Sicules,

<sup>62</sup> *Noms de matériaux de bois*: fa 1055 („bois” Oklevélszótár „Dict. des chartes de Hongrie” col. 540), cher 1075 („chêne” ibid. col. 122), chere 1338. („chêne” ib. col. 123), cherfa 1275 („bois de chêne” ib. col. 123), tulg 1181, („chêne” ib. col. 1004), tulfa 1243 („bois de chêne” ib. col. 1005), fenio 1075 („sapin” ib. col. 239), fenywfa 1250 („bois de sapin” ib. col. 240), bik 1095 („hêtre” ib. col. 98), big fa 1193 („bois de hêtre” ib. col. 99). *Noms de matériaux de bois façonnés*: berena 1406 („solive” ib. col. 88), gerenda 1493 („poutre” ib. col. 299), zarwfa 1493 („chevron” ib. col. 889), karo 1522 („pieu” ib. col. 458), both 1193 („bâton” ib. col. 90), dezka 1482 („planche” ib. col. 151), feneo dezka 1587 („planche de sapin” ib. col. 240), leetz 1423 („latte”) leczzeg, 1493, sindelsegh 1500 („clou à lattes, clou à bardeaux”, ib. col. 579), sindel 1522 („bardeaux” ib. col. 1118), fy gerenda, mester gerenda, zelemen, agas, fy labfa, rag 1546 („maitresse poutre, panne de comble, perche fourchue, grande solive de base” ib. col. 905), hey 1587 („toit” ib. col. 361). *Noms d’outils*: bard 1272 („barde” ib. col. 50), faragó bárd 1588 („cognée”), baard carpentaria 1530, farago feyze 1530, farago kes 1588 („plane de menuisier”), farago zek 1587 (chevalet de charpentier”), farago zekercze 1597 („cognée de charpentier”), vonio, kes, vonio zek, zalu 1588 („plane, chevalet, doloire”, ib. col. 217), sendel horlo was 1553 („bouvet à bardeaux” ib. col. 1118), kos kywel a karokat veryk ala 1532 („pierre servant à enfoncer des pieux” ib. col. 458), kethewas alchnak valo 1572 („moufle, fenton” ib. col. 4). Dans le Lexique méthodique de Schlägl (début du XV<sup>e</sup> siècle) on recontre les noms d’outils suivants: feize („cognée”), bard („hache”), furo („perce”), zalw („doloire”), chacan („pic”) harlo („bouvet”) wise („ciseau”), — cf. Szamota, o. c. p. 59).

<sup>63</sup> Gergel lignifaber 1526 (Quellen zur Geschichte der Stadt Kronstadt, Tom. I. Kronstadt, 1886. p. 645); Thwkwthy Martinus 1528—9 (ib. t. II. Kronstadt, 1889. p. 70, 83, 128, 130—3, 135—6, 138—42); Chyky Marton 1527—40 (ib. t. II. pp. 37—8, 48, 55—6, 76, 148—9, 153—5, 246, 289—90, 292, 294, 330, 332, 387, 486, 500, 532, 536, 541, 545, 650, 661, 696); Jacobus Chyk 1540 (ib. t. II. p. 644); 1548—9 (ib. t. III. Kronstadt, 1896. p. 462, 523); Zablya Gergel 1540—50 (ib. t. III. p. 63, 413, 455—7, 464, 523, 529, 576, 579). Un autre membre de la même famille, Petrus Zabya travailla, en 1570, à l’église de Csikrákos (B. Orbán, A Székelyföld

qui date de 1567, mentionne également les charpentiers de plusieurs localités<sup>64</sup> du district d'Udvarhely, qui ne devaient payer aucun impôt pour la construction des forteresses.

Voilà ce que nous savons sur l'histoire des édifices en bois de l'architecture religieuse hongroise jusqu'au milieu du XVI<sup>e</sup> siècle. L'état actuel des recherches y relatives ne nous permet pas d'aller au-delà de ces contours souvent effacés. C'est bien peu de chose, avouons-le, mais pourtant il n'est pas impossible d'en dégager les traits essentiels de l'évolution historique.

La première floraison de l'architecture en bois religieuse hongroise doit être placée, selon nos connaissances actuelles, aux XIV—XV<sup>e</sup> siècles. Les monuments ultérieurs laissent supposer qu'à cette époque l'architecture en bois était déjà arrivée à créer un style à lui, avec des formes bien caractéristiques. Cet épanouissement de l'art du bois est à chercher là où même plus tard l'architecture en bois sera particulièrement florissante. Nous pensons à la Transylvanie et à la région située au-delà de la Tisza.

Il est absolument nécessaire de supposer cette riche floraison car, aux siècles suivants, quand les monuments eux-mêmes nous apprendront davantage sur l'architecture en bois que les renseignements sommaires et souvent incontrôlables des données médiévales, le style de cette architecture se présentera sous une forme bien développée et complètement épurée.

### III.

Du point de vue de la répartition géographique, les données et les monuments qui peuvent être mis en relation avec l'époque plus récente de notre architecture en bois religieuse, suivent fidèlement l'expansion ethnique des Hongrois ce qui veut dire qu'ils embrassent toutes les régions hungarophones de la Hongrie d'avant Trianon. Cette architecture s'étend même au-delà des frontières

---

leírása, „Description du pays des Sicules“. II. Csikszék „District de Csik“, Pest, 1869. pp. 67—8).

<sup>64</sup> Les charpentiers sont mentionnés dans les villages suivants du district d'Udvarhely: *Bágy, Kénos, Homoródmás, Agyagfalva, Siménfalva, Farczád, Vágás et Karácsonyfalva* (dans l'ultérieur en étaient deux). *Regestrum seu urbarium omnium sedium Siculicalium, ratione portarum universarum possessionum in eisdem sedibus existentium etc. 1567.* Koronka, Archives des comtes Toldalági. Communication de M. Louis Kelemen. — cf. encore Székely Oklevéltár („Recueil des chartes sicules“), III. Kolozsvár, 1876. p. 224.

anciennes du pays, jusqu'aux colonies hongroises („csángó”) de la Moldavie et de la Valachie, provinces de l'Ancien Royaume de Roumanie. Avant de passer en revue les problèmes qui s'attachent à ce grand amas de matériaux, nous croyons nécessaire de décrire brièvement les monuments de l'architecture en bois religieuse, tels que nous les connaissons aujourd'hui. Pour ce faire, nous suivrons l'ordre des grandes unités géographiques qui se reflètent aussi dans les divers groupes de monuments architecturaux. Partant de la Hongrie occidentale, nous allons commencer notre revue par la Transdanubie.

## 1.

Il est peut-être étonnant de voir que cette région de la Hongrie, directement ouverte aux influences occidentales, où la pierre de construction se trouvait en abondance et qui avait assez tôt produit une architecture en pierre, susceptible de se développer, ait pourtant joué un rôle considérable dans l'architecture en bois religieuse de notre pays. Mais, d'autre part, on ne doit pas oublier qu'une grande partie de la Transdanubie est couverte même aujourd'hui de forêts étendues, et que jadis cette zone forestière avait été beaucoup plus vaste. Nous avons déjà parlé du rôle prépondérant du bois dans les constructions de la région de Göcsej. En considération de ces faits il nous paraît très naturel qu'en cas de nécessité le bois ait pu fournir des matériaux de construction aussi à l'architecture religieuse, à l'époque de la conversion, par exemple, et dans les régions pauvres même plus tard.

Au temps des guerres turques et surtout dans les zones soumises à la domination ottomane, où les églises de pierre subissaient souvent de graves détériorations ou devaient prêter leurs matériaux aux travaux de fortification, l'utilisation du bois était fréquente dans l'architecture religieuse. Malheureusement les églises en bois, bâties pendant cette période, n'ont pas survécu aux incendies et aux guerres qui ne cessaient de se renouveler.

A la fin du XVIIe siècle et au courant du XVIIIe, la construction en bois redevint bien fréquente en Transdanubie. Après l'affranchissement de ce territoire du joug turc, l'Eglise catholique devait, sur bien des points, reprendre dès le début le travail d'organisation. Malgré le manque des moyens matériels, il y avait grande urgence à ce qu'on bâtit des églises. C'est alors qu'on généralisa l'habitude de construire l'église et le clocher en bois, par économie de temps et d'argent. Appauvries et délaissées, les communautés protestantes — souvent privées de leurs biens par l'Eglise catho-

lique en pleine régénération — devaient recourir, elles aussi, à la construction en bois. Même ces formes simples de l'architecture ne pouvaient s'effectuer sans difficulté, car, selon l'organisation d'alors des affaires religieuses, les protestants avaient à demander une autorisation spéciale pour tous les travaux de réparation ou d'agrandissement, même pour les plus modestes. Les autorisations prescrivaient exactement les matériaux de construction, les dimensions et parfois même la forme extérieure des églises. Les matériaux qu'on était autorisé à employer, étaient le plus souvent de bois, car on cherchait à empêcher, dans la mesure du possible, l'utilisation de matériaux plus résistants. En même temps les protestants, n'ayant pas la permission de faire bâtir des tours, étaient contraints à construire de simples clochers, avec l'autorisation, bien entendu, des offices compétents. Ces restrictions religieuses mises en vigueur dans tout le royaume de Hongrie, contribuaient puissamment à la généralisation des constructions en bois qui sont caractéristiques pour le XVIIIe siècle. En Transdanubie où les seigneurs étaient catholiques, et où la plupart des protestants appartenaient à la classe des serfs, le protestantisme, n'ayant pas de protecteurs influents, se trouvait en un état d'oppression particulièrement pénible. Ce ne fut que l'esprit éclairé de l'édit de tolérance (1781) qui mit fin à cette situation. L'état des choses que nous venons d'esquisser, suffit à faire comprendre pourquoi les églises protestantes transdanubiennes du XVIIIe siècle étaient construites presque exclusivement en bois.

Nous avons des dessins détaillés pour l'église catholique de *Cséb*<sup>65</sup> qui était bâtie de poutres larges et aplaties. Elle se composait d'une nef et d'une abside polygonale; à côté, il y avait un petit clocher. La plupart des églises en bois avaient des murs en clayonnage comme p. ex. l'église calviniste de *Kemse*.

Les clochers transdanubiens qui ont subsisté jusqu'aujourd'hui, sont pour la plupart petits et insignifiants; ce sont d'habitude des supports composés de deux-trois poutres et munis d'un toit.

On trouve presque partout en Hongrie de tels petits clochers bien simples qui, malgré certaines variétés régionales, sont construits d'après les mêmes principes. Ces clochers sont formés d'éléments si simples et si primaires qu'on peut les attribuer à

<sup>65</sup> Pour les données et la bibliographie qui se réfèrent aux diverses églises et clochers en bois des Hongrois cf. Balogh, o. c. pp. 100—185 („Catalogue des églises et des tours en bois”). Dans cet ouvrage les données sont groupées suivant les comitats. Les données que nous énumérons ici (cf. les notes 68, 73, 85 et l'Appendice), ne figurent pas encore dans ce livre.

l'imagination du peuple. Guidée par des besoins pratiques, celle-ci a suffi à leur donner naissance sans qu'elle eût dû recourir à la contribution de certaines influences venues du dehors.

Le groupe des clochers de Gőcsej est pourtant très varié: les étapes successives de l'évolution y forment une série de variantes bien intéressantes. Les plus simples sont formés d'un (*Lenti*) ou de deux (*Bánhely*) piliers qui soutiennent la cloche et qui sont parfois appuyés de quelques autres pieux plus ou moins grands. Au-dessus il y a un petit toit pour protéger la cloche. Le type à deux toits est déjà plus compliqué. Dans ce cas le support de la cloche repose sur des solives de base. De ces dernières on voit sortir des poutres plus basses qui à leur bout supérieur, c'est-à-dire à peu près à la hauteur moyenne du support de la cloche, sont réunies entre elles par d'autres poutres pour pouvoir être recouvertes d'un toit (*Mumor, Kissziget, Cséb, Szilvagy*). L'étape successive consiste en ce que l'espace séparant les deux toits est couvert de planches par quoi le clocher revêt l'aspect d'une tour proprement dite (*Kányavár, Lenti-Szombathely*).

Les monuments les plus anciens et les plus remarquables de ce style sont les tours en bois de *Csörnyeföld*, de *Tormaöld* et de *Nemesnép* (fig. 1.). La dernière date de 1793. Elle est construite des mêmes éléments<sup>66</sup> et selon le même plan que les autres, mais pourtant elle s'en distingue par sa conception artistique. Au point de vue formel, elle présente la particularité de ne pas avoir de tronc; cette partie de la tour est fondue dans le larmier qui s'élargit considérablement vers le bas. De cette manière les contours de l'édifice forment des lignes unies et sans rupture. Il est probable que parmi les anciennes tours en bois plusieurs furent semblables à celle-ci. Une tour en bois du même type se trouvait jadis aussi dans le château de *Komárom*, comme en témoigne une gravure de Guillaume Dillich.<sup>67</sup> Cette tour servait à des buts militaires comme tour de guet. Sa forme était

<sup>66</sup> Pour rendre plus claire la description des clochers en bois, nous tenons à rappeler qu'au point de vue de la forme les parties essentielles d'un clocher sont les suivantes: la partie inférieure en forme de toit („larmier“); le tronc; la cage de cloche munie d'une galerie ou d'une galerie saillante et le casque. C'est la formation de ces parties principales et la proportion des parties entre elles qui déterminent l'aspect artistique du clocher en bois.

<sup>67</sup> W. Dillich, *Ungarische Chronica*, Cassel, 1600. p. 9.v (sur l'image de Komárom un C majuscule marque la tour de guet hongroise: „Ungarischer Wachtthurm.“).

pareille à celle des grands clochers de Göcsej: elle était construit d'un grand larmier en tente qui s'élargissait vers le bas.

Tous les clochers transdanubiens sont caractérisés par des proportions assez singulières: leur partie inférieure est large et imposante, leur toit, en revanche, n'est qu'une petite pyramide quadrangulaire qui n'a jamais l'allure d'un casque en bois, comme c'est le cas dans la Haute Hongrie et surtout dans la région transtibiscine et en Transylvanie. Les clochers transdanubiens restent toujours fidèles à ces proportions particulières, même quand il s'agit d'une tour de bois plus remarquable comme p. ex. celle de Nemesnép.<sup>68</sup>

Sur ce territoire les constructeurs de clochers ne sont pas encore nommément connus. Ce qui est certain c'est que les habitants des villages fabriquaient eux-mêmes leurs églises et clochers. Ce fait est prouvé aussi par la pétition que les habitants protestants de *Zaláta* (com. de Baranya) adressèrent, en 1776, à la reine Marie Thérèse: „Et qui pourrait nous retenir de la construction d'une église quand nous-mêmes sommes des ouvriers de bois, capables de la bâtir en bois sans frais?" Il est à remarquer qu'en Transdanubie de même que partout en Hongrie la charpenterie et la meunerie — termes presque synonymes — étaient très développées.<sup>69</sup>

Országos Széchényi Könyvtár

<sup>68</sup> Pour les données concernant les églises et les clochers en bois de la Transdanubie cf. Balogh, o. c. pp. 102—114. Voici encore quelques données complémentaires:

**com. de Győr, Csiliznyárad:** clocher en bois;

**com. de Pozsony, Csallóköznádasd:** clocher en bois, *Deáki:* clocher en bois, *Hegy:* clocher en bois, *Kismácséd:* clocher en bois, *Tonkháza:* clocher en bois, *Töböréte:* clocher en bois;

**com. de Somogy, Böhönye:** 1761 construction d'un clocher en bois (Prot. Egyházi és Iskolai Lap „Revue ecclésiastique et scolastique protestante“, 1880, col. 1553), *Kutas:* 1775 construction d'une église en bois, 1820 construction d'une église en pierre (rev. cit. 1860, col. 687), *Nagyecsepely:* église en clayonnage (ib. 1861, col. 1580); *Ötvös-Könyi:* 1771 démolition de l'ancien clocher, 1772 construction d'un nouveau clocher (ib. 1873, col. 1171);

**com. de Zala, Csörnyeföld:** clocher en bois, *Tormafölde:* clocher en bois. (Quelques-unes de ces données, notamment celles de Göcsej et de Kisalföld sont dues à l'obligeance de M<sup>me</sup> Edith Hoffman, directeur du Musée Hongrois des Beaux-Arts.)

Pour le comitat de Vas, cf. J. Tóth, Így épít a vasi nép... „L'architecture du peuple en Vas“. Szombathely, 1938, p. 23, 42—46.

<sup>69</sup> En Transdanubie nous connaissons des données sur les charpentiers et meuniers hongrois à partir des XV<sup>e</sup> et XVI<sup>e</sup> siècles (cf. la note 58, avec les données relatives à *Siklós*, *Tata*, *Sárvár*, *Székesfehérvár* et *Körmend*). Char-

## 2.

Aussi dans l'immense plaine de l'Alföld hongrois il y avait autrefois nombre d'édifices en bois de caractère ecclésiastique, mais malheureusement aucun d'entre eux n'a subsisté. On n'a là-dessus que quelques données éparses. Les plus importantes se rapportent aux constructions en bois de Kecskemét et de Nagykőrös. Ces édifices furent construits pendant la domination turque. A *Kecskemét* il y avait une église et une tour en bois, à *Nagykőrös* une tour en bois. C'étaient sans doute des édifices remarquables. Quant au clocher de Nagykőrös, nous connaissons même la liste des dépenses faites en 1639, lors de sa construction. C'est un cas presque unique dans l'histoire de l'architecture en bois de Hongrie. Son constructeur fut Maître *Israel*, probablement un sabbataire transylvain qui s'était réfugié à Kecskemét.<sup>70</sup> Au XVIII<sup>e</sup>

tes écrites en hongrois des corporations de meuniers: *Gönyő* 1770, *Győr* 1719, *Körmend* 1769, *Németujvár* 1669, *Paks* 1782, *Ráckeve* 1728, 1729, 1817, *Rohoncz* 1669, *Sárvár* 1637, 1817, *Szalónak* 1769, *Székesfehérvár* 1769, *Szentendre* 1817, *Szombathely* 1779, *Veszprém* 1763. Chartes corporatives écrites en hongrois pour charpentiers: *Dunaföldvár* 1837, *Paks* 1777, *Szentkirályszabadja*, *Kiskovácsi*, *Szentistván*, *Csajágó*, *Balatonfő-Kajár* 1768 (cf. L. Szádeczky, *Iparfejlődés és a céhek története Magyarországon „L'évolution de l'industrie et l'histoire des corporations en Hongrie”*. II. Budapest, 1913. pp. 262—3, 274, 289, 292, 299, 302, 305, 308, 312, 321.) En outre, nous connaissons encore en Transdanubie et dans les autres régions de la Hongrie aussi beaucoup de chartes corporatives pour meuniers et charpentiers qui sont rédigées en latin et qui concernent également les corporations hongroises (cf. Szádeczky, o. c.). On connaît également la correspondance hongroise de la corporation des meuniers de *Pápa* où les mentions concernant des meuniers hongrois sont assez abondantes p. ex.: 1774 *Mihály Szeccsödi Molnár* actualis et *István Szabó Molnár*, vice-maitre de la corporation, 1775, *István Szabó Molnár* „ordinarius” et *Ferencz Ács Molnár* „vice-maitre de la corporation”, 1778, *Ferencz Ács* actualis et *János Komor*, vice-maitres, *Ferencz Baranyai*, *István Szabó*, représentants (cf. P. Sörös, *A pápai molnárceh leveleiből. „Les lettres de la corporation des meuniers de Pápa”*. Magyar Gazdaságtörténeti Szemle, „Revue d'histoire économique hongroise”, VII. Budapest, 1900. pp. 325—8).

<sup>70</sup> A *Szeged*, au centre de l'Alföld on trouve une charpenterie très développée dès le moyen âge. Le registre des dîmes de 1522 énumère 13 charpentiers, 6 meuniers, 2 sculpteurs en bois et 4 charpentiers à cognée, c'est-à-dire constructeurs de bateaux (Reizner, o. c. IV. pp. 97—126). Au XVI<sup>e</sup> siècle la construction des bateaux était particulièrement florissante. Après avoir subi une période de fléchissement, par suite de la domination ottomane, elle reprit son élan au XVIII<sup>e</sup> siècle et fut célèbre jusqu'à des pays lointains (cf. Reizner, o. c. III. *Szeged*, 1900. pp. 457—8, 482—5.) A *Kecskemét*, à propos d'un relevé d'impôt, on énumère, en 1828, 20 charpentiers hongrois (cf. H. H. Pálffy, *Kecskemét adózó polgársága az 1828. évben, „Les contribuables de Kecskemét*

siècle, on y trouve souvent des églises construites en clayonnage et de petits clochers, mais ce ne sont que de petites bâtisses de nécessité.

## 3.

L'architecture en bois de la Haute Hongrie nous est connue non seulement par des sources écrites — comme celle de l'Alföld — ou par des survivances assez rares — comme celle de la Transdanubie — mais par toute une série variée et bien cohérente de monuments de cette espèce. Il est curieux de constater que, contrairement aux régions orientales, — comme celle située au-delà de la Tisza et la Transylvanie — le groupe des monuments de la Haute Hongrie montre beaucoup plus d'affinité avec l'architecture en pierre, et n'a conservé que relativement peu de chose du style primitif de l'architecture en bois. Son style — dans ce cas on a déjà le droit d'employer ce terme — est, dans ses grandes lignes, homogène, mais peu original. Son caractère est déterminé par les styles historiques et tout particulièrement par l'influence décisive du goût de la Renaissance.

Seuls quelques clochers, les plus anciens de la Haute Hongrie, donnent encore une idée de ce que pouvait être l'architecture en bois de cette région avant l'époque de la Renaissance. Rappelons, à titre d'exemple, la tour en bois de *Kisazar* qui date de 1619. Sa construction diffère essentiellement de celle des autres clochers de la Haute Hongrie. On n'y trouve que des motifs très simples — un larmier inférieur qui s'élargit, une galerie à linteaux avec des liaisons rectilignes de poutres — qui pouvaient dériver directement des éléments propres à l'architecture en bois, sans qu'aucune intervention de l'architecture en pierre fût nécessaire. Le clocher de *Turicska* est d'une construction analogue. Beaucoup plus importante est la puissante tour en bois de *Gácsfalva* que Jean Makkfalvi, l'intendant des domaines de la famille Forgács, fit bâtir en 1673, pour perpétuer le souvenir de sa libération de la prison des Turcs. Une inscription, mise jadis dans la boule placée au sommet de la tour, nous apprend plusieurs détails sur l'histoire de la construction, et une autre inscription gravée dans une solive, nous révèle même le nom du constructeur: *Molitor Joannes Poloni* (János Polónyi).<sup>71</sup> La construction de cette tour est sans

en 1828". Magyar Statisztikai Szemle, „Bulletin Statistique de Hongrie”, 1935. p. 390). Pour le passé des autres contrées de l'Alföld cf. la note 58 (données du comitat de *Bodrog*, de *Tömörkény* et *Ujfalu*).

<sup>71</sup> Pour se faire une idée de l'industrie du bois dans la Haute Hongrie



pareille dans la Haute Hongrie. Ses motifs rappellent plutôt l'ar-

il faut tenir compte d'une série de données (pour celles du moyen âge cf. p. 16—17. et la note 58, précisément les données relatives à *Eperjes, Nagyréde, Miskolc, Gálszécs, Tokaj*). On rencontre des chartes corporatives pour charpentiers écrites en hongrois dans les localités suivantes: *Gölnicz* 1883, *comitat de Gömör* 1670, 1696, 1698, *Gyöngyös* 1782, *comitat de Hont* 1670, 1698; chartes corporatives écrites en hongrois pour meuniers: *Gölnicz* 1833, *comitat de Gömör* 1670, 1696, 1698, *Gyöngyös* 1773, *comitat de Hont* 1670, 1698, 1773, *Sempte* 1646 (Szádeczky, o. c. pp. 262—3, 265). En outre on possède plusieurs chartes latines ayant trait aux corporations des charpentiers et des meuniers (cf. Szádeczky, o. c.). Les statuts de la corporation des *meuniers de Sempte* (1646) ont conservé les noms de beaucoup de meuniers. En voici quelques-uns: János Molnár, maître de moulin, domicilié à *Sempte-Ujváros*, Mátyás Molnár, domicilié à *Sempte*, Tamás Kelemen, domicilié à *Sur*, István Bedecs, maître de moulin à *Sellye*, Mihály Péterfi, János Bogyoszló, János Nagy, János Kovács, Mihály Bacsa, István Hegedős, Máté Fácán, György Szakmari, Gergely Letenyey, Lukács Üregi, Miklós Varga, János Dobodi, András Téglyás, Mihály Molnár, István Varga, János Répáss, Mihály Füleki, Péter Molnár, István Dobodi, János Molnár, Pál Fehér, János Biró, Máté Molnár. Cf. Ch. Tagányi, *A sempthei molnárok 1646-iki czéhszabályai*, „Les statuts de 1646 de la corporation des meuniers de Sempthe”, (Magy. Gazdaságtörténelmi Szemle VII. 1900. p. 122—123). En 1581 les charpentiers Paulus Molnar et Georgius Molnar travaillaient à la forteresse de *Érsek(?) Ujvár*. (Takáts o. c. II. p. 426.) En 1614 l'urbarium de *Bajmóc* mentionne le maître-meunier Mátyás Ujlaki (Takáts o. c. II. p. 436.). „Tokai ács Mihály” (Michel, charpentier de Tokaj) travaillait en 1618 à Tokaj à un édifice érigé à l'occasion des noces de Imre Czobor (B. Radvánszky, *Magyar családélet és háztartás a XV—XVII. században*, „Vie de famille et ménage hongrois aux XVIe—XVIIe siècles”. III. Budapest, 1879. p. 24.). En 1672 à *Putnok* on mentionne le maître-meunier Jakab Molnar (Takáts o. c. II. p. 437.). Deux meuniers-charpentiers hongrois, à savoir Pál Szabó et Márton Ördög, travaillaient, à *Zboró* en 1683 (Takáts o. c. II. p. 434—435.). Les „molitores” Baltazar et Andras ont construit en 1669 l'église à clayonnage de *Rozsnyórudna* (cf. Balogh o. c. p. 125). La tour de *Gyöngyös*, construite en 1733, dont „la base était en pierre et la partie supérieure en bois, et qui se trouvait près de l'église comme la tour située sur la montagne Avas, près de Miskolcz”, fut bâtie selon les plans du charpentier Márton Gyenes (cf. J. Csemegi jun.—L. Bártfai Szabó, *A gyöngyösi Szent Bertalan templom*, „L'église de Saint Barthélemy à Gyöngyös”, Budapest, 1937. p. 14.). — Voir outre ceux-ci encore les noms des constructeurs de clochers (János Polónyi, András Varga) mentionnés dans le texte.

Rappelons à ce titre que dans certains *villages aux environs de la montagne Börzsöny* (Diósjenő, Kemence, Bernece, Baráti com. de Nógrád et de Hont), ou trouve encore à nos jours une florissante industrie de bois. (cf. A Gönyey, *Fafaragás a Börzsöny hegység községeiben*. „L'industrie de bois aux villages de la montagne Börzsöny.” *Ethnographia*. 1940. p. 228—235.)

chitecture en bois de la région transtibiscine et de la Transylvanie. On y remarque surtout le larmier dont la partie inférieure s'élargit considérablement et qui passe d'une façon presque imperceptible dans le tronc de la tour. Au-dessus, il y a une galerie continue en forme de balcon qui s'appuie sur des étais en bois. Cette galerie saillante qui a déjà des arcades régulières, forme une exception, elle aussi, dans l'architecture en bois de la Haute Hongrie. La clôture de la tour semble avoir été formée à l'origine par un haut casque polygonal dont la partie inférieure est encore visible. Plus tard, probablement à l'occasion d'une restauration, on l'a remplacé par un toit baroque, en forme de cloche.

Ces anciens monuments font déjà voir un trait essentiel des tours en bois de la Haute Hongrie: on y remarque les proportions larges qui donnent un air de robustesse à ces édifices.

Les clochers d'un type plus nouveau portent une empreinte si manifeste de l'architecture en pierre de la Renaissance qu'on ne peut plus y découvrir les formes anciennes. L'arcade, ce motif de préférence de la Renaissance de la Haute Hongrie, pénétra de bonne heure dans l'architecture en bois où elle devint aussi populaire que dans l'architecture en pierre. A cette époque les constructeurs des tours en bois cherchèrent à imiter même la forme extérieure des tours en pierre. Tous les monuments de ce genre ont deux parties principales: en bas, il y a un large socle quadrangulaire qui est fermé de tous côtés, en haut, on trouve un cube plus bas et plus petit dont la partie supérieure, qui est ouverte, porte un casque quadrangulaire, en forme de pyramide. La partie supérieure ouverte, la cage de la cloche, qui forme une espèce de galerie, a dans quelques cas (*Selyeb, Telkibánya*) des linteaux, mais la plupart des clochers ont déjà des arcades (*Mályinka 1785, Szalonna 1765, construit par András Varga*<sup>72</sup> (fig. 2.), *Nádujfalu, Lekenye, Süvete*). Les arcades sont formées d'habitude d'une ou deux archivolttes bien larges qui reposent sur les piliers façonnés sur la modèle des colonnes toscanes en pierre. Les clochers de ce genre pouvaient être construits aussi bien en pierre qu'en bois. Il y a quelques clochers dont la partie inférieure est construite d'une matière plus solide et où l'emploi du bois est limité à la supérieure (*Horváti, Sára, Kondó, Edelény, Miskolc* [fig. 3.]). Ce type s'est formé sous l'influence visible des

<sup>72</sup> L'inscription du clocher: „AEDIFICATA EST HAEC TURRIS PER ANDREAM SUTTORIS. ANNO DNI MDCCLXV”. (Communication de M. Béla Kovács.)

tours style renaissance de la région. L'emprunt des formes du style renaissance pouvait s'effectuer d'autant plus facilement que l'architecture en bois avait à résoudre, avec ses moyens plus simples, les mêmes problèmes (construction d'églises et de tours) qui constituaient les tâches, avec des matériaux plus solides, de l'architecture en pierre. Aux XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles les tours des villes et des châteaux de la Haute Hongrie avaient très souvent des arcades, et il n'était que trop naturel d'introduire ce motif dans l'architecture en bois des villages.

Plus tard, conformément à l'évolution ultérieure de l'architecture en pierre, le goût de l'époque baroque transforme le casque des tours en bois: c'est alors qu'on remplace les hauts casques pointus par des toits moins gracieux, en forme d'oignon ou de cloche. Même à ce moment les arcades gardent leur ancienne place privilégiée. Le clocher de *Zsip* présente une combinaison très harmonieuse de ces deux styles. On peut qualifier de baroque aussi l'intéressante tour en bois de *Radostyán* (1762), quoique ses motifs soient difficiles à retrouver dans l'architecture de l'époque. Sa construction est en réalité une variante riche, en forme polygonale, des clochers appartenant au style plus récent de la Haute Hongrie. C'est surtout la manière dont les formes anguleuses et courbées s'y trouvent combinées, ainsi que la ligne douce des toits qui rappellent le goût baroque.

Un autre groupe de monuments est constitué par les casques en bois richement décorés qui sont placés sur des tours en pierre. Il convient d'y signaler une forme particulière qui comporte une galerie saillante faisant une enceinte autour de la tour et un casque polygonal, haut et pointu. Ce type dérive de la construction des châteaux fortifiés, qui était très développée dans la Haute Hongrie. On y employait très souvent les galeries de défense en bois. Dans les régions particulièrement exposées aux attaques des ennemis même l'église était transformée selon des buts militaires: on l'entourait d'une enceinte munie de bastions et on ajoutait à la tour et aux bastions de la porte d'entrée des galeries de garde. Certains casques — probablement les plus anciens, dont la galerie était encore fermée (*Szokolya*, *Bánhorváti*, *Szendrő*, *Orlajtörék*) — servaient avant tout aux buts de la défense. Plus tard, les casques reçoivent une décoration toujours plus riche et les galeries commencent à s'ouvrir. Cette transformation s'opère également sous l'influence de la Renaissance qui se manifeste d'abord dans certains détails comme p. ex. sur les colonnes en forme de balustres joliment taillées de la galerie du casque de

*Györke*. Plus tard les arcades y deviennent prédominantes comme sur les tours en bois isolées (*Boldva, Geczelfalva*). Les arcades de ce genre sont toujours petites et forment des rangées très serrées. L'influence du baroque apporte les casques bulbiformes qui se combinent avec les arcades style renaissance (*Serke*).

Un autre type des casques en bois où la galerie continue directement la ligne du tronc de la tour et où, par conséquent, il n'y a pas de balcon saillant, dérive avec tous ses détails des tours d'églises à arcades de la Renaissance (*Sajóvámos, Sajókeresztur, Nagyrőce*). A une date ultérieure on fait surmonter aussi ces tours de casques conçus en style baroque.<sup>73</sup>

## 4.

Quant au pays situé au-delà de la Tisza, c'est une région dont l'importance particulière ressort aussi bien des monuments

---

<sup>73</sup> Pour la Haute-Hongrie cf. Balogh, o. c. pp. 118—129. Ajoutez-y les données suivantes:

**com. d'Abauj-Torna, Regéczke:** clocher en bois (cf. Múzeumi és Könyvtári Értesítő, „Bulletin des Musées et des Bibliothèques”, VIII. Budapest, 1914. p. 28);

**com. de Bars, Garamlök:** clocher en bois;

**com. de Borsod, Kurityán:** casque en bois à galerie; *Mezőcsát:* 1775 démolition d'une église en bois et d'un clocher en bois, 1775—8: construction d'un nouveau clocher (Prot. Egyházi és Isk. Lap, 1847. col. 679—80);

**com. de Gömör, Csoma:** clocher en bois; *Katalinpuszta:* clocher en bois; *Lekenye:* clocher en bois; *Süvete,* tour à casque de bois;

**com. de Heves, Gyöngyös:** pour remplacer une tour de bois qui s'était écroulée en 1731, on y construit, deux ans plus tard, une tour à casque de bois près de l'église St. Barthélemy, cf. note 71;

**com. de Hont, Kistompa,** clocher en bois; *Százd:* petite tour de bois sur l'église;

**com. de Nógrád, Hollókő:** clocher en bois (cf. une illustration dans Nemzeti Ujság, 17. X. 1937); *Mohora:* clocher de bois (cf. une esquisse dans un album de croquis de T. Dörre, Budapest. Musée Historique Hongrois);

**com de Zemplén, Agcsernő,** 1629 construction d'une église en bois; *Agyagas:* 1629 église de bois; *Benkócz:* 1635 église en bois; *Magyarizsép:* 1629 église de bois; *Makkoshotyka:* 1629 réparation du clocher en bois, 1635 réparation de l'église en bois; *Merészpatak (Mernik):* 1629 église en bois; *Nagyköpatak (Kvakócz):* 1629 église en bois; *Opálhegy (Zamutó):* 1629 église en bois; *Polyánka:* 1629 clocher en bois; *Ricse:* 1629 église en bois; *Szacsur:* 1629 église en bois (pour tous ceux-ci de Zemplén, cf. Procès-verbaux des visites d'églises d'Etienne Csulyak de Miskolcz, doyen réformé de Zemplén [1629—45], publiés par E. Zoványi, Tört. Tár, XIX. 1906. pp. 73—5, 92, 96, 283, 380).

Certains données mentionnées ci-dessus sont dues à l'obligeance de M<sup>me</sup> Edith Hoffmann, directeur du Musée Hongrois des Beaux-Arts.

architecturaux que des données y relatives. Ce domaine de l'architecture en bois hongroise ne reçut pas d'initiatives nouvelles de l'architecture en pierre, mais, en revanche, elle fut heureusement influencée par une autre architecture en bois, celle de la Transylvanie. La région transtibiscine a gardé les formes primitives de la construction en bois, les élevant à un niveau très haut de l'art architectural. Déjà dans ce fait nous croyons reconnaître l'effet actif et bienfaisant de l'art transylvain, car il serait absurde d'attribuer ce phénomène à l'architecture en bois de la Haute Hongrie qui, profondément influencée par le style des édifices de pierre, restait moins fidèle aux formes anciennes. Outre ces relations de caractère conservateur, il est à remarquer que l'art d'au-delà de la Tisza doit à la Transylvanie le motif le plus caractéristique de son style récent: le casque avec une galerie à arcades et à quatre tourelles. L'architecture en bois transylvaine, après avoir assimilé ces motifs empruntés à l'architecture en pierre, les transmet, sous une forme parfaitement adaptée à l'architecture en bois, à l'art transtibiscin. Le résultat en est que les constructions en bois de ces deux régions sont réunies entre elles non seulement par les conditions géographiques, mais aussi par une série de particularités communes. Ce fait trouve son explication dans les événements historiques: la majeure partie du pays situé au-delà de la Tisza avait jadis appartenu, sous le nom de „Partium”, à la Principauté de Transylvanie. Cette longue union fit sentir son effet dans tous les domaines de la culture et notamment dans l'architecture en bois. Cette thèse vaut surtout pour les comitats limitrophes de la Transylvanie (Bihar, Szatmár etc.).

Selon le témoignage des sources écrites, l'architecture en bois transtibiscine a une longue histoire derrière elle. C'est à elle que se rapporte notre première donnée ayant trait à l'architecture en bois: la mention de l'église bénédictine fondé par saint Ladislas à *Szentjobb*. Aux XIV<sup>e</sup> et XV<sup>e</sup> siècles la plupart des données renvoient également à cette région.<sup>74</sup> Dès la fin du XVI<sup>e</sup> siècle, l'existence des casques en bois y est démontrable, comme le prouve la tour de l'église de *Gyula* dont nous possédons une gravure faite en 1595. Sur la tour du château de *Székelyhid* il y avait également un haut casque, muni d'une galerie, comme en témoigne une gravure de 1665 (Budapest, Galerie Historique. No. 806.). Les toits des églises étaient d'une construction analogue; parmi ceux-ci c'est le toit de tour de *Csaroda* (fig. 5.) qui est le plus archaï-

<sup>74</sup> Cf. p. 15—17.

que. Ses formes sévères, la galerie basse, son casque mince et pointu font encore l'impression d'une fortification militaire.

Ce type de casque se transforme bientôt et s'enrichit de motifs nouveaux. Le premier représentant connu du type récent est le toit de tour de l'église Saint-Etienne de *Nagybánya* qui date de 1619. A cette époque c'était une église protestante. Bien que le casque lui-même fût détruit par un incendie en 1769, une peinture du XVIII<sup>e</sup> siècle (fig. 4.) nous a conservé l'aspect ancien de cet édifice. Nous savons par là que le casque de jadis avait quatre tourelles et une galerie à arcades.<sup>75</sup> Selon les données s'y rapportant, il fut construit par Péter Farkas de Kasza qui était au service du prince de Transylvanie, Gabriel Bethlen. Les registres

<sup>75</sup> M. Petranu (*Noui cercetări*, p. 17) conteste l'authenticité de cette reproduction parce qu'elle est postérieure à 1754. A son avis, le toit d'une tour ne peut durer 135 ans (de 1619 à une date postérieure à 1754), étant donné que cette partie des églises en bois est la moins résistante. Il affirme qu'il faut réparer un toit de ce genre tous les 30 ou 50 ans, et qu'il est fort douteux si les formes anciennes peuvent survivre à de telles restaurations. Il est certain qu'un toit en bardeaux s'use rapidement et qu'il faut souvent le réparer. Mais ce ne sont, dans la plupart des cas, que des réparations légères qui ne modifient pas sensiblement la structure primitive. Pour des raisons économiques on cherche à éviter les changements plus radicaux. Etant donné que le lattis et le poutrage qui soutiennent les bardeaux, ne sont pas directement exposés à l'effet de l'humidité, ils ne s'usent pas aussi vite que le toit lui-même dont les bardeaux bien minces subissent nécessairement l'influence des intempéries. Suivant le témoignage des données anciennes, les réparations de cette espèce sont toujours soigneusement distinguées des restaurations plus grandes, qui impliquent des changements de structure. Si l'on considère d'une façon tellement sceptique les possibilités de la conservation des formes anciennes et les facultés conservatrices du peuple, il ne reste qu'à se mettre préalablement d'accord et d'établir que les toits et les casques des églises et des clochers en bois actuellement connus — y compris aussi les édifices roumains! — ne remontent qu'aux XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles, et qu'ils ne présentent pas des formes primitives mais celles qu'ils reçurent lors de leur dernier recouvrement en bardeaux. Néanmoins l'histoire de l'art n'a guère besoin de recourir à une telle hypothèse et surtout pas pour dater la tour de *Nagybánya*. Selon une inscription, placée dans la boule de la tour à l'occasion de la construction, nous pouvons établir non seulement la date de la construction (1619), mais aussi d'autres détails: nous apprenons par là que les quatre petites boules furent mises à leur place le 26 et 27 mai 1619, et la grande, le 29, d'où il résulte d'une manière incontestable que le toit de tour construit en 1619 eut déjà quatre tourelles, identiques à celles que nous verrons sur la peinture d'après 1754 (cf. Balogh, o. c. p. 151). S'il n'y avait eu cinq tours, on n'aurait pas employé cinq boules, une grande et quatre petites. Malgré cela, le toit en bardeaux fut plusieurs fois réparé, et c'est à un de ces travaux que se rapporte la date de 1705 qu'on voit sur l'image en question.

de dépenses de la municipalité de Kolozsvár nous apprennent que le même maître construisit en 1617 une tour à *Várad*,<sup>76</sup> ou plus exactement un toit de tour qui était probablement aussi un casque en bois à quatre tourelles, peut-être assez semblable à celui de Nagybánya. Péter Farkas importa ce type manifestement de la Transylvanie et probablement de la région de Kalotaszeg où à cette époque on appliquait aux édifices en bois aussi bien des casques à quatre tourelles<sup>77</sup> que des arcades. Le motif préféré des tours en

<sup>76</sup> Voici les données tirées des livres de compte de la ville de Kolozsvár: 13 mars 1617: „Juta Wáradról Farkas Péter ácsmester, melly az váradi torony gombját csinálta fel, másodmagára. Biró uram hagyásából attam hust lib. 3. d. 6. kenyérért d. 3. bort den. 8. . . . . den 17" (De *Várad* est arrivé le charpentier Péter Farkas qui avait mis la boule de la tour de l'église de *Várad*, avec une autre personne. Selon l'ordre de Monsieur le maire, je leur ai donné trois livres de viande pour 6 deniers, du pain pour 3 deniers, du vin pour 8 deniers, . . . . . pour 17 deniers"). Selon une mention qui date du 15 mars, le même maître fut envoyé à Torda (c'était la première station entre Kolozsvár et Gyulafehérvár, le siège du prince de Transylvanie) Un mois plus tard P. Farkas se trouve de nouveau à Kolozsvár (13 avril 1617): „Farkas Péter Marosujvárból érkezőn, mely az váradi tornyot felcsinálta, biró uram hagyásából gazdálkodtam neki" („Péter Farkas, venant de Marosujvár — [c'est la station la plus rapprochée de Kolozsvár sur l'autre route vers Gyulafehérvár] — arriva à Kolozsvár. Ce fut lui qui construisit la tour de *Várad*. Selon l'ordre de Monsieur le maire, je l'ai traité comme un hôte"). Pour comprendre le sens précis de ces données, il faut savoir que les personnes appartenant à la cour du prince devaient être les hôtes des villes. (Livres de compte de la ville Kolozsvár, paquet 14a, tom. XVII. p. 20, 26. — communications de M. Louis Kelemen.)

Assez semblable à la tour mentionnée ci-dessus devait être une autre que Georges I. Rákóczy, prince de Transylvanie, fit bâtir plus tard au château de *Várad*: „Az kapu bástyái oldalában egy szép tornyot pléhes szép mesterseges héjjazattal orsóssan függő lábason építettett vala, mellyben a harangok és az óra helyeztetett vala" („A côté des bastions de la porte il fit bâtir une belle tour munie d'un joli toit en fer blanc et d'arcades, où il fit placer les cloches et l'horloge" — Szalárdi János siralmas magyar krónikája, „Chronique lamentable hongroise par Jean Szalárdi". 1662. Editée par le baron S. Kemény, Pest, 1853. col. 241). C'est probablement le plan de cette tour qu'on retrouve sur une gravure datant de 1692 (Budapest, Musée Hist. Hongrois. — Galerie Historique. n. 616). On y a ajouté sous le n. 69 l'explication suivante: „Der Thurn worauf die Uhr, welcher, weil ein Theil von Holz, von denen hineingeworffenen Carassen abgebrennet worden". Cette tour se trouvait près de la porte ce qui veut dire que son emplacement correspondait parfaitement à celui de la tour de Rákóczi. Une eau-forte de l'époque (Galerie Historique, n. 620) — bien qu'en un dessin très petit — nous fait connaître aussi l'aspect extérieur de cette tour.

<sup>77</sup> La gravure de Georgius Hoefnagel (1617, d'après un dessin d'Egidius van der Rye) montre un casque à quatre tourelles sur la tour de l'église *St. Michel de Kolozsvár* (Budapest, Musée Nat., Gal. Hist. n. 1420).

bois de la région transtibiscine furent précisément les quatre tourelles qu'on rencontre pour la première fois sur le toit de Nagybánya que nous venons de décrire. Au XVIIe siècle la communauté de cette ville était un des centres du protestantisme transtibiscin, et il est facile à comprendre que dans ces conditions la tour somptueuse de Nagybánya pouvait servir de modèle aux constructions ecclésiastiques des environs. Peu après, probablement en 1638, fut construit le casque à quatre tourelles de l'église réformée de *Huszt*,<sup>78</sup> dans la région de la Haute-Tisza. Les casques qui furent bâtis après cette époque, avaient presque toujours quatre tourelles (*Visk*,<sup>79</sup> *Fehérgyarmat*, etc.<sup>80</sup>) et d'habitude aussi

On n'y voit pas bien la galerie. Si la tour en avait une, celle-ci ne pouvait être que fermée. On connaît une donnée de 1595, suivant laquelle on fit faire des volets pour les fenêtres de la galerie (A. Jakab, *Kolozsvár története*, „Histoire de Kolozsvár”, II. Budapest, 1888. p. 339). A cette date la tour n'avait encore certainement pas une galerie ouverte. Même plus tard on rencontre une donnée qui prouve que la galerie était fermée. Dans les comptes de 1617 on trouve la mention suivante: „Tölczérés István uram csinált meg egy kis ablakot, az piaczi torony erkélyére valót”, „Monsieur Etienne Tölczérés fit une petite fenêtre sur la galerie de la tour qui se trouve sur la place du marché”. Livres de compte, paquet 48, t. IX. fol. 6. — communication de M. Louis Kelemen.) Plus tard (1641) les comptes de la ville font mention de la restauration de la galerie. En 1666 on prépara sur la galerie un poste spéciale pour les tambours. De 1657 à 1697 le toit était en bardeaux peints. En 1697 il fut incendié (L. Kelemen, *A kolozsvári Szent Mihály templom tornyai*. „Les tours de l'Eglise St. Michel de Kolozsvár.” — *A kolozsvári Szent Mihály egyház*, „L'Eglise St. Michel de Kolozsvár”. réd. par L. György, Cluj—Kolozsvár, 1924. pp. 26—36). Comme de cette époque nous n'avons aucune image de la tour, nous ne pouvons pas savoir si le casque en question était en bois ou non. Les quatre tourelles étaient certainement en pierre parce qu'elles subsistèrent aussi après l'incendie de 1697, comme en témoigne un dessin de 1735 (cf. C. Popescu, *Cetăți și orașe ardeleni la începutul veacului al XVIII-lea*, Bucarest, 1928).

<sup>78</sup> En 1638 le comte Etienne Bethlen de Iktár fit restaurer l'église délabrée. En 1799 le casque muni de quatre tourelles fut recouvert de bardeaux (Prot. Egyházi és Isk. Lap. 1863, col. 874, 1100). Les vieilles boules des tours furent conservées dans l'église (Arch. Közl. IV. 1864. p. 148). Pour l'aspect extérieur de cette église cf. un dessin de V. Myskovszky, *Vasárnapi Újság*, 1862. p. 41.

<sup>79</sup> La tour de l'église de *Visk*, qui est munie de quatre tourelles, ne s'élève pas sur la façade, mais un peu en retrait, sur la crête du toit. Cette collocation, tout à fait bizarre dans l'architecture hongroise, témoigne vraisemblablement de l'influence de l'art ruthène.

<sup>80</sup> L'église réformée de *Szöllösardó* avait jadis également un casque avec quatre tourelles et une galerie. En 1761 la foudre tomba sur la tour. On fut contraint à démolir les tourelles. Comme toutes les cinq tours avaient des croix et non pas des étoiles (comme c'était l'usage chez les réformés),



des arcades. Les plus beaux se trouvaient dans la zone qui confinait à la Transylvanie, par exemple à *Micske*. Dans ce village le toit de la tour, avec ses nobles proportions et ses larges arcades régulières, reflète l'influence immédiate des tours semblables de Kalotaszeg.

Parmi les clochers en bois qui n'ont pas de tourelles et qui représentent un style simple, le plus ancien est la tour de la forteresse de *Nagykálló* que nous connaissons par les gravures du XVII<sup>e</sup> siècle (fig. 6).<sup>81</sup> Sa construction était très simple et archaïque: un larmier élargi et quadrangulaire qui, au-dessus d'une galerie à linteaux, est continué par un casque très haut, en forme de pyramide quadrangulaire. La tour n'a pas de tronc. Aucun des autres clochers ne montrent pas des formes aussi archaïques, bien qu'ils remontent probablement tous à un prototype analogue. Les tours plus récentes comportent un nombre plus grand de parties. Le noyau de leur construction est le tronc qui se distingue du larmier inférieur par une rupture très nette des contours. Sur la tour de *Kálló* ces deux parties n'étaient pas encore séparées, la partie inférieure étant formée d'un seul larmier élargi. Après quelque temps la galerie et le casque suivent aussi ce processus de segmentation. La pyramide quadrangulaire qui est en bas, est coupée à une certaine hauteur. Devenue plus mince, elle est continuée vers le haut par une flèche ronde ou octangulaire ou bien par une autre pyramide quadrangulaire, mais plus basse que la première.

Deux excellents spécimens de ce type transformé sont le clocher archaïque et bien solide de *Tivadar*, oeuvre de *Mózes Papp*, et celui de *Sárköz* qui datent tous les deux de 1757. Le dernier est svelte, ses proportions sont légères, son tronc est allongé et son casque présente une forme plus compliquée. Malgré cela, les autres clochers simples gardent, en général la structure basse et les proportions larges qui les caractérisent. (*Csaroda, Gelényes, Nagyvarsány* etc.)

Un autre type de clochers a emprunté aux tours en pierre le casque à galerie saillante, avec ou sans tourelles. Parmi ceux-ci

---

il y a lieu de croire que ce toit de tour avait été construit encore au XVI<sup>e</sup> siècle, avant la conversion au protestantisme. Pour la forme moderne de la tour cf. le dessin de V. Myskovszky, *Vasárnapi Ujság* („Revue de Dimanche"), 1864. p. 404.

<sup>81</sup> Budapest, Musée Historique Hongrois. Recueil de gravures de la Galerie Historique No. 509 (Dessinée par L. G. Ssicha en 1665 et gravée par C. Merian); No. 1414. (Publié chez G. Gualdo Priorato, *Historia di Leopoldo Cesare*. Vienna, 1670. I. p. 724.)

le plus archaïque est le clocher de *Visk*<sup>82</sup> (fig. 7.) dont le larmier avec ses lignes bien penchées et le casque quadrangulaire en forme de pyramide mince et allongée ne montrent encore aucune segmentation. Mais la plupart des clochers à galerie ont quatre tourelles, sur la modèle de la tour de Nagybánya qui exerça une influence considérable même sur les tours de bois isolées.

Parmi les clochers à quatre tourelles le plus ancien est celui de *Nyirbátor* (fig. 9.) qui date probablement de 1640. C'est une construction archaïque et trapue, mais en haut, elle porte déjà un motif nouveau: les tourelles. Les diverses parties de la tour sont encore indistinctes: le tronc est à peine séparé du larmier qui s'élargit en forme de tente et touche presque le sol. Au-dessus, un haut casque composé. Les bordures du toit descendent si bas qu'elles couvrent presque la partie supérieure de la galerie.

Plus tard ce type — de même que le simple — subit des modifications radicales. Le larmier s'amincit et se distingue nettement du tronc qui commence à s'allonger. De ce tronc svelte on voit saillir une galerie très avancée qui forme une enceinte autour de la tour. Un exemple en est la tour en bois de *Vámosatya*, de 1691. Au XVIII<sup>e</sup> siècle les clochers à quatre tourelles sont caractérisés par un certain élan vers le haut, des proportions plus fines et une construction plus légère, comme en témoigne la tour en bois de *Szatomárcseke* (1729). L'exemple le plus développé et, au point de vue technique, le plus soigneusement exécuté de cette variante est peut-être la tour de *Nagylónya* (fig. 10.), oeuvre de *Imre Kakuk*, charpentier de *Jánd* et de son aide, *Péter Bán*. Cette tour fut construite en 1781.

A une date ultérieure les formes deviennent encore plus minces, et le tronc s'allonge davantage. Un produit tardif de ces tendances est le clocher en bois de *Tiszacsécse*, de 1822.

Ces deux types de clocher — l'ancien, sans galerie saillante et le récent avec galerie et quatre tourelles — se combinent parfois dans une seule et même construction. On trouve quelques exemples épars de ce procédé dans la partie occidentale de *Partium* (*Szabolcsbáka, Gemzse*).

A la région transtibiscine il y a encore quelques vieilles églises aux murs en clayonnage. Celle de *Takos* (fig. 8.) se

<sup>82</sup> Pour un dessin représentant la tour en bois et l'église avec sa tour munie d'une galerie et d'un casque à quatre tourelles cf. V. Myskovszky — *Vasárnapi Ujság*. XIII. 1866. p. 101. Une des cloches du clocher a été faite au XVII<sup>e</sup> siècle. Il est probable que le clocher remonte, lui aussi, à la même époque (cf. encore Balogh, o. c. Catalogue).

rattache au type ancien. Son plan a la forme d'un rectangle, son chevet est polygonal comme celle des absides gothiques. On l'a bâti probablement en 1766; la peinture de son plafond date de cette année.<sup>83</sup> La tour de bois basse et simple qui se trouve devant l'église, fut bâtie par János Lukács, en 1767.<sup>84</sup> A voir

<sup>83</sup> D'après une inscription qui se trouve au plafond orné de fleurs peintes, M. Domanovszky suppose (o. c. p. 11) que l'église fût construite par Ferenc Asztalos Lándor. Il n'en reste pas moins que l'inscription („En Asztalos Lándor Ferenc, Csináltam jó Isten segedelme által“, c. à. d. „Moi, Ferenc Asztalos Lándor j'ai fait cela avec l'aide de Dieu“) se rapporte uniquement au plafond peint.

<sup>84</sup> Pour les données médiévales de l'industrie du bois transtibiscine cf. la note 58. (celles de *Majtény*, *Békés*, *Arad*, *Szaniszló*, *Kisvárd*a, *Pátroha*, *Máramarossziget*.) Parmi les constructeurs des églises en bois transtibiscines nous connaissons nommément celui des églises de *Fülpösdaróc* (1766, Mihály Perényi, noble, charpentier) et de *Tisztaberek* (1797, Mihály Asztalos Szücs). Cf. Balogh, o. c. Catalogue. Voici les noms des charpentiers qui ont construit des clochers ou des casques de tour, outre ceux mentionnés déjà dans le texte de mon ouvrage présent: Mihály Orbán (*Hajduhadház* 1743), Mihály Orbán, de Balasér (*Kisbégány* 1750—83), József Oláh maître meunier à Szeghalom (*Füzesgyarmat* 1759), Mihály Székely et Mihály Szöke (*Okány*, 1777), András Paptsak, Mihály Fazekas (*Pap* 1784), János Molnár, Mihály Bokor (*Vetés* 1794), Mózes Csepelyi (*Nagyar* 1800—5), József Barta (*Nagykereki* 1837), József Fodor, József Kolozsvári (*Sárosmagyarberkesz* 1856). D'autres comme Mihály Áts (*Nagykálló* 1740), Mihály Biró, Gergely Áts maître charpentier de Debrecen (*Nagykálló* 1766), János Szilágyi (*Nagykálló* 1815), Ferenc Erős de Hosszupályi (*Gáborján* 1818), János Molnár (*Pap* 1785), János Tóth, charpentier de Debrecen (*Kaba* 1826) firent des réparations. Rappelons encore le nom de György Márkus meunier d'un moulin à eau, constructeur du pont au *Hortobágy*. (Cf. Balogh, o. c. pp. 129—157, dans la partie transtibiscine du Registre, aux mots correspondants et ibid. p. 63. Pour Mihály Bihari, charpentier de Kisbégány cf. Domanovszky, o. c. p. 79; pour József Fodor et József Kolozsvári charpentiers de Sárosmagyarberkesz, cf. Herepei—Szabó, o. c. p. 25.) Les chartes corporatives écrites en hongrois des charpentiers transtibiscins proviennent de *Nagykároly* (1778, 1793, — Szádeczky, o. c. p. 104). On connaît aussi quelques autres chartes corporatives, rédigées en latin (v. ib.). Plusieurs charpentiers du „Partium“ travaillaient au service des princes de Transylvanie. Les registres de compte de Kolozsvár font mention, en 1626, de György Acs, maître charpentier de Nagybánya, qui travaillait à *Gyulafehérvár* pour Gabriel Bethlen. En 1629 on y trouve une donnée se rapportant aux charpentiers Gergely Aczj et István Maïteni que le prince fit venir de Szatmár à Gyulafehérvár pour faire construire un pont. A l'époque des Rákóczis plusieurs charpentiers de Sárospatak viennent travailler en Transylvanie. Rappelons parmi ces derniers Kristóf Acz et János Korponai, maîtres-charpentiers, qui sont mentionnés en 1649 (Registres de compte de la ville

ces édifices en bois, on pense involontairement au relevé de 1418, fait au comitat de Bereg, pour les domaines de la famille Dolhai: „...capella lignea Christianorum... cum turri lignea”. Les petites églises en bois auxquelles ce document fait allusion, devaient être semblables à celle de Tákos dont la construction simple et le plan gothique ne seraient pas en désaccord avec l'art du début du XVe siècle... On n'y trouve, ni dans la construction de l'église, ni dans celle de la tour, aucun élément qui soit dérivé des phases plus récentes de l'architecture en pierre.

L'église en bois de *Gödényháza* (1784) a un plan et une construction semblable à ceux de Tákos, avec la différence que le clocher à quatre tourelles qui se trouve devant elle, ressortit déjà au type récent de l'architecture de Partium.<sup>85</sup>

de Kolozsvár, paquet 17. b. t. III. fol. 129, t. VIII. fol. 228; paquet 18. a. t. II. fol. 131. 486, t. V. fol. 113. — Communications de M. Louis Kelemen). A la même époque on trouve, bien entendu, aussi des charpentiers transylvains qui, sur l'ordre des princes, allaient travailler en „Partium”. En 1621 „két ácsmestert visznek... Székelyhid épületire” (on amène deux maîtres-charpentiers pour faire construire des édifices à Székelyhid”), et la même année, „viszen itt való ácsmestereket Huszt éppületire” („on envoie d'ici des charpentiers pour les employer à construire des édifices à Huszt”, Registres de Kolozsvár, paquet 15. b, t. IX. fol. 157, 163. — Communications de M. Louis Kelemen). A *Nagybánya* on trouve en 1639 les maîtres-charpentiers István Pataki et Márton Szathmári. (Századok „Siècles”. 1889. p. 699.) Le testament du comte Etienne Bethlen d'Iktár (fait à Huszt, en 1646) fait mention des „charpentiers de Visk”. (Radvánszky o. c. III. p. 289.) L'„urbarium” de 1682 du domaine de Munkács, atteste, parmi les habitants hongrois d'alors de *Munkácsujfalu*, l'existence d'un charpentier (Lehoczky, o. c. III. Ungvár, p. 689). En 1690 c'est un meunier-sculpteur hongrois, maître György qui travaille à *Munkács* (Takáts, Rajzok... „Esquisses...” II. pp. 434—5). Au comitat Bihar, toute la région de la Körös-Noire était célèbre de son industrie du bois. Les habitants d'une série de villages (*Biharkeresztes, Artánd, Berekböszörmény, Tenke, Bélfenyér, Erdőgyarak, Árpád, Jánostalva*, etc.) vivaient presque exclusivement le l'industrie du bois. Etant donné qu'ils fabriquaient eux-mêmes leurs maisons en solives horizontales, il est certain qu'il y avait parmi eux plusieurs charpentiers (cf. E. Györffy, A feketekörösvölgyi magyarság, „Les Hongrois de la vallée de la Körös noire. Földrajzi Közlemények. [„Communications géographiques.”] XLI, 1913. p. 493.)

<sup>85</sup> Pour les données relatives à la région transtibiscine, cf. Balogh, o. c. pp. 129—156; Herepei—Szabó o. c. p. 24—25. Pour le comitat de Bereg encore, Domanovszky, o. c. pp. 55—106. Nous y ajoutons encore les données suivantes:

**com. de Békés, Alsódoboz:** 1712 construction d'une église en bois et d'un clocher en bois. 1755 nouvelle église et nouveau clocher. 1794 on commence à bâtir une église et une tour en pierre; **Felsődoboz:** 1767 selon les dépositi-

## 5.

La vraie patrie de l'architecture en bois hongroise est la Transylvanie, ses monuments les plus importants sont les tours en bois transylvaines. C'est la région où l'architecture en bois s'est élevée au rang d'un véritable art, donnant naissance à des produits qui aussi bien par leur valeur esthétique que par leur construction technique, marquent le plus haut niveau possible des édifices de ce genre. C'est l'état très avancé de l'architecture en bois transylvaine qui nous fait comprendre pourquoi les principes et les formes que cet art s'était créés, ont fécondé aussi l'architecture des territoires et des peuples voisins. Grâce à son attachement tenace aux traditions, l'art de cette province resta particulièrement fidèle aux formes archaïques, et les influences occidentales auxquelles il ne pouvait se soustraire, il les absorba et assimila à son propre génie. Il était toujours indépendant et original, beaucoup davantage que les autres groupes de l'architecture en bois hongroise, parmi lesquels il se distingue par sa variété et par la richesse de ses innovations ingénieuses.

Dans le domaine de l'art transylvain on peut découvrir plusieurs petites unités dont les monuments sont réunis entre eux par des particularités communes assez fixes. De même que la répartition géographique de la population hongroise transylvaine embrasse plusieurs régions, les divers types de tours en bois ont également en des variantes régionales.<sup>86</sup>

---

tions de témoins, datant de cette année, la haute tour en bois disparut avec le village (Prot. Egyházi és Isk. Lap. 1860. col. 741).

**com. de Bereg, Csetfalva:** clocher en bois, repr. par B. Vavrousek, *Cirkevní památky na Podkarpatské Rusi. V Praze, 1929. fig. 195; Nagymuzsaly:* clocher en bois, (Vavrousek o. c. fig. 196.).

**com. de Bihar, Érköbölkut:** vers 1858, démolition du clocher en bois (Prot. Egyházi és Isk. Lap. 1858. col. 740.); *Páptamási:* clocher en bois brûlé en 1795. (Ref. Árvaházi Képes Naptár „Calendrier illustré de l'Orphelinat réformé” 1939. p. 84.); *Tatárfalva:* un clocher (v. une esquisse dans un des albums de croquis de T. Dörre, Budapest, Musée Historique Hongrois).

**com. de Szatmár, Apa:** église en bois avant 1723. (Ref. Árvaházi Képes Naptár. 1939. p. 116.)

**com. d'Ugocsa, Szőlősgyula,** clocher en bois (Vavrousek o. c. fig. 189.); *Tiszabökény,* clocher en bois (Vavrousek o. c. fig. 194.).

<sup>86</sup> Les deux centres de l'industrie du bois transylvaine étaient Kalotaszeg et le pays des Sicules. C'est de là qu'on exportait des planches, des lattes et des bardeaux dans les autres régions de la Transylvanie. Une liste des prix, faite en 1627, sous le règne du prince Gabriel Bethlen, nous fait connaître en détail la situation de l'industrie du bois transylvaine au XVII<sup>e</sup> siècle („az Acsokról, Fűrész deszka Csinálókról, Sendely csinálókról” c. à. d.

Parmi ces unités régionales la plus avancée vers l'Ouest est celle de *Kalotaszeg*, le foyer des constructions de style récent, à quatre tourelles. Les tours des églises hongroises de cette région se laissent caractériser précisément par leurs beaux toits à quatre tourelles. Dans la plupart des cas il y a aussi des arcades. Sous leur forme actuelle, les casques en bois datent du XVIII<sup>e</sup> siècle. Le plus ancien est probablement celui de *Magyarvalkó* (fig. 13.), fait vers le commencement du XVIII<sup>e</sup> siècle, à l'occasion de la dernière restauration de l'église, après les dévastations qui eurent lieu au cours des guerres „kouroutz”. Non seulement les proportions larges et lourdes du casque principal font penser à une origine ancienne, mais aussi les simples casques à galerie des bastions de portes (fig. 11—12.), qui font preuve d'une remarquable ingéniosité. Dans son ensemble l'église de Magyarvalkó, avec ses vieux bastions, est le plus beau spécimen des églises fortifiées entourées d'un mur de Kalotaszeg.

Les autres casques à quatre tourelles sont plus sveltes et plus

---

„Sur les charpentiers, les fabricants de planches et de bardeaux” — Magyar Tört. Tár, „Recueil Historique Hongrois” XVIII, Pest, 1871. pp. 234, 237). En pays sicule des villages entiers se dédiaient à l'industrie du bois et reçurent du prince Gabriel Bethlen, désireux d'encourager cette branche de l'industrie, d'importants privilèges. Dans le district d'Udvarhely la commune d'Oláhfalva fut exempte en 1614 et en 1618, et Zetelaka en 1622, du paiement d'impôt et des obligations militaires, et affranchie du pouvoir juridique des autorités du district. En revanche, ces communes furent obligées à fournir du bois au prince (B. Orbán, *A Székelyföld leírása. I. Udvarhelyszék. „Description du pays sicule. I. District d'Udvarhely”*. Pest, 1868, pp. 72—5, 64—6). Mihály Deák de Oroszhegy qui en 1655 chanta en vers le métier des industriels du bois (*Az fenyő-fának hasznos voltáról, És az Sendely tsinálóknak kellemetes és hasznos munkájokról — való Historia. „Récit en vers sur l'utilité du bois de sapin et le travail agréable et utile des fabricants de bardeaux”*. Lőcse 1656) était originaire de Zetelaka. On a beaucoup de données sur le transport du bois de Kalotaszeg et du pays des Sicules (cf. Balogh, o. c. p. 54, note 86.) C'est de Gyergyó que les princes de Transylvanie firent venir le plus souvent les matériaux de bois qui étaient nécessaires pour la construction des édifices princiers de Gyulafehérvár. Ce fait ressort nettement des correspondances de l'époque cf. la lettre adressée par Gabriel Bethlen, le 4 novembre 1618, à Michel Daniel, capitaine des districts de Sepsi, Kézdi et Orbai, (C. Thaly, *Történelmi Kalászkok, „Glanures Historiques”*, Pest, 1862, p. 93.) les lettres adressées, sur l'ordre du prince, le 11 avril, le 12 et le 25 juin 1647 à Ferenc Bot, vice-juge royal de Gyergyó, ainsi que celles adressées par le prince Michel Apafi, le 20 juin 1663 et le 2 avril 1665, à Etienne Lázár, juge royal au sujet des matériaux qu'on devait transporter à Gyulafehérvár. (A. T. Szabó, *Erdélyi mesterkedők a XVI—XIX. században. [„Artisans populaires de la Transylvanie aux XVI<sup>e</sup>—XIX<sup>e</sup> siècles”]*. — Cet article paraîtra dans un des prochains volumes de la périodique „Ethnographia”.)

légers. Ils sont plus récents et ne remontent qu'au XVIIIe siècle. La construction et les motifs qu'on y utilise, sont toujours les mêmes et pourtant chacun d'eux a un caractère individuel. Les meilleurs monuments comme ceux de *Bánffyhunjad*, *Magyargyerőmonostor*, *Körösfő*, *Damos* représentent une série très belle et très variée.

Il faut attacher la même importance aux tours en bois isolées de Kalotaszeg qui, contrairement à ce que nous venons de dire des casques, ont conservé dans la plupart des cas les formes anciennes. Le plus archaïque et probablement le plus ancien est le clocher de *Bábony* (fig. 14.). Sa construction est très particulière. Il y a d'abord un larmier large, en forme de jupe, appuyé sur une base quadrangulaire, qui cache complètement le tronc. Ce manteau est continué par une galerie formée de simples liaisons de poutres et surmonté d'un casque pyramidal quadrangulaire qui se fait remarquer par ses lignes élancées, faisant contraste avec la pente douce de la partie inférieure. A côté de la tour il y avait une petite église en bois quadrangulaire, construite en 1752. La construction de la tour remonte certainement à une date antérieure, ce qui est prouvé non seulement par les motifs archaïques que nous venons de décrire, mais encore par le témoignage des sources écrites. La déposition d'un témoin qui date de 1754, nous apprend que l'église bâtie en 1752 fut construite sur l'emplacement d'une église plus ancienne<sup>87</sup> qui, selon toute probabilité, avait été construite encore au XVIIe siècle. Tout porte à croire que la tour de bois se trouvait jadis près de l'ancienne église. Peut-être fut-elle érigée simultanément avec ce vieil édifice.

La tour en bois de *Nagypetri* est formée d'éléments en partie encore plus simples que celle de *Bábony*. Son casque est simple et pyramidal. Dans sa construction on peut découvrir les traces

<sup>87</sup> „Tudjuk bizonyosan, hogy itten *Bábonyban* vagyon a reformáta eklézsiának a régi fatemplom helyében ugyan fából csinált új temploma” („Nous savons sûrement, — disent les témoins, qu'ici à *Bábony* la communauté calviniste possède, au lieu de l'ancienne église en bois, une nouvelle, faite également en bois”. Herepei—Szabó, o. c. p. 10). Cette église fut construite en 1752 et démolie en 1935. Les dimensions moyennes de l'intérieur sont 495 et 820 cms. Les murs étaient en bois, couverts d'un enduit et badigeonnés (Communications de M. Ladislas Debreczeni). Les photographies de l'église furent publiées pour la première fois dans le calendrier des Hongrois protestants de Transylvanie (*Erdélyi Magyar Ref. Naptár az 1935. évre*, Cluj-Kolozsvár, 1934. pp. 112—3). Les cloches qui se trouvent dans le clocher, datent de 1774 et 1798. (Herepei—Szabó o. c. p. 10.) Après la démolition de l'église, la tour en bois fut transportée à l'école d'agriculture du village.





Tandis qu'à Kalotaszeg les motifs les plus connus et les plus impressionnants sont les quatre tourelles et les arcades, dans l'architecture de *Szilágyság* ces éléments ne jouent qu'un rôle assez

de plusieurs charpentiers hongrois de Kalotaszeg. Les noms des charpentiers hongrois mentionnés dans ces actes (rangés selon les villages) sont les suivants: *Damos*. 1646. Mathe Gal, Istvan Kati sculpteurs en bois. — 1798. János Rigó sculpteur en bois au service du domaine de Gyalu.; *Gyalu*. 1670. Pal Nagy, Mihaly Dobos charpentiers, Istvan Balogh meunier de Vista. — 1673. Istvan Balogh maître meunier, Jakab Monar maître meunier, Pál Nagy charpentier. — 1679. János Fekete, Mihály Dobos charpentiers. — 1687. István Szélj, Mihály Dobos charpentiers. — 1737. Imre Kádár maître meunier; *Jegenye*. 1670. Istvan Kerekes charpentier. — 1679. Gáspár Ferencz, charpentier. — 1721. János Ferencz sculpteur en bois au service du domaine. — 1727. Pál Szözlösi sculpteur en bois.; *Körösfő*. 1666. „az ácsok dézmát nem adnak” (les charpentiers ne payent pas de dime). — 1679. Márton Varga meunier au moulin de Gyalu. — 1727. Márton György charpentier. 1740. Márton György sculpteur en bois. — 1747. Márton Korpos sculpteur en bois.; *Magyarbikal* 1756. András Vég sculpteur excellent, Márton Kozma. István Kupa Balás sculpteur en bois.; *Magyarókerke* 1666. Gergely Koltsar charpentier. — 1766. Stephanus Maté faber lignarius. — 1806. István Pál sculpteur en bois (selon le témoignage de son fils, Emericus Pál, lui comme sculpteur en bois avait fait la maison de István István.); *Mákó* 1666. Janos Pal Gal, Istvan Janczi, Mattjas Kovacz charpentiers. — 1670. Matias Koacz (!) sculpteur en bois.; *Nagykapus* 1670. Istvan Kerekes charpentier. — 1747. István Beke sculpteur en bois, il construisit — selon l'inscription — en 1755 la magnifique porte du cimetière de l'église de Nagykapus); *Szászlóna* 1727. Samu Harasztosi charpentier. — 1737. Pál Futó sculpteur en bois. — 1740. János Varga sculpteur en bois au service du domaine, Pál Futó, Márton Harasztosi, András Nagy, Sigmond Szigeti sculpteurs en bois. — 1747. Márton Harasztosi, András Nagy sculpteurs en bois.; *Vista* 1670. Menyhart Gyenghe, Marton Aszalos sculpteurs en bois. — 1737. András Bán sculpteur en bois. — 1740. András Bán sculpteur en bois au service du domaine. — 1747. András Bán sculpteur en bois.; *Zentelke* 1666. János Bodis charpentier (cf. A. T. Szabó: Kalotaszegi mester- és foglalkozásnevek a XVII—XIX. században. „Noms des artisans de Kalotaszeg aux XVII<sup>e</sup>—XIX<sup>e</sup> siècles” Ethnographia 1940. pp. 191—194.) C'est en 1659 qu'on mentionne le charpentier d'*Esztána*, János Bot (Ch. Kós: Régi Kalotaszeg. p. 6. — Magyar Iparművészet 1911.) La tour munie d'un casque en bois à galerie de l'église calviniste de *Kalotaszentkirály* fut construite en 1742 par János Asztalos (cf. une inscription sur le côté Ouest de la tour: „Bálint Pál kölcségével építettett Asztalos János által Anno 1742 die 4 Julii” c. à. d. „Bâti au frais de Pál Bálint, par János Asztalos.”) En 1883 la tour munie d'un casque en bois à quatre tourelles de l'église de *Körösfő* fut recouverte de bardeaux par János Antal de Magyarbikal (Herepei-Szabó o. c. p. 15.). Le clocher de *Kiskapus* fut édifié en 1895, par Márton Bot.

modeste. Dans cette région on trouve des clochers particulièrement archaïques.

Sous ce rapport il faut signaler tout d'abord le petit clocher de *Krasznahorváti* qui sert d'abri à une cloche fondue en 1669. Son larmier large a la forme d'une tente; le casque a des bords fortement recourbés.

Les autres clochers hongrois du Szilágyság représentent, à vrai dire, un seul et même type: on y trouve toujours un larmier élargi, une galerie saillante et continue avec des linteaux et un casque relativement très grand. Cette fois celui-ci joue dans la construction un rôle beaucoup plus considérable qu'à Kalotaszeg. Les monuments qui ont subsisté, représentent les phases successives de l'évolution de ce seul type fondamental.

Au point de vue formel, le plus ancien est le clocher de *Magyarkeczel*. Il a un larmier aux lignes délicates, en forme de jupe qui absorbe complètement le tronc. Peut-être ce clocher remonte-t-il au XVII<sup>e</sup> siècle; dans ce cas la date de 1775 qu'on lit sur une de ses solives, se rapporterait à une restauration. Ceci est d'autant plus probable qu'à l'intérieur on voit les traces de plusieurs réparations.

L'imposant clocher de *Menyő* (fig. 17.) fait voir des progrès sensibles: le larmier se détache du tronc, se rétrécit et le tronc s'allonge. Cette tour semble être construite en 1619, c'est-à-dire à la même date où l'on a bâti, en forme de tente, le beau toit de l'église. Les formes sévères et archaïques viennent à l'appui de cette datation.

Parmi les clochers de Szilágyság le plus grand est celui de *Krasznarécse* (fig. 18.), construit par *Tamás Pap* et *Mihály Nagy*, en 1754. Au fond c'est une variante évoluée de la tour de *Menyő*, mais avec des proportions monumentales et des motifs plus récents. Le tronc, quoique assez bas, se sépare nettement du larmier. Le casque a quatre tourelles. Celles-ci s'effacent, par suite de leurs petites dimensions, devant l'immense casque du milieu, et n'ont qu'un but purement décoratif; la collocation des tourelles est là pour le prouver. Ces tourelles sortent tout à fait capricieusement de la bordure inférieure du toit de la tour et n'ont pas ce rôle de caractère structif qui leur est toujours propre sur les tours de Kalotaszeg. Les tourelles de ce dernier type ne sont pas de simples décorations du casque, mais des éléments accessoires nécessaires et aussi importants que le casque lui-même. Quand il en est ainsi, les tourelles se trouvent toujours aux quatre

coins de la bordure soigneusement pliée du casque principal. Ce sont donc de vrais clochetons.

On peut remarquer l'influence de l'art de Kalotaszeg sur le clocher de *Lele* qui, par ses proportions, se range très bien parmi les monuments analogues du Szilágyság, mais dont les tourelles imitent les dimensions et la collocation de celles de Kalotaszeg. Il est certain qu le constructeur du clocher de *Lele* a emprunté à l'architecture de Kalotaszeg le motif des quatre tourelles tel qu'il y avait connu, et que les maîtres de Récse ont traité le même élément avec plus de liberté.

La construction du clocher de *Szamosardó* montre plus de segmentation. Ici le tronc et le larmier forment déjà deux parties nettement distinctes. Les motifs sont d'ailleurs si anciens et si primitifs qu'il est à croire que la distinction du tronc et du larmier remonte à une date assez reculée. Il est probable que la tour fut construite en 1726, c'est-à-dire à la même date que le haut toit de l'église.

Le plus beau casque à quatre tourelles et à arcades de Szilágyság, celui de *Kraszna*, — construit probablement en 1708 — reflète l'influence de l'art de Kalotaszeg.<sup>89</sup>

\*

Dans la *Transylvanie Occidentale et Septentrionale*,<sup>90</sup> entre la

<sup>89</sup> Parmi les constructeurs des clochers de Szilágyság on connaît nommément — outre les charpentiers de la tour de *Krasznarécse* qui ont déjà été mentionnés — Mihály Veréb qui avait bâti en 1688 un clocher à *Szilágy-somlyó* (Balogh o. c. p. 177.). Voici quelques autres données (cf. Szabó, Erdélyi mesterkedők): Mihály Faragó (*Bagos* 1727), Stephanus Kintses (*Bagos* 1769) sculpteurs en bois, István Király sculpteur en bois (*Balla* 1727), András Bálint meunier (*Kraszna* 1745), György Szabó meunier-charpentier obligé par contrat („conventios molnár vagyis ács mester-ember" — *Kraszna* 1753). Sur le grand toit en forme de tente de l'église d'*Ákos* travaillaient en 1775—76 Márton Nagy de Géresi, en 1782 Péter Simon, Mihály Gaál, János Molnár maîtres-charpentiers. (Balogh o. c. p. 174.)

<sup>90</sup> Au Nord et au centre de la Transylvanie nous trouvons des charpentiers dès le moyen âge (cf. la note 58. avec les données relatives à *Jára*, aux environs de *Kolozsvár*, et à *Dés*.). Aux siècles postérieurs on connaît nommément les charpentiers-constructeurs suivants: János Ács (*Dés* 1643), Jakab Bekő (*Magyarherepe* 1646), Pál Balog (*Déva* 1675), János Süket (*Felőr* 1695), Márton Szakáts (*Válaszút* 1846), Abel Horváth (*Csomafejája* 1853, *Kide* 1855), Samu Kászoni (*Marosnagylak* 1870). Le clocher de Magyarszovát fut bâti en 1878 par János Pásztor „maître ouvrier de clochers". D'autres, comme István Vincze Molnár (*Tordaszentlászló* 1870) et le charpentier-sculpteur Felházi (*Me-*

région de la Szamos et celle du cours inférieur du Petit-Küküllő et de la Maros, on retrouve partout les casques à galerie ou à arcades (*Somkerék, Kendilóna, Mészkö, Várfalva, Adámos, Bethlenszentmiklós, Küküllővár, Tompaháza, Marosszentimre, Gyulafehérvár, Déva, Alpestes, Nagyrápolt*, etc.). Dans les vallées des

*zöméhes* 1878) firent des réparations sur plusieurs clochers (cf. Balogh o. c. p. 87, 157, 160, 179.; Herepei-Szabó o. c. p. 6, 10, 12, 19, 33.). On connaît encore le constructeur de la porte du cimetière de *Vicze* (1688) qui s'appelait *István Szakács jun.* (Balogh o. c. p. 181.) et le constructeur du pont de bois de *Torda* (1804), *János Követsi* (Balogh o. c. p. 63.).

Pour ce territoire les données relatives aux noms des sculpteurs en bois hongrois sont les suivants: A *Keszü*, en 1695, on mentionne le charpentier *Menyhárt Novaj* et le sculpteur en bois *András Vigh*, et on remarque que les sculpteurs furent exempts du paiement de la moitié de leur dime („a faragók dézsmájának fele elengedtetett" — Szabó, Erdélyi mesterkedők). En 1706 *István Zabolai*, intendant du domaine de *Kendilóna* demande à sa maîtresse, la comtesse *Paul Teleki*, née *Catherine Vay*, d'envoyer à *Kendilóna* le sculpteur en bois *György Rudi* qui aurait à recouvrir le château incendié par les ennemis (*Kolozsvár, Musée de Transylvanie. Archives de Gyömrő du comte Ladislas Teleki. — Communication de M. Louis Kelemen*). En 1721 à *Szilágypanit* les dépositions des témoins, concernant les conditions de servitude de *Pál Király* alias *Tóth*, font mention du charpentier *Péter Király* et de son garçon (plus tard son frère cadet adoptif), *István Tóth* alias *Király* (c'était le père de *Pál Király*) qui avaient travaillé tous les deux à *Dés*, à la dernière reconstruction de la tour brûlée de l'église réformée (*Herepei-Szabó o. c. p. 28.*). En 1726 on mentionne à *Fejérd* un serf nommé *Tamás Faragó*, autrement *Tamás Szabó*, qui s'était enfui à *Szamosudvarhely*. Dans le même document il est encore question de *István* et *Demeter Faragó*, parents du premier. A *Bonchida* on connaît un sculpteur hongrois, nommé *Mihály Kis* qui est mentionné en 1751. A *Magyarkályán* on fait mention, en 1752, du sculpteur en bois *Miklós Pap*, qui était d'ailleurs chantre unitaire et qui bâtit plusieurs édifices religieux dans cette localité. A *Galac* (com. de *Beszterce-Naszód*) il y avait en 1775 un maître-sculpteur en bois nommé *György Nagy*, âgé de 80 ans (*Szabó, Erdélyi mesterkedők.*). A *Magyarmacska*s en 1855 *Ádám Horváth* charpentier, membre de la communauté religieuse de cette localité, travaillait à l'église réformée (*Herepei-Szabó o. c. p. 16.*).

Les derniers vers du poème de *János Bodó* de *Szentmárton* (v. note 135.) font mention au comitat de *Kolozs* d'un maître meunier, à la demande duquel *Bodó* a composé en 1644 un chant de louange de la charpenterie (cf. *Balogh o. c. p. 96. note 178.*).

Il est question — quoique d'une manière assez vague — d'un meunier sculpteur dans la pétition datée de 1722 que le serf *Gergely Babás* (peut-être *Barabás?*) fit dans l'intérêt de son père emprisonné: „... az én édes atyám miolta az mlgs urakat szolgálja faragó mesterségével vagyon annak 40 esztendeje... mind malom mester volt" („mon père qui vous a servi comme sculpteur en bois pendant 40 ans... était encore meunier" (Cf. *Balogh o. c. p. 62.*).

grandes rivières, près de la route militaire, aussi les intérêts de défense rendaient utiles les constructions de ce genre.

Le clocher de *Magyarsáros* (fig. 19.) nous amène aux tours en bois archaïques de la Transylvanie orientale. Le larmier élargi, avec ses lignes très penchées, renvoie déjà aux traditions bien vivantes de l'Est de la Transylvanie, mais le casque, avec sa galerie saillante, — qui est d'ailleurs construite de motifs très simples — se rattache encore à l'Ouest de cette province. A l'Est pareilles constructions font presque complètement défaut. Il est facile d'y déceler l'influence des toits de tour à galerie de la région inférieure du Küküllő. La tour de *Magyarsáros* fut construite en 1699, „per artifices Georgium Domokos et Michaellem Szabó”. C'est un cas presque unique que les constructeurs d'une tour en bois se disent „artistes” (artifices). Il est indéniable que ceux du clocher de *Sáros* ont pleinement mérité cette épithète, car l'œuvre qui porte leur nom, est un des monuments les plus importants et les plus artistiques de l'architecture en bois hongroise.

\*

Tandis que l'architecture en bois de l'Ouest de la Transylvanie offre un tableau homogène, formé d'éléments assez cohérents, les monuments similaires de l'Est de la même province représentent des types extrêmement variés. L'influence des grands styles historiques y fait encore moins sentir son effet que dans la région occidentale. Il est donc naturel d'y trouver la plupart des clochers indépendants de l'architecture en pierre et qui — au contraire — conservèrent fidèlement les formes traditionnelles, les types plus anciens. Comme un trait caractéristique, on peut rappeler que ces tours n'ont pas de galerie saillante, ce qui veut dire que le tronc s'élance vers le haut s'amincissant, mais sans aucune rupture des lignes. La forme du casque est d'habitude une pyramide quadrangulaire ou polygonale. Même quand il se compose de deux parties, la distinction des deux parties, inférieure et supérieure, n'est pas aussi prononcée que sur les monuments de l'Ouest. En un mot, la construction a plus d'unité, parce qu'elle comporte moins de parties distinctes. C'est là sans doute un type très archaïque, de même que celui de certains monuments de caractère conservateur de la région occidentale.

Les deux grandes unités géographiques de la zone orientale sont *le Mezőség* et le pays des Sicules. Sur la bordure occidentale de ce territoire on peut relever quelques traces de l'influence des types plus récents de Kalotaszeg et de Szilágyság. La construction

du clocher disparu de *Ördöngösfüzes*, qui datait de 1781, suivait d'assez près celle du clocher de *Menyő*, bien que le premier monument fût plus svelte et plus léger. Tous les autres monuments de *Mezőség* ont un caractère archaïque qui s'accroît à mesure qu'on s'avance de l'Ouest vers l'Est. On y voit surtout des clochers larges et bas aux dimensions modestes et construits à l'aide des moyens caractéristiques de l'architecture en bois. Ils sont trapus, leur partie inférieure est fortement mise en relief, leur larmier et même leur casque tendent à s'élargir. Rappelons à titre d'exemple les tours de *Vicze*, *Keszü*, *Mezőújlak*, *Mezőveresegyháza*, ainsi que l'ancien petit clocher de l'église Saint-Michel de *Kolozsvár*.<sup>91</sup> Le plus archaïque de tous est certainement le clocher de *Magyarnagyfűlpös*, dont la construction mérite une place à part

<sup>91</sup> Le centre urbain de *Kalotaszeg* et de *Mezőség* était *Kolozsvár* où, à partir du XVe siècle, on trouve bien des noms de charpentier. En 1453 on voit paraître des noms comme *Laurencius Alch*, *Petrus Alch*, *Andreas Alch*, *Stephanus Alch*, *Georgius Alch*, *Gallus Molnar*, *Andreas Molnar*, *Valentinus Molnar*, *Antonius Molnar* („Regestrum Hungarorum de civitate Clusvar“, cf. la note 58). Plus tard les registres de compte de la ville contiennent nombre de noms de charpentier (1570: *Gergely Altsch*, 1577: *Demeter Tomori* et *Mátyás Bácsi*, maîtres-meuniers, *Gergely Ács*, etc. Registres de *Kolozsvár*, paquet 2, t. XIII. fol. 163, paquet 3. t. X. fol. 7, 22.; 1591: *Lukács Ács* va travailler à *Dés*, paquet V. t. I. fol. 80. — Communications de M. Louis Kelemen). Étant donné qu'aux XVII et XVIIIe s. le nombre des charpentiers qui étaient à *Kolozsvár* ou qui venaient travailler dans cette ville, est très grand, nous n'énumérons leurs noms que dans la Liste des charpentiers mise dans l'Appendice (toutes ces données proviennent des registres de la ville de *Kolozsvár* et sont dues aux communications de M. Louis Kelemen). On connaît d'autres sources les noms suivants: 1606: *János Ács*, centumpater (*A. Jakab*, *Oklevéltár Kolozsvár történetéhez*, „Recueil des documents relatifs à l'histoire de *Kolozsvár*“. II. Budapest, 1888. p. 729), 1614: *Gergely Molnár*, constructeur de ponts (*A. Jakab*, *Kolozsvár története*. „Histoire de *Kolozsvár*.“ II. 1888. p. 576), 1625: *Joannes Kis alias Molnar* „ejusdem artis (c. à. d. de la charpenterie) quidem gnarus verum tamen molitor“ (o. c. p. 262). À l'époque d'*Apaffi Moyses Fülöp*, charpentier de *Kolozsvár*, travailla à *Sebesvár* (*Kós*, *Régi Kalotaszeg*, — *Magyar Iparművészet*. 1911. p. 4). En 1672 on rencontre à *Kolozsvár* un „maître meunier“ qui travaille à l'allongement de l'église en bois réformée de la rue *Külmagyar*. C'est en 1778 que *György Budai* et *Zsigmond Csiki* travaillèrent à l'ancien clocher en bois de l'église réformée de la rue *Farkas* (*Herepei—Szabó* o. c. p. 15.). On connaît les statuts rédigés en hongrois de la corporation des charpentiers de *Kolozsvár* (1625), suivant lesquels il faut choisir toujours deux maîtres, dont l'un sera Saxon, et l'autre, Hongrois („két feo Céh mester választassék, az unio szerént, úgy hogy az edgyik Szász, az másik pediglen Magyar legyen“ *Jakab*, *Oklevéltár* II. pp. 262—66).

parmi nos monuments. Au fond il n'y a là que deux puissants toits en forme de tente; le supérieur, qui remplace le casque, est légèrement pointu. Malheureusement, depuis quelque temps, son ancien toit de bardeaux fut remplacé par un nouveau en ardoise, ce qui a beaucoup diminué l'effet original de l'édifice. Malgré cela sa construction et ses contours se sont conservés sans changement.

*Le pays des Sicules* est composé de plusieurs districts, dits „sièges” (szék). Du point de vue de l'architecture en bois, le plus important est certainement le district de Maros (*Marosszék*).<sup>92</sup> C'est là qu'on trouve le plus ancien monument de notre architecture en bois, le clocher de *Mezőcsávás* (fig. 20.). Selon l'inscription gravée dans un des étais du socle („1570be holottom hogy — 100 esztendő embertől hallottom — hogy készüt ez H [arangláb]” ce qui veut dire: „j'ai entendu d'un homme âgé de cent ans que cette tour avait été construite en 1570”), ce clocher date de la seconde moitié du XVI<sup>e</sup> siècle. Les minuscules de l'inscription semblent remonter aux environs de 1700,<sup>93</sup> c'est-à-dire

<sup>92</sup> Dans le district de la Maros nous connaissons un charpentier déjà en 1525 (cf. la note 58, données de *Marosvásárhely*.)

Parmi les charpentiers de Marosszék, qui étaient en même temps constructeurs de clochers ou d'églises en bois, on connaît nommément Tamás Kovács de Kend (*Székelykál* 1781), József Csók (*Nyárádszereda* 1794), József Mátyás (*Marosszentanna* 1821), István Szilágyi (*Radnót-fája* 1893.) Cf. Balogh o. c. p. 172, 171, 169, 172. Les habitants de *Mezőcsávás*, de même que ceux de *Mezőfele* ont donné beaucoup d'excellents charpentiers à la Transylvanie (B. Orbán, *A Székelyföld leírása. IV. Marosszék, „Description du pays des Sicules. IV. District de la Maros”*. Pest, 1870. pp. 195—6). Pour les charpentiers originaires de la région de la *Nyárád* cf. Ch. Benkő, *Marosszék leírása, „Description du district de la Maros”*. Kolozsvár, 1868—9. p. 23). Le procès verbal d'une visite faite en 1774 dans le district de la Maros fait mention d'un certain sculpteur en bois nommé György Balog de Demiénháza qui était au service des Franciscains de *Mikháza* (Benkő, o. c. p. 189). — Rien ne prouve mieux la célébrité des charpentiers sicules que leur collaboration aux constructions ordonnées par le prince Gabriel Bethlen. En 1624 on fit transporter les charpentiers sicules du prince („urunk székely ácsait”) de Várad à Marosvásárhely. Le 20. octobre 1629 le vice-capitain fit transporter à Várad sur deux chariots des charpentiers qui étaient des Sicules nobles et dont quelques-uns, refusant d'y aller, devaient être ligotés („érkezék Farkas Ferencz vicze kapitán... Zekel földéről. Viszen két szekeren ács embereket urunk számára Váradra, nemes székelyeket, akaratjuk ellen kötözve némelyeket.” (Cf. Balogh o. c. p. 58.)

<sup>93</sup> Dans mon ouvrage plus ancien j'ai fait remonter cette inscription au XVIII<sup>e</sup> siècle (Balogh o. c. p. 57). Depuis, quelques autres inscriptions provenant de la même région ont permis d'apporter quelques précisions à la datation de la première. Ce qui caractérise l'inscription de *Mezőcsávás*, c'est l'emploi constant des minuscules. On trouve des caractères pareils non seule-

elles sont assez récentes ce qui n'empêche pourtant pas de prendre pour authentique la datation. Il est curieux de voir que ces lettres gravées sur bois ne donnent pas une date approximative, mais indiquent exactement une année. Il faut qu'il y ait quelque chose de vrai. Sans doute a-t-on fait bien de réparations et de restaurations, au cours desquelles on a remplacé l'ancienne girouette en fer, déjà cassée et rouillée, par une boule nouvelle. Ce centenaire dont l'inscription nous a conservé le souvenir, avait encore probablement vu la girouette ancienne qui portait la date de la construction. Peut-être le remplacement de la girouette par la boule eut-il lieu du vivant de ce vieillard; s'il s'était effectué auparavant, l'ancienne girouette ôtée de la tour pouvait encore être conservée pendant quelque temps, comme c'était le cas à *Makkfalva* où, après la démolition du clocher, on a longtemps gardé la girouette ancienne qui portait la date de 1572. Les dimensions larges, le larmier légèrement élargi, les ouvertures arrondies de la galerie, formées par des liaisons de poutres, le casque polygonal qui s'élargit mais dont les lignes s'élancent vers le haut sans rupture, sont autant de particularités archaïques qui font placer la construction de ce clocher à une date très reculée, bien que les éléments de l'architecture en bois soient relativement peu attachée à une époque précise. C'est ici qu'on voit paraître pour la première fois dans notre architecture en bois le motif des quatre tourelles. Mais leur application est encore très primitive: elles sortent capricieusement des parties latérales du casque polygonal (et non quadrangulaire!), et ne s'en détachent pas encore d'une manière définitive. Il n'y a pas assez de cohérence entre la construction du casque principal et des tourelles. Tout ceci confirme la thèse que nous venons d'énoncer plus haut à propos de l'époque où cette tour fut construite. Il est à présumer que le motif des quatre tou-

---

ment dans l'inscription qui est mise au plafond de l'église calviniste de Tancs (1676), mais aussi à Radnót, sur l'inscription tombale de Balázs Illyefalvi (1708). Dans celle qu'on lit sur la pierre tombale de György Nagy Sziogyártó, à Marosvásárhely (1728), les minuscules sont tout à fait semblables à celles de Mezőcsávás. A Kolozsvár, on rencontre sur des pierres tombales des inscriptions en minuscules à partir de 1710 (les filles de Ferenc Stencil 1710, la femme de Mihály Sajgó de Bogdány 1716, etc.). Il est donc certain que l'emploi des minuscules écrites — même dans les inscriptions mises sur les monuments — remonte à la fin du XVIIe siècle, et devint général au début du XVIIIe. Rien n'empêche donc d'admettre que l'inscription de Mezőcsávás — qui n'est pas une inscription commémorative servant à indiquer la destination d'un monument, mais plutôt une remarque explicative — date des environs de 1700.



relles fût suggéré par le toit de la tour de l'église de *Marosvásárhely*, le centre urbain des Hongrois de cette région. Dans cette ville la tour de l'ancienne église fortifiée était flanquée, au XVIIe siècle, de quatre clochetons et munie d'une galerie. Les tourelles et la galerie furent restaurées en 1668.<sup>94</sup> Comme ce toit de tour devait remonter à une époque antérieure, on peut supposer que la tour de Marosvásárhely eut déjà au XVIe siècle un casque muni de quatre tourelles et d'une galerie. Le toit qui fut réparé en 1668, pouvait bien être construit au siècle précédent ce qui lui permettait de servir de modèle aux tours en bois des villages voisins et aussi à celle de Mezőcsávás.

Les autres clochers de Marosszék montrent des particularités analogues à celles de Mezőcsávás. Le large larmier est un trait commun à tous, mais dans le cadre de ce type on rencontre bien des variantes locales qui se distinguent entre elles surtout par les diverses formes des galeries et des casques (*Nyárádszentanna*,<sup>95</sup>

<sup>94</sup> Note du 3 juin 1668: „Kezdték ezt a Marus Vásárhelyi tornyot megh ujjítani... Fedelét is veressen megh hijjazni, Filegoriáját is megh ujjítani... az Átsmester Karantzi Miklós mester... Az nagyobbik és felső Gombot, edgyik kicsin gombot csak megh ujjították, foldozták... az hármáth pedig most csinálták ujjulagh.” („On commença à restaurer cette tour de Marosvásárhely... à recouvrir son toit rouge et à renouveler sa tonnelle... le charpentier est le maître Miklós Karantzi... La plus grande boule d'en haut et une des plus petites ne furent que renouvelées... les trois autres sont entièrement neuves.”) Le 4. juin 1668: „zsendelyeztetvén megh ujonan ez a Toroni ujjított meg és fel is tétetett ez a gomb az négy apró gombokkal együtt („cette tour ayant été recouverte de bardeaux, la boule fut restaurée et placée en haut avec les quatre petites”) et encore une fois le 4 juin 1668: „tötték fel ezen becsületes Marus Vásárhelynek tornyára az gombokat, melyben volt Feő Mester Ember Molnár Miklós uram, utánna Balás Péter, Harmadik Viski Márton („ on a placé les boules sur cette tour de la ville de Marosvásárhely. Le maître était le sieur Miklós Molnár, après lui Péter Balás, le troisième Márton Viski.”). Pour les écrits découverts dans la boule de la tour à l'occasion de la rénovation de 1822 cf. S. Kardos, Régi Okiratok és Levelek Tára („Recueil des anciennes chartes et lettres.”). II. Debrecen, 1906. p. 102—103.

<sup>95</sup> Pour les réparations successives du clocher de *Nyárádszentanna* nous avons des données de 1631, 1632 et 1669. La dernière fois ce fut un certain Miklós Opra qui y travailla. Il reçut pour son travail 66 deniers, ce qui n'aurait certainement pas suffi pour un recouvrement total en bardeaux et encore moins pour une reconstruction complète (cf. Balogh, o. c. p. 171). Le clocher actuel remonte à une date postérieure. A l'intérieur, sur le côté intérieur d'une poutre de droite de l'escalier inférieur on y trouve l'inscription suivante: „TE VAGY URISTEN HO LTAKNAK ELEVENEKNEK ISTENE (DEAK JAN; ANNO 1670) („Tu es le Dieu des morts et des vivants. János Deák, 1670.”; communication de M. Ladislav Debreczeni). Ce fut donc János

[fig. 24.], *Várhegy, Toldalag, Galambod* [fig. 22.], *Póka* [fig. 23.], *Nyárádszentimre, Kölpény, Marosfalu, Vadad*). Même les tours plus récentes, construites sur le modèle de l'architecture en pierre des villages qui fait sentir son effet surtout dans les formes longues et élancées (*Nagyercse, Marosszentanna*), restent fidèles aux anciens larmiers élargis qui forment parfois une espèce de bordure rétrécissante.

Les clochers en bois du district de *Udvarhely* constituent un groupe à part. Leurs proportions, contrairement aux formes trapues du district de Maros et de la Transylvanie orientale en général, sont plus longues et plus légères. Dans cette région on cherche de nouveau à élargir les dimensions vers le haut. Par suite de ces tendances le tronc et surtout le casque s'allongent considérablement. Dans les autres détails la construction reste la même, avec un emploi constant du larmier élargi (*Kecset*, construit par *János Csók* de *Csekefalva* en 1795 [fig. 25.], *Kecsetkislalud, Küsmöd*).<sup>96</sup>

*Deák* qui construisit un clocher à *Nyárádszentanna*, en 1670. Il est probable que la poutre munie de cette inscription n'était pas toujours dans ce coin caché de la tour où, elle ne fut mise qu'à l'occasion d'un remplacement des poutres usées.

<sup>96</sup> Pour les charpentiers du XVII<sup>e</sup> siècle du district d'*Udvarhely* cf. la note 64.

Parmi les charpentiers de clochers nous connaissons l'artefex *János Bormezei*, qui avait fait en 1734 le clocher de *Tarcsafalva* (Balogh o. c. p. 185.) et *János Tsók* de *Csekefalva*, le maître du clocher de *Siklód* (1784) et de celui de *Kecset* (1795). (Cf. l'Appendice et *Erdélyi Múzeum*, „Musée de Transylvanie" 1935. p. 354.) Des charpentiers d'*Udvarhely* ont travaillé au service des princes aussi. En 1642 deux charpentiers d'*Udvarhely* étaient revenus de *Várad* après y avoir achevé des constructions ordonnées par le prince *Georges Rákóczy* (Livres de compte de la ville de *Kolozsvár*. Tome X. p. 89. — Communication de *M. Louis Kelemen*).

Dans le district d'*Udvarhely* on connaît les noms de plusieurs meuniers-sculpteurs. P. ex. sur la porte du moulin à eau de *Küküllökeményfalva* on lit l'inscription suivante: „Anno 1784 *László Molnár Mihály* ft." Parmi ceux qui ont construit des portes sculptées, on connaît nommément les suivants: *Bethlenfalva*, 1815: *Andreas Tibád*; *Zetelaka*, 1838: *Ferencz Sándor* de *Kadicsfalva*, *Péter Kovács* et *György Mihály*; *Szombattfalva*, 1845: *Péter K.* de *Kadicsfalva*; *Korond*, 1847: *János Kátóna*; *Székelyderzs*, 1884: *Zsigmond Nagy*; *Korond*, 1884: *János Bálint* menuisier de *Pálfalva* (*J. Huszka*, *A székely ház*. „La maison sicule." *Budapest*, 1895. passim), puis en 1885 *Imre Máté* de *Zetelaka* à *Gyergyószentmiklós* (la porte de la maison *Madaras*). Au commencement de notre siècle vivait encore un célèbre sculpteur de portes au district d'*Udvarhely*, *Ferenc Kapás*, le vieux meunier de *Máréfalva* (*D. Malonyay*, *A magyar nép művészete*. „L'art du peuple hongrois." II. *Budapest*, 1909. p. 173, 175.).

En *Háromszék*, le clocher de *Kálnok* (1781. — fig. 26.) est semblable à ceux de *Marosszék*. Malgré les proportions allongées, le larmier élargi qui se confond avec le tronc, ainsi que le casque bas, polygonal, cuculliforme et aux contours sans rupture, renvoient incontestablement à l'architecture de la région de la *Maros*. Il faut encore signaler les ouvertures arrondies et soigneusement modelées de la galerie qui rappellent de près la décoration caractéristique des grandes portes sicules de *Háromszék*.<sup>97</sup>

Dans le „siège” de *Csik* (*Csikszék*) où, dès une époque relativement très ancienne, les édifices en pierre avaient formé un réseau solidement établi, l'architecture en bois religieuse a toujours joué un rôle subordonné. Ses monuments actuels sont pour la plupart des petits clochers. D'une manière générale ce sont de simples perches fourchues, munies souvent d'un casque pointu et orné de dentelures. Leur construction montre des analogies avec celle des simples clochers de *Göcsej*, mais leurs proportions sont diamétralement opposées à celles des dernières: en *Csik*, la partie la plus importante du clocher est le haut toit pointu et joliment décoré.

Les clochers plus grands représentent, en revanche, en *Csik* aussi, le type ancien. C'est ce que nous voyons dans le cas du clocher de *Gyergyószárhegy*, où le larmier considérablement élargi se laisse rattacher directement aux types répandus dans les autres régions sicules. Le casque en forme d'oignon, construit dans le goût baroque, témoigne naturellement d'une influence plus récente.

Il est à remarquer que dans cette région l'architecture en bois religieuse n'est pas encore disparue. C'est en 1933 que les Sicules de *Gyergyószentmiklós* ont bâti une petite chapelle construite en

---

A *Szászkerked*, au voisinage de la région des Saxons travaillait en 1715—16 aussi un sculpteur hongrois de nom *György Réti* (Szabó, Erdélyi mesterkedők.).

<sup>97</sup> Au comitat de *Háromszék* nous connaissons p. ex. le constructeur d'une grande porte de *Dálnok* (1760): selon l'inscription „Michael Molnar fecit de Felcsernaton”. Dans la consignation de la famille *Szentkereszthy* de 1768 est mentionné à *Barátos* le 'molitor' *Joannes Molnár*, et à *Zágon* les 'fabri lignarii' *Nicolaus Bogáti* et *Georgius Sipos* (Szabó, Erdélyi mesterkedők.). Vers 1860 vivait à *Fotos-Martonos* un célèbre charpentier, *Gáspár Baló de Fotos* (Prot. Egyházi és Iskolai Lap. 1861. col. 208.). — Au voisinage du comitat, dans la ville de *Brassó* nous connaissons le maître charpentier *György Ábrahám*, qui travaillait en 1634 à *Sárospatak* au service du prince. (Livres de compte de la ville de *Kolozsvár*. Paquet 19. t XII. p. 479. — Communication de M. Louis Kelemen).

solives horizontales qui occupe l'emplacement de l'ancien château de Both.<sup>98</sup>

Aussi les Hongrois de *Moldavie* construisent souvent leurs églises en solives horizontales. Déjà le rapport de l'évêque B a n d i n u s avait précisé que les églises de plusieurs villages hongrois de *Moldavie* (*Barlád, Hilip, Románvásár*) étaient construites „ex trabibus”,<sup>99</sup> c'est-à-dire en solives horizontales. L'église de *Jászvá-*

<sup>98</sup> Au district de Csik plusieurs sculpteurs sont nommément connus dès le XVIe siècle (Cf. note 63.). En 1667 une lettre du prince Michael Apafi rappelle un charpentier qui s'était enfui du domaine princier de Radnót (com. de Kis-Küküllő) à *Gyergyószárhegy* (com. de Csik). Celui-ci pourrait être d'origine de Csik. (Szabó, Erdélyi mesterkedők.). En 1669 Etienne Lázár de *Szárhegy* racheta d'un boyard moldave Etienne Sárosi de Szentmárton, originaire du district de Csik, qui s'obligea de servir comme charpentier son nouveau seigneur et les descendants de celui-ci („szolgállja faragásával és egyéb fabéli mesterségével s mind ökelmének posteritássát örökösön”). A *Gyergyószentmiklós* c'est en 1642 qu'András Gál construisit une petite chapelle de bois (Cf. Veszely, Erdélyi egyháztörténeti adatok, „Données pour l'histoire de l'Eglise transylvaine”. Kolozsvár, 1860. p. 145. Regestrum Ecclesiae S. Nicolai de Girgio factum per Georgium Ferenczi Sacerdotem Coelibem). En 1685 on mentionne à *Gyergyóalfalu* le sculpteur en bois Péter Sándor. Un manuscrit qui remonte au début du XVIIe siècle mentionne à *Gyergyószárhegy* un serf de François Lázár qui était sculpteur en bois („kiugyan faragó ember volt”). Dans un relevé des domaines de la famille Lázár (1713) on rencontre les noms suivants: *Kászonzeltiz*, Kelemen Menyhárt sculpteur en bois; *Kászonzimpérfalva*, István Péter sculpteur en bois; *Gyergyóalfalu*, János Böge et György Sándor meuniers; *Tekerőpataka*, Albert Bálint sculpteur en bois, György et János Bencze, István Miklós alias Kertész, János Bálint, István Bálint le jeune, Mihály Bálint et Ferenc Bálint l'ainé charpentiers. A *Tekerőpatak* nous connaissons en 1743 de la déposition d'un témoin le sculpteur en bois Franciscus Bencze (Szabó, Erdélyi mesterkedők.). — Les habitants de *Gyergyócsomafalva* étaient pour la plupart des charpentiers. Cf. comte J. Teleki, Uti jegyzések („Notices de voyage”), publiées par P. P. Domokos. 1937. p. 39.).

<sup>99</sup> Quant aux Hongrois de *Moldavie*, le constructeur de l'église en bois d'*Amadsej*, qui fut édiflée en 1599, s'appelait Michael Tanoko (Tankó) et celui de la chapelle de *Hilip*, bâtie en 1647, Michael Klara de Sztánfalva (cf. le rapport de Marcus Bandinus, archevêque de Marcianopolis, sur l'Eglise catholique de *Moldavie*: „Visitatio Generalis Omnium Ecclesiarum Catholici Romani ritus in Provincia Moldaviae existentium”. Publié dans les Analele Academiei Române. Ser. II. Memoriile Sect. Istorice. Tom. XVI. 1893/4. Bucuresci, 1896. p. 256, 206—7.). Le même Bandinus mentionne parmi les habitants catholiques hongrois de *Lukácsfalva* un certain Petrus Molnar (o. c. p. 282.). La relation de Pietro Diodato (1641) note, que l'église de *Tamásfalva* fut bâtie par un des habitants catholiques du village. (Diplomatarium Italicum. IV. Roma 1939. p. 118.) A *Tatros* la porte du cimetière appartenant à l'église cath. est l'oeuvre de Mátyás Szilveszter

sâr fut bâtie en 1690—1691 pareillement de solives („sequito la fabrica con li travi”). Les églises hongroises qu'on trouve actuellement en Moldavie, sont souvent bâties de la même matière et, conformément à l'usage hongrois, elles sont badigeonnées. Leur plan, d'un caractère incontestablement occidental, reste fidèle aux formes médiévales. L'abside comporte une clôture polygonale, l'entrée est aux côtés Sud et Ouest, et la sacristie au côté Nord.<sup>100</sup>

#### IV.

Après avoir connu le passé historique de l'architecture en bois hongroise et les divers groupes de ses monuments, il faut examiner les éléments et les influences qui ont contribué à sa formation, ainsi que tout ce qu'elle a créé de vraiment nouveau.

Avant d'exposer nos considérations y relatives, nous tenons à insister, une fois de plus, sur le fait que dans ce domaine de l'art il ne peut être question d'une évolution continue et toujours en progrès, pareille à celle qui caractérise l'histoire des grands arts. Dans l'histoire de l'architecture en bois on se heurte à des obstacles insurmontables qui tiennent, d'un côté, à la disparition totale des monuments les plus anciens représentant la production d'environ six siècles, et de l'autre, à la nature particulière de cette architecture. En tant qu'une branche de l'art populaire, elle était toujours cultivée par le peuple qui conservait ou abandonnait les motifs anciens à mesure qu'il se trouvait éloigné ou rapproché des grandes routes de pénétration des influences innovatrices. Les formes nouvelles que ces influences apportaient à l'architecture en bois, devaient être modifiées selon le goût du peuple, et assimilées aux types plus anciens. C'est pourquoi, dans la plupart des cas, l'ancien et le moderne se trouvaient côte à côte, en formations indépendantes ou en constructions synthétiques. De là vient qu'une tour de bois en apparence de type très ancien peut provenir d'une époque relativement récente et qu'un monument à l'aspect moderne peut être construit dans une période plus lointaine. Au lieu de ranger les motifs anciens et modernes dans l'ordre strictement chronologique de l'évolution historique, il vaut mieux les

---

et de Márton Gyűjtő („tsinálta Szilveszter Mátyás 1834 Gyűjtő Mártonval”, cf. P. P. Domokos, A moldvai magyarság, „Les Hongrois de Moldavie” éd. II. Kolozsvár, 1934. p. 98.).

<sup>100</sup> Communication de MM. Gábor Lükö et P. P. Domokos.

grouper selon les phases successives d'un développement typologique. Tout ce processus dont nous venons de parler, variait naturellement d'une région à l'autre: l'assimilation des éléments de provenance occidentale ne s'opérait pas toujours de la même façon, le choix des anciens motifs ainsi que les modifications qu'on croyait nécessaires d'y apporter, n'étaient pas toujours les mêmes. C'est ainsi que prirent naissance des variantes typiques très différentes les unes des autres, qui variaient selon les régions et dans le cadre de ces unités géographiques, presque d'un édifice à l'autre. On peut dire que les monuments de l'architecture en bois sont caractéristiques non pas pour telle ou telle époque, mais plutôt pour telle ou telle région, génératrice des particularités d'une certaine variante. Néanmoins on ne pourrait pas dire que les édifices en bois soient tout à fait indépendants de l'esprit de l'époque qui les a créés. Leurs proportions, leur technique, leurs formes portent bien souvent les traces sinon du style, au moins de l'atmosphère spirituelle d'une certaine époque. Les remarques que nous venons de faire, suffisent à faire comprendre pourquoi l'architecture en bois hongroise, telle qu'elle nous apparaît aujourd'hui, n'a pas un caractère homogène. Si l'on essaie cependant de faire des reconstructions théoriques d'après les monuments les plus anciens, on arrive à supposer qu'à ses débuts cette architecture, malgré la diversité ultérieure de ses formes, dut être homogène, au moins dans ses traits essentiels.

Ce ne sont pas les conclusions tirées de l'histoire de l'évolution, mais uniquement les considérations fondées sur le bon sens qui font admettre que les monuments, qui sont indépendants des styles historiques de l'architecture en pierre, représentent un style plus ancien que ceux qui trahissent une influence plus ou moins considérable des grands courants artistiques de l'Occident.

Sous ce rapport il faut prendre en considération un groupe de clochers isolés et non pas les églises en bois qui, conformément à la pénétration des idées religieuses occidentales, ont toujours été mieux influencées par l'art européen. Dans la construction des clochers aucune restriction de caractère ecclésiastique n'existait; on n'y faisait attention qu'à un seul but pratique: la collocation de la cloche. C'est pourquoi dans ce cas il était plus facile de rester fidèle aux traditions d'une architecture archaïque. On connaît en effet bien des clochers en bois qui, par leur construction et par leurs motifs, diffèrent essentiellement des styles historiques. Il faut admettre que ce type de clocher pouvait prendre naissance

sans la connaissance des styles historiques et antérieurement à l'introduction des types occidentaux. Les clochers de ce genre se composent d'éléments très simples. Leur technique bien développée est dérivée des possibilités propres à l'art du bois. Leur trait le plus caractéristique est le larmier considérablement élargi, parfois en forme de tente, qui ne peut remonter à aucun style, ni antérieur, ni postérieur, de l'architecture en pierre. Surtout les clochers les plus archaïques dont la structure ne montre encore aucune segmentation, paraissent d'être construits d'un seul casque très élargi en forme de tente, dont la surface, à la hauteur de la cloche, est interrompue par une galerie.

C'est sans doute une construction si singulière qu'essayant de l'expliquer, il faut nécessairement se demander si l'on n'a pas à faire ici à la renaissance d'une particularité issue des anciennes traditions hongroises de l'architecture en bois. En même temps il faut établir quelles notions d'architecture les Hongrois pouvaient avoir antérieurement à leur conversion et à l'introduction de la culture occidentale. Il est très probable que dans le patrimoine spirituel du peuple hongrois il y avait déjà certaines notions de ce genre dont les éléments s'étaient formés dans la patrie primitive et au cours des longues migrations.

\*

Pour pouvoir répondre à ces questions, il convient d'examiner tout d'abord l'architecture en bois de l'Asie, étant donné que les Hongrois et surtout certaines de leurs tribus avaient, pendant les migrations, des contacts immédiats et prolongés avec des peuples appartenant à la sphère de la civilisation asiatique dont certains éléments étaient susceptibles de pénétrer aussi dans la civilisation des Hongrois. On peut supposer que ces relations particulièrement serrées aient fait sentir leur effet aussi dans le domaine de l'architecture en bois, de manière à pouvoir servir d'explication à la formation de certaines particularités postérieures. Dans l'étude des relations orientales il faut, bien entendu, tâcher d'éviter certaines exagérations romantiques qui diminueraient sensiblement la valeur scientifique des investigations de cette espèce. Malgré ces difficultés on ne peut renoncer à discuter ces problèmes, même si actuellement la science hongroise n'est pas encore en état de résoudre à titre définitif tous ceux qui surgissent dans ce domaine peu exploré. Dans les contes populaires on a déjà réussi à distinguer une couche primitive d'avec les couches postérieures, et dans l'étude de la musique populaire le problème des relations orien-

tales s'impose aujourd'hui avec plus de netteté que jamais. Dans l'art populaire, par suite de la disparition des monuments les plus anciens, l'histoire de l'art a à résoudre des questions particulièrement épineuses et souvent embrouillées. Néanmoins elle ne doit pas renoncer à reconnaître au moins l'existence de certaines connexions entre notre architecture en bois et l'art asiatique.

Jadis, à l'époque de la formation des diverses variétés de style, la construction en bois était très répandue dans toute l'Asie. On en fait dériver même certains éléments de l'architecture en pierre de l'Inde et de la Chine (colonnes, etc.). Il est fort probable qu'à une étape plus primitive de l'évolution, la plupart des peuples asiatiques avaient des édifices en bois, qui variaient d'une région à l'autre, selon les conditions naturelles et la qualité des matériaux de construction. C'est ainsi que prirent naissance les murs construits de solives horizontales (blockwork, Blockbau) et les murs à colombage (frame-work, Fachwerkbau) qui étaient fréquents en Asie aussi.<sup>101</sup>

Si l'on jette un coup d'oeil sur les monuments asiatiques, on constate aussitôt que dans les régions appartenant à la sphère de l'islam et de l'art indien le bois ne joue qu'un rôle subordonné par rapport aux matériaux plus solides; dans la zone de la civilisation sino-japonaise et en Mongolie c'est en revanche le bois qui est la matière prédominante de l'architecture monumentale.

Quant aux formes les plus anciennes des édifices en bois, nous ne les connaissons que par certains reliefs et fresques, ainsi que par des fouilles archéologiques. Pas même en Chine, qui est la patrie de l'architecture monumentale asiatique, il n'y a de monument archaïque qui ait subsisté jusqu'à nos jours. Seules les sources écrites ont conservé le souvenir de certains hauts édifices quadrangulaires (t'ai) qui servaient de postes de garde, d'observatoires ou de trésors. Même plus tard les tours jouèrent un rôle bien important dans l'art de l'Asie Orientale. Il convient de signaler avant tout les clochers et les tours de portes.<sup>102</sup>

Pour l'époque plus ancienne de l'architecture en bois asiatique, qui coïncide à peu près avec le séjour des Hongrois dans leur patrie primitive, nous pouvons tirer certaines conclusions des

<sup>101</sup> Cf. J. Strzygowski, *Asiens bildende Kunst*. Augsburg, 1930, pp. 147—67 (dans cet ouvrage aussi Strzygowski attribue trop d'importance à l'architecture en bois).

<sup>102</sup> Z. Takács de Felvinczi, *A Kelet művészete* („L'art de l'Orient", dans R. Barát — L. Éber — Z. Takács de Felvinczi, *A művészet története*, „Histoire de l'art", IIe éd. Budapest, 1934, p. 691.).



fouilles pratiquées à Khotan par Sir Aurélien Stein<sup>103</sup>: „Massive squared beams of White Poplar or Terek wood, usually extending below several rooms, and in some instances exceeding 40 ft. in length, formed a kind of foundation; their thickness, which varied from 6 to 10 ins. according to the size and importance of the walls they supported, and their perfect finish and fitting always caused my workmen to wonder at the skill of those ancient carpenters. On this foundation were set wooden posts from 4 to 6 ins. square, which supported the roof and at the same time served as a frame for the walls. These, and smaller but equally well-finished intermediary posts, fixed at regular intervals usually of about one foot, were joined by heavy crossbeams on the top and light ones between (ici il y a dans le texte un renvoi aux photographies y relatives). To this framework, and usually on the outside of the small intermediary posts, was fixed a strong kind of matting of thin tamarisk branches woven diagonally. This again was covered on each side with layers of hard, white plaster, giving a total wall-thickness varying from 6 to 8 ins. in different structures”.<sup>104</sup> Cette description s'accorde en tout avec la construction des murs en clayonnage ou en torchis qui depuis le moyen âge était très répandue en Hongrie. Les bâtiments de ce genre étaient des maisons, des églises et des forteresses.<sup>105</sup> Il est fort probable qu'en Asie il y avait des murs pareils sur bien d'autres points et non seulement à Khotan. On peut donc supposer que nous ayons là à faire avec un élément de l'architecture primitive que le peuple hongrois avait déjà pu connaître pendant ses migrations. Il n'est pas impossible que dans sa patrie actuelle il ait retrouvé aussi une des variantes de cette manière de construction répandue un peu partout, depuis des temps immémoriaux. Il n'en est pas moins vrai que ces constructions étaient fréquentes surtout chez les nomades de la steppe, notamment chez ceux de l'Orient.

Comme nous venons de voir, les édifices de Khotan ont des murs à colombage où les vides des poteaux de charpente sont remplis de clayonnage et d'enduit d'argile. Cette espèce de bâtiment est en principe proche parente de la tente qui a également une charpente en bois, mais où les vides, au lieu d'être remplis

<sup>103</sup> M. A. Stein, *Ancient Khotan*, Oxford, 1907. Tom. I. pp. 34—5, 37, 39, 42—3, 52; idem. *Ruine of desert Cathay*. London, 1912. Tom. I. pp. 84, 89—91, 93, 124., Tom. II. illustr. 289—91.

<sup>104</sup> M. A. Stein, *Ancient Khotan*, Oxford, 1907. Tom. I. p. 317.

<sup>105</sup> Cf. Balogh, o. c. p. 23, notes 39—40; p. 24, note 41—45; p. 80, note 141.

de clayonnage, sont recouverts de morceaux de feutre.<sup>106</sup> Une variété évoluée de ces édifices est la tour en bois où les vides et la charpente du toit sont remplis de bois, c'est-à-dire couverts de bardeaux. Ces vides peuvent d'ailleurs rester en partie ouverts comme nous le voyons sur les bâtiments de la Chine et du Japon.

Il faut nous arrêter un instant à décrire *le palais d'Attila* qui se trouvait en Hongrie, près du cours inférieur de la Tisza, quelque part aux environs de Szeged. C'est dans la première moitié du Ve siècle qu'on le bâtit pour le prince des Huns, peuple d'origine asiatique. Ce palais mérite notre attention pour plusieurs motifs: d'un côté, c'est le monument le plus ancien de l'architecture en bois non seulement de la Hongrie, mais de toute l'Europe Centrale, de l'autre, il apparaît de plus en plus nettement que les Hongrois et surtout les Sicules avaient eu des relations très serrées avec ces peuples turks parmi lesquels le plus remarquable était incontestablement le peuple hun.<sup>107</sup> Ces rapports de caractère ethnique donnent une importance particulière aux monuments des Huns. Les historiens allemands de l'art se sont occupés à plusieurs reprises du palais d'Attila qu'ils considèrent comme une manifestation architecturale d'importance capitale de la civilisation germanique primitive. S t r z y g o w s k i<sup>108</sup> est d'avis que ce palais est dû soit aux Germains, soit aux Slaves qui vivaient, à cette époque-là, dans la région du Danube et de la Tisza, sous la domination des Huns. Il exclut l'idée même d'attribuer cet édifice aux Huns; ceux-ci étaient nomades et par conséquent, ne pouvaient connaître une architecture en bois aussi développée. Ceci lui paraît d'autant plus certain que les peuples qui peuvent être pris en con-

<sup>106</sup> Cf. L. Ligeti, *Sárga istenek, sárga emberek* („Dieux jaunes et hommes jaunes”). Budapest, s. d. (1934), illustr. 24.

<sup>107</sup> Cf. Comte E. Zichy, *A magyarság őstörténelme és műveltsége a honfoglalásig* („Histoire et culture primitives des Hongrois jusqu' à la conquête arpadienne”). Budapest, 1923. p. 47. (A Magyar Nyelvtudomány kézikönyve „Manuel de la linguistique hongroise” Tom. I. fasc. 5); J. Németh, *A honfoglaló magyarság kialakulása* („La Formation ethnique des Hongrois de la conquête arpadienne”). Budapest, 1930. p. 218, 220; idem. *A székelyek eredetének kérdése* („Le problème de l'origine des Sicules”). Századok, LXIX. Budapest, 1935. pp. 129—156. (en traduction française voir dans ce même fascicule); idem, *Hunok és magyarok*. („Les Huns et les Hongrois”). — Attila és hunjai. („Attila et les Huns”) rédigé par J. Németh. Budapest, 1940. p. 268—270.

<sup>108</sup> J. Strzygowski, *Die altslawische Kunst*. Augsbourg, 1929. pp. 138—142. Pour les travaux qui ont trait au palais d'Attila cf. Seminarium Kondakovianum, V. Prague, 1932, p. 131, — étude de F. Vámos, *Attilas Hauptlager und Holzpaläste*.

sidération, produiront même plus tard d'importants édifices en bois. Dans ces raisonnements Strykowski ne tient pas compte du fait que pendant les siècles qui précédaient la naissance de J.-Chr. les Huns avaient été les seigneurs de la Chine, ce pays d'une culture très élevée, et que même plus tard, à l'époque de l'affaiblissement de leur pouvoir, ils restèrent en contact avec la civilisation chinoise. Les formes bien développées de l'architecture en bois chinoise semblent avoir exercé une certaine influence sur les Huns asiatiques chez qui l'existence des édifices en bois est attestée par des preuves documentaires. L'an 8 av. J.-Chr. le prince des Huns refusa de céder à la Chine certains territoires, motivant sa décision par le fait que son peuple „avait besoin des matériaux de bois provenant des montagnes de ces régions pour en fabriquer des voitures et des tentes.”<sup>109</sup> La construction des tentes se rapportait dans ce cas probablement à une forme évoluée de la construction en colombage qui nécessitait l'utilisation de certains matériaux d'une qualité supérieure dont le seul lieu d'exploitation était dans les montagnes mentionnées ci-dessus. Rien n'empêche donc d'admettre que quatre cents ans plus tard, les Huns eux-mêmes fussent capables de bâtir un palais pour leur prince. C'est l'explication la plus plausible de la genèse de cette grande construction en bois. Les savants hongrois n'ont jamais hésité à souscrire à cette hypothèse tout à fait vraisemblable.<sup>110</sup>

C'est la description du rhéteur Priskos<sup>111</sup> qui nous donne une idée approximative de l'aspect de ce palais: „ἐν ἧ τὰ τοῦ Ἀττίλα οἰκήματα περιφανέστερα τῶν ἀπανταχοῦ εἶναι ἐλέγετο, ξύλοις τε καὶ σανίσιν εὐξέστοις ἡρμοσμένα καὶ περιβόλῳ ξυλίνῳ κυκλούμενα, οὐ πρὸς ἀσφάλειαν, ἀλλὰ πρὸς εὐπρέπειαν συλλαμβάνοντι. μετὰ δὲ τὰ τοῦ βασιλέως ἦν τὰ τοῦ Ὀνηγησιῶν διαπρεπῆ, καὶ περίβολον μὲν ἐκ ξύλων καὶ αὐτὰ ἔχοντα, οὐχ ὁμοίως δὲ ὥσπερ ὁ Ἀττίλα πύργοις ἐκοσμεῖτο.“

<sup>109</sup> J. J. M. De Groot, *Die Hunnen der vorchristlichen Zeit*. Berlin—Leipzig, 1921. p. 252; cf. Zichy, o. c. p. 51

<sup>110</sup> Sous ce rapport l'article de Sigismond Bátky (*Attila főszálláshelye és palotája* „Le quartier général et le palais d'Attila“. Földrajzi Közlemények. XLVI. Budapest, 1918. pp. 128—135) a une importance toute particulière, parce qu'il fait voir la connaissance de l'architecture en bois chez les Huns nomades.

<sup>111</sup> Edition de l'oeuvre du rhéteur Priskos: C. de Boor, *Excerpta de legationibus*. Berlin, 1903. En allemand chez J. Strykowski, *Die altslawische Kunst*. Augsburg, 1929. pp. 139—141. La dernière traduction allemande des passages relatifs au logement princier se trouve dans l'article de F. Vámos, *Seminarium Kondakovianum*, 1932. p. 131. Traduction hongroise: J. Huszka, *A székhely ház* („La maison sicule“). Budapest, 1895. pp. 2—3.

Le trait essentiel en était une clôture en bois ornée de tours qui servait uniquement à des buts décoratifs et non pas à la défense. Dans l'espace entouré de cette clôture il y avait plusieurs édifices isolés. Il est curieux de signaler qu'autour de la maison d'Onégèse il y avait également une clôture, mais celle-ci n'était pas surmontée de tours. On en peut déduire que les clôtures de ce genre servaient à indiquer la dignité du propriétaire. A propos de ces tours il est impossible de ne pas penser aux vieilles tours chinoises et de ne pas admettre que l'architecture en bois des Huns, ainsi que le motif de la clôture munie de tours est dû à l'influence de l'art de l'Asie Orientale et précisément à celle de l'art chinois. Malgré ces communautés de motifs, il y avait probablement aussi des différences considérables.

Selon Priskos, la maison d'Attila était construite de solives et de planches planées, et celles de la reine Kreka, partie de tables en bois ciselées, aux jointures richement décorées, partie de poutres aplaties et dépouillées de leur écorce qui étaient encadrées dans des poteaux. Dans tous les deux cas Strzygowski pense à des constructions en solives horizontales. Néanmoins si on s'en tient aux textes, on ne peut décider s'il s'agit d'une construction en solives horizontales (Blockbau) ou d'une charpente de bois à solives perpendiculaires (Ständerbau).

La maison d'Attila — comme M. V á m o s l'a démontré d'une façon tout à fait convaincante<sup>112</sup> — avait probablement un plan oblong ce qui serait un argument de plus en faveur de la construction en solives horizontales.

C'est à propos de la maison de Kreka que les opinions se partagent le plus. Voici le texte grec de Priskos: „ένδον δὲ τοῦ περιβόλου πλείιστα ἐτύγγανεν οἰκήματα, τὰ μὲν ἐκ σανίδων ἐγγλύφων καὶ ἴρμοσμένων εἰς εὐπρόεπειαν, τὰ δὲ ἐκ δοκῶν κεκαθαρωμένων καὶ πρὸς εὐεβύτητα ἐπεξεσμένων, ἐμβεβλημένων δὲ ξύλοις (κύκλους) ἀποτελοῦσιν. οἱ δὲ κύκλοι ἐκ τοῦ ἐδάφους ἀρχόμενοι ἐς ὕψος ἀνέβαινον μετρίως.“

Bien que ce soit une description très sommaire qui facilite peu notre essai de reconstruction, il y a lieu de croire que les solives aplaties formant les murs des maisons de la reine, étaient encadrées en des poteaux circulairement disposées. Cela peut être déduit du texte sans aucune doute. Dans ce cas les expressions qui se rapportent à ce „cercle”, ne doivent pas être pris au pied de la lettre, parce que la technique du bois fait supposer qu'il s'agissait plutôt d'une disposition polygonale

<sup>112</sup> *Seminarium Kondakovianum*, 1932. pp. 140—146.

(d'un octogone, par exemple), mais en tout cas d'un plan central. Le plan polygonal, semblable à un cercle était un motif de plus pour suggérer au rhéteur l'idée d'un cercle proprement dit. De ce plan il résultait que les solives des murs devaient imiter, en des couches superposées les unes aux autres, la forme polygonale du plan jusqu'à ce qu'elles atteignaient la hauteur du toit qui probablement n'était pas considérable. C'est ce que Priskos essaya de faire comprendre en disant que „les cercles s'élevaient de la terre à une hauteur moyenne”. En conséquence du plan central, il est bien probable que les „cercles”, c'est-à-dire les ceintures de bois polygonales, se continuaient vers le haut se rétrécissant et formant un toit conique ou polygonal. Pour mieux comprendre cette description antique, on n'a qu'à regarder l'aspect intérieur d'un clocher hongrois de type ancien (fig. 21.). Là aussi la charpente est constituée par des ceintures formées de solives qui, à mesure qu'elles s'élèvent, deviennent de plus en plus petites. L'intérieur du clocher de Mezőcsávás donne une idée excellente de cette construction: le casque de ce bâtiment a la forme d'une pyramide octogonale.<sup>113</sup> Les considérations que nous venons de

<sup>113</sup> Selon M. Vámos (*Seminarium Kondakonianum*, 1932. pp. 139—40) aussi la maison de Kreka était construite en solives horizontales. Les cercles dont Priskos parle, se seraient élevés non pas verticalement, mais horizontalement, formant soit des arcades, soit des ornements en forme de fausses arcades. L'auteur croit y découvrir l'influence de l'art arménien. Sa théorie est difficilement admissible. Tout d'abord, à cause de la nature du bois, il est malaisé d'imaginer des arcades ou des fausses arcades faites en cette matière. S'il en eût été ainsi, le rhéteur grec, connaissant bien ces formes répandues dans l'architecture orientale, n'eût qu'à recouvrir aux termes conventionnels et à décrire le palais de la reine comme un édifice byzantin de son époque. D'autre part, il est bien certain que „κύκλος” n'était pas une dénomination courante de l'archivolte. Les sources contemporaines et surtout un poème descriptif de Paul Silentiarius, écrit en 562, à l'occasion de la consécration de la cathédrale Hagia Sophia récemment restaurée, nous font voir, de façon à ne laisser subsister aucun doute, que l'archivolte avait plusieurs noms en grec (entre autres elle était nommée κύκλιος ἀντιζ), mais elle n'était jamais indiquée par le terme κύκλος tout seul (cf. *Johannes v. Gaza und Paulus Silentiarius*, erklärt von P. Friedländer. Leipzig u. Berlin, 1912. p. 124: l'éditeur y énumère tous les termes qui signifient „Bogen” dans le poème). Le sens précis du mot κύκλος nous est révélé par la phrase précédente, où Priskos relate que les poutres sont encastrées dans des poteaux circulairement disposés. La phrase suivante, se rapportant toujours aux mêmes solives encastrées dans les poteaux, précise que les „cercles”, c'est-à-dire les ceintures formées par les solives s'élevaient vers le haut. Cette description fait l'impression que Priskos avait à décrire des formes architecturales qui lui étaient complètement inconnues. Ne pouvant pas y appliquer la ter-

développer, permettent peut-être de supposer que certains édifices isolés du palais d'Attila, du moins la maison de la reine Kreka, eussent un plan central et qu'ils étaient surmontées de toits coniques ou pyramidaux, ce qui indiquerait une forme bien développée des constructions à charpente de bois, dérivées probablement de la tente conique. En même temps on peut présumer que les tours de la clôture du palais fussent d'une construction analogue.

Tout ceci ferait admettre que les maisons du roi et celles de la reine étaient construites selon deux procédés techniques bien différents l'un de l'autre. A l'appui de cette hypothèse on peut citer le texte même de Priskos. A propos de la maison d'Attila, le rhéteur ne mentionne que des solives, sans y ajouter aucun qualificatif. En parlant de la maison de Kreka, il précise que les solives étaient écorcées et aplaties. Cela veut dire qu'il y avait une différence visible entre ces deux espèces de matériaux. Si dans le second cas les solives étaient plates, il y a lieu de supposer que dans le premier elles fussent rondes. Cette hypothèse, qui n'est qu'une conséquence naturelle des paroles du rhéteur grec, nous conduit à d'autres déductions encore. Comme dans la construction plus ancienne en solives horizontales on se sert de pièces de bois non taillées qu'on encastre les unes dans les autres, il est à croire que le palais d'Attila était un édifice bâti selon cette technique. La plupart des maisons de bois des Sicules de Csik présentent encore de nos jours une construction analogue. Ce n'est qu'une espèce plus récente de cette technique qui se sert de solives taillées.

Si la maison de Kreka avait été aussi un édifice construit de solives horizontales, on n'aurait pas eu besoin de tailler les poutres autrement que dans la maison d'Attila. Mais Priskos parle ici d'une façon incontestable des solives aplaties qui sont encadrées dans des poteaux circulairement disposés. La mention de ces détails ne serait pas motivée si le rhéteur eût vu une construction pareille aussi dans la maison du roi. Quand on voulait utiliser les bois en grume pour la construction à charpente de bois, il était toujours nécessaire, — déjà dès le début et non seulement plus tard, à un degré plus développé de la technique, — de planer les pièces avec une doloire. Les poutres plus petites furent ensuite encadrées — mais d'une manière tout

---

minologie de l'architecture en pierre de Byzance, il dut se contenter d'approximations et de périphrases plus ou moins précises.

autre et beaucoup plus compliquée que précédemment, — dans les grandes, qui portaient le poids de l'édifice. C'est ce que Priskos a décrit comme „poutres encastrées en des poteaux”. A propos de la maison d'Attila il ne dit rien de pareil, parce que dans cet édifice les solives étaient encastrées simplement les unes dans les autres. Il y avait donc des différences considérables entre les deux manières de construction.

Quand Priskos fait remarquer que les solives de la maison de la reine „s'élevaient vers le haut” — cette fois nous faisons abstraction du plan de l'édifice, — il essaie peut-être de caractériser par là une construction à charpente en bois où les murs ne sont pas aussi massifs que dans une construction en solives horizontales. Entre les ceintures de bois il pouvait y avoir des vides assez considérables. C'était donc une construction plus légère que l'autre espèce de mur. Les ceintures de bois qui se faisaient de plus en plus petites, surtout dans le toit, pouvaient bien suggérer au chroniqueur l'idée que les murs „s'élevaient vers le haut”. Les murs pesants aux solives horizontales de la maison d'Attila ne lui auraient certainement pas permis de faire une remarque analogue.

Peut-être ne serait-il pas trop téméraire de supposer à la base de ces deux différentes manières de construction que la maison d'Attila fût construite en sapin, celle de Kreka en chêne. Il n'était guère impossible d'avoir de tels matériaux de construction: les régions de montagne couvertes de grandes forêts étaient au voisinage et on pouvait bien faire descendre les bois en grume soit sur la Tisza, soit sur la Maros.

Mais il ne faut pas oublier que Priskos mentionne encore des planches, des feuillots de bois. Sous ce rapport il fait également des distinctions: dans la maison d'Attila les planches étaient planées, dans celle de Kreka, ciselées et munies de jointures décorées. On admet généralement que ces planches couvraient les murs des maisons et que dans le second cas elles étaient sculptées. Mais tout ce que le texte de Priskos nous apprend sur elles, c'est qu'elles étaient ciselées et creusées, et que leurs jointures étaient ornées de décorations. Le même texte suggère l'idée que les planches avaient un but structif, ce qui veut dire qu'elles faisaient partie de la construction proprement dite. Les murs étaient bâtis incontestablement de solives; il n'y avait là aucune possibilité pour l'utilisation des planches. Reste le toit qui devait être également de bois. Priskos n'en parle pas, mais on peut supposer, avec beaucoup de chance de

probabilité, que c'étaient précisément les planches qui servaient à former le toit. Les bardeaux dont on se sert actuellement pour couvrir les maisons, ne sont au fond qu'une variété de planche, en forme très mince et très petite.<sup>114</sup> En Csik et en Gyergyó, les maisons construites de solives horizontales sont couvertes de larges planches de hêtre, dites „tégla”, dont la longueur atteint un mètre. Les planches planées qui sont mentionnées à propos de la maison d'Attila, pouvaient être de telles feuilles de bois larges, servant à former le toit. Si l'on considère maintenant les tours en bois et surtout leur casque pointu, on voit aussitôt que dans ce cas la matière du toit est le bardeau orné de dentelures (*csipkés vagy pikkelyes zsindely*, litt. „bardeau dentelé ou squamiforme”). Les bordures de cette espèce de bardeau sont taillées comme les dents de scie ou en forme de queue d'hirondelle (cf. p. ex. fig. 25.). En général ces ornements peuvent être très variés et confèrent au bâtiment un aspect particulièrement décoratif. A propos de la maison de Kreka, il faut donc penser à des bardeaux pareils dont les motifs se succédaient en des rangées serrées et qui augmentaient d'une façon efficace la splendeur extérieure de la maison royale.

Voilà comment la connaissance des motifs de l'architecture en bois populaire peut nous aider à comprendre et à commenter la description sommaire de Priskos.

Néanmoins la question essentielle serait de savoir à quel degré de la construction en bois, et notamment de celle à charpente, les Hongrois étaient arrivés au moment de la conquête de leur pays actuel. Sous ce rapport les essais de reconstruction se heurtent à des difficultés très considérables. Le tente de feutre à carcasse de bois était certainement connue,<sup>115</sup> puisque c'était le principal local d'habitation des Hongrois. De même il est à présumer que la construction à charpente de bois combinée avec le clayonnage et l'emploi d'un enduit d'argile fût également ré-

<sup>114</sup> Les Chinois connaissaient aussi l'usage des bardeaux. Cf. O. Münsterberg, *Chinesische Kunstgeschichte*. Esslingen a. N. 1912. Tom. I. p. 71., Tom. II. p. 8.

<sup>115</sup> B. Hóman, *Magyar Történet. Óstörténet — Törzsszervezet — Keresztény királyság* („Histoire de la Hongrie. Histoire primitive — Organisation des tribus — Royaume chrétien”). Budapest, s. d. (1929), p. 108.; B. Hóman—J. Szekfű, *Magyar Történet* („Histoire Hongroise”) I. 3e éd. 1935. p. 105; Zichy, o. c. p. 13. On peut invoquer aussi le témoignage des termes turks antérieurs à la conquête arpadienne: *sátor* „tente”, *karó* „pieu”, *szaru* „chevron”, *kapu* „porte” (Hóman, o. c. p. 20; Hóman, 3e éd. p. 24; Zichy, o. c. p. 52).



pandue. Ces deux manières de construction ne sont pas en désaccord avec ce que nous savons sur la civilisation primitive des Hongrois. En même temps elles étaient compatibles avec la vie nomade parce que les matériaux qu'elles nécessitaient, étaient partout faciles à avoir et les travaux de construction qu'elles exigeaient, pouvaient s'achever en très peu de temps. Les données puisées dans l'histoire de la langue hongroise ont permis à Sigismond B á t k y de démontrer que les termes finno-ougriens de la notion 'maison' désignaient toutes sortes de petits habitacles, même une maison en bois. Dans la patrie primitive, ces maisons devaient avoir été construites en bois de grume.<sup>116</sup> Il est encore à croire qu'il y avait aussi des bâtiments en bois plus évolués, des tours, par exemple, qui servaient de postes de garde ou à indiquer le domicile des personnalités plus marquantes (chefs de tribu, etc.). Etant donné que ces tours de bois se laissent construire en peu de temps et qu'elles sont transportables — en entier ou en parties — à la manière des tentes à charpente de bois, leur existence est parfaitement compatible avec la vie nomade. Aussi dans l'histoire de l'architecture en bois hongroise on connaît des cas où des tours, voire des églises et des maisons en bois furent tirées d'un lieu à l'autre ou transportées dans une région lointaine.<sup>117</sup>

<sup>110</sup> S. B á t k y, *Építkezés* („Architecture“). — A Magyarság Néprajza („Ethnographie hongroise“), réd. par E. Czakó. I. Budapest, s. d. (1933), p. 228. Le même auteur a réussi à prouver à l'aide d'arguments linguistiques que les Hongrois primitifs connaissaient déjà l'art de tailler le bois (S. B á t k y, *Mesterkedés*, „Art manuel“. — A Magyarság Néprajza. I. p. 308). B. Munkácsi a démontre l'ancienneté de plusieurs noms d'instruments, entre autres celle de quelques outils de charpentier (*véső* „ciseau“, *furó* „foret“, *verő* „marteau“, *gyalu* „doloire“, *sulyok* „battoir“, *ék* „coinc“, *szeg* „clou“, *kés* „couteau“, *fejse* „cognée“, *fűrész* „scie“, cf. *Ósi magyar szerszámnevek*, „Anciens noms d'outils hongrois“. Magyar Nyelvőr, „Gardien de la langue hongroise“, LXII. Budapest, 1933. pp. 65—72). Cette terminologie est un apport précieux aux preuves qui militent pour l'existence d'une architecture en bois chez les Hongrois primitifs.

<sup>117</sup> B á t k y cite une donnée intéressante (Földrajzi Közlemények, „Communications géographiques“, 1918. p. 131) d'après laquelle la cour du khan kazar, formée de voitures, était pleine de maisons et de cabanes. Chacune des femmes du khan Kaza avait une grande et plusieurs petites maisons à sa disposition. 200 voitures appartenaient à chaque maison. La grande maison, large de 10 m., fut tirée par 22 boeufs. On possède aussi une donnée médiévale qui atteste également le transport des maisons en bois (en 1295 László et Lampert, fils de Kázmér de la famille Huntpázmán, enlevèrent au village Ketheh 40 maisons en bois et les firent transporter dans leur domaine, cf. Fejér, o. c. Tom. VI. Vol. 1. Budae, 1830, p. 385).

Les édifices construits de solives horizontales sont également transportables et par conséquent, ils ne sont guère en désaccord avec la vie demi-nomade des anciens Hongrois. En tout cas cette manière de construction n'était pratique que dans les régions boisées. Mais d'après les conclusions du comte Etienne Zichy,<sup>118</sup> les Hongrois devaient connaître le sapin et le chêne, parce que la route de leur migration traversait juste la zone de ces deux arbres. Il n'est pas donc impossible que l'utilisation des solives horizontales fût également répandue, sous une autre dénomination qui nous restera inconnue à jamais.<sup>119</sup>

A propos de la connaissance des formes plus évoluées de la technique du bois il est encore à remarquer que les Hongrois avaient connu le terme *ács*<sup>120</sup> (charpentier-mot d'origine turque) à une date très ancienne, probablement encore dans leur patrie primitive.

En même temps il ne faut pas perdre de vue le fait que l'écriture primitive des Hongrois était de caractère runique. Originellement c'étaient des lettres taillées sur bois. Les lettres elles-mêmes dérivent directement de la taille du bois. On en peut conclure à ce que les anciens Hongrois connaissaient sans doute l'art de la ciselure sans laquelle ils n'auraient pu se servir des caractères compliqués de cette écriture runique. S'il n'en eût été ainsi, ils auraient recouru, comme les peuples méridionaux, à une écriture courante aux caractères ronds, suffisamment adaptée à la nature de la pierre ou de l'argile.

Ces considérations qui actuellement sont encore plutôt des suppositions, s'accordent parfaitement avec ce que nous savons jusqu'ici sur l'histoire primitive des Hongrois, des peuples noma-

<sup>118</sup> Zichy, o. c. pp. 34—5, 65 et carte 1. Dans les territoires qui y sont indiqués, la construction en solives horizontales est générale même aujourd'hui (cf. Strzygowski, *Asiens bild. Kunst*, p. 165. fig. 158, carte de Byhan représentant les variantes des maisons eurasiennes). Il faut naturellement tenir compte des changements possibles du climat qui peuvent agir aussi sur la nature du milieu végétal (Strzygowski, o. c. pp. 129—30). Il est possible qu'à l'époque des migrations la végétation de certaines régions fût différente de celle d'aujourd'hui. V. encore l'étude de F. Vámos, *Az építőművesség növényföldrajzi adottságai a magyarok őshazájában* („Les conditions phytogéographiques de l'architecture dans la patrie primitive des Hongrois”. *Magyarságtudomány*, „Hungarologie”, II. 1936. pp. 310—331). Il en ressort que sur tous les points où les Hongrois s'établirent au cours de leurs migrations, les conditions géographiques étaient favorables pour l'architecture en bois.

<sup>119</sup> Cf. Hóman, o. c. p. 426; Hóman, 3e éd. p. 631.

<sup>120</sup> Zichy o. c. p. 55.

des et des habitants de l'Extrême-Orient. Tout porte à croire que les Hongrois, en quittant leur patrie primitive, avaient déjà emporté avec eux certaines notions d'architecture en bois et avaient connu aussi des formes de construction.

Quant aux monuments postérieurs de l'architecture en bois hongroise, ils exigent impérieusement d'établir l'existence de telles relations spirituelles. Ces monuments, absolument indépendants des styles historiques de l'art européen, sont autant de révélations parfaites de la conception artistique hongroise. Il est fort significatif qu'ils sont particulièrement fréquents dans le pays des Sicules, c'est-à-dire là où les origines de la population actuelle nous ramènent — aussi bien d'après les traditions locales que selon les dernières recherches historiques — aux ancêtres huns nomades qui avaient été — comme nous l'avons vu — d'excellents constructeurs en bois. Il est hors de doute que le clocher à base ouverte et surmonté d'un toit en forme de tente élargie est une particularité qui, sans avoir des relations avec l'Occident, renvoie directement à l'art oriental. Peut-être n'est-il pas trop téméraire d'admettre l'existence réelle de certaines connexions entre les données historiques, dignes de confiance et les monuments actuellement connus. Ces relations ne résultent, bien entendu, ni d'une évolution historique, ni d'une concordance dans les motifs, mais d'une communauté d'esprit, d'une affinité des tendances artistiques dont l'existence ne doit pas être contestée, même si, au point de vue scientifique, on ne peut encore apporter plus de précision au problème de ces rapports lointains.

\*

Après l'établissement des Hongrois dans leur patrie actuelle et surtout après leur conversion, l'architecture en bois, mise au service du christianisme, eut à subir de nouvelles influences. Par suite de sa destination, elle dut nécessairement se mettre en contact avec les styles historiques qui déterminaient successivement l'expression artistique de l'esprit de l'Église. Cette thèse vaut surtout pour les églises en bois dont la construction devait se conformer à certaines exigences de la liturgie et des cérémonies religieuses. Il est bien certain que les premières églises en bois de Hongrie furent construites sur le modèle des églises en pierre. Leur plan était vraisemblablement un rectangle dont le chevet était d'abord demi-circulaire, sous l'influence du style roman, ou rectiligne, ce qui correspondait mieux à la technique du bois. Le clocher en bois se trouvait soit séparément, à quelque distance de

l'église, soit devant l'entrée principale, comme dans le cas des églises rurales en pierre. Parfois il fut placé sur la façade de manière à former un tout avec l'église. Néanmoins cette dernière solution restait bien rare même dans l'architecture en pierre. L'habitude de placer la tour devant, dans l'axe de l'église — habitude à laquelle on restera pendant longtemps fidèle — ainsi que la connaissance du casque pyramidal quadrangulaire peuvent également remonter à l'époque de l'art roman.

Dès la pénétration plus intense du style gothique, le plan des églises en bois se clôt par les trois côtés d'un hexagone ou d'un octogone. Le type de l'église gothique rurale fut attaché en Hongrie d'une manière si solide à l'idée de l'église que les Hongrois resteront longtemps fidèles à cette solution, même alors quand les exigences de la liturgie romaine ne constitueront plus de normes pour l'architecture. Les églises en bois tardives des protestants du XVIIe et du XVIIIe siècle conserveront encore cette abside polygonale de même que l'arc de triomphe (*Mánd*). Les fenêtres ogivales n'y seront pas rares non plus (*Székelykál*).<sup>121</sup>

Ce type primitif de l'église médiévale subit pourtant quelques transformations et surtout des simplifications qui sont nécessitées par les conditions pécuniaires. La distinction d'une nef et d'une abside ne subsiste que dans les églises plus grandes. Si l'une de ces deux parties manque, la nef en forme de parallélogramme ou l'abside à clôture droite qui a également la forme d'un rectangle, présente un plan qui s'accorde en tout avec celui d'une maison

<sup>121</sup> Les hautes et minces fenêtres ogivales confèrent à l'édifice un aspect ecclésiastique, bien différent du style des fenêtres des maisons d'habitation. Dans l'architecture religieuse on restait fidèle à ces formes extérieures, ce qui ressort, entre autres témoignages, d'une lettre adressée, le 6 août 1683, de Görgényszentimre, par la veuve de Grégoire Gillányi, née Anne Apafi, donatrice de l'église réformée de Kolozsmonostor, à Michel Szathmár-Némethi, pasteur de Kolozsvár: „Azonban az ablaki amint vagynak csinálva, nékem nem tetszik, mert csak olyanformára csinálták, mint valamely közönséges háznak ablakai szoktak lenni, hanem kegyelmedet kérem, azokat bontassa el és csináltassa más formára, hosszukásra, mint a templomnak szokás csinálni és magasabban, s keskenyebben.” „Les fenêtres (c. à d. celles de l'église de Kolozsmonostor), telles qu'elles sont faites, ne me plaisent pas, parce qu'elles ont la forme des fenêtres d'une maison quelconque. C'est pourquoi je vous demande de les faire transformer en des fenêtres hautes, minces et allongées car seules ces dernières conviennent à une église”. (cf. G. Herepei, *A kolozsmonostori régi református ekléziáról*, „Sur l'ancienne église réformée de Kolozsmonostor” dans E. Aracs, *A Kolozsvár-Monostori ref. templom története*, „L'histoire de l'église calviniste de Kolozsvár-Monostor”. Kolozsvár, 1914. pp. 17—18).

rurale. L'extérieur, la structure et la technique des églises en bois et surtout leur couverture se conforment toujours aux conditions locales de la construction des maisons paysannes. Il y a quelques églises en bois (jusqu'ici nous connaissons celles d'*Asszonynépe*<sup>122</sup> et de *Bábony*) qui ne se distinguent ni par leur aspect extérieur, ni par leur plan rectangulaire des maisons rurales et qui pourtant sont d'une origine tout à fait différente. Le plan de l'église dérive du type de l'église médiévale qui avait jadis comporté plus de parties; celui de la maison, en revanche, remonte au type primitif de l'habitation à une seule pièce. C'est de cette dernière que s'est développée la maison rurale au plan allongé et à plusieurs pièces qui coïncide dans ses traits essentiels avec le plan simplifié des églises médiévales.<sup>123</sup>

<sup>122</sup> A Asszonynépe (com. d'Alsó-Fehér) l'église en bois des calvinistes, bâtie aux années 30 du dernier siècle et démolie il y a déjà quelque temps, avait, comme celle de Bábony, un plan carré (communication de M. Ladislas Debreczeni).

<sup>123</sup> Quant à ce type d'église similaire au plan des maisons d'habitation, M. Domanovszky est d'avis qu'il remonte soit à l'architecture profane que les Hongrois apportaient avec eux de l'Orient, soit à la construction des maisons primitives qu'ils trouvaient sur le territoire de leur nouvelle patrie ou qu'ils empruntaient aux peuples voisins (o. c. p. 33). Cette considération est sérieusement contredite par le fait que l'église — même sous sa forme la plus modeste, construite avec un minimum de dépenses — devait toujours se conformer aux prescriptions de l'Eglise catholique et aux exigences de la liturgie romaine. A cette époque l'Eglise catholique recourait de préférence aux plans comportant une nef allongée, parce que ceux-ci étaient les plus favorables pour les buts de la messe. En Hongrie, comme ailleurs, on édifiait donc les églises avec une nef allongée. Sous ce rapport les églises en bois *consacrées* devaient avoir le même plan que les églises en pierre. — En même temps il ne faut pas oublier que la maison hongroise du haut moyen âge, c'est-à-dire du Xe et du XIe siècle, indépendamment du fait si elle avait un foyer primitif ou un four construit à la manière des Slaves, devait être encore très simple. Elle n'avait qu'une seule pièce et son plan était encore tout autre que celui des maisons rustiques des époques postérieures. Elle ne convenait donc pas à des buts ecclésiastiques. Ce n'est qu'avec la clôture complète de l'avant-toit ou du porche et encore mieux avec l'introduction d'une seconde pièce que cette maison, devenue oblongue, se rapprochait du type simplifiée des églises. Cette transformation ne pouvait avoir lieu que vers la fin du moyen âge (cf. Bátky, *Építkezés*, „Architecture" dans *Magyarság Néprajza* „Ethnographie hongroise" I, pp. 170—231, sur l'évolution des divers types de maisons hongroises). Il est encore à remarquer que les églises construites sur le modèle des maisons rustiques ne paraissent qu'à une date relativement tardive, à l'époque du protestantisme. A ce moment les prescriptions ecclésiastiques de caractère catholique n'étaient plus en vigueur. Malgré cela les églises de ce type restaient très rares. Dans l'architecture en pierre l'église

C'est à l'époque de l'architecture gothique que paraissent un peu partout en Europe les toits de tour formés des combinaisons les plus diverses des cônes et des pyramides pointus. Il est très probable qu'en Hongrie ces formes nouvelles avaient pénétré de bonne heure aussi dans la charpenterie populaire qui ne tarda pas à les remanier selon son propre goût. Ces formes correspondaient parfaitement aussi bien aux possibilités de la technique du bois qu'aux traditions de l'architecture en bois hongroise. Ce style de l'architecture d'Occident sert de point de départ à des constructions très variées et entièrement nouvelles, auxquelles on s'attachera avec la même ténacité qu'au plan d'origine médiévale des églises en bois.

Un des motifs principaux des tours, la galerie de garde continue qui repose sur des étais saillants, provient de l'architecture des fortifications. En Occident, on l'avait appliquée dès le XIIe siècle aux tours et aux bastions, pour des raisons essentiellement stratégiques. Ce caractère militaire ne fit que faciliter la pénétration de ce motif en Hongrie où les guerres incessantes rendaient

de Tötör n'en est qu'un spécimen isolé; dans l'architecture en bois on n'a à signaler que les églises de Asszonynépe et de Bábony. Les communautés protestantes cherchaient à maintenir la forme de l'église médiévale, puisque l'aspect religieux restait lié au plan longitudinal et à certains motifs gothiques (cf. la note 121). Bien que les descriptions parlent souvent de petites églises rustiques assez semblables aux maisons d'habitation, les données de ce genre ne se réfèrent qu'à l'aspect extérieur de ces édifices en bois qui, quant à leur construction, ne diffèrent naturellement en rien des simples maisons de paysans. Malgré cela le plan gardait fidèlement sa forme gothique. Les églises construites sur le modèle des maisons d'habitation furent édifiées seulement en cas de besoin et en partie sous la pression de certains ordres supérieurs. En tout cas, vouloir conclure des données du XVIIIe siècle, — qui reflètent l'état d'alors du protestantisme, — aux conditions de l'Eglise sous saint Etienne, c'est sans doute une entreprise bien hardie. — M. V á m o s (*Magyar faépítészet*, „L'architecture en bois des Hongrois” dans *Magyarságtudomány*, „Hungarologie” II. Budapest, 1936, pp. 273—289) veut faire remonter toutes les églises en bois, même celles qui ont une abside polygonale, à la construction de la maison d'habitation, plus exactement à celle de la maison faite en solives horizontales de l'Europe Orientale. A son avis, le chevet polygonal est issu de l'architecture en bois. Cette hypothèse, émise pour la première fois par Strzygowski, ne peut être appuyée d'aucune preuve historique. En dehors des considérations d'ordre historique et ethnographique la conception de M. Vámos se heurte à une grande difficulté dont personne ne devrait méconnaître la portée réelle: si l'église en bois s'était développée des maisons construites de solives horizontales, il serait naturel de trouver dans l'Europe Orientale, caractérisée par les édifices de ce genre, un seul type généralement répandu des églises en bois, parce qu'alors elles auraient dû puiser leurs formes de la même source. Malheureusement il n'en est pas ainsi; ni dans

bien nécessaire la construction de telles galeries de garde.<sup>124</sup> Les fortifications munies de galeries ne tardèrent pas à généraliser l'utilisation de ce motif occidental. C'est pour des raisons stratégiques qu'on commença à l'appliquer aux tours des églises aussi,<sup>125</sup> puisque certaines tours situées sur le versant d'une montagne ou sur une colline — c'est la position habituelle de nos églises rurales — et dominant toute une région, étaient autant d'excellents points stratégiques qu'il convenait de munir de tous les accessoires

l'Europe Orientale, ni sur le territoire de la Hongrie historique les églises en bois ne représentent pas le même prototype. Il y a des églises au plan central, et d'autres qui ont une nef allongée. Parfois ces deux types se combinent, selon l'influence plus ou moins grande de l'Eglise d'Orient ou de l'Eglise d'Occident qui, de tous temps, ont déterminé le rayonnement des architectures en pierre des deux régions opposées. Malgré cela il est bien certain que dans la construction des églises en recourait d'habitude aux mêmes procédés techniques qui étaient en usage pour les maisons d'habitation. La structure, le toit et la technique des églises sont les mêmes que nous retrouvons dans les maisons, ce qui n'empêche pas de faire dériver les formes et le plan des édifices ecclésiastiques d'une source bien différente. Dans ce dernier cas la manière de la construction est déterminée non seulement par les conditions ethnographiques d'une certaine région, mais aussi par les traditions culturelles de l'Eglise, dont la succession historique ne tolère aucun bouleversement. (Il convient de préciser ici que l'église de Gelence à laquelle M. Vámos renvoie, o. c. p. 279, n'est pas gréco-catholique, mais catholique romaine et qu'elle remonte non pas au XVe siècle, mais au moins au XIIIe. Sa forme n'est pas identique avec celle des maisons d'habitation d'autant moins qu'elle possède une abside nettement distincte, avec une clôture polygonale.) — Il n'est pas d'ailleurs difficile de découvrir dans l'article de M. Vámos des inconséquences. Dans la seconde partie de son étude (pp. 282—9) lui même cherche à prouver le caractère autochtone des églises roumaines par des arguments historiques. Selon ses propres hypothèses, l'église roumaine aurait pu naître, aussi bien que l'église hongroise, des maisons construites en solives horizontales de l'Europe Orientale, et pour expliquer sa genèse on devrait aussi peu recourir aux notions courantes de l'histoire de l'art comme M. Vámos l'exige dans le cas des églises hongroises. On aurait pu s'attendre à une telle argumentation; mais, à notre grande surprise, M. Vámos préfère insister — avec beaucoup de justesse, d'ailleurs — sur les relations étroites qui existent entre les églises roumaines et l'architecture en pierre de la Hongrie et de l'Europe Occidentale. Il convient de préciser que c'est l'auteur de ces lignes qui a examiné ces relations pour la première fois (cf. Balogh, o. c. pp. 71—6).

<sup>124</sup> Cf. Balogh, o. c. p. 35, note 65; p. 36, note 67; p. 45, notes 77, 78; p. 49, note 81.

<sup>125</sup> Sur une gravure de G. Hoefnagel (1617) qui représente Drégely-palánka (com. de Nógrád) on voit la tour à galerie d'une église et les canons fumants qui y sont placés (Budapest, Musée Hist. Hongrois. Galerie Historique. n. 2368. — Cette gravure fut publiée par G. Braun, *Theatri praecipuarum totius mundi urbium*, Lib. VI. s. 1. [Coloniae], 1618. fol. 39).

militaires indispensables. La clôture en pierre munie de bastions à galerie, dont on entourait souvent les églises, fut mise également au service d'une défense plus efficace. Au commencement les tours à galerie étaient donc des moyens de défense très sérieux, destinés à protéger la population d'un village, voire d'une région. Ce ne fut que plus tard qu'ayant perdu leur destination primitive, elles devinrent des éléments décoratifs.

Une variété particulière de la tour à galerie comporte des tourelles placées aux quatre coins supérieurs de l'édifice. Ces quatre tourelles qui constituent un motif très cher surtout aux constructeurs en bois de Kalotaszeg et de la région transtibiscine, sont très répandus parmi les Roumains de Kolozs, Bihar et Szatmár, et même parmi les Ruthènes de la région de la Haute-Tisza. L'origine des tourelles est un problème depuis longtemps discuté de l'architecture en bois hongroise. Aujourd'hui presque tous les chercheurs sont d'accord pour admettre que ce motif témoigne d'une influence manifeste de l'architecture en pierre occidentale. De fait, ce motif est caractéristique pour l'art ogival, et aux XIVe—XVe siècles il est connu en des variantes bien nombreuses aussi bien dans l'Europe du Nord que dans les pays occidentaux. Mais les constructeurs des tours en bois de Hongrie ne pouvaient pas s'inspirer de ces édifices lointains et ils n'en avaient même pas besoin, puisque dans notre pays et surtout en Transylvanie il y avait bien des tours en pierre à quatre tourelles. Parfois on attribue la formation du casque à galerie et à quatre tourelles à l'art saxon de Transylvanie, mais cette hypothèse, comme nous allons voir tout de suite, ne s'avère pas soutenable.

Les tours de ce genre comportent deux motifs essentiels, à savoir le casque à galerie et les tourelles. Le premier provient de la construction des fortifications. Comme moyen de défense, on le trouve souvent aussi sur les églises fortifiées des Saxons. Les casques de ces édifices sont très différents de ceux des monuments hongrois. Leur forme est une pyramide basse bien robuste ou une pyramide tronquée qui peut être plus haute. Les arêtes des toits sont raides et droites, c'est-à-dire elles s'élèvent sans interruption du coin jusqu'au sommet. On n'y trouve jamais des casques composés, ni des casques amincis, pareils aux casques à galerie des Hongrois. Le toit a toujours des proportions basses et fait l'impression d'un bloc compact qui est en harmonie parfaite avec les tours larges et solides. Il est à croire que les Saxons formèrent cette variante de casque après leur établissement en Transylvanie, et qu'il ne faut pas y voir un



héritage importé d'Allemagne. La chronologie des faits semble venir à l'appui de cette théorie: l'emploi d'une galerie de défense ne s'est généralisé en Occident qu'après l'immigration des Saxons en Transylvanie. En même temps il ne faut pas oublier qu'en Allemagne les galeries de défense sont, dans la plupart des cas, fermées, tandis que chez les Saxons transylvains et en général en Hongrie elles sont plutôt ouvertes.

Le casque à galerie des Saxons peut bien être en relation avec la construction des fortifications hongroises. Peut-être s'agit-il d'une influence mutuelle qui, au moins d'une manière indirecte, fit sentir son effet aussi dans l'architecture en bois religieuse de Hongrie. Quoi qu'il en soit, il est certain que les Hongrois aussi avaient l'habitude d'appliquer à leurs forteresses des galeries de défense et des casques à galerie, et que cette construction était répandue aussi bien en Transylvanie que dans les autres régions de la Hongrie historique. Les anciennes descriptions et gravures ne laissent subsister le moindre doute à cet égard.<sup>126</sup>

En ce qui concerne l'autre motif, celui des quatre tourelles, on le trouve en Transylvanie, sur les clochers des Saxons. Ceux-ci ont agi sur d'autres tours d'église transylvaines qui furent construites sur le modèle des premiers. Quant aux autres régions de la Hongrie, les quatre tourelles sont particulièrement fréquentes à l'Ouest, aux environs de Csallóköz.<sup>127</sup>

<sup>126</sup> Cf. la note 124.

<sup>127</sup> Parmi les monuments actuellement connus les plus anciens sont les tours en pierre munies de quatre tourelles de *Csallóköz* qui semblent remonter à la période arpadienne (Gutor, etc.). En Transylvanie, la plus ancienne est, selon nos connaissances d'aujourd'hui, la tour munie de quatre tourelles de l'église de *Nagyszeben* qui fut terminée en 1494 (L. Reissenberger—E. Henszlmann, *A nagyszebeni és székesfehérvári régi templom*, „Les églises anciennes de Nagyszeben et de Székesfehérvár”, Budapest, 1883, p. 8). En 1545 aussi le chapitre de *Gyulafehérvár* voulait faire bâtir quatre tourelles pour la nouvelle tour de la cathédrale (A. Szeredai, *Notitia veteris ac novi capituli Ecclesiae Albensis Transilvaniae. Albae Carolinae*, 1791, p. 167). La Porte Catherine (Katalinkapu) de *Brassó*, munie également de quatre tourelles, fut édiflée en 1559. La tour de l'église de *Beszterce* remonte à la première moitié du XVI<sup>e</sup> siècle (cf. Th. Wortitsch, *Das ev. Kirchengebäude in Bistritz, Bistritz*, 1885, p. 26—29), mais ses tourelles ne datent que de la fin du XVII<sup>e</sup> siècle. Une gravure faite au même siècle représente encore la tour sans tourelles (Gravure sur cuivre de H. I. Schellenberg. — Musée Hist. Hongrois., Galerie Historique no. 4658). Sur un dessin de 1735 on voit déjà les quatre tourelles, mais non pas les arcades ouvertes, comme M. Petranu l'affirme à tort (Noui cercetări p. 14). Cette tour n'en avait ni alors, ni aujourd'hui (cf. Popescu, o. c.). La tour de l'église de *Szászsebes* ne fut munie de tourelles qu'en 1691 (V. Roth,

Comme on voit, ces deux motifs se retrouvent un à un, c'est-à-dire séparément sur les monuments des Saxons, mais ils ne s'y combinent jamais d'une manière organique. Il y a des casques à galerie, d'une part, et quatre clochetons, de l'autre, mais ces motifs gardent toujours leur indépendance. On retrouve les mêmes motifs aussi dans l'architecture hongroise, par suite des tendances générales de l'époque et peut-être pas tout à fait indépendamment de l'influence des monuments saxons. Mais la fusion des deux motifs eut lieu pour la première fois sans aucun doute chez les Hongrois de Transylvanie, et notamment en *Kalotaszeg*, où les tours de cette espèce sont particulièrement répandues et bien construites, et d'où ce type pénétra aussi dans l'architecture de „Partium”. On rencontre encore des monuments de ce genre dans le district de la Maros (Marosszék): c'est ici que nous trouvons notre plus ancien monument à quatre tourelles, à savoir le clocher en bois de *Mezőcsávás* (1570). Dans ce cas on n'a pas encore à faire avec un type épuré: les clochetons ne sont que des ornements accessoires auprès du grand casque aux lignes unies qui recouvre le clocher de style ancien. Le premier monument connu qui présente déjà une fusion organique des deux éléments, est le toit de l'église Saint-Etienne de *Nagybánya* qui date de 1619 (oeuvre de P é t e r F a r k a s d e K a s z a). Il est absolument certain qu'en Transylvanie il y avait déjà auparavant des casques pareils, l'ancien toit de l'église de *Marosvásárhely* pouvait être aussi de cette espèce; autrement on ne pourrait pas comprendre

---

Deutsche Kunst in Siebenbürgen. Berlin—Hermannstadt/Sibiu, 1934, p. 97). La tour de l'horloge de *Segesvár* diffère sensiblement des autres monuments saxons de Transylvanie; ses casques lourds, construits, selon le goût baroque, en forme d'oignon, n'ont rien à voir avec les maîtres indigènes: cette tour fut bâtie en 1677 par Veit Grueber, originaire de Falkenstein (Tirol) et Philipp Bonge, originaire d'Audring (région de Salzbourg). (cf. Roth, o. c. p. 113.)

Parmi les villes de Transylvanie, il y avait des tourelles à *Marosvásárhely*; la tour à quatre clochetons et à galerie de l'église réformée de cette ville fut restaurée en 1668 (cf. la note 94). Pour la tour de l'église St. Michel de *Kolozsvár* cf. la note 77. La tour en pierre, munie de quatre tourelles de l'église réformée de *Dés* fut bâtie en 1643, par J á n o s Á c s, probablement sur le modèle de la tour de *Kolozsvár* (J. Kádár, Szolnok-Doboka vármegye monografiája „Monographie du comitat Szolnok-Doboka” III. Dés, 1900. pp. 115, 163). En 1735 il y avait des tourelles aussi sur l'église catholique de *Székelyudvarhely* (Popescu, o. c.). Pour les autres tours munies de quatre tourelles, postérieures à cette époque cf. Balogh, o. c. p. 88, note 68. Pour une bibliographie des anciennes gravures y relatives de toute la Hongrie cf. Balogh, o. c. p. 86, note 164.

pourquoi ce type apparaît dans un village lointain, en 1570. Malheureusement les monuments antérieurs, de même que les mentions y relatives, ont disparu et par hasard ce n'est que le casque de Nagybánya que nous connaissons bien par des descriptions et des images. Quant à la fusion des deux motifs, il est à croire qu'à un moment donné on commença à munir les casques à galerie, qui étaient populaires partout en Transylvanie, de quatre tourelles, imitant par là les tours à quatre clochetons en pierre qui étaient déjà fréquentes dans les villes. Ce type combiné devint bientôt un motif préféré de notre architecture en bois; le peuple ne tarda pas à l'interpréter symboliquement, croyant reconnaître dans le casque principal et les quatre clochetons Jésus avec ses quatre évangélistes.

Quelque temps après tous les deux types, aussi bien le casque à galerie simple que celui muni d'une galerie et de quatre tourelles, pénétrèrent dans la construction des clochers isolés. Comme ces tours en bois ne servaient pas à des buts défensifs, la galerie de garde n'y avait aucune destination spéciale. Toutefois on y voit apparaître une galerie ouverte qui provient probablement de l'architecture des tours fortifiées des églises. Le motif des quatre tourelles vient également des tours d'église. L'introduction de ces éléments donna naissance à des types nouveaux. En général les clochers à quatre tourelles ont une galerie saillante aussi (sous ce rapport le clocher de Mezőcsávás, avec ses tourelles purement décoratives, fait exception), tandis que ceux dont la structure ne comporte pas de tourelle, à peu d'exceptions près, n'ont pas de galerie saillante non plus. C'est un argument de plus en faveur de la thèse que le casque à galerie et à quatre tourelles s'était formé sur les toits des tours en pierre et ne pénétra que plus tard dans la construction des clochers en bois isolés.

Ce type n'était jamais en vogue auprès des Saxons. Aucun monument saxon n'en atteste l'application. Chez les Roumains, en revanche, les casques de ce genre furent introduits de bonne heure, surtout dans la région de Kalotaszeg. Le plus ancien monument roumain à quatre tourelles est l'église en bois de *Felsőfüld* (1727).<sup>128</sup> On retrouve parfois ce motif dans l'architecture en bois

<sup>128</sup> Tout récemment M. Petranu a cité (*Noui cercetări*, pp. 17—8), comme le premier spécimen de ce type, l'église en bois roumaine de Budfalva (1643), mais celle-ci ressemble d'une façon incontestable aux églises ruthènes, en particulier à celles de Szeklence (avant 1751), d'Ósándorfalva (1753) et de Száldobos (1797). C'est pourquoi il serait désirable qu'on publie littéralement l'inscription de l'église de Budfalva relative à la date de sa construction.

des Ruthènes, surtout dans le district de Huszt où son application peut être attribuée à l'influence de l'église hongroise de *Huszt*. En pays ruthène le plus ancien monument, l'église en bois de *Szeklence*, date des environs de 1751.<sup>129</sup>

<sup>129</sup> M. Petranu (*Noui cercetări*, p. 13), en réponse à ces considérations — que j'avais déjà développées dans mon ouvrage cité, — affirme que moi, sans tenir compte des constructions analogues de l'Occident, ai-je présenté le type à quatre tourelles comme une particularité exclusivement hongroise. Pour réfuter cette accusation tendancieuse qui est fondée sur une fausse interprétation consciemment ébauchée, je me permets de renvoyer au texte même de mon livre (Balogh, o. c. pp. 73, 86) où, en parlant de la formation du type à quatre tourelles, j'ai remarqué à plusieurs reprises que c'était un motif d'origine occidentale, répandu dans l'architecture médiévale de toute l'Europe. J'y ai énuméré tous les pays où ce type avait été particulièrement fréquent. En même temps j'ai signalé aussi les monuments saxons y relatifs, renvoyant, sous ce rapport, aux mêmes faits auxquels j'ai fait allusion dans cette étude. Le résultat de mes réflexions n'est pas celui que M. Petranu leur attribue d'une façon tendancieusement erronée. En réalité ce que j'ai démontré c'est que la combinaison transylvaine du motif des quatre tourelles avec le casque à galerie ouverte est née dans l'architecture en bois hongroise. Il est bien connu que la tour à quatre clochetons aboutit, par une évolution naturelle, à des variantes bien caractéristiques qui varient d'un pays à l'autre. La tour transylvaine est précisément une de ces variantes; dans l'architecture en bois, elle est représentée par des casques munis de quatre tourelles et d'une galerie. La formation de ce type transylvain qui consiste, comme nous venons de dire, dans une union intime des quatre tourelles et du casque munie d'une galerie ouverte, eut lieu dans l'architecture en bois des Hongrois. C'est un fait qui ne peut pas être contesté par M. Petranu. Les monuments occidentaux qu'il cite (sur ce point il y a aussi des redites) à titre d'analogie, c'est-à-dire les monuments de Saintes, de Pardubitz et de Prague, ne prouvent que la diffusion européenne du motif des quatre tourelles. Même celui qui est peu versé dans les questions de l'histoire de l'art, peut facilement constater qu'entre ces monuments il n'y a aucun lien organique et qu'ils ne sont nullement susceptibles d'expliquer l'évolution transylvaine (Pour éviter toute confusion, nous tenons à préciser que le type transylvain ne doit pas être confondu, malgré certaines ressemblances apparentes, avec les types de Prague ou d'Allemagne; sur ceux-ci les tourelles ne sont pas appliquées séparément aux quatre coins de la tour, mais, d'une manière allemande bien caractéristique, elles surgissent directement des arcades. Chez nous on ne rencontre des tours pareilles que dans la Hongrie Occidentale). Toutes ces variantes sont donc indépendantes les unes des autres; chacune d'elles est caractéristique pour une certaine région. Outre ces spécimens cités, il y a des centaines de tours à quatre tourelles dans les pays d'Europe; leur énumération remplirait plusieurs pages, mais elle ne ferait certainement pas mieux comprendre les conditions locales de la formation du type transylvain. Les spécimens saxons auxquels M. Petranu renvoie et qui sont d'ailleurs généralement connus, ne prouvent qu'une seule chose: chez les Saxons il y avait, certes, des tourel-

Quant à l'influence de la Renaissance, elle ne modifia et n'enrichit que l'aspect extérieur des clochers en bois, sans agir sur la configuration traditionnelle du plan des églises. Le groupe plus récent des tours en bois de la Hongrie Septentrionale trahit l'influence très visible des monuments en pierre du style renaissance. L'arcade fut bientôt très populaire dans l'architecture en bois de Hongrie, ce qui est facile à expliquer par son application fréquente dans l'architecture en pierre aux XVIe — XVIIIe siècles. On construisait des arcades un peu partout, aussi bien pour les édifices religieux que pour ceux de caractère profane, et sous ce rapport aussi les manoirs des grands seigneurs et certaines maisons rurales se laissent ranger dans la même catégorie. Dans ces conditions ce motif pouvait facilement s'implanter aussi dans l'architecture en bois, puisqu'on avait partout assez de modèles à suivre.

Malgré cela, il faut avouer que cette grande popularité du motif des arcades a quelque chose d'étonnant. Cette forme ne correspondait guère aux possibilités naturelles de la technique du bois qui préférait toujours les constructions rectilignes. Si l'on observe bien les tours transylvaines et transtibiscines qui ont des galeries à arcades, on découvre que dans la plupart des cas on essaie d'éviter ou de cacher les difficultés techniques. Au commencement les arcs sont formés par des liaisons droites de poutres tout comme dans le cas d'une galerie à linteaux. Pour avoir des formes apparemment courbées et par conséquent similaires aux arcades, on divise la galerie en petites sections. Ces dernières, malgré leur clôture supérieure rectiligne, ressemblent aux arcades parce qu'en haut, aux deux côtés des piliers qui séparent les sections, il y a des étauçons convergents. Si les liaisons de poutres se succèdent en une série serrée, c'est-à-dire si la galerie est divisée en un grand nombre de sections, la clôture supérieure fait l'effet d'une arcade. Ce n'est que plus tard qu'on transforme par la taille les liaisons en des formes réellement recourbées. On ne rencontre, à vrai dire, d'arcades proprement dites que sur les tours sans balcon, où la clôture recourbée des sections de galerie, au lieu d'être formée de poutres, est taillée en planches (comme p. ex. sur le

---

les en pierre sur les tours des églises urbaines et aussi des casques munis d'une galerie sur les tours des églises fortifiées de la campagne, mais ces deux motifs ne furent jamais combinés dans l'architecture en bois. On aurait beau chercher chez les Saxons des casques en bois simultanément munis de quatre tourelles et d'une galerie. Il serait donc absurde de prétendre que les Saxons eussent prêté aux Hongrois un type qui était inexistant chez eux.

clocher de *Kecset* et quelques tours de la Haute Hongrie.) Le plus ancien casque à quatre tourelles, celui de *Nagybánya* (1619), avait déjà une galerie à arcades.

Parmi les styles historiues, le baroque fut le dernier à enrichir de quelques formes nouvelles l'architecture en bois hongroise. C'est alors qu'on introduisit dans plusieurs régions et notamment dans la Haute Hongrie les casques en forme de boule, d'oignon et de cloche. En même temps le style baroque marque la reprise de quelques solutions structurives que l'architecture en bois hongroise avait déjà connues à la période romane. A propos de ces dernières il suffit de rappeler le chevet demi-circulaire<sup>130</sup> et les tours construites sur la façade des églises.

Il serait assez difficile de dire à quelle époque les éléments nouveaux furent adaptés et amalgamés aux types anciens. La pénétration et l'adaptation des diverses influences constituent pourtant une série de processus assez nettement fixés dans le temps qui sont, au moins dans une certaine mesure, déterminés par la place que tel ou tel courant artistique occupe dans l'histoire de l'art. D'une façon générale on peut admettre qu'au moment où un style était déjà représenté en Hongrie par un nombre assez considérable de monuments artistiques, il commençait à influencer l'architecture en bois aussi. Etant donné qu'il s'agissait de l'emprunt ou tout au plus de l'adaptation de certaines formes bien développées qui avaient pris naissance auparavant dans l'architecture en pierre et non pas de l'invention de motifs nouveaux, il est à croire que les premiers monuments en bois influencés par l'art européen ne devaient guère différer sensiblement des monuments en pierre de la même époque. C'est dans la technique de la réalisation que la différence était probablement plus sensible, puisqu'il fallait adapter les formes de l'architecture en pierre à une nouvelle matière, au bois. Il est fort probable que les premiers monuments en bois qui aient subi l'influence de l'art occidental, se trouvaient dans le voisinage des centres intellectuels et qu'ils servaient de modèle aux autres villages pour l'introduction des

<sup>130</sup> M. Domanovszky (o. c. p. 37) cherche à reconnaître dans la clôture demi-circulaire et dans l'abside des églises en bois de Kisdobrony (démolie en 1784) et de Juonesd (com. d'Arad, bâtie en 1850) l'influence du style roman. Quand il s'agit de monuments aussi tardifs, une telle influence est difficilement admissible, puisque la conservation des traditions n'admet pas les sauts chronologiques de ce genre. Il est beaucoup plus probable que ces clôtures demi-circulaires furent construites sur le modèle des églises baroques où ce motif est très répandu.

innovations qui, passant d'une région à l'autre, devaient s'adapter partout aux conditions locales.

Pendant la première période de la royauté chrétienne et de l'architecture religieuse hongroise, ce fut le style roman qui agit sur le plan des églises en bois. Celles-ci avaient à cette époque un chevet demi-circulaire ou plus souvent rectiligne. Aussi le casque simple quadrangulaire dérive vraisemblablement de l'architecture romane. C'est aux XIII<sup>e</sup>—XIV<sup>e</sup> siècles, époque de la grande expansion du style ogival, qu'on commença à construire des absides polygonales et des casques composés de formes coniques et pyramidales. Il est vraisemblable qu'à cette époque il y avait déjà sur certaines fortifications des casques à galerie. Un siècle plus tard, à la fin du XV<sup>e</sup>, on voit apparaître en Hongrie les premiers spécimens des quatre tourelles. La fusion des tourelles avec le casque à galerie peut remonter à la dernière période de l'art gothique, c'est-à-dire à la première moitié du XVI<sup>e</sup> siècle. Il est peu probable qu'il y eût des arcades avant la seconde moitié du XVI<sup>e</sup> siècle. L'influence de l'art baroque, qui se manifeste d'ailleurs sporadiquement, est à placer aux XVII<sup>e</sup>—XVIII<sup>e</sup> siècles. Les données qui sont actuellement connues, confirment en tout cet ordre chronologique qui correspond à peu près à celui de l'expansion en Hongrie des styles historiques.

Les motifs que nous avons développés dans le chapitre second, nous obligent à admettre que le premier âge d'or de l'architecture en bois hongroise était aux XIV<sup>e</sup>—XV<sup>e</sup> siècles, et le second, pour lequel nous avons le témoignage des monuments artistiques, aux XVII<sup>e</sup>—XVIII<sup>e</sup> siècles. Le XIX<sup>e</sup>, c'est déjà une époque de décadence, bien qu'on construise même de nos jours de petits clochers et de petites églises.

Les églises en bois de Hongrie se conformaient dès le début aux modèles occidentaux et c'est du style gothique qu'elles reçurent leurs éléments essentiels auxquels les périodes ultérieures n'apporteront que des modifications peu considérables, provoquées par les conditions locales. Le point de départ de l'évolution des tours en bois isolées est à chercher au contraire dans un type de clocher en forme de tente, qui était puissamment influencé par l'art de l'Asie Orientale. Plus tard, sous l'effet de l'architecture en pierre d'origine occidentale, ces formes primitives furent de plus en plus rapprochées de la structure des tours en pierre. Du mélange intime de l'architecture en bois hongroise avec des motifs des styles historiques naquit le casque à galerie et à quatre tourelles, cette création originale qui après quelque temps

s'enrichit encore du motif des arcades. Ce nouveau type ne resta pas borné aux tours d'église, mais fut introduit dans la construction des clochers aussi.

Les spécimens les plus caractéristiques et les plus purs des tours de type ancien se trouvent dans la Transylvanie Orientale (*Magyarnagyfűlpös, Mezőcsávás, Toldalag, Póka, Sepsikálnok*), tandis que dans la Transylvanie de l'Ouest et la région transtibiscine — abstraction faite de quelques tours représentant le style ancien — c'est un type récent, né de la combinaison de l'ancien clocher en forme de tente et de certains éléments de l'architecture en pierre, qui est prédominant. Dans la Haute Hongrie l'architecture en pierre du style renaissance exerça une influence décisive sur la construction des tours en bois. Les petits clochers de la Transdanubie sont autant de produits simples et touchants de l'imagination populaire. Les clochers plus grands (*Nemesnép, 1793*) y représentent aussi le type archaïque. Il est fort probable qu'au commencement de l'évolution, les types anciens étaient généralement répandus et qu'ils ne furent abandonnés que plus tard, par suite de la pénétration plus ou moins intense des influences occidentales. Là où l'on était moins disposé à imiter les motifs d'importation, on conservait naturellement avec plus de fidélité les motifs archaïques.

Parmi les styles historiques c'est certainement l'art gothique qui a marqué l'architecture en bois hongroise de l'empreinte relativement la plus durable ou, pour mieux dire, c'est lui dont les formes sont le plus près des tendances de l'art hongrois du bois. Bien qu'on ait le droit incontestable de faire dériver certains éléments formels (casque à galerie, casques composés de la combinaison de formes coniques et pyramidales, quatre tourelles, etc.) de l'architecture gothique, on doit reconnaître que les monuments où ces motifs se rencontrent en Hongrie, représentent une mentalité bien différente de l'esprit de l'art gothique. Les motifs gothiques ne donnent pas l'essence des constructions en bois hongroises, puisqu'ils y apparaissent sous des formes complètement assimilées à l'architecture en bois. Ce qui est vraiment important, ce n'est pas l'influence formelle et l'emprunt des motifs, mais plutôt l'utilisation des motifs d'importation. Quand il s'agit de monuments aussi remarquables et aussi originaux de l'architecture en bois hongroise que les tours en bois de *Mezőcsávás, Magyarsáros* et *Krasznarécse*, il est impossible de saisir l'essence de ces édifices par les notions de l'art gothique. Les monuments hongrois sont foncièrement différents du contenu spirituel et formel de ces no-



tions. Si leur aspect extérieur nous fait penser à l'art ogival, ce n'est pas le résultat d'une affinité de style, mais tout simplement une ressemblance superficielle due à certains éléments d'origine gothique. Ce qui est infiniment plus important, c'est la conception spécifiquement hongroise des formes par laquelle notre peuple a créé, sous l'impulsion reçue de l'art gothique et en lui empruntant certains motifs, des monuments originaux où l'apport de ses propres tendances est prédominant. C'est pourquoi nous jugeons très problématiques les efforts par lesquels certains chercheurs veulent définitivement attacher à l'architecture en bois religieuse des Hongrois l'épithète „gothique" qui, en raison des faits exposés ci-dessus, prête à confusion. Cette épithète est susceptible de suggérer l'idée que notre architecture de bois remonte dans son ensemble à l'art gothique ce qui n'est certainement pas admissible. Il est bien certain que la pénétration de l'art gothique en Hongrie y a déjà trouvé un vieux type de clocher qu'elle n'a fait qu'enrichir d'éléments nouveaux, sans en effacer le caractère primitif.

\*

Contrairement à ce que nous venons de dire des problèmes relatifs à la structure, à l'origine et à l'histoire des diverses formes de l'architecture en bois, nous ne devons attribuer qu'une importance beaucoup plus réduite à ceux d'ordre technique. La technique ne détermine pas en elle-même le caractère d'une oeuvre d'art; le plus qu'elle puisse faire, c'est la modifier.<sup>131</sup> Les procédés techniques — quelque grandes que soient sous ce rapport les différences d'une région à l'autre — ne constituent certainement pas les traits essentiels de l'art d'un peuple ou d'une région. Nous ne saurions souscrire à la thèse qui consiste à attribuer certaines formes de l'architecture en bois uniquement à telle ou telle race et à considérer leur invention comme le mérite incontestable de la race en

---

<sup>131</sup> M. Domanovszky insistant sur l'importance primordiale de la technique (o. c. pp. 18—9) cherche à expliquer par là la formation des types et les divergences qui se laissent observer entre eux. A propos des types des églises il examine p. ex. un groupe de monuments où „la structure de la tour est intimement liée à celle de l'église". Il prend pour point de départ l'église de Kosztrina et croit reconnaître les étapes ultérieures de l'évolution dans les églises roumaines de Transylvanie qui sont surmontées d'une tour (o. c. pp. 22—3). Il est certain que dans la structure de ces monuments il y a certaines ressemblances lointaines; mais malgré celles-ci, il ne s'agit pas des variantes du même type, mais de deux types nettement distincts qui, nés dans les conditions bien diverses, remontent à des styles tout à fait différents.

question. Par suite des contacts qui ont lieu entre les peuples, la technique peut très facilement passer d'un pays à l'autre, et la nécessité, qui est toujours la première condition du travail, peut l'imposer à plusieurs peuples à la fois. Ces principes généraux n'excluent naturellement pas la possibilité d'attacher à tel peuple telle innovation technique qui apporte au schéma primitif certaines modifications; les innovations de ce genre peuvent être, certes, caractéristiques pour un certain territoire, mais elles ne doivent pas s'effectuer nécessairement sur tous les points de la région en question.

En considération de ces faits nous pouvons dire que par rapport à l'architecture en bois hongroise, il importe relativement peu de savoir s'il y a là des éléments d'emprunt et dans le cas où il y en aurait, à quel peuple nous avons emprunté les divers procédés techniques. Même en admettant que nous avons emprunté à quelque autre peuple la connaissance d'une technique plus avancée, il est bien certain que le caractère de nos édifices n'est pas un élément d'importation, mais qu'il est entièrement à nous. Et c'est l'essentiel. Il ne faut pas d'ailleurs oublier que nos connaissances actuelles sur la préhistoire des Hongrois rendent fort probable que les conquérants de la patrie danubienne avaient déjà apporté avec eux des notions d'architecture en bois solidement établies. Non seulement les données positives, mais aussi le raisonnement logique nous conduit à cette conclusion. Avant d'arriver dans le bassin des Karpathes, le peuple hongrois avait absorbé des populations qui, à leur tour, avaient parcouru presque toute l'Asie et toute l'Europe Orientale. Ces populations avaient certainement vu des édifices en bois. Dès que les Hongrois eurent atteint la nouvelle patrie qui était couverte d'immenses forêts et où le bois constituait presque la seule matière possible de la construction, les souvenirs des anciennes impressions furent mises à contribution et les conditions locales amenèrent nécessairement nos ancêtres à découvrir aussi les procédés techniques qui leur étaient indispensables.

Le fait que les Germains, les Slaves et d'autres peuples édifient en bois leurs maisons et leurs églises, et que leur technique est dans certains cas très semblable à celle des Hongrois, ne suffit pas à prouver que ces derniers leur aient emprunté des procédés techniques. Ces coïncidences s'expliquent fort bien par la similitude des conditions locales. Ce qui est important, c'est que les tendances créatrices de chaque peuple présentent des différences nullement négligeables et qu'elles se manifestent jusqu'à l'aspect

extérieur des maisons, sans parler du caractère ethnique très prononcé des diverses architectures religieuses nationales.

Il est vrai que dans la terminologie actuelle de l'architecture en bois les mots d'origine slave sont assez nombreux. Toutefois c'est un fait qu'à côté de ces termes slaves on y rencontre souvent aussi des équivalents hongrois. Dans la langue ancienne le nombre de ces derniers devaient être encore plus élevé; depuis, beaucoup sont tombés en désuétude ou n'ont subsisté que dans quelques dialectes lointains (en Transylvanie chez les Sicules on continue à dire *rakófa* au lieu de *borona*). Un mot peut facilement passer d'une langue à l'autre, même pour désigner des notions déjà connues. Le caractère slave des termes techniques n'implique donc pas nécessairement qu'auparavant les notions désignées par eux eussent été tout à fait inconnues aux Hongrois.

Dans l'architecture en bois hongroise on trouve aussi bien les murs construits de solives horizontales que ceux en clayonnage. Les premiers sont relativement rarement mentionnés,<sup>132</sup> mais il est probable qu'au commencement, la plupart des églises furent construites de cette manière. En Kalotaszeg et dans le pays des Sicules on construit même de nos jours des maisons en solives horizontales. Cette espèce de technique est particulièrement développée au comitat de Csik. Il est curieux de signaler que dans leurs maisons les Hongrois font généralement enduire de mortier et badigeonner les murs de ce genre. Seuls les murs des communs restent dans leur état primitif. Par suite de la diminution graduelle des zones boisées, on commença plus tard à donner préférence au clayonnage, parce que celui-ci exigeait moins de bois et pouvait être construit même de matériaux d'une qualité inférieure. Cette technique était, dès le début, connue aux Hongrois de toutes les régions. Un grand nombre de nos églises en bois ont des murs en clayonnage. Dans ce cas la charpente de l'édifice qui

<sup>132</sup> Nos données indiquent rarement la matière des églises en bois. Dans la plupart des cas, on n'y trouve qu'une indication très sommaire („église en bois", etc.). Pour quelques-uns il est certain, d'après des descriptions plus détaillées, que les murs étaient faits en clayonnage. Les données qui permettent d'établir que les murs étaient construits en solives horizontales et non pas en clayonnage, sont plus rares. Jusqu'ici nous ne connaissons parmi les églises bâties en solives horizontales que les suivantes: en Transdanubie *Cséb*, dans le „Partium" *Munkács*, *Nagyvárad*, *Fülesd*, *Nagybánya*, en Transylvanie *Verespatak*, *Kolozsnagyida*, *Tuson*, *Görgényüvegcsür*, *Hagymásbodon*, *Iszló*, *Vadad*, *Kobátdemetertalva*. Comme les données se rapportent bien rarement à la technique de la construction, on n'en peut tirer aucune conclusion sur la fréquence relative de l'emploi des diverses techniques.

est construite de solives, est recouverte d'une haie composée de branches et de pieux. Ensuite on enduit les murs de boue et on les badigeonne. Il y a quelques analogies entre cette espèce de clayonnage et une autre technique qui, en Europe Occidentale, est connue sous le nom de „Fachwerkbau" (construction à colombage). Au moyen âge celle-ci était fort répandue aussi bien dans l'architecture religieuse que dans la construction des maisons d'habitation. La différence entre ces deux techniques consiste en ce que dans „Fachwerkbau" l'aspect extérieur est toujours dominé par la forme de la charpente — dont les vides sont remplis par d'autres matériaux, — tandis que dans le clayonnage hongrois la charpente de bois est invisible, étant complètement recouverte de l'enduit extérieur. Ici la partie essentielle de la construction n'est pas la charpente elle-même, mais la combinaison de la charpente et du clayonnage.

Les clochers isolés représentent une technique très développée qui comporte une charpente en bois. Du point de vue de la structure,<sup>133</sup> ils peuvent être de deux espèces: à quatre ou à huit pieds, suivant le nombre des poutres disposées en carré qui soutiennent la cage de la cloche. Ceux à huit pieds ont des dimensions plus imposantes; leur axe est constituée par une poutre particulièrement longue (en hongrois: *császárfa*) qui, partant de la base du clocher s'élève jusqu'au sommet du casque. Les soutiens sur lequel l'édifice repose, sont recouverts de dehors par un larmier de bardeaux dont les bordures extérieures s'appuient sur des étais peu élevés. Le nombre de ces derniers varient de 12 à 16, suivant que le clocher lui-même a 4 ou 8 pieds. Tous ces soutiens, aussi bien les intérieurs que les extérieurs, reposent sur 4 ou 5 pièces de bois qui servent de base, et dont la disposition est imitée en haut d'abord par les poutres du grenier et ensuite par celles de la cage de cloche. Les poutres horizontales ne croisent jamais les verticales, puisque celles-ci qui portent tout le poids de l'édifice, ne doivent

<sup>133</sup> Cf. G. Szinte, *Kolozsmegyei fatemplomok* („Les églises en bois du comitat de Kolozs". Néprajzi Értesítő, XIV. 1913. pp. 1—31) où la technique des monuments en bois est soumise à une analyse détaillée. On y trouve aussi plusieurs gravures et plans. — M. Domanovszky (o. c. p. 15—16) a introduit un nouveau principe de classement distinguant parmi les tours en bois celles qui reposent sur quatre traverses et celles qui reposent sur cinq. (chez Szinte on en trouve des types à 4 et à 8 pieds). Cette innovation n'est guère heureuse. Le nombre des traverses est une conséquence du nombre des pieds et non pas inversement. Il est encore à remarquer que la manière dont les tours sont construites, n'a rien à voir, malgré l'affirmation de M. Domanovszky (o. c. p. 19), avec les constructions à mât.

pas être affaiblis par des entailles. Les soutiens sont fixés de dedans par des appareils à croisette, dits *vihargerenda*. L'aboutement des poutres se fait par toutes sortes d'encastremets. Jadis on ne se servait pour la construction que de clous de bois.

La structure des casques de tour est identique avec celle des clochers isolés; ces casques sont, à vrai dire, des clochers placés sur un haut socle de pierre.

Les clochers sont construits généralement en bois de chêne; dans la construction des maisons et des églises, l'emploi du bois de sapin est également fréquent. Les pièces de bois sont taillées dans la forêt d'où on les transporte au village pour en composer l'édifice. Pour y réussir plus facilement, les charpentiers marquent souvent les pièces de signes spéciaux (lignes, cercles, formes angulaires, chiffres, lettres) qui indiquent les poutres qui devront rester ensemble.

Selon nos documents le peuple a toujours construit lui-même ces édifices en bois. Il est certain que depuis l'établissement des Hongrois dans leur patrie actuelle, le peuple n'a cessé de connaître l'art de construire en bois. C'est d'ailleurs une thèse que nos chercheurs ont toujours admise sans discussion. C'est précisément la provenance incontestablement populaire qui constitue le charme particulier des édifices en bois et qui les rend si attrayants pour les spécialistes aussi. Les constructeurs étaient des sculpteurs rustiques, des charpentiers et des meuniers qui, selon le témoignage des noms qui nous sont actuellement connus, étaient tous d'origine hongroise.<sup>134</sup> Le peuple hongrois, n'ayant jamais perdu le contact avec la nature, appréciait toujours la sculpture en bois dont la matière provenait de la nature vivante. Un poème transylvain qui date de 1644 et qui fut écrit à la demande d'un meunier de Kolozs, fait l'éloge de la charpenterie en des termes

<sup>134</sup> Pour les sculpteurs en bois hongrois cf. les notes suivantes de l'étude présente: 58 (XIV<sup>e</sup>—XVI<sup>e</sup> s.), 61 (sur l'activité des sculpteurs en bois) 63—64 (sculpteurs sicules du XVI<sup>e</sup> siècle) 69 (Transdanubie), 70 (Alföld), 71—72 (Haute-Hongrie), 84 (région transtibiscine), 86 (l'industrie du bois en Transylvanie), 88 (Transylvanie-Kalotaszeg), 89 (Transylvanie-Szilágyság), 90 (Transylvanie du Nord et Centrale), 91 (Transylvanie-Kolozsvár), 92, 94 (Transylvanie-district de la Maros), 96 (Transylvanie-district d'Udvarhely), 99 (Transylvanie-Háromszék), 98 (Transylvanie-Csik et Gyergyó), 99 (Moldavie). V. encore les noms des maîtres qui sont insérés dans le texte où se trouvent dans la première partie de l'Appendice. En ce qui concerne les charpentiers qui construisaient des ponts cf. Balogh, o. c. p. 63, note 100. On trouvera une énumération chronologique de tous les noms de maître dans la seconde partie de l'Appendice.

pleins d'enthousiasme et ne préfère à ce métier que l'agriculture.<sup>135</sup>

En dehors des particularités d'ordre technique et formel, il y a encore des détails de style qui confèrent un aspect facilement discernable à l'architecture en bois hongroise. C'est dans la construction des tours en bois que les tendances artistiques de notre peuple se révèlent le mieux. Nos églises en bois — au moins les édifices actuellement connus — sont des monuments simples et modestes dont le seul décor est l'ornementation en fleurs du plafond et de l'ameublement.

Tous les monuments hongrois sont caractérisés tout d'abord par une mise-en-relief objective de leurs particularités structurives. Les tours nous impressionnent surtout par leur structure dont la charpente se trahit par des lignes nettes et précises. On y remarque la disposition excellente des dimensions et les proportions harmonieuses et bien équilibrées. Les dimensions horizontale et verticale gardent toujours la juste proportion; aucune d'elles n'est exagérée au détriment de l'autre.

Conformément à cette prépondérance des éléments structifs, la décoration est très sobre et modeste: dans la plupart des cas, elle est bornée à la dentelure incisée en planche de la galerie et aux moulures des arcades et des colonnes de galerie. Cette construction fort raisonnable, caractérisée par une certaine tendance de modération, donne à nos édifices un caractère particulier que nous pourrions qualifier d'antropomorphique. Chaque édifice est un individu qui a ses traits à lui. Ce sont presque des personnes vivantes, si immédiate et si suggestive est la manière dont ils révèlent, avec les moyens les plus simples, la mentalité d'un peuple. Ce caractère humain explique suffisamment pourquoi ces monuments restent toujours solidement attachés à la terre et au milieu. Ce qui est essentiel en eux, c'est commun aux édifices et à tout ce qui les entoure. C'est juste sur ce point qu'ils se séparent nettement des tendances de l'art gothique. Quoique certains motifs dérivent du style ogival, les tours ne sont jamais démesurément hautes, même si leurs dimensions sont imposantes. La tour hongroise ne peut s'élever qu'à une hauteur qui reste en proportion avec les dimensions de sa partie inférieure, c'est-à-dire jusqu'à ce qu'elle ne perd pas son contact avec la terre. On se plaît à

<sup>135</sup> János Bodó de Szentmárton, *Az malom es acs mestersegnek Dulséretiről valo Enek* („Chant de louange de la meunerie et de la charpenterie”), Lócse, 1647. L'auteur était pasteur unitaire d'abord à Toroczkószentgyörgy, ensuite à Kolozs.



imaginer les tours en bois comme des constructions très hautes dont le sommet se perd dans les nuages. On est persuadé que c'est tout simplement une espèce d'art gothique en bois qui, par suite de sa matière plus légère, peut s'envoler plus librement vers le ciel. Cependant il n'en est rien; l'architecture en bois des Hongrois est un argument décisif contre pareilles assertions. Ses monuments, par leurs dimensions et leurs proportions, se conforment entièrement aux conditions humaines. On y retrouve le trait essentiel de toute manifestation artistique hongroise: une certaine robustesse bien réelle qui représente un attachement solide à la réalité qu'on cherche pourtant à concilier avec une sorte de spiritualité idéale. Il serait, en revanche, tout à fait inutile d'y vouloir découvrir l'élément transcendantal.

Ces qualités sont si manifestes qu'elles font distinguer à la première vue nos monuments de ceux des autres peuples. Pour se convaincre de l'existence réelle de ces différences fondamentales, on n'a qu'à comparer un clocher transylvain à un monument roumain ou saxon de la même province. Même s'il y a des motifs communs, le caractère racial s'y révèle d'une manière qu'on ne peut méconnaître. Dans ce cas il s'agit non pas d'une diversité des formes, mais d'une divergence foncière des mentalités créatrices. L'architecture en bois des Roumains est caractérisé précisément par l'élément transcendantal: chez eux, on élève la tour aussi haut que possible. Cette exagération de l'extension verticale des dimensions, ces proportions raffinées, fragiles et invraisemblables, ces hauts casques minces et pointus marquent le maximum du caractère transcendantal qu'il est encore possible de représenter par les moyens techniques de l'architecture en bois. Mais regardons les casques en bois des tours saxonnes: ceux-ci sont bas et robustes, et continuent à souligner le caractère défensif qui avait été jadis leur destination particulière.

Les détails que nous venons de résumer, donnent aux tours en bois hongroises un caractère archaïque qui — même s'il ne remonte pas en tout aux faits primitifs dont le souvenir pouvait subir des modifications ou s'effacer de bonne heure — représente, hors du temps et sous une forme immuable, les tendances créatrices du peuple hongrois, que seul l'art populaire était capable de maintenir dans cette pureté.

Si l'on prend en considération le fait que par suite des propensions naturelles et des conditions de vie du peuple, la plupart des produits de l'art populaire sont mis au service de buts décoratifs, l'importance de l'architecture en bois semble être encore

plus grande. Dans l'art populaire hongrois les tours en bois traduisent dans la langue de l'art certaines rares tendances de caractère constructif, qui sont peut-être les dernières survivances de traditions très lointaines. Si dans nos appréciations esthétiques nous prenons pour critère principal l'harmonie parfaite de la forme et du contenu, nous devons établir que les meilleurs monuments de notre architecture en bois ne le cèdent en rien aux monuments de l'architecture en pierre. De même que les grands styles historiques représentent les tendances artistiques d'un peuple, nos édifices en bois révèlent l'âme du peuple hongrois d'une manière aussi grandiose que notre poésie et notre musique.

## V.

Chacun des peuples qui, sur le territoire de la Hongrie d'avant-guerre, entouraient les masses hongroises, avait une riche architecture en bois, dont des monuments les plus remarquables étaient depuis longtemps connus par les travaux des spécialistes hongrois et étrangers. Avant de terminer cette étude synthétique, nous devons nous occuper d'une manière détaillée de certains problèmes de l'architecture en bois des Roumains qui, par suite des relations étroites et fréquentes entre Hongrois et Roumains, touchent de près aussi à l'histoire de l'art hongrois.<sup>136</sup>

<sup>136</sup> Pour la bibliographie de l'architecture en bois des Roumains de la Transylvanie et de l'Ancien Royaume cf. Balogh, o. c. p. 70, note 120—1. Pour la bibliographie de l'architecture transylvaine qu'on trouve réunie dans la note 120, cf. encore L. Kelemen, *A Mezőség széléről* („Sur la bordure du Mezőség”). Erdély. VIII. 1899. pp. 52—3; idem. *A szász-banyiczai gör. kath. fatemplom* „L'église en bois gréco-catholique de Szász-Banyicza”. Erdély IX. 1900. pp. 50—1.; E. Meteș, *Istoria bisericii românești din Transilvania*. I. Sibiu, 1935. pp. 59, 146—152, 236—237, 405—412, 472.; C. Petranu, *Noui cercetări și aprecieri asupra arhitecturii de lemn din Ardeal*, București, 1936.; idem. *L'art roumain de Transylvanie*. — La Transylvanie. Bucarest, 1938. pp. 484—496.; Popa, A.: *Biserici de lemn din Ardeal*. — Anuarul Comisiunii Monumentelor Istorice. Secț. pentru Transilvania. Vol IV. 1932—1938. Cluj, 1938. pp. 55—154.; C. Petranu, *Nouvelles discussions sur l'architecture de bois de la Transylvanie*. Bucarest, 1939.

A la bibliographie de l'architecture en bois de l'Ancien Royaume il faut encore ajouter les données suivantes; J. Trajanescu, *Mănăstirea dintr'un lemn și mănăstirea Govora*. Buletinul Comisiunii Monumentelor Istorice III. București, 1910. p. 41; V. Drăghiceanu, *Vechia biserică de lemn din Grămești Vâlcei*. Buletinul III. pp. 110—4; G. Bals, *Biserica de lemn din Pârși*. Buletinul VIII. București. 1915. pp. 124—5.; V. Brătulescu, *Biserici din Transilvania și Bucovina*. Buletinul XXVIII. Vălenii de Munte, 1935. p 81—86.



Dernièrement M. Coriolan Petranu a résumé, dans un de ses nombreux travaux,<sup>137</sup> l'importance de l'architecture en bois de son peuple dans les deux points suivants: 1. valeur esthétique et historique; 2. caractère spécifiquement roumain. Nous n'avons aucun motif pour contester le bien-fondé de ces deux thèses. Il faut reconnaître que l'architecture en bois roumaine a en effet produit des monuments très remarquables dont la plupart se trouvent dans les comitats de la Transylvanie Occidentale (*Szatmár, Kolozs, Szolnok-Doboka*). A peu d'exceptions près, ils représentent vigoureusement la conception spécifiquement roumaine qui se distingue très nettement, aussi bien par son esprit que par ses formes, de l'art des Hongrois et des Saxons.

Néanmoins on peut se demander de quelle origine sont les éléments constitutifs de l'architecture en bois des Roumains, en d'autres termes sous l'influence de quels courants artistiques les maîtres roumains ont créé les formes particulières de leurs oeuvres. En examinant ces problèmes, on ne diminue nullement la valeur esthétique et historique des monuments de l'architecture roumaine.

Ce qui nous frappe tout d'abord au cours d'une analyse pénétrante, c'est la grande différence qui sépare les monuments transylvains de ceux de *la Moldavie* et de *la Valachie*. Même ces derniers diffèrent sensiblement entre eux. Dans la plupart des cas, les églises moldaves n'ont pas de tour; leur plan est longitudinal ou réunit en soi les particularités des constructions centrales et longitudinales. Les églises de Valachie sont plus simples, de forme centrale ou longitudinal. L'abside polygonale est très fréquente. Leur décoration caractéristique consiste dans la construction d'un portique sur la façade. Les églises en bois sont assez rares dans l'Ancien Royaume. On n'y trouve aucune trace de ces tours richement décorées qui caractérisent l'architecture roumaine de Transylvanie. Le domaine principal de l'architecture en bois des Roumains est à chercher certainement en-deçà des Karpathes, en *Transylvanie*.

L'architecture de cette province — quoique certains traits comme p. ex. les formes du plan des églises en bois sont assez fixes — ne présente pas un aspect homogène. En général le plan allongé domine, de même que la clôture polygonale. Au côté Sud de l'église on rencontre souvent un portique à arcades. La tour est

<sup>137</sup> C. Petranu, *Bisericile de lemn ale Românilor ardeleni în lumina aprecierilor străine recente*. Sibiu, 1934. p. 14, 52.

placée sur la façade et forme un tout avec l'église. Dans la plupart des cas, elle n'a pas de tronc et la partie inférieure, à galerie saillante, de son casque s'appuie directement sur le toit. Il en résulte que seul le casque donne à la tour une hauteur convenable. Quant aux formes de la tour, elles varient d'une région à l'autre. Au comitat d'*Arad* l'influence du style baroque est prépondérante. Les casques qui ont le plus souvent la forme d'un oignon, sont fermées de tous côtés. Ce ne sont que les ouvertures régulières des fenêtres qui rompent parfois l'unité de leur surface. Les églises de *Bihar* — au moins les plus remarquables — ont une haute tour à arcades, et il n'est pas rare d'y voir paraître aux quatre coins du casque aussi les tourelles caractéristiques. En *Kalotaszeg* et dans les régions voisines, aux comitats de *Szolnok-Doboka* et de *Szatmár*, et plus loin au *Máramaros*, les quatre tourelles dominent l'architecture religieuse. C'est ici que se trouvent les plus belles tours à arcades (*Felsőfüld, Berzencze, Dióshalom*) et les monuments les plus précieux des Roumains. Dans les zones limitrophes (d'un côté en *Bihar* et *Arad*, de l'autre en *Alsó-Fehér, Torda-Aranyos*, etc.) les arcades sont plus simples et les tours plus basses. En *Hunyad* les hautes tours réapparaissent, avec de beaux casques, souvent à arcades, qui sont communs aux églises en bois (*Radulesd*) et aux tours des églises en pierre (*Guraszáda, Kristyór, Ribicze, Vajdahunyad*). Les casques doubles représentent un autre type (*Bakonya, Erdőfalva, Szentandrás*): c'est un casque pyramidal surmonté, au deuxième tiers de sa hauteur totale, d'un second casque plus petit, de forme conique ou pyramidale.

A l'est de *Kolozsvár* il n'y a plus de hautes tours. A l'avis d'Athanase Popa, la région de la *Haute-Maros* est caractérisée par les tours basses et petites (*Mezőbánd, Radnót*).<sup>138</sup>

Les églises en bois des comitats de *Maros-Torda*, de *Küküllő* et d'*Alsó-Fehér* forment un groupe à part. Dans ces régions la tour n'appartient pas à l'église, mais en est détachée. C'est donc un clocher isolé (*Királyfalva, Magyarherepe, Magyarsülye, Sövényfalva* etc.).

Comment peut-on expliquer la genèse de ces variantes régionales? La race qui les a créés, est partout la même. La cause des différences doit donc être cherchée dans le milieu. Il faut examiner la nature des conditions artistiques que le milieu pouvait

<sup>138</sup> A. Popa, *Biserici vechi de lemn românești în Ardeal*. — Anuarul Comisiunii Monumentelor Istorice. Secț. pentru Transilvania pe 1930—31. Cluj, 1932. p. 257.

offrir aux maîtres roumains. Il en ressort que nulle part les églises roumaines ne se trouvent dans une région inculte ou hermétiquement isolée des influences extérieures, et qu'au contraire, le domaine de leur répartition géographique est pénétré d'une haute culture artistique. Il est absolument inimaginable que l'architecture roumaine se formât indépendamment de la culture qui l'entourait et dont les monuments s'offraient aux yeux des artisans roumains un peu partout. S'il est possible de démontrer des faits parallèles entre ces variantes régionales et la culture artistique du milieu, force nous est d'admettre l'existence de certains rapports entre elles.

Les églises en bois de l'Ancien Royaume<sup>139</sup> suivent fidèlement jusqu'à la construction du toit, la forme des églises en pierre. Leur nef oblongue, à l'abside polygonale, est étroitement liée au style gréco-byzantin des églises en pierre. Il est bien connu que celui-ci s'enrichit de beaucoup d'éléments occidentaux (comme p. ex. l'abside polygonale), importés en Moldavie surtout pendant le règne d'Etienne le Grand, par les constructions des Hon-

<sup>139</sup> En Moldavie et en Valachie la culture occidentale fut connue par l'intermédiaire de l'Eglise catholique hongroise; les femmes hongroises des voïvodes jouèrent un rôle très important dans sa pénétration. La mère du voïvode Pierre Muşat (1378—91), Marguerite était une dame hongroise qui en 1377 fit bâtir à Szeret un cloître et une église, et les confia aux dominicains hongrois (G. Lükő, *Moldva alapításának mondáihoz*, „Contribution aux légendes de la fondation de la Moldavie”: *Ethnographia-Népélet*. XLVII. 1936. p. 53). La femme d'Alexandre le Bon (1400—32), Marguerite Losonczi était également une Hongroise (morte en 1410). Elle fut enterrée dans l'église catholique de Moldvabánya (cf. la relation de Paolo Bonici d'environ 1632. — *Diplomatarium Italicum*. II. Roma. 1930. p. 336.; la relation de Pietro Diodato en 1641 — *Diplomatarium Italicum* IV. Roma, 1939 p. 116—117). Bandinus la vante comme la fondatrice de l'Eglise catholique de Moldavie (*Analele Academiei Române* 1893/94. p. 243—244.) et Pietro Diodato rappelle qu'elle avait fait construire l'église et le cloître de Bákó pour des franciscains hongrois (*Diplomatarium Italicum* IV. p. 121. — cf. encore J. Lupaş, *A román nemzet története*, „Histoire du peuple roumain”. éd. II. 1921., p. 65; M. Costăchescu, *Documente moldoveneşti înainte de Ştefan cel Mare*. I, Iaşi, 1931, p. 295). Parmi les voïvodes de la Valachie Alexandre Basaraba, Mircea I., Vlad Ţepeş épousèrent aussi des dames hongroises. (L. Elekes, *A magyar-román viszony a Hunyadiak korában*. „Les relations hongroises-roumaines à l'époque des Hunyadis”. — Mátyás király emlékkönyv. „Hommage au roi Mathias Corvin.” rédigé par E. Lukinich. I. Budapest, 1940. p. 218.) Selon la tradition, le voïvode Radu fit bâtir dans la seconde moitié du XIV<sup>e</sup> siècle une église à Câmpulung, en Valachie, pour les catholiques (cf. C. Giurescu, *Istoria Românilor*. I. Bucureşti, 1935. p. 360). Le siège épiscopal fondé à Curtea de Argeş sous la protection de Louis le Grand, roi de Hongrie (mort en 1382), appartenait

grois et des Saxons catholiques de cette province. En ce qui concerne les plans centraux et les portiques des façades, ils sont en relation avec les constructions de style byzantin de l'Ancien Royaume. En Transylvanie, au comitat d'Arad, les casques en forme d'oignon trouvent leur explication dans l'architecture baroque qui est très répandue dans cette région. Les églises en bois roumaines à quatre tourelles et à arcades de Kalotaszeg et des régions limitrophes<sup>140</sup> coïncident géographiquement avec la réparti-

---

à l'archevêché de Kalocsa (v. E. Miskolczy, *Magyarország az Anjouk korában*, „La Hongrie à l'époque angevine”. Budapest, 1923. p. 123; B. Jancsó, *Erdély története*, „Histoire de la Transylvanie”. Cluj-Kolozsvár. 1931. pp. 65—66; V. Drăghiceanu, *Curtea Domnească din Argeș*, București, 1923. p. 42. Buletinul Comisiunii Monumentelor Istorice. Anul X—XVI. 1917—1923). Ces édifices ecclésiastiques fondés par les princes, et puis les églises des Hongrois de Moldavie — ainsi que celles des colonies catholiques saxonnes de la même province — étaient bâtis sans doute dans le style occidental de l'époque. C'est alors que bien des motifs ogivaux d'origine occidentale pénétrèrent dans l'architecture de l'Eglise d'Orient (cf. surtout G. Balș, *Bisericile lui Ștefan cel Mare*. Buletinul. VIII. București, 1925 et idem. *Bisericile moldavenești din veacul al XVI-lea*. Buletinul. XXI. București, 1928, où l'on trouve beaucoup de plans médiévaux de caractère occidental et nombre de motifs architecturaux de caractère gothique. Pour la Valachie cf. N. Ghica-Budești, *Evoluția arhitecturii în Muntenia*. București, 1927. Pl. I—IV. Buletinul, fasc. 53—4 et idem. *Evoluția arhitecturii în Muntenia și în Oltenia*. București, 1931. Pl. XII. Buletinul, fasc. 63—66).

<sup>140</sup> Les églises en bois des Roumains de la région de la Haute-Tisza furent considérablement influencées par l'architecture en bois des Ruthènes, comme en témoignent les tours placées non pas sur la façade, mais un peu plus en arrière et les toits doubles. Dans son dernier ouvrage (*Nouvelles discussions sur l'architecture de bois de la Transylvanie*. Bucarest, 1939, p. 6) M. Petranu soutient, à propos du comitat de Bereg, situé dans la région de la Haute-Tisza, la thèse contraire, d'après laquelle les Ruthènes auraient dû emprunter aux Roumains le plan longitudinal des églises de bois. A l'appui de sa thèse il suppose que les Roumains ont précédé les Ruthènes dans ce pays, et que les derniers n'y immigrèrent qu'au XVI<sup>e</sup> siècle. Pour infirmer cette argumentation spécieuse, il suffit de remarquer que déjà à l'année 1418 les Ruthènes eurent des églises en bois à Dolha, Makarja et Sarkad, c'est-à-dire dans trois villages du comitat Bereg (cf. la note 51 et Balogh, o. c. p. 19). Le type de l'église en bois longitudinale des Ruthènes, avec sa tour placée au fronton de l'Ouest et son casque pourvu de galerie et souvent même de quatre clochetons est né sous l'influence de l'architecture en bois hongroise de la région de la Haute-Tisza, et ce fut cette variante ruthène qui servit de modèle aux Roumains établis parmi les Ruthènes, surtout dans le comitat de Máramaros. Pour s'en convaincre on n'a qu'à jeter un coup d'oeil sur les églises de bois des Roumains dans cette dernière région, notamment sur celles de Közép- et Alsóapsa et Budfalva.

Un autre argument de M. Petranu consiste en ce qu'à son avis, seuls

tion des églises hongroises d'une construction tout à fait similaire. En Hunyad et en Alsó-Fehér on remarque l'influence des tours hongroises avec galeries et arcades de Déva, Alpestes, Tompaháza etc. ainsi que celle des casques doubles de date plus récente des Saxons. Au Mezőség et dans le pays des Sicules on trouve rarement de pareil. Les maîtres roumains s'y inspiraient des anciens clochers isolés de la région ou appliquaient aux églises, toujours sur le modèle des églises en bois et en pierre des Hongrois, des tours simples et petites.

On peut donc dire que les variantes régionales des églises en bois de provenance roumaine suivent fidèlement les divers types des églises hongroises dont elles subissent l'influence jusqu'à leur forme extérieure. Ceci n'exclut pourtant pas la conservation d'un caractère spécifique très prononcé qui se laisse toujours reconnaître. Pour expliquer ces relations entre les deux architectures nationales, il ne faut pas perdre de vue le fait qu'au commencement et même plus tard il y avait bien des maîtres hongrois qui construisaient des églises pour les Roumains aussi. Ces édifices reflétaient les particularités de l'art hongrois qui, de cette manière, devenaient familières à la population roumaine. Cette thèse vaut surtout pour le centre de la Transylvanie où les tours en bois isolées des Roumains font suite à la série des clochers hongrois de style ancien.

En même temps il arrivait que des maîtres roumains travaillaient aussi pour des Hongrois. Les serfs roumains des seigneurs,<sup>141</sup>

---

les Roumains orthodoxes furent capables d'agir sur l'architecture religieuse des Ruthènes orthodoxes. Il n'en reste pas moins que les éléments essentiels de ce type (plan longitudinal, tour placée sur la façade, casque à galerie et à quatre clochetons) sont d'origine incontestablement occidentale, d'où résulte que seuls les Hongrois attachés à la sphère de l'Eglise d'Occident purent les transmettre aux Ruthènes et aux Roumains qui étaient restés dans la sphère d'attraction de l'Eglise d'Orient (pour ce sujet v. encore la note 147). Nous sommes d'avis que le trait le plus saillant de l'influence ruthène est la structure double du toit, qui entoure l'église entière. Ce trait se retrouve sur toutes les églises ruthènes, mais sur celles des Roumains il n'est démontrable qu'en Máramaros où sa présence s'explique par la symbiose ruthéno-roumaine. N'est-ce pas une preuve évidente de l'influence des églises ruthènes sur les églises roumaines ce qui exclut, bien entendu, l'hypothèse même d'une influence inverse?

<sup>141</sup> Cf. Balogh, o. c. p. 73, note 124 et les données suivantes puisées des divers relevés des domaines du XVIIe et du XVIIIe siècle. Le 3 juillet 1666. sont au service du domaine de Gyalu les charpentiers Simon Bagyi de Székelyjő, Flora Turbullya et Péter Kurta de Marótlaka. Conscription du 20 mars 1670, Solyomtelke: Igaň Karaba sculpteur en bois; Marót-

par exemple, qui avaient à satisfaire aux exigences des nobles hongrois, finirent par assimiler le goût et les types de construction de notre peuple.

Dans un de ses derniers ouvrages M. Petranu a également rappelé à plusieurs reprises les relations de l'architecture roumaine avec l'art baroque et s'est occupé aussi du problème de l'origine des tours à quatre tourelles et à arcades. Sous ce rapport il n'a renvoyé qu'à des monuments français et allemands qui sont naturellement trop loin de ceux des Roumains. Il est vrai que le motif des quatre tourelles était fréquent partout dans l'architecture médiévale européenne, aussi bien en France et en Allemagne que dans l'Italie du Nord et en Hongrie, — quant à l'art hongrois, nous en avons parlé dans le chapitre précédent — mais en même temps il est incontestable que les formes de ce motif varient d'une région à l'autre. Pour comprendre et expliquer la structure des églises en bois des Roumains, il faut prendre en considération non pas les monuments éloignés mais ceux qui sont dans le voisinage. M. Petranu lui-même ne renvoie qu'aux tours des Saxons, faisant voir, d'après Hirschler, aussi les différences qui séparent ces dernières des tours des Roumains.

Quant aux tours hongroises, on y retrouve tous les motifs caractéristiques des tours roumains, non pas un à un comme sur les églises saxonnes (où les galeries et les tourelles apparaissent toujours séparément), mais en des constructions bien développées qui unissent tous les motifs à la fois. Ces concordances sont manifestes et leur force probante est indéniable. Les constructeurs et les charpentiers roumains s'inspiraient visiblement des édifices des Hongrois établis dans les mêmes régions que les Roumains eux-mêmes. Non seulement les similitudes des formes viennent à l'appui de cette thèse, mais aussi la répartition géographique des tours à quatre tourelles des Roumains. La zone des constructions de ce genre coïncide parfaitement avec celle où les Hongrois aussi ont produit des constructions pareilles. Il est encore à remarquer que les monuments des Hongrois sont plus anciens que ceux des Roumains.

---

laka: Mihály Paska charpentier; Székelyjő: Simon Bogyó, Miklós Bogyó, charpentiers. Relevé des biens du domaine de Bonchida, faite le 30 mars 1670, Oláhlápos: Todor Tulicz, Péter Todor, charpentiers. Relevé de Gyalu, fait le 15 mars 1673; Lapupatak: János Kise charpentier; Marótlaka: Mihály Paska, Paskuly Pui charpentiers; Székelyjő: Simon et Miklós Bogyó charpentiers (Musée de Transylvanie, Archives des comtes Bánffy — communications de M. Louis K e l e m e n.).

M. Petranu est d'avis qu'il n'est pas impossible de voir dans le type à quatre tourelles un héritage romain. Les monuments auxquels il renvoie, ne prouvent qu'une seule chose: les Romains avaient déjà muni leurs fortifications de galeries extérieures continues. Les décorations du temple de Vénus à Paphos (c'est-à-dire en Asie Mineure) qu'on voit sur une médaille de Septime-Sévère et que M. Petranu cite également en guise d'analogie, font l'impression de pyramides placées sur terre et non pas de tourelles érigées aux quatre coins d'une tour principale. L'architecture antique des tours avait suivi des principes totalement différents.<sup>142</sup> Le type à quatre tourelles est propre à l'art médiéval, et en Transylvanie il est certainement d'origine occidentale. Cultivé par les Saxons et par les Hongrois, il y aboutit à une variante nouvelle, bien différente des formes d'Occident. L'architecture en bois des Roumains n'eut qu'à prendre pour modèle ce motif, tout en le marquant, bien entendu, de son cachet.

A propos des tours M. Petranu n'exclut pas catégoriquement la possibilité de certaines influences étrangères. En ce qui concerne les églises, son attitude négative est déjà plus ferme, conformément aux idées de Strzygowski, il va jusqu'à dire que la structure des églises en bois roumaines est une formation autochtone, qui découle de la technique spéciale du bois. Il n'en est pas moins vrai que dans le plan des églises roumaines nous ne reconnaissons pas une forme primaire, mais bien le plan des églises rustiques médiévales dont la majorité étaient de style gothique. Sur ce point il suffit de renvoyer aux absides à clôture droite ou fermées par les trois côtés d'un hexagone ou d'un octogone. La Transylvanie et les régions limitrophes sont même aujourd'hui pleines d'églises médiévales en pierre, construites sur un plan analogue, qui appartiennent partie aux Hongrois, partie aux Saxons. Ce type a pénétré dans l'Ancien Royaume aussi. En Transylvanie il était de tout temps tellement en vogue que même aux XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles les Hongrois de cette province restèrent fidèles à cet ancien type. Les églises en bois hongroises sont construites aussi sur des plans similaires. Tout cela concourt à faire comprendre le grand effet de ce type sur les Roumains qui y apportaient certaines modifications, nécessitées surtout par leur rite oriental. Ces emprunts pouvaient avoir lieu d'autant plus facilement que les

<sup>142</sup> Cf. H. Thiersch, *Pharos (Antike, Islam und Occident)*. Leipzig u. Berlin, 1909.

Roumains prenaient souvent possession des églises abandonnées des Hongrois.<sup>143</sup>

Adoptant les vues de Strzygowski à cet égard aussi, M. Petranu cherche à déduire la construction de la voûte des particularités inhérentes à l'architecture en bois. C'est juste sur ce point que l'opinion du savant viennois a été la plus contestée. Même les spécialistes roumains ne sont pas tous d'accord avec lui; un des plus qualifiés, G. Balș<sup>144</sup> a catégoriquement réfuté ses assertions. La voûte est un produit typique de l'architecture en pierre et il est tout à fait inutile de vouloir l'expliquer par la technique du bois. Il n'en est pas moins vrai que l'architecture en bois a souvent emprunté à l'architecture en pierre des voûtes de formes très diverses. Nous n'avons qu'à penser aux voûtes très compliquées des églises en bois cruciformes qui furent construites dans l'Europe Septentrionale au XVIIe et au XVIIIe siècles. On a plusieurs fois proposé de faire dériver les voûtes des églises roumaines de l'art byzantin. Pour juger objectivement ce problème, il convient de tenir compte du fait qu'en Transylvanie, à des époques très diverses, la voûte en berceau était bien connue. On la rencontre déjà à la période du style roman (église de Somlyóujlak) et même plus tard, au temps de la Renaissance, plus d'une de ses variantes étaient extrêmement répandues. Surtout les grandes salles des palais seigneuriaux étaient voûtées de cette façon. Pendant l'époque de l'art baroque les voûtes en berceau restaient toujours en vogue. Il ne sera possible de trancher cette question qu'après avoir fait des études spéciales sur un grand nombre de monuments. Néanmoins on peut dès maintenant établir que l'application des voûtes en berceau serait inimaginable sans l'influence des styles historiques de l'architecture en pierre. Si l'on admettait que le plan à l'abside polygonale et la construction de la voûte soient propres à l'architecture en bois, et si l'on essayait d'appliquer cette thèse à toute l'évolution de l'art européen, on aboutirait à des conclusions tout à fait absurdes au point de vue historique. L'impossibilité d'un tel raisonnement suffit à prouver que sur ce point les idées de Strzygowski sont complètement inadmissibles.

Le style de la Renaissance qui, par l'imitation des édifices de

<sup>143</sup> Cf. Balogh, o. c. pp. 157, 167.

<sup>144</sup> G. Balș, *Grinda și arcul*. Buletinul XXIV. fasc. 68. Vălenii-de-Munte, 1931. pp. 66—9. Cf. encore *Gazette des Beaux Arts*. 1932. I. pp. 422—3.



provenance hongroise, a laissé de nombreuses traces aussi sur les galeries à arcades des tours, se manifeste d'une manière claire et incontestable dans les portiques à arcades qui se trouvent au côté Sud des églises. Ce motif qui caractérisait le style des manoirs des nobles hongrois de Transylvanie, a pénétré d'abord dans les maisons des Roumains, et ensuite dans leurs églises.<sup>145</sup>

<sup>145</sup> M. Petranu (*Noui cercetări*, pp. 18—20) reste fidèle à l'ancienne théorie de Strzygowski suivant laquelle les arcades et la voûte sont des formes autochtones de l'architecture en bois. Pour prouver son opinion, il énumère beaucoup de monuments très éloignés les uns des autres, c'est-à-dire il procède de la même façon comme à propos du traitement des quatre tourelles. Malgré tout cela il est absolument certain que la voûte n'est pas une forme particulière de l'architecture en bois, même si l'on tient compte du fait que l'arcade est produite souvent non pas par une courbure réelle du bois, mas par une certaine collocation des poutres de soutien (cf. p. 87.). La tendance à créer des formes courbées est due incontestablement à l'influence de l'architecture en pierre et la manière de la réalisation qui est, à vrai dire, un tour de force destiné à éluder les difficultés techniques, milite également en faveur de notre thèse. Chaque matière a ses lois intérieures et les possibilités de son emploi sont limitées; quand on cherche à élargir les cadres de son application, il faut toujours admettre l'intervention d'une force extérieure qui fut, dans notre cas, l'influence de l'architecture en pierre, c'est-à-dire l'influence d'une autre matière de construction. Dans l'architecture occidentale les arcades étaient fréquentes non seulement pendant la renaissance, mais aussi à l'époque romane; en outre, elles étaient très répandues dans l'architecture en pierre de Byzance. Cependant entre ces trois types d'arcades il y a des différences énormes aussi bien dans le style qu'au point de vue chronologique. Quand on examine un monument muni d'arcades, il faut fixer l'attention non seulement sur le motif même, mais aussi sur sa date et le lieu de sa formation. A propos des églises roumaines de Transylvanie qui furent bâties dans l'espace de temps qui va du XVIIe siècle au XIXe, il est tout à fait inutile de renvoyer à des monuments à arcades de l'époque romane. En Transylvanie les monuments pareils, même ceux qui auraient pu exister jadis, n'auraient certainement pas subsisté jusqu'à l'époque des édifices récents. Les monuments allemands et espagnols auxquels M. Petranu renvoie, ne prouvent rien du tout, parce que la distance géographique suffit pour exclure définitivement leur influence. En ce qui concerne les monuments de l'Ancien Royaume qui appartiennent à la sphère de l'art byzantin, ils ne pouvaient certainement pas servir de modèle. A la Transylvanie du XVIIe et du XVIIIe siècle les arcades ne sont pas construites dans le style roman ou byzantin, mais suivant le goût de la renaissance. Un regard sur les colonnes en forme de balustres des maisons et des églises en bois suffit pour nous convaincre des relations qui existent entre ces arcades et le style renaissance. Cette espèce des arcades qui diffère aussi bien des arcades romanes que des arcades byzantines d'inspiration orientale, ne peut dériver que du style renaissance de l'architecture en pierre, qui était particulièrement répandu dans la Transylvanie de la principauté.

L'église en bois des Roumains transylvains, telle que nous la connaissons aujourd'hui par les monuments qui sont parvenus à notre époque, est l'aboutissement d'une longue évolution, comme tout autre produit de l'architecture en bois, et non pas une création autochtone. Parmi ces éléments quelques-uns dérivent des divers styles historiques et des manifestations artistiques des peuples voisins. Ce qui est propre à la race roumaine, c'est le choix, la combinaison et la modification des motifs. Ce travail d'adaptation révèle un talent racial et des qualités artistiques incontestables. Malgré la communauté apparente de leurs motifs, l'église des Hongrois de Magyarvalkó et celle des Roumains de Felsőfüld représentent deux conceptions artistiques diamétralement opposées, deux mentalités foncièrement différentes. L'empreinte dont l'esprit marque les motifs d'emprunt, est généralement facile à reconnaître, même là où l'on peut démontrer l'imitation directe d'un modèle hongrois (c'est le cas p. ex. pour les églises roumaines de *Magyarvalkó* et de *Farnos* qui sont visiblement influencées par l'église et le clocher hongrois des mêmes localités). Dans l'adaptation roumaine les motifs hongrois subissent des transformations radicales. Le passage d'un motif sans modification est assez rare (cf. pourtant le clocher de *Bocs*, en Kalotaszeg, cette tour en bois isolée qui, avec son larmier élargi, occupe une place unique parmi les monuments roumains et qui reflète l'influence du type de clocher

---

Les soutiens simples en bois et les arcades des églises roumaines semblent trahir l'influence des arcades en pierre de l'avant-toit des demeures seigneuriales des XVIIe—XVIIIe siècles. Il arrive qu'on a imité même l'arcade surbaissée du style baroque (Tataros, com. de Bihar). La position des arcades sur le côté sud longitudinal des églises indique nettement qu'elles furent construites sur le modèle des arcades qu'on pouvait voir sur la façade ou dans la cour des demeures seigneuriales. — Dans le cas des églises en bois de l'Ancien Royaume — et surtout en Valachie — les avant-toits se trouvent non pas sur le côté sud longitudinal, mais sur le côté ouest, comme dans les églises en pierre de la même province. Dans la plupart des cas ces avant-toits n'ont pas des archivoltes proprement dites, mais sont formés de solives horizontales. (Cf. Buletinul III. pp. 41, 410—14, VIII. pp. 124—5, XVIII. fasc. 42. p. 190, XIX. fasc. 47. p. 13, 17. XXV. fasc. 71—4. fig. 475). En Moldavie le clocher est placé parfois devant l'entrée du sud de l'église et c'est le rez-de-chaussée du clocher et non pas l'église qui est orné d'arcades (v. par exemple l'église de Cealhău dans l'article de Vătășianu, *Inchinare lui N. Iorga*, p. 412). — Comme M. V á m o s (*Magyarságtudomány*, 1936. pp. 280—1) soutient, à propos des arcades, à peu près les mêmes idées que M. Petranu, les considérations que je viens de développer, se réfèrent donc aussi à son article.

hongrois à tel point qu'on ne peut la méconnaître). Là où cela arrive, il s'agit le plus souvent de l'oeuvre d'un charpentier hongrois qui avait travaillé pour des Roumains.<sup>146</sup> Les édifices de cette espèce sont à ranger, à vrai dire, parmi les monuments de l'architecture en bois hongroise à laquelle ils appartiennent aussi bien par leur type que par la nationalité de leurs constructeurs (Magyarsülye, Sövényfalva, etc.).<sup>147</sup>

<sup>146</sup> L'église et le clocher des Roumains de *Magyarsülye* furent bâtis au commencement du siècle courant par Sándor Gillye et Ferenc Csenteri. L'église de *Sövényháza* date de 1839, ses constructeurs sont P. Kis, István Kis et János Vajna de Pávaji (Popa, o. c. p. 241). L'inscription de l'église roumaine de *Aranyos-Gyéres* est écrite en hongrois et selon la formule habituelle hongroise: „ANNO 1797 EPITETT ISTEN seigedelniebol" („bâtie en 1797 avec l'aide de Dieu"). Cf. Popa, A.: *Biserici de lemn din Ardeal*. — Anuarul Comisiunii Monumentelor Istorice Secția pentru Transilvania. Tom. IV. 1932—38. Cluj, 1938. p. 82.

<sup>147</sup> M. Petranu (*Noui cercetări* pp. 23—5), pour expliquer les relations évidentes qu'il y a entre l'architecture en bois des Hongrois et celles des Roumains, n'hésite pas à attribuer à l'influence roumaine toute l'architecture hongroise de cette province. Malheureusement il s'arrête aux généralités et n'indique pas exactement quelles sont les particularités qu'il croit pouvoir faire dériver de l'architecture roumaine. Notre architecture en bois, comme nous venons de voir, se compose, d'une part, d'éléments primitifs qui — comme le clocher en forme de tente — remontent à une époque très ancienne, et d'autre part, il contient des éléments empruntés aux grands styles historiques d'Occident. Les premiers sont inconnus dans l'architecture roumaine et par conséquent ils ne peuvent pas en provenir. Les motifs historiques sont sans exception les particularités des églises du type occidental (plans gothiques avec abside polygonale, casque munie d'une galerie, quatre tourelles, arcades style renaissance, toits baroques) qui proviennent de l'art de l'Ouest de l'Europe. Si on admettait l'influence de l'architecture roumaine sur l'architecture hongroise, il faudrait croire qu'un peuple attaché à l'Eglise et à la civilisation de l'Occident (dans ce cas le peuple hongrois) eût emprunté des types et des motifs occidentaux à un peuple orthodoxe, vivant dans la sphère d'attraction de l'Eglise d'Orient (qui est, en ce cas, le peuple roumain). Ce serait un exemple tout à fait isolé dans l'histoire de la civilisation qui, au point de vue purement historique, n'aurait aucune chance de probabilité. Les données historiques permettent de démontrer d'une façon certaine que dans l'art orthodoxe les motifs d'inspiration occidentale n'apparaissent que là où il y avait des rapports avec la civilisation occidentale. Ce qui est caractéristique pour l'architecture en bois des Roumains, c'est précisément le fait que c'est un art orthodoxe plein de motifs occidentaux qui s'est formé en Transylvanie, c'est-à-dire en une région attachée à la sphère de rayonnement de la civilisation occidentale. Et il ne faut pas oublier que dans la même province il y a aussi une autre architecture en bois religieuse de caractère nettement occidental, celle des Hongrois. Il est donc absolument certain que ce fut cette dernière qui a transmis les motifs occidentaux à l'art oriental et

D'après le témoignage des monuments actuellement connus, la formation de l'église en bois roumaine doit être placée au XVII<sup>e</sup> siècle. L'église de Felsőfüld, bâtie en 1727 par Brudul Petru de Kendermál et Nikulai d'Égregy,<sup>148</sup> est déjà un produit bien développé de ce type. Il est certain qu'aux siècles antérieurs les Roumains avaient déjà des églises en bois, qui devaient naturellement être exemptes — par ordre chronologique inverse — de l'influence de l'art baroque, de la Renaissance et des éléments gothiques tardifs. Il n'en reste pas moins que le type actuellement connu trahit par son plan et sa structure — même si l'on fait abstraction des motifs de moindre importance — l'influence de l'art occidental du moyen âge que les Roumains avaient pu connaître par l'intermédiaire du mouvement artistique des peuples voisins, c'est-à-dire des Hongrois et des Saxons. Si antérieurement à cette pénétration de l'art occidentale, dont l'importance décisive est incontestable,<sup>149</sup> il y avait, comme nous venons de l'admettre,

non pas inversément. Nous pouvons démontrer d'une façon concrète le processus historique de ces emprunts, mais nous ne possédons aucune preuve en faveur de la thèse contraire.

<sup>148</sup> M. Petranu (*Noui cercetări*, p. 26) me reproche d'avoir publié sous une forme hongroise le nom des architectes roumains de Felsőfüld puisque, à son avis, „numele de artist este sacrosanct”. Sur ce point nous sommes parfaitement d'accord avec le savant roumain, mais étant donné que l'inscription de l'église roumaine de Felsőfüld — à notre connaissance — n'est connue jusqu'ici que d'après la communication en langue hongroise de Szinte, nous avons dû nous contenter — précisément en vertu du principe énoncé par M. Petranu — de cette seule forme attestée, attendant que les recherches roumaines nous fassent connaître un jour le texte exact de l'inscription.

<sup>149</sup> Pour certaines églises en pierre des Roumains de Transylvanie on peut faire remonter l'influence occidentale à la seconde moitié du XIV<sup>e</sup> siècle. Au comitat Hunyad, les églises de Kristyór (bâtie autour de 1385—1390) et de Ribicze (1417) montrent un type généralement connu des églises hongroises du moyen âge (nef allongée, abside polygonale, tour placée à l'axe de la façade). Une peinture murale qui date de 1417 et qu'on peut voir à l'église de Ribicze, représente l'aspect ancien de l'église et de la tour; ici les traces de l'influence occidentale sont manifestes. On peut présumer que les églises en bois roumaines du XV<sup>e</sup> siècle représentaient, elles aussi, un type analogue.

\*

Les illustrations de cette étude ont été faites après les photographies suivantes: fig. 1.-photo de M. Arpád Serényi à Zalaegerszeg; fig. 2. phot. de M. Charles Viski; fig.-phot. de Magyar Filmiroda; fig. 5., 8., 10.-phot. du regretté Etienne Györffy; fig. 6.-après une gravure italienne du Musée Historique à Budapest; fig. 7.-après le dessin de V. Myskovszky — Vasárnapi Ujság („Revue de dimanche”) 1866. p. 101.; fig. 13.-phot. de Müemiékek Orsz. Bizottsága („Commission Générale des Monuments d'Art”); fig. 14.-phot. de M. Ernst

des églises en bois chez les Roumains, leur construction ne devaient comporter que des éléments primaires, dérivés directement de la technique du bois, auxquels s'ajoutaient, par suite du prestige de l'Eglise d'Orient, aussi des motifs d'origine byzantine. En poursuivant les recherches déjà commencées, on arrivera probablement un jour à avoir une documentation assez riche pour reconstruire les traits essentiels de ces époques lointaines de l'architecture en bois du peuple roumain.

OSZK

Országos Széchényi Könyvtár

Csavar; fig. 15—16.-phot. de Gabriel Szinte; fig. 19.-phot. du feu Louis Pákei; fig. 23—25.-phot. de Fotofilm, Kolozsvár; fig. 26.-phot. de M. Joseph Sebestyén de Köpecz. Toutes les autres illustrations sont les photographies de l'auteur ou des photographies prises sur sa demande (voir fig. 4, 9.)

## APPENDICE.

### I.

Pour les données spéciales concernant les églises et les clochers en bois à TRANSYLVANIE consultez les publications suivantes:

H. Balogh: Magyar fatornyok. („Clochers en bois des Hongrois”). Budapest, 1935. p. 156—185. — Néprajzi Füzetek („Cahiers d'Ethnographie”) réd. par E. Györffy. No. 1.

J. Herepei—A. T. Szabó: Levéltári adatok faépítészetünk történetéhez. („Données d'archives concernant l'histoire de notre architecture en bois.”) I. Fatemplomok és haranglábak („Églises et clochers en bois.”). Kolozsvár, 1939. p. 5—41. — Erdélyi Tudományos Füzetek („Cahiers scientifiques de Transylvanie”) réd. par L. György. No. 107., ainsi que les données supplémentaires ci-jointes:

**com. d'Alsó-Fehér.** *Asszonynépe*: église clayonnée. Bâtie envers 1830, mais démolie vers la fin du siècle passé (communication de M. Ladislav Debreczeni). *Marosszentimre*: tour à casque de bois. Son ancienne forme fermée est visible sur un dessin d'Etienne Vizi de 1806 et sur l'estampe d'une publication parue en 1868 (N. Nagy, Magyarország képekben. „La Hongrie en images.”) II. Budapest, 1868. p. 259.) *Nagyenyed*: clocher en bois du collège réformé (E. Lukinich, A bethleni gr. Bethlen család története. „L'histoire de la famille des comtes Bethlen de Bethlen.”) Budapest, s. d. [1927] p. 262.)

**com. de Csik.** *Csikmenaság*: clocher en bois. Dans la partie du village nommée „Pottyand tizes”. (Communication de M. Géza Vámszer.) *Gyergyószentmiklós*: église en bois, vers le bout supérieur de la ville. Bâtie de simples solives en 1933, par des Sicules, en l'honneur du Sacré-Coeur de Jésus. (A. Csiby, Gyilkos tó. „Le lac Gyilkos”. Braşov — Brassó, 1937. pp. 13—14.) *Gyergyószárhegy*: clocher en bois, vers le supérieur bout du village. Bâti vers le commencement du XIXe siècle (communication de M. Pierre P. Domokos). *Gyimesbükk*: église en solives avec une tour de bois et un clocher en bois séparé. *Gyimesbükk, au voisinage de —*: „in Lonka gyimesiensi” chapelle en bois, bâtie en 1733 et consacrée à Ste Marie Madeleine (L. Losteiner: Cronologia Topographico-Chorographica. 1777. — manuscrit dans le couvent fran-

ciscain de Csiksomlyó). *Gyimesfelsőlok*: église en solives avec une tour de bois. *Gyimesközéplek*: église en solives avec une tour de bois. *Mádéfalva*: clocher en bois, cf. l'album d'esquisses de Théodore Dörre (Budapest, Musée Historique Hongrois. Galerie Historique. XXV. p. 12. — ib. p. 11. dessin d'un clocher inconnu de Csik).

**com. de Fogaras.** *Fogaras*: clocher en bois, démoli en 1768. (Mon. Hung. Hist. Cl. II. Tom. XXXVIII. Budapest, 1906. p. 401. — l'agenda d'Etienne Halmágyi.)

**com. de Háromszék.** *Nagyborosnyó*: clocher en bois. Mentionné en 1871. (Erd. Prot. Közl. „Revue protestante de Transylvanie”, 1871. p. 420.)

**com. de Hunyad.** *Alpestes*: tour à casque de bois. *Nagyrapolt*: tour à casque de bois (dessin de L. Debreczeni, figurant à „l'Exposition des Artistes de Transylvanie” en 1939 à Budapest). *Tordos*: clocher en bois, bâti en 1837. (J. Koncz, A marosvásárhelyi ev. ref. kollégium története. [„L'histoire du collègue réformé de Marosvásárhely”] pp. 347—8.)

**com. de Kisküküllő.** *Egrestő*: clocher en bois du XVIIIe siècle (communication de M. Louis Kelemen). *Marosugra*: clocher en bois, brûlé en 1876. (Prot. Közl. „Revue Protestante”, 1876. p. 120.) *Medgyes*: église en bois dans le cimetière, bâtie en 1803, démolie en 1829. (rev. cit. 1891. p. 88.) *Oláhkocsárd*: clocher en bois, mentionné dans la rev. cit. 1887. p. 337. *Radnót*: clocher en bois, mentionné dans Erd. Prot. Közl. 1874. p. 295, mais démoli vers le commencement de notre siècle.

**com. de Kolozs.** *Kalotaszenthkirály*: casque de bois à quatre tourelles avec des arcades (cf. Balogh o. c. p. 162.) Sur la tour il y a une inscription: „Bálint Pál kölcségével építettett Asztalos János által Anno 1742 die 4. Julii” („bâtie aux frais de Pál Bálint par János Asztalos”), ensuite une autre inscription de 1762; il paraît que la construction se fût prolongée jusqu' à cette date. La date de la rénovation est 1860. *Uzdiszentpéter*: dans l'inventaire de la demeure seigneuriale du chancelier Michel Teleki en 1679 on trouve la mention d'un clocher en bois, muni d'horloge (communication de M. Louis Kelemen).

**com. de Maros-Torda.** *Marosvásárhely*: casque de bois à quatre tourelles sur la tour de l'église réformée de la forteresse. Il fut restauré en 1668, et ses boules (la grande au centre et les quatres plus petites) changées par les charpentiers Miklós Karantzi, Miklós Molnár, Péter Balás et Márton Viski. En 1822 on l'a transformé (cf. S. Kardos [éd.], Régi Okiratok és Levelek tára. „Recueil des anciennes lettres et documents.” Tom. II. Cah. 4. Debrecen, 1906. pp. 102—103. — V. note 94.) *Moson*: église en bois, mentionnée en 1639 (Erd. Prot. Közl. 1887. p. 235.). *Nyárádszentanna*: clocher en bois, réparé en 1631—32 et 1669 (la dernière fois par Miklós Opra — cf. Balogh o. c. p. 171.). Le clocher actuel fût bâti par János Deák, en 1670 (communication de M. Ladislav Debreczeni). Cf. note 95.

**com. de Nagyküküllő.** *Olthéviz:* église en bois, bâtie en 1731 aux dépens de Catherine Bethlen. (Református Szemle. „Revue des Réformés”. 1938. p. 545.)

**com. de Szilágy.** *Magyarbaksa:* clocher en bois (Prot. Egyh. és Isk. Lap. „Revue des Eglises et des Ecoles Protestantes.” 1858. col. 1100.).

**com. de Torda-Aranyos.** *Mezőnagycsány:* clocher en bois (Erd. Prot. Közl. 1896. p. 292.).

**com. d'Udvarhely.** *Kecset:* clocher en bois. L'inscription de celui-ci: EZ FATORNYOT ÉPÍTÖTTE CsEKEFALVI CsÓK JÁNOS A LÉCZÉZÉSIG EGY SZEME S EGY KEZE LÉVÉN. A PLÉHEZÉST és DESZKÁZAST TARCSAFALVI SZILVESZTER GYÖRGY VÉGEZTE A KETSETI REFORMATA ECCLESIANAK BENCÉDI GYÖRGY CURATOR FELESÉGE BAK ERZSÉBET EGYHÁZFIK SZASZ GERGELY és PAL JÁNOS FORGOLÓDÁSOKBAN IN ANNO 1795 (communication de M. Louis Kelemen). *Székelydállya:* tour en planches de l'église unitaire. *Székelymuzsna:* clocher en bois, mentionné en 1786 (Keresztény Magvető, „Le Semeur Chrétien”, 1935. p. 209.). *Szentegyházassalva:* clocher en bois. *Siklód:* clocher en bois, bâti en 1784 par János Tsók (Erdélyi Múzeum, „Musée de Transylvanie”, 1935. p. 354.).

\*

Eglises et clochers en bois appartenant aux Hongrois de MOLDAVIE

#### Bibliographie:

Hurmuzaki III. = L. Hurmuzaki: Documente privitore la Istoria Românilor. III. Bucuresci, 1880. p. 547—549 (*rapport de Bernardino Querini évêque d'Arges: „Relatione di fra Bernardino quirinj... vescovo Argensi nelle Provintie di Moldavia et Valachia.” 1599.*).

Hurmuzaki VIII. = Hurmuzaki, E.: Documente privitore la Istoria Românilor. VIII. Bucuresci 1894. p. 307—308 (*relation anonyme de 1606.*).

Analele = Analele Academiei Române. Ser. II. Memoriile Sect. Ist. Tom. XVI. 1893/94. Bucuresci, 1896. p. 196—330 (*rapport de Marcus Bandinus, archevêque de Marcianopolis: „Visitatio Generalis Omnium Ecclesiarum Catholici Romani Ritus, in Provincia Moldavie... Anno Domini 1646 etc.”*).

Dipl. Ital. I. = Diplomatarium Italicum. I. Roma, 1925. p. 105—107. (*rapport de Giovanni Battista del Monte, missionnaire franciscain, de 1670*), p. 133—135. (*rapport de Antonio Angelini, préfet apostolique de la Valachie, de 1682*, p. 168. (*relation anonyme de 1744*), p. 188—189. (*relation anonyme de 1745*), p. 205—210. (*rapport de Giovanni da Zagora, missionnaire franciscain, de 1762*).

Dipl. Ital. II. = Diplomatarium Italicum. II. Roma, 1930. p. 344—351. (*rapport de Bartolomeo Bassetti, missionnaire franciscain, de 1643*), p. 410—412. (*rapport de Georgius Gross, prêtre de Moldavie, de 1650*).

Dipl. Ital. IV. = Diplomatarium Italicum. IV. Roma, 1939. p.



106—123. (*relation de Pietro Diodato, évêque de Sofia de 1641*), p. 261. (*rapport de Piluzio da Vignanello, missionnaire franciscain de 1671*), p. 293—295. (*relation de Francesco Antonio Renzi, missionnaire franciscain de 1691*).

Veszely—Imets—Kovács = *Veszely—Imets—Kovács: Utazása Moldva-Oláhhonban. 1868. „Voyage en Moldavie.” Marosvásárhely, 1870.*

Domokos = P. P. Domokos, *A moldvai magyarság. „Les Hongrois de Moldavie.”* IIe. éd. Kolozsvár, 1934.

\*

*Amadsej* (Amegei), église et clocher en bois. L'église fut bâtie en 1599 par Balázs Tankó (Blasius Tanoko), mentionnée en 1646 (Analele p. 256, 304) et en 1671 (Dipl. Ital. IV. p. 261.). — Le clocher est mentionné en 1646 (Analele p. 256.).

*Bákó* (Bacău), église en bois. En 1597 on fit mention de l'église en bois consacrée à St. Nicolas (Hurmuzaki III. p. 547.). Mentionnée encore en 1643 (Dipl. Ital. II. p. 344.), en 1646 („ex lignis affabre compaginatis... scandulis coopertum”. — Analele p. 229), en 1671, en 1691 (Dipl. Ital. IV. p. 261, 294), en 1745 et en 1762 (Dipl. Ital. I. p. 189, 206.).

*Balamiásza* (Bălăneasa), église en bois. Mentionnée en 1868. (Veszely—Imets—Kovács p. 39.)

*Barlád* (Bârlad), église et clocher en bois. Mentionnés tous les deux en 1641 (Dipl. Ital. IV. p. 107) et l'église encore en 1643 (Dipl. Ital. II. p. 345), en 1646 („ex trabibus rudi opere factum” — Analele p. 201.), en 1671 (Dipl. Ital. IV. p. 261.), en 1682 (Dipl. Ital. I. p. 134.), en 1691 (Dipl. Ital. IV. 293.) et en 1745 (Dipl. Ital. I. p. 189.).

*Csöbörcsök* (Ciuburciu), église et clocher en bois. L'église est mentionnée en 1646: „rudi opere ex ligno constructum” (Analele p. 330.), encore en 1671 (Dipl. Ital. IV. p. 261.), en 1682 et en 1745 (Dipl. Ital. I. p. 134, 189.). — Le clocher est mentionné en 1781 (lettre de Pierre Zöld, curé de Csikdelne au comte Ignace de Batthyány, évêque de

*Dumafalva* (Răchiteni), église en bois. Mentionnée en 1745 et en Transylvanie — publiée en Veszely—Imets—Kovács p. 64.). 1762 (Dipl. Ital. I. p. 189, 205.).

*Forrófalva* (Fărăoani), église et clocher en bois. L'église fut mentionnée en 1641 (Dipl. Ital. IV. p. 122.) en 1643 (Dipl. Ital. II. p. 349.), en 1646 („est ligneum rudi opere constructum” — Analele p. 216.), en 1650 (Dipl. Ital. II. p. 412.), en 1670 (Dipl. Ital. I. p. 107.), en 1671, en 1691 (Dipl. Ital. IV. p. 261, 294.), en 1745 et en 1762 „chiesa di legno, coperta di tavole” Dipl. Ital. I. 189, 207.). — Le clocher est mentionné en 1762 (Dipl. Ital. I. p. 208.).

*Forrófalva* (Fărăoani), aux environs de —, église en bois. Mentionnée en 1745 et en 1762 (Dipl. Ital. I. p. 189, 208.).

*Galac* (Galați), église en bois. Mentionnée en 1641 (Dipl. Ital. IV. p. 106.), en 1643 (Dipl. Ital. II. p. 345.), en 1670 („fatta di verghe

in tessute e coperta poi di terra" — Dipl. Ital. I. p. 106.), en 1671 (Dipl. Ital. IV. p. 261.), en 1682 (Dipl. Ital. I. p. 133.), en 1691 (Dipl. Ital. IV. p. 294.) et en 1745 (Dipl. Ital. I. p. 189.).

*Gorzałalva* (Grozesti), église et clocher en bois. L'église est mentionnée en 1745 (Dipl. Ital. I. p. 189.) et le clocher en 1868. (Veszely—Imets—Kovács p. 33.) Il y a dedans une cloche de 1568 (Domokos p. 96.).

*Halas* (Hălăucești), église en bois. Mentionnée en 1762 („chiesa di legno molto forte fabricata" — Dipl. Ital. I. p. 209.).

*Hilip*, église en bois. Bâtie en 1647 par Mihály Klára (Michael Klara) de Sztánfalva en l'honneur des Sts Cosme et Damiane (Analele p. 206—207.).

*Huszt* (Huși), église et clocher en bois. L'église est mentionnée en 1597 ((Hurmuzaki III. p. 548.), en 1641 (Dipl. Ital. IV. p. 108.), en 1643 (comme récemment bâtie — Dipl. Ital. II. p. 344.), en 1646 („ex lignis enim rudi opere confecta, luto leviter illita" — Analele p. 196.), en 1671 (Dipl. Ital. IV. p. 261.), en 1682, 1744, 1745 et en 1762 (Dipl. Ital. I. p. 135, 168, 189, 209.). — En 1646 encore „campanile quatuor trabibus in quadrum erectis" (Analele p. 196.).

*Jászvásár* (Iași), église et clocher en bois. L'église est mentionnée en 1606. (Hurmuzaki VIII. p. 307.) Mentionnés tous les deux en 1641 (Dipl. Ital. IV. p. 111—112.) et l'église encore en 1643 (comme consacrée en 1612 — Dipl. Ital. II. p. 344.), en 1646 (Analele p. 259.), en 1650 (Dipl. Ital. II. p. 410.), en 1670 (Dipl. Ital. I. p. 105.), en 1671 (Dipl. Ital. IV. p. 261.) et en 1682 (Dipl. Ital. I. p. 135.). En 1690 on commença à bâtir une nouvelle église („sovra li fundamenti di pietra sequito la fabrica con li travi" — Dipl. Ital. IV. p. 295.). L'ultérieure est mentionnée encore en 1744, en 1745 (Dipl. Ital. I. p. 168, 188.) et en 1781 (lettre de Pierre Zöld — publiée en Veszely—Imets—Kovács p. 59.).

*Jászvásár* (Iași), aux environs de, — église en bois. Mentionnée en 1606 (Hurmuzaki VIII. p. 307.).

*Kalugyerpataka* (Călugăra), église en bois. Mentionnée en 1745 et en 1762 (Dipl. Ital. I. p. 189, 206.).

*Ketris* (Chetriș), église en bois (communication de M. Pierre P. Domokos).

*Klêzse* (Cleja), église en bois. Mentionnée en 1868 (Veszely—Imets—Kovács p. 91.).

*Kotnár* (Cotnari), église en bois. Mentionnée en 1599 comme „fatta di nuova" (Hurmuzaki III. p. 548.), et en 1606. (Hurmuzaki VIII. p. 307.).

*Lukácsfalva* (Lucăcești), église et clocher en bois. L'église est mentionnée en 1641 (Dipl. Ital. IV. p. 122.), en 1643 (Dipl. Ital. II. p. 351.), en 1646 (Analele p. 214.) et en 1670 (Dipl. Ital. I. p. 107.).

— La photographie du clocher se trouve dans la collection du Musée Hongrois d'Ethnographie à Budapest.

*Magi*, église en bois. Mentionnée en 1643. (Dipl. Ital. II. p. 345.).

*Mánfalva* (Mănești), clocher en bois. Mentionnée en 1646. (Analele p. 209.)

*Mugyiló* (Mululău), église en bois. Mentionnée en 1762 (Dipl. Ital. I. p. 210.).

*Nagypatak* (Valea—Mare), église en bois. Mentionnée en 1868. (Veszely—Imets—Kovács p. 91.).

*Nemcz* (Neamț), église et clocher en bois. En 1597 on fit mention de deux églises en bois (Hurmuzaki III. p. 547.), en 1641 (Dipl. Ital. IV. p. 117.) et en 1643 (Dipl. Ital. II. p. 348.) d'une seule. Bandinus la rappelle en 1646 aussi comme „ex ligno affabre aedificatum” (Analele p. 241.). Fut mentionnée encore en 1650 (Dipl. Ital. II. p. 411.), en 1670 (Dipl. Ital. I. p. 106.), en 1671 (Dipl. Ital. IV. p. 261.), en 1682 (Dipl. Ital. I. p. 134.) et en 1691 (Dipl. Ital. IV. p. 294.). — Le clocher est mentionné en 1641 (Dipl. Ital. IV. p. 117.) et en 1646 (Analele p. 241.). Ce clocher fut bâti en 1633 aux dépens de Georges Ferenczi, curé de Gyergyószentmiklós (cf. Balogh o. c. p. 185.).

*Ónfalva* (Onești), église en bois (Domokos p. 94.).

*Petra*, église en bois. Mentionnée en 1606. (Hurmuzaki VIII. p. 307.) et en 1643 (Dipl. Ital. II. p. 348.).

*Pusztina* (Pustiana), église en bois. Mentionnée en 1868 comme consacrée à l'honneur de St. Etienne, roi de Hongrie (Veszely—Imets—Kovács p. 52.).

*Románvásár* (Roman), église et clocher en bois. En 1597 on fit mention de deux églises en bois (Hurmuzaki III. p. 549.), en 1641 et en 1643 d'une seule (Dipl. Ital. IV. p. 119., Dipl. Ital. II. p. 349.). En 1647 l'archevêque Bandinus a consacré une nouvelle église de bois en l'honneur des apôtres Sts Pierre et Paul („ex trabibus affabre compaginatis — Analele p. 304—305.). L'ultérieure fut mentionnée encore en 1670 (Dipl. Ital. I. p. 106.) et en 1671 (Dipl. Ital. IV. p. 261.). — Le clocher est mentionné en 1641 (Dipl. Ital. IV. p. 119.) et en 1646 (Analele p. 237.).

*Szabófalva* (Săbăoani), clocher en bois. Mentionné en 1641 (Dipl. Ital. IV. p. 118.) et en 1646 (Analele p. 238.).

*Szabófalva* (Săbăoani), aux environs de —, église en bois. Mentionnée en 1745 (Dipl. Ital. I. p. 189.).

*Szaloncza* (Solonț), église en bois. Mentionnée en 1643 (Dipl. Ital. II. p. 351.), en 1646 (Analele p. 215.), en 1670 (Dipl. Ital. I. p. 107.) et en 1671 (Dipl. Ital. IV. p. 261.).

*Szeketura* (Secătura), église en bois (communication de M. Pierre P. Domokos.).

*Sztánfalva* (Stănești), église en bois. Mentionnée en 1641 (Dipl. Ital. IV. p. 123.), en 1643 (Dipl. Ital. II. p. 350.), en 1646 (comme

vouée au culte de St. Nicolas — Analele p. 205.), en 1670 (Dipl. Ital. I. p. 107.) et en 1671 (Dipl. Ital. IV. p. 261.).

*Entre Sztánfalva* (Stănești) et *Tatros* (Trotuș) dans la prairie, une église en bois. On fit mention d'elle en 1670 (Dipl. Ital. I. p. 107.) et en 1671 comme consacrée à l'honneur des Sts Cosme et Damiane (Dipl. Ital. IV. p. 261.).

*Tamásfalva* (Tămășeni), église et clocher en bois. L'église fut mentionnée en 1641 comme „fabricata d'uno delli catolici habitanti, per devotione” (Dipl. Ital. IV. p. 118.) et encore en 1643 (Dipl. Ital. II. p. 349.). En 1646 on fit mention aussi de l'église consacrée à St. Nicolas („rudi opere extracta de lignis” — Analele p. 238.). Fut mentionnée encore en 1671 (Dipl. Ital. IV. p. 261.). — Le clocher est rappelé par Bandinus en 1646 („constat ex trabe bifurcata et instar columnae erecta” — Analele p. 238.).

*Tatros* (Trotuș), église et clocher en bois. L'église fut mentionnée en 1745 et en 1762 (Dipl. Ital. I. p. 189., 208.). — Le clocher est mentionnée en 1762 (Dipl. Ital. I. p. 208.).

*Terebes* (Trebeș), église en bois. Mentionnée en 1745 et en 1762 (Dipl. Ital. I. p. 189., 206.).

## II.

### *Liste des charpentiers hongrois*

La liste suivante embrasse, par ordre chronologique, tous les noms de charpentiers, de sculpteurs en bois et de meuniers, qui sont actuellement connus. Quant aux sources des données, il suffit de renvoyer aux notes 58, 63, 69, 70, 71, 72, 76, 84, 88, 89, 90, 91, 92, 94, 95, 96, 97, 98, 99 du texte, où les noms de charpentiers sont rangés selon les régions, avec toutes les références nécessaires. Dans l'énumération figurent aussi les chartes corporatives écrites en hongrois. Les oeuvres — conservées ou disparues — des charpentiers sont indiquées à l'aide d'astérisques: un astérisque marque les constructeurs de clochers ou d'églises en bois, deux les sculpteurs de portes et trois les constructeurs de ponts. Dans la liste on trouve tout d'abord l'année, ensuite un nom de localité et enfin le nom d'un artisan (p. ex. 1330. *Majtény: Nicolaus dictus Molnar*). Les noms sont transcrits sous leur forme originale, c'est-à-dire dans l'ordre et selon l'orthographe qui sont donnée par les sources. Il est à remarquer que dans les actes latins on trouve généralement en premier lieu le nom de baptême, qui est suivi du nom d'occupation (p. ex. 1453. Kolozsvár: *Laurencius Alch, Andreas Molnar*). Il y a pourtant des cas où, selon l'usage hongrois, c'est le nom de baptême, qui est mis en second lieu (p. ex. 1449—54. Eperjes: *Farago Symon*). Plus tard on rencontre même des noms de famille (p. ex. 1540. Brassó: *Jacobus Chyk lignifaber*, ou inversément, selon l'usage hongrois: 1528—29. Brassó: *Thwkwthy Martinus faber lignarius*).

Inutile de remarquer que dans les documents écrits en hongrois c'est toujours le nom de famille qui précède le nom de baptême.

Notre liste a pour but de documenter l'extension et le degré très évolué de l'art de la sculpture en bois dans le domaine hongrois tout entier, où l'on en retrouve les traces depuis les temps les plus reculés. Nous tenons à répéter, à ce propos, la même remarque que nous avons ajoutée à la liste des clochers en bois qui se trouve dans notre premier ouvrage: la présente énumération, loin d'être complète et exhaustive, n'est qu'une liste provisoire qui ne comprend, par la nature des choses, que les données actuellement connues. Les recherches futures y apporteront sans doute nombre d'additions et de corrections, pareilles à celles qui, depuis la parution de mon premier ouvrage, ont enrichi nos connaissances sur les clochers et les églises en bois.

1330. Majtény: Nicolaus dictus Molnar.  
 1364. Bodrog megye (comitat de Bodrog): Petrus Magnus dictus Alch.  
 1366. — Johannes filius Farago.  
 1389. — Michael Molnar.  
 1401. — Jacobus Molnar.  
 1403. — Thomas Monar.  
 1403. — Stephanus Monar.  
 1408. — Benedictus dictus Farago.  
 1415. — Nicolaus Molnar.  
 1419. — Clemens dictus Alch.  
 1422. — Petrus Alch.  
 1423. — Sebastianus Molnar.  
 1424. — Valentinus Alch.  
 1425. — Gregorius Molnar.  
 1427. — Georgius Monaar.  
 1428. — Molnar Andreas.  
 1428. — Thomas Alch.  
 1428. Eperjes: Georgius Alcz.  
 1434. — Mathias Alch.  
 1437. Türe: Benedictus Molnar.  
 1439. Nagyréde: Ladislaus Alch.  
 " " Andreas Alch.  
 1439. — Johannes Alch.  
 1440. — Albertus Molnar.  
 1441—54. Eperjes: Alcz Antal.  
 1449—54. " Alcz Yschtwan.  
 " " Farago Symon.  
 1450. — Matthias Alch.  
 1453. Kolozsvár: Laurencius Alch.  
 " " Petrus Alch.

1453. Kolozsvár: Andreas Alch.  
 " " Stephanus Alch.  
 " " Georgius Alch.  
 " " Gallus Molnar.  
 " " Andreas Molnar.  
 " " Valentinus Molnar.  
 " " Anthonius Molnar.
1454. — Demetrius Alcz.
1461. Miskolcz: Demetrius Molnar.
1467. Békés: Johannes Molnar.  
 " " Franciscus Molnar.
1468. — Vincencius Alch.
1468. — Petrus Farago.
1469. — Matheus Alch.
1469. — Georgius Monar.
1472. Gálszécs: Augustinus Molnar.
1474. — Paulus Farago.
1476. Székesfehérvár: Alch.
1476. Szaniszló (com. de Szatmár): Nicolaus Alcz.
1478. Siklós: Michael Alch.  
 " " Petrus Alch.  
 " " Philippus Alch.
1480. — Blasius Alch.
- 1480-as évek. (aprés 1480) Eperjes: Istwan molnar.
1483. Teszér (com. de Komárom): Johannes Alch.
1485. Kolozsvár környéke (environs de Kolozsvár): Benedictus Alch.
1485. Jára: Andreas Alch.
1487. Dés: Álcs Antal.
1488. — Matheus Alch.
1488. Kolozsvár: molnar.
1493. Bánffyhunyd: álcs, carpentarius.
1494. — Paulus Alch.
- XV—XVI. sz. Arad m. (XVe—XVIe. siècles, comitat d'Arad): job-  
 bágy ácsok (serfs charpentiers).
1509. — Laurencius Molnar.
- 1510—11. Eperjes: Alcz Marthon.
- 1512—13. " Altsch Marthon.
1519. " Farrago Benedic.
1519. " Farrago Janusch.
1521. Pátroha (com. de Szabolcs.): Antonius Molnar.  
 " " Blasius Alch.
1521. Kisvárdá: Clemens Alch.
1522. Bodrog: Nicolaus Monar.
1522. Szeged: Johannes Alch.

1522. Szeged: Emericus Alch (Plathea Feeylzer).  
 " " Matthius Alch.  
 " " Paulus Alch.  
 " " Matthyas Alch.  
 " " Stephanus Alch.  
 " " Sebastianus Alch.  
 " " Gerardus Alch.  
 " " Benedictus Alch (Plathea Warga).  
 " " Benedictus Alch (Plathea Sohordo).  
 " " Gregorius Alch.  
 " " Emericus Alch (Plathea Bwday).  
 " " Andreas Alch.  
 " " Johannes Monar.  
 " " Barnabas Monaar.  
 " " Ambrosius Monar.  
 " " Mathias Monar.  
 " " Albertus Monar.  
 " " Alexius Monar.  
 " " Michael Faraho.  
 " " Gregorius Faraho.  
 " " Blasius Zekerchyees.  
 " " Andreas Zekerchyes.  
 " " Ladislaus Zekerchyees.  
 " " Michael Zekerchyes.
- 1522.— Benedictus Farago.  
 1525. Eperjes: Caspar Farrago de Finta.  
 1525. Marosvásárhely: egy ferences ács (un charpentier franciscain).  
 1526. Dés: Álcs Ambrus.  
 1526. Brassó: Gergel lignifaber.  
 1527—40. Brassó: Chyky Marton faber lignarius.  
 1528—29. " Thwkwthy Martinus faber lignarius.  
 1528. — Michael Alcz.  
 1535. Tata: egy ferences ács (un charpentier franciscain).  
 1540. Brassó: Jacobus Chyk lignifaber.  
 1540—50. " Zablya Gergel ács (charpentier)  
 1540. Máramarossziget: Johannes Lignifaber carpentarius.  
 " " Franciscus carpentarius de Felseoapsa.  
 1550. Dunántúl — Transdanubie (Sárvár?): György molnár mes-  
 ter (maitre meunier).  
 1550. Szeged: Gácsi Bertalan ács (charpentier).  
 " " Gácsi Ferencz " "  
 " " Gácsi István " "  
 " " János Andris " "  
 " " Zombori Benedek " "  
 " " Mikola János " "

- XVI. sz. (XVIe siècle) Szeged: Nagy Sándor hajóépítő ács (charpentier, constructeur de bateaux).  
 „ „ „ Kis János hajóépítő ács (charpentier, constructeur de bateaux).  
 „ „ „ Bükös Péter idem.  
 „ „ „ Mónár Orbán idem.  
 1552. Tömörkény: Medgyes Orbán molnár (meunier)  
 „ „ László Balázs „ „  
 „ „ Erdélyi Lukács „ „  
 1552. Ujfalu: Gál Pál molnár (meunier)  
 „ „ Végh Ágost „ „  
 „ „ Kun Bálint „ „  
 1553. Máramarossziget: Andreas Taracz carpentarius.  
 „ „ Joannes Molnar.  
 1559. „ Thomas Nyerges carpentarius magister.  
 1560—61. „ Georgius Zcyws magister carpentarius.  
 1566. Körmend: Nagy Simon galamboki molnár (meunier de Galambok.)  
 1567. Agyagfalva: 1 faber ligni.  
 „ Almás: 1 faber lignarius.  
 „ Bágy: 1 faber lignarius.  
 „ Farczád: 1 lignifaber.  
 „ Karátsonfalva: 2 fabri lignarii.  
 „ Kénos: 1 lignifaber.  
 „ Simiénfalva: 1 lignifaber.  
 „ Vágás: 1 lignifaber.  
 1567. A Maros, Udvarhely, Csík, Gyergyó, Kászon, Kézdi, Sepsi és Orbai székek ácsai a szászsebesi vár építésére kirótt adó alól felmentetnek (les charpentiers de Maros, Udvarhely, Csík, Gyergyó, Kászon, Kézdi, Sepsi et Orba sont exempts de la taxe imposée pour la construction du château de Szászsebes).  
 1567—68. Tokaj: Franciscus Alch molitor.  
 1570. Kolozsvár: Altsch Gergely.  
 1577. „ Ács Gergely.  
 1577. „ Tomori Demeter molnármester (maître meunier).  
 1577. „ Bácsi Mátyás „ „ „  
 1581. Érsek(?)-Ujvár: Paulus Molnar carpentarius.  
 „ „ „ Georgius Molnar „ „  
 1584. — Monar Benedek.  
 1584. — Monar Andras.  
 1591. Dés: Ács Lukács Kolozsvárról (de Kolozsvár).  
 1598. — Gregorius Monar.  
 1598. — Georgius Monar.  
 \*1599. Amadsej (Moldva—Moldavie): Michael Tanoko (Tankó).  
 1606. Kolozsvár: Ács János centumpater.



1614. Bajmóc: Ujlaki Mátyás malommester (maitre meunier).
- \*\*\*1614, 1616. Kolozsvár: Molnár Gergely hidépítő (constructeur de ponts).
1616. Kolozsvár: Ács Ferenc.
- 1617, 1621, 1629. Kolozsvár: Ácz Mihály (Öreg Achj Mihály).
- „ 1618, 1621, 1638. Kolozsvár: Ácz István.
- „ 1632. Kolozsvár: Ácz Jakab.
- „ 1621, 1623, 1640. Kolozsvár: Ácz András.
- 1617—18, 1623. Kolozsvár: Ácz Márton.
- \*1617. Nagyvárad: Kaszai Farkas Péter.
- 1618, 1640, 1657. Nagyvárad: Ácz Pál.
1618. Tokaj: Tokai ács Mihály. (charpentier)
- \*1619. Nagybánya: Kaszai Farkas Péter.
- 1619, 1622, 1623—24. Kolozsvár: Molnár János faragó (sculpteur en bois).
1621. Kolozsvár: Czanadi Pál ácsmester (maitre charpentier).
- 1621, 1623, 1625, 1629, 1636—37, 1640, 1646—47, 1649, 1659. Kolozsvár: Ács György (Öreg Áts György).
- 1621, 1632. Kolozsvár: Felnagy György ács (charpentier).
- 1623, 1625, 1632, 1637, 1640. Kolozsvár: Ács Mihály junior.
- 1623, 1629, 1632. Kolozsvár: Molnár Tamás.
1624. Nagyvárad: Bethlen Gábor székely ácsai Marosvásárhelyről (les charpentiers sicules de Marosvásárhely du prince Gabriel Bethlen).
1625. Kolozsvár: ácscéhlevél (charte corporative des charpentiers).
1625. „ Molnár István.
- „ „ Joannes Kis alias Molnar.
1626. Gyulafehérvár: Ács György bányai főácsmester (chef des charpentiers de Nagybánya).
- \*1628. Szabadszállás: Sarkadi Mihály.
1629. Nagyvárad: ács emberek, nemes székelyek fejedelmi szolgálatban (charpentiers nobles au service du prince de Transylvanie).
1629. Gyulafehérvár: Aczj Gergely Szakmárról (charpentier de Szatmár).
- „ Gyulafehérvár: Maiteni (Majtényi) István ács Szakmárról (charpentier de Szatmár).
1629. Kolozsvár: Szilvási Ács György.
- „ 1640, 1647, 1649, 1660. Kolozsvár: Fekete Achj György.
- „ 1640. Kolozsvár: Kis Molnár Péter.
1632. Kolozsvár: Deési János ács (charpentier).
- „ „ Székely János „ „
- „ „ Kóbori Mihály „ „
- „ „ Balogh Bálint „ „
- „ „ Thorday Szabó István „ „

1632. Kolozsvár: Ács Kristóf " "
- " " Balogh Mihály " "
1634. Sárospatak: Abrahám György brassai ácsmester (maître charpentier de Brassó).
1636. Gyulafehérvár: Farkas Mihály Kolozsvárról. (de Kolozsvár.)
- " " Bottiani János " "
- " " Fillep György " "
1637. Sárvár: molnárcéhlevél. (charte corporative de meuniers.)
1637. Kolozsvár: Ácz Antal.
- " " Ferenczy János a fejedelem molnár mestere (Ferenczy János, le maître meunier du prince, arrive à Kolozsvár).
- \*1639. Nagykőrös: Izrael mester.
1639. Nagybánya: Pataki István ácsmester (maître charpentier).
- " " Szatmári Márton " " "
1640. Kolozsvár: Ácz Szabó György.
- " 1647, 1649, 1653. Kolozsvár: Bányai Péter ács (charpentier).
- \*1641. előtt (avant 1641.). Tamásfalva (Moldva—Moldavie): un habitant catholique du village.
1642. Kolozsvár: Kolcsy István ács (charpentier).
- " 1646—47, 1649, 1660. Kolozsvár: Peteo István ács (charpentier).
1642. Nagyvárad: két udvarhelyi ács fejedelmi szolgálatban (deux charpentiers d'Udvarhely au service du prince).
- \*1642. Gyergyószentmiklós: Gál András.
- \*1643. Dés: Ács János.
1644. Kolozs megye (com. de Kolozs): egy malommester (maître meunier).
1646. Sempte: molnárcéhszabályzat (statuts de la corporation des meuniers).
1646. Sempte: Molnár János ujjvárosi malombíró (maître meunier de Ujjváros).
- " Sempte: Molnár Mátyás vízmester. (meunier.)
- " " Kelemen Tamás Súron lakozó molnár (meunier habitant à Sur).
- " " Bedecs István séllyei malombíró („maître meunier à Séllye”).
- " " Péterfi Mihály molnár (meunier).
- " " Bogyoszló János " "
- " " Nagy János " "
- " " Kovács János " "
- " " Bacsa Mihály " "
- " " Hegedős István " "
- " " Fáczipán Máté " "
- " " Szakmári György " "
- " " Letenyei Gergely " "

## 1646. Sempste: Üregi Lukács

"	"	Varga Miklós	"	"
"	"	Dobodi János	"	"
"	"	Téglyás András	"	"
"	"	Molnár Mihály	"	"
"	"	Varga István	"	"
"	"	Répáss János	"	"
"	"	Füleki Mihály	"	"
"	"	Molnár Péter	"	"
"	"	Dobodi István	"	"
"	"	Molnár János	"	"
"	"	Fehér Pál	"	"
"	"	Biró János	"	"
"	"	Molnár Máté	"	"

1646. Huszt: viski ácsok (charpentiers de Visk).

1646. Damos: Kati István faragó (sculpteur en bois).

" " Gal Mathe faragó ember (sculpteur en bois).

\*1646. Magyarherepe: Bekő Jakab.

1646. Lukácsfalva (Moldva—Moldavie): Petrus Molnar.

1646. Kolozsvár: Balogh János ács (charpentier).

" 1649, 1653. Kolozsvár: Balogh Gergely ács (charpentier).

" 1649, 1653, 1660. Kolozsvár: Pataki István ács (charpentier).

" 1649, 1653, 1657. Kolozsvár: Nagy András " "

1647. Kolozsvár: Bakó András ács (charpentier).

" " Baniay Gáspár " "

" " Deésy Mihály " "

" " Szilágyi János " "

" " Ats Márton " "

" " Kerekes István " "

" 1660. Kolozsvár: Péter István ács (charpentier).

" Kolozsvár: Thordai Mihály ács (charpentier).

" 1649. Kolozsvár: Baranyai Gáspár ács (charpentier).

" 1649, 1653, 1659, 1660. Kolozsvár: Ács Balogh Márton.

" 1660. Kolozsvár: Bottyáni János ács (charpentier).

\*1647. Hilip (Moldva): Michael Klara. (de Sztánfalva)

1649. Kolozsvár: Ácz Kristóf ácsmester Sárospatakról (charpentier de Sárospatak).

" Kolozsvár: Korponai János ácsmester Sárospatakról (charpentier de Sárospatak).

" Kolozsvár: Tornyalljai Márton ács (charpentier).

" " Balogh István " "

" " Epperesi István " "

" 1657. Kolozsvár: Pap János ács (charpentier).

" 1660. " Szántó János " "

" 1660. " Szikszay Lukács "

1657. Kolozsvár: Cziki István ács (charpentier).  
 " " Molnár Péter " "  
 " " Farkas György " "  
 " " Sándor Mihály " "  
 " 1660. Kolozsvár: Ferenczi István ács (charpentier).  
 " 1660. " Kárász István " "
1659. Sztána: Bot János ács (charpentier).  
 1659. Gyulafehérvár: Bakó András ács Kolozsvárról (charpentier de Kolozsvár).  
 1659. Kolozsvár: Áts Molnár Péter.  
 " " Váradí Acz István.  
 " " Zádor Acz Pál.  
 1660. " Bakó András ács (charpentier).  
 " " Bartos János " "
1666. Mákó: Gal Pal Janos ács (charpentier).  
 " " Janczi Istvan " "  
 " 1670. Mákó: Kovacz Matthjas ács (charpentier).  
 1666. Körösfő: „az ácsok dézmát nem adnak” (les charpentiers ne payent pas de dîme).  
 1666. Zentelke: Bodis János ács (charpentier).  
 1666. Magyarókerke: Koltsar Gergely ács (charpentier).  
 1667. Radnót: Apafi Mihály fejedelem ács jobbágya (charpentier au service du prince Michel Apafi).  
 1668. Marosvásárhely: Karantzi Miklós átsmester (maitre charpentier).  
 " " Molnár Miklós ács (charpentier).  
 " " Balás Péter " "  
 " " Viski Márton " "
1669. Rohonc: molnárcéhlevél (charte corporative des meuniers).  
 1669. Szalónak: molnárcéhlevél "  
 1669. Körmend: molnárcéhlevél "  
 1669. Németszék: molnárcéhlevél "  
 1669. Gyergyószárhegy: csíkszéki szentmártoni Sárosi István faragó (sculpteur en bois de Csíkszentmárton).  
 1670. Gömör megye (com. de Gömör): ácscéhlevél (charte corporative des charpentiers).  
 1670. Hont megye (com. de Hont): ácscéhlevél (charte corporative des charpentiers).  
 \*1670. Nyárádszentanna: Deák János.  
 1670, 1679, 1687. Gyalu: Dobos Mihály ács (charpentier).  
 " Gyalu: Nagy Pal ács (charpentier).  
 1670. Nagykapus: Kerekes Istvan ács (charpentier).  
 1670. Vista: Gyenghe Menyhart faragó (sculpteur en bois).  
 " " Aszalos Marton " "  
 1670. Jegenye: Kerekes Istvan ács (charpentier).

1672. Putnok: Molnár Jakab molnárgazda (meunier).
- \*1673. Gácsfalu: Joannes Poloni (Polónyi) molitor.
1673. Gyalu: Balogh István vistai molnár (meunier de Vista).
1673. Gyalu: Nagy Pál ács (charpentier).
- „ „ Monar Jakab malommester (maitre meunier).
- \*1675. Déva: Balog Pál.
1679. Gyalu: Fekete János ács (charpentier).
1679. Körösfő: Varga Márton molnár a gyalui malomban (meunier au moulin de Gyalu).
1679. Jegenye: Ferencz Gáspár ács (charpentier).
1682. Munkácsujfalu: magyar lakosok között egy ács (parmi les habitants hongrois un charpentier).
- \*1682. Kolozsvár: egy templomépítő malommester (un meunier constructeur d'églises).
1683. Zboró: Ördög Márton faragómolnár (meunier-sculpteur).
- „ „ Szabó Pál faragómolnár (meunier-sculpteur).
1685. Gyergyóalfalu: Sándor Péter faragó (sculpteur en bois).
1687. Gyalu: Szélj István ács (charpentier).
- \*1688. Szilágysomlyó: Veréb Mihály.
- \*\*1688. Vicze: ifjabb Szakacs Istvan.
- XVII. sz. 2. fele. (2. moitiè du XVIIe siècle). Sebesvár: Fülep Moyses kolozsvári ács (charpentier de Kolozsvár).
1690. Munkács: György mester faragó molnár (meunier-sculpteur en bois).
1691. Kolozsvár: Faragó István (Farkas-utcában).
- „ „ Faragó István (Külső Széna-utcában).
- „ „ Faragó Márton.
- \*1695. Felőr: Süket János.
1695. Keszü: Novaj Menyhárt ács (charpentier).
- „ „ Vigh András faragó (sculpteur en bois).
1697. Kolozsvár: Ács Balázs.
1698. Gömör megye (com. de Gömör): ácscéhlevél (charte corporative des charpentiers).
1698. Hont megye (com. de Hont): ácscéhlevél (charte corporative des charpentiers).
- \*1699. Rozsnyórudna: Baltazar et Andras Molitores.
- \*1699. Magyarsáros: Georgius Domokos et Michael Szabó.
1699. Kolozsvár: Bihari Ferencz ács (charpentier).
- „ „ Czintes Bálint ács „
- „ 1703. „ Hajdu Miklós ács „
- „ „ Huszár András ács „
- „ 1703. „ Komáromi Péter ács „
- „ „ Nagy Balázs ács „
- „ „ Sós János ács „
- „ „ Szakmári Mihály ács „

- 1699, 1703. Kolozsvár: Bereczki Gergely ács „  
 „ „ „ Lévai Tamás ács „  
 „ „ 1716. Kolozsvár: Balog Mihály ács (charpentier).  
 „ „ Gombos János ács „  
 \*XVII. sz. 2. fele. (2. moitiè du XVIIe siècle). Dés: Király Péter  
 ácsmester Szilágypanitról (maître charpentier de Szilágy-  
 panit).  
 \*XVII. sz. 2. fele. (2. moitiè du XVIIe siècle). Dés: Thóth István  
 faragólegény Szilágypanitról (sculpteur en bois de Szilágy-  
 panit).  
 XVIII. sz. eleje. (commencement du XVIIIe siècle). Gyergyószár-  
 hegy: gróf Lázár Ferenc faragó ember jobbágya (sculpteur  
 en bois, serf du comte François Lázár).  
 1703. Kolozsvár: Dési György ács (charpentier).  
 „ „ Nagy Ács Balázs.  
 „ „ Sós Ács János.  
 „ 1708. Kolozsvár: Boros György ács (charpentier).  
 „ 1714, 1716. Kolozsvár: Katona János ács (charpentier).  
 „ 1714, 1716, 1719, 1723. Kolozsvár: Soós Ács Márton.  
 1703. Kolozsvár: Deák György ács (charpentier).  
 „ „ Márton Mihály ács „  
 „ „ Szalatkai János ács „  
 „ „ Thorjai Kovács György ács „  
 1706. Kendilóna: Rudi György faragó (sculpteur en bois).  
 1713. Gyergyóalfalu: Böge János molnár (meunier).  
 „ „ Sándor György molnár „  
 „ Kászonfeltiz: Menyhárt Kelemen faragó (sculpteur en bois).  
 „ Kászonimpérfalva: Péter István faragó (sculpteur en bois).  
 „ Tekerőpataka: Bentze György ácsmester (maître charpentier).  
 „ „ Bentze János „ „ „  
 „ „ Miklós alias „ „ „  
 „ „ Kertész István „ „ „  
 „ „ Bálint János „ „ „  
 „ „ Kisebb Bálint „ „ „  
 „ „ István „ „ „  
 „ „ Bálint Mihály „ „ „  
 „ „ Bálint Albert faragó (sculpteur en bois).  
 „ „ Nagyobb Bálint Ferenc ácsmester (maître  
 charpentier).  
 1714. Kolozsvár: Ács István.  
 „ „ Dési Ferencz ács (charpentier).  
 „ 1716. Kolozsvár: Szalontai Ács Pál.  
 „ 1716, 1719, 1723. Kolozsvár: Ács Balázs.  
 „ 1716, 1719, 1723. „ Felvinczi János ács (char-  
 pentier).



1 Nemesnép.  
1793.



**2. Szalonna.**  
Oeuvre de András Varga. 1765.





**3. Miskolc.**  
**XVII<sup>e</sup> siècle.**



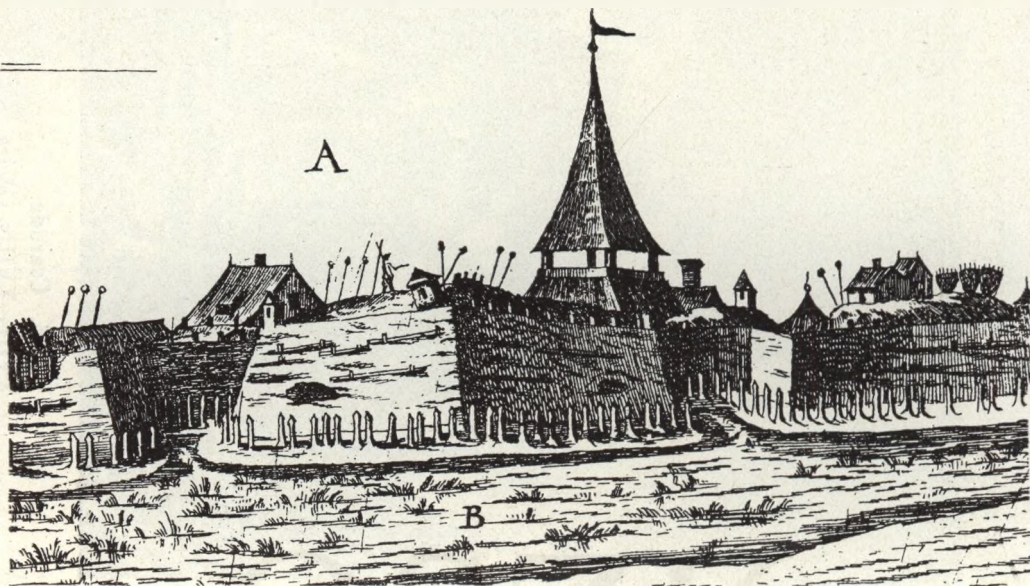
**4. Nagybánya.**

Oeuvre de Péter Farkas de Kasza. 1619.  
 (Après une peinture de la 2e moitié du  
 XVIII<sup>e</sup> siècle.)

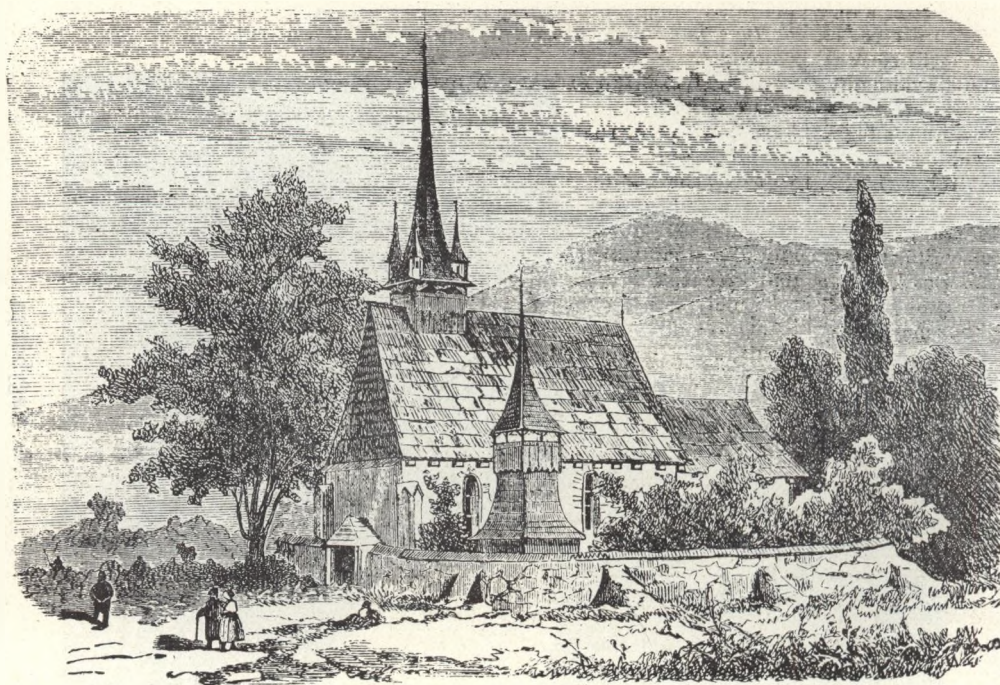


**5. Csaroda.**

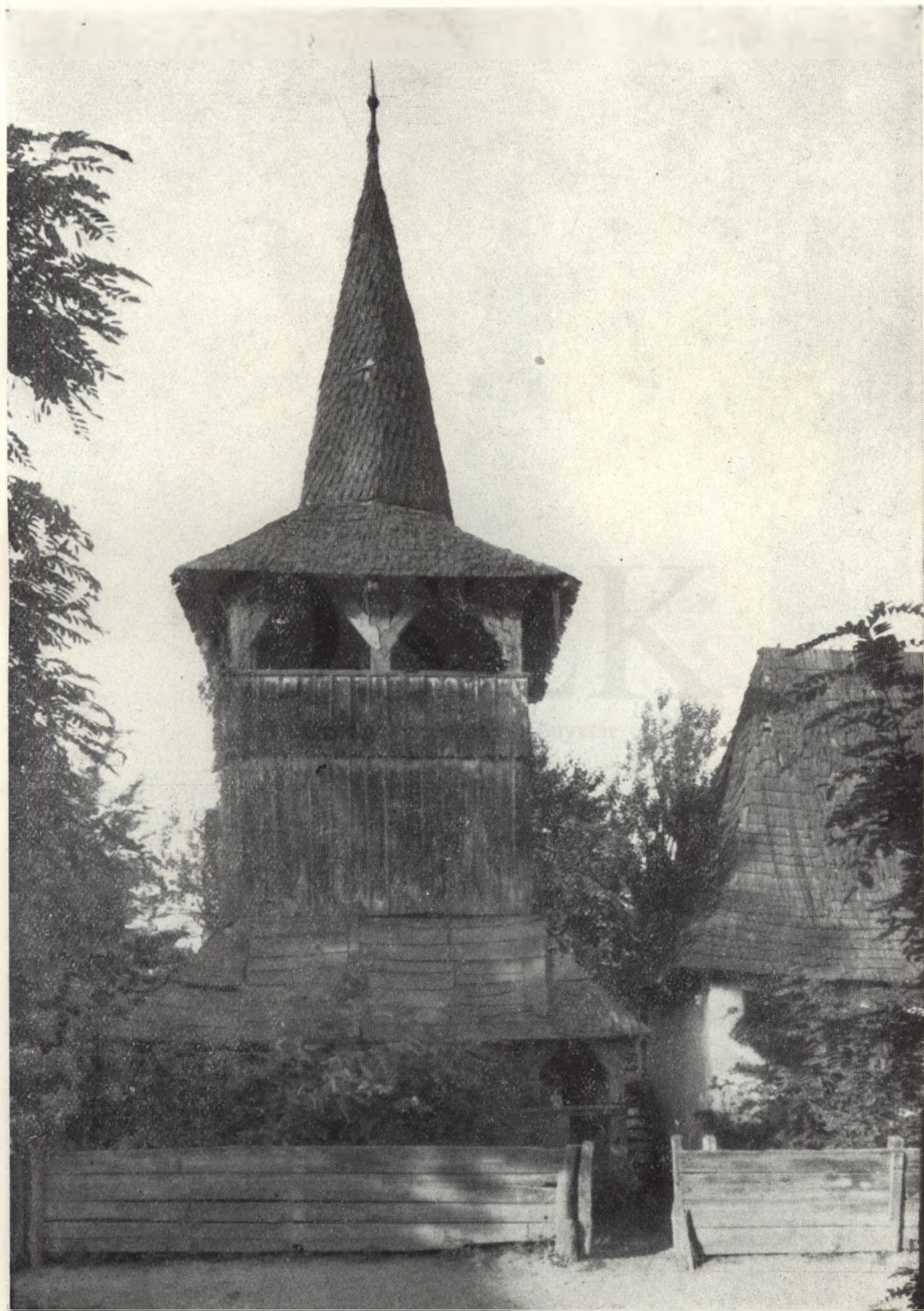
XVII<sup>e</sup>—XVIII<sup>e</sup> siècles.



6. Nagykálló.  
(Après une gravure de 1670.)



7. Visk.  
XVII<sup>e</sup> siècle.



**8. Tákos.**

**Oeuvre de János Lukács. 1767.**



**9. Nyírbátor.**  
1640. (?)



**10. Nagylónya.**

Oeuvre de Imre Kakuk. 1781.



**11. Magyarvalkó.**  
XVII<sup>e</sup>—XVIII<sup>e</sup> század.



**12. Magyarvalkó.**  
XVII<sup>e</sup>—XVIII<sup>e</sup> század.



**13. Magyarvalkó.**  
XVII<sup>e</sup>—XVIII<sup>e</sup> század.





**14. Bábony.**  
XVII<sup>e</sup>—XVIII<sup>e</sup> siècles

Országos Széchényi Könyvtár



**15. Farnos.**  
XVIII<sup>e</sup> siècle.



**16. Magyarbikal.**  
XVIIe—XVIIIe siècles.



17. Menyő.  
1619. (?)



18. Krasznarécse.  
Oeuvre de Tamás Pap et Mihály Nagy. 1754.

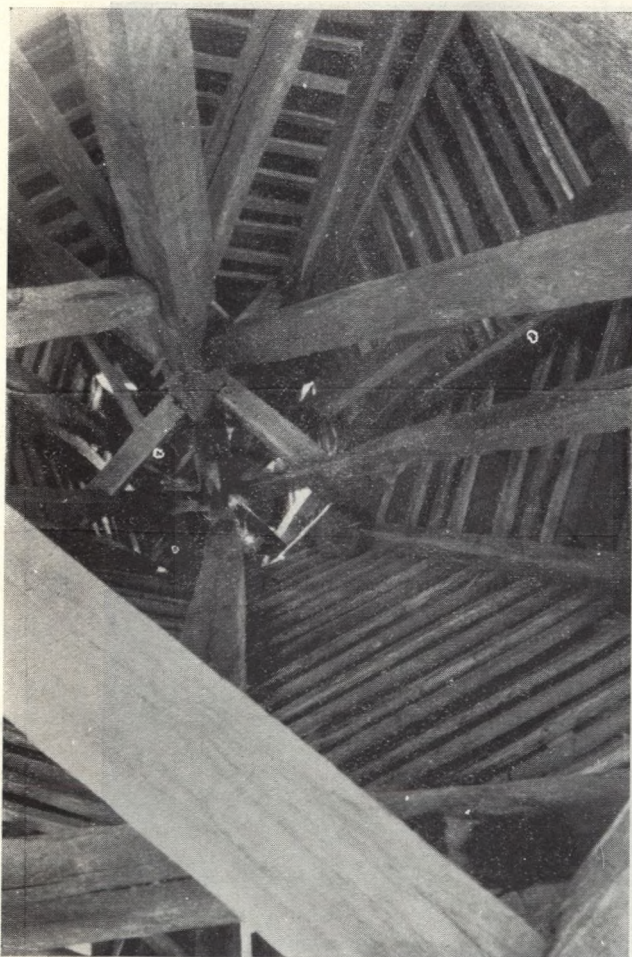


**19. Magyarsáros.**

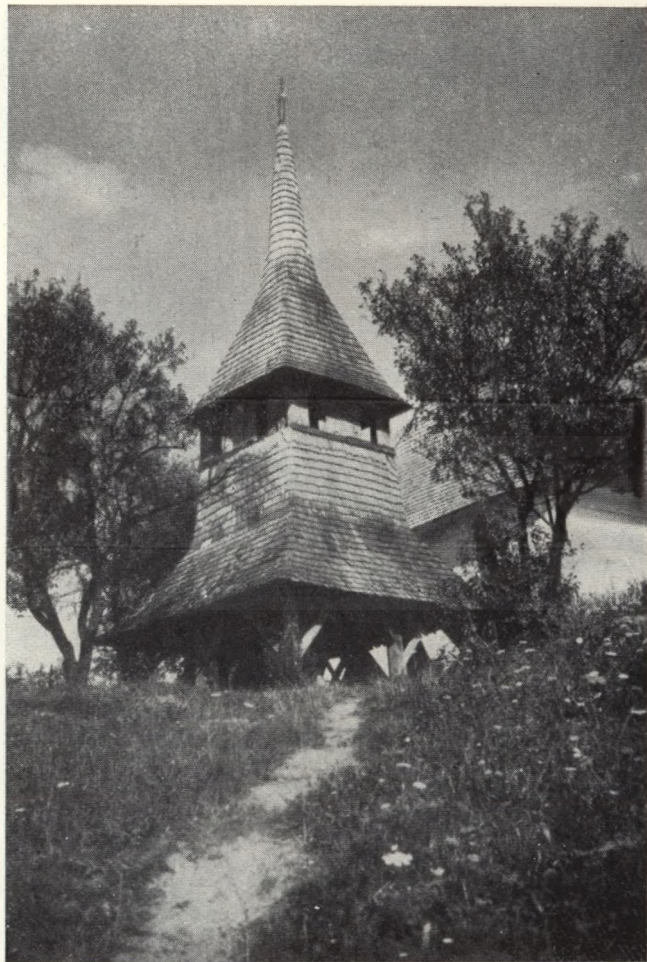
Oeuvre de György Domokos et Mihály Szabó. 1699.



20. Mezőcsávás.  
1570. (?)



**21. Mezőcsávás.**



**22. Galambod.**  
Avant 1690.

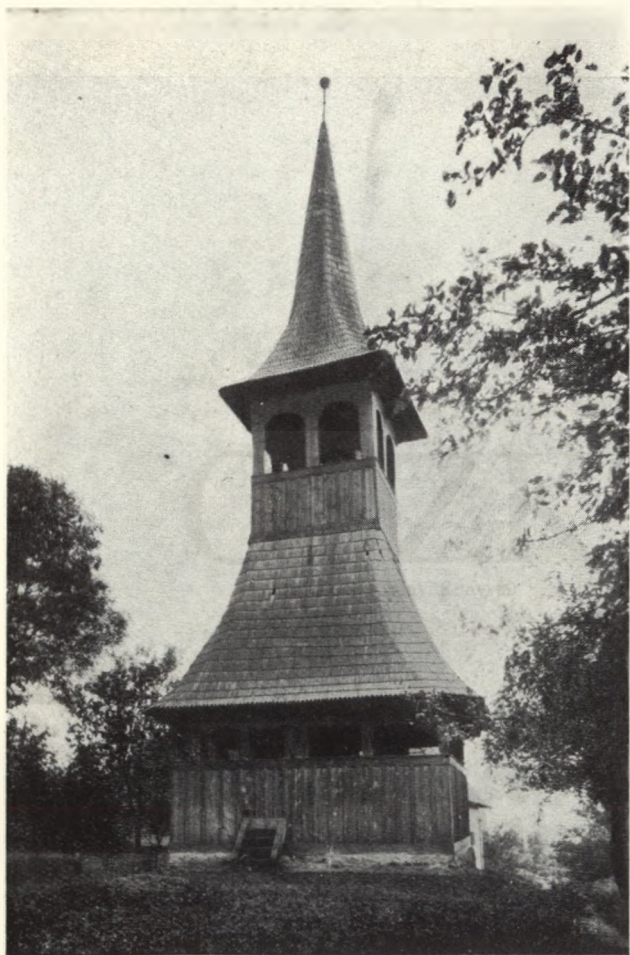




**23. Póka.**  
**XVII<sup>e</sup>—XVIII<sup>e</sup> siècles.**



24. Nyárádszentanna.  
Oeuvre de János Deák. 1670.



**25. Kecset.**

Oeuvre de János Csók de Csekefalva. 1795.



26. Kálnok.  
1781.

- 1715—16. Szászerked: Réti György faragó (sculpteur en bois).  
 1715, 1719. Kolozsvár: Faragó Szabó Gergely ács (charpentier).  
 1716. „ Rákosi János ács „  
 „ „ Szabó Tamás ács „  
 „ „ Varga Mihály ács „  
 „ „ Szőledi Mihály ács „  
 „ 1719. „ Angyal István ács „  
 „ 1719, 1723. Kolozsvár: Dési Péter ács „  
 „ 1719, 1723. „ Zilahi István ács „  
 1719. Győrmegeye (com. de Győr): ácscehlevél (charte corporative des charpentiers).  
 1721. Jegénye: Ferencz János udvari faragó (sculpteur en bois).  
 1722. Erdély: Babás (Barabás) Gergely apja, faragómolnár (père de Gergely Babás, meunier-sculpteur).  
 1723. Kolozsvár: Budai Sámuel ács (charpentier).  
 „ „ Szabó István ács „  
 „ „ Szőledi Péter ács „  
 „ „ Zetelaki Pál ács „  
 1726. Fejérd: Faragó másként Szabó Tamás.  
 „ „ Faragó István.  
 1727. Szászlóna: Harasztosi Samu ács (charpentier).  
 1727, 1740. Kőrösfő: György Márton ács „  
 1727. Jegénye: Szőlősi Pál ács „  
 1727. Szilagybagos: Faragó Mihály faragó (sculpteur en bois).  
 1727. Szilagyballa: Király István faragó „  
 1728—29. Ráckeve: molnárcéhlevél (charte corporative des meuniers).  
 \*1733. Gyöngyös: Gyenes Márton.  
 \*1734. Tarcsafalva: Bormezei János.  
 1737. Gyalu: Kádár Imre malombíró (maître meunier).  
 1737, 1740, 1747. Vista: Bán András faragó (sculpteur en bois).  
 1737, 1740. Szászlóna: Futó Pál faragó (sculpteur en bois).  
 1740, 1747. „ Harasztosi Márton faragó (sculpteur).  
 „ 1747. „ Nagy András faragó „  
 „ „ Szigeti Sigmund faragó „  
 „ „ Varga János faragó „  
 \*1740. Nagykálló: Áts Mihály.  
 \*1742. Kalotaszentkirály: Asztalos János.  
 1743. Hajduhadház: Orbán Mihály derecskei ácsmester (maître charpentier de Derecske).  
 1743. Tekerőpatak: Franciscus Bencze faragó (sculpteur en bois).  
 1744. Mikháza: Demiénházi Balog György faragó (sculpteur en bois).  
 1745. Kraszna: Bálint András molnár (meunier).  
 1747. Kőrösfő: Korpos Márton faragó (sculpteur en bois).

1747. Nagykapus: Beke István faragó (sculpteur en bois).
- \*1750—83. Kisbégány: Bihari Mihály ács (charpentier).
1751. Bonczhida: Kis Mihály faragó (sculpteur en bois).
1752. Magyarkályán: Pap Miklós faragó (sculpteur en bois).
1753. Kraszna: Szabó György conventiós molnár vagyis ács mester (meunier „à convention”, c. à. d. maître charpentier).
- \*1754. Krasznarécse: Pap Tamás et Nagy Mihály.
- \*\*1755. Nagykapus: Beke István.
1756. Magyarbikal: Vég András faragó (sculpteur en bois).
- “ “ Kozma Márton “ “
- “ “ Balás Kupa István faragó “ “
- \*1757. Tivadar: Papp Mózes.
- \*1757. Szék: kolozsvári Novák Márton (de Kolozsvár).
- \*1759. Füzesgyarmat: Oláh József szeghalmi malommester (maître meunier de Szeghalom).
- \*\*1760. Dálnok: Michael Molnar de Felsőcernáton.
1763. Veszprém megye (com. de Veszprém): molnárcéhlevél (charte corporative des meuniers).
- \*1765. Szalonna: Andreas Suttor (Varga András).
- \*1766. Fülöpösdaróc: Perényi Mihály ácsmester (maître charpentier).
- \*1766. Nagykálló: Biró Mihály debreceni ács és Ács Gergely debreceni ácsmester (maîtres-charpentiers de Debrecen).
1766. Magyarókerke: Stephanus Maté faber lignarius.
1767. Sármelléke: molnárcéhlevél (charte corporative des meuniers).
1767. Szabadbattyán: molnárcéhlevél (charte corporative des meuniers).
- \*1767. Tákos: Lukács János.
1768. Szentkirályszabadja: ácscéhlevél (charte corporative des charpentiers).
1768. Kiskovácsi: ácscéhlevél (charte corporative des charpentiers).
1768. Szent-István: “ “ “ “ “
1768. Csajágó: “ “ “ “ “
1768. Balatonfő-Kajár: “ “ “ “ “
1768. Barátos: Joannes Molnár molitor.
1768. Zágón: Nicolaus Bogati faber lignarius.
- “ “ Georgius Sipos “ “
1769. Székesfehérvár: molnárcéhlevél. (charte corporative des meuniers).
1769. Szilágybagos: Stephanus Kintses faragó (sculpteur en bois).
1770. Gönyű: molnárcéhlevél (charte corporative des meuniers).
1770. Zaláta: faragó magyar falusiak (sculpteurs en bois hongrois du village).
1773. Gyöngyös: molnárcéhlevél (charte corporative des meuniers).

1773. Gömör megye (com. de Gömör): molnárcéhlevél (charte corporative des meuniers).
1773. Hont megye (com. de Hont): molnárcéhlevél (charte corporative des meuniers).
1774. Pápa: Szecsődi Molnár Mihály actualis molnár céhmester (chef de la corporation des meuniers).
- „ Pápa: Szabó Molnár István vicze molnár céhmester (idem).
1775. „ Szabó Molnár István ordinarius molnárcéhmester (idem).
- „ Pápa: Ács Molnár Ferencz vicze molnár céhmester (idem).
1775. Békés: Thaliss Márton aradi ács (charpentier d'Arad).
1775. Galac (com. de Beszterce-Naszód): Nagy György faragó mestere (sculpteur en bois).
- \*1775—1776. Ákos: Géresi Nagy Márton ács (charpentier).
1777. Paks: ácscehlevél (charte corporative des charpentiers).
- \*1777. Okány: Székely Mihály és Szőke Mihály ács mesterek (maîtres charpentiers).
1778. Pápa: Ács Ferencz actualis molnár céhmester (chef de la corporation des meuniers).
- „ „ Komor János vicze molnár céhmester (chef de la corporation des meuniers).
- „ „ Baranyai Ferenc deputatus molnár (meunier).
- „ „ Szabó István deputatus molnár „
1778. Nagykároly: ácscehlevél (charte corporative des charpentiers)
- \*1778. Kolozsvár: Budai György és Csiki Zsigmond ácsok (charpentiers).
1779. Szombathely: molnárcéhlevél (charte corporative des meuniers).
- \*1781. Nagylónya: Kakuk Imre Jándról (de Jánd) és Bán Péter.
- \*1781. Székelykál: Kendi Kovács Tamás ács mester (maître charpentier).
1782. Paks: molnárcéhlevél (charte corporative des meuniers).
1782. Gyöngyös: ácscehlevél (charte corporative des charpentiers).
- \*1782. Ákos: Simon Péter, Gaál Mihály, Molnár János, Molnár Sándor ácsok (charpentiers).
- \*1784. Pap: Paptsák András és Fazekas Mihály.
- \*1784. Siklód: Tsók János.
- \*\*1784. Küküllőkeményfalva: László Molnár Mihály.
1785. Pap: Molnár János.
- \*1791. Jánd: Kancza József és Kakuk Imre.
1793. Nagykároly: ácscehlevél (charte corporative des charpentiers).
- \*1794. Vetés: Molnár János és Bokor Mihály.
- \*1794. Nyáradszereda: Tsók József.
- \*1795. Kecset: Csekefalvi Csók János.
- \*1797. Tisztaberek: Asztalos Szűts Mihály.





- \*1883. Körösfő: Magyarbikali Antal János toronyfedő (couvreur).
- \*\*1884. Székelyderzs: Nagy Zsigmond.
- \*\*1885. Gyergyószentmiklós: Zetelaki Máté Imre.
- \*\*1888. Korond: Bálint János asztalos Pálfalváról (menuisier de Pálfalva).
- \*1893(?). Radnótfája: Szilágyi István ácsmester (maître charpentier).
- \*1895. Kiskapus: Bot Márton.
- \*XX. század eleje (commencement du XXe siècle). Magyarsülye: Gillye Sándor és Csenteri Ferenc.
- \*\*XX. század eleje (commencement du XXe siècle). Máréfalva: Kapás Ferenc faragó (sculpteur en bois).

### ADDITIONS

Aux notes 58 et 88, ainsi qu'à la p. 120 de l'Appendice ajoutez:

Autour de 1460: *Egeres*. Mathias Alch (Archives Nationales. Dl. 36. 392, fol. 53 v.).

A la note 136, qui a trait aux travaux consacrés à l'architecture de bois de l'Ancien Royaume, ajoutez: N. Ghica-Budești, *Evoluția arhitecturii în Muntenia și în Oltenia*. IV. Buletinul XXIX. fasc. 87—90. București 1936, planches CLX, DLXXXIV—DLXXXV.

## STUDIEN ZUR HYDRONYMIE DES SAVESYSTEMS.

## E

**EBSEV** (?), iuxta fluvium Chasma...ubi eciam intrat in fluvium *Ebsev* et super fluvium *Ebsev*... (Bach im Gebiet zwischen Sava und Lonja, a. 1247, SMIČIKLAS IV 312, KUKULJEVIĆ, Regesta 516. Fraglich ist, ob ein FlurN *Ebus* etymologisch hierher gehört, terram suam nomine *Ebus* a. 1236, SMIČIKLAS IV 19. Nach einer freundlichen Mitteilung von Herrn Prof. Kniezsa bezieht sich ein im Cod. dipl. patrius VII 120 f. (a. 1270) als aqua *Ebsu* überlieferter FIN auf den oben erwähnten Bach *Ebsev*.

Lesung unsicher. Name vermutlich ungarischen Ursprungs, vielleicht zu ungar. *eb* 'Hund', OklSz. 163, oder zu *ebes* 'paludosus', MEtSz. I 1469?

**EGUN**, inde procedens superius in eodem Guersenche exit ad puteum Egun a. 1257, SMIČIKLAS V 73.

Vgl. auch *Hegun*, comes Mark filius *Hegun* (zwei Belege), a. 1323, SMIČIKLAS IX 138, a. 1325, ibid. IX Nr. 209, daneben *Hegen*, et *Hegueni* comitis, a. 1260, ibid. V 163, Nicolaus filius *Hegen*; metam Ladislai filii *Hegen*, deinde modicum flectitur ad metam Marko filii *Hegen* a. 1326, ibid. IX Nr. 256 (die aus der ersten Hälfte des 14. Jh. stammenden Belege beziehen sich auf dieselbe Person *Hegun* (*Hegen*). In einer serbischen Urkd. aus dem J. 1378 tritt ein knezъ *Hegenъ* Dragoslalikъ auf, MIKLOSICH, Mon. Serb. 190. Der Name ist auch in Ungarn mehrmals bezeugt, vgl. die folgenden, mir von Herrn Prof. Dr. Kniezsa freundlichst mitgeteilten Belege: a) *Igen*, Bezeichnung einer Stadt und eines Baches in Siebenbürgen, ZIMMERMANN-WERNER, Urkundenb. I 123, b) *Jgan-*, *Jgonpatak* (Banat), stagnum *Jgan* a. 1346, fluvius *Jgon* a. 1427, PESTY, Krassó vármegye története II 1, 220, c) *Egenkuth*, locus in villa Chegve (Transdanubien), a. 1277, WENZEL, Cod. Arpad. IX 186, d) *Egenszáráz*, heute *Szárázd* (Kom. Tolna), a. 1292, vgl. CSANKI III 423 (zu ungar. *száráz* 'trocken, dürr', OklSz. 887; *Szárázd* ist Diminutivform).

Nach BUDMANI, AR. III 22 wäre *Egen* (*Hegen*) türkischer Herkunft, wohl richtig. Im Türkischen und im Ungarischen pflegen Perso-

nennamen unmittelbar auch als geographische Namen verwendet zu werden.

**EMOVACKI Potok**, heißt im Oberlauf Blatni Potok, zu Blato, s. d., lk. Nbfl. der Orljava. Am Bache liegen die Orte *G.* und *D. Emovci*, westl. des Baches das Feld *Emovski Lug* (Slav. Požega, NO).

FIN nach dem ON gebildet, der auf einem hypokoristischen PN (etwa *Emo?*, zu *Emanuel*) beruht.

**ERPENJICA**, r. Nbfl. der Kosteljina, fließt durch das Gebiet *Mala* und *Velika Erpenja*, nach welchem er benannt ist; der Oberlauf des Baches führt den Namen *Erpenjščica* (Rogatec, SO-Ptuj, SW).

GewN sekundär nach Flur- und ON, welcher etymologisch dunkel ist.

## F

**FARKASVÖLGYE**, inde ascendit ad montem super caput unius vinee *Farkaseuina*<sup>1</sup> (=Farkashevina) vocate; ad cacumen cuiusdam montis *Farkashege*<sup>2</sup> (=Farkashegye) vocati; deinde flectitur per quendam magnam vallem infra ad orientem *Farkaswlege* (=Farkasvölgye) vocatam a. 1399, L. K. IX 310 (Anscheinend Gewässer im Gebiet von Garić).

Ungarischer Herkunft, zu ung. *farkas*<sup>3</sup> 'Wolf', hier PN *Farkas*<sup>4</sup>, und *völgy*<sup>5</sup> 'Tal' (mit Possessivsuffix). Neben der rein ungarischen Namensform *Farkasvölgye* kann auch die slavisierte Form *Farkashev Dol* auftreten, vgl. *Farkaseudol* nevü vásárolt szőlőjét a. 1418, L. K. X 264. Einige vom ungar. PN *Farkas* abgeleitete ON *Novi Farkašić* und *Stari Farkašić* (an der untern Kupa, Petrinja, NO), *Farkashevac* (Čazma, NO), *Farkashevec* (nordöstl. Samobor), *Farkashevci*<sup>6</sup> (Kr. Gjakovo, Vinkovci, NW). Aus der Slowakei vgl. den FIN *Farkaspataka*, ŠMI-LAUER, Vodopis 483. Bedeutungsparallelen s. v. *Vukov Potok*.

**FEJÉRKÖRIS**, inter fluvios *Feirkeris* et *Morus* a. 1311, SMIČIKLAS VIII Nr. 251 (Urkunde aus Požega, die zahlreiche geogr. Namen ungarischer Herkunft enthält, darunter die GewässerN *Nogpotok* (=Nagypatak), *Sarus* (=Sáros), *Scaraspotok* (=Száraspatak) *Soukuuth* (Sókút), *Weurustou* (Vöröstó, FlurN), s. dd.

*Fejérköris* zu ungar. *fejér*, auch *fehér* 'weiß' (die Dublette *fejér/fehér* tritt schon in den ältesten Belegen zutage, vgl. OklSz. 222) und

<sup>1</sup> Erweiterung der possessiven Ableitung um Formans *-ina*.

<sup>2</sup> *Farkas-hegye*, zu ung. *hegy* 'Berg, Spitze', OklSz. 363.

<sup>3</sup> Zur Etymologie vgl. MEtSz. II 161 f.

<sup>4</sup> Der PN *Farkas* ist in den Kroatien-Slavonien betr. Urkunden sehr häufig anzutreffen. Bereits a. 1175 tritt ein *Farcasius* (latinisierte Form des ungarischen PN) palatinus comes auf, vgl. SMIČIKLAS II 140.

<sup>5</sup> Vgl. OklSz. 1103 ff.

<sup>6</sup> Auf der Gen.-Stabskarte *Forkuševci* (!) geschrieben.

*köris*, auch *körös* 'Esche', ibid. 537 f. Aus der Slovakei vgl. die FIN *Körös*, *Körös-patak*, ŠMILAUER, Vodopis 481 (§ 94). Zur Bedeutung vgl. auch die Bildungen s. v. *Jasenica*.

**FEJÉRSÁR**, per fluvium Chezmiche ad meridiem procedendo iungitur cum aqua *Feirsar* vocata; inter eundem fluvium *Feersar* et silvam Lazen; pro illa porcione, quam idem Farcasius in *Feersar* (also Flur-oder ON) dedisset a. 1370, SMIČIKLAS XIV 265.

Zu ungar. *fejér* bzw. *fehér* 'weiß' (s. o.) und *sár* 'Schmutz, Schlamm, Morast', vgl. OklSz. 829 f., ferner s. v. *Sár*.

**FERTŐ**, inde ad caput lacus *Ferten*... versus aquilonem et... pervenit usque ad Drawam a. 1297, SMIČIKLAS VII 286, KUKULJEVIĆ, Regesta 1596; *Fertős*, ad unam vallem, que vocatur *Fertes* a. 1268, SMIČIKLAS VII 461.

Die Urkunde ist nicht im Original erhalten, sondern nur in einer Umschrift aus dem J. 1514. Die uns überlieferte Namensform *Ferten* ist sicher ein Verschrieb für *Ferteu* (=Fertő), vgl. ungar. *fertő* 'See, Sumpf, Morast', stagnum *Ferteu*, bereits aus dem J. 1200 belegt, OklSz. 242, lacus *Fertő* (Neusiedler See), vgl. MEtSz. II 223 ff.

*Fertős* ist adj. Ableitung von *Fertő*, vgl. OklSz. s. v. *fertős* ('paludus'), ferner FIN *Fertős*, *Vörösfertőfő* (eig. Rotseequelle'), ŠMILAUER, Vodopis 470 (§ 55).

**FOK**, venit per ipsam Kotinam in Kokotnik et Trebses (=Trebeš), que *Fuk*<sup>7</sup> dicitur a. 1257, SMIČIKLAS V 72, medietas ipsius aque Moruzna<sup>8</sup> ab inicio eiusdem que *Fok* vulgariter appellatur secundum cursum eiusdem aque in lausulis (verschrieben für clausulis), que wlgo scege<sup>9</sup> nuncupatur a. 1272, ibid. VI Nr. 16 (Transumpt aus dem J. 1461), piscinam... in aqua Chernech existentem, unacum duobus introitis aque vulgariter *Fok* vocatis Gwnkopanicha et Sauina videlicet nuncupatis a. 1322, SMIČIKLAS IX 72.

Name ungarischer Herkunft, zu *fok*, älter *fuk* 'Vorgebirge, Höhle, Kluft; Wassergraben, Schlucht, schmales Flußbett', vgl. OklSz. 253 f. Diese Erklärung wird durch die Angaben des urkundlichen Beleges (s.o.) gesichert. Im Ungarischen ist *fuk* seit alter Zeit<sup>10</sup> als geogr. Name, insbesondere als GewN geläufig, vgl. die Belege bei ORTVAY I 315, OklSz., aaO.

**FOŠNIK**, lk. Nbl. des Veliki Potok (Slav. Požega, NW). Westl.

<sup>7</sup> KUKULJEVIĆ, Regesta 738 gibt diesen Namen in der Gestalt *Cuk* wieder, sicher unrichtig.

<sup>8</sup> Sicher verschrieben für *Morzuna*, gemeint ist der Fluß *Mrsunja*. (lk. Nbl. der Sava, Požega, SO-Brod, SW), auf den Gen.-Stabskarten in der Form *Mersunja* R. angegeben.

<sup>9</sup> Lies *szégye* 'clausura', vgl. OklSz. 898.

<sup>10</sup> Erster Beleg a. 1055, rivulus namque qui dicitur *fuk* (Stiftungsbrief von Tihany am Plattensee).

dieses Baches führt ein Gelände den Namen Jama *Fošik*. ON *Foša* (Kr. *Jagoda*), s. IReg. II 1058.

Namensform anscheinend doch verlässlich. Unklar. Anlautendes *F*- könnte als *Hv*- verstanden werden, da *hv*- im Skr. in der Umgangssprache schon vielfach zu *f*- geworden ist, vgl. z. B. *fala* für *hvala*. BUDMANI, AR. III 63 gibt an, daß *Fosno* (Geländebezeichnung) auf *Hvosno* zurückgehe.

## G

**GAJ**, terram eorum hereditariam nomine *Gay* circa Worosdinum a. 1260, SMIČIKLAS V 182 u. ö. als FlurN; *Gajin* (?), in *Gaynio* potok a. 1307, ibid. VIII 136 (Bach im Gebiet von Moravče, Zagreb, 2); *Gajski Potok*, lk. Nbf. der Velika Trepča (Petrinja, NW). ON *Gaj* (über 50), *Gajani*, *Gajevi*, *Gajine*, *Gajić* geläufig, s. IReg. I 211 ff.

Zu skr. *gāj* 'Hain, Wald', AR. III 89, BEW 291. Auch außerhalb des Serbokroat., vgl. MIKLOSICH, ON 97, ferner čech. FlurN *Háj*, *Hájek* SEDLAČEK, Index, 225 s. vv., über ON ČERNÝ-VAŠA 191; poln. GewN. *Gaj*, *Gajak* KOZIEROWSKI I 70, II 166 f., IV 212 ff. (*Gajewóloto*), VI 103 f. Die ursprüngliche Namensform kann nicht mit Sicherheit ermittelt werden, wahrscheinlich *Gajin* (*P.*) zu lesen. In der uns überlieferten Gestalt ist der Name bereits latinisiert.

**GAREŠNICA**, r. Nbf. der Ilova, mündet unterhalb des Dorfes *Garešnica* (=Dolnja *Garešnica*?); im Oberlauf des Flusses liegt der Ort *Gornja Garešnica* (Čazma, SO-Bjelovar, SW). Gelände, Gewässer, Ort und Komitat *Garešnica* werden in den Urkdd. des 13. und 14. Jh. oft erwähnt, doch weisen die urkundlichen Belege eine Lautgestalt auf, die nicht als Ausgangspunkt für die heutige Namensform *Garešnica* angesehen werden kann, vgl. ubi cadit Mogorovc potoca in Soplonica, et ibi relinquendo Garyg (=Garić, Čazma, SW) incipit tenere metam cum terra *Gresenicha* a. 1237, SMIČIKLAS IV 41, quasdam terras existentes in comitatu de *Guersenicha*, *Fel-Guersenicha* et *Ol-Guersenicha* (=Gornja und Dolnja G.); prima meta terre *Fel-Guersenicha* incipit in rivulo *Guersenicha*; que vallis ducit in rivulum *Guersenicha*; prima meta terre que *Ol-Guersenicha* dicitur intrat in rivulum *Guersenicha* a. 1257, ibid. V Nr. 578, ad comitatum de *Gerzenche*; terram *Girzincha* nuncupatum; iuxta fluvium *Grezinche*; ad fluvium *Gresenche* et in ripa eiusdem fluminis est meta terrea, item per fluvium *Grezenche*; ad rivulum *Grezenche*, ibid. Nr. 581, ad comitatum de *Gerzenche*, ibid. V 61, u. ö. als Komitatsbezeichnung, terra *Guersenche*; incipit de *parvo Guersenche* (=Mala G.) in *magno Guersenche* (=Velika G.); in *Serena Gersencha*, ibid. Nr. 591, predia sua in *Garig* et in *Guersence* existencia a. 1273, ibid. VI 39, *Guerscenche*, *Guerszenche* (ON), a. 1277, ibid. VI 192, in fluvio *minoris Gresencha* (5 Belege) a. 1279, ibid. VI Nr. 242, comitatum de *Guersente* (!), ibid. VI 306, comitatus de *Guersente*, a. 1284, ibid. VI

487, de Garyg et Gerzenche; in fluvio minoris Gersenche; in dictum Gerzenche minorem; in fluvium minori[s] Gerzenche; inde eodem minori Gerzenche a. 1296, ibid. VII Nr. 221, cum villis Superiori (Superiore) et Inferiori (Inferiore) Gersunche (2 Belege), a. 1316, ibid. VIII Nr. 361, iuxta aquam Guersenche a parte orientali in eodem comitatu Guersenche existentem a. 1326, ibid. IX 277, in capite fluvii Gursenche; datum in inferiori Gursenche a. 1329, ibid. IX 495, in comitatu de Gressenche; in fluvio Gressenche; ad forum Gressenche; in fluvium Gressenche a. 1332, ibid. X Nr. 2, Gressenche (FIN, 3 Belege), a. 1340, ibid. X 592, in capite fluvii Gersenche a. 1346, ibid. XI 302, cadit in fluvium minoris Gresencha a. 1349, ibid. 506, cadit in fluvium Gresencha... per ipsum fluvium Gresenche; Gresencha (FIN, 3 Belege), a. 1353, ibid. XII 187; circa fluvium Gresencha a. 1381, L. K. IX 294, de comitatu Gresenche ibid. 295, a Gresencha-folyón levő a. 1383, L. K., IX 296, ad fluvium Gresenche vocatum; in eundem fluvium Gresencha a. 1391, L. K., IX 301, in fluvio parve Gresenche ibid. 302, Gresenche (poss.); in fluvio parvo Gresencha a. 1399, L. K., IX 308 u. ö., cadit in parvam Gresenche pataka nuncupatum a. 1399, L. K., IX 310, ad fluvium Naggresenche (=Nagy G.), ibid., a. Gresenche folyó között levő föld a. 1408, L. K., X 99.

Die angeführten Belege beziehen sich anscheinend alle auf das oben erwähnte Gebiet von *Garešnica*. Bei den beiden folgenden historischen Zeugnissen hingegen ist eine genaue geographische Bestimmung nicht möglich; es handelt sich um einen Fluß südlich oder südwestl. von Kutina (Kostajnica, NO), vgl. inter fluvios Kotenna (=Kutina) et *Gresencha* a. 1375, SMIČIKLAS XV 107, prima meta inciperet ex parte *Gwersenycha* exeundo de Zaua ubi aqua Pwkur caderet in Zauam a. 1429, A. szlav. okm. 167.

Die ursprüngliche Namensform läßt sich nicht mit Sicherheit bestimmen. Es fällt auf, daß wir in keiner Schreibung den Stamm *Gar-* antreffen, woraus wir schließen, daß der Name *Garešnica* jüngeren Ursprungs sein muß. Er beruht wahrscheinlich auf sekundärer Umbildung der ursprünglichen Namensform, vielleicht im Anschluß an den Namen der einst nahe der obern *Garešnica* gelegenen Stadt *Garić*. Die Erscheinung als solche ist für das Gebiet von *Garešnica* nicht singulär; es kommen dort auch andere geogr. Namen vor, deren heutige Namensform nicht ohne weiteres als identisch mit der urkundlich bezeugten angesehen werden kann, vgl. s. vv. *Bršljanica*, *Dišnica*<sup>1</sup>. Wann tritt die Namensform *Garešnica* zum ersten Mal auf? Über *Gar-* vgl. s. v. *Garić*.

<sup>1</sup> Diese Erscheinung dürfte damit zusammenhängen, daß das Gebiet von *Garešnica* durch das Eindringen der Türken im 16. Jh. (im J. 1544 wurde die alte Feste *Garić* zerstört, KLAJČ, *Zemljopis hrv. zemalja I* 101 f.) größtenteils entvölkert und erst später wieder neu besiedelt wurde, vgl. auch REŠETAR, *Der štokav. Dialekt* 29 ff. Von türk. Einfluß zeugen *Husain* (ON), *Husajnac* (FIN), *Osmanka* (FIN), *Osmanovo Polje* (Kostajnica, NO).

Die Lesung der urkundlichen Belege ist nicht gesichert. Sie lassen sich zwar auf zwei Typen reduzieren, *Gres-* und *Gers-* (ungarische Lautung), aber die Lautbezeichnung *s(z)* ist mehrdeutig, es kann *s*, *z*, *š* oder *ž* gemeint sein. Für die Form vom Typus *Gers-* (*Guers-* ist nur graphische Variante) kenne ich keine etymologische Anknüpfung, der Typus *Gres-* hingegen könnte aus dem Slavischen erklärt werden, dann nämlich, wenn man eine Lesung *Grež-* annimmt. Diese Lesung gewinnt an Wahrscheinlichkeit durch das Hinzukommen eines FIN *Gerzencze* (Theißoberlauf, Kom. Ugocsa), auf den mich Herr Prof. Kniezsa in freundlicher Weise aufmerksam macht. Somit kann man von einer Grundform \**Grężbnica* ausgehen (K.), zu skr. *grez* 'Schlamm, Morast, Sumpf', AR. III 422, vgl. sloven. *gréz* m. 'Schlamm, Moor', *gréz* f. 'tiefer Schmutz, morastige Stelle', pl. 'Morast, Moorgrund', *greznica* 'Senkgrube', PLETERŠNIK, Slovar I 251. Zur Etymologie vgl. BEW 350, s. v. *gręznōti*; ON bei MIKLOSICH, ON 129, serb. *Grezna*, IReg. I 287; poln. ON *Gręziny*, KOZIEROWSKI I 86 (mit richtiger Erklärung des Namens); russ. FIN *Gr'aznyj*, *Gr'aznaja* (5 FIN) u. a., MAŠTAKOV, Dnjepr 245, s. vv.

**GARIĆ**, tritt als Flur-, ON und FIN auf. Den Fluß *Garić* kann ich auf der Karte nicht auffinden. Südlich der obern *Garešnica* befinden sich die Überreste der Burg *Garić* (Razv. *Garić Grad*). Das Waldgebiet führt den Namen *Garjevica*. Unmittelbar an der *Garešnica* liegt der Ort *Podgarić* (Čazma, SO). Belege: per vias *Garig* usque ad aquam *Pissenca* a. 1163, SMIČIKLAS II 98, a confinio montis *Garyg* qui vocatur *Rusich* a. 1231, ibid. III 348, in aqua *Dobnichicha* in magna via que ducit in *Garig* a. 1232, ibid. 372, meta cum *Garyg*; ubi cadit *Mogorovc* potoca in *Soplonica*, et ibi relinquendo *Garyg*, incipit tenere metam cum terra *Gresenicha* a. 1237, ibid. IV Nr. 37, ad montem *Garig*... inde descendit versus meridiem in rivulum *Stupna* a. 1257, ibid. V 54, 60, viam que discernit limites *Garig* et *Gressenicha*, ibid. 74, von der Mitte des 13. Jh. an häufig als Flur- und ON. FIN *Garić*, ab occidente in fluvio *Garig*; in predictum rivulum *Garig*; iuxta rivulum *Garig*; iuxta aquam *Garig*; ad vallem *Zolotnik* et per *Zolotnik* descendens cadit in rivulum *Garyg* a. 1256, ibid. V Nr. 559, per rivulum *Lescouch* eundo pervenitur ad locum, ubi exit ad siccam vallem et per illam veniens cadit in rivulum *Garigh*, ibid. V 33, cadit in *Gruseuch*, qui distingit limites *Grassanicha* et *Garig*; metam antiquam communem inter *Grassanicham* et *Garig*, ibid. V Nr. 563, in *Garig*, ibique intrat *Zaburnam*, ibid. V 39, quandam terram suam in *Garyg* iuxta locum fori *Garyg* existentem; in aquam *Garyg* (*Garig*) a. 1285, ibid. VI 517, per unam vallem in vicinitate terre *Garyguasarhel*<sup>2</sup>; in aquam *Garyg* a. 1337, ibid.

<sup>2</sup> Lies *Garić-Vásárhely*, zu ungar. *vásár* 'Markt, Marktplatz' und *hely* 'Ort, Platz', vgl. OklSz. 368; 1068, 1069. Die Urkd. enthält mehrere geogr. Namen ungarischer Herkunft.

X Nr. 235, iuxta fluvium *Garyg* a. 1354, ibid. XII 253, secus fluvium *Garygh* nuncupatum a. 1370, ibid. XIV Nr. 162. 173. ON *Gari*, *Garina*, *Garići*, *Garište* u. a., s. IReg. I 216.

Die heutige Namensform *Garić* ist durch die urkundlichen Belege eindeutig gesichert, ich kann deshalb der Schreibung *Gorich* von LIPSZKY, Repertorium (Budae, 1808), s. v. kein Vertrauen entgegen bringen. *Garić* ist Ableitung von *Gar-*, zu skr. *gar* f. 'Asche, vom Verbrennen übrig gebliebene Reste', AR. III 104, auch 'rußige Farbe, Schwärze; Hammerschlag', vgl. VUK, Rječnik 86. MIKLOSICH, ON 99 legt mehr Wert auf die letztere Bedeutung, welche etwa zutreffen mag für *gára* 'schwarzes Schaf', VUK, aaO., *gäreš* 'schwarze Ziege, schwarzes Haustier', AR. III 106. Diese Tierbenennungen sind aber zweifellos jungen Ursprungs. Das Appellativ *gar* kann also in der Bedeutung 'Ruß, Schwärze' (Farbbezeichnung) für die Erklärung des frühbelegten ON *Garić* nicht in Betracht kommen. Wir müssen vielmehr von der Wurzel *gor-gar-* 'brennen', BEW 294, 333 ausgehen, *gar* 'Asche', welches ursprünglich wohl auch die durch Abbrennen des Waldes gewonnene Stätte bedeutet hat, vgl. hierzu altruss. *garb* 'ausgebrannte Stätte im Wald', SREZNEVSKIJ, Materialy I 510. Für diese Erklärung sprechen eindeutig die ON *Gar*, *Gari*, *Garište*, AR. III 104, 107, 108. *Garić* ist Diminutivbildung, Suffix *-ić* hat hier wohl kaum patronymische Funktion wie ROSPOND, Nazwy miejscowe 57 annimmt, denn der PN *Garić* ist jungen Ursprungs, vgl. AR. III 108; auf ihm beruhen die IReg. I 216 verzeichneten ON *Garići*.

**GATIČNI Čret**, ad stagnum *Gathychnychret* vocatum a. 1558, Mon. Turop. III 410. ON *Gat*, *Gačice*, *Gačište*; *Gata*, *Gatina*; s. IReg. I 217.

Zu skr. *gât* 'Damm, Wehr', oder zu *gata* 'kleine Brücke aus Flechtwerk', vgl. AR. III 111, 112, MAŽURANIĆ, Prinosi 315, ferner BEW 296, s. v. *gatb*; ON bei MIKLOSICH, ON 100. Vgl. außerdem čech. *Hatinský potok*, SEDLÁČEK 91; poln. GewN *Gač*, *Za gacią* KOZIEROWSKI II 166, IV 210 f.; russ. FIN *Gatb*, *Gatka*, s. MAŠTAKOV, Dnjepr Index 242, s. vv.

**GELINA**, lk. Nbfl. der Velika Petrinjica und gleichnamiger Berg zur Linken im Unterlauf der *Gelina* (Petrinja, SO).

Ableitung von einem PN-Stamm *Gel-*, vgl. PN *Gel(j)ić*, *Gelanić*, AR. III 127. Junge Bildung.

**GERAK**, iuxta rivulum qui vocatur *Gerak* pataka; deinde transit rivulum *Gerak* predictum... et super eundem rivulum tendit superius ad aquilonem, ubi prope ad caput rivuli est meta terrea in nemore et ibi tenet metas cum terra *Gehardi* a. 1250, SMIČIKLAS IV 435 (Urkd. aus Požega).

Ableitung von einem PN-Stamm *Ger-*, vgl. PN *Gerić*, ON *Gerovi*, *Gerovo* AR. III 129, IReg. I 218. Zur Bildungsweise vgl. auch *Jerak*, AR. IV 596, ferner MARETIĆ, Rad 82, S. 87 f. Vielleicht ist es nicht Zufall, daß in Verbindung mit dem Bachnamen *Gerak* auch eine *terra*



*Gehardi* (=Ger(h)ardi) erwähnt wird. Der Name *Gerardus* (daneben auch *Girardus*) ist bereits in den Urkdd. des 12. Jh. geläufig. Ein comes *Gira* begegnet uns in einer Urkd. aus dem J. 1134, vgl. SMIČIKLAS II 43. Die Ableitungen *Gerak*, *Gerič* usw. setzen die Existenz einer Ko-seform *Gera*, *Gero* voraus.

**G(E)RDOV Potok**, deinde preter fluvium Bascha directe ubi intrat rivulus *Gerdowpothok* dictus in fluvium Bascha a. 1435, Blagay okl. 317.

Wohl als *Grdov* zu lesen und dann Ableitung von einem frühbelegten PN *Grd*, vgl. *Grdb kbnezv* a. 1222-28, MIKLOSICH, Mon. Serb. 12, *Grdb, Grdanv* a. 1293—1302, ibid. 59, zu *gřd* 'stolz, schrecklich', AR. III 397, 399.

**GERGJEN** (?), terra *Guergeu*; ad montem *Gergeu*; in fontem qui *Belapotok* nominatur et per eundem fontem descendit in fluvium *Gergeu*... et per fluvium *Gergeu* descendendo cadit in fluvium *Holna*... deinde ad fluvium *Vych* a. 1262, SMIČIKLAS V Nr. 744 (nach einer Umschrift aus dem J. 1382 ediert, welche die Namen vielfach in entstellter Form wiedergibt, vgl. die Belege der folgenden Urkunde, die z. T. eine Richtigstellung der verderbten Namensform gestatten, da diese Urkunde größtenteils die Grenzen desselben Gebietes angibt), ad caput cuiusdam rivuli *Belipotok* vocati et per ipsum vadit et cadit ad alium rivulum *Gergen* (!) vocatum, per ipsum cadit ad aquam *Solna* (=Selna?), inde per locum molendini exit de aqua *Solna*... iuxta rivum *Voich* (=Vojić); quandam possessionem suam empticiam *Gergen* vocatam, a. 1324, ibid. Nr. 150 (nach einer Original-Umschrift aus dem J. 1325).

Den oben erwähnten FIN treffen wir auch in Ungarn, vgl. a fluvio, qui vocatur *Guergen*, qui exit de Danubio a. 1211, A Pannonhalmi Szent Benedek-rend története X 511 (ibid. 417 in der heutigen Form *Gergyen*, Fluß im Kom. Bács), vgl. auch KNIEZSA, A magyar helyesírás 17. Die Schreibung *Gue-* sichert einen Anlaut *Ge-*. Hierher auch *Görgény*, lk. Nbfl. der obern Maros (K.). Dem geogr. Namen liegt ein PN zugrunde, vgl. *Gergi*, *Gergo*, AR. III 129.

**GLADIMIROVICA**, r. Nbfl. der obern Ilova (Slatina, SW).

In dieser Gestalt sieht der Name aus wie eine Ableitung von einem PN \**Gladimir*, den ich immerhin nicht belegen kann. Doch nicht etwa verschrieben für *Vladimirovica*?, vgl. ON *Vladimirovo*, *Vladimirovac*, IReg. I 171.

**GLAVNICA**, ad fluvium *Jasenouiz* (=Jasenovica) qui cadit in fluvium *Glauniza* a. 1217, SMIČIKLAS III 156 (vgl. Zagreb, 2), possessionem *Glaunicha* vocatam; dicte possessionis *Glaunicha*; in monte *Feketetew*<sup>3</sup> dicto, unde in supercilio monticuli vulgariter *berch* (wohl mit dem heutigen *Kovač Breg* identisch) dicti inter fluvios *Glaunicha* vocatos *maiozem* scilicet fluvium *Glaunicha* et *minorem*; ubi fluvius *Glaun-*

<sup>3</sup> Lies *Feketető*, zu ungar. *fekete* 'schwarz' und *tő* 'unterster Teil, Fuß', OklSz. 1002.

*niche* minor coniungitur maiori fluvio *Glauniche*; ex parte fluvii minoris *Glauniche* pertinent ad nobiles, parte vero ad fluvium maioris *Glauniche* existente; in palude nempe maioris *Glauniche*; monticulum, qui est inter fluvios *Glaunicha* et Blagusa vocatos a. 1256, SMIČIKLAS V Nr. 546, iobagio castris de *Glauniza* a. 1259, ibid. V 151, u. ö. als Flur- und ON (die Belege beziehen sich auf die heute als *D.* und *G.* *Glavnica* bekannten Orte vgl. Zagreb, 2); *Glavničica*, nach Karte Zagreb 2, heißen die beiden Bäche *Glavnica* nach ihrer Vereinigung beim Orte Adamovec von dort an heute *Glavničica*. *Glavnica* als ON heute selten, vgl. AR. III 181, IReg. I 221, häufig dagegen *Glavica*, auch *Glavice* (über 40 ON), s. IReg. I 219 ff. Ein geogr. Name *Glave* (pl.) tritt bereits in einer Urkd. aus dem J. 1224 auf, prima meta est inter Goricam et Gay que ab incolis dicitur *Glave*, SMIČIKLAS III 239. Über entsprechende ON aus Dalmatien vgl. SKOK, Rad 224, 37.

Zu skr. *gláva* 'Kopf, Haupt; Hügel; Quelle', AR. III 164 ff., VUK, Rječnik 89. Über 'Haupt' als Quelle vgl. den anregenden Aufsatz von Ed. SCHRÖDER Namn och Bygd 12 (1924), 110 ff. Über die Verbreitung der geogr. Namen mit Stamm *Glav-* vgl. MIKLOSICH, ON 105; einige čech. FlurN *Hlava* u. a. verzeichnet SEDLAČEK 226 s. v., ON gibt CHROMEČEK 161 f.; poln. GewN *Główna*, *Głównica*, *Głównik*, KOZIEROWSKI I 75, II 184, IV 232; russ. FIN *Golovn'a*, *Golovanka*, MAŠTAKOV, Dnjestr 3, 25, *Golovka* u. a. vom selben Stamm gebildete FIN s. MAŠTAKOV, Dnjepr Index 243, s. vv.

**GLINA**, r. Nbf. der Kupa und gleichnamiger Ort in dessen Mittellauf (Petrinja), ad fluvium *Glina* a. 1209, SMIČIKLAS III 85, terra Bodilo, que est super *Glinam* a. 1211, ibid. III 104, transit *Glinam*; super *Glinam* a. 1224, ibid. 239, a ponte *Glyna* a. 1259, ibid. V 144, terram ipsorum de *Glyna* hereditariam a. 1284, ibid. VI Nr. 398, in terris suis de *Glyna*; ubi palus Prodor vocata cadit in *Glynam* ibid. Nr. 399, iuxta fluvium *Glina* vocatum a. 1365, ibid. XIII 459; *Glinica*, r. Nbf. der *Glina* und gleichnamiger Ort in dessen Quellgebiet, terra Raten fluvium *Glinyza* a. 1211, ibid. III 104; *Glinjak*, fons vocatus *Glynnak* a. 1402, L. K. VI 196. ON *Glinek*, *Glinsko*, *Glince*, *Glinje*, s. IReg. I 223.

Zu skr. *glina* 'Lehm, Ton, Tonerde', daneben auch *gnjila* (durch volksetymologische Anlehnung an *gnjiti* 'faulen') vgl. AR. III 197, 225, BEW 304. Über zu diesem Stamm gehörige geogr. Namen vgl. noch MIKLOSICH, ON 108, ČERNÝ-VAŠA 192, FlurN *Hlina*, *Hlinavka*, SEDLAČEK 150, 152; poln. GewN *Gliniawy*, *Glinica*, *Glinka*, *Glinki*, KOZIEROWSKI I 73 f., weitere geogr. Namen ibid. II 178 f., IV 225 ff., VI 111 f. (*Glinianka*, FIN); russ. FIN *Glinka* (14 FIN), *Glinica*, *Glinenka* u. m. a., MAŠTAKOV, Dnjepr Index 243 s. vv.

**GLOBICA** (?), predium quoddam Toplissa (=Toplica) ... meta vero predicti predii tendit usque ad rivulum *Globossa* a. 1181, SMIČIKLAS II 177.

Die Schreibung *Toplissa* legt es nahe, -ss- in *Globossa* ebenfalls als -c- zu lesen. Vielleicht *Globica*? SMIČIKLAS, Index 432, s. v. denkt an *Globočec* (?). Der Name ist in verderbter Form überliefert und kommt für sprachwissenschaftliche Betrachtung nicht in Frage. In Serbien begegnet bereits zu Beginn des 14. Jh. ein ON *Globica*, vgl. AR. III 200; über *Globočec* vgl. s. v. *Gluboki*.

**GLOGOVA**, mlaca quedam intrat in *Golgowam*, in *Golgowa* vadit inferius usque ad quondam Cheret (=Cret) qui exit de *Golgowa* a. 1231, SMIČIKLAS III 349, possessiones suas hereditarias *Golgoa* et *Pethna* vocatas in comitatu de Pos(e)ga existentes a. 1248, ibid. IV 369, cuiusdam predii sui nomine *Golgoha* (!) a. 1258, ibid. V 94, possessiones suas *Golgova* et *Pethna* vocatas; *Golgoa* (poss., mehrere Belege), *Golgoa* (FIN, 3 Belege), a. 1282, ibid. VI Nr. 355, circa rivulum *Glogoua* a. 1358, ibid. XII 464; *Glogovec*, heute *Glogovac*, a) lk. Nbfl. der Orłjava, mündet bei Požega, b) lk. Nbfl. der Vetovka (Slav. Požega, NO), ad caput rivuli qui vocatur *Golgouch* a. 1257, SMIČIKLAS V 61, ad fluvium *Glogovech* ibid. 72, predium *Glogaweck* a. 1328, ibid. IX 415, nobilis de *Glogovcz*; inter Kotenyam et *Glogovcz* (FIN), a. 1373, ibid. XIV Nr. 366, ad quendam puteum *Glogouech* dictum a. 1399, L. K. IX 310; *Glogovnica*, r. Nbfl. der Česma, mündet beim Orte Bosiljevo (Čazma, NW-SW), tria emerit predia: *Golgonisa*, *Zelina* et *Nouum* predium a. 1175, SMIČIKLAS II 139, ad rivum *Glogonicha*; ad rivum *Glogoniza*; rivus *Glogoniza* a. 1201, ibid. III Nr. 8, super *Glogonicham* fluvium; ad fluvium *Glogonicha*; in *Glogonicha*; ad predictam *Glogonicham*; ad minorem *Glogonicham* a. 1207, ibid. 73, villam quoque que vocatur *Glogonice*; in aquam *Glogonicam* a. 1209, ibid. 86, pervenit in aquam *Glogoncha*, per cuius cursum in longo spacio eundo per venit in *maiolem Glogoncha* a. 1244, ibid. IV 225, in fluvio *Golgonicha* et tenens metas cum terra cruciferorum sancti sepulchri de *Glogonicha*; in predictum fluvium *Glogoncha*; iuxta fluvium *Glogoncha*; ad aquam *Golgoncha*; ad *minorem Glogoncha*; iuxta rivum predictum *Glogoncha* ibid. IV Nr. 205, *Glogoncha* (FIN, 3 Belege), a. 1276, ibid. VI 174, cadit in fluvium *Glogoncha* et in eodem fluvio *Glogonicha* (!); in littore *Glogoncha* a. 1277 ibid. VI 185, *Glogoncha* (FIN), ibid. 191, *Glogonicha* (FIN, 4 Belege), a. 1293, ibid. VII Nr. 136, *Glogonicha* (poss.); per *siccam Golgonicham* a. 1317, ibid. VIII Nr. 373 und zahlreiche weitere Belege für diesen FIN. Nicht gesichert ist die Lesung in *Glogonchiz* (FIN), a. 1249, SMIČIKLAS IV 404 (? *Glogovničica*); *Glogala* (?), cadit ad *Mlakam Glogala* vocatam ... cadit ad *Odrum* a. 1331, Mon. Turop. I 46 (-l- wohl verschrieben, wahrscheinlich ist *Glogova* gemeint, in derselben Urkd. steht auch sonst -ava für -ova, z. B. *Brezaucha*, das als *Brezovica* zu verstehen ist). ON geläufig, vgl. *Glog*, *Glogova*, *Glogovac*, *Glogovik*, *Glogovica*, *Glogovnica*, IReg. I 224 f., mit Ausnahme von Dalmatien, vgl. SKOK, Rad 224, 38.

Zu skr. *glög* 'Weißdorn', AR. III 202. ON bei MIKLOSICH, ON 109. GewN poln. *Głogowiec*; *Głogówka*, *Głogownik*; *Głogówka*; *Głogowie*, KOZIEROWSKI I 74, II 183, IV 231, VI 113. Vgl. noch ŠMILAUER, Vodopis 482, MELICH, Honf. Mg. 370.

**GLOŽNA** (?), in fluvio *Glosna* vocato; deinde per ipsum fluvium *Glosna* a. 1346, Mon. Turop. I 58, in *Parua Glosna* (= *Mala Glosna*); circa dumum *yalsowcz* prope *Glosnam* a. 1346, ibid. I Nr. 60 (Transumpt aus dem J. 1603), in *Rakythowch* (= *Rakitovec*, Zagreb, 4, NW) existentem, iuxta fluvium *Glossna* iacentem a. 1380, ibid. I 103 (Transumpt aus dem J. 1487), in fluvio *Glosna* vocato; deinde per ipsum fluvium *Glosna* a. 1388, ibid. I 121 (s. o.), secus fluvium *Glosna* nominatum a parte occidentali inter fluvium Maior *Wranych* (= *Vranić*) dictum, ubi fluvius Minor *Wranych* in ipsum fluvium *Wrany*n (sic !) intrare perhibetur a. 1444, ibid. I 264.

Alle Belege beziehen sich auf denselben Bach (in der Nähe des Ortes *Rakitovec*), der auf der Karte anscheinend nicht mit Namen bezeichnet ist. Lesung fraglich, denkbar *Glosna*, *Gložna*, *Gložna*. Vgl. in diesem Zusammenhang noch folgende Belege, deren ursprüngliche Gestalt sich nicht mit Sicherheit feststellen läßt: a) usque ad fluvium *Glozua* (verschrieben für *Gložna* ?) vocatum a. 1358, SMIČIKLAS XII 539, b) ad rivulum, qui dicitur *Stulben*, ubi quidam alter rivulus nomine *Glosia* cadit in eundem a. 1346, *Blagay* okl. 121, c) per aquam *Zawa*... pervenit usque *Glosnauch pothoka* a. 1261, SMIČIKLAS V 201 (Abschrift aus dem J. 1423).

**GLUBOKI, GLOBOKI**, in rivulum *Golobug*; inde iterum ad rivulum *Golobug*; cadit iterum in *Golobug* a. 1257, SMIČIKLAS V 54, ad flumen quod vocatur *Globog* ibid. 63, vallem, per quam venit in fluvium *Globuk*; ad fluvium *Globuk* a. 1309, ibid. VIII Nr. 210 (die Belege beziehen sich auf einen Fluß im Gebiet von *Garešnica*), penes vallem *Gluboky* vocatum (!) a. 1425, Mon. Turop. I 198, auch ein r. Nbf. der *Drave* führt den Namen *Gluboki* (*Gliboki*, *Čakovec*); *Globoka*, inter *Odrum* et *Globoka* a. 1331, Mon. Turop. I 48, *Globoka Mlaka*, inter alium fluvium vulgariter dicendo *Globoka Mlaka* a. 1461, ibid. I 412; *Globočka Gora*, possessionis *Blasii* filii *Luben Globochkağora* vocata a. 1378, SMIČIKLAS XV 355; *Globočac* bzw. *Globočec*, quedam possessio *Globochech* vocata; *Globochech* (poss.), a. 1326, SMIČIKLAS IX 316, in capite *Globochuch* pataka a. 1341, ibid. X 611, *Globochech* (poss.), a. 1343, ibid. XI 92, 94; *Globočica*, ab uno rivo qui vocatur *Glocizo* a. 1217, SMIČIKLAS III 151, ad aliam aquam *Globusciz* a. 1236, ibid. IV 20 (*Drave*-System), ad vallem dictam *Parwam Globochycham*,... inde pervenit ad fluvium *Thopliche* a. 1327, ibid. IX 343, in valle *Globochicha* et superius in capite eiusdem *Globochycha*; et cadit in rivulum *Globochycza* vocata, per eandem descendens et cadit in fluvium *Thoplicza* a. 1335, ibid. X Nr. 166. ON *Globoka* (2), *Globoko* (8), *Globoče*, *Globočec*, *Globočica* (5), *Globo-*

*čiče, Globočji Dol, Globočki Breg*, s. IReg. I 224, zusammen 20 ON. Interessant ist die Verteilung dieser Namen. Es entfallen auf das Vardar-Banat drei Orte *Globočica*,<sup>14</sup> alle übrigen 17 Bildungen mit Stamm *Glob-* gehören dem Drave-Banat an, d. h. dem slovenischen bzw. kajkroatischen Sprachgebiet.

Zu abg. *glabokъ*, daneben auch *glъbokъ*, MIKLOSICH, Lex. Palaeoslov. 130 f., slov.-kajkroat. *globòk*, PLETERŠNIK I 218, serb. *dùbok* 'tief' (letzteres unter Einfluß des Stammes *dl6b-* in *dùpsti, dúbêm* 'höhlen'), AR. II 844 ff. Über weitere geogr. Namen, die denselben Stamm enthalten, vgl. außer MIKLOSICH, ON 106 auch noch die čech. FIN *Hluboký, Hluboká*, SEDLAČEK 213 s. vv. (ON bei ČERNÝ-VAŠA 191, CHROMEČEK 163 f.); poln. Namen bei KOZIEROWSKI I 74, II 180 ff., IV 228 ff., VI 113 (GewN *Głębokie, Głębocko, Głęboczek, Głęboczka*); russ. FIN geläufig, vgl. *Gluboka, Glubokaja* u. a. (17 FIN), MAŠTAKOV, Dnjepr 243 s. vv., ferner *Glubokij* u. a., MAŠTAKOV, Dnjestr 47, s. v. (bes. poln. und ukrainische FIN). Vgl. noch ŠMILAUER, Vodopis 460 (§ 23). Eingedeutschte Namen *Glaboken, Glawoggen* s. PIRCHEGGER, Die slav. ON, Nr. 136, 140.

**GLUVAC**, Bezeichnung für den Oberlauf des Gjlilberovac (Slav. Požega, NO).

*Gluvač* ist etymologisch als *Gluhač* zu verstehen, mit Schwund des intervokalischen *-h-* und sekundärem Einschub eines hiattilgenden Übergangslautes *-v-*, wie z. B. in *suva, suvo* (zu *suh* 'trocken') für *suha, suho*, vgl. LESKIEN, Gramm. § 125. Dieser Lautwandel ist eingetreten in den ON *Gluvač, Gluvači*; *-h-* ist geschwunden, ohne daß der Hiat überbrückt worden wäre in *Gluavica*, s. IReg. I 226.

Zu skr. *glûh* 'taub', von einer Gegend 'öde, einsam, verlassen', heute *glûv*, s. AR. III 206, ferner RISTIĆ-KANGRA, Rečnik 98, in der letztern Bedeutung als Flur- und ON, sekundär auch als FIN verwendet, vgl. MIKLOSICH, ON 110, ferner die ON *Gluha Bukovica, Gluhi Do, Gluhovina, Gluše* IReg. I 226. Aus dem Polnischen vgl. die Belege bei KOZIEROWSKI I 75 (*Głusza*, See), II 185 f., IV 233, VI 114 f.; russ. FIN *Gluchaja Lan', Gluchovka, Glušica* (6 FIN), MAŠTAKOV, Dnjepr Index 243, s. vv., *Gluchoj (Gluchy), Glušava (Hlušava)*, MAŠTAKOV, Dnjestr 3, 13.

**GNJILEC**, circa litus fluminis Colpe (=Kupe) usque ad quandam ripam Draga vocatam, que est prope fluvium, qui vocatur *Gnilech* a. 1316, Blažay okl. 82. ON *Gnjila, Gnjile, Gnjili Potok, Gnjilica, Gnjilište*, s. IReg. I 227 f., vgl. auch SKOK, Rad 224, 39.

<sup>14</sup> Da in den mazedonischen Dialekten altes *o* oft durch *o* vertreten ist, darf man für die mazedonischen ON eine Grundform *\*gl bok* ansetzen, vgl. auch VONDRÁK, Vgl. slav. Gramm. I<sup>2</sup> 174; bei den sloven. und kajkroat. ON haben wir von einer Grundform *glabok* auszugehen, die sich dort lautgesetzlich zu *globok* entwickelt hat, štokav. *\*glubok* zu *dubok*, s. o.

Im Serbokr. ist *glina* 'Tonerde, Lehm' durch volksetymologischen Anschluss an *gnjiti* 'faulen', früh zu *gnjila* umgebildet worden, vgl. BUDMANI, AR. III 225. Dieselbe Erscheinung treffen wir auch im Bulgarischen, vgl. BEW 304 s. v. *glina* ferner im Russischen, vgl. SREZNEVSKIJ, Materialy I 524. Bei geogr. Namen vom Typus *Gnjila* läßt sich also nicht mit Sicherheit entscheiden ob ihnen das Substantiv *gnjila* (aus *glina* durch Metathese entstanden) oder das Adjektiv *gnjio* (Stamm *gnjil-*) in femininer Form und elliptischer Verwendung zugrunde liegt. Bei *Gnjilec* denkt man an Zusammenhang mit *gnjio*, *gnjila* 'faul, morsch', auch 'nach Fäulnis riechend', AR. III 227. An Parallelen vgl. ON bei MIKLOSICH, ON 111; slovak. FIN *Hnilec*, ŠMILAUER, Vodopis 467 (§ 44); poln. *Gnilka* (*Gniła* jest nazwa rozmaitych rzeczek i strumieni), KOZIEROWSKI I 76, ferner GewN *Zgnilec*, *Zgnila Obra*, *Zgnilebtoto*, *Zgnifyzdrój*, ibid. III 474; russ. FIN *Gnila*, *Gnilaja*, *Gnilaja Prip'at* u. ä., *Gnilenka*, *Gnilica*, *Gnilka*, *Gnilovataja*, *Gnilovod* (mehrere FIN dieses Namens), *Gniloj*, *Gniloj Kolodex* (*Potok*, *Rov*), *Gniloje Boloto* u. a., MAŠTAKOV, Dnjepr Index 243, s. vv., *Gnilica Voda*, *Gnilovody* u. a., Dnjestr Index 47, s. vv. Die poln. GewN vom Typus *Zgnilec* und die russ. FIN *Gnilaja*, *Gniloj* sowie die Zusammensetzungen mit Hinterglied *vod-* weisen eindeutig auf einen Stamm *gnil-* 'faul' hin.

**GODOJNICA**, per montem Topolovecz vocatum, ibidem autem descendendo venit ad rivulum, ubi simul coniunguntur duae aquae *Godoinicza* et *Cananicza* vocatae a. 1328, SMIČIKLAS IX 398.

Wenn der Beleg verläßlich ist (er stammt aus einer angeblich zuverlässigen Umschrift aus dem J. 1364), so wohl zu einem PN \**Godoj*, vgl. *Godoje*, *Godojevič*, MARETIĆ, Rad 82, 103, nach BUDMANI, AR. III 240 bereits seit dem 14. Jh. nachweisbar, Hypokoristikon zu *Gödomir*, AR. III 241. Vgl. noch *Godomirščina* (FlurN), infra terra que *Godomirscina* sclavonice nuncupatur a. 1144, SMIČIKLAS II 56.

**GOLINJA**, r. Nbf. der Kupa (im Mittellauf des Flusses liegt der Ort *Golinja*, im Oberlauf ein Hügel und Ort *Golinjsko Brdo*), Petrinja, NW; *Golinja (Mlaka)*, ubi exit de Chyrnich (=Černec) *Golina mlaca*, et de *Golina mlaca* vadit ad caminam, ubi cadit *Golina mlaca* in Zavam a. 1231, Mon. Zagrab. I Nr. 11. Bildungen wie *Golo Brdo*, *Gola Brda*, *Gola Glava*, *Goli Vrh* u. ä. sind als ON geläufig, s. IReg. I 230 ff., als Berg- und FlurN sehr verbreitet. Vgl. auch SKOK, Rad 224, 40.

Zu skr. *gô* (*gol*) 'nackt, kahl, öde', AR. III 229, 249. ON bei MIKLOSICH, ON 116. An Parallelen vgl. čech. FIN *Holná*, *Holice*, SEDLAČEK 91, 98, FlurN ibid. 226, s. v. *Hol* ff.; poln. Namen bei KOZIEROWSKI I 77 f. (*Golce*, See), II 190 ff. (FIN *Golnica*), IV 238 f.; russ. FIN *Golinka*, *Golaja*, MAŠTAKOV, Dnjepr 59, 65, *Golaja* (scil. *gora*) Berg im Ural, SEMENOV I 648. *Golinja* ist Ableitung von *Gol-* vermittelt Suffix *-inja*, vgl. LESKIEN, Gramm. § 461. Von *Go-*

*linja* weitergebildet ON *Golinjevo*, IReg. I 232. Die Bedeutung des Appellativs spricht für die Priorität des Flur- und BergN.

**GOLOBINJAK, (GOLOBINIK ?)**, iuxta fluvium Brachyna (=Bročina) ... inde tendit ad fluvium *Golobynnyk* a. 1287, SMIČIKLAS VI 595. *Golobič*, ad fluvium qui dicitur *Golobich* potoka ... inde idem fluvius qui *Golobich* potoka dicitur ducit ad fluvium Pituiche (=Plitvice), a. 1251, ibid. IV 464 (Gewässer im Drave-System). ON *Golobinjak (-ek)*, s. IReg. I 232, stammen alle aus dem Drave-Banat, gehören also dem slovenisch-kajkavischen Sprachgebiet an; ON *Golubac*, *Golubina*, *Golubič*, *Golubiči*, *Golubovac* u. a. geläufiger, im Drave-Banat nicht vertreten, s. IReg. I 233. Vgl. noch SKOK, Rad 224, 41.

Zu skr. *gōlūb*, sloven. und kajkav. *golob* 'Taube' AR. III 259 f., seit dem 12. Jh. als PN nachgewiesen, vgl. *Golub* (PN), *Golube* (testis), a. 1129, SMIČIKLAS II 40, *Golob* (iobagio), a. 1276, ibid. VI 174. Der FIN *Golobič* beruht wohl auf einem PN. Zur Namenbildung vgl. MIKLOSICH, PN 77, ON 114; ferner geogr. Namen bei SEDLÁČEK 226; KOZIEROWSKI I 78 f. (GewN *Gołębia struga*), II 195 f., IV 242, VI 118; russ. FIN *Goluba*, *Golubina*, *Golubinec*, *Golubica*, *Golubka*, *Golubnica*, *Golubovka* (4 FIN), bei MAŠTAKOV, Dnjepr 243 f., s. vv.

**GOMILČICA**, intrat rivulum Pluska superius dictum, deinde per eundem venit ad alium rivulum *Gummelchicha* et iterum transit Pluskam a. 1334, SMIČIKLAS X 189 (Kopie aus dem J. 1372 mit mehreren ungenauen Schreibungen in Bezug auf die geogr. Namen).

Lesung sehr wahrscheinlich *Gomilčica* (\**Gomil-6c-ica*), zu *gōmila* 'Haufen, Steinhaufen', AR. III 264, Skr. *gomila* beruht auf Metathese aus älterem *mogila*, vgl. auch BEW 68 f., s. v. *mogyla*. ON *Gomila*, *Gomile*, *Gomilica*, *Gomilsko*, *Gomilce*, s. IReg. I 234, ferner SKOK, Rad 224, 42. Parallelen aus den andern slav. Sprachen bei MIKLOSICH, ON 354.

**GONJEVA**, in aquam que vocatur Gradna, ... ubi est terrae meta et per illam ad rivum qui *Gonneua* dicitur a. 1217, SMIČIKLAS, III 153. Dieser Bach ist wohl identisch mit dem heutigen *Gonjevski Potok*, der in der Nähe des Ortes *Gonjeva* entspringt (Samobor, SO). ON *Gonje*, *Gonštak*, s. IReg. I 234.

Es handelt sich um eine Ableitung von einem PN *Gon* bzw. *Gonj*. Die Form \**Gonj* könnte in Zusammenhang stehen mit dem bereits in der 2. Hälfte des 9. Jh. in einer Namenliste auftretenden, zusammengesetzten PN *Gonimer* (*Gonimir*), RAČKI, Documenta 383. Auch im Čechischen treffen wir neben *Hon* auch *Hoň*, vgl. GEBAUER, Stč. sl. I 458. Ein PN *Gon* begegnet uns sehr früh, vgl. Dobroslav6, *Gonov6* syn6 a. 1293—1302, MIKLOSICH, Mon. Serb. 62. Über PN *Gon*, *Gonov*, *Gonac* vgl. AR. III 266, ferner MIKLOSICH, PN 78.

**GORANEC**, r. Nblf. des Vugrov Potok; im Oberlauf des Baches liegen die Orte *Goranec* und *Goranci* (auch Geländebezeichnung), vgl.

Kt. Zagreb, 1-2); *Gorica* (im Unterlauf *Gorič* genannt), Zufl. der Divuša, eines lk. Nbfl. der Una (Kostajnica, SW) ein FlurN *Gorica* ist bereits aus dem J. 1146 belegt, terram que zulgo *Goriza* vocatur, SMIČIKLAS II 61; *Goričica* (Diminutiv zu *gorica*), ad unum monticulum *Gorichicha* dictum a. 1425, Mon. Turop. I 199. ON *Gora*, *Gorane*, *Gorani*, *Goranec*, *Gorance*, *Goransko*, s. IReg. I 235.

Zugrunde liegt das Appellativ *gòra* 'Berg; Wald, Bergwald', vgl. AR. III 270 ff., BEW 328 f. *Goranec* ist Weiterbildung von einem Stamme *Goran-*, vgl. AR. III 276 f, auch DANIČIĆ, Osnove 139; hier könnte auch mit einem PN gerechnet werden, vgl. MIKLOSICH, PN 79, wo Formen vom Stamme *gor-* 'brennen' mit solchen von *gora* 'Berg; Wald' durcheinander geraten sind, ONP 77, ON 119, ČERNÝ-VAŠA 193; poln. geogr. Namen bes. bei KOZIEROWSKI II 197 ff.; russ. FIN *Gorec*, MAŠTAKOV, Dnjepr 36.

GOSTINEC, a parte orientali de rivulo *Goztynch*... et per eundem *Goztynch* potok eundo parumper fluit idem *Goztynch* ad Dresnuk (=Drežnik, s. d.) et Dresnuk fluit usque ad Zawam a. 1261, SMIČIKLAS V 201. Vgl. daneben sub *Gosti* unam terram a. 1208, ibid. III 81, terra quoque *Gostowe* a. 1211, ibid. III Nr. 84, a terra *Gozthouech* (=Gostovec) a. 1223, ibid. III 232; aus dem Gebiet von Kalnik (Čakovec, SW) wird ein Fluß erwähnt mit Stamm *Gost-* (die genaue Namensform läßt sich anhand der Belege nicht mit Sicherheit bestimmen, anscheinend *Gost(ov)inčec*, vgl. drei ON *Gostinca*, IReg. I 269), de fluvio *Goztounchech*; in fluvium *Goztinouchech*; a fluvio *Goztinchech* vocato a. 1334, SMIČIKLAS X 156. ON *Gostinica*, *Gostinjac*, *Gostovič(i)* u. a., s. IReg. I 269 f.

Zu skr. *gòst* 'Gast', bzw. einem dieses Etymon enthaltenden PN, vgl. MIKLOSICH, PN 83, ONP 79, ferner die PN *Gostan*, *Gostinac* (\**Gostin*) u. a., vgl. AR. III 323 f., *Gostovič* (\**Gostov*), ibid. III 329, ROSPOND, *Nazwy miejscowe* 15. In einer Urkunde aus dem J. 1266 treffen wir einen Nbl. der Una namens *Gostomer*, et per Zauam cadit in fluvium Wn in quo descendit in bona quantitate et exit ad partem orientalem in *Goztomer* potoka SMIČIKLAS V 388 (ein PN *Gostimer* ist bereits in einer dalmatinischen Urkunde aus dem J. 1071 nachweisbar, ego *Gostimer* dono et volo, RAČKI, Documenta 89, vgl. ferner *Gostimir*6 (2 Belege), a. 1222—28, MIKLOSICH, Mon. Serb., Nr. 18).

GRAB, abbas de *Grab*; a terra ecclesie de *Grab* a. 1234, SMIČIKLAS III 426; *Grabac*, Bach, der zusammen mit der Rešetarica den Veliki Potok bildet (Slav. Požega, NW); *Grabacnica Potok*, r. Nbl. der Crna Jaruga, eines lk. Nbl. der Korana (Karlovac, SO); *Grabova Rijeka*, r. Nbl. der Korana (Karlovac, SO); *Grabovac*, a) lk. Nbl. der Jablanica (Pakrac, SW), b) r. Nbl. der Crna Rijeka, eines Nbl. der Ilova (Bjelovar, SO); *Grabovica*, r. Nbl. der in den Žirovac (Una-System) fließenden Javornica (Kostajnica, SW); *Grabovnica*, lk. Nbl. der Česma und gleichnamiger Ort im Quellgebiet



(Čazma, SO). ON häufig, vgl. *Grab*, *Grabovac*, *Grabovica* u. a. Über 100 ON vom Stamme *Grab-* gegenüber 10 ON vom Stamme *Grabr-* (*Grabrova*, *Grabrovec*, *Grabrovica* u. a.) verzeichnet IReg. I 270 ff., 274. FIN mit Stamm *Grabr-* sind aber urkundlich mehrfach bezeugt, vgl. *Grabrec*, in aquam *Grabrech* a. 1353, SMIČIKLAS XII 206; *Grabrov P.*, r. Nbfl. der Kupa (Petrinja, NW); *Grabrova*, cadit in vallem nomine *Grabroa* a. 1256, ibid. V 40 (über *Grabrova Znoš* vgl. s. v. *Znoš* bzw. *Snoš*); *Grabrovi*, usque ad puteum *Grabrovi* dictum, de quo puteo cadit in predictum fluvium *Grabroucha* (= *Grabrovica*) a. 1347, ibid. XI 425; *Grabrovac*, cadit aqua *Grabrouch* potoka in aquam Chyrkenig (Crkvenik) a. 1266, ibid. V 413 (Bach im Komitat Požega), *Grabrovec Potok*, Zufl. des Crnec P., eines Nbfl. der Kamešnica (Čakovec, SW); *Grabrovica*, in vicinitate terre inferioris *Grabroucha* magistri Gerardi, que olim fuit Johannis lectoris Zagradiensis in fluvio Chasma a parte occidentis ubi *sicca Grabroucha* cadit in eundem fluvium Chasma, deinde exit per eundem seu meatum ipsius fluvii *sicca Grabroucha* et procedit versus orientem in longo spacio et pervenit et cadit ad *magnum Grabroucha*; usque ad puteum *Grabroui* dictum, de quo puteo cadit in predictum fluvium *Grabroucha* ubi est molendinum capituli a. 1347, ibid. XI 425. Über ON aus Dalmatien vgl. SKOK, Rad 224, 44.

Den geogr. Namen liegt zugrunde skr. *gr̃ab* 'Carpinus betulus' (Weiß-, Hain-, Hagebuche), AR. III 350 f. Es handelt sich um die ursprüngliche Bezeichnung der Buche bei den Slaven, die die bei uns verbreitete Rotbuche (*Fagus silvatica*) erst beim Eindringen in die Rotbuchenzone kennen lernten, vgl. s. v. *Bukovi*.

Nach Ausweis der urkundlichen Belege tritt in den geogr. Namen neben *Grab-* auch ein Stamm *Grabr-* auf. BEW 343 neigt zu der Annahme, daß *grab̃* auf *grabr̃* zurückgehe, lehnt immerhin die Möglichkeit einer alten Dublette *grab-*, *grabr-* nicht unbedingt ab. Die Vergleichung mit andern indogermanischen Sprachen spricht aber eher für eine ursprüngliche Form *grab̃*, vgl. apreuss. *wosi-grabis* (kaum Entlehnung aus dem Slavischen), makedon. *γράβιον*, umbr. *Grabovius*, vgl. TRAUTMANN, Baltisch-Slavisches Wb. 94 und besonders KRETSCHMER, Festschr. f. A. Bezzenberger (Göttingen 1921), 89 ff. Ich sehe in *grab̃* ein Ableitung vermittelt Suffix *-ro-* und halte die Formen mit *-r-* für jünger. Für diese Auffassung spricht auch der Umstand, daß Appellativ und geogr. Namen mit Stamm *grabr-* vorwiegend auf die südslavischen Sprachen beschränkt sind. Einige Beispiele finden sich zwar auch im Čechischen, doch können sie hier mindestens teilweise auch anders verstanden werden, vgl. s. v. *Bebrova*. Außer dem bei MIKLOSICH, ON 121 zusammengetragenen Material vgl. noch die Belege bei KOZIEROWSKI I 84 f., II 214 ff., IV 259 ff., VI 127 ff., darunter die GewN *Grabina*, *Grabowatoza*, *Grabowe*, *Grabowiec*, *Grabówka*, *Grabowo* (scil. *jeziro*); *Grabowastruga*; *Grabia*, *Grabin*, *Gr-*

*bowa*; ferner russ. FIN *Grabovec*, *Graborovka* (6 FIN), MASTAKOV, Dnjepr, Index 244, s. vv. Sowohl auf polnischem als auch auf russischem Sprachgebiet fehlt das Appellativ mit *-ro-* Erweiterung und es lassen sich auch kaum sichere geogr. Namen mit Stamm *Grabr-* nachweisen. Der bei MAŠTAKOV, Dnjepr 53 angegebene FIN *Graborovka* könnte, falls er verlässlich ist, auch als einzelsprachliche Neuerung verstanden werden, vgl. die verschiedenen Lautformen des Bibernamens in der geogr. Nomenklatur, s. v. *Bebrova*. An Parallelen vgl. noch die slovak. FIN *Grabovec*, *Grabov(n)ica*, *Hrabič*, ŠMILAUER, Vodopis 480 (§ 89), weiter die ungar. FIN *Gyertyánfa*, *Gyertyánospaták*, zu ungar. *gyertyán* 'Hagebuche', *ibid.*, ferner OklSz. 319.

**GRABARSKA**, Bezeichnung eines Flusses, der vom Orte V. Kladaša den Namen Kladušnica führt, und eines gleichnamigen Ortes in dessen Unterlauf (Karlovac, SO); *Graberje*, r. Nbfl. des Šikad, eines r. Nbfl. der Velika Rijeka (Ptuj, SW). ON *Grabar*, *Grabarak*; *Graberec*, *Graberje* (3 ON), *Graberščak*, *Graberanec*, s. IReg. I 271 f.

Es handelt sich um Ableitungen von einem Stamme *Grabr-* bzw. *Grabar-*, vgl. *gràbar*, gen. sg. *gràbara* (*gràbra*), VUK, Rječnik 100, kajk. *graber* 'Carpinus betulus', AR. III 352, ŠULEK, Imenik bilja 97. In *grabar* ist das *-a-* der zweiten Silbe, das im Serbokr. nur der Erleichterung der Aussprache diene, sekundär als stammhaft empfunden worden. So wurde *grabar*, das auch als ON vorkommt, zum Ausgangspunkt neuer Ableitungen wie *Grabarska*, *Grabarje* (*Graberje*) scil. *selo* oder *vrelo*. Belege wie ad arborem *graber* u. ä. vgl. AR. III 352 sichern die etymologische Verknüpfung mit dem Baumnamen. Vgl. auch s. v. *Grab*.

**GRABE**, Bach und Gebiet, das er durchfließt (Ptuj, SW). Mehrere ON *Graba*, *Grabe* verzeichnet IReg. I 271.

*Grabe* ist als Pluralform zu einem bei den Kroaten seit dem 15. Jh. nachweisbaren *graba* 'Graben, Abzugsgraben, Kanal, Flußbett' aufzufassen, vgl. AR. III 351. Dieses beruht auf einem mhd. *grabe*, älter noch *grabo*, jetzt *Grabe(n)*, vgl. MIKLOSICH, Etym. Wb. 75, KLUGE, Etym. Wb. 213, bei den Slovenen *grába* 'jarek', PLETERSNIK, Slovar I 242.

**GRAČAC**, lk. Nbfl. der Rinovica (Slav. Požega, SO); *Gračane*, decime de Pobresya et *Grachane* a. 1334, Mon. Zagrab. I 147 (*Gračane*, ON, eig. nom. pl. in der Bedeutung 'die Burgleute'), iuxta possessionem *Gradschan* (gen. pl.) adiacentem a. 1356, *ibid.* I Nr. 233, villam *Gracchan* (mehrmals), a. 1392, *ibid.* I 343, et usque fluvium *Grachan* vocatum a. 1398, *ibid.* I 398 (der FIN ist sekundär und beruht auf dem Genetiv des ON); *Gračanica*. a) Bach und gleichnamiger Ort in dessen Quellgebiet (Petrinja, SW), b) Zufl. der Mlječanica, eines r. Nbfl. der Una (Pakrac, SW), c) Bezeichnung einiger Flüsse in Serbien, vgl. VUK, Rječnik 103, STANOJEVIĆ, N. E. I 764; *Gračenica*, Dorf und Bach, lk. Nbfl. der Lonja (Čazma, SO — Kostajnica, NO), ein ON

*Gračenica* (*Gracheniza*) ist bereits a. 1211 nachweisbar, vgl. SMIČIKLAS III 104; *Gračenički Potok*, a fluvio *Gradchenyckipotok*, alio nomine Cyrkwenyk appellato a. 1424, L. K. V 146. ON *Gračac*, *Gračane*, *Gračani*, *Gračanica* (öfter), *Gračenica* (selten), s. IReg. I 282 f.

Ableitungen von skr. *grād* 'Burg, Festung; Stadt', AR. III 360, vgl. auch s. v. *Gradpotok(a)*. *Gračac* beruht auf *Grad6c-6c6*, *Gračanica* geht zurück auf *Grad6c-an-ica*, vgl. hierzu auch die etymologische Schreibung in einer altserbischen Urkunde aus dem J. 1322, svetėje bogorodice *gradčan6skoj*; u rěku *gradčansku*; jepiskupii *Gradčani* (Urkd. des Königs Stefan Uroš II., der in *Gračanica* eine Kirche bauen ließ), MIKLOSICH, Mon. Srb. Nr. 489. Vgl. auch die russ. FIN *Gorodčanka* (6 FIN), *Gorožanka* (3 FIN), MASTAKOV, Dnjepr 244 s. vv. Entsprechende ON bei MIKLOSICH, ON 122, ČERNÝ-VAŠA 193 f.

**GRAD Potok(a)**, iuxta terram *Garadpotoka* a. 1277, SMIČIKLAS VI 224, a terra *Gradpotaka* vocata a. 1291, ibid. VII 59, terre *Grad potoka* vocate (2 Belege), a. 1341, ibid. X 634 (der FlurN hat einen FIN zur Voraussetzung); *Gradec*, rivum Petrina, a quo tendit ad portum Zebedei, a quo tendit ad montem *Gradez* a. 1201, SMIČIKLAS III 10, inde declinat ad caput fluvii *Graduch* ibique mons seu berch *Gradech* vocatus a. 1278, ibid. VI 235, prima meta terre *Graduch*; medietas terre *Gradruch* (!), alterius vero medietatis eiusdem terre *Graduch* a. 1287, ibid. VI 595; *Gradešna*, quandam possessionem eorundem *Gradech* vocatam inter fluvios Glogoncha et *Gradesna* vocatos a. 1343, ibid. XI Nr. 67; *Gradica*, dividit autem ipsam partem abbatis rivulus *Gradiza* eundo in Zawam; quod rivulus *Gradiza* non a capite incipit esse meta, sed a loco ubi rivulus Scopnik cadit in pre-nominatum rivulum *Gradizam* a. 1242, SMIČIKLAS IV 168, in fluvium *Gradicha* vocatum; per eundem fluvium *Gradycha* versus orientem usque ad locus ubi cadit rivulus Ogrageniche (=Ogragjenica) in predictum fluvium *Gradicha* a. 1278, ibid. VI 283, in villa dicta *Gradiza* a. 1295, ibid. VII 199; *Gradinovec*, tendit ad fluvium *Gradinouez*... et exiens de *Gradinouecz* a. 1232, ibid. III 368; *Gradišće Potok*, lk. Nbl. der Kupa (Zagreb, 3); *Gradna*, r. Nbl. der Sava, fließt durch Samobor (nach Kt. Samobor, NO, sind zwei Bäche namens *Gradna Potok*, von denen der éine beim Orte Gradišće vorbeifließt, ihre Quellflüsse), in aquam que vocatur *Gradna*, et de illa tendit ad locum qui *Gradez* dicitur a. 1217, SMIČIKLAS III 153, tendit ad *Gradnam* a. 1242, ibid. IV 165, cadit in Breganam et venit ad locum qui dicitur Lessuhel,<sup>15</sup> inde venit ad caput aque *Gradna* vocate; ad fluvium, qui fluvius cadit in *Gradna*, inde autem parum eundo exit de *Gradna* ad indagine et per indagine vadit et cadit ad fluvium Zave a. 1251, ibid. IV 442, iuxta aquam *Gradna*, inde per aquam *Gradna* tendit inferius a. 1283, Blagay okl. 46; *Gradnica*, cadit in alium fluvium *Gradnicha*

<sup>15</sup> Lies *Lesóhely*, zu ungar. *leső* 'hinterlistig; Hinterhalt', vgl. auch *Lesopotok*, OklSz. 585 und *hely* 'Ort, Platz', ibid. 370.

dictum; terris de Zamobor... versus occidentem ad fluvium *Gradnicha* et transiens eum in quodam rivulo Chernchech (=Černčec) vocato a. 1283, Blagay okl. 46, 47; *Gradusa*, r. Nbl. der Save, mündet beim Orte *Gradusa* (im Oberlauf des Flusses liegen die Orte *Mala* und *Velika Gradusa*, Kostajnica, NW); *Gragja*, unum stagnum suum seu piscinam de Dobolch (=Dobovac) vulgariter *Gragya* vocatam, in aqua Chernech (=Černeck) existentem a. 1322, SMIČIKLAS IX 72; *Gra(g)-jena*, descendit in *Grayena*,<sup>16</sup> et sicut eadem aqua a. 1209, SMIČIKLAS III 86, quendam terram nostram seu predium, quod *Gragena* nuncupatur; a capite fluvii *Gragena*; cadit in fluvium *Gragena* memoratum; per eundem fluvium *Gragena* a. 1292, ibid. VII Nr. 79, penes fluvium seu ripam, que *Graena* vocatur a. 1376, L. K. III 125. ON vom Stamme *Grad-* sehr häufig, vgl. *Grad*, *Gradac* (über 50 ON), *Gradina* (über 50 ON), *Gradište* bzw. *Gradišče* (ca. 30 ON), IReg. I 275 ff.

Zu skr. *grād* 'befestigter Platz, Burg, Kastell; Stadt', AR. III 360, BEW 330 f. Über hierhergehörige ON vgl. MIKLOSICH, ON 122; ferner ČERNÝ-VAŠA 193 f., slovak. FIN *Gradná*, *Gradečnica*, *Suchá Hradečnica*, ŠMILAUER, Vodopis 485 (§ 112), *Gradnitz*, Nbl. der Thaya, čech. *Hradnice*, eig. 'Burgbach' (dieser Name ist wichtig für die chronologische Bestimmung des čech. Lautwandels von *g* > *h*, vgl. SCHWARZ, Die ON der Sudetenländer 302, 314); poln. ON, FlurN bei KOZIEROWSKI I 87, II 223 ff. (*Grodne*, See; *Grodnic* FIN), IV 270 ff. (*Grodki*, GewN), VI 133 ff. (*Grodno*, See); russ. FIN geläufig, vgl. *Grodenka* (9 FIN), *Gorodec*, *Gorodišče* (skr. *Gradišče*), *Gorodnica* (skr. *Gradnica*), *Gorodn'a* (11 FIN, skr. *Gradna*), u. a., zusammen ca. 50 FIN, MAŠTAKOV, Dnjepr 244, s. vv. Vgl. auch s. v. *Gračanica* und *Grec*.

**GRADINŠČAK**, usque ad unum fossatum et ibi fluit aqua *Grodynschak*, que fluit ad aquam Hwchwr nuncupatum a. 1456, L. K. III 147. ON *Gradina*, *Gradinska*, *Gradinski Lug*, s. IReg. I 278.

Ableitung von einem adj. Stamme *Gradin-sk-* vermittelt Suffix *'ak*, vgl. LESKIEN, Gramm. § 401. Etymologisch zu *grad* gehörig, s. o. Die Lesung *Grad-* für *Grod-* darf als gesichert gelten, da ungarische Schreiber öfter *-a-* (statt *-o-*), gelegentlich aber auch *-o-* (statt *-a-*) schreiben, vgl. Beispiele wie *Zowa* (=Sava), *Zuhadol* (=Suhodol) u. ä., s. II. Teil.

**GRAGERJA** (?), cadit in aquam *Grageria* a. 1343, SMIČIKLAS XI 88 (Bach im Flußgebiet der Glogovnica, s. d.).

Lesung unsicher. Man könnte an Zusammenhang mit einem PN *Grag* denken, AR. III 378, oder mit dem Namen *Gregor*, vgl. *Grgur* AR. III 424. Bildungsweise unklar, anscheinend Ableitung mit Suffix *-ja* von einem auf *-r* auslautenden Stamm. Doch nicht etwa verschrieben für *Graberja* ? (vgl. s. v. *Grabarska*). Zweifelhaft.

<sup>16</sup> *Grajena* ist kajkavisch-čakavische Form für štokavisches *Gragjena*.

**GRANICA**, in fluvium *Granich* vocatum et per eundem *Granicha* caderet in fluvium *Nagachen* vocatum et per eundem eundo caderet in *Zauam* a. 1429, A. szlav. okm. 168. ON *Granica*, *Granice*, *Graničani*, IReg. I 281 f.

Zu skr. *grànica* 'Grenze, Grenzlinie; Mark', vgl. AR. III 386 f., MAŽURANIĆ, *Prinosi* 354, SKOK, *Rad* 224, 45. *Granica* ist als *FlurN* bereits a. 1144 nachweisbar, et vineam, que est a *Graniza*, SMIČIKLAS II 56. ON bei MIKLOSICH, ON 124. Als *GewN* auch im Ungarischen bekannt, vgl. *Gerence*, r. Nbfl. der *Marcal* (die urkundlichen Namensformen *Gremce* sind als *Grenice* aufzufassen), vgl. auch MELICH, *Honf. Mg.* 381, KНИЕZSA, AECO. IV 401 (92).

**GRBAVAC**, lk. Nbfl. der *Barna*; ein im Oberlauf des Flusses liegender Ort ist auf der *Kt.* in der Form *Grbovac* angegeben (*Bjelovar*, SO-SW). IReg. I 284 schreibt *Grbavac*; die Namensform müßte an Ort und Stelle nachgeprüft werden, da in der südslavischen geogr. Nomenklatur beide Stämme (*Grb-av-* und *Grb-ov*) auftreten. ON *Grbavac*, *Grbavica*, *Grbavce*; *Grbe*, s. IReg. I 284. Über dalmatinische ON vgl. SKOK, *Rad* 224, 46.

Zu skr. *grb*, daneben auch *grba* (VUK, *Rječnik*, 103 kennt nur diese Form) 'Buckel, Höcker', adj. *grbav* 'höckerig', AR. III 391, 392; zur Etymologie vgl. BEW 368 f. Von *grbav* abgeleitet *grbavac* 'Mensch mit Höcker', dann auch PN und ON, vgl. AR. III 393 (FIN aus semantischen Gründen sekundär). ON bei MIKLOSICH, ON 136; vgl. ferner poln. ON *Garbacz*, KOZIEROWSKI I 71 f., II 169, IV 216, russ. FIN *Gorbač*, *Gorbatka*, MAŠTAKOV, *Dnjepr* 244, s. vv. Ableitungen auf *-av* sind sowohl vom Typus *grb* als auch vom Typus *grba* möglich (Ableitungen von *a-* Stämmen geläufiger), vgl. LESKIEN, *Gramm.* 307. Da Suffix *-ov* in der Regel zur Bildung possessiver Adjektive dient, vgl. LESKIEN, *ibid.* § 533, dürfte den Namen mit Stamm *Grbov-* ein PN *Grb* zugrundeliegen, den ich zwar im Serbokr. nicht nachweisen kann, vgl. aber russ. PN *Gorb* (*Vasko Gorb*, *Afanasij Gorb*). TUPIKOV, *Slovar'* 114, skr. *Grbović*, AR. III 394. Die Bildungen mit Stamm *Grbov-* müssen demnach mit einem PN in Verbindungen gebracht werden, vgl. auch MIKLOSICH, ONP 85. Der Unterschied zwischen den beiden Bildungstypen (auf *-av* und *-ov*) wird heute vom Sprechenden kaum mehr empfunden. Die Namensform *Grbovac* wird auch durch die große Zahl geogr. Namen auf *-ovac* gestützt.

**GRBOVNIK**, in comitatu Symigiensi de Chesmicza iuxta fluvium *Gurbonuk* a. 1262, SMIČIKLAS V Nr. 739, *Gorbonok* a. 1268, *ibid.* Nr. 948 (beide Urkdd. sind nur in späten Umschriften erhalten), *castrenses* de *Korbonuk* (!), exinde autem descendit ad aquam *Gurbonuk* a. 1264, *ibid.* 295, pervenit in aquam *Gorbonuk* (2 Belege) a. 1293, *ibid.* VII 130, fidelibus suis Endree et Beke de *Gorbounok* a. 1334, *ibid.* X 182 (Nr. 122), nobiles de *Gorbonuk*; in *Gorbonuk* (ON); ad

fluvium *Gorbonuk*; in fluvio *Gorbonuk*, *ibid.* 187. ON *Grbovac*, *Grbovci* FIN, *Grbovica*, s. AR. III 394, *Grbovina*, IReg. I 285.

Ableitung von einem PN-Stamm *Grb-ov-*, vgl. PN *Grbović*, AR. III 394, ferner MIKLOSICH, ONP 85. Poln. ON *Garbów*, KOZIEROWSKI VI 105. Russ. PN *Gorb*, TUPIKOV, Slovar' 114. Vgl. auch s. v. *Grbavac*.

**GREBENSKA**, lk. Nbl. der *Bačkovica*, kommt vom Höhenzug *Grebenska* (Bjelovar. NO-NW). ON *Greben*, *Grebenac*, *Grebence*, s. IReg. I 286.

Ableitung von skr. *grebên* in der Bedeutung 'Felsvorsprung', vgl. VUK, Rječnik 104, AR. III 407. FIN sekundär. Auch außerhalb des Serbokr. als geogr. Name bekannt, vgl. MIKLOSICH, ON 125, ferner die russ. FIN *Grebenec*, *Grebenka*, MAŠTAKOV, Dnjepr 244 s. vv.

**GREC**, montem *Grech*; ad rivum Cyrkuenich, ibi est pons, hinc superius per eundem rivum iuxta montem *Grech* a. 1242, Mon. Zagrab. I Nr. 18, montem quendam nomine *Gradyz*, in comitatu zagrabiensi, iuxta Zagrabiam existentem, cuius montis partem quandam ad villam hospitum de *Grež* a. 1247, *ibid.* 21, terram castris *Grech* a. 1257, *ibid.* Nr. 32 u. ö., super facto fundi seu loci cuiusdam balnei in rivo *Grech* a. 1291, *ibid.* Nr. 80, in rivo *Grech*; secus rivum *Grech* a. 1376, *ibid.* 455 (nach SMIČIKLAS, XII 381 ist diese Urkunde in der Umschrift aus dem 16. Jh. fälschlich um 20 J. zu spät angesetzt, also mit 1356 zu datieren).

Die Stadt Zagreb bestand ursprünglich aus der sog. *biskupska općina* und aus der *kaptolska općina*<sup>17</sup>; zu diesen beiden kam als feste Burg das castrum *županjski grad*. Der Hügel und nachherige Stadtteil, auf welchem sich diese Burg befand, wurde von den Umwohnern *Gradec* (aus *Grad6c6*) genannt. Dieser Name flektierte *Gradec*, *Gradca*, loc. sg. u *Gradcu* (*Gracu*); nach den obliquen Kasus ist dann ein nom. sg. *Grac* neugebildet worden, daneben trat früh auch *Grec* auf (anscheinend unter dem Einfluß des unter den Umwohnern zahlreich vertretenen deutschen<sup>18</sup> Elementes), vgl. ON wie *Münchengrätz*, *Königgrätz*, *Grätzen* (neben *Gratzen*), *Graz*, SCHWARZ, Die ON der Sudetenländer 300 ff., in welchen ebenfalls der dem Deutschen eigene Umlaut eingetreten ist. Neben *Grec* (lies *Grätz*) hat sich die alte Form *Grac* noch relativ lange halten können. Eine einheimische Urkunde aus dem J. 1526 bietet die Form *Grac*, Zagrebci z *Gratca* KUKULJEVIĆ, Acta Croat. 218, ebenso das Stadtsiegel s(igillum) communi de monte *Graci*.

<sup>17</sup> Das Bistum Zagreb wurde 1093 (1094 ?) durch den ungarischen König Ladislaus *den Heiligen* begründet. Das Kaptol entstand etwa gleichzeitig, vgl. TKALČIĆ, Mon. Zagrabiae I, S. CVII ff.

<sup>18</sup> Vgl. KLAIĆ, Povjest Hrvata I 230, auch STANOJEVIĆ, N. E. IV 1226, s. v. *Zagreb*.

Die Form *Grec* ist aber die in den lateinischen Urkunden geläufige. Der Ort wird zuerst a. 1201 erwähnt in loco, qui dicitur *Kerec* (mit ungar. Lautung) ad rivum *Circuniza* (= *Crkvenica*), Mon. Zagrab. I Nr. 5. Der Burg- und Gemeindegname ist dann sekundär auch zur Bezeichnung des in der Nähe vorbeifließenden Baches verwendet worden, s. o. Die ältesten Belege zeigen noch ein Schwanken in der Lautform (*Gradec, Grac, Grec*), in ähnlicher Weise wie wir es für den Namen der Stadt *Graz* (Steiermark) feststellen, vgl. datum *Grätz* a. 1527, Mon. Habsbg. I 33, in *Gerecz* a. 1529, ibid. 132, in *Grecz* ibid. 176, oppidum nostrum *Gretz* ibid. 180, daneben zu *Gracz* a. 1527, ibid. 34, 40; ein Kroat von der Insel Rab schreibt in seinem Bericht an Kaiser Ferdinand a 1529: cum fuerim apud sacram maiestatem vestram in *Gradacz*, ibid. 155. Die urkundlichen Belege weisen auf eine ursprüngliche Namensform *Gradъcbъ*, daraus *Gradъc* (*Gradac*), dann *Grac* und *Grec* hin; die Verknüpfung des Namens *Grec* mit *Grič* (zu skr. *grič* 'kleiner Hügel, Gipfel'), welche BUDMANI, AR. III 425 vorschlägt, ist also nicht haltbar, vgl. auch MIKLOSICH, ON 122, 131, ferner TKALČIĆ, Mon. Zagrabiae I, S. fx ff. (wo immerhin fehlerhaft *Gradъcbъ* (statt *Gradъcbъ*) geschrieben ist), MAZURANIĆ Prinosi 357. Zum Namen *Grec* vgl. auch SKOK, ČSJKZ. VII (1928), 1 ff. —

**GRGJEVICA**, Nbl. der Česma, mündet beim Orte Česma; im Unterlauf des Flusses liegt das Dorf *Veliki Grgjevac* (Bjelovar, NO-SW). ON *Grgjevac, Grgjevica, Grgjevič*, vgl. AR. III 406.

Wohl Ableitung von skr. *grd* 'stolz; schrecklich, furchtbar', AR. III 397 f., bzw. von einem frühbelegten PN *Grd*, vgl. *Grđđ kőnezđ* a. 1222—28, MIKLOSICH, Mon. Serb. 12, *Grđđ* (2 Belege), a. 1293—1302, ibid. 59 (PN *Grđdanđ, Grđdovikđ*, ibid.), ferner MIKLOSICH, PN 91, ONP 86; russ. PN *Gordoj* (a. 1552), TUPIKOV, Slovar' 114. Anscheinend ist schon früh neben dem harten Stamm *grd-* (*Grđdovič*) auch ein weicher Stamm *grđ(j)-* aufgekommen, vgl. *Grđe* (Koseform zu einem bereits seit dem 13. Jh. bekannten PN *Grđimir*), *Grgjevič*, vgl. AR. III 401, 406. FIN sekundär.

**GRIZINA**, lk. Nbl. der Bijela, mündet beim gleichnamigen Orte *Grižina* (Bjelovar, SO). ON *Griže, Grižane, Grižica*, s. IReg. I 288.

Ableitung von skr. *griza* 'Stein, Sandstein', wohl entlehnt aus ahd. *grioz*, AR. III 440, KLUGE Etym. Wb. 217. Der kroat. FIN beruht wohl auf dem ON, der etwa 'Sandgebiet, sandige Gegend' bedeutet. Vom german. Appellativ ist der Stammesname *Greutungi* abgeleitet, vgl. MÜLLENHOFF, Deutsche Altertumskunde IV 542 ff. ferner MUCH, Deutsche Stammekunde,<sup>3</sup> 119. Ebenso ist im Serbokr. zu *griza* ein *Grižane* gebildet worden. Vgl. noch MIKLOSICH, ON 132. Auch im Deutschen ist *Gries* als FlurN geläufig, vgl. LESSIAK, Stationsnamen 14, ferner ON wie *Griesen, Griesenberg* u. a. (Kt. Thurgau).

**GROBEŠA**, in portu iuxta fluvium *Grobosa* a. 1347, SMIČIKLAS

XI 375. ON *Grubešići, Grubiševo Selo, Grubišno Polje*, s. IReg. I 292. Zugrunde liegt ein bereits im 11. Jh. nachgewiesener und in den dalmatinischen Urkdd. des 12 Jh. geläufiger PN *Grubeša (Grubiša)*, vgl. tempore *Grubise* prioris; sub tempore *Grubisse* prioris a. 1056, RAČKI, Documenta Nr. 39 (Urkd. aus Zadar), ferner SMIČIKLAS, Cod. dipl. II 435 (Index) s. v. *Grubeša* auch *Grubiša*, vgl. MIKLOSICH, PN 94, AR. III 475, 476; zur Bildungsweise MARETIĆ, Rad 82, 60, 93. Die Schreibung *Grobeša* läßt, falls sie verläßlich ist, zwei Erklärungen zu, entweder ist -o- die reguläre Vertretung eines alten Nasals, vgl. BEW 355, ferner s. v. *Sotla*, oder aber der Name weist den im Ungarischen im 13. Jh. aufgekommenen Lautwandel von *u > o* auf (in diesem Falle würde man zwar Sprengung der anlautenden Doppelkonsonanz erwarten, doch kommen vereinzelte Ausnahmen von dieser Regel in urkundlichen Belegen vor).

**GROMAČNIK**, per ipsam aquam Zaua... et pervenit ad fluvium Murzuna (=Mersunja), transitoque ipso fluvio Murzuna vadit directe versus eandem plagam, et exit in quandam vallem, in qua est *Gramachnyk* potoka a. 1280, SMIČIKLAS VI 377, quandam terram suam *Gramachnik* vocatam; et ibi prope est fons, qui dicitur *Gramachnikfew* (=fö) in ipsa terra... per silvam usque Murzuna, usque ad Zawam a. 1293, ibid. VII Nr. 134 (terram suam *Gramathnik* vocatam; fons, qui dicitur *Gramathnikfew* a. 1281, A. szlav. okm. 22, aber terram *Gramachnik* vocatam a. 1306, ibid. 28, terre *Gramachnik* vocate a. 1326, ibid. 30). Die urkundlichen Belege beziehen sich alle auf einen Bach in der Nähe des heute unter dem Namen *Gromačnik* bekannten Dorfes (westl. Brod an der Save, Brod, SW). Vgl. noch ON *Gromača* (Kr. Dubrovnik), IReg. I 291.

Zu skr. *gròmača* 'Haufen, Steinhaufen', seit dem 13. Jh. belegt, etwa gleichbedeutend mit *gomila*, vgl. AR. III 459, MAŽURANIĆ, Prinosi 362. Die Belege könnten auch als *Gramachnik* gelesen werden, vgl. SKOK, Rad 224, 49 ferner AR. III 382 f., BEW 345, s. v. *gramada*. Zwingend ist eine solche Lesung immerhin keineswegs; denn die Grafik mit -a- in der ersten Silbe des GewN kann sehr wohl auf einer Gepflogenheit ungarischer Schreiber beruhen, die slav. -o- häufig durch -a- wiedergeben, ohne daß dieser Schreibung irgendwie lautliche Bedeutung zukommt. Auch handelt es sich um ein Gewässer im östl. Slavonien, also im Bereich der ungarischen Einflußsphäre; in den für den Namen in Betracht kommenden Urkdd. treffen wir auch sonst Spuren ungarischen Einflusses, vgl. z. B. die Schreibung *Murzuna* (skr. *M(e)rsunja*). Man beachte ferner, daß der ON *Gromačnik* lautet.

**GUBKRICA** (??), ad puteum *Gubkkrica* dictum a. 1380, L. K. IX 291.

Lesung? Beleg gewiß in verderbter Form überliefert. Bildung auf -ica, sonst unklar.



**GUMENICA**, in *Gumenzam*<sup>19</sup>, que est meta inter terram Casina (=Kašina) et terram templariorum, deinde recte per magnam silvam tendit versus montem, qui est iuxta ripam Zawe a. 1217, SMIČIKLAS III 153 (Umschrift aus dem J. 1272). ON *Gumnica*, *Gumnište*, *Gumništa*, s. IReg. I 294, AR. III 500, daneben auch *Guvna*, *Guvnica*, *Gumnište*, *Gumništa*<sup>20</sup>, IReg. I 296, AR. III 518.

Die Lesung des Namens ist nicht ganz sicher, neben *Gumenica* sind auch die Lesungen *Gumenca* und *Gumnica* denkbar, doch ist der Name etymologisch durchsichtig. Es handelt sich um eine Ableitung von der gemeinslavischen Bezeichnung der 'Dreschtenne', abg. *gumŋno*, skr. *gumno* (daneben später auch *gumno*<sup>21</sup>), vgl. VUK, Rječnik 111, AR. III 500, MAŽURANIĆ, Prinosi 366. Zur Erklärung des Appellativs vgl. BEW 362, besonders aber die geistreiche Deutung von POGODIN, Slědy kornej-osnov v slav. jazykach (Warschau 1903), S. 234 f. Wie das Appellativ ist auch der geogr. Name bei allen Slaven nachweisbar, vgl. MIKLOSICH, ON 140, der auch die griechischen ON-Formen *γουμενίτζα*, *γουμενίτσα*<sup>22</sup> angibt, welche für ein hohes Alter des slav. ON zeugen. Ferner slov. *Gumnišče* (ON), RAMOVŠ, Historična gram. II 95; čech. ON *Humenec*, *Humenice*, *Humenné*, *Humnice* CHROMEČEK 202; poln. ON vgl. KOZIEROWSKI I 90, II 233 f., VI 139, ferner die Sumpfbezeichnungen *Gumienko*, *Gumna*, ibid. IV 281; russ. FIN *Gumenka*, Gouv. Kostroma (V.), *Gumenco* (Sumpf), SEMENOV I 709, ON *Gumnisk*; *Gumency*, *Gumneckaja slobodka*; *Gumennaja*, s. KRYLOV, Nasel. města Podol'skoj gubern. (Kamenec-Pod., 1905), S. 16; 31; 186.

**GUNKOPANICA** (?), piscinam... in aqua Chernech existentem, unacum duobus introitis aque vulgariter Fok (s. d.) vocatis *Gwnkopanicha* et *Sauina* videlicet nuncupatis a. 1322, SMIČIKLAS IX 72.

Lesung nicht gesichert. Man möchte zerlegen in *Gun* (*Gon*) und *Kopanica*. ŠULEK, Imenik bilja 155 kennt einen PflanzenN *kopanica* 'Brassica napus rapifera', der aber kaum alt ist. Ein Appellativ *kopanica* ist im Skr. und Sloven. anscheinend nicht nachweisbar, vgl. aber altčech. *kopanice* 'Höhle, Brünnen, Grotte, Abgrund', GEBAUER, Stč. sl. I 97, heute 'Reute, Neuland', Příruční slovník jaz. českého II 271; poln. *kopanica* 'Wassergraben, Kanal; künstl. Bachbett', WARSCHAUER Wb. II 464. IReg. II 537 zwei ON *Kopanica*, *Kopanice*, die die Existenz eines Appellativs voraussetzen. Für ein hohes Alter des Namens *Kopanica* auf südslavischem Gebiet spricht der bei MIKLOSICH, ON 236

<sup>19</sup> Die bei KUKULJEVIĆ, Regesta 1071 angegebene Schreibung „in Guinam“ erweckt kein Vertrauen.

<sup>20</sup> Über ON mit Stamm *Guvn-* (für *Gumn-*) orientiert klar FRANCK, Studien 192.

<sup>21</sup> Über den Lautwandel *-m-n-* > *-v-n-* (*gumno* zu *gumno*) vgl. LESKIEN, Gramm. § 190.

<sup>22</sup> Diese Belege weisen auf eine slavische Grundform *Gumenica* (*Gumŋnica*) hin, vgl. čech. *Humenice*, poln. *Gumienice*.

angegebene griech. ON *κοπανιτσα*. Im ersten Element des GewN dürfte der PN *Γον*, AR. III 266 enthalten sein. Erklärung nicht zwingend.

**GUSTELIN**, r. Nbfl. der Lomnica (Zagreb, 3); ca. 13 km. südöstl. liegt der Ort *Gustelnica*, s. IReg. I 297, NIKETIĆ, Rečnik mesta 190 (auf der Karte Zagreb ist der Name in der Form *Gustelnica* angegeben, -š- für -s- ist wohl sekundär, wenn nicht gar fehlerhaft).

Zusammenhang zwischen FIN und ON scheint mir gewiss, doch ist die Etymologie des Namens nicht eindeutig. Wahrscheinlich ist *Gust-* zu lesen, schwerlich zu skr. *gŭst* 'dicht', eher Ableitung von einem PN. Denkbar ist auch, daß dem Namen eine ältere Form *Gost-* zugrundeliegt; dann bestünde Zusammenhang mit Bildungen wie *Gostilo* (PN, als ON seit dem 9. Jh. nachgewiesen), ON *Gostila*, *Gostelja* u. ä., vgl. AR. III 324, ferner mehrere ON mit Stamm *Gostil-*, IReg. I 269, welche als Ableitungen von *gŏst* 'Gast', bzw. vom entsprechenden PN aufzufassen sind, vgl. das reiche Material bei MIKLOSICH, PN 83, ONP 79, ferner s. v. *gostinec*.

**GVOZDNA**, lk. Nbfl. der Buzeta und gleichnamiger Ort in dessen Oberlauf (Petrinja, SW-NO). ON *Gvozd* und Ableitungen s. IReg. I 218. Der heute unter dem Namen Mala und Velika Kapela bekannte, ca. 100 km. lange Gebirgszug, der die Posavska Hrvatska von der Primorska Hrvatska trennt, führte früher den Namen *Gvozd*.

Ableitung von skr. *gvozd* 'Wald', veraltet, seit dem 16. Jh. durch *šuma* ersetzt, als geogr. Name aber bis heute erhalten, vgl. AR. III 522, MAŽURANIĆ, Prinosi 369. An Parallelen vgl. ON und FlurN bei MIKLOSICH, ON 142; čech. Bildungen bei ČERNÝ-VAŠA 195; poln. Namen bei KOZIEROWSKI I 84, s. v. *Gozdanin*, II 213 f. (*rzeka Gwoźnica z Gwoździanką, Gozdnica*), IV 258 f. (GewN *Gozdek, Goździowe, Goźznica*), VI 127 (FIN *Gozdnica, Gwoźnica, Goździec*). Der Gattungsname *gvozd* war anscheinend nur bei den West- und Südslaven geläufig; dagegen kennen alle Slaven ein Appellativ *gvozd6* 'Nagel', vgl. BEW 365 f., welches im Serbokr. mit *gvozd* 'wald' zusammenfallen mußte. BRÜCKNER, Arch. f. slav. Phil. 39, 10 f. vertritt die Auffassung, daß die beiden Appellativa identisch seien und versucht dementsprechend die sich dabei ergebende semantische Schwierigkeit irgendwie zu beseitigen; ich kann seinen Ausführungen nicht folgen und schließe mich BERNEKER, Etym. Wb. 365 f. an, der *gvozd* 'Wald' von *gvozd6* 'Nagel' trennt.

## GJ

**GYANKOvölgye**, in vallem *Dyankvelge* (=Gyankvölgye) vocatam, a. 1367, SMIČIKLAS XIV 18, per unam vallem *Dyankowelge* vocatam; ad aliam vallem que eciam *Dyankowelge* nuncupatur, a. 1382, L. K. VI 94, de valle *Dyankouelge* vocata a. 1408, ibid. 103; *Gjankovac*, viam de villa *Dyankouch*, L. K. VIII 88, a csázmai káptalan előtt Lachouch-i Lacho fia Tamás fia László elzálogosítja a Ztreza-i pálosok birtoka mellett fekvő jobbágytelkét *Dyankouch* nevű erdeje a. 1433, L. K. VI 125, *Dyankowcz* nevű, a. a. 1434, ibid. 126, a *Dyankouch* nevű erdő, a. 1438, ibid. 127.

Zugrunde liegt ein PN *Gjanko* (daneben auch *Gjank*, vgl. *Danko*, auch *Dank*). Ableitungen *Gjankovac*; *Gjanković* (seit dem 15. Jh.), vgl. AR. II 432. Bildungsweise wie bei *Dankpataka*, s. d.

**GYERTYANFA**, ad quendam dumum *Gorchanfa*, in quo est una arbor maior *Gyorchanfa*; a parte orientali predicti fluvii (obschon vorher als FIN nicht erwähnt) *Gorchanfa* a. 1461, L. K. XII 120, 121.

Als *Gyertyánfa* zu lesen (K.), vgl. OklSz. 319, zu ungar. *gyertyán* 'Carpinus betulus' (Bot.), slav. *grab*, und *fa* 'Baum'. Der Beleg zeigt sehr deutlich, wie ein FlurN sekundär auch als GewässerN verwendet wird. Urkundliche Belege für diesen geogr. Namen gibt OklSz., aaO. Vgl. noch *Gyertyánospatak*, SMILAUER, Vodopis 480 (§ 89).

**GJILBEROVAC**, r. Nbf. der Vetovka (Slav. Požega, NO).

Ableitung von dem aus dem Türkischen entlehnten *gjilber*, *dilber* 'schön', persischer Herkunft, vgl. HORN, Grundriss der neupers. Etymologie 127 (571), AR. II 396. In serbischen Volksliedern geläufig *dilber-djevojka* (russ. *krasna(ja) děvica* entsprechend). Der FIN beruht vielleicht auf einem PN, den ich immerhin nicht belegen kann, vgl. aber *Dilbèrija*, AK. II 396. ON *Dilberi*, IReg. I 313.

**GJOL**, a) *Babin Gjol* (s. Babin), b) *Dugi Gjol* (s. Dugi), c) *Savski Gjol* (zu Sava), Bezeichnung dreier Sumpfgelände zwischen Sava und Veliki Strug (Pakrac), d) *Milova Gjol*<sup>23</sup> (Sumpfgelände rechts der Sava, Pakrac, SO), östl. davon *Milova Lug* (Flurbezeichnung); FlurN *Budičev Gjol* (Kostajnica, NO) und einige andere.

Parallelen Fehlen; Name *gjol* ist dunkel. Er muß appellativische Bedeutung haben, kann also nicht auf einem PN *Gjola*, AR. III 9, beruhen.

**GJON**, a) Sumpf nordöstl. *Topusko* (Petrinja, NW), b) Sumpf südl. der Mala Čemernica (ibid.).

Unsicher ob ein aus dem Türkischen stammendes Appellativ *gjon* 'Solea' (Zool.) oder ein hypokoristischer PN *Gjon* zugrunde liegt, s. AR. III 9. Die ON *Gjone*, *Gjonići*, *Gjonovići*, IReg. I 392, sind mit

<sup>23</sup> *Milov* (PN), *Milova* (scil. *voda* oder *reka*), Bach im Kr. Knjaževac (Serbien), AR. VI 697; zugrunde liegt *mio* (Stamm *mil-*) 'lieb', bzw. PN.

dem PN in Verbindung zu bringen, vgl. auch ROSPOND, Nazwy miejscowe 71.

**GJURGJEVAC**, Gew. nördl. Cetin Grad (Karlovac, SO). ON *Gjurgjev Do, Gjurgjevo, Gjurgjevac* (3 ON), *Gjurgjevik, Gjurgjevići* u. a., IReg. I 394.

Zugrunde liegt ein PN *Gjurgje* (daneben auch *Gjorgje*<sup>24</sup>) 'Georg', adj. poss. *Gjurgjev*, vgl. AR. III 10, 14. Über den PN vgl. auch ROSPOND, Nazwy miejscowe 71. f. Parallelen s. v. *Jurko(v)*.

In diesen Zusammenhang könnte vielleicht auch ein in der Gestalt *Chygouge*<sup>25</sup> überlieferter GewN gebracht werden, falls er als *Gjorgje* zu lesen ist (SIŠIĆ, Index, gibt *Chygorge*). Verwechslung zwischen zwei einander im Schriftbild ähnlichen Buchstaben wie -r- und -v- ist bei undeutlicher Schrift leicht möglich.

**GJURGJIČKA Reka**, lk. Nblf. der Ilova; *Gjurgjička*, Bezeichnung eines Gebietes in dessen Oberlauf (Bjelovar, SO).

GewN sekundär. Ableitung von einem PN *Gjurgjic, Gjurgjić*, vgl. AR. III 15 oder *Gjurgjica*, ZBNŽO 26, 153, also zu *Gjurgje*, vgl. s. v. *Gjurgjevac*. Appellativisch kommen *gjurgjic, gjurgjića* als PflanzenN vor (*Convallaria majalis*), vgl. ŠULEK, Imenik bilja 70, AR. III 15.

## H

**H(A)LAPNA, HALAPNJA** (?), ad puteum *Halapna* a. 1266, SMIČIKLAS V 412 (Komitat Požega).

*H(a)lapna*, vielleicht auch *H(a)lapnja* zu lesen, vgl. *Halapnia*, CSANKI II 314 (K.). Ableitung von skr. *hlap* 'Bauer, Knecht', bzw. von einem auf diesem beruhenden PN *Hlap*, vgl. ON *Halapić*, PN *Hlapčić, Hlapović, Hlapenović*, AR. III 559, 628, ON *Hlapnik, Hlapci, Hlapovci, Hlapčina*, s. IReg. II 1064. Name auch außerhalb des Serbokr. nachgewiesen, vgl. MIKLOSICH, PN 422, ONP 334, ferner poln. *Chłop* (See), KOZIEROWSKI II 76, IV 102, russ. ON *Cholopevići, Cholopovicy, Cholopy*, SEMENOV V 519, 520, FIN *Cholop, Cholopec, Cholopovka, Cholopejskij*, MAŠTAKOV, Dnjepr 286, s. vv.

In diesen Zusammenhang gehört auch der Name *H(a)laponja*, ad vineam *Holapogna*, qui est decimator episcopi, de qua tendit ad rivum Heuni a. 1201, SMIČIKLAS III 11 (Samobor, SO). Zur Bildungsweise vgl. MARETIČ, Rad 82, 114.

**HIDEGKÚT**, quondam vineam in *Hydegkuth* existentem; sex iugera in *Hydegkuth* sub predicta vinea a. 1269, SMIČIKLAS V Nr. 965.

Zu ungar. *hideg* 'kalt' und *kút* 'Brunnen, Quelle'. GewN wie *Hi-*

<sup>24</sup> Vgl. ON *Gjorgjevac, Gjorgjevci, Gjorgjevići*, IReg. I 392.

<sup>25</sup> Ebenso KUKULJEVIĆ, Regesta 429, rivulus Gradizza eundo in Zawam et Zawa usque dum derivatur in aquam (que) *Chygouge* (sic!) dicitur, a. 1242, SMIČIKLAS IV 168.

*degkút*, *Hidegvölgy* u. ä. sind im Ungarischen verbreitet, vgl. OklSz. 378, 558 ff., vgl. auch *Hüvösvölgy* (Kühletal) bei Budapest. Im Slavischen entsprechen Bildungen vom Typus *Studena Voda*, *Studenec* u. ä. Auf deutschem Sprachgebiet vgl. ON *Kaltbrunn*, *Kaltenbrunn*, *Kaltbach*, *Kaltenbach* u. ä. (Schweiz).

**HLEVNI** (?), tendit ad rivum *Heuni*, qui iungitur predicto rivo Valaule (heute Volavje, r. Nbf. der Kupčina, Samobor, SO), a. 1201, III 11; KUKULJEVIĆ, Regesta 20 schreibt *Heuni* (*Heunc?*).

Lesung unsicher. Vielleicht ist *Hlevni* gemeint ?, vgl. Schreibungen wie *Bathcze* (für *Blace*), Mon. Turop. III 372, *Pituiche* (für *Plitvice*), SMIČIKLAS, IV 464. Wenn die Lesung zutrifft, zu skr. *hlijev* 'Stall, Stadel', vgl. s. v. *Hlivinič*, andernfalls dunkel.

**HLIVINIČ**, a capite rivuli *Hlivinich* vocati a. 1334, SMIČIKLAS X 162 (Umschrift aus dem J. 1374).

Gehört etymologisch zu skr. *hlijev*, čak.-kajk. *hliv* 'Stall, Stadel', AR. III 631, germanischer Herkunft, vgl. BEW 389. ON *Hlijèvno*, AR., aaO., *Hlevni Vrh*, *Hlevnica*, IReg. II 1064. Vom ON- Stamm *Hlev-* abgeleitet *Hlevljanin*, nostrum pristoldum (!) Gradislaum Miroseuich *Chleuianin* a. 1186, SMIČIKLAS II 180, Vratco et Ureneiz *Cleuliani*; ... *Cleulianin* a. 1194, ibid. II 268. Zur Bildungsweise von *Hlivinič* vgl. MARETIĆ, Rad 82, 89. An Parallelen vgl. außer den bei MIKLOSICH, ON 147 angegebenen Namen noch poln. ON *Chlewnia*, *Chlewiska*, KOZIEROWSKI I 38, slovak. FIN *Chlěvná*, ŠMILAUER, Vodopis 486, russ. FIN *Chlěv'anka*, MASTAKOV, Dnjepr 122. Zur Bedeutung vgl. deutsche ON *Stadel*, PN *Stadler*, FÖRSTEMANN, II 2,855, FIN *Stadelbach*, LESSIAK, Stationsnamen 17, womit man *Hlevni* (scil. *potok*), s. d., vergleichen darf, falls diese Lesung richtig ist.

**HMEL(J)INA**, cadit in rivulum Desnicha et per ipsam eundo exit in vallem nomine *Hymellinna* a. 1256, SMIČIKLAS V 36, inter fluvios Zlauchpotaka, *Hymelynna* et Desnycha vocatos a. 1373, ibid. XIV 535; *Hmel(j)inac*, pervenit in quoddam zuhodol *Hmelinch* vocatum a. 1343, ibid. XI 84. ON *Hmelje*, *Hmeljno*, *Hmeljnik*, s. IReg. II 1064.

Zugrunde liegt skr. *hmelj*, auch *hmeljina* (kajk. anscheinend *hmelina*) 'Hopfen', vgl. SULEK, Imenik bilja 109, AR. III 635, zur Etymologie BEW 411. Außer den ON bei MIKLOSICH, ON 149 vgl. noch poln. GewN *Chmielna*, *Chmielnik*, KOZIEROWSKI II 76, FlurN *Chmielino*, *Chmielinec* u. a., ibid. IV 102 f., FIN *Chmielanka* ibid. VI 53; russ. FIN *Chmel'no*, *Chmel'čik*, *Chmelinka*, *Chmelevka* (7 FIN), *Chmelita*, s. MAŠTAKOV, Dnjepr 286, s. vv. Aus der Slovakei beachte noch die FIN *Chmelnica*, ungar. *Komlóspatak* (zu ungar. *komló* 'Hopfen', OklSz. 514), ŠMILAUER, Vodopis 476.

**HOČNA** (?), ad aquam, que nuncupatur *Hochna*; ad caput aque, que dicitur *Chremosnya* (=Čremušnja), abinde infra et cadit in aquam que dicitur *Hochna*, et super eandem *Hochna* modicum procedendo cadit in aquam que dicitur *Malahochmeza* (=Mala Hočnica??) a. 1353.

SMIČIKLAS XII 160 (A. szl. okm. 46 gibt denselben FIN in der Gestalt *Hochua* wieder, wohl verschrieben; denn undeutliches *-n-* kann leicht als *-u-* angesehen werden).

Die ursprüngliche Form der Belege läßt sich nicht eindeutig bestimmen. *Hochna* könnte auch als *Hotna* (*Hotnja?*) gelesen werden, vgl. s. v. *Mrtvica*. Gänzlich unsicher ist die Lesung des in der Form *Malahochmeza* überlieferten FIN, der zweifellos in verderbter Gestalt auf uns gekommen ist.

**HODAL**, a quodam fluvio nomine *Hodal* a. 1264, SMIČIKLAS V 321. Identisch mit dem heutigen Bach *Hodalena* (K.).

Ableitung von einem Stamme *Hod-* mittels Suffix *-al* oder *-alj*, vgl. PN *Hodalj*, MARETIĆ, Rad 82, 15.

**HOLNA** (?), ad fontem *Holna* a. 1262, SMIČIKLAS V 420 (nach einer Originalabschrift aus dem J. 1382).

Lesung unsicher, *Holna* oder *Halna*. Wohl Bildung auf *-6na*. Etymologisch nicht durchsichtig, nicht zu ungar., *hal* 'Fisch', OklSz. 336

**HOLT ČESMICA**, usque meatum aque *Holt Chezmicha* vocate a. 1370, SMIČIKLAS XIV 266.

Ungar. *holt* 'gestorben, tot' vgl. OklSz. 385 f., im Serbokr. dafür *mrtav*, vgl. *Mrtva Odra* (Zagreb 4), *Mrtvica*. Über *Česmica* vgl. s. v. *Česma*.

**HONŠČAKVölgye**, és *Honschakwelge* nevü a. 1414, L. K. X 115.

Das mit Possessivsuffix versehene *völgy* 'Tal' läßt im ersten Teil des GewN einen PN vermuten, welchen? Oder ist etwa *Konščak-* zu lesen, zu *konj* 'Pferd', adj. *konjski*? Unsicher.

**HOSSZÚTÓ**, intrat unum rivulum Brebovin dictum et venit alutum (l. ad lutum) quod *Hostethuo* dicitur, abhinc... venit ad fluvium Zave a. 1334, SMIČIKLAS X Nr. 132 (Umschrift aus dem J. 1372, mit mehreren fehlerhaften Schreibungen).

Zu lesen ist *hossze* bzw. *hosszú tó*, zu ungar. *hosszú* (*hossze*) 'lang' und *tó* 'See, Teich, Sumpf', vgl. OklSz. 393 ff., 990 ff., ferner ŠMILAUER, Vodopis 458 (§ 14).

**HOTIČ**, r. Nbl. der Lonja (Kostajnica, NW); *Hotnja*,<sup>26</sup> lk. Nbl. der Kupa und gleichnamiger Ort in dessen Mittellauf (Zagreb, SO, -Petrinja, NO); *Hotova*, lk. Nbl. des Čičevac (Gjurgjevac, SW), ad rivum qui dicitur *Hotoa* a. 1270, SMIČIKLAS V 564. ON *Hotičina*, *Hotkovo*, *Hotkovci*, *Hotovlje*, s. IReg. II 1066.

Es handelt sich um Ableitungen von einem PN-Stamm *Hot-*, vgl.

<sup>26</sup> Vielleicht beziehen sich auch die beiden folgenden Belege auf die *Hotnja*, doch ist eine sichere Identifizierung nicht möglich, vgl. in radice rivi *Hotina*, ubi cadit in Cupam a. 1264, Blagay okl. 16, SMIČIKLAS V Nr. 816 (KUKLJEVIĆ, Regesta 875 schreibt *Slotina*, wohl falsch), ad unam aquam *Hwtyna* (*Hutyna*) dictam a. 1341, SMIČIKLAS X 617 (Umschrift aus dem J. 1523), nach LIPSZKY, Mappa (Buda 1808) *Hutinja*, nach Karte von Blagay okl. *Utinja* (K.). Unsicher.

MIKLOSICH, PN 425, ONP 340, ferner ROSPOND, Nazwy miejscowe 15 (20), TASZYCKI, Najdawn. polskie imiona osobowe 68. Ein Pn *Chot* ist in russ. Chroniken bereits für das 13. Jh. bezeugt, vgl. TU-PIKOV, Slovar' 417 (dort immerhin anders aber kaum richtig erklärt); vgl. auch noch čech. *Choteč* (FIN), Cod. dipl. Bohemiae I 397, 429, *Chotča* (FIN), ŠMILAUER, Vodopis 421; russ. FIN *Choteš*, *Chotenka*; *Chotin*, *Chotinka*; *Chotova*, *Chotná*, MAŠTAKOV, Dnjepr 287, s. vv.

**HRANIČNIK, HRAMICNIK** (?), ad fluvium *Haranichnik* post hec descendit ad fluvium *Cherneck*, inde ad fluvium *Lomnicha*, a. 1249, Mon. Turop. I 9, ad aquam nomine *Hrameznik* a. 1279, ibid. I 34, vadit in rivulum *Hramechnyak* vocatum a. 1358, SMIČIKLAS XII 465, rivulum *Hranechnak* vocatum a. 1365, Mon. Turop. I 80, ad fluvium *Hramylsnyak* (!) a. 1374, ibid. I 96 (Transumpt aus dem J. 1573), rivulum *Hramechinye* a. 1395, ibid. I 144, rivulum *Hranychnyak* a. 1428, ibid. I 215, fluvium *Hranechnyak* dictum a. 1455, ibid. I 337, ad fluvium *Hararnichnyk* (!) a. 1520, ibid. II 433 (sicher identisch mit I 9), fluviolus *Hramychnypothok* (= *Hramični Potok*) a. 1551, ibid. III 272, a fluvio *Hramychnyak* a. 1558, ibid. III 410 (identisch mit III 272; *Hranička Kneja*, ad quendam rivulum *Haranichkaknea* vocatum a. 1358, Blagay okl. 140 (vgl. heute FlurN *Kneje*, Gebiet an der Obdina, Zagreb, 4 NW).

Wahrscheinlich handelt es sich trotz der z. T. stark von einander abweichenden urkundlichen Belege um ein und dasselbe Gewässer im Turopolje (vgl. Zagreb, 3, 4). Zur restlosen Identifizierung der uns überlieferten Namensformen reichen auch die Spezialkarten von Zagreb (1:50.000) nicht aus. Die Belege erstrecken sich über einen Zeitraum von 300 J. Einer von ihnen (*Hramylsnyak*) stammt aus späterer Umschrift und ist sicher in verderbter Gestalt überliefert. *Hramechinye* ist auch verdächtig; denn die übrigen Belege sprechen für eine Suffix-dublette *-nik/-njak*, wie sie z. B. in *Ribnik/Ribnjak* vorliegt. Die Promiscue-Schreibung *Hran-/Hram-* weist darauf hin, daß der Name vom Schreiber nicht mehr verstanden wurde. Verschrieben ist auch *Hararnichnyk* und zwar bestehen hier zwei Erklärungsmöglichkeiten. Entweder ist *Hran-* gemeint und dann *-r-* fälschlich auch in die zweite Silbe verschleppt (die umgekehrte Erscheinung treffen wir in *Brebrova* für *Bebrova*) oder aber — viel wahrscheinlicher — es ist *Hram-* gemeint und die Schreibung *Hararn-* ist rein graphisch zu verstehen (ein undeutlich geschriebenes *-m-* kann leicht auch als *-rn-* gelesen werden).

Wir kommen so auf zwei mögliche Formen: *Hraničnik* (*-njak*) und *Hramičnik* (*-njak*) bzw. *Hramečnik*. Es läßt sich nicht entscheiden, welche von den beiden Namensformen als die ursprüngliche anzusehen ist.

**HRAS(T)NIK**, exit de fluvio *Mecheniche* et descendit per rivulum *Harasnyk* a. 1322, SMIČIKLAS IX 54, super aquam *Meccheniche*, ubi aqua *Harasnyk* cadit in eandem, et in eodem fluvio *Harasnyk* a.

1325, *ibid.* IX 584; *Hrastovec*, ad puteum *Hraztovech* vocatum et per cursum eiusdem procedit et declinat inferius ad fluivum Chorna-  
reka a. 1306, *ibid.* VIII 117; *Rastovac*,<sup>27</sup> a) lk. Nbl. der Čemernica (Petrinja, NW), b) r. Nbl. der Garešnica (Bjelovar, SW). ON *Hrast*, *Hrastje*, *Hrastnik*, *Hrasnica*, *Hrasno*<sup>28</sup> und *Hrastno*, *Hrastovac* u. a. vom Stamme *Hrast-*, s. IReg. II 1066 ff. (ca. 50 ON), einige ON *Rast*<sup>29</sup>, *Rastik*, *Rastina*, *Rastovac* s. *ibid.* 89 f.

Zu skr. *hrâst* 'Eiche', AR. III 688, vgl. auch BEW 408, s. v. *chvorstъ*. ON bei MIKLOSICH, ON 161. Vgl. ferner čech. FIN *Chrastava*, SEDLAČEK 109, poln. Entsprechungen gibt KOZIEROWSKI I 41 f., II 84 ff., IV 113 ff., VI 58 ff; russ. FIN *Chvorost*, *Chvorostinka*, *Chvorost'anka*, *Chvorosnaja* s. MAŠTAKOV, Dnjepr 286, s. vv.

**HREČIN** (?), terra seu possessio... *Hrechyn* vocata a. 1428, Mon. Turop. I 228, in *Hrechyn*; ultra magnum *Hrechyn*; in fluvio *Hrechyn* a. 1455, *ibid.* 348, in *Hrechyn*; intra fluvium *Hrechyn* dictum; ultra *Hrechyn* a. 1456, *ibid.* Nr. 311, possessiones in *Hrechyn* a. 1458, *ibid.* 384, cadit ad fluvium *Hrechyn* a. 1495, *ibid.* II 159. Die Belege beziehen sich alle auf dasselbe Gebiet.

Lesung unsicher, vielleicht *Hrečin* (zu *hrêk* 'Stamm, Klotz', AR. III 692?), möglicherweise auch *Hretin*? Non liquet.

**HRUŠEVEC**, vallis ducit ad caput fluminis quod vocatur *Hurseuch* a. 1257, SMIČIKLAS V 76, terram *Hruseuech* vocatam; de aqua *Hruseuch*; ad predictam aquam *Hruseuch* a. 1275, *ibid.* VI Nr. 122; *Hruškova Mokrica*, ad stagnum *Hrwskowa Mokrycza* appellatum a. 1558, Mon. Turop. III 410 (über *Mokrica* vgl. s. v.); *Ruševec*<sup>30</sup>, Gewässer nördl. Zilje a. d. Kupa (Ogulin, NO); *Ruševica*, r. Nbl. der Glina (Karlovac, SO). ON *Hruševac* u. a., s. IReg. II 1070 f., *Ruševac*, *Ruševica*, *Ruškovac*, s. *ibid.* II 919 f.

Ableitungen von einer Grundform \**hruša*, heute allg. *hruška* (in den nordwestl. Dialekten), sonst *kruška* 'Birnbäum, Birne', čak. *hrušva*, *krušva*, vgl. AR. III 711 f., V 678 (*kruša*), 683, ferner BEW 358; ON bei MIKLOSICH, ON 154. An Parallelen vgl. noch čech. *Hruška* (Wald), SEDLAČEK 115, ON bei ČERNÝ-VAŠA 195, CHROMEČEK 199 f. *Hrušov(y) Potok*, ŠMILAUER, Vodopis 481 (§ 92); poln. *Gruszka* (częsta i pospolita nazwa) KOZIEROWSKI I 88 s. v., IV 277; russ. FIN *Gruševa*, *Gruševica*, *Gruševka* (3 FIN), *Gruška* MAŠTAKOV, Dnjepr 345, s. vv. Vgl. auch s. v. *Kruševac*.

<sup>27</sup> *Rastovac* für *Hrastovac*, mit Schwund des anlautenden *H-*. Dialektisch ist *h* in jeder Stellung geschwunden. Besonders viele Belege hierfür liefern die serbokr. Volkslieder. Vgl. auch s. v. *Hruševac*.

<sup>28</sup> Über Schwund des interkonsonantischen Dentals vgl. auch AR. III 687 f.

<sup>29</sup> Vgl. *râst* (= *hrâst*), VUK, Rječnik 661.

<sup>30</sup> Über Schwund des anlautenden *h-* vgl. s. v. *Hrastnik*, ferner MARETIĆ, Gramatika § 73, LESKIEN, Gram. § 125.



**HRVATSKA**, ab hinc procedit in rivum *Horuachka* dictum... deinde procedit per eundem rivum circa terras iobagionum castris et intrat in rivum Obdina predictum a. 1346, Mon. Turop. I 58, in rivulum *Hreuaczka* (!) dictum, ubi est meta terrea, ab hinc per eundem rivulum procederet circa terras iobagionum castris per magnum spacium et intraret in rivulum Obdina predictum a. 1388, ibid. 122 (aus dem Kontext erhellt eindeutig, daß sich beide Belegstellen auf dasselbe Gewässer beziehen, also ist *Hreuaczka* als *Hrvatska* zu verstehen; es handelt sich um einen Bach im Turoplje, den ich immerhin anhand der Kt. Zagreb nicht identifizieren kann); *Horvatski P.*, r. Nbl. der V. Krapina, im Mittellauf des Baches liegt der Ort *Horvatska* (MARETIĆ, Imena rijeka 4, schreibt *Hrvatska* für den Namen desselben Baches), Rogatec, SO-Ptuj, SW; *H(e)rvačak*, ad quendam rivulum *Herwathchak* vocatum ad orientalem, et per eundem rivulum descendendo sew transeundo pervenit ad prescriptum fluvium Obdyna a. 1508, Mon. Turop. II 253 (es handelt sich um eine Nebenform des oben erwähnten Bachs *Hrvatska*).

ON *Horvati*, *Horvatić*, *Horvatovec*; *Hrvati*, *Hrvatinsko*, *Hrvatsko* (*Selo*), *Hrvatce*, *Hrvačani*, s. IReg. II 1065; 1068.

Zugrunde liegt der Stammesname bzw. der spätere PN *Hrvat* (Kroate); in älterer Zeit war noch die Schreibung *Hervat* geläufig. Sonantisches *r* wurde von den Ungarn durch *ur* (Lautsubstitution) wiedergegeben, welches nach Eintritt des Lautwandels von *u* > *o* zu *or* wurde, somit ist *Horvát* die ungarische Lautgestalt des Kroatennamens, vgl. auch AR. III 652 (wo aber nicht die ältesten Belege angegeben sind), 712 f., ferner OklSz. 393. ON bei MIKLOSICH, ON 156. Der FIN *H(e)rvačak* (so ist doch wohl zu lesen) kann in Bezug auf die Bildungsweise mit *Bòšnják*, LESKIEN, Gramm. § 402, verglichen werden.

**HORVÁTVÖLGYE**, prima meta incipit, ubi quidam rivulus per vallem *Horuathwlge* vocatam currens intrat fluvium Deschnicha vocatum a. 1380, L. K. IX 291 (Bach im Komitat Garešnica).

Zu *Horvát* (Kroate; PN), s. o., und *völgy* 'Tal', OklSz. 1103 ff., -e ist Possessivsuffix.

**HUČUR** (?), ad unum fluvium, ubi quidam duo fluvii uterque *Hwchwr* nuncupati confluent a. 1456, L. K. III 145, per *maiolem* fluvium *Hwchwr* ibid., ad montem *Hwchwr*, ibid. 145, 147, ad aquam *Hwchwr* nuncupatam ibid. 147.

Lesung unsicher, Name in dieser Gestalt dunkel.

**HUKAVICA**, Bach östl. Kovčeg (Karlovac, SO).

Falls die auf der Karte angegebene Namensform verlässlich ist (nicht etwa verschrieben für *Bukavica* oder *Kukavica*) kann man nur an Zusammenhang mit skr. *hŭk*, auch *hŭka* 'Geschrei, Geheul; Krachen, Dröhnen; Geräusch, Getöse' denken, vgl. AR. III 729 f.; VUK, Rječnik 834 kennt nur *huka* in der Bedeutung 'Geschrei', vgl. aber *huka* 'Rau-

schen, Brausen, Tosen', z. B. *morska huka*, RISTIĆ-KANGRGA., Rečnik 1191. Der GewN wäre als Ableitung von einem Adjektiv *hukav*, vgl. AR. III 731, auffassen.

**HUSAJNEC**, r. Nbfd. der Ilova, entspringt in der Nähe des Dorfes *Husain* (Kostajnica, NO). Etwas südlicher fließt die Osmanka (s. d.) durch das Osmanovo Polje. ON *Husejnovič*, *Husejnoviči*, s. IReg. II 1072.

Der FIN beruht auf dem ON *Husain*, in welchem wir den unverändert als ON verwendeten PN *Husain* zu suchen haben. Neben *Husain* begegnet auch *Husein*. Es handelt sich um einen aus dem Arabischen stammenden und durch die Osmanen vermittelten Namen, der bei den Südslaven seit dem 17. Jh. nachgewiesen ist, vgl. AR. III 736, 737.

**HUZNİK** (?), in rivulum Rasin dictum ubi in eundem intrat alter rivulus *Huznik* dictus a. 1435, Blagay okl. 318.

Lesung ungewiss, non liquet.

**HVALIŠA**, de valle *Hualisa* intrando ad aquam Plaunicha (=Plavnica); ad vallem *Hualise* a. 1268, SMIČIKLAS V 482 (nach einer schlecht erhaltenen Umschrift aus dem J. 1433), cadit *Hualysa* in aquam Plaunycha a. 1269, ibid. V 522.

Der GewässerN beruht auf dem PN *Hvališa* (Appellativ *hvàliša* 'Prahler'), zum Stamme *hval-* in *hvàliti* 'loben', *hvála* 'Lob, Ruhm', AR. III 743. Dieser PN tritt bereits in einer Urkunde aus dem J. 1232 auf, *Qhualixa* (= *Hvališa*) eiusdem Dragomiri frater, SMIČIKLAS III 360. ON, denen ein PN-Stamm *Chval-* zugrunde liegt, sind namentlich bei den Westslaven nicht selten, vgl. MIKLOSICH, ONP 333, ferner SEDLÁČEK 230, s. v. *Chvalič*, CHROMEČEK 219 f., KOZIEROWSKI I 43 f., II 90 ff., IV 117 f., VI 61.

**HVALISAVÖLGYE**, iuxta fluvium Plaunycha existentem, deinde per ipsum fluvium supra in magno spacio ascendendo exit de eodem fluvio ad partem orientalem per rivulum *Hwalsawlge* (= *Hvalisa-völgye*) dictum a. 1377, SMIČIKLAS XV 299 (Urkd. aus Čazma).

Zu *Hvališa* (PN) und ungar. *völgy* 'Tal', vgl. OklSz. 1103, possessive Bildung.

## I

**ILICA**, puteum scaturientem *Ilicza* vocatum a. 1429, Mon. Zagrab. IX 178, prope fluvium *Ilicza* vocatum a. 1431, ibid. 209, usque rivulum dictum *Ilicza* a. 1432, ibid. 223, fluvium *Ilicza* vocatum a. 1433, ibid. 241, prope fontem *Ilicza* vocatum a. 1436, ibid. VI 250, quedam vinea ipsius Ztepkowych in monte *Ilicza* prope fluvium *Ilicza* habita a. 1437, ibid. IX 304, usque rivulum dictum *Ilicza* a. 1439, ibid. 335, et inter fluvium *Ilicza* vocatum a. 1441, ibid. X 7, usque rivulum seu fluvium *Ilicza* vocatum a. 1443, ibid. 29, prope fontem *Ilycza* vocatum a. 1445, ibid. 52 u. ö. Die Belege beziehen sich alle auf einen Bach im Weich-

bild von Agram. Mit dem GewN *Ilica* steht in Zusammenhang der heutige Name einer der wichtigsten und längsten Straßen von Alt-Agram. Zur Etymologie vgl. s. v. *Ilova*. Hier soll nur angedeutet werden, daß *Ilica* weder als eine verderbte Form für ursprüngliches *ulica* noch als eine Diminutivform zu lat. *villa* (eine Schreibung *Vilica* kommt tatsächlich vor, vgl. MAŽURANIC, Prinosi 425, doch beruht dieses *v-* auf sekundärem Vorschlag, wenn die Ueberlieferung überhaupt verläßlich ist) aufgefaßt werden kann.

**ILIDŽA**, r. Nbfl. der Pakra (Pakrac, NO). Bez. dreier Orte im Vrbas—Banat, s. IReg. I 454; *Ilidža*, Ort bei Serajevo, in dessen Nähe sich eine heiße Schwefelquelle befindet, am linken Ufer der Željeznica, vgl. KLAIC, Bosna 39.

*Ilidža* beruht auf dem osman.-türkischen Appellativ *ylyçä* 'heiße Quelle, warmes Bad', das einem skr. *toplica* entspricht, vgl. AR. III 791, s. v. *iliga*, ferner REDHOUSE, A Turkish and English lexicon. Constantinople 1921. S. 306.

**ILOVA**, a) lk. Nbfl. des Trebeš, einer Abzweigung der Lonja, und gleichnamiger Ort im Unterlauf der *Ilova* (Slatina, SW — Bjelovar — Pakrac, NW — Kostajnica, NO), prope fluvium *Ilua*; ad fluvium *Ilua* a. 1275, SMIČIKLAS VI 144, dimidietatem possessionis *Ilua* nuncupate in districtu de Vereucha (= Virovitica) existentis a. 1337, ibid. X Nr. 234, in eodem comitatu Wereuche inter possessionem ipsius magistri Nicolay *Ilova* vocatam a. 1343, ibid. XI 78 (bezieht sich auf dieselbe Possessio wie im vorangehenden Beleg, sichert also die Lesung *Ilova*), inde pervenit ad fluvium *Ilwa* et per ipsum fluvium *Ilwa* a. 1409, L. K. X 102, ad fluvium *Ilova*, qui fluvius separaret possessiones nobilium de Rohoucha; dehinc procedendo per ipsum fluvium *Ilova*; per ipsum fluvium *Ilova* pervenisset ad locum, ubi fluvius Soploncha cadit in dictum fluvium *Ilova* a. 1412, L. K. VII 284; b) r. Nbfl. der Mala Trepča (Petrinja, NW); *Ilov ec*<sup>1</sup>, pertransiens fluvium Ilowch (im Gebiet von Sečenik) a. 1277, SMIČIKLAS VI 197; *Ilovina k*<sup>2</sup>, r. Nbfl. der Košnica (Zagreb, 4) *Ilovenak* (poss.), a. 1470, Mon. Turop. II 12, inter duos fluvios, videlicet Koznycza et *Ilowenak* a. 1486, ibid. II 44, villa *Ilowenych* a. 1488, ibid. 62, *Ilowenak* a. 1501, ibid. 192, villa *Ilowenak*, ibid. 196, *Ilovenach* a. 1503, ibid. 223, possessionem *Ilownyak* a. 1519, ibid. 419, *Ilowenych* (poss.), a. 1521, ibid. 488, a. 1522, ibid. 495, a. 1538, ibid. III 44 u. ö. als Flur- und ON, versus fluviolum *Ilowenych* vocatum; in possessione et districtu *Ilowenych* prescripto; fluviolus *Ilowenych* vocatus; *Ilowenych* (Distrikt, Ort), a. 1549, ibid. III Nr. 119, 120, de *Ilowenych*; fluviolus *Ilowenych* dictus; *Ilowenych* (Flur-, F1N),

<sup>1</sup> Daneben anscheinend auch *Ilavec* (im Gebiet der Korana), supra caput fontis *Illavec* a. 1224, SMIČIKLAS III 239 (immerhin in einer späten Umschrift); vgl. auch KOZIEROWSKI, Slavia occid. X 174 f.

<sup>2</sup> Die urkundlichen Belege weisen auf eine ursprüngliche Namensform *Ilovenjak* oder *Ilovnjak* hin.

a. 1552, *ibid.* III Nr. 184, *penes fluviolum Ilowenyk; de Ilowenyk*, a. 1555, *ibid.* III 345. ON *Ilova, Ilova Gora, Ilovac, Ilovica, Ilovsko Brdo* und einige andere Ableitungen von einem erweiterten Stamme *Il-ov-*, s. IReg. I 454 f., *Ilok*, *ibid.* 455, *Ilava Gora*, *ibid.* 453.

Zu einem Stamme *il-*, der erhalten ist in abg., russ. *илъ* 'Schlamm, Lehm', poln. *il* 'Letten, Tonerde', WARSCHAUER Wb. II 79 f., čech. *jíl* 'Schlamm, Lehm, Ton', GEBAUER, Stč. sl. I 648 f., sloven. *il* 'Lehm', PLETERŠNIK I 292; skr. *ilom* (bei einem Autor des 16. Jh. überliefert) setzt einen nom. sg. *il* voraus, AR. III 786. Im Skr. sonst nur noch in erweiterter Form *ilovača* 'Lehm', AR. III 795. Über vom Stamme *Il-* abgeleitete geogr. Namen vgl. MIKLOSICH, ON 163, ferner čech. FIN *Jilovice, Jilový* SEDLÁČEK 97, 108, FlurN *Jilová hora* *ibid.* 168, ON bei CHROMEČEK 238 f., über ON *Jilové* vgl. SCHWARZ, ON der Sudentenländer 68, 154, slovak. FIN *Ilovec*, ŠMILAUER, Vodopis § 51; poln. Namen bei KOZIEROWSKI I 91 (*Ily*, FlurN), II 240, IV 287; russ. FIN *Ilovec, Ilovica, Ilovka* MAŠTAKOV, Dnjepr 252, s. vv. Von einem Stamme *Il-* abgeleitete geogr. Namen lassen sich auch auf baltischem Boden nachweisen, vgl. GERULLIS, Die altpreuss. ON 48, BUGA, Rocznik slaw. VI 9, ENDZELIN, Zeitschr. f. slav. Phil. XI 146. Zweideutig ist die obenerwähnte Namensform *Ilica*. Man könnte an Zusammenhang mit *il-* 'Schlamm, Lehm' denken wie BUDMANI, AR. III 791, MAŽURANIĆ, Prinosi 425. Daneben besteht aber auch die Möglichkeit, den Namen mit dem PN *Il(i)ja* zu verknüpfen, vgl. *Ilica* (PN, für *Ilijica*), AR. III 791, *Ilica* FrauenN, et filias duas, *Iliczam* et Annam (Urkd. aus d. 16. Jh.), L. K. VI 177, *Iliino* (ON, Ableitung vom PN *Ilija*), s. FRANCK, Studien 199. Über *Ilići* vgl. ROSPOND, Nazwy miescowe 73 (17).

**INJATICA**, lk. Nbf. der Barna, die in die Česma fließt (Bjelovar, SO). ON *Ignjatovići* s. IReg. I 451.

Ableitung von einem PN *Ignjat* (lat. *Ignatius*), AR. III 773, d. h. von einer Form ohne *-g-*, die auf ein ital. *Ignazio* zurückgeht, vgl. AR. III 851, s. v. *Injacio*, seit dem 16. Jh. nachgewiesen.

**ISINE**, Bächlein östl. Jezernice (Samobor, SW).

Schreibung verlässlich? Wenn ja, kann der Name als Pluralform zu einem sg. *\*Isina* aufgefaßt werden, welcher als Ausgangspunkt für einen abgeleiteten ON *Isinjska*, AR. III 869, anzusehen ist. Etymologie dunkel.

**ISPJAS** (?), *ubi fluvius Ispyas vocatus caderet in Zauam, ubi essent due mete, que inciperent stringere terram de Dwbycha (=Dubica) a terris de Wrbaz et per eundem fluvium Ispias... ubi alter fluvius Lykonch nomine caderet in ipsum Ispyas a. 1269, SMIČIKLAS V 511 (Kopie aus dem J. 1429), ubi alter fluvius Lykonch (=Likovnica) nomine caderet in ipsam Ipsias et inde exeunda... perveniret ad locum Posega (SMIČIKLAS, aaO. schreibt *Prisega!*), a. 1429, A. szlav. okm. 168.*

Lesung unsicher, kaum schlechte Schreibung für *ispaša* 'Weide', MAZURANIĆ 446, das nach AR. III 917 f. erst seit dem XVI. Jh. nachweisbar ist. Deutung nicht möglich.

**ISZTRMECAGA**, descendit ad vallem *Iztermehaga* a. 1264, SMIČIKLAS V 319.

Zu lesen als *I-Sztrmec-ága* (K.). Skr. *Strmec* zu *strm* 'steil', VUK, Rječnik 743, vgl. auch s. v. *Strmec*. I- ist als Vokalvorschlag vor Doppelkonsonanz zu bewerten, wie wir ihn im Ungarischen öfter antreffen, vgl. z. B. *ispán* (župan), *esztena* (stěna), MIKLOSICH, Die slav Elemente im Magyarischen 6. Ungar. *ág* 'Ast, Zweig; Flußarm', vgl. OklSz. 5 f., MEtSz. I 20 ff.; *ága* ist Possessivbildung, also 'Arm des *Strmec*'.

**ISEVNICA**, bildet mit der V. *Sušica* zusammen die Kupica, heißt im Oberlauf *Curak* s. d.; im Unterlauf liegt der gleichnamige Ort *Iševnica* (Ogulin, NW).

Bildungsweise *Iš-ev-nica*, vgl. PN *Išić*, AR. IV 86, der als *Iš-ič* aufzufassen ist. Etymologisch dunkel.

**IVANEC**, r. Nbfl. der Krapina (Ptuj, SO); *Mali Ivanski Potok* und *Ivanska Rijeka* vereinigen sich beim Orte *Ivanska* (Čazma, NO), lk. Nbfl. der Sređska; *Ivanščak*, r. Nbfl. der Lojnica (Ptuj, SO); *Ivaniščak*, Bach südl. *Ivanec* Gornji (Zagreb, 1); *Johan Potok*, vadit Zagrabiam, inde ad fluvium *Johan* potoka; iuxta ripam Zawe... inde superius usque ad fluvium *Johan* a. 1217, SMIČIKLAS III 153; *Ivan Potok*, in rivum dictum Koranna... descendit rivum dictum *Iwanpotok* a. 1224, ibid. III 239, super eundem fluvium Pukur (=Pakra)... iuxta fluvium *Iwana* a. 1237, ibid. IV 40,... iuxta fluvium *Juanha* a. 1322, ibid. IX 53 (Nr. 43, Umschrift aus dem J. 1364); *Ivanka Potok*, cadit in *Iwanka* potok nuncupatum a. 1344, ibid. XI 143 (*Ivanka* ist Diminutivform zum FrauenN *Ivana*, vgl. AR. IV 99, 101; russ. FIN *Ivanka*, MAŠTAKOV, Dnjepr 45). ON *Ivanac*, *Ivandol* u. a. wie *Ivanovići*, *Ivanovo Polje* usw., *Jovanovac*, *Jovanovići* usw., s. IReg. I 448 ff. (ca. 90 ON), 482.

Zugrunde liegt der PN *Johannes*, skr. *Ivan*; *Ioan*, *Joan*, *Jovan*, vgl. AR. IV 99, 653, 668 f., MIKLOSICH, PN 154, ONP 367. Vgl. russ. FIN *Ivan*, *Ivanica*, *Ivanovka* u. a. (gegen 20 FIN), MAŠTAKOV, Dnjepr 251, s. vv.

**IZBER Potok**, Bach südl. Jablanovec (Zagreb, 1).

*Izber* ist etymologisch nicht klar, wahrscheinlich ein PN, vgl. ON *Izberovići* (Süddalmatien), s. IReg. I 452, ferner MIKLOSICH, PN 149.

**IZRIN** (?), prima meta incipit a fluvio Culpa a parte orientali et vadit per unam malacam versus occidentem usque ad fluvium *Izryn* iuxta terram castri Goricensis ubi est meta terrea et unde per fluvium *Izryn* a. 1261, SMIČIKLAS V 204 (KUKULJEVIĆ, Regesta 819 schreibt *Bryn* für *Izryn*). Vgl. daneben incipit enim prima meta a Culpa a parte occidentali et vadit per unam mlacam latam versus occidentem usque

ad fluvium *Brin*... per eundem fluvium *Brin* a. 1263, SMİČIKLAS V Nr. 760, 761 (beide Urkunden beruhen auf späteren Umschriften aus dem 15. Jh.), aber wiederum *Izrin*, ad *Izryn* per silvam a. 1462, L. K. VIII 80 (K.).

Die Form *Izrin* darf also als die ursprüngliche gelten. *Brin*, das nur in Umschriften vorkommt, ist wohl graphisch zu verstehen, und zwar in der Weise, daß der Name zur Zeit der Umschrift bereits nicht mehr verstanden wurde; *Iz* wurde dann fälschlich als *B* umschrieben (der *I*-Strich und das folgende *3* sahen ja, wenn eng zusammengeschrieben, wie ein *B* aus), wobei wohl die volksetymologische Anknüpfung an *Brin* (sgl. *brin* 'Juniperus communis' (Bot.), ŠULEK, Imenik bilja 31) mitgespielt hat. Die ursprüngliche Namensform läßt sich nicht eruieren, vorläufig dunkel.

## J

**JABLANAC**, r. Nbf. der in die Una mündenden Strigova; etwas weiter östl. führt ein Bach den Namen Javorova R., also 'Pappel-' und 'Ahornbach' (Kostajnica, SW); *Jablanica*, a) r. Nbf. der Save, mündet oberhalb Bos. Gradiška, im Quellgebiet des Flusses liegt der Ort G. Jablanica (Pakrac, SW-SO), b) Quellfluß der Kolubara, c) Zufl. der südl. Morava, d) Gebirge westl. des Ohridasees, vgl. AR. IV 384. Alte Belege für den FIN kann ich nicht beibringen; primär ist der Wald- und FlurN, vgl. cum in *Ablana* (=Jablanac?) fuimus a. 1179, SMİČIKLAS II 161, ipsius rivi in quoddam nemus dictum *Jablan* a. 1205, ibid. III 52, a. 1243, IV 202 (als *Jablan* zu lesen), in *Ablana*, de *Ablana* a. 1251, ibid. IV Nr. 392; *Jablanik*, montis *Jablanich*; locum in eadem civitate *Jablanichiis*; illum locum *Jablanich*; in eadem civitate *Jablanich*; terras autem ad *Jablanich* pertinentes ibid. Nr. 409 (vgl. heute Jablanac, Senj, SW); *Jablanovac*, possessiones *Jablanouch* et Zaversja a. 1340, SMİČIKLAS X 593, inter possessiones *Jablanouch* et Zauursia a. 1342, ibid. XI 4 (Kr. Agram), Georgius Sthwrlych de *Iablanowcz*, Thomas Farkassych de eadem *Iablanowcz* a. 1519, Mon. Turop. II 413. *Jablan*, *Jablanac* und besonders *Jablanica* als ON geläufig, s. IReg. I 457 f.

Zugrunde liegt skr. *jablân*, welches ursprünglich 'Apfelbaum' bedeutet, vgl. AR. IV 383 f., ferner BEW 23; später ist das Appellativ auch zur Bezeichnung der 'Pappel' (*Populus pyramidalis*) ŠULEK, Imenik bilja 116, verwendet worden. Nach VUK, Rječnik 252, der nur letztere Bedeutung kennt, bezeichnet *jablan* auch 'Malva' (*Trollius Europaeus*), also ein Pflanze, die sumpfige Gegend bevorzugt. Der geogr. Name ist im Slavischen verbreitet, vgl. MIKLOSICH, ON 169, ferner čech. FIN *Jablonice*; *Jablonný*; *Jablonná* SEDLAČEK, 101; 81; 93, 104, *Jablonec* u. a. geläufig als ON, s. CHROMEČEK 223 f.; poln. ON *Jablona*, *Jablonka* u. a., KOZIEROWSKI II 241 f., IV 291 f. (FIN

*Jablona, Jabłowa*); FIN *Jablonka, Jabłoneczny, Jabłonówka* (Dnjestr-System), MAŠTAKOV, Dnjestr, Index s. vv.; russ. FIN *Jablonec, Jablonovskij, Jablonja* MAŠTAKOV, Dnjepr, Index s. vv. Aus der Slovakei vgl. die FIN *Jablonica, Jablonovský potok*, ŠMILAUER, Vodopis 292, ferner § 92 und oben s. v. *Alma*. Über eingedeutschte ON vom selben Stamm, wie *Gablonz* (čech. *Jablonec*), *Aflenz* u. a. vgl. SCHWARZ, Zur Namenforschung 42, PIRCHEGGER 1. ON, die auf einem mit Suffix *-ko-* erweiterten Appellativstamm beruhen (*jābuka* 'Apfel, Apfelbaum', AR. IV 387) wie *Jabuka, Jabukovac* u. ä., s. IReg. I 458 f., vgl. dazu FRANCK, Studien 141, s. v. *Jabukovik*, MIKLOSICH, ON 170, ferner KOZIEROWSKI 92, s. v. *Jabłkowo*. Zur Bedeutung vgl. auch s. v. *Hruševac*.

**JAGNJEDOVEC**, lk. Nbf. der in die Krapina mündenden Reka (Ptuj, SO-SW); *Jagnjedovac*, r. Nbf. der Koprivnica (Čakovec, SO). ON *Jagnjedovac, Jagnjenica*, s. IReg. I 461.

Zu skr. *jāgnjēd* Bez. einer besonderen Pappelart 'Populus nigra, P. tremula', ŠULEK, Imenik bilja 120, 121, AR. IV 411 f. Das Appellativ gehört etymologisch zu agnē 'Lamm', vgl. BEW 25. Als geogr. Name auch im Čechischen nachweisbar, vgl. ON *Jehnědí, Jehnědno*, MIKLOSICH, ON 173, CHROMEČEK 233.

**JAGODNO**, a flumine Kwpe per fossatum ad viam sub collem directe ad salices, a salicibus ad fluvium *Jagodno* ac tandem per *Jagodno* a. 1498, Frangepán okl. II 239, od' Vrb' na potok *Jagod'no* i tako *Jagod'nom* na put' KUKULJEVIĆ, Acta Croat. 170. ON *Jagoda, Jagodina, Jagodič(i)* (auf PN beruhend); *Jagodna, Jagodno, Jagodnik, Jagodnjak*, s. IReg. I 461, 462.

Ableitung von skr. *jāgoda* 'Beere, Erdbeere', ŠULEK 121, AR. IV 413 f., zur Etymologie BEW 25, TRAUTMANN, Baltisch-slav. Wb. 202. Als geogr. Name gemein-slavisch, vgl. MIKLOSICH, ON 174, wo auch ein bulgar. FIN *Jagodina* verzeichnet ist, ferner čech. FlurN *Jahodinná, Jahodiště* u. a., SEDLAČEK 230, s. v.; poln. geogr. Namen *Jagodna, Jagodno, Jagodnica*, KOZIEROWSKI II 243 f., u. a., ibid. IV 293, VI 144; russ. FIN *Jagodnica, Jagodinka*, MAŠTAKOV, Dnjepr 48, 210. Die Namen vom Typus *Jagodna, Jagodno* und Ableitungen davon beruhen auf dem Appellativ *jagoda*, während *Jagodina* mindestens formal auch als adj. Ableitung von einem PN *Jagoda*, vgl. auch MIKLOSICH, PN 464, aufgefaßt werden könnte. Da die Erdbeere zu den Pflanzen gehört, die trockenen Boden bevorzugen, ist der Flur- bzw. Waldname als primär anzusehen, was auch durch die Belege wahrscheinlich gemacht wird.

**JAKUBOVAC**, r. Nbf. der Petrinjica (Petrinja, NO); am Bache liegen die Orte G. und D. *Jakubovac*. ON *Jakupovci, Jakupovići* (Vrbas-Banat), s. IReg. I 464.

Ableitung von einem PN *Jākub* (Jäkup), in dieser Gestalt nach AR. IV 439 besonders bei den Türken verbreitet; daneben *Jākōv*, ibid.

437 f., mehrere von diesem Stamm abgeleitete ON s. IReg. I 463 f. An Parallelen vgl. noch čech. ON *Jakubov*, *Jakubovice* ČERNÝ—VAŠA 78; poln. ON *Jakubovo* KOZIEROWSKI I 94, II 244, IV 294.

**JALŠEVA**, lk. Nblf. der in die Kupa mündenden Kravarsčica (Zagreb, 3) *contulimus capitulo tres vineas, quarum una est in Yelsoua, ... , tertia super terram ipsorum de veteri Chasma* (wohl als *Jelševa* zu lesen), a. 1232, SMIČIKLAS III 373, *ad rivulum Jelsowa* a. 1256, *ibid.* V 29, *in vallem Jelsoa* *ibid.* V 41 (beide im Gebiet von Garić); *Jalšev ec* (*Jelšev ec*), Bez. eines Gebietes und Baches nordöstl. Agram (Zagreb, 1) und mehrerer Flüsse, die anhand der urkundlichen Belege nur z. T. identifiziert werden können, *iuxta rivum qui vocatur Jelseuz*; *in supradictum rivum qui vocatur Jelshevec* a. 1217, *ibid.* III Nr. 132, *ad aquam Yelsouc* a. 1221, *ibid.* III 201, *ubi Camicniza et Yelsewec oriuntur* a. 1225, *ibid.* 246, *iuxta fluvium Jalseueth* (östl. Agram, 2 Belege) a. 1269, *ibid.* V 517, *Jelseuech* (terra), a. 1270, *ibid.* 553, *unam vineam sitam in Jelseuch* *inter territorium capituli Zagrabiensis* a. 1272, *ibid.* 628, *ad fluvium Jelseuyk* (=Jelšev ec ?) a. 1277, *ibid.* VI 224, *ad Jelsewech potoka*; *Jelsewek* (terra) a. 1280, *ibid.* VI 377, *de Jalseuch inferiori*; *Jalseuch superiorem* (ON), a. 1334, *ibid.* X Nr. 120 u. ö. als ON und FlurN, *aliam particulam Alsech* *vocatam*; *circa fluvium Alsevch*; *fluvium Alsech* a. 1344, *ibid.* XI Nr. 91, ebenso (auf das gleiche Gewässer bezüglich) *particulam Alsevch* *vocatam*; *fluvium Alsevch* a. 1355, *ibid.* XII 312, *cadit in rivulum Jalseuch* *et per eundem rivulum ... versus occidentem pervenit iterum ad alium Jalseuch*; *fluvium Jalseuch*; *rivulum Jalseuch* a. 1347, *ibid.* XI 425, *ad Jalseuecz potoka* a. 1359, *ibid.* XII 562.

*Jalšavica*,<sup>1</sup> *ad quemdam fluvium Jalsaycha* *vocatum*; *ad fluvium Jelsouycha* *vocatum* *et per eundem caderet in fluvium Strygomya*; *in fluvium Jelsouych* *vocatum* (vgl. Kt. Kostajnica), a. 1269, *ibid.* V 512; *Jalševnica* (Jelševnica), *Yalseunyza* (terra), a. 1211, *ibid.* III 104, *et per eundem fluvium Wn* (=Una) *vocatum vadit in fluvium Zaua* *appellatum* *et per eundem vero fluvium Zaua vadit infra ad aquam Alsewnicha* *nominatam* *et per dictam Alsewnicham* *transit supra*; *per eandem prenominatam Alsewnicha* *supra in Meduegak* (=Medveĵjak) a. 1249, Blagay okl. 12, SMIČIKLAS IV 411, *a rivulo Yelseuniza*; *in Yelseunizam* a. 1312, SMIČIKLAS VIII Nr. 255, *inter Jelseunicham* *et inter terras magistrorum* a. 1314, Blagay okl. 75, *descendit per Zauam inferius ad locum, ubi aqua Jelseunycha vadit superius usque ad Mlakam* a. 1357, Blagay okl. 138 (die Belege beziehen sich auf dasselbe Gewässer im Una-Unterlauf, im ehemaligen Kom. Du-

<sup>1</sup> Ob *Jalšav-* oder *Jalšev-* zu lesen ist, läßt sich nicht genau ermitteln. Mehrere Belege weisen auf *Jalšev-* hin, doch ist *Jalšav-* auch möglich, vgl. FIN *Jošava*, *Jošavka* neben *Joševica*, MARETIĆ, *Imena rijeka* 9 s. v. *joha*, ferner KOZIEROWSKI, *Slavia occid.* X (1931) 160 ff.



bica). ON *Jalševac, Jalšovec* IReg. I 464, *Jelša, Jelše, Jelševac, Jelševica, Jelševnik* IReg. I 479.

In diesen Zusammenhang gehören auch die folgenden GewässerN, deren Lesung z. T. nicht ganz sicher steht: ad fluvium *Ilseam*... et per illam descendit ad aliam *Ilseam* a. 1244, SMIČIKLAS IV 238 (vielleicht ist *-n-* für *-v-* verschrieben und *Ilševa* zu lesen), ex parte terrae Beryuoy, ubi duo rivuli iunguntur, qui *Ilsech* vocantur a. 1248, ibid. IV 353 (KUKULJEVIĆ, Regesta 548 gibt denselben Namen in der Gestalt *Ilseuch*; Verwechslung von *-n-* und *-u-* sind in alten Urkunden leicht möglich und öfter nachgewiesen); der Name kann als *Jalšanica, Ilše(v)nica* oder *Ilševac* gelesen werden (es handelt sich um zwei Bäche im Drave-System); cadit in rivulum *Ilsewch* (=Ilševac) a. 1250, SMIČIKLAS IV 435 (KUKULJEVIĆ, Regesta 592 schreibt *Jelzewch*, das als *Jelševac* zu lesen ist); cadit in *Ylsoam* et per ipsam vadit inferius, iuxta terram Gordus cadit in Dysnicham a. 1256, ibid. V 32, prima meta terre Gordus curui, que *Ilsva* vocatur, ibid. V 38 (im Gebiet von Garić), als *Ilšva* zu lesen; ad fluvium *Ilsva* et vadit per terras arabiles ad capud (!) *Ilsva* a. 1263, ibid. V 265 (KUKULJEVIĆ, Regesta 846 gibt den FIN in der Form *Ilzva*); iuxta fluvium *Ylsva* a. 1311, ibid. VIII 302. Die Schreibung der oben angegebenen Belege zeigt ungarischen Einfluß. Über einen ungarischen Lautwandel *ja-* zu *jo-* zu *i-* orientiert einleuchtend auf Grund namenkundlicher Belege ŠMILAUER, Vodopis § 88, ferner S. 508 (155).

Zu kajk. *jalša, jelša* (štok. *jóha* < \*jelha) 'Erle', vgl. AR. IV 444, 583, 655, ferner BEW 453. Der Name der Erle (Eller) ist in der geogr. Nomenklatur der Slaven sehr geläufig, vgl. MIKLOSICH, ON 393. Weitere hierher gehörige Namen čech. FIN *Olešec, Olešice, Oleška* (3 FIN), *Olešná* (8 FIN), *Olešnice* (10 FIN), *Olši, Olšina, Olšinka*, SEDLAČEK 215 f., s. vv. (über ON vgl. ČERNÝ—VAŠA 224); poln. Flur-, ON und auch einige GewN bietet KOZIEROWSKI I 201 (GewN *Na Olszę, Olszynka*), II 542 ff. (*Oleszno, Olszewa, Olszewnik, Olszyca, Olszyna, Olszynka*), V 95, 97 f. (*Olešnica, Oleszna*), VI 308 ff. (*Olešnica, Olszyna*); entsprechende FlußN sind auch in der Slowakei geläufig, vgl. *Jalšava, Jalšavica, Jelšov(ý), Olšov(y), Olšová, Olšavka, Jalšovík, Jelšovnik, Oleška*, ŠMILAUER, Vodopis § 88. Russ. FIN häufig, *Olšanka* (6 FIN) u. a., MAŠTAKOV, Dnjestr 52, s. v., (ebenda noch einige poln. FIN), *Ol'chova, Ol'chovec, Ol'chovka* (17 FIN), *Olša, Olšana, Olšanec, Olšanica, Olšanka* (28 FIN), MAŠTAKOV, Dnjepr 267, s. vv. Im Deutschen sind entsprechende geogr. Namen ebenfalls häufig (FIN *Erlenbach* u. a.), Belege bei FÖRSTEMANN II 1, 194 ff. Über entsprechende Bildungen auf finnischem Boden vgl. die Bemerkungen von VASMER, Beiträge II 30, s. v. *Lepuja*.

Der Name der Erle tritt als Bezeichnung von Gewässern, besonders Flüssen und Bächen deshalb so häufig auf, weil die Erle (und mit ihr auch die Esche), im Gegensatz etwa zur Tanne oder Föhre, zu

dén Waldbäumen gehört, die feuchten Untergrund bevorzugen oder doch mindestens gut vertragen und deshalb besonders an nassen oder feuchten Orten und Wasserläufen entlang gedeihen.

Vgl. auch s. v. *Johovo*.

**JAMARIČKA Rijeka**, lk. Nbfl. der Pakra, entspringt im *Jamaričko Brdo* und fließt durch das Dorf *Jamarica* (Pakrac, NW). ON *Jamarica*, *Jamari*, *Jamarje*, s. IReg I 465.

Der FIN beruht auf dem ON *Jamarica*, der als Weiterbildung von einem Stamme *Jamar-* (wohl zu *jama* 'Grube') aufzufassen ist. Skr. *jāmār*, 'der in einer *jama* Lebende; Teichgräber; Bezeichnung einer Taubenart', AR. IV 447, *jamarica* (Bezeichnung einer Pflanze, Cortusa), ŠULEK, Imenik bilja 123.

**JAMNIK**, Bach südl. Malince (Samobor, SW), ad fossatum *Jamynych* vocatum a. 1429, A. szlav. okm. 170; *Jamno*, lk. Nbfl. der Krapina (Zagreb, 1); *Jamski Potok*, Zufl. des Velebitski P., eines r. Nbfl. des Žirovac (Una); *Javnica*,<sup>2</sup> r. Nbfl. des Žirovac (Petrinja, SO); *Babina Jama*, Gew. nördl. Ilići (Karlovac, SW). ON *Jama*, *Jamna*, *Jamnik*, *Jamnica* u. a., s. IReg. I 465, *Javnik* ibid. 459.

Ableitungen von skr. *jāma* 'Grube', AR. IV 444 ff., BEW 444. *Javnica* beruht auf *Jamnica*. Beispiele für einen Lautwandel *-mn-* zu *-vn-* sind nicht selten, vgl. *gúvno* (für *gumno*), *tàvnica* (für *tamnica*), MARETIĆ, Gramatika § 98. Daneben tritt vereinzelt auch die umgekehrte Erscheinung auf, d. h. *-vm-* wird zu *-mn-* dissimiliert, z. B. *dámno* (für *davno*), vgl. ibid. § 82. Von *jama* abgeleitete geogr. Namen sind nicht gerade häufig, aber doch bei allen Slaven nachweisbar, vgl. MIKLOSICH, ON 177, ČERNÝ—VAŠA 200, ferner čech. FIN *Jamný* SEDLÁČEK 86, einige FlurN ibid. 230, s. vv., FIN *Jamník*, ŠMILAUER, Vodopis § 57; poln. Namen bei KOZIEROWSKI I 94, IV 295 (GewN *Jama*, *Jameczno*, *Jamnica*, *Jamnik*), VI 145 (FIN *Jamicznastruga*); russ. FIN *Jamy*, MAŠTAKOV, Dnjestr 13, *Jama*, *Jamna*, *Jamnoj*, *Jam-nec*, *Jamočka*, MAŠTAKOV, Dnjepr 290, s. vv.

**JANKOVAC Potok**, r. Nbfl. der Londža (Brod, NW). ON *Jankova Bara*, *Jankov Potok*, *Jankovac*, *Jankovići* u. a., s. IReg. I 465 f.

Ableitung von einem hypokoristischen PN *Jánko* (Joannes), adj. poss. *Jánkov*, AR. IV 453. Vgl. noch MIKLOSICH, PN 154, ONP 367.

**JANOSKA**<sup>3</sup>, Bach, der in die Grabrovica, einen lk. Nbfl. des Žirovac fließt (Petrinja, SO-Kostajnica, SW). ON *Janoš*, *Janoševa Ada*, *Januševac*, s. IReg. I 466, *Janošića*, AR. IV 454.

Ableitung vom PN *Jánoš*, der auf ungar. *János* (Johannes) be-

<sup>2</sup> Das Gebiet, das die *Javnica* durchfließt, ist auf der Karte mit dem Namen *Jamnica* angegeben (Petrinja, SO). Im Polnischen ist *-m-* vor *-n-* vereinzelt geschwunden, vgl. ON *Janice*, älter noch *Jamnice*, KOZIEROWSKI VI 145.

<sup>3</sup> Die auf der Karte angegebene Schreibung *Janoska* (mit *-s-*) beruht auf einem Druckfehler.

ruht, vgl. AR. IV 454, KNIEZSA, Pseudorumänen 39, s. v. *Jánosi* und bes. OklSz. 425.

**JARAK**, a) lk. Nbfl. der Bregana (Samobor, NW), b) Bezeichnung des Oberlaufes der von rechts in die Kupčina mündenden Suvaja (Samobor, NW-SW); *Burdeljski Jarak*, lk. Nbfl. des Lekenički P., entspringt im Gebiet von Burdelj, vgl. s. v.; *Duboki Jarak*, lk. Nbfl. des Černec (Zagreb, 2), vgl. s. v. Duboki Potok; *Dugački Jarak*, lk. Nbfl. der Bukovica (Petrinja, NW), vgl. s. v. Dugi; *Lauštin Jarak*<sup>4</sup> (nördl. der Mrtva Odra, Zagreb, 4); *Lekenički Jarak*, bildet mit dem Burdeljski Jarak, der im Unterlauf Burdeljski Potok heißt, den Lekenički P. (Zagreb, 4), vgl. s. v. *Lekenik*; *Pretoka Jarak*, nördl. der Kupa (Zagreb, 4), vgl. s. v. *Pretoka*; *Sušica Jarak*, lk. Nbfl. der Kupa, in der Nähe der Kupaquelle (Sušak, NO), vgl. s. v. Suhi Potok; *Turek Jarak*<sup>5</sup>, lk. Nbfl. der Čučerje (Zagreb, 1). ON *Jarak, Jarek* (4 ON), s. IReg. I 467, 468.

Zu skr. *jârak* 'lange, mehr oder weniger tiefe und breite Grube, Graben, Kanal', AR. IV 465, sloven. *jârek* 'Graben, Ableitungsgraben; tiefes Tal, Schlucht', PLETERŠNIK, Slovar I 359; das Appellativ stammt aus dem Türkischen, vgl. MIKLOSICH, Türk. Elemente I 80, ferner AR. IV 465, BEW, s. v. *jar*. Neben *Jarak* vgl. auch *Jaruga*, s. d.

**JARNE** (?), prima meta incipit a fluvio *Yarne* versus plagam orientalem ibi separatur a *Yarne* a. 1246, SMIČIKLAS IV 304.

Lesung nicht gesichert. Außerdem bestehen mehrere Erklärungsmöglichkeiten. Verknüpfung mit skr. *jâr* 'Frühling, Hitze' scheidet aus semantischen Gründen aus, doch könnte Zusammenhang mit *jâr* 'heiß, heftig', später auch *jaran* 'heftig, stürmisch, schäumend', AR. IV 463, 467, angenommen werden. Auch an Ableitung von \**jar-*, vgl. poln. *jar* 'Tal, Waldschlucht', WARSCHAUER Wb. II 135, BEW 445 f., ferner s. v. *Jarak, Jaruga* könnte man denken. Endlich kann *Jarne* (falls so zu lesen ist) auch als Koseform zu einem zusammengesetzten PN mit Vorderglied *Jaro-* wie etwa *Jaroslav* aufgefaßt werden, vgl. PN *Jarnevič*, a. 1544, KUKULJEVIĆ, Acta Croat. 244, ON *Jarnevič-selo* (Kr. Agram) AR. IV 472.

**JAROVÖLGY**, ad caput rivi, qui Marcusden vocatur, ... et per eundem rivulum Marcusden descendit in rivum qui *Jorawel* nuncupatur a. 1270, SMIČIKLAS V 544 (KUKULJEVIĆ, Regesta 1001 gibt denselben Namen in der Form *Jarawel*), per quendam rivulum Mercosyn,

<sup>4</sup> Wohl possessiv zu fassen, also 'Jarak des Laušta' (?), obschon ein derartiger Name unklar ist; etwa Weiterbildung von einem AR. V 925 erwähnten PN *Lauš*?

<sup>5</sup> Ist *Turek* kajkav. Form für štok. *Túrck* 'Türke' ? (wofür immerhin besser *Turčín*, VUK, Rječnik 780, doch vgl. auch MAŽURANIC, Prinosi 1474 f.). Man beachte ferner, daß *túrek* im Sloven. auch als PflanzenN auftritt, vgl. PLETERŠNIK, Slovar II 703.

...ubi cadit idem rivulus in alium rivulum *Jaronelg* vocatum a. 1278, ibid. VI 279 (*Jarovelg* bei KUKULJEVIĆ, aaO. 1255).

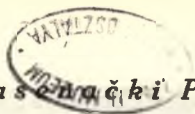
Beide Belege beziehen sich auf dasselbe Gewässer im Una-System. *Jaronelg* ist gewiß schlechte Schreibung oder Lesung für *Jarovelg*, ebenso ist *Jarawel* ungenaue Schreibung. Vgl. in diesem Zusammenhang noch den Beleg *Jarowewlgh*<sup>6</sup> a. 1357, Anjoukori okmánytár VI 560. Die Lesung *Járovölgy* halte ich für sicher. Der Name ist ungarischen Ursprungs, zu *járó* 'Furt' und *völgy* 'Tal', vgl. OklSz. 427, 1103 ff. Die Bedeutung wäre also 'Furtenantal, Tal mit den (vielen) Furten', vgl. hierzu den serb. FIN *Čestobrodica* VUK, Rječnik 851, ferner oben s. v. *Brod*.

**JARUGA**, Bach östl. Jezerane (Ogulin, SO), *Jaruga Potok*, r. Nbfl. der in die Save mündenden Jablanica (Pakrac, SW); *Borova Jaruga*, r. Nbfl. der Save (Pakrac, SW), s. *Borovački Potok*; *Crna Jaruga*, lk. Nbfl. der Korona (Karlovac, SO), s. *Crni Potok*. ON *Jaruga*, *Jaruge*, *Jaruzani* u. a., s. IReg. I 468 f., ON *Babina Jaruga*, *Duboka J.*, *Dugačka J.* u. ä., s. AR. IV 473, b).

Zu skr. *jâruga* 'tiefer Graben, Grube', AR. IV 473, ebenfalls türkischer Herkunft und dieselbe Wurzel wie *jârak* (s. d.) enthaltend, vgl. BEW 445 f., MELIORANSKIJ, *Izvěstija* VII (1902), 2, 301 f. ON vom Typus *Jarak* und *Jaruga* vgl. MIKLOSICH, ON 178, ferner *Jaruga* (Bez. zweier Orte im Gouv. Podolien), vgl. KRYLOV, *Nasel. města Podol'skoj gub.* (1905), 6, 440; FIN *Jaruga*, MAŠTAKOV, *Dnjestr* 4, *Dnjepr* 42; zum selben Stamm gehören auch mehrere, ibid. 290, s. v. *Jar* verzeichnete FIN.

**JASENICA**, auch *Jesenica*, incipiente a Geseniza a. 1106, SMIČIKLAS II 17, ex boreali parte lacus *Jassenize*; usque ad rivum *Jassenize* a. 1194, ibid. II 266, super terras de *Jasseniza*; fluviali sive torrentis *Jassenice* a. 1197, ibid. II Nr. 266 (die Belege stammen alle aus dalmatinischen Urkunden); *Jesenica* R., Bach beim Orte Jesenica, dessen Quellflüsse Malo und Veliko Vrelo (s. d.) sind (Gospić, NW). *Jasenov Potok*, Zufl. der Krivaja, eines r. Nbfl. der Sunja (Kostajnica, SW-NW); *Jasenova*, r. Nbfl. der Česma und Wald, in welchem der Bach entspringt (Bjelovar, NW), inde per eundem fluvium Voyzka progrediendo cadit in *Jezenoua* a. 1249, Blagay okl. 12 (Bach im ehemaligen Komitat Dubica); *Jasenovec*, in parvo *Jascenouec* (terra), a. 1334, SMIČIKLAS X 190, ad silvam *Jezenouch* a. 1353, ibid. XII 169, *Jasenouch*, *Jazenouch* (poss.) a. 1366 ibid. XIII 512, 513; *Jasenovica*, r. Nbfl. der Kupčina (Samobor, SW), inde descendit ad fluvium *Jasenouiz* qui cadit in fluvium Glauniza a. 1217, SMIČIKLAS III 156, per silvam venit in aquam nomine *Jazenouicha* a. 1244, ibid. IV 225; *Jasenovača* P., a) lk. Nbfl. der Golubača, eines Nbfl. der Vrbaška, b) lk. Nbfl. der

<sup>6</sup> Im Altungarischen dient *ew* zur Bezeichnung des Lautes ö; diese altertümliche Schreibung hat sich in FamilienN bis heute gehalten, vgl. etwa *Thewrewk* neben modernem *Török*.



Jablanica (beide Flüsse s. Pakrac, SW); *Jasenovački Potok*, Bach, der beim Orte Jasenak entspringt und nach diesem benannt ist (Ogulin, SW). ON *Jasen, Jasenak, Jasenik, Jasenice, Jasenova, Jasenovac, Jasenovača* u. a. Ableitungen vom Stamme *Jasen-* sind zahlreich s. IReg. I 469 ff., daneben mehrere ON mit Stamm *Jesen-* (vorwiegend auf Slovenien beschränkt), s. IReg. I 481. Dalmatinische ON bei SKOK, Rad 224, 54, wo auch darauf hingewiesen ist, daß *Ge-* als übliche italienische Graphik für serbokr. *Je-* zu verstehen ist. Der entsprechende romanische ON lautet *Fraxinus*, usque ad vallem de *Frasinu* a. 1199, SMIČIKLAS II 320.

Zu skr. *jäsên*, auch *jësên*<sup>7</sup> 'Esche', vgl. AR. IV 477, 620, ŠULEK Imenik bilja 124 f., 130 f., zur Etymologie BEW 31. In der geogr. Nomenklatur der Slaven verbreiteter Name, vgl. MIKLOSICH, ON 180, ferner čech. FIN *Jesenice* (4 FIN) SEDLAČEK 214, s. v., slovak. FIN *Jasenov(ý), Jasenovac, Jasenica*, vgl. ŠMILAUER, Vodopis § 94: poln. Flur- und ON s. KOZIEROWSKI I 97, 99, II 251 f. (GewN *Jasień*), IV 303 f., 312, VI 149 f., 154 (GewN *Jasień, Jesień*); russ. FIN *Jasen, Jasenaja, Jasenec, Jasenevka, Jasenka, Jasenova, Jasenovka, Jasenok* s. MAŠTAKOV, Dnjepr 291, s. vv., vgl. auch MAŠTAKOV, Dnjestr 56, s. v. *Jasenka*. Entsprechende geogr. Namen sind auch im Deutschen geläufig, z. B. *Eschenbach*, Belege bei FÖRSTEMANN II 1, 211 ff., bes. 221 ff.; ebenso im Ungarischen, vgl. OklSz. 537, s. v. *kőris*, ferner ŠMILAUER aaO. § 94.

**JASLE Potok**, Quellfluß des in die Kupa mündenden Curak (Ogulin, NW). ON *Jaslovina*, IReg. I 472.

Zu skr. *jäsle, jäsli* 'Krippe', AR. IV 481; zur Etymologie vgl. BEW 275. Als geogr. Name selten, aber doch auch außerhalb des Serbokr. vorkommend, vgl. čech. Berg- oder WaldN *Jesle*, SEDLAČEK 182; poln. ON *Jasło* (V.).

**JASTREBICA**, a) r. Nbl. des Sunja-Kanals (Kostajnica, NO), b) r. Nbl. der Dobra (Karlovac, NW); *Jastrebjá*, ad fluvium *Jazdrebja* a. 1252, SMIČIKLAS IV 486; *Jastrebina*, ad fluvium *Jaztrebina* a. 1337, ibid. X 311, inter duos fluvios Olmicha et *Jaztrebna* a. 1347, Blagay okl. 123 (Bach im ehemaligen Kom. Dubica), cadit in fluvium *Jaztrebna* et per eundem fluvium *Jaztrebna* vadit supra a. 1353, Blagay okl. 134 (ibid., anscheinend auf den gleichen Fluß bezüglich); *Jastrebnik*, possessionis *Jaztrebnyk* vocate; ad unum fluvium *Jaztrebnyk* a. 1375, SMIČIKLAS XV Nr. 94; *Jastrebničica*, ad fluvium *Jeztrebnichica* a. 1258, A. szlav. okm. 6. *Jastreb* u. a. von diesem Stamm gebildete ON vgl. IReg. I 472, AR. IV 485 f.

Zu skr. *jastrêb* Bezeichnung mehrerer Raubvögel wie Adler, Falke, Habicht usw. (je nach Gegend), vgl. AR. IV 484 f., ferner *jastrêbina* (eig. Augmentativ zu *jastrêb*) 'Falco buteo; Buteo vulg.' (Zool.), AR.

<sup>7</sup> Wohl kajkavisch, vgl. noch slov. *jésen* 'Esche', PLETERŠNIK, Slovar I 367, daneben *jasenica* 'Blütensesche', ibid. I 360.

IV 485; für das Appellativ bestehen zwei Erklärungsmöglichkeiten, vgl. BEW 32 f. Als geogr. Name auch außerhalb des Serbokroat. nachweisbar, vgl. MIKLOSICH, ON 181, ferner čech. FIN *Jestřebí*, SEDLAČEK 92; poln. ON und FlurN bei KOZIEROWSKI I 97 f., II 254, IV 305 f. (GewN *Jastrębia*), VI 150 f.; russ. FIN. *Jastreben'*, *Jastreben'ka*, *Jastrebennaja* MAŠTAKOV, Dnjepr 291, s. vv.

**JASEVAČA**, r. Nbfl. der Kupa (Karlovac, NO), heißt anscheinend im Unterlauf *Jaševica* (Zagreb, 3).

Namensform verdächtig. Man erwartet entweder *Joševača*, *Joševica* oder dann *Jalševača*, *Jalševica*. Schlechte Schreibung oder Kompilationsform? Vgl. immerhin die vereinzelt ON *Jahići*, *Jahovac*, *Jahovići*; *Jašanica*, IReg. I 473 neben viel geläufigerem *Johova*, *Johovac*, *Johovica*; *Jošavac*, *Jošavica*; *Jošanica* (über 10 ON); *Joševa*, *Joševica* u. a., IReg. I 483 ff., ferner s. vv. *Jalševa*, *Johovo*.

**JAVNICA**, s. *J a m n i c a*.

**JAVOROVA Rijeka**, r. Nbfl. der Kriva R., eines Nbfl. der Strigova (Kostajnica, SW), in rivulum *Jaurowa* a. 1256, SMIČIKLAS V 28 (Bach im Gebiet von Garić), iuxta fluvium *Jawarawa* a. 1278, ibid. VI 248 (Bach im Gebiet von Čazma); *Javorovac*, ad caput *Javoroz*... inde ad caput Brigana a. 1209, ibid. III 94, ubi oritur rivulus nomine *Jaronz* a. 1258, ibid. V 112 (*Jarouz* schreibt KUKULJEVIĆ, Regesta 776), Lesung wohl *Javorovec*, a fluvio *Jaurouch* vocato; cadit in eundem fluvium *Jaurouch*, deinde per ipsum fluvium *Jaurouch*; a capite ipsius fluvii *Jaurouch* a. 1353, SMIČIKLAS XII 159; *Javornica*, lk. Nbfl. des Žirovac (Kostajnica, SW). ON *Javor*, *Javorje*, *Javornik*, *Javornice*, *Javorova*, *Javorovac*, *Javorovica* geläufig, s. IReg. I 459 ff.

Zu skr. *jävôr* 'Ahorn' und Bez. anderer Waldbäume, vgl. AR. IV 497 f., ŠULEK 126 f. ON bei den Südslaven und Tschechen geläufig, vgl. MIKLOSICH, ON 182, ferner CHROMEC 231 f., bei Polen und Russen spärlich vertreten<sup>8</sup>. Aus dem Tschechischen vgl. die FIN *Javorka*, *Javorná*, *Javornik*, *Javornice* 4 FIN, SEDLAČEK 214, s. vv., ferner den Bergnamen *Jeseníky*<sup>9</sup> (eig. 'Eschengebirge', später im Deutschen zu *Gesenke* verballhornt); poln. geogr. Namen bei KOZIEROWSKI I 98, II 255, IV 307 f., VI 151 f. (GewN *Jaworek*), FIN *Javornik*, *Jaworówka*, *Jaworski* s. MAŠTAKOV, Dnjepr 56, s. vv.

**JAZVINA**, in aquam nomine *Jazenouicha* (=Jasenovica) et *Jazuina* in dumibus vimum a. 1244, SMIČIKLAS IV 225 (Šišić, Index 714, s. v. hält *Jazbina* (?) für möglich), cadit in *Jazwina* potok a. 1322, ibid. IX 73; *Jazvinjak*, cadit in fluvium *Jazuinak* et per eundem

<sup>8</sup> Etymologie des Appellativs unsicher, BRÜCKNER, Słownik etym. 202, vielleicht germanischer Herkunft, so BEW 34 f.

<sup>9</sup> Die Benennung dieses Gebirges nach der Esche ist alt, vgl. Ἰσχυροῦρον ὄρος (Eschengebirge), in der Nähe befindet sich die Λοῦνα ὄρη (Ahorngebirge), vgl. čech. *Javornik*. Zur Frage E. SCHWARZ, Zur Namenforschung 9 (samt Lit.), ON der Sudetenländer 39.

*Jazuynak* a. 1268, *ibid.* V 466, usque fluvium *Jazuynnak* nuncupatum a. 1350, *ibid.* XI 564. ON *Jazvenik, Jazvina, Jazvine*, s. IReg. I 463.

Zu skr. *jazva* 'Wunde', ursprüngliche Bedeutung wohl 'Loch, Grube', augment. *jāzvina* 'Loch, Grube', insbesondere 'Wildlager, Tierhöhle', vgl. AR. IV 502, 503, BEW 276 f. sekundär auch *jāzbina*, namentlich in der Bedeutung 'Dachloch', AR. IV 501 (ON *Jazbina, Jazbine*, s. IReg. I 462). ON bei MIKLOSICH, ON 183, vgl. ferner mehrere čech. FlurN *Ježvina, Ježviny, Ježvinec* SEDLAČEK 230, s. vv.; poln. *Jazwiny* KOZIEROWSKI I 98. II 256, IV. 308 (FIN *Jazwiniec*), VI 152; russ. FIN mit Stamm *Jazv-* wie *Jazva, Jazvinka, Jazvica, Jazvinica* (13 FIN), MAŠTAKOV, Dnjepr 290, s. vv. Bedeutungsparallele russ. FIN *Berloža* MAŠTAKOV, Dnjepr 127, zu *berloga* 'Bärenhöhle', vgl. hierzu BEW 120.

**JAŽA**, die *Velika Jaža* ist ein r. Nbfl. der von rechts in die Korana fließenden Šturlava (Karlovac, SO); *Jazovac*, Bez. eines Gebietes und des dieses durchfließenden Baches, der von links in die bei Bos. Gradiška in die Save mündende Jurkovicica fließt (Pakrac, SO). ON *Jazak, Jazavica; Jazovac, Jazovnik, Jazovo; Jažinac*, s. IReg. I 462; 463.

Es handelt sich um Ableitungen von skr. *jáz* 'Wehr, Damm; Kanal, Mühlgraben; Abgrund, Schlucht, Wasserwirbel' vgl. AR. IV 499 f., BEW 277, s. v. *ězъ*, ferner skr. *jāža* (aus \**jaz-ja*) 'Ablaufkanal; kleines Bächlein, das aus einer Quelle fließt'. AR. IV 503, VUK, Rječnik 254. Einige ON gibt MIKLOSICH, ON 184. Vgl. ferner čech. FIN *Ježná* SEDLAČEK 101; poln. GewN *Jaz, Jazy* KOZIEROWSKI I 98, II 256, IV 308; russ. FIN *Jazovec, Jazovica*, MAŠTAKOV, Dnjepr 35.

**JELAČICA Vrelo**: an der Glina, östl. V. Vranovina (Petrinja, NW).

Die Quelle ist benannt nach dem Ban *Jelačić* (1801—1859), dem bekannten Vertreter des kroatischen Adelsgeschlechts. Einzelheiten hat die Lokalgeschichte aufzuklären. Zur Bedeutung vgl. Bildungen wie *Franzensbad, Karlsbad* u. ä. Die Namensform schon weist auf jungen Ursprung hin (wir erwarteten eine Form *Jelačićevo Vrelo*). Vgl. noch die ON *Jelača, Jelače; Jelačići*, IReg. I 476, ferner *Jelačićev Trg* (Bez. eines wichtigen Platzes in Agram, auf welchem ein Denkmal des erwähnten Bans steht).

**JELAŠ**, Bezeichnung des Oberlaufes der Mersunja (Slav. Požega, SO); *Jeleš (Jelaš)*, ad quendam aquam ex inundacione pluvialis aque se stagnantem vulgo *Jelezpotok* dictam a. 1300, SMICIKLAS VII 383 (Gewässer im Vuka-Gebiet); *Jelašnica*, Bez. dreier Flüsse, vgl. MARETIĆ, Imena rijeka 9. ON *Jelašine, Jelašinovci, Jelaška, Jelašnica* u. a., s. IReg. I 476.

Etymologie unklar; vgl. noch AR. IV 575, DANIČIĆ, Osnove 358. MIKLOSICH, ON 185 reiht *Jelašnica* s. v. *jela* 'Tanne' ein; möglich, aber keineswegs sicher.

**JELČENICA** (?), ad rivum *Jelcenica* . . . , hinc per magnam viam ad rivum Glogoniza (=Glogovnica) s. d., a. 1201, SMIČIKLAS III 10.

Lesung unsicher. Es könnte auch *Jelcen-* gemeint sein. KUKULJEVIC, Regesta 20 gibt denselben Namen in der Form *Jalceniza*. Wenn *Jelč-* zu lesen ist, wird man an Zusammenhang mit einem Diminutivum *jelka* (zu *jéla* 'Tanne') denken, vgl. ŠULEK, Imenik bilja 130, RISTIĆ—KANGRGA, Rečnik 342; nicht ausgeschlossen ist auch Zusammenhang mit einem Hypokoristikon *Jélka* (zu *Jelena*, FrauenN), AR. IV 582. Vielleicht ist *-c-*, was zwar seltener vorkommt, als *-š-* zu lesen, dann dürfte man den FIN mit skr. *jašša*, *jěša* 'Erle' in Verbindung bringen, vgl. s. v. *Jalševa*. Non liquet.

**JELENSKI Potok**, entspringt in der Nähe der Ruine *Jelen Grad*, der er seinen Namen verdankt, nimmt von links die Mala und Velika Kamenica auf, am Bach liegen die Orte *G.* und *D. Jelenska* (Čazma, SO—SW); *Jelena Voda*, lk. Nbl. der Bistra (Zagreb, 1); *Jelenovec*, eidem vinee *Jelenowcz* vocate a. 1444, Mon. Zagrab. X 37, a parte orientali decursus seu fluvius aque *Jelenowecz* dictus a. 1466, ibid. X 257; *Jelenkovac*<sup>10</sup>, Bach südl. Cerovnik (Ogulin, SO). ON *Jelenak*, *Jelenac*, *Jelendol*, *Jelenvoda*, *Jelenovodica*, *Jelenska*, *Jelenski Vrh*, *Jelenjak* u. a., s. IReg. I 477.

Es handelt sich um Ableitungen von skr. *jělen* 'Hirsch', adj. poss. *jelenov*, Diminutiv *jelénak*, AR. IV 576 ff., zur Etymologie vgl. BEW 263 f. Geogr. Namen nicht sehr häufig, doch bei allen Slaven nachgewiesen, vgl. MIKLOSICH, ON 186, ferner čech. v *Jeleni hoře*, jetzt *Jelení vrch*, SEDLAČEK 173, ON *Jelenice* (Hirschdorf), *Jeleny* (Hirschen bei Lubenz) u. a., CHROMEČEK 233; poln. ON *Jeleń* u. a., s. KOZIEROWSKI I 98 f., II 257, IV 309 f., VI 153 (worunter *Jeleń*, *Jelonek* (2 Seen), *Jeleniastruga* Fluß- und WaldN); russ. FIN *Olenka*, MAŠTAKOV, Dnjepr 267, s. v. Entsprechende ON, Flur- und auch FIN sind im Deutschen geläufig, vgl. Bildungen wie *Hirschbach*, *Rehbach*, *Reh(e)tobel* u. ä., FÖRSTEMANN II 1, 1370 ff., 2, 562 f. Auf geogr. Namen beruhen auch die schweizerischen PN *Debrunner* (zu *Rehbrunnen*), *Hirschbrunner*.

**JELOVEC**, ubi *Jelawech* pathak caderet in Mesenycham et per *Jelawech* ascendendo a. 1269, SMIČIKLAS V Nr. 975. Eine Lesung *Jelavec* ist auch nicht ausgeschlossen, vgl. 3 ON *Jelav*, IReg. I 475, wenn auch weniger wahrscheinlich, vgl. über 30 ON mit Stamm *Jelov-*, IReg. I 478 f. Außerdem sind Ableitungen vermittels Suffix *-ov-* bei PflanzenN geläufig, vgl. LESKIEN, Gramm. § 394, 498, 539.

Zu skr. *jéla* 'Tanne', AR. IV 573. Zur Etymologie vgl. BEW 261 f. Über die Verbreitung des geogr. Namens vgl. MIKLOSICH, ON 185, ferner čech. FlurN *Jedlice*, *Jedlina* u. a., SEDLAČEK 230, s. vv., ON bei CHROMEČEK 232 f., poln. Belege bei KO-

<sup>10</sup> Hier kann auch an Zusammenhang mit einem PN *Jelenko*. AR. IV 578 gedacht werden.



ZIEROWSKI I 98 s. v. *Jedlec*, IV 309; einige russ. FIN wie *Jelovec*, *Jelovica*, *Jelovka* (5 FIN), *Jel'na*, *Jel'nica*, *Jel'n'a* (6 FIN) verzeichnet MAŠTAKOV, Dnjepr 248 s. vv. Vgl. auch noch *Jelepatak* (Slovakei) und die Ausführungen von ŠMILAUER, Vodopis § 84. Auch im Deutschen sind ON, die das Appellativ *Tanne* enthalten, geläufig, vgl. Bildungen wie *Thann*, *Tannegg* u. a., Belege bei FÖRSTEMANN II 1, 679 ff. Flur-, Wald-, ON sehr verbreitet, FIN relativ selten. Diese Erscheinung hängt damit zusammen, daß die *Tanne* im allg. feuchten Untergrund nicht liebt, im Gegensatz zur *Erle*, vgl. s. v. *Jalševa*.

**JERANA**, predium nomine Bistra, cuius meta incipit iuxta Crapina et tendit usque rivum *Jerana* a. 1209, SMIČIKLAS III 92, ebenso KUKULJEVIĆ, Regesta 77.

IReg. I 480 nennt einen Ort *Jeranovo* (Kr. Kamnik, Drave-Banat), der vielleicht etymologisch in denselben Zusammenhang gehört. Deutung fraglich. Es könnte ein PN zugrunde liegen, vgl. s. v. *Jarne*.

**JERNOVICA**, deinde tendit in lacum *Jernouice* a. 1219, SMIČIKLAS III 177. ON *Jerovec*, *Jerovci*, s. IReg. I 480.

Beruhet anscheinend auf einem PN, vgl. skr. *Jéro* (Hypokoristikon zu *Jeronim* 'Hieronymus'), AR. IV 601. Zur Bildungsweise vgl. noch PN *Jarnevič* AR. IV 472.

**JESENICA**, s. *Jesenica*.

**JEŠČI** (?), tendit ad campum aquosum, ad lacum *Iezchi* dictum a. 1461, L. K. XII 121.

Lesung gänzlich unsicher, vorläufig nicht verwertbar.

**JEZERO**, a) lk. Nbfl. der Kupa, dessen Bachbett vielfach zu kleineren Seen oder sumpfigen Stellen verbreitert ist (Zagreb, 4), b) r. Nbfl. der Lipnica (Zagreb, 3); Bezeichnung mehrerer kleiner Seen, z. B. westl. G. Furjan (Karlovac, SO), westl. Ponikve (Ogulin, NO), nördl. G. Bačuga (Petrinja, NO), u. a. Urkundliche Belege: castrum *Jhezera* a. 1278, SMIČIKLAS VI 262 (wenn die Schreibung mit *-a* verlässlich ist, als Pluralform zu *jezero* anzusehen), ad lacum *Jezero* dictum a. 1283, ibid. VI 449. versus fontem vulgariter vocatum Stubal sive *Gezero*<sup>11</sup> a. 1299, ibid. VII 333, exinde ad quendam lacum qui dicitur *yezzero* a. 1301, ibid. VIII 8. in insula magna in loco vocato *Gezero*<sup>12</sup> *Magno* a. 1305, ibid. VIII 110, ad quoddam stagnellum *Jezero* dictum a. 1351, ibid. XII 20, pervenit ad quendam aquam *Iezero* vocatam a. 1399, L. K. IX 310; *Jezerica*, lk. Nbfl. der Rašaška (Pakrac, NO), ad quoddam stagnum *Yezercha* vocatum a. 1296, SMIČIKLAS VII 239 (Drave-System); *Ježeranec* (nicht *Jezeranec* ?), Gewässer südl.

<sup>11</sup> Schreibung *Ge-* für *Je-* beruht auf italienischer Graphik, s. u.

<sup>12</sup> Ob *Jezerca* (Pluralform zu *Jezerce*) oder *Jezerica* zu lesen ist läßt sich aus der überlieferten Namensform nicht mit Sicherheit erkennen, doch ist letztere Lesung die wahrscheinlichere; Suffix *-ica* tritt vereinzelt auch an Neutra an, vgl. LESKIEN, Gramm. § 431.

Jablanovec (Zagreb, 1). ON *Jezero, Jezera, Jezerina, Jezerine, Jezerica, Jezerce* u. a., s. IReg. 474 f., AR. IV 637 ff. Vgl. auch noch SKOK, Rad 224, 55 über dalmatinische ON.

Das Appellativ *jèzero* 'See', AR IV 638 f., tritt auch als Eigenname auf, vgl. ebenso *rijeka* (auch als Bezeichnung zahlreicher Flüsse und sekundär auch Orte geläufig). ON bei MIKLOSICH, ON 189. Vgl. ferner čech. FIN *Jizera, Jizerka* SEDLÁČEK 79, 80; poln. geogr. Namen bei KOZIEROWSKI I 99 f. (GewN *Jeziórca, Jeziórka*), II 259 ff. (GewN *Jezierce, Jezierna, Jeziorki*), IV 313 ff. (GewN *Jezierce, Jezierzycze, Jeziorki, Jeziórko*), VI 154 f. (GewN *Jeziórca*); russ. FIN *Ozero, Ozerco, Ozerje, Ozerna, Ozerec, Ozericha, Ozerenka* u. a., MAŠTAKOV, Dnjepr 267, s. vv., Dnjestr 52, s. vv. (zusammen 16 Namen von Flüssen allein für das Dnjepr-System, dabei Bezeichnungen von Seen, Sümpfen nicht eingerechnet). Aus der Slowakei vgl. noch die FIN *Jazerná, Jazernica*, ŠMILAUER, Vodopis § 72.

**JEZIČEVAC**, descendit in aquam *Jezychouch* a. 1250, SMIČIKLAS IV 436 (*Jezychovch*, KUKULJEVIĆ, Regesta 592), Beleg aus einer Umschrift aus dem J. 1392.

Zugrunde liegt das Etymon *jèzik* 'Zunge', AR. IV 642. Der nähere Zusammenhang zwischen Gewässer und GewN müßte durch die Lokalgeschichte aufgeklärt werden (man könnte an Bezeichnung nach der Form der Zunge denken; es ist auch möglich, daß *jezik* in übertragener Bedeutung verwendet ist, z. B. als PflanzenN).

**JOHOVO**, lk. Nbl. des Kuplenski Potok, eines lk. Nbl. der Radonja (Karlovac, NO); *Jošavica*, lk. Nbl. der obern Sunja und gleichnamiger Ort in dessen Oberlauf (Kostajnica, NW), vgl. auch *Jošanica, Joševica* (Bez. zweier Flüsse in Serbien), s. VUK, Rječnik 265. ON *Johe, Johova, Johovac* u. a., *Jošavac, Joševa, Joševica* u. a., *Jošanica*, s. IReg. I 483 ff.

Zu skr. *jóha* 'Erle' (kajk. *jalša, jelša*), AR. IV 655. Vgl. auch s. v. *Jalševa*.

**JOKINOVAC**, a) Bach, der mit der Zrinčica zusammen die Javornica, einen lk. Nbl. des Žirovac (Una) bildet (Kostajnica, SW), b) r. Nbl. der Jablanica, eines r. Nbl. der Save (Pakrac, SW). ON *Jokići, Jokovići*, IReg. I 483 (PN *Jokić, Joković*, s. AR. IV 656).

Ableitung von einem hypokoristischem PN *Jóko* (zu *Jovan*), adj. poss. *Jokin* (junge Bildung), vgl. AR. IV 656.

**JORDAN Potok**, r. Nbl. der Kovačica, eines r. Nbl. der Česma (Bjelovar, NW). *Jordan Kal* (ON, Kr. Novo Mesto), s. IReg. I 483.

Zugrunde liegt der EigenN *Jördân*, wobei man sowohl an den Namen des bekannten Flusses in Palästina als auch an Zusammenhang mit dem PN *Jordan* denken kann. Aus dem Polnischen vgl. noch ON *Jordanowo* KOZIEROWSKI I 100 (*Jordan* hieß beispielsweise bereits der erste Bischof von Poznań), *Jordan, Jordanowo*, II 262, IV 317, FIN *Jordan*, ON *Jordanów* VI 156.

**JOVAC**, Bächlein nördl. G. Furjan (Karlovac, SO),

Entweder Ableitung von einem PN *Jovo* bzw. *Jove* (Koseform zu *Jovan*), vgl. AR. IV 669, 670, oder dann zu skr. *joha*, daneben auch *jova* 'Erle', vgl. VUK, Rječnik 264, aber kaum direkte Ableitung von *jova* sondern eher *Johovac* > \**Joovac* > *Jovac*. Intonation der ersten Silbe? Vgl. auch s. v. *Johovo*, *Jovača*.

**JOVAČA**, r. Nbl. der Bijela (Bjelovar, SO). ON *Johovac*, *Johovica* u. a., vgl. IReg. I 484.

Zu skr. *joha* bzw. zu dessen Nebenform *jova* 'Erle', ŠULEK 133, VUK, Rječnik 264. Die Form *jova* geht auf *joha* zurück, wobei nach Schwund des intervokalischen *-h-* ein sekundärer Übergangslaut *-v-* aufgekomen ist, vgl. z. B. *suvo* 'trocken' aus \**suo*, dem *suho* zugrunde liegt, ferner *johov* (*jovov*), DANIČIĆ, Osnove 92. Zur Bildungsweise vgl. etwa *lijeska/lijeskovača*, LESKIEN, Gramm. § 397. Vgl. auch s. v. *Johovo*.

**JOZAVICA**, lk. Nbl. der Bručina (Petrinja, NO). ON *Josipdol*, *Josipovac*, *Josipovići*, s. IReg. I 483.

Man denkt an Ableitung von skr. *Józo* (Koseform zu *Josef*), ZbNZO 26, 155, adj. poss. *Jozov*, vgl. noch PN *Jozović*, AR. IV 671. *Jozavica* ist analogisch nach den zahlreichen Bildungen auf *-ava*, *-avica* entstanden, falls die Namensform verlässlich ist und nicht bloß ein Schreibfehler (für *Jozovica*) vorliegt. Vgl. noch die poln. ON *Józefin*, *Józefów*, *Józefowo*, *Józefówka*, KOZIEROWSKI II 263 u. m. a., ibid. IV 317 s. v. *Józefiec*.

**JUBA Vodica**, inde ad finem minoris Kemluk, inde versus aquilonem secus magnam silvam ascendit ad monticulum in quo est meta de vertice monticuli ad occidentem ad puteum *Juba vodice* a. 1248, SMIČIKLAS IV 344 (KUKULJEVIĆ, Regesta 544 schreibt ad puteum *Guba vodice*), ascendens montem, que (!) dicitur *Juba gorica* a. 1250, ibid. IV 435 (ad montem *Jubagorica*, KUKULJEVIĆ, Regesta 592).

Lesung ? In dalmatinischen Urkdd. begegnet öfter Schreibung *g* für Laut *j*, immerhin in der Regel nur vor vorderen Vokalen; *Guba* könnte also ausnahmsweise auch als *Juba* gelesen werden. *Juba* in dieser Gestalt nicht klar, verderbt überliefert ? PN ? Vgl. auch OklSz. 431, s. v. *iobbágy*.

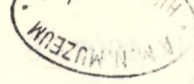
**JURKO(V)**, in aquam Toplicha, deinde transeundo fluvium iuxta metas ecclesie per montem cadit ad fluvium *Curkou*; *Topolchascengurg* (poss.), a. 1338, SMIČIKLAS X Nr. 312, ubi fluvius *Gurko* intrat in dictam aquam Topolcha, inde per ipsum fluvium *Gurko* venit supra... terre ecclesie sancti *Georgi*; *Thopolchazengurg* (poss.), a. 1344, ibid. XI Nr. 106 (144); *Jurkovica*, r. Nbl. der Save, mündet bei Bos. Gradiška (Pakrac, SO). ON *Jurkovac*, *Jurkovo Selo*, *Jurkuša*; *Jurski Vrh*, *Dol*, s. IReg. I 486, 487.

*Gurko(u)* ist als *Jurkov* oder *Gjurkov* (scil. Potok) zu lesen. Adjektivische Ableitung von einem auf mittellat. Georgius beruhenden, mit

*k*- Suffix erweiterten Hypokoristikon, vgl. AR. III 16 f., IV 692. Ein PN *Jurko* ist bereits a. 1243 belegt, vgl. MIKLOSICH, Mon. Serbica Nr. 37. Die beiden urkundlichen Belege beziehen sich auf denselben Fluß. Der FlurN ist als *Toplica — Szent György* zu lesen, vgl. auch OklSz. 323 f., MELICH, Honf. Mg. 115 ff., KНИЕZSA, Pseudorumänen 59. Der Name des hlg. Georg ist in der geogr. Nomenklatur sehr verbreitet. Die Lokalgeschichte wird in den meisten Fällen in der Lage sein, festzustellen ob der geogr. Name mit dem Namen des hlg. Georg in Zusammenhang steht, oder ob sonst ein PN zugrunde liegt. Vgl. außer MIKLOSICH, PN 63, ONP 365 noch ČERNÝ—VAŠA 81 f., CHROMEČ 240 s. v. *Jirkov*; poln. *Jerzykowo, Jurkowo* KOZIE-ROWSKI I 99, 101, II 263, IV 318 f.; russ. F1N *Jur'eva; Jurka, Jurkovka*, MAŠTAKOV, Dnjepr 290 s. vv. ŠMILAUER, Vodopis 489 kennt einen QuellN *Gyurkova*. Vgl. auch noch ROSPOND, Nazwy miejscowe 71 f., ferner oben, s. v. *Gjurgjevac*.

OSZK

Országos Széchényi Könyvtár



## ÜBER DEN NAMEN BRÜNN.

Vor einigen Jahren befragte mich Dr. J. FRANZ BERÁNEK, tschechischer Gelehrter in Pardubice, nach meiner Ansicht über die Abstammung des Ortsnamens *Brünn*. Er erwähnte, daß mehrere Deutungsversuche bereits bekannt seien, doch diese nicht befriedigen können.<sup>1</sup> — In meiner Antwort erklärte ich, BRANDLS „Glossarium“ zu kennen, die Zusammenstellung der bis 1907 erschienenen Deutungen in dem ausgezeichneten Werk ČERNÝS und VÁŠAS: „Moravská jména místní“ (V Brně, 1907) gelesen zu haben, und auch von den Deutungen der Professoren ERNST SCHWARZ (Prag) und ALEXANDER BRÜCKNER (Berlin) zu wissen. Gleichzeitig teilte ich BERÁNEK mit, daß ich eine neue Erklärung des Namens versuche, diese jedoch vorläufig in keinem Fachblatt vertreten werde.

Im Sommer 1939 hielt ich für Lehrer der höheren Schulen aus den rückgegliederten Gebieten einen zusammenfassenden Vortrag über Ungarn zur Zeit der Landnahme. Ich mußte da auch auf die Hindernisse hinweisen, die dem Forscher bei der sprachwissenschaftlichen Erklärung geographischer Namen entgegenstehen, und betonte, daß patriotischen Gefühlen bei derartigen Untersuchungen keine Rolle zukommt. (Daß eine solche Neigung in den Gelehrten aller Völker lebt, konnte an Beispielen aus der jüngsten Vergangenheit, vor allem aus dem einschlägigen tschechischen und slowakischen wissenschaftlichen Schrifttum der letzten zwanzig Jahre erhärtet werden.) Nach Erwähnung unseres Briefwechsels mit Herrn J. FR. BERÁNEK trug ich die bisherigen Ansichten über den Namen vor und teilte auch meine Deutung mit.

Im erwähnten Werk von ČERNÝ und VÁŠA finden wir die

---

<sup>1</sup> Ich ergreife hier die Gelegenheit Herrn Dr. J. FRANZ BERÁNEK für seine wertvollen Hinweise meinen herzlichen Dank auszusprechen.

Erklärungen bis 1907. S. 181. folgendermassen zusammengefaßt: „*Brno*, Wurzel und Bedeutung des Wortes unbekannt, vgl. altslav. *brónĵe* ‚lutum‘, slovenisch *brn* ‚Flußschlamm‘; *Brno* aus dem Jahre 1052 und seither mehrfach. Am meisten Anklang von den verschiedenen Erklärungen des Namens hat unter den tschechischen Forschern die Ansicht V. ROYTS, derzufolge das Wort ‚lehmig‘ bedeutet (*hlinné*; s. oben altslav. *brónĵe* ‚lutum‘, slovenisch *bĵn* ‚Flußschlamm‘ und vgl. Č. M. M. 1869: 69). Dieser Erklärung schlossen sich *Miklosich* (Die slav. Ortsnamen), BRANDL (Rozpr. p. 67 und Glossarium), PRUSIK (Č. Olom. M. II. 145.) und PRASEK (Č. M. M. 1904: 435) an. — Einzelne Archäologen erblicken im Namen *Brünn* die Bezeichnung des Ptolemäus: *Eburodunum*, ihrer Meinung nähert sich ŠUJAN in dem Werk: „*Dějiny Brna*“; er weist jedoch zugleich auch auf eine andere Möglichkeit hin, indem er *Brno* mit altslavischem *brŕnja*, tschechischem *brně* (Mehrzahl), d. h. mit dem Wort *brněni* zusammenstellt. Die Bedeutung des Ortsnamens wäre demnach: ‚ein von Natur aus oder auch von Menschen befestigter Ort‘ (= *mĵsto pevné polohou neb i opevněním*). ŠUJAN vergißt, daß *brŕnja*, *brně* eine Entlehnung des ahd. *brunja* ist (vgl. *brŕnja* ‚lorica, Panzer‘). — AUGUST SEDLAČEK (s. Č. M. M. 1906: 146) meint auf Grund der alten Form des Namens *Brnen* (so 1090., 1099. usf.), daß das Wort im Tschechischen *Brnno*, d. h. mit zwei *n* zu schreiben sei, wie das schon ŠUJAN (a. a. O. S. 46) gefordert hat, und nimmt an, daß *Brnen* eigentlich soviel wie *Brnen hrad* (d. h. eine Burg aus *Brn* [Lehm]) sei, *Brno* dagegen = *Brnno mĵsto* (d. h. ein Ort mit *brn*, ein *brn*-iger, lehmiger Ort). Th. VO-DIČKA teilt diese Ansicht (Č. Olom. Mus. I. 170). Er vergleicht den Namen *Brnno* mit dem Ortsnamen *Hlinné* und führt das Beiwort *brněnský* an, das als Kontamination aus dem Beiwort *brnský* und dem Hauptwort *Brněné* ‚die Brünnner‘ erklärt werden kann. Die Schreibung *Brnno* findet sich übrigens schon in der Chronik *Dalimĵls* (s. GEBAUER: *Slov. staroĉ*). — Eine neue Erklärung des Namens *Brno* = *Brünn* bringt VÁLEK (s. Č. M. Mus. 1907: 56). Er glaubt, *Brno* stamme aus *Brdno*, *brdo* aber bedeute ‚*útvár hrbovitý*, gebirgiges, hügliges Gelände‘; er weist auf den Ortsnamen *Zábrdovice* hin. Nun haben wir in den — *dn* — Gruppe keine frühen Belege für den Schwund des — *d* —, außer dem einen Wort *z jeno* = *z jedno* ‚gleich, gleichsam‘; da dieses ein Adverbium ist, müssen wir mit einer Analogiewirkung rechnen. *Zábrdovice* als Patronymikum kann ebenfalls nicht herangezogen werden. — Der deutsche Name von *Brno*: *Brünn* beruht

auf einer altöechischen mundartlichen Variante des Namens; *Brino*; das *i* entstand im betreffenden tschechischen Dialekt neben silbischen *r* (= *i* průvodni hláska *k r*). Ein im Urslavischen neben *r* vorhandenes *jer* läßt sich aber aus dem *i* nicht erweisen. — Orte mit dem Namen *Brno*, *Brňany*, *Brná*, *Brněnec* gibt es oder gab es früher in Böhmen, solche mit *Brňany*, *Brničko*, *Úsobrno* in Mähren. — Soweit ČERNÝ und VÁŠAS Zusammenfassung und Kritik über die einzelnen Deutungsversuche.

ČERNÝ—VÁŠA erwähnen, wie ersichtlich, nicht jede Erklärung unseres Ortsnamens; so fehlt z. B. die von BRETHOLZ im Werke: „Geschichte der Stadt Brünn.“ Ich führe seine Ansicht an Hand der „Ortsnamen der Sudetenländer als Geschichtsquelle“ von ERNST SCHWARZ (München und Berlin, 1931) an. SCHWARZ erklärt auf S. 18: „Sprachlich läßt sich auch zwischen *Eburon* und *Brünn* keine Brücke schlagen, die KIEPERT (Atlas antiquus. Text zur Karte 24: Germania) für möglich hält. Nicht zu billigen ist auch z. B. die von BRETHOLZ (Geschichte der Stadt Brünn, S. 10) vorgenommene Zusammenstellung von Brünn mit kelt. *brig* „Berg“, von den vielen keltomanischen Dilettanten ganz zu schweigen.“

Seit 1907, d. h. seit der Erscheinung des erwähnten Werkes von ČERNÝ—VÁŠA beschäftigten sich meines Wissens noch nur ERNST SCHWARZ und ALEXANDER BRÜCKNER mit der Abstammung des Namens *Brünn* ~ *Brno*. SCHWARZ schreibt in seinem Buche: Zur Namenforschung und Siedlungsgeschichte in den Sudetenländern (Reichenberg i. B. 1923. S. 67) hierüber folgendes: „Nicht eindeutig konnte bisher der Name der Hauptstadt Mährens erklärt werden. Die Urkunden schreiben seit 1052 *Brnen*. *Brenne*, *Brinensis*, im XIII. Jahrhundert oft *Brunna*, der deutsche Dalimil schreibt *Brunna*. ČERNÝ—VÁŠA nennen es ein Wort von unbekanntem Stamm und Bedeutung.“ Nach Ablehnung der verbreitetsten Etymologie des Namens (s. ober altslav. *br6n6je* ‚lutum‘) führt er aus, daß die Hauptstadt Mährens den Deutschen schon im XI—XII. Jahrhundert bekannt gewesen sein muß. Anlautendes slavisches *br-* blieb im Deutschen entweder erhalten oder wurde, und das in den meisten Fällen, zu *fr-*. Demnach wäre also, wie SCHWARZ annimmt, für den Namen *Brünn* bis zum XIII. Jahrhundert deutsches \**Frin* oder \**Frun* zu erwarten. „Diese Schwierigkeiten werden behoben“ — setzt SCHWARZ fort — „wenn man denselben Entwicklungsgang wie bei (tsch.) *Úsobrno* = ‚Hausbrunn‘ annimmt (s. a. a. O. S. 66), quadisches *Brunno*, bzw. Dativ (Lokativ) *Brunnin* ‚beim Brunnen‘ voraussetzt, das lautge-

setzlich altslav. *Brěno*, bzw. *Brěnbŋ*, Tschech. *Brno*, bzw. *Brnen* ergeben mußte. Die Schreibungen mit zwei *n* wie auch die Formen *Brunna*, *Brunn* würden so ihre Erklärung finden, letztere wären deutsche Schreibungen. Die jetzige deutsche Form würde Umlaut zeigen (*<Brunnin*), weniger wahrscheinlich durch tschech. Beeinflussung zu deuten sein. Der Name wäre mit *Hausbrunn* (und *Olmütz*) ein Zeichen dafür, daß an einigen Orten Mährens seit der quadischen Zeit ununterbrochen Deutsche sitzen.“

Die Erklärung des Namens *Brünn* hielt SCHWARZ auch noch 1931. aufrecht, die von *Hausbrunn* und *Olmütz* jedoch nicht. In dem in diesem Jahre erschienenen Buche: „Die Ortsnamen der Sudetenländer als Geschichtsquelle“ meint er (S. 43—44): „... auch die Germanen haben zum Teil die fremden vorgefundenen Namen übernommen, zum Teil eigene gegeben. Soweit diese dann auch zu den im VI. Jahrhundert einwandernden Slaven gedrungen sind, leben sie heute noch... Es ist klar, daß dort, wo Fluß- und Bergnamen den Tschechen bekannt wurden, dasselbe auch für die ON. anzunehmen ist, da doch die Germanen irgendwo gewohnt haben müssen. *Olmütz*, das 1923 aus dem Germanischen gedeutet wurde, ist besser zu streichen. Am ehesten ist noch *Brünn*, tschech. *Brno* < germ. *Brunno*. „Brunnen“ einwandfrei.“ So läßt also SCHWARZ die Erklärung von *Hausbrunn*  $\sim$  *Úsobrno* und *Olmütz*  $\sim$  *Olomouc* fallen und hält diese Namen nicht mehr für ein Zeichen ununterbrochener deutscher Siedlung.

ALEXANDER BRÜCKNER erscheint die Zusammenstellung von germ. *Brunno* usf.  $\sim$  *Brünn*: čech. *Brno* gänzlich verfehlt. Ohne auf die Schwächen der Etymologie weiter einzugehen, erklärt er einfach, sie sei unhaltbar (Prager Rundschau I. S. 499). Seiner Meinung nach entspricht tschechischem *Brno* „am genauesten“ (so!) die Bedeutung des polnischen Flußnamens *Breń* (Gen. *Brnia*), bzw. die der polnischen Ortsnamen wie *Breńsk* usw. ‚Kot, Morast, Stumpf‘; so muß also *Brno* „ganz gewiß slavischen Ursprungs“ sein.

\*

Das Ungartum steht seit der Landnahme mit Böhmen und Mähren — sowohl mit dem Land als auch mit seinen Bewohnern — ohne Unterbrechung in ständiger Fühlung. Daß dem so ist, darüber mag sich jedermann selbst aus den skizzenhaftesten geschichtlichen Werken leicht überzeugen. Als besonders wertvoll und anschaulich hebe ich die einschlägigen Arbeiten JOSEF ER-NYEYS hervor: seine grundlegende Abhandlung: „Die ungarischen



Herren Mährens" (erschieden in der Zeitschrift Turul 1925. XXXIX. S. 6—15) gilt als die beste Darstellung der ständigen Beziehungen zwischen den beiden Völkern.

Es ist demnach natürlich, wenn viele mährische und tschechische Orts- und Flußnamen im Ungarischen eine dem Tschechischen oder Deutschen entlehnte, doch den Gesetzen der ungarischen Sprache folgende Namensform hatten oder noch haben. Ein solcher, im Laufe der Zeit stets unverändert erhaltener Name ist im Ungarischen *Prága*, die Übernahme des vor dem XIII. Jahrhundert im Alttschechischen vorhandenen *Praga* (heute tsch. *Praha* mit zwei kurzen illabialen *a* Lauten), und auch der Fluß- und Ländername *Morva* < mährisch-slav. (slowakisch, tschechisch): *Morava*.

Für *Brünn* haben wir keinen ununterbrochen unverändert erhaltenen Namen. Heute lautet er nach deutschem *Brünn* ebenfalls *Brünn*, früher finden sich für den Ort noch andere, lautlich abweichende Formen. Ich führe die ungarischen Bezeichnungen der Stadt Brünn, die lautlich verschieden, etymologisch aber zusammengehören, in chronologischer Reihenfolge an:

1586: *Börön*, im Briefe der Anna v. Bakity, datiert: Geschrieben in Holitsch, Montag nach dem Hl. Laurentiustag 1586. — Die bezüglichen Zeilen: „Immár egynéhány esztendeje, hogy pörölnek azért az pénzért, és azért az költséért adósította meg is magát és most költenie kell érette és minden octávéra bemenni az morvi törvényre *Börönbe* és Olomuczba“ (Es sind schon einige Jahre her, daß sie um das Geld prozessieren, deshalb geriet er auch in Schulden, jetzt muß er die Unkosten tragen und zu allen Oktaven vor dem mährischen Gericht in *Börön* und Olomucz erscheinen). (DEAK FARKAS: Magyar hölgyek levelei — Briefe ungarischer Edelfrauen, S. 45.)

XVII. Jahrhundert: *Beren*, Selbstbiographie Johann Keménys (Magyar Történelmi Emlékek: Ung. Historische Denkmäler, hsg. von LADISLAUS v. SZALAY I. Pest, 1856.; den Beleg verdanke ich dem freundl. Hinweis des Herrn Prof. DAVID ANGYAL). Johann Kemény nahm an den Feldzügen Gabriel Bethlens und der beiden Rákóczi teil, so auch an dem mährischen Feldzug. Für *Brünn* fand ich in seiner Selbstbiographie folgende Belege: „Innen megindulván az Fejérhegyen általmenénk Szomolyán tájékján Morvára, és az svecziai armádát *Beren* obsidiójában tanálók.“ (Von hier aus zogen wir über das Weißgebürg [= Biele Hory] bei Smolenitz [= Smolenice] nach Mähren und trafen auf das schwedische Heer bei der Belagerung von *Beren* [= Brünn] S. 441. | „hagyjon békét az generál *Berennek*, menjünk amazokra, és

ha Isten kegyelméből megverhetjük . . .“ (der General möge *Beren* — d. h. Brünn — in Ruhe lassen, gegen die anderen ziehen, ob wir sie vielleicht aus Gottes Gnaden schlagen könnten . . . S. 444). | „de semmiképen nem inducálhatók és vonyhatók el *Beren* alól az generált, kiért ily szókkal is expostulál vala Croissi“ (doch wir konnten den General keineswegs von *Beren* [= Brünn] wegbringen, sodaß sich dem Croissi der Seufzer entrang:) „Utinam nunquam fuisset *Beren* (= Brünn), sola enim reputatio domini campi-marscalci Torstensonii totum perdet negotium nostrum (445). | „mig Morvában levénk, és ök *Berent* obsidióban tarták“ (während wir in Mähren waren und sie *Beren* [= Brünn] belagert hielten) (453).

1667: *Böröny*; 1753: *Berény*. Der Jesuite Johann Lippay schrieb unter dem Titel *Posoni Kert* (= Preßburger Garten) ein Werk, dessen dritter Teil den Titel *Gyuemoelczoes Kert* (= Obstgarten) führt. Dieses Buch ist erst nach dem Tode des Verfassers 1667 in Wien erschienen. S. 175 beschreibt der Verfasser eine Art Zwetschke, die „von einigen *Boeroeny szilva* genannt wird, deutsch *Bruener Zwespen*“ (= „kit némellyek *Boeroeny szilvának* neveznek: Németuel: *Bruener Zwespen*“). In der Ausgabe vom Jahre 1753 S. 561 steht, die „von einigen *Berény-szilva*, deutsch *Bruener Zwespen* genannt wird“ (= „a' kit némellyek *Berény-szilvának* neveznek: Németül: *Bruener Zwespen*“).

Anfang des XIX. Jahrhunderts: *Brín*, BERNOLAK: *Slowár slowenski . . . Lexicon slawicum . . . Budae, 1825—1827*. Vgl. „*Brno . . . Hlavné mesto w Morawe . . . BRUNA, Metropolis Moraviae; BRÜNN, eine Hauptstadt in Mähren: Brín, fő városa Morva országnak*“; — „*brñenský . . . brunensis . . . brünner, brünnerisch: brini, Brinből való. Usus. Brñensk é Sliwi, pruna brunensia, brünner Pflaumen, Brini szilva*“; — „*brñenski, more brunensi, brünnerisch, brini mód on*.“

Aus dem ungarländischen Latein habe ich für den Namen Brünn nur aus dem XV. Jahrhundert Belege. Im Kolophon des Werkes: „*Chronica Hungarorum*“ von Turóczi, erschienen 1488. in Brünn, steht folgendes: „In inclita terre Morauiae ciuitate *Brunensi* . . .“ (s. K. SZABÓ III. 16); das Hauptwort lautet: *Bruna* (s. SZENTPÉTERY, SRH. Index II.).

Der lateinische Name kann als Entlehnung aus dem mährischen Latein (*Bruna, Brunna*) betrachtet werden, kann aber auch im ungarländischen Sprachgebrauch diese Form erhalten haben. Jedenfalls stammt er aus deutschem *Brünn*. Ähnliche, latinisierte Formen gibt es viele, z. B. *Nürnberg*: ungarl. lat. *Noriberga AL-*

BERT MOLNAR: Dict. Lat. Hung.<sup>3</sup>; čech., *Brod, Znojmo* ∼ deutsch *Brod, Znaim* ∼ mährisches Latein: *Broda, Znoyma* usw.

Die oben erwähnten ungarischen Namen: *Börön, Beren, Bőröny, Berény, Brin, Brünn* zeigen, daß die Stadt im Ungarischen nicht stets mit demselben unveränderten Namen bezeichnet wurde, wie das bei *Prága* oder *Morva* der Fall ist.

Mein Deutungsversuch des Namens *Brünn* beruht auf dem ersterwähnten Beleg; bei dem Lesen des Briefes der Anna v. Bakity kam mir der Gedanke, *Brünn* und der ungarische Ortsname *Berény* seien gleichen Ursprungs. Obwohl ich selbst zuerst meinen Einfall, als bloßes Zusammenklingen zweier Namen in meinem Bewußtsein, d. h. also als eine Art Volksetymologie, von mir wies, mußte ich doch wieder zu ihm zurückkehren. Die Art des Benennens von Orten oder Personen, die bewußt oder unbewußt auf das Zusammenklingen zweier Namen zurückgeht, war zu jeder Zeit üblich und ist es noch heute. Viele Beispiele finden sich bei JOHANN KOLLAR: „Národní Zpiewanky“ (Ofen, 1834—35. I—II.), noch mehr bei J. Paul ŠAFÁRIK: „Slowanský Národopis“ (Praha, 1842). Unter den ungarischen Gelehrten ist besonders STEFAN SANDOR von ähnlichen „Magyarisierungen“ bekannt, sein periodisches Werk: „Sokféle“ (Allerlei) bietet deren eine Fülle. Ich weise nur auf čech. *Hustopec* (= deutsch *Auspitz*), bei SANDOR: *Pusztá-Pécs* hin und auf schweiz. deutsch. *Bern*, das von SANDOR den Namen *Berény* erhielt (s. *Sokféle*, II. 151, XII, 223, 236; NyŰSz. = Wb. der ung. Spracherneuerung S. 210). Es schien mir, als stamme auch die Behauptung von SANDOR, *Brünn* laute im Ungarischen: *Magyar-Berény*. Vergebens suchte ich jedoch nach diesem Beleg; ich muß es wohl anderswo gelesen haben.

Der Name *Magyar-Berény* erscheint mir übrigens keineswegs unmöglich. Sei es nun, wer es auch sei, wer *Brünn* diesen Namen gab, mußte unbedingt folgende mährische Ortsnamen kennen: *Uherský Brod*: *Ungrisch-Brod* ‚ungarische Furt > Landeplatz‘  
*Uherské Hradiště*: *Ungrisch-Hradisch* ‚ungarische Burgstätte‘  
*Uherský Ostroh*: *Ungrisch Ostra* und *Ungrisch-Ostrau* ‚ungarischer umschlossener Platz-Einfriedung, Planke (vgl. K. TAGANYI, Magyar Nyelv — Ungarische Sprache IX. 257.; ČERNÝ—VÁŠA a. a. O., S. 226.).

Wie ist nun neben den mährischen Namen *Brod, Hradiště, Ostroh* das Beiwort *Uherský, Uherské*: *Ungrisch*, d. h. ‚*Ungarisch*‘ zu erklären? Wir müssen uns zunächst die Grenzen Ungarns im XI—XII. Jahrhundert vergegenwärtigen. Das Attribut ‚*Ungrisch*‘ ist neben den genannten Ortsnamen keine neue Beifügung. Die

bezeichneten Siedlungen stammen aus dem XI—XII. Jahrhundert (s. den Index bei ČERNÝ—VAŠA a. a. O. und GEBAUER: Slov. staroč. unter *brod*, *hradišče*), auch das Attribut ist meiner Ansicht nach gleichen Alters. Für *Broda Hungaricalis* habe ich den ersten Beleg aus 1288 (s. E. SCHWARZ: Die Ortsnamen der Sudetenländer, S. 145); im XIV. Jahrhundert finden wir ebenfalls *Broda Ungaricalis* (Belege aus 1338, 1342 bei BOCZEK VII., 143, 295). Lateinisch lautet der Name im XVI. Jahrhundert *Broda Hunnorum*; vgl.: „*Broda Hunnorum* 17 Calendas Decembris Anno 1564 | *Brodæ Hunnorum* 4 die Aprilis. Anno 1566“ im Briefe des Peter Pisek, Pfarrer der mährischen Brüder in Ungrisch-Brod, weiter im lateinischen Brief der Gemeinde an Peter Meliusz (E. RÉVÉSZ: Meliusz Péter levélváltása a cseh-morva atyafiakkal; Briefwechsel zwischen Peter Meliusz und den mährischen Brüdern. Theologiai Szemle = Theologische Rundschau, 1938. XIV. 254, 257).

Ich behauptete vorhin, daß die Beifügung *Uherský*, *Uherské* in den erwähnten Namen ebenfalls aus dem XI—XII. Jahrhundert stammt, und daß sie mit den damaligen Grenzen Ungarns zu erklären ist. *Uherský Brod* (in Böhmen gibt es auch Orte: *Český Brod*, *Německý Brod* usw.), *U. Ostroh*, *Uherské Hradiště* liegen nämlich in *Moravské Slovensko* (= Mährische Slowakei; bis zum Jahre 1918 unterscheidete man dieses Gebiet politisch von *Uherské Slovensko* d. h. der Ungarischen Slowakei), neben dem Flößchen *Olšava* (Olsa), das zur linken Seite in die March strömt (s. L. NIEDERLE, *Moravské Slovensko*. Praha, 1918. I. Karte). Nun lauten aber sowohl der čech. Cosmas als auch die ungarische Wiener Bilderchronik eindeutig dahin, daß zur Zeit des Ablebens König Kolomans und der Thronbesteigung Stephans des II., im Jahre 1116., die Grenze zwischen Ungarn und Mähren das Flößchen *Olšava* bildete. So schreibt Cosmas: „Anno dominice incarnationis MCXVI. Ungara gens . . . regis sui Colomanni post obitum principes eius mittunt ad ducem Wladizlaum, quatenus cum rege novello, nomine Stephano, renovaret et corroboraret antiquam pacem et amicitiam. Quorum dux voluntati acquiscens ea, que pacis sunt, se facturum spondit. Ventum erat *Olzavam* ad rivulum, qui tam Pannonie quam Moravie dirimit regnum (B. BRETHOLZ, Die Chronik der Böhmen des Cosmas von Prag. Berlin, 1923. 215.). — In der Wiener Bilderchronik haben wir folgendes: „Placuit autem regno, ut rex Stephanus cum duce Bohemorum colloquium haberet. Cumque venisset ad confinium Hungariae prope fluvium *Orsoua* (die Schrift-

variante *Orsua* fußt auf dem Ungarischen) et dux Bohemorum obviam illi venisset, fluvius tamen eos interiacebat." (SZENTPÉTERY, SRH. I. 435.)

Die tschechischen Historiker leugnen, daß zur genannten Zeit der Fluß *Olšava* (ungarisch *Orsova-Orsua*) die Grenze zwischen den beiden Ländern gewesen sei (S. BRETHOLZ, Die Chronik der Böhmen usw. 215, Anmerkung), doch übernehmen sie mit Freuden die Behauptung des Cosmas, Moravien habe sich im IX. Jahrhundert unter Swatopluk „usque ad fluvium *Gron*“ d. h. bis zum Gran erstreckt (s. BRETHOLZ a. a. O. S. 33). Ihrer Überzeugung haben sie in Trianon Geltung verschafft.

Die Geschichte Ungarns und Mährens kennt nur zwei Zeitpunkte, in denen die Benennungen *Uherské Hradiště*, *Uherský Brod*, *Uherský Ostroh* zu rechtfertigen sind. Für den ersten müssen wir den 37. Abschnitt der Gesta von Anonymus vergegenwärtigen, für den zweiten Zeitpunkt aber die schon erwähnte Cosmas'sche Chronik und den Beleg der Wiener Bilderchronik für das Jahr 1116. (s. diesbezüglich PAULER: A magyar nemzet története = Geschichte der ung. Nation. I. 227, 242. und HÓMAN—SZEKFÜ: Magyar Történet — Ungarische Geschichte I. 369). Anonymus berichtet im 37. Abschnitt u. a., die Ungarn hätten die Burgen Sempte, Galgóc, Trencsén, Bolondóc und Bán erobert. „et ordinatis custodibus castrorum iverunt usque ad fluvium *Moroa* et firmatis obstaculis constituerunt terminos regni Hungarorum usque ad *Boronam* et usque ad *Saruuar*“. — (Dann nachdem sie in die Burgen Wächter setzten, zogen sie bis zum Fluß March... und steckten die Grenzen Ungarns bis „*Boronam*“ und „*Saruuar*“ ab“; s. SZENTPÉTERY, SHR. I. 79). DESIDERIUS PAIS stellt fest, daß *Saruuar* = *Sárvár* bei der Mündung des Flusses *Olšava*, in der Gegend von *Ungrisch-Hradisch*, *Ungrisch Ostrau* zu suchen sei (Magyar Anonymus, 108 und SHR. I. 79). — Den Bericht des Cosmas und der Wiener Bilderchronik halte ich für verbürgt (s. auch PAULER: MHK. S. 433). Die Attribute *Ungrisch* = *Uherský-é* können nur so verstanden und richtig gedeutet werden, daß früher der Fluß *Olsa* — *Olšava* die Grenze zwischen Mähren und Ungarn war.

Ist dem so, erscheint es nicht mehr unmöglich, daß in jener Gegend neben slovakisch-tschechischen Ortsnamen mit dem Attribut *Uherský* oder *Uherské* auch solche ungarischen Ursprungs vorhanden waren oder noch sind. Grundsätzlich wäre das nicht zu bestreiten. Mehrere Ortsnamen aus der Gegend lassen sich nur von dem Ungarischen einwandfrei herleiten, aus dem Slovakischen

od. Čechischen nur mit Mühe und Not. Einen solchen erblicke ich in *Bánov*, dem Namen eines Dorfes unweit Uherský Brod. Belege finden sich seit 1339 (vgl. 1339: „cum bonis suis in *Banow* in Moravia in Metis Vngarie sitis“ BOCZEK VII., 168 und ČERNÝ—VAŠA, a. a. O. S. 48). *Bánov* geht auf enen Personennamen *Ban* ∼ *Bán* zurück und zeigt die Possessivendung *-ov*, hat also die Bedeutung: ‚*Ban-s*, zu *Ban* gehörig‘. Nun kennt aber MIKLOSICH (Die Bildung der slav. Personennamen) überhaupt keine ursprünglich slavische Personennamen mit der Anfangsilbe *Ban-*; taucht etwa in einzelnen slavischen Sprachen (so im Čechischen, s. GEBAUER: Slov. staroč) der Name *Ban* für Personen doch auf, ist er als fremdes Gut zu betrachten. Im Ungarischen dagegen wurden von alters her Personen *Bán* benannt und demzufolge auch Orte. Der Eigenname leitet sich von dem ungarischen Appellativ: *bán* ‚Kommandant einer Grenzburg‘ her (s. GOMBOCZ—MELICH: Magyar Etymologiai Szótár = Ungarisches Etymologisches Wb.).

Einer der ältesten ungarischen Orte mit dem Namen *Bán* ist *Bán* in der Gespanschaft Trentschin, slovakisch: *Bánovce*. „Castrum *Bana*“ bei Anonymus soll nach DESIDERIUS PAIS diesen Ort bedeuten (s. MAN. 105, SRH. I. 79; auch SÁNDOR: Sokféle XI. 6.; PAULER: MHK. 433). Die čechische Chronik von Cosmas bezeugt, daß die Siedlung *Bán* in Trentschin schon Ende des XI. Jahrhunderts bestanden hat.

Im Jahre 1091. floh Bracislaw, čechischer Herzog, samt seinen mehr als 2000 Kriegern, zu König Ladislaus dem Heiligen, der ihm mütterlicherseits verwandt war. Der König empfing ihn gnädig und überließ seinem Heere als Wohnort „locum qui dicitur *Banov* iuxta castrum nomine *Trencin*“ (s. BRETHOLZ a. a. O. S. 155 und GEBAUER: Slov. staroč.). BRETHOLZ identifiziert diesen Ort mit obenerwähntem *Bánov* in der Gegend von Uherský Brod (so auch J. ERNYEY: Turul XXXIX. 3, 8), doch scheint seine Annahme nicht zuzutreffen. Das mährische *Bánov* liegt nicht in der Nähe von Trentschin; das als Wohnort des Heeres erwähnte *Bánov* dagegen — wie Cosmas feststellt — „in mediis silvis atque in montibus est situs et nimium aptus atque optimus venerationibus“ (s. bei BRETHOLZ, a. a. O. S. 155). *Bánov* in Mähren befindet sich auch heute nicht zwischen Wäldern und Bergen, *Bán* (= slov. *Bánovce*, altslov. *Bánov*) in *Trentschin* dagegen liegt bis auf den heutigen Tag in einer waldigen, gebirgigen, Gegend.

*Bánov* in Mähren wurde im XI. Jahrhundert im Ungarischen

wohl ebenfalls *Bán* benannt; es kann keinem Zweifel unterliegen, daß Grundlage dieser Benennung der ungarische Eigename *Bán* war.

In derselben Gegend liegt auch *Boršov* (Belege seit 1333; GEBAUER: Slov. staroč; ČERNÝ—VAŠA a. a. O. S. 53) und zwei Dörfer mit dem Namen *Boršice* (belegt seit 1220; ČERNÝ—VAŠA a. a. O. 53; FRIEDRICH II. 180, 322; BOCZEK VII., 627: *Borschici, Borsiz, Borschizz* usw.). Die genannten tschechischen-slovakischen Ortsnamen sind eher von dem Ungarischen Personennamen *Bors* herzuleiten, als von vorausgesetztem tschechischem *Bořeš* (s. GEBAUER: Slov. staroč; ČERNÝ—VAŠA a. a. O. 53; vgl. auch D. PAIS: M. Ny. XXXIII., 278). Auf einen Personennamen *Bors* weist auch die frühere deutsche Benennung des Dorfes: *Borssndorf* hin (s. ČERNÝ—VAŠA, ebenda). Die Namen von Dörfern in der Gegend, wie *Šárov* (vgl. *Šárovy*, Hrad, 1396: *Sarrow*, ČERNÝ—VAŠA, a. a. O. 128 und vgl. *Sáró* = slovakisch *Šiarovce* in der Gespanschaft Bars, Bezirk Léva s. Nový miestop. Slov.) | *šardice* (vgl. 1248: *Sard*, 1320: *Sardice* s. ČERNÝ—VAŠA ebda) | *šardičky* (s. ČERNÝ—VAŠA a. a. O. 93, 128 und vgl. ung. *Sárd* seit 1255. OklSz. = Ung. Urkundenwb., LIPSZKY: Rep.) lassen sich am leichtesten aus den ungarischen Ortsnamen *Sár*, *Sárd*, *Sáró* erklären.

Deutungsversuche aus dem Tschechischen od. Slovakischen sind in diesen Fällen ganz fruchtlos geblieben. ČERNÝ—VAŠA meinen (a. a. O. S. 128), daß die erwähnten tschechischen Ortsnamen auf einen Personennamen zurückgehen, der von dem althochdeutschen Appellativ *scara* (Bedeutung?), *scardo* (Bedeutung?) hergeleitet sein soll. Lautform und auch Bedeutung dieser althochdeutschen Wörter sind im Mittel- und Neuhochdeutschen gänzlich unbekannt. Der ungarische Ursprung der erwähnten mährischen Ortsnamen erscheint viel wahrscheinlicher; ich bemerke auch, daß DESIDERIUS PAIS das eine *Sárvár* des Anonymus in dieser Gegend, unweit der March und Olsa sucht (s. MAN. 100 und die beigefügte Karte).

Auch in Niederösterreich kannte man oder kennt etwa noch heute geographische Namen, die auf ungarische Niederlassungen in diesem Gebiet hinweisen. HEINRICH WEIGL führt einige dieser Namen an; ich hebe aus seinem Artikel: „Vordeutsche Völkerspitter in Niederösterreich“ (erschieden im Monatsblatt des Vereines für Landeskunde und Heimatschutz von Niederösterreich und Wien 1926. I. S. 26—8) folgendes hervor: „Die Nachfolge der Awaren, die Magyaren, scheinen gleichfalls in Niederösterreich

dauernde Siedlungen angelegt zu haben. Heute besteht nur mehr eine einzige Siedlung *Ungerdorf* bei Laa an der Thaya; außerdem bestand aber ein *Ungerdorf* bei Zistersdorf; *Ungerbach*, *Ungenberg*, *Ungertal* kehren häufig im Viertel unter dem Wienerwald als Siedlungsbezeichnungen wieder (vgl. W. STEINHAUSER: Die gen. Ortsn. in Österreich 99). Auch bei Straß im Straßertal war ein *Ungerpach*. Eine magyarische Deutung läßt der Ortsname *Fallbach* (bei Laa an der Thaya)<sup>2</sup> zu (urkundlich *Valuua* 1147, Oberösterr. Urkundenbuch, VI. 229; *Ualeuuaha*, ebenda 236; *Valiba* 1323, *Valbach* erst seit dem XIV. Jahrhundert) und zwar auf magyarisch *falva* „sein Dorf“ oder *faluba* „im (o. ins) Dorf“.

WEIGL nennt noch andere Ortsnamen, deren Ursprung er im Ungarischen sucht; mir erscheinen diese äußerst fragwürdig. Daß Zusammensetzung mit *Unger-*, sowie die Benennung des Dorfes *Fallbach* ungarische Siedler vermuten lassen, erwähnt nach WEIGL auch W. STEINHAUSER in der Abhandlung: „Zur Herkunft und Bedeutung der nied.-öst. Orts- u. Flurnamen“ (Jahrbuch für Landeskunde von Niederösterreich. Neue Folge. 1932. XXV., 26—7).

Für die Anwendung von Völkernamen bei der Benennung einzelner Orte haben wir zahlreiche Beispiele aus jeder Sprache. Deutsches *unger* = rum. *ungur* = čech. *uher* = poln. *węgrzyn*, d. h. die fremdsprachliche Bezeichnungen des ungarischen Volkes finden sich des öftern unter den Ortsnamen der angrenzenden Länder. ERNST SCHWARZ führt in seinem Buche „Die Ortsnamen der Sudetenländer“ S. 55 aus Böhmen und Mähren 3 Ortschaften mit dem Namen *Uherce*, 1 *Uhersko*, 4 *Uhřice*, 3 *Uherčice* und 1 *Uhřiněves* an — alle aus der čechischen Bezeichnung *uher* ‚ungarisch‘ abgeleitet. Der Siedlungsname *Ungureni* kommt im alten Rumänien mehrfach vor (s. I. IORDAN: Rum. Toponomastik I. 93, 107); zusammengesetzte Namen mit dem Vorderglied *Unger-* dagegen in Niederösterreich (s. oben) und in der Steiermark (s. Ortsnamenverzeichnis des alten Österreich). — (Vgl. auch die lichtvollen Ausführungen JULIUS NÉMETHS „Über den Namen *magyar* ‚ungarisch‘ in Osteuropa und Asien“ in dem Werke: „Das Werden des ländlichen Ungartums“ (A honfoglaló magyarság kialakulása). Der ungarischen Wissenschaft obliegt es, die ausländischen Ortsnamen mit *Unger-*, *Ungur-*, *Uher-* usw. einer ebenso genauen geschichtlichen Untersuchung zu unterziehen, wie das von ELMAR MÁLYUSZ an den ungarischen

<sup>2</sup> Vgl. oben: *Ungerdorf* bei Laa.

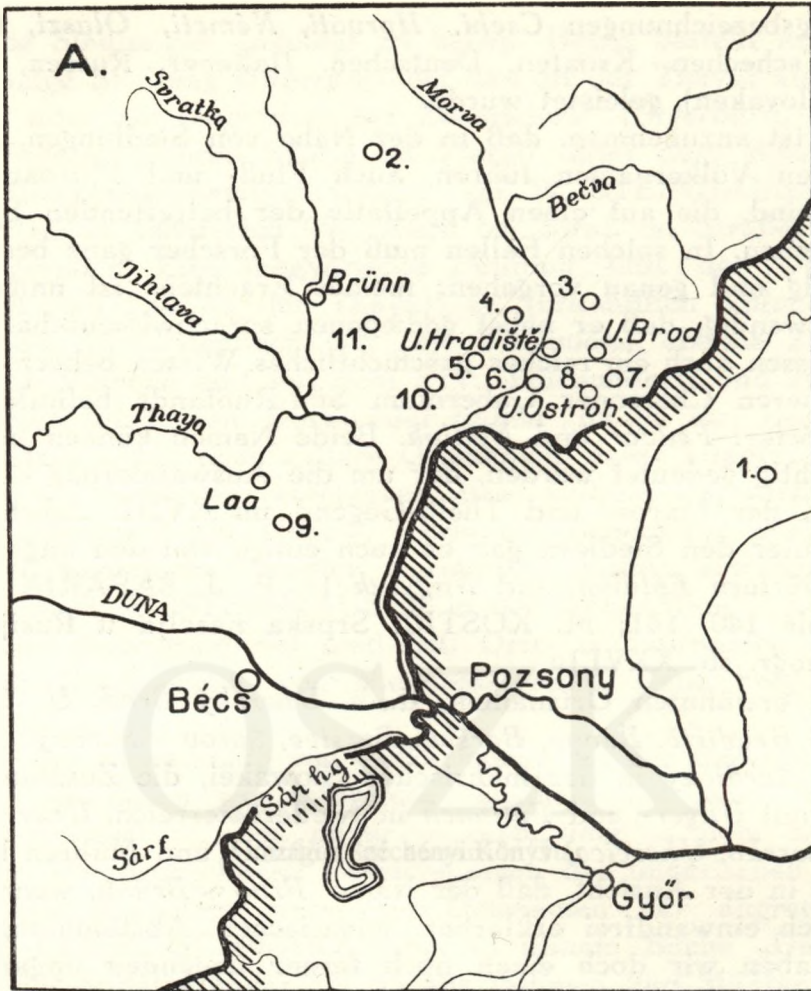


Siedlungsbezeichnungen *Csehi*, *Horváti*, *Németi*, *Olaszi*, *Oroszi*, *Tóti* (Tschechen, Kroaten, Deutschen, Italiener, Russen, Slovenen  $\sim$  Slovaken) geleistet wurde.

Es ist anzunehmen, daß in der Nähe von Siedlungen, die irgendeinen Völkernamen führen, auch Fluß- und Flurnamen zu finden sind, die auf einen Appellativ der betreffenden Sprache zurückgehen. In solchen Fällen muß der Forscher ganz besonders umsichtig und genau vorgehen; meines Erachtens ist unumgänglich notwendig, daß er nebst gediegenen sprachwissenschaftlichen Kenntnissen auch ein reiches geschichtliches Wissen beherrscht. — Im früheren Chersoner Gubernium Süd-Rußlands befinden sich zwei Dörfer: *Fedvar* und *Nadlak*. Beide Namen können nur von dem richtig gedeutet werden, der um die Auswanderung der Serben von der Maros- und Theiß-Gegend im XVIII. Jahrhundert weiß: unter den Siedlern gab es auch einige von den ungarländischen Dörfern *Földvár* und *Nagylak* (s. P. J. SAFÁRIK: *Slow. národopis* 140, 141; M. KOSTIĆ: *Srpska naselja u Rusiji* 135: *Srp. etnogr. sb.* XXVI.).

Die erwähnten Ortsnamen, d. h. *Uherský Brod*, *U. Ostroh*, *Uherské Hradiště*, *Banov*, *Boršov*, *Boršice*, *Šarov*  $\sim$  *Sarový* (Hrad), *Šardice*, *šardičký* in der mährischen Slowakei, die Zusammensetzungen mit *Unger-* und *Fallbach* in Niederösterreich, *Uherce*, *Uhřice*, *Uhersko*, *Uherčice*, *Uhřiněves* in Böhmen und Mähren bestärken uns in der Ansicht, daß der Name *Brno*  $\sim$  *Brünn*, wenn sonst sprachlich einwandfrei erklärbar, ungarischer Abstammung sein kann. Haben wir doch einen noch ferner liegenden ungarischen Ortsnamen; ich meine die Bezeichnung Wiens: *Bécs*. Dieser Name lebt im Ungarischen seit der Landnahme (s. GOMBOCZ—MELICH: *Et. Sz.*).

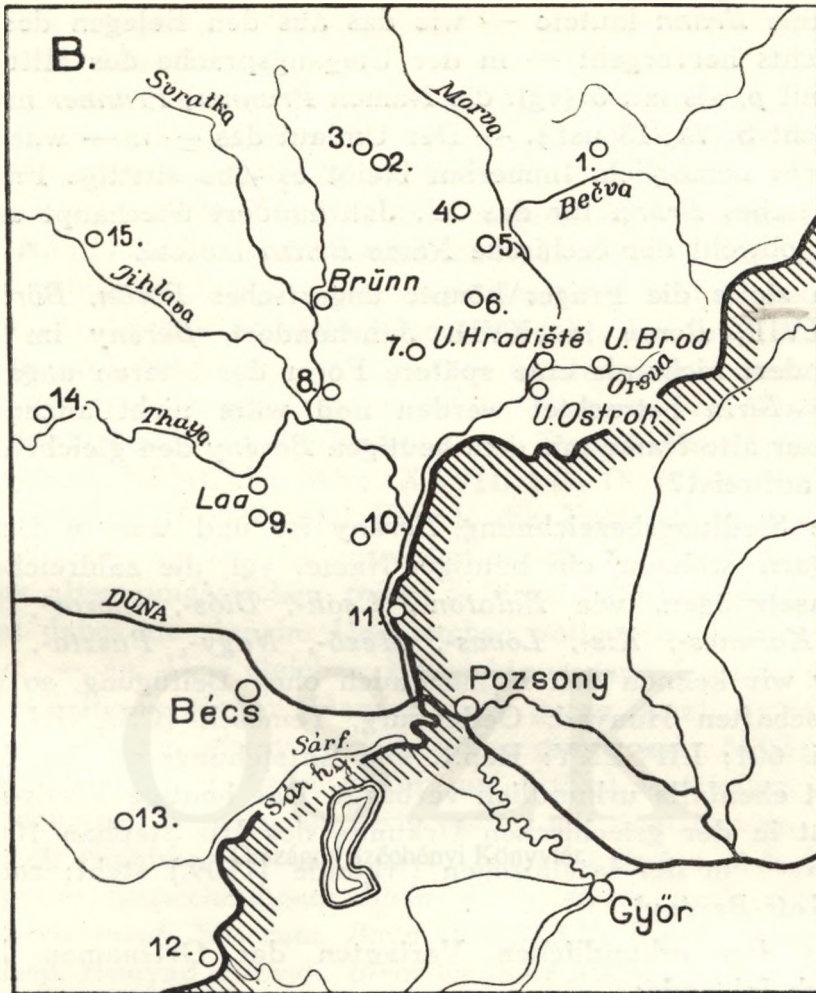
Zur leichteren Übersicht veranschauliche ich die Siedlungsbezeichnungen der behandelten Gebiete auf zwei Karten. Der breite Strich zeigt die Landesgrenze Ungarns vor 1918. Außer der auf beiden Karten gleichen geographischen Namen führe ich auf Karte A. die Ortsnamen an, die wahrscheinlich ungarische Gattungsnamen entstammen: 1. *Banovce*; 2. *Úsobrno*; 3. *Salaš*; 4. *Salaš* (beide wohl erst nach dem XVI. Jahrhundert entstanden, etwa aus dem Slovakischen); 5. *Boršov*; 6. *Boršice*; 7. *Banov*; 8. *Boršice*; 9. *Fallbach*; 10. *Šardice*; 11. *šardičky*. — Karte B. zeigt die Verteilung der Ortsnamen, die mit deutschen *Unger-*, čech. *uher-*, ungarisch' zusammengesetzt sind: 1. *Ungerndorf* = *Uhřinov*; 2. *Úsobrno*; 3. *Ungerndorf* = *Uhřice*; 4. *Uhřice*; 5. *Uhřičice*; 6. *Uhřice*; 7. *Uhřice*; 8. *Uherčice*; 9. *Ungerndorf*; 10. *Ungerndorf*;



11. *Uhorská pri Morave*; 12. *Ungerpach im Straßertal*; 13. *Ungersberg*, ein Teil des Dorfes Miesenbach; 14. *Ungerschitz = Uherčice*; 15. *Uhňinovice*. (*Úsobrno* steht irrtümlicherweise zwischen den mit Zahlen bezeichneten Orten. — Die Karten zeichnete Dr. Ludwig Glaser.)

\*

Anna v. Bakity nennt Brunn *Börön*, Johann Lippay *Böröny*, Johann Kemény dagegen *Beren*. Wörter, deren Stammvokal den Wechsel  $\ddot{o} \sim \ddot{e}$  aufweisen, sind im Ungarischen häufig, vgl.: *sör*  $\sim$  *sër* ('Bier'), *föl*  $\sim$  *fël* ('auf, hinauf'), *börtön*  $\sim$  *bërtën* ('Kerker'), *göröncsér*  $\sim$  *gërëncsër* (Hafner). Auch unter den Ortsnamen finden sich zahlreich Beispiele: *Börönd*  $\sim$  *Bërënd* (Kom. Zala; CSANKI III. 35, LIPSZKY: Rep.), *Kis- és Nagy-Börzsöny*  $\sim$  *Bërzsëny* (Kom. Veszprém; LIPSZKY: Rep.) usw. Nimmt man, an daß die Form *Börön* bei Bakity, *Böröny* bei J. Lippay,



*Bären* bei J. Kemény die Übernahme des deutschen *Brunn* sind, muß auch zugegeben werden, daß die Entlehnung sehr früh vorgegangen ist. Deutsches *Brunn* konnte nämlich anfangs nur zu *Prün* > *Pürün* und *Prin* ~ *Pirin* oder *Brün* > *Bürün* (und *Brin* ~ *Birin*) werden; erst als in der ungarischen Sprache die Lautentwicklung — *u* > *o* —, — *ü* > — *ö* — (und — *i* — > — *ë* —) sich vollzogen hat, d. h. — *u* —, — *ü* — (und — *i* —) offener wurden, konnte *Bürün* ebenfalls offen lauten: *Börön* (vgl. *pur*, *musia* > *por*, *mossa* usw., *ürdüng*, *küzükün* > *ördög*, *közükön* usw.). Genannte Lautentwicklung ist auf die Mitte des XIV. Jahrhunderts anzusetzen. *Börön* konnte dann etwa nach der Analogie der Namen wie *Börönd* ~ *Berënd* usw. oder mit der Lautentwicklung — *i* — > — *ë* — zugleich zu *Bären* werden. Auf Grund des Vokalismus ließe sich demnach der deutsche Ursprung erweisen. Eine besondere Schwierigkeit ergibt sich jedoch durch anlautendes ung. *b-*.

Der Name *Brünn* lautete — wie das aus den Belegen des Ofner Stadtrechts hervorgeht — in der Umgangssprache des Mittelalters öfters mit *p*, als mit *b* (vgl. die Namen *Prunner*, *Prünner* im Ofner Stadtrecht S. 74, 213 usw.). — Der Umlaut des — *u* — wäre ebenfalls nicht unmöglich. Immerhin bleibt es eine strittige Frage, ob ein deutsches *Brünn* für das XI. Jahrhundert überhaupt anzusetzen sei, obwohl der tschechische Name *Brnen* lautete.

Ich stelle die Frage: könnte ungarisches *Börön*, *Böröny* im XVI—XVII., *Beren* im XVII. Jahrhundert, *Berény* im XVIII. Jahrhundert nicht als eine spätere Form des älteren ungarischen \**Bürén*  $\sim$  *Birin* betrachtet werden und wäre nicht anzunehmen, daß dieser alte Name mit dem heutigen *Berény* den gleichen Wortstamm aufweist?

Die Siedlungsbezeichnung *Berény* ist und war in Gebieten, wo Ungarn wohnen, ein häufiger Name: vgl. die zahlreichen Zusammensetzungen, wie *Balaton-*, *Csák-*, *Diós-*, *Iharos-*, *Iklan-*, *Jász-*, *Karancs-*, *Kis-*, *Lovas-*, *Mező-*, *Nagy-*, *Pusztá-*, *Vörös-Berény*; wir kennen den Namen auch ohne Beifügung, so in den Gespanschaften Hunyad, Oedenburg, Temesch (CSANKI II. 15, III. 495, 601; LIPSZKY: Rep.). Die Entstehungszeit des Ortsnamens ist ebenfalls urkundlich verbürgt. Das heutige *Vörös-Berény* erscheint in der griechischen Urkunde des Hl. Stephan 1002. als *σαγάρβουεν*; in der lateinischen Urkunde (1109.) steht: *zaarberin* (d. h. *Szár-Berény*).

Von den urkundlichen Varianten der Ortsnamen *Berény* nenne ich folgende:

*Bürë(é)n*  $\sim$  *Büri(i)n* (vgl. XII. Jh.) 1420: villa *Buren* MNy. XXIII. 363, 368; 1138/1329: terra *Buren* Mon. Strig. I. 98; 1286: *Buren* CSANKI II. 592; 1430. *Chakburen* CSANKI III. 319; 1440: *Bwren* CSANKI III. 601; 1482: *Naghbwren* CSANKI II. 592; 1217: ville *brin* Szent István-Emlék. II. 626; 1373: *Buryn* CSANKI II. 592).

*Birë(é)n*  $\sim$  *Biri(i)n* (vgl. 1193: *biren* MNy. XXXI. 159; XVI. Jh: *Byrin*, *Byryn*, *Jaz Birin*, *Jaasz Byrin*, *biriny*, *jaz byriniek*, TAKATS—ECKHART—SZEKFÜ: Budai basák levelezése — Briefwechsel der Paschas von Ofen ...] S. 73. 90, 139, 155, 192 und MNy. XVII. 179).

*Börë(é)n* (vgl. 1264: CSANKI II. 601; 1455: *Fanchbewren* CSANKI II. 592; XIV—XV. Jh: in *-buren*, *Bwren*, *-bwren* kann auch  $\ddot{o}$  angekommen werden, s. die Belege bei *Büre[é)n*).

*Bërë(é)n*  $\sim$  *Bëri(i)n* (vgl. die Belege mit der Schreibung *Bë*

ren, *Berin*, *Beryn* CSANKI I. 648, II. 15, 592, III. 222, 319; MNy. XVII. 179).

Zur Lautform mit anlautendem *br-* vgl. 1002/1109: *σαγαροβουεν* (s. Szent István-Emlékkönyv = St. Stephan-Festschrift, II. 622) und 1685: *Jászbrin* (MNy. XVII. 179).

Der Ortsname hat noch andere ungarische Varianten. (EtSz. und D. PAIS: Szent István-Emlékkönyv II. 621). Diese lasse ich diesmal unberücksichtigt; die etymologische Erforschung des Eigennamens *Berény* ist nicht meine Aufgabe. Ich muß allerdings hinweisen, daß der Laut — *é* — (> — *i* —), wie aus den neueren Erklärungsversuchen des ungarischen Namens ersichtlich (vgl. L. R. NAGY: Nyelvtud. Közlemények = Sprachwiss. Mitteilungen XLVI. 465, J. NÉMETH: MNy. XXVII. 147, D. PAIS: Szent István-Emlékkönyv II. 622. und EtSz.), die Folge einer neuungarischen Dehnung ist; *Berény* entwickelte sich auch meiner Ansicht nach aus altem ungarischen *Bürén*  $\sim$  *Biren* > *Bören* usw.; — *ény* erscheint dabei als eine im Ungarischen vollzogene Dehnung, aus früherem — *ën*. Den gleichen Entwicklungsgang können wir bei den Appellativen: *görény* ‚Marder‘ (vgl. *geren* Beszt. Szój; *gwren* Schl. Szój; *geriny*, *giriny*, *girind*, *girin*, *gihin* usf. MTSz.) und *bölény* („Büffel“) (vgl. *belin*, *bölöny* usf. EtSz.) feststellen.

In mehreren ungarischen Ortschaften mit dem Namen *Berény* sitzen auch Nichtmagyaren. In ihrer Sprache finden sich für den Ort folgende Bezeichnungen: *Birin*, *Birin*, *Berin*, auch abgeleitet: *Birinčok*, *Berinček*. So: rum. *Birin* (LIPSZKY: Rep.); *Berin* (Hnt. 1937) Gesp. Hunyad | Slovak. *Birinček* (ŠAFARIK: Slov. národopis 179); *Berinčok* (in Szarvas); *Berincek* (LIPSZKY: Rep.) *Polný Birjn* (KOLLÁR: Nár. zpiew. I. 452) = *Mezőberény*, Gesp. Békés | Slov. *Berinček* (LIPSZKY: Rep.); *Karancsberény*, Gesp. Nógrád. Wie LIPSZKY: Rep. bezeugt, gab es früher in der Gespanschaft Pest ein Einkehrwirthshaus *Birincsek*.

Aus ungarischem *Berény* < *Bërén*  $\sim$  *Börén* < *Birén*, *Birin*  $\sim$  *Bürén* können im Slovakischen und Čechischen auch andere, lautlich abweichende Namensformen hervorgehen. Wenn in einem konsonantisch anlautenden ungarischen Gattungs- oder Eigennamen inlautend, im Auslaut der Silbe *r* od. *l* steht, oder wenn wir am Anfang der inlautenden Silbe vor od. nach *r*, *l* einen kurzen Vokal haben, d. h. *r*, *l* stehen inlautend zwischen zwei kurzen Vokalen — dann können diese nach der Übernahme ins Slovakische od. Čechische schwinden, und *r*., *l* zu silbischem *ṛ*, *ḷ* werden.

Folgende Beispiele mögen zur Erhärtung dienen:

A) Ung. *r* im Auslaut der Silbe = slov. *ṛ*: *Körmös* (Gespan-

schaft Liptau) > slov. *Krmeš* (LIPSZKY: Rep., Nový Miestopis Slovenska); XVIII. Jh: *Krmež* (Lex. 1773). Für die Abstammung des ung. Namens vgl. 1351: „Nicolaus, filius Georgii dicti *Kurmus* (lies *Kürmüs*) de Oztoy“ (Registrum de Lipto... hgg. v. A. HORVATH 33). — *Pap-Körmösd*, deutsch *Groß-Körmöschd* (LIPSZKY: Rep.); *Pap-Körmösd* (Lex. 1773.) (Gespanschaft Preßburg) > slov. *Krmeš* (NIEDERLE: Národop. Mapa 163, Hnt. 1937.) (Nový Miestop. Slov. S. 48: *Kermeš*). — (*Kis-*, *Nagy-*) *Kürtös* (Gesp. Nógrád) > slov. *Krtiš* (Malý, Vel'ký) (N. Miestop. Slov.); vgl. *Krtiss* (lies: *Krtiš* od. *Krtyš*) (Lex. 1773., LIPSZKY: Rep.); *Krtyš* (NIEDERLE: Národop. mapa 169). — *Tormos* (Nebenfluß der Neutra), daher *Tormos*, Dorf in der Gespanschaft Neutra (vgl. Anonymus: „ad rivulum *Turmas*“; über den Etymon des ung. Namens s. D. PAIS: SRH. I. 77) > slov. *Trmaš* (CZAMBEL: Slováci a ich reč S. 11. an Hand einer Abhandlung PAUL KRIŽKOS); die offizielle slovakische Bezeichnung lautet: *Tormoš* (N. Miestopis Slovenska).

B) Inlautendes — *r* —, — *l* — zwischen zwei kurzen Vokalen: *Balog* (Nebenfluß der Rima, Gespanschaft Gömör; daher: *Alsó-balog*, *Felső-balog*, Dörfer in Gömör) > slov. *Blch*, *Blh*, Gewässername (s. MELICH: Honfoglaláskori Magyarország, Ungarn zur Zeit der Landnahme 365); *Nizný Blh*, *Vyšný Blh*, Ortsnamen (N. Miestopis Slovenska). — *Balogfalva* (Gesp. Gömör) > slov. *Blhovce* (N. Miestopis Slovenska, Hnt 1937). —

*Kis-*, *Nagy-Kereskény* (Gesp. Hont) > slov. *Krškany* (Malé-, Vel'ké-) (Lex. 1773., LIPSZKY: Rep., N. Miestopis Slovenska, Hnt. 1937). Über den Ursprung des Namens vgl. *Körös-kény* und St. KNIEZSA: Szent István-Emlékkönyv II. 377. — *Alsó-*, *Felső-Körös-kény* (ebenfalls Gesp. Liptau wie *Kereskény*; LIPSZKY: Rep.) > slov. *Krškany* (Dolnie-, Hornie-) (N. Miestopis Slovenska, Hnt. 1937). Über die Abstammung des ungarischen Namens s. K. TAGANYI in der Zeitung Nyitra megyei Közlöny, VIII. Nr. 15; J. MELICH: HonfMg. 365; E. FÜGEDI in der Zeitschrift Századok LXXII. 502.

Es ist allgemein bekannt, daß fremdsprachliches, so auch ungarisches *r*, *l* im Auslaut der Silbe nach einem Vokal, weiter inlautendes, zwischen zwei kurzen Vokalen stehendes — *r* —, — *l* — in den slavischen Sprachen nach Schwund der Vokale zu silbischem *r*, *l* werden kann; dies trifft auch für die Vergangenheit zu, und für jede slavische Sprache, die in ihrem ursprünglichen Sprachgut silbisches *r*, *l* (etwa auch nur *r*) besaß. Einige Beispiele genügen:

‚Kirche‘ wird in den slavischen Sprachen mit dem Wort *crky* (Gen. *crkŕve*)  $\sim$  *crkva* (vgl. serb.-kroat. *crkva* usf.) bezeichnet; dieses stammt aus der griechischen Volkssprache (*Κυρικόν*, in der Kirchensprache *Κυριακόν*) und wurde entweder durch gotisches \**kyrikō* (so. BERN.: EtWb.; s. DIELS: Altkirch. Gram. I. 63, hier auch frühere Literatur) oder frühalthochdeutsches \**kirkun* (so KIPARSKY: Die gemeinslavischen Lehnwörter aus dem Germanischen. Helsinki. 1934. S. 244) vermittelt. — Griechisches *κύριος* erscheint im Altkirchenslavischen als *trtorŕ* (vz. Euch. Sin.: *tr̄p̄r̄m̄op̄r̄*) und das ebenfalls der griechischen Kirchensprache entnommene *κύριε ἐλέησον* < kirchl. lat. *kyrieleison* wurde im Čechischen — etwa mit Vermittlung des ahd. *kirleise* — zu *krleš* (vgl. GEBAUER: Hist. ml. I. 67 und BERN.: EtWb: *kerbleš6*).

*Ó-Keresztur* in der Gespanschaft Torontál heißt heute im Serbischen *Krstur*, *Bács Keresztúr* in der Gespanschaft Bács *Ruská Krstur* (s. Riječnik mjesta. 1925., Hnt. 1937.). Die Insel Veglia (in der Bucht Quarnero, unweit Fiume) war den Römern als *Curicta*, ihre größte Siedlung als *Curicum* bekannt. Diesem entstammt der jetzige kroatische Name der Insel: *Krk* (s. C. JIREČEK: Die Romanen in den Städten Dalmatiens. I. 64; P. SKOK: Kako bizantinski pisci pišu etc.: Starohrv. prosvjeta. I. 181 usf.).

Ich glaube, die Möglichkeit erwiesen zu haben, daß aus altung. *Bürēn*  $\sim$  *Biren*  $\sim$  *Birin* od. *Bērēn* im X—XI. Jahrhundert altčechisches, altslovakisches \**B6r6n*  $\sim$  \**Břn*  $\sim$  \**Bř'n* entstehen konnte.

Nun ist aber die älteste čechische Schreibung des Namens Brünn *Brnen*, (lies: *Bř-nen* > *Bři-nen*, urkundlich seit 1052., s. ČERNÝ—VAŠA 181; FRIEDRICH: Cod. dipl. r. Boh. Index I.; BRETHOLZ: Cosmas Chronik der Böhmen, usf.).

Von diesem leitet sich späteres čech. *Brnno* (s. GEBAUER: Slov. staroč.), heutiges čech. *Brno* her. Für die Entwicklung: slov.-čech. *-en* > *-no* vgl. altslovak. *Strečen*, Komáren > heute *Strečno* (Nový Miestopis Slovenska; NIEDERLE: Národop. mapa 188), *Komárno*; vgl. ung. *Sztrecsen* > *Sztrecsén* (Turóczi és liptói reg. = Sprachdenkmal aus dem XIV. Jh., Lex. 1773., LIPSZKY: Rep.), *Komárom* (s. MELICH: HonfMg. 387, 389) | altčech. *Gla-ven*, *Opočen* > heute: čech. *Hlavno*, *Opočno* usf. Es obliegt uns demnach, die Erklärung der altmährischslavischen Form *Brnen* zu finden.

Ortsnamen werden aus einer Sprache in die andere sehr häufig in flektierter Form übernommen.

Die dem Čechischen und Slovenischen entlehnten deutschen Namen mit der Endsilbe — *ach* sind im Čechischen und Sloveni-

schen eigentlich Lokativformen in der Mehrzahl. Vgl. deutsch. *Grußbach* < altčech. *Grušovach* (ČERNÝ—VAŠA 173—6) | deutsch. *Friesach* < sloven. *Brežah* (LESSIAK: Kärnt. Stationsnamen 84) | deutsch. *Flätschach* < sloven. *Blačach* (LESSIAK a. a. 0. 27) | deutsch. *Pörtschach* < sloven. *Porěčach* (LESSIAK a. a. 0. 60). — Hierher gehört auch deutsches *Turas* < altčech. *Tuřas* (heute: *v Tuřanech*) (s. ČERNÝ—VAŠA 173—6).

Viele neulateinische Ortsnamen gingen in die slavischen Sprachen in der Form des Lokativs über, und nahmen dann, dem Beugungssystem der slavischen Wörter angeglichen, an ihrer Entwicklung teil. So wird von P. SKOK der slavische Name Roms: *Rím* aus der lateinischen Form *Romae* > *Rome* erklärt (Zschr. f. slav. Phil. II. 394).

*Cáchy* im Čechischen für Aachen geht, wie bewußt, auf den deutschen Dativ-Lokativ: *ze Achen* zurück (s. JOH. MELICH: Hazai német helynévi példák a nyelvi elvonásra — Ungarländische deutsche Ortsnamen als Beispiele für die Rückbildung: Klebelsberg-Festschrift 163).

In einigen Fällen entstanden Ortsnamen aus anderen gebeugten Formen, nicht aus dem Lokativ. So sind z. B. ung. *Brogyán*, *Pöstyén*, *Topolcsány* dem slovakischen Genitiv der Mehrzahl \**Brodzan*, *Piešťán*, *Topolčan* entlehnt, und nicht der ursprünglichen, auf *-ane* endenden Formen im Nominativ der Mehrzahl, die später und heute mit *-any* (eigentlich: Accusativ) erscheinen (vgl. ČERNÝ—VAŠA 173—6; GEBAUER: Hist. ml. III. 1: 42, 46, 70, 129, 287, 471).

Neuerdings wurde erwiesen, daß auch ungarische Ortsnamen von einzelnen Sprachen in gebeugter Form übernommen wurden. Nach der Entlehnung erscheinen sie, obwohl ursprünglich mit Endungen versehen, als fremde Nominativformen. Ich führe folgende Beispiele an: kroat. *Centiba* = ung. *Csente* Gesp. Zala (s. MNy. XXXII. 317) | kroat. *Kotoriba* = ung. *Kotori* ebendort (s. MNy. XXIII. 540; von KNIEZSA als fragwürdig bezeichnet, s. MNy. XXXII. 317) | slovak. *Faluba*, *Felfaluba*, *Kišfaluba*, *Ujfaluba*, *Falubka*, *Ujfalubka* = ung. *Mártonfalú*, *Szécsényfelfalu*, *Tótkisfalú*, *Újfalú*, *Ipolynagyfalú*, *Újfalú* in den Gespanschaften Neutra, Hont, Nógrád (s. KNIEZSA: MNy. XXXII. 318). Ähnliche, mit der Adverbialendung *-ba* gebildete Ortsnamen werden aus dem Rumänischen v. ATTILA I. SZABÓ, MNy. XXXV. 112 angeführt.

Ich glaube annehmen zu dürfen, daß das mährisch-slavische (slovakische, čechische) *Brnen* aus dem XI. Jahrhundert ebenfalls auf eine altungarische deklinierte Form mit der Adverbialen-



zung *-n*: *Bürënin* ∼ *Birenin* ∼ *Birinin* (= zu Brünn, in Brünn) zurückgeht.

Im Ungarischen des X—XIII. Jahrhunderts steht vor der Adverbialendung *-n* der Stammausgang: *-i*, bzw. — *u* ∼ *-ü*. Das geht aus folgenden Belegen unzweifelhaft hervor: 1142—1146: „Ille tertiam partem de usonibus, qui caperentur *Gourin*, sancto Martino concesserat (d. h. St. Stephan)“ (PRT. I. 597; falsch: *Geurin* CodDipl. II. 117, PAULER I.<sup>2</sup> 516). Um die Wende des XII. Jhs. HB: „*ki nopun, w szentii es unuttei Cuzicun*“ (an dem Tage, inmitten seiner Heiligen...). Heutige Lautformen: *Györön*, *napon*, *közükön*.

Auch in folgenden Belegen mag *-i*, *-y*, vor der Adverbialendung *-n* als auslautender Stammvokal gedeutet werden, kann aber auch, wie DESIDERIUS PAIS annimmt, als Possessivendung der 3. Person seine Erklärung finden (vgl. MNy. XXXI., 314—5): 1075/1217: „*piscacionem in eodem danubio, in loco, qui dicitur wagetuin. In sitouatuin dedi undecim domus piscatorum et terram ad quattuor aratra, et piscacionem in danubio in eodem loco, qui sitouatuin dicitur*“. (MonStrig. I. 55, dann PAULER I.<sup>2</sup>, 516 | 1285: „*ad keuruspotokatewyn*“ (NyK. XXV. 143, Okl. Sz.). In der heutigen Sprache sind *Vágtön*, *Zsitvatön*, *Körispataktön* Lokativformen, im Altungarischen können *wagetuin*, *sitouatuin*, *keuruspotokatewyn* auch als Formen mit der Possessivendung der 3. Person (*-tövén*) gewertet werden. — *i*, *-y* vor — *n* ist also nicht unbedingt als auslautender Stammvokal in diesen Fällen zu betrachten.

Auf Grund der Formen *Gourin* ‚Györön‘ (alte Form des Lokativs: ‚in Györ‘), *cuzicun* ‚közükön‘ (in ihrer Mitte) ist es gewiß nicht allzu gewagt, wenn ich im X—XII. Jahrhundert eine ungarische Lokativform: *Bürënin* ∼ *Birenen* ∼ *Birinin* (= zu Brünn, in Brünn) voraussetze.

Die ungarische Sprache kennt drei Endungen für den Lokativ: *-n*, *-t*, ∼ *-tt*, *-ben* ∼ *-ban*; ihre Anwendung bei den einzelnen Ortsnamen wird jeweilig von dem Sprachgebrauch bestimmt. Heute ist die Form *Györben* üblich, in der Schriftsprache vereinzelt auch *Györött*, wie sie früher gebraucht wurde; im XI—XIII. Jahrhundert hieß es: *Gyöürin*, d. h. *Györön*. Ähnlich bei *Eger* (Erlau), *Modor* (Modern); heute *Egerben*, *Modorban* (‚in Erlau‘, ‚in Modern‘) (s. CZF.), früher: *Egrcn*, *Modron* (s. K. SZILY: MNy. XV. 131. und vgl. 1568: „*az mÿ modÿ polgarynkat*“ (unsere Bürger aus Modern DEÁK: M. hölgyek lev. 69). Die ungarischen Lokativformen von *Stuttgart*, *Olmütz*, *Erfurt* zeigen heute die En-

dung *-ban, -ben*: *Stuttgártban, Olmützben, Erturtban*; ST. SÁNDOR schreibt noch *Stutgárdon* (Sokféle II. 142), *Olmutzon* (ebda II. 134), *Erfurton* (ebda II. 136, usf. Andere Belege s. K. SZILY: MNy. XV. 130 und EUGEN JUHASZ: MNy. XXVI. 206).

Die Lokativform von *Berény* wird jetzt ebenfalls mit der Endung *-ben* gebildet (s. CZF.); so schon im XVI. Jahrhundert (s. A. TAKATS—FR. ECKHART—J. SZEKFÜ: Budai basák 342). Die oben angeführten Belege scheinen darauf hinzuweisen, daß es früher auch ein *Berényen* gegeben hat. Daß vor der Entstehung der Endung *-ben* der Ortsname *Berény* < *Bërën* nur die Endung *-n* od. *-t* für den Lokativ haben konnte, steht zweifellos fest.

Die altungarische Lokativform *Bürënin* ∼ *Birënin* ∼ *Birinin* können wir als erwiesen betrachten. Aus dieser Form ist das mährisch-slawische (slovakische und tschechische) *\*Břnbn* > *Břnen* im X—XI. Jahrhundert einwandfrei zu erklären. Das dem Ungarischen entlehnte slovak., tschech. *Brnen* schloß sich dann den ursprünglich tschechischen und slowakischen Ortsnamen mit auslautendem *-en* an, wie: *Strečen, Komáren, Glaven* > *Hlaven, Opočen, Gnezdén* (Cosmas; s. GEBAUER: Slov. staroč.). Als diese zu *Strečno, Komárno, Hlavno, Opočno, Hnězdno* ∼ *Hnězno* wurden, wurde auch *Břnen* zu *Brnno* > *Brno*.

Ich habe oben die Möglichkeit anzudeuten versucht, daß der ungarische Name Brünns im XVI—XVIII. Jahrhundert: *Bërën* ∼ *Börön, Böröny, Beren, Berény*, als eine Fortsetzung des altung. *Büren* ∼ *\*Birin* zu betrachten sei. In Ermangelung von Belegen vor dem XVI. Jhr. kann ich die Frage nicht bestimmt bejahen, halte sie aber für äußerst wahrscheinlich. Das Anfang des XIX. Jhs. bei BERNOLAK auftauchende *Brin* wird wohl die ungarische Entsprechung der Variante *\*Brin* zu deutschem *Brünn* sein. Anlautendes *b-* statt des zu erwartenden *p-* bildet auch hier Schwierigkeiten (s. oben). — Auf die Frage, ob deutsch. *Brünn*, lat. *Bruna* tatsächlich die Übernahme der früheren tschechischen Dialektform: *Bri-no* (s. auch GEBAUER: Hist. ml. I. 272), *Brino, Bruno* (TRÁVNIČEK: Hist. ml. čslov. 13) ist, gehe ich nicht weiter ein. Es könnten auch andere Erklärungen gelten.

Die vorgebrachte Deutung des Namens *Brünn* habe ich, wie aus meinen Ausführungen ersichtlich, nicht nur sprachlich — obwohl das den Ausschlag gibt —, sondern auch geschichtlich zu erhärten versucht. Das Ungartum, die einzelnen ungarischen Stämme (*Beren* ist gewiß ein Sippename) kannten das Gebiet zwischen Wien und Brünn schon im X. Jahrhundert recht gut.

Der ungarische Stamm der *Kabaren: Kowaren* (s. MELICH: MNy. XXIV. 246, J. NÉMETH: Honf. Kial. 235 usf.) kämpfte schon im Jahre 881 in dieser Gegend: „Primum bellum cum Vngaris ad Weniam Secundum bellum cum *Cowaris* ad Culmite“ (ED. KLEBEL: Mitteilungen der Gesellschaft für Salzburger Landeskunde. 1921. 37), und von der Zeit an bis auf den heutigen Tag waren die Ungarn in diesen Gebieten stets bekannt. Im Jahre 1116 bildete der mährische Fluß *Olšava* die ungarische Grenze, vor der Thronbesteigung des Hl. Stephan lief diese bei Melk. In dem Gebiet zwischen Wien—Brünn—Ungrisch Hradisch—Preßburg, d. h. in Niederösterreich und Mähren finden wir geographische Namen, die im X—XI. Jahrhundert bestandene ungarische Siedlungen vermuten lassen.

Ich glaube annehmen zu dürfen, daß mein Erklärungsversuch weder sprachlich, noch historisch Unmögliches behauptet. Es ist nicht meine Absicht, ähnliche Ziele zu verfolgen, wie JOHANN KOLLAR und NIKOLAUS DRÄGANU, die die Karte Europas mit slavischen, bzw. die Ungarns mit rumänischen Ortsnamen vollzeichneten; ich hege wahrhaftig nicht den Wunsch, Mähren und die Ostmark mit ungarischen Namen zu füllen. Tatsächlich gibt es jedoch solche in beiden Gebieten, und auch die vorgebrachte Herleitung Brünns ist nicht unmöglich. An Glaubwürdigkeit wird mein Deutungsversuch den anderen wohl nicht nachstehen.

## LA QUESTION DE L'ORIGINE DES SICULES.

Depuis que la science hongroise s'occupe du problème de l'origine des Sicules, le public attend toujours quelque constatation étonnante et révélatrice. Jusqu'ici il ne se trompait pas dans ses attentes: l'imagination n'étant limitée que par quelques rares documents, elle se donnait libre cours et a produit plusieurs théories différentes et bizarres. La situation spéciale des Sicules par rapport à la nation hongroise, l'intérêt éveillé par l'écriture runique des Sicules, et en général la curiosité romantique pour l'origine de la nation hongroise, tout cela contribuait à favoriser cette façon de considérer la question, si bien que même tout récemment on a vu apparaître plusieurs thèses absurdes.

Quoique notre historiographie méthodique ait rompu avec ces conceptions plus ou moins fantaisistes, son attitude n'est pas suffisamment ferme, et même pour ces questions à l'égard desquelles il est déjà permis de prendre nettement position, les historiens hongrois sont loin d'être tous d'accord.

Par l'étude qui suit, nous voudrions contribuer à éliminer ce flottement des opinions. Il faut, en effet, abandonner la conception selon laquelle l'origine des Sicules serait une question ouverte permettant d'échafauder des théories nouvelles, quelque aventureuses qu'elles soient. Tout au contraire, notre tâche principale doit être de nous attacher à ce que nous pouvons savoir de certain sur l'origine des Sicules et d'en vulgariser la connaissance. Tout cela, en revanche, qui nous paraît douteux, doit être rangé au second plan ou passé sous silence. La plupart des travaux consacrés à l'origine des Sicules pèchent précisément par là que même ce qu'ils renferment de juste et d'admissible, est brodé des fils d'une théorie arbitraire qui excite, bien entendu, beaucoup mieux l'imagination que ces quelques faits réels, mais moins attrayants que nous croyons pouvoir établir comme vérité historique.

Dès que l'on enveloppe de théories nébuleuses les choses nettes et précises, celles-ci perdent leurs contours et toute notre solution devient incertaine.

Je ne m'occuperai pas en général de la bibliographie du problème sicule. Il serait superflu de donner une simple énumération des opinions; on la trouve chez Jules Sebestyén<sup>1</sup> et dans l'étude plus récente de Louis Erdélyi.<sup>2</sup> L'histoire détaillée du problème sicule est si vaste qu'elle pourrait bien former le sujet d'une étude à part.

D'ailleurs, je puis d'autant mieux renoncer à récapituler les travaux s'y rapportant, si nombreux qu'ils soient, que le problème sicule, s'il s'est éclairci, n'a cependant pas évolué. Dans ce domaine aucun auteur n'a pu s'appuyer sur les recherches antérieures pour construire sur ces fondements quelque chose de solide, et cela pour la simple raison qu'il n'y avait pas de matériaux de construction. Dans ces conditions si l'on citait quand même les études antérieures, c'était plutôt pour les réfuter. Aussi dans ma démonstration ce n'est qu'à titre exceptionnel que j'invoquerai le témoignage de ceux qui, avant moi, ont déjà énoncé ou adopté les thèses respectives; si je procédais autrement, le présent travail serait disproportionné, car la littérature spéciale est fort étendue. D'autre part, toute cette littérature volumineuse ne consistant que dans les variantes de quelques documents peu nombreux, l'énumération de ceux qui professent les thèses respectives, ne serait guère instructive au point de vue scientifique. Toutefois, je ne veux nullement diminuer par là les mérites de ceux qui ont travaillé avant moi dans ce domaine.

\*

Prenons comme point de départ la conclusion énoncée par M. Valentin Hóman,<sup>3</sup> qui est motivée avec précision. A son avis, l'organisation sociale et politique du peuple sicule, basée sur les liens du sang, ne peut être qu'un héritage ancestral; selon M. Hóman, cette organisation est archaïque et présente un caractère diamétralement opposé à l'esprit de la Hongrie royale des XII<sup>e</sup> et XIII<sup>e</sup> siècles.

<sup>1</sup> Ethnographia, VIII. 1897.

<sup>2</sup> *A székelyek eredetéhez nyelvjárásaik alapján* (L'origine des Sicules, sur la base de leurs dialectes) 1928.

<sup>3</sup> Magyar Nyelv (Langue Hongroise) XVII, pp. 93—97 — Ung. Jahrb. II. — 1922, pp. 14—20.

Cette thèse peut être renforcée et élargie par le témoignage peut-être le plus éloquent des antiquités sicules: c'est leur écriture runique,<sup>4</sup> originaire de l'Asie centrale.

Au premier moment on serait peut-être porté à croire que l'écriture runique fournisse une indication sur l'origine des Sicules, c'est-à-dire que l'origine de cette écriture soit identique à celle des Sicules. Mais, à y regarder de plus près, on aperçoit aussitôt que ce raisonnement est foncièrement erroné. L'alphabet de l'écriture runique d'origine turque s'est élargi, dans la région de la Mer Noire par l'insertion de certains caractères grecs servant à marquer des phonèmes spécifiquement hongrois: *f* et *h*, ce qui veut dire que déjà près de la Mer Noire, l'écriture runique était une écriture hongroise, et ainsi les Sicules l'ont conservé comme un monument du passé hongrois.

Néanmoins il ne faut pas croire que pour l'examen de l'origine des Sicules, l'écriture runique ne soit d'aucune utilité. Au contraire: comme j'y ai déjà fait allusion, le témoignage de cette écriture est d'une importance primordiale. C'est que l'écriture runique hongroise qui s'est conservée chez les Sicules, ramène la communauté siculo-hongroise à l'époque du paganisme hongrois. Après la conversion une communauté représentée par l'écriture runique siculo-hongroise serait inimaginable. Il est donc indubitable que dès les temps païens les Sicules vécurent en commun avec les Hongrois.

Voilà donc un premier fait acquis.

Comme deuxième chaînon de notre raisonnement, nous allons prendre les premiers documents historiques qui se rapportent aux Sicules. Ce sont des données puisées dans les chroniques, mais pour nos buts leur valeur ne pourrait être mise en doute. Le premier document date de 1116, quand Etienne II et les Tchèques se rencontrèrent à la frontière et se heurtèrent.<sup>5</sup> A cette rencontre, Etienne envoya d'abord les Petchénègues et les Sicules contre les Tchèques; mais, selon la chronique hongroise, ceux-ci prirent la fuite: „Les vils Petchénègues et Sicules coururent, sans être blessés,

<sup>4</sup> V. J. Németh: Die Inschriften des Schatzes von Nagy-Szent-Miklós (Bibliotheca Orientalis Hungarica II), Anhang II: Die ungarische Kerbschrift.

<sup>5</sup> Pauler, J.: A magyar nemzet története az Árpádházi királyok alatt (Histoire de la nation hongroise sous les rois arpadiens) I<sup>2</sup>, p. 227 et suiv., et note 420. — Fessler: Geschichte von Ungarn (bearb. v. Ernst Klein), I, p. 228.

jusqu'au camp du roi."<sup>6</sup> Soit dit en passant, la chronique fait erreur, car Petchénègues et Sicules, loin de prendre la fuite, y donnèrent une preuve éclatante de leur vaillance.<sup>7</sup>

La deuxième donnée sur les Sicules se trouve au chapitre 70 de la Chronique Enluminée, dans la description de la bataille qui eut lieu en 1146 aux bords de la Leythe et qui finit par la victoire de Géza II, roi de Hongrie, sur le prince Henri. Voici ce que nous y lisons à propos du commencement de la bataille: „Et les misérables Petchénègues et les vils Sicules qui, selon leur habitude, marchaient avant les brigades des Hongrois, furent tous comme les moutons devant les loups."<sup>8</sup>

Ces deux renseignements, les plus anciens et d'une authenticité indubitable, fournissent, si modestes qu'ils soient, une indication fort précieuse. Ils montrent, en effet, bien clairement que les Sicules étaient une tribu récemment associée aux Hongrois, car, comme on sait, c'étaient les tribus récemment associées et d'origine étrangère que les peuples organisés à la manière turque, comme l'était le peuple hongrois, envoyaient en avant dans le combat.<sup>9</sup> Tous ces peuples dédaignaient d'ailleurs passablement ces éléments nouvellement ralliés. Le prince avar Bayan envoya en Dalmatie les Koutourgours ralliés après coup et déclara qu'il le faisait exprès parce qu'il ne regrettait pas beaucoup leur perte éventuelle. Constantin Porphyrogénète rapporte que chez les Hongrois, ce sont les Kavars nouvellement ralliés qui combattent en première ligne. En ce qui concerne les Mongols, ils usèrent de violence pour pousser les Coumans au combat.

Les Petchénègues qui figurent avec les Sicules dans les documents cités ci-dessus, s'associèrent plus tard aux Hongrois et les Sicules étaient également un de ces peuples ralliés aux Hongrois à une époque récente. C'est pourquoi on les envoyait en première ligne au combat, leur confiant aussi la défense de la frontière. C'est pour la même raison qu'on parle d'eux avec une légère nuance de dédain.<sup>10</sup>

<sup>6</sup> „Bisseni atque Syculi vilissimi usque ad castrum regis absque vulnere fugierunt". Chronique Enluminée, ch. 68.

<sup>7</sup> V. Pauler, l. c.

<sup>8</sup> „Bisseni vero pessimi et Syculi vilissimi omnes pariter fugierunt sicut oves a lupis, qui more solito praeibant agmina Hungarorum."

<sup>9</sup> V. mon ouvrage: „A honfoglaló magyarság kialakulása" (La constitution des Hongrois de la conquête arpadienne), pp. 19—20.

<sup>10</sup> Les attributs *pessimi* et *vilissimi* se rapportent en premier lieu à leurs armements défectueux; cf. encore le nom de lieu *Bottal-ütő-bescnyő*

L'on ne saurait donc mettre en doute la relation du Notaire Anonyme et de la Chronique, selon laquelle les Sicules se rallièrent au peuple hongrois vers l'époque de la conquête du pays magyar (cf. Notaire Anonyme, chap. L., Kézai I. Livre IV. Chap. § 6).

Le Notaire Anonyme fournit d'ailleurs une donnée qui confirme notre thèse: aux chapitres 50 et 51 il remarque que les Sicules combattaient devant le front de l'armée hongroise. Cette coutume ancestrale subsista jusqu'à une date tardive: en 1499 encore, Uladislas II ordonne également que, si le Roi fait la guerre dans la direction Est, les Sicules constituent l'avant-garde pour l'aller et l'arrière-garde pour le retour.<sup>11</sup>

On peut donc établir que les Sicules sont une tribu étrangère qui s'était uni au peuple hongrois dès l'époque du paganisme magyar. Quant à savoir de quelle origine est ce peuple, examinons son nom. En effet, les noms de peuples, — comme je l'ai démontré dans mon ouvrage „A honfoglaló magyarság kialakulása” (La constitution des Hongrois de la conquête arpadienne), — conservent pour la plupart le souvenir de l'ancienne origine ethnique.

Je dois remarquer que le vocable *székely* (sicule) est naturellement un nom de peuple et non pas un vocable signifiant une profession comme „garde-frontière” ou quelque chose d'analogue, ainsi que M. Valentin Hóman l'a démontré d'une manière probante.

Pour ce qui est du nom de peuple *székely*, jusqu'ici on n'a réussi à le faire dériver sans difficulté d'aucune autre langue que le turc.

Impossible de l'expliquer par le hongrois *szék* „sedes”, car les „sièges” (nommés *szék*) ou districts sicules se sont constitués à une époque postérieure aux premières mentions du nom de *székely*. On ne peut non plus mettre le nom *székely* en rapport avec le mot hongrois *szék*, *szik* „natron; terrain sodique”; l'on pourrait penser, — d'aucuns l'ont fait — que le mot *szék*, *szik*, qui en hongrois signifie aussi „le meilleur” de quelque chose, muni du suffixe *-ly* est devenu nom de peuple. Cette explication ne se heurte à aucun obstacle phonétique ou morphologique; on trouve

(Le Pétchenègue-qui-frappe-avec-le-bâton) dans l'étude d'Emil Jakubovich: Magyar Nyelv, XVII (1921), pp. 119—120.

<sup>11</sup> Székely Oklevéltár (Recueil des chartes sicules), III. p. 139.

<sup>12</sup> Cf. Magyar Nyelv, XVII., pp. 99—100. — Ung. Jahrb. II, p. 22—24.



même chez les Turcs des noms de peuples de signification analogue. Toutefois je ne considère pas cette explication comme acceptable et cela pour la raison que le mot *székely* comme *appellatif* n'existe pas, et qu'un nom de ce genre ne saurait être intégré en aucun groupe correspondant des noms de tribu hongrois. Le seul nom de tribu d'origine hongroise est *Nyék*, mais l'histoire de son évolution sémantique est tout à fait différente. D'une manière générale, expliquer par le hongrois le nom de peuple *székely* est d'autant plus invraisemblable que, comme nous venons de voir, ce peuple est d'origine étrangère.

Les autres explications du nom de peuple *székely* sont scientifiquement si peu fondées qu'il est inutile de s'en occuper.

Il y a pourtant une explication de ce genre que je me vois obligé d'examiner pour la raison que, de toutes les étymologies proposées, c'est la plus répandue. Suivant celle-ci, le nom de *székely* serait en rapport avec le nom d'une tribu bulgare: *Esegel*. Le nom de cette tribu bulgare de la Volga figure dans la relation d'Ibn Rusta sur les Hongrois de Bachkirie et dans les textes apparentés. Ibn Rusta dit que „entre le pays des Pétchénergues et celui des Esegels est situé le premier territoire des Hongrois”. Ce nom, — que l'on peut lire aussi *esk(g)el*, *esek(g)el*, *isk(g)il*, *isik(g)il* et sous d'autres formes également, — est écrit de la même manière aussi chez Gardizī. Chez Al Bakrī il se rencontre déjà sous une forme défigurée: *ešk(e)l*, de même chez Abulfidā, dont la relation date des environs de 1300 et où l'on trouve la forme *(el)se(i)ke(i)k*.<sup>13</sup> On peut se demander, quelle est la leçon correcte de ce nom. Peut-être doit-on lire *eskil*, car un prince turk de ce nom (*᾽Ασκήλ*) est mentionné dans la Chronographie de Théophane et les noms de princes turcs dérivent souvent de noms de peuples.<sup>14</sup> Quoi qu'il en soit, il est sûr que ce vocable commence par une voyelle et, que par conséquent, il ne peut nullement être rapproché du nom *székely*.

L'explication exacte de ce nom est due à un turcologue hongrois, Joseph Th ú r y.<sup>15</sup>

Avant de faire connaître cette explication, il faut examiner les formes anciennes de ce nom. A propos des formes anciennes

<sup>13</sup> Je cite l'ouvrage manuscrit de Michel Kmoskó: „Góg és Magóg” (Gog et Magog).

<sup>14</sup> Voir mon ouvrage „A honfoglaláskori magyarság kialakulása”, p. 154.

<sup>15</sup> Erdélyi Múzeum (Musée de Transylvanie) XV. (1898), pp. 244 et ss.

du nom de peuple *székely*, je peux faire, en me servant des données recueillies par Emile Jakubovich, les constatations suivantes:

Du XI<sup>e</sup> siècle on ne possède aucun document. Notre première donnée, qui remonte aux environs de 1131, provient de l'acte de jugement du comte Sár; c'est le nom d'un serviteur chargé du transport du sel et qui s'appelle *Scichul*. C'est à une tradition de valeur au moins égale à ce document et datant indubitablement d'une époque antérieure que remonte le nom des Sicules, dans les monuments latins de Hongrie, à savoir *siculus*. (A ce propos il convient pourtant de remarquer que cette forme latine du nom pourrait être due aussi à l'influence d'une fausse identification du nom des „Székely” avec celui des „Siculi”, peuple de l'Italie du Sud). Ces deux témoignages anciens font conclure à la forme *szikül* en ancien hongrois. En outre, dès 1213 on rencontre dans le Registre de Várad une forme à *ë*: *Scecul villa* et dans le même document se trouve, en date de 1217, la forme *Sceculzaz*. En 1324 apparaît la forme *zekel*<sup>16</sup> dans le nom d'une commune du comitat de Tolna.

Ces formes peuvent régulièrement remonter à un ancien *szikil*.

C'est précisément par une forme turque *sikil* que Joseph Thúry a expliqué le nom en question. Le mot turc ne se trouve que dans une seule source, dans le dictionnaire tchagataï de Cheik Souleyman, mais on n'a aucune raison de mettre en doute son exactitude. La forme de ce vocable est *sikil*, et sa signification: „noble, d'origine et de race pures, d'origine distinguée, fils de princesse, fils de souverain, fils d'homme haut placé, prince”. J'ai déjà dit que cette explication du nom *székely* ne se heurte à aucune difficulté phonétique. Du point de vue sémantique, elle est, à plus forte raison encore, très acceptable, parce que le vocable turc susmentionné est indubitablement un nom de dignité. J'ai exposé à propos de l'explication des noms de tribus petchénègues<sup>17</sup> et j'ai prouvé par de nouveaux exemples dans mon ouvrage „A honfoglaló magyarság kialakulása” que les noms de peuples turcs sont à l'origine, au moins en partie, des noms de dignités. Sur la base de ce qui précède, on pourrait penser que le nom *székely* eût primitivement le sens d'„homme noble”. Je ne le crois pourtant pas, car un tel nom ne s'insérerait pas bien dans

<sup>16</sup> D. Csánki: Magyarország történelmi földrajza a Hunyadiak korában (Géographie historique de la Hongrie à l'époque des Hunyadi) III. p. 450.

<sup>17</sup> Ungarische Jahrbücher X (1930), pp. 27—34

le système des anciens noms de peuples turcs. Le vocable *székely* signifie ici „prince“, ou pour mieux dire, le nom de peuple signifia jadis „tribu du prince, peuple du prince“, il est donc analogue aux noms de peuples turcs comme „tribu du vice-roi“, „tribu du chef“, „tribu du ministre“, etc.

Cette explication est étayée aussi par le fait que chez les Sicules, dans les temps historiques, les fonctions de chef militaire et de justicier se transmettaient annuellement par voie de succession avec une alternance régulière des clans et des lignées. Il s'ensuit que l'institution de ces dignités était en étroite connexion avec la division en tribus. C'est ce qui se reflète aussi dans le nom de peuple *székely*.

Mais il y a encore un autre monument notable de l'antique passé sicule, conservé par la chronique et qui témoigne également en faveur de l'origine turque: c'est le terme *Csigla-mező*, dont le témoignage n'a pas été jusqu'ici apprécié à sa juste valeur. Suivant la chronique, c'est l'endroit où les Sicules se replièrent jusqu'à l'époque d'Árpád. Le nom de ce lieu a été expliqué par Joseph Thúry<sup>18</sup> et je pense que son explication est acceptable.

Les formes de ce nom sont traitées d'une manière précise et complète par Gombocz et Melich dans leur Dictionnaire Etymologique de la Langue Hongroise (*Etymologiai Szótár*), où les deux auteurs établissent que la forme primitive est *Csigla*, dont est sortie régulièrement la forme *Csigle* figurant chez Kézai, de même que de la forme *dinya* est sortie *dinnye*, ou de *misa* — *mise*. La forme *Csiglád*, attestée dans les chroniques de Dubnic et de Bude, est également une formation régulière, analogue aux formations comme *apród*, *szád*, *Abád*. On peut ranger dans cette catégorie aussi le nom de localité *Csög*, commune au comitat de Veszprém, dont le nom figure, en 1340, sous la forme de *Chigla* (lisez: *Csigla*). L'évolution *Csigla* > *Csigle* > *Csög* > *Csög* est parfaitement régulière en hongrois.

La forme primitive du nom est donc *Csigla*. Elle remonte au vocable turc *čiy* que l'on connaît en osmanli et dans la langue tchagataï;<sup>19</sup> sa signification est „digue élevée, haute palissade tressée de joncs et de roseaux, natte tendue devant l'entrée de la tente, grosse masse de neige, avalanche“.<sup>20</sup> Le suffixe *-la* est

<sup>18</sup> Erdélyi Múzeum XV. 1898. pp. 206 et ss.

<sup>19</sup> Le vocable de Kazan (Bálint) *čik* „bord, limite“ etc. n'a rien à voir avec cette étymologie. — Cf. Géza Fehér: Les monuments de la culture protobulgare. *Archaeologia Hungarica*, VII, 26.

<sup>20</sup> Radloff, Ahmed Vefik pacha, Cheik Souleyman.

en turc un suffixe dénominal servant à la formation de noms de lieux, cf. couman *bor* „vin” — *borla* „vignoble”, osmanli *tuz* „sel” — *tuzla* „gisement de sel”, osmanli *qum* „sable” — *Qumla* (nom de lieu) „endroit sableux”. Donc en turc, le mot *čïyla* signifie: „emplacement de digue”.

Quand on connaît le grand soin que les peuples organisés à la manière turque, comme par exemple les Avars, les Bulgares, les Hongrois, ont apporté à la défense des frontières<sup>21</sup> et que l'on sait que dans les chroniques hongroises le mot *csigla* signifie l'endroit où, craignant les nations occidentales, les Sicules, ayant changé même de nom, se sont repliés (Kézai: ... qui timentes occidentis nationes in campo Chigle usque Arpad permanserunt, qui se ibi non Hunos, sed Zakulos vocaverunt”), on ne saurait mettre en doute l'exactitude de l'explication de Thúry. C'est donc une autre trace qui renvoie à l'origine turque. On pourrait pourtant songer à soulever deux objections. D'abord on pourrait dire que le mot *csigla* est un vocable hongrois éventuellement d'origine turque et qui n'est pas noté dans d'autres sources; ensuite, il serait possible d'objecter qu'un dérivé en *-la* du vocable turc *čïy* n'est pas documenté dans les sources turques. Quant à la première objection, il suffit de dire que, quoique en hongrois il n'y ait pas un mot pareil, on peut très bien supposer, en considération des rapports siculo-hongrois, qu'un vocable conservé par la tradition sicule fût employé en Hongrie comme nom de lieu. Pour ce qui est de la seconde objection, nous nous bornons à remarquer que, malheureusement, même les noms des notions les plus importantes des antiquités turques ne sont attestés qu'en fort peu de cas, et que le vocable *čïyla* — pour ne pas figurer dans des sources turques — n'en est pas moins une formation claire et régulière.

L'origine turque des Sicules est prouvée par d'autres faits encore. En premier lieu, il faut rappeler à ce propos que les Sicules ont une organisation de tribus analogue à celle des peuples turcs et que, tout comme les autres tribus hongroises d'origine turque, ils s'étaient joints aux Hongrois comme un élément ethnique indépendant. Un autre indice de leur origine turque est le fait que les Sicules, de même que les Petchénègues, sont un peuple de guerriers, combattant avec l'arc.<sup>22</sup> En outre, chez les

<sup>21</sup> Fehér: op. cit. pp. 8 et ss.

<sup>22</sup> Schünemann: Ung. Jahrb. V. 1925. pp. 446—47.

Sicules, comme chez les autres peuples turcs (p. e. les Turks, les Coumans) il existait l'institution des dignités héréditaires.<sup>23</sup>

Voilà ce que je puis dire de l'origine des Sicules. De tout cela on pourrait tirer la conclusion suivante: l'interprétation scientifique des données actuellement connues ne laisse entrevoir qu'une seule hypothèse: celle que les Sicules sont d'origine turque. Il s'ensuit que toute théorie, qui, quoique fondée sur les mêmes données, envisagerait une autre solution, serait inadmissible.

Je dois encore dire quelques mots du problème des relations qu'il y a entre les Sicules et les Huns. Quel est le fondement historique de la tradition, conservée dans les légendes et les chroniques, selon laquelle les Sicules seraient les descendants des Huns? Cette question doit être jugée de la même manière que les liens hungaro-hunniques.<sup>24</sup> Les Hongrois, de même que les Sicules, sont issus de ce vaste groupe de peuples turcs dont le souverain le plus puissant fut Attila, et le peuple le plus puissant, les Huns. Ces peuples ont naturellement conservé pendant un certain temps le souvenir de leur appartenance à Attila et aux Huns. Une tout autre question est cependant celle des légendes hunniques des Hongroises et des Sicules et l'histoire du développement de leur Chronique Hunnique. Selon une conception singulière et indubitablement erronée, le noyau et le fond même de la tradition hunnique des Hongrois et des Sicules serait d'origine étrangère. On doit cependant considérer les choses non avec nos yeux, mais avec ceux des Hongrois et des Sicules de l'époque de la conquête arpadienne, qui étaient séparés de l'époque d'Attila par un intervalle beaucoup plus bref que nous-mêmes, et que tous les liens de leur curiosité historique attachaient aux peuples turcs. Comment pourrait-on admettre que le souvenir d'Attila, si bien conservé dans la tradition occidentale, ne se fût perpétué d'aucune manière chez un peuple oriental, le peuple d'Attila lui-même?

Au VIII<sup>e</sup> siècle, les Bulgares se souviennent encore d'Irnik, fils d'Attila; il est tout à fait naturel que chez les Hongrois et chez les Sicules le souvenir d'Attila et des Huns ait existé encore au IX<sup>e</sup> siècle, en premier lieu peut-être dans la tradition des familles régnantes.

\*

<sup>23</sup> Thomsen: Inscription de l'Orkhon, p. 59; Pauler: A Magyar Nemzet Története Szent Istvánig (Histoire de la nation hongroise jusqu'à saint Etienne). p. 127.

<sup>24</sup> V. mon ouvrage sur la Constitution des Hongrois, pp. 216—20.

Quant à la question de savoir de quel peuple turc descendent les Sicules, j'ai l'impression que les données qui sont à notre disposition, ne nous permettent pas d'y donner une réponse absolument sûre. Ce qui me paraît le plus vraisemblable, c'est que les Sicules sont une tribus des Kavars.

C'est le peuple turc dont on sait sûrement qu'il s'est joint aux Hongrois aux environs de l'époque de la conquête du pays magyar. Cette union semble s'être déroulée en deux étapes. La première — sur laquelle nous sommes renseignés par Constantin Porphyrogénète<sup>25</sup> et par Anonymus,<sup>26</sup> et à l'occasion de laquelle les Kavars avaient déjà appris la langue hongroise, — eut encore lieu dans la Russie Méridionale. Après cette jonction, au point de vue politique et militaire, les Kavars se trouvaient avec les Hongrois en une liaison plutôt lâche. On sait que chez les peuples organisés à la manière turque les différentes tribus sont indépendantes à tel point qu'elles n'ont même pas un prince commun. Combien ces Kavars étaient indépendants à l'intérieur de l'alliance des tribus hongroises, c'est ce qui ressort clairement d'une donnée des Annales d'Admont, document remarquable et éloquent qui se réfère à l'an 881: „Primum bellum cum Vngaris ad Weniam. Secundum bellum cum Cowaris ad Culmite." Selon ce témoignage, les Kavars paraissent avoir eu une indépendance qui n'était comparable à celle d'aucune autre tribu hongroise. C'est ce qui fait comprendre que les Kazars de Mén Marót, qui, naturellement, étaient identiques à une partie des Kavars, vivaient déjà aux alentours de 890 en Hongrie<sup>27</sup> comme un peuple distinct, que les Hongrois devaient soumettre à leurs domination. Les Sicules, suivant le Notaire Anonyme, vivaient à proximité des Kazars de Bihar, et je ne tiens pas pour impossible qu'ils aient été une tribu indépendante de ces Kazars-Kavars. Lors de la conquête arpadienne, elle paraît s'être jointe pour une seconde fois aux Hongrois, tout comme les Kazars-Kavars de Mén Marót se rallièrent en Hongrie de nouveau à l'alliance des tribus hongroises.

Quand on connaît les coutumes de la formation des peuples organisés à la manière turque, on ne peut voir rien d'extraordinaire dans une double union de ce genre.

Ainsi s'expliquerait la tradition affirmant que les Sicules habitaient la Hongrie depuis plus longtemps que les Hongrois. „De

<sup>25</sup> De adm. imp. C. XXXIX.

<sup>26</sup> Chap. X (Anonymus désigne les Kabars du nom de Coumans).

<sup>27</sup> Le Notaire Anonyme, Chap. XI.

cette tradition il ressort à l'évidence que, au XI-e siècle, les Sicules étaient considérés comme les habitants de la Hongrie avant la conquête arpadienne et comme le peuple d'Attila. Cette idée n'a pu se former sans aucun fondement. Nul n'a jamais appelé habitants autochtones les Petchénègues, les Bulgares, les Coumans qui s'établirent en Hongrie depuis la fin du X-e siècle," écrit Valentin Hóman.<sup>28</sup>

Il y aurait encore une autre preuve, malheureusement pas tout à fait convaincante non plus, à l'appui de l'origine kavare des Sicules. Elle a été formulée par M. Désiré Pais dans la note intitulée „Székelyek" (Sicules) de sa traduction hongroise du Notaire Anonyme (Magyar Anonymus), dans les termes suivants: „A côté des Kozars de Bihar et des Coumans d'Edömén qui figurent chez Anonymus, on peut également voir aussi dans les Sicules un des clans des Kavars ayant participé à la conquête du pays. En raison de leurs rapports avec les *Kun-s*: *chun-s*: *hun-s* d'Edömén, Anonymus les considère comme le peuple d'Attila, et la Chronique Hunnique, comme les descendants d'Edömén—Csaba—Attila". (Cette opinion doit être légèrement modifiée: selon la Chronique Hunnique, les Sicules sont les débris des peuples hunns, Edömén est le fils de Csaba et le petit-fils d'Attila, mais ce n'est pas de lui que descendent les Sicules; son nom figure tout simplement à côté de la mention des Sicules). La base de l'explication de M. Désiré Pais est la supposition que le nom „kun" (couman), par lequel le Notaire Anonyme désigne les Kavars, ne soit pas l'invention du chroniqueur, mais bien le nom que portait réellement le peuple kavars ou une de ses parties. Et puisque le nom „kun" est identique au nom „hun", selon cette théorie on peut supposer que la tradition formulée dans la chronique laisse entrevoir des rapports coumano-sicules, c'est-à-dire kavars-sicules.

Cette preuve, je l'interpréteraient autrement. Je renoncerais à la théorie *hun = kun = kavars*, qui peut être exacte mais qui n'en a pas moins un caractère très hypothétique; j'insisterais plutôt sur le fait que selon la Chronique Hunnique, Edömén et les Sicules sont de la même origine. Or, quant à Edömén, on sait sûrement qu'il était un Kavars.<sup>29</sup> Il s'en suivrait que les Sicules pourraient également être des Kavars.

L'objection selon laquelle les Sicules ne pourraient être des

<sup>28</sup> Magyar Történet (Histoire Hongroise) I, p. 124.

<sup>29</sup> Je me suis occupé de cette question avec plus d'ampleur dans mon ouvrage consacré à la Constitution des Hongrois, pp. 238—40.

Kavars parce que le Notaire Anonyme appelle ceux-ci Coumans et Kazars, ne saurait être prise en considération. Les mouvements survenus au cours des transformations des éléments ethniques turcs, de même que le sort des noms de peuples sont des phénomènes extrêmement complexes, et on ne pourrait demander au Notaire Anonyme de fournir là-dessus, plusieurs siècles après les événements respectifs, des renseignements conformes à nos exigences scientifiques.

Il se peut cependant que les Sicules ne soient pas des Kavars, mais une autre tribu turque quelconque, p. e. celle des Avars.

En 1898 Joseph Thúry, peut-être sous l'influence d'Armin Vámbéry,<sup>30</sup> avait amplement exposé l'idée que les Sicules étaient d'origine avare.<sup>31</sup>

Pour la démonstration de cette thèse, le point de départ<sup>32</sup> de Thúry est le fait que les Sicules immigrèrent en Transylvanie du territoire de la Hongrie proprement dite, car: a) c'est ce que prouvent toutes nos chroniques, b) la langue des Sicules est, dans son ensemble, identique à la langue hongroise, c) la présence de Sicules en Hongrie est connue beaucoup plus tôt que leur présence en Transylvanie. Ce point de départ n'est pas assez solide, et aucune des preuves alléguées n'est péremptoire; a) Anonymus situe les Sicules aux environs de la région de Bihar, Kézai ne définit pas leur habitat primitif, et quant à la Chronique Enluminée, elle le situe au Csíglamező (en Transylvanie); b) la concordance de la langue sicule avec le hongrois peut être, en elle-même, expliquée de diverses manières; c) il est vrai que la présence des Sicules en Hongrie nous est connue antérieurement à leur présence en Transylvanie, mais cela ne prouve rien de certain, car il s'agit là d'un moment déjà fort éloigné de l'époque qui entre en considération à propos de l'origine et de la formation du peuple sicule. Mais ce point de départ n'a pas autant d'importance que les éléments suivants de la démonstration.

Le premier point essentiel de l'argumentation de Thúry est le fait que les noms de lieux de la région des Sicules (Székelyföld) montrent des concordances remarquables avec les noms de lieux de certaines régions de la Hongrie: „93 noms du Pays Sicule se rencontrent 194 fois sur le territoire de la Hongrie, notamment

<sup>30</sup> A magyarság keletkezése és gyarapodása (Les origines et l'accroissement du peuple hongrois) 1895. pp. 214—15.

<sup>31</sup> A székelyek eredete (L'origine des Sicules) Erdélyi Múzeum (Musée de Transylvanie) XVI. (1899).

<sup>32</sup> Erdélyi Múzeum XV. p. 87.



126 fois y compris la Transdanubie et les comitats de Pozsony et de Nyitra, et 68 fois dans les régions situées au-delà de la Tisza, entre le Szamos, le Maros, la Tisza et la Transylvanie. Dans la première région les noms de lieux sicules sont les plus nombreux dans les comitats de Zala (21), Veszprém (16), Baranya (14) et Vas (12) et quant à la seconde zone, dans les comitats de Bihar (16), Szatmár (13), Szilágy (11) et Arad (10).<sup>33</sup>

Le deuxième point important de l'argumentation de Thúry consiste en ce qu'à son avis les endroits de Hongrie où les noms de lieux sicules sont „les plus nombreux”, c'est-à-dire certaines parties de la Transdanubie, ainsi que la région située entre le Szamos, le Maros, la Tisza et la Transylvanie, étaient habités par des Avars à l'époque de la conquête du pays, et dès lors on arrive à la conclusion même: les Sicules sont donc d'origine avare.<sup>34</sup>

Les concordances des noms de lieux de Siculie et de Hongrie ne sont vraiment pas indifférentes au point de vue du problème sicule; des concordances telles que *Pozsony*, *Zobor*, *Moson*, *Ráb(a)* sont, en tout cas, fort significatives. On ne saurait guère affirmer que Thúry ait arbitrairement rapproché ces noms de lieux. Néanmoins son argumentation ne peut être acceptée pour la raison que de telles concordances de noms de lieux se retrouvent même là où ce fait n'est motivé par aucune liaison ethnique particulière. Pour ce qui du comitat de Heves, par exemple, le répertoire de Csánki y atteste des communes du nom de *Abád*, *Álcsi*, *Bő*, *Dorog*, *Erk*, *Györk*, *Keve*, *Kömlő*, *Kürt*, *Laak*, *Mak*, *Örs*, *Pós*, *Tar(csa)*, *Tárkány*, *Bene*, *Pata*, et tous ces noms se retrouvent aussi dans le comitat de Komárom. Si l'on examine tous les noms sicules de communes, de cours d'eau, de montagnes et de sentiers, — comme le fait Thúry, — il est hors de doute que dans n'importe quel comitat de Hongrie on rencontre des noms identiques à ceux-là et cependant on ne saurait fonder sur ces concordances des conclusions historiques. Les concordances des noms de lieux de Siculie et de Hongrie ne sont pas de nature à servir de base solide pour les recherches concernant le problème sicule.

L'autre élément principal du raisonnement de Thúry pourrait également soulever quelques difficultés. On ne peut prouver qu'à l'époque de la conquête du pays hongrois des Avars aient habité précisément dans les territoires en question. Thúry va

<sup>33</sup> Erdélyi Múzeum XV, p. 157—58.

<sup>34</sup> Erdélyi Múzeum XV, pp. 200 et ss.

jusqu'à penser qu'à cette époque le nombre des Avars établis en Hongrie atteignait celui des conquérants hongrois, s'il ne lui était même supérieur.

Que des Avars aient habité au IX-e siècle en Pannonie, c'est ce dont nul ne doute, car ils sont mentionnés par des sources historiques dignes de toute confiance (Einhard et d'autres). Mais qu'ils aient habité à l'époque de la conquête du pays hongrois dans chacun des endroits de la Transdanubie ainsi que dans les comitats de Nyitra et de Pozsony où il existe des noms de localités sicules, c'est ce que l'on ne peut prouver et qui est même tout à fait invraisemblable; dans les sources invoquées par Thúry on ne trouve d'indications géographiques précises que dans un seul cas, notamment chez Einhard qui dit qu'en 805 le prince avar chrétien Théodore demanda à Charlemagne pour les Avars menacés par les Slaves un territoire entre Sabarie et Carnuntum, c'est-à-dire dans les comitats de Vas, Sopron et Moson. A part cela, seule la „*Conversio Baguariorum et Carantanorum*” mentionne un territoire avar situé entre la rivière Rába et le lac Balaton.<sup>36</sup> Que des fragments du peuple avar aient habité ailleurs aussi en Transdanubie et dans la Haute-Hongrie, on peut le supposer, mais à ce sujet on ne peut rien dire qui soit scientifiquement assuré. Du reste, les Avars de Pannonie ne devaient pas être très nombreux, puisqu'ils furent refoulés même par les Slaves. Il ne faut pas non plus perdre de vue le fait que ces Avars commençaient déjà à se convertir au christianisme, ce qui a certainement facilité le processus d'amalgamation avec les peuples environnants. Si les Hongrois conquérants avaient trouvé en Transdanubie des débris considérables du peuple avar, les sources relatives à la conquête en feraient certainement mention et on en retrouverait les traces soit dans les noms de lieux, soit dans les monuments de l'ancien hongrois.

L'on ne peut donc prouver qu'en Transdanubie et dans la Haute-Hongrie des Avars aient habité tous les endroits où se trouvent des noms de lieux sicules; à l'époque de la conquête du pays hongrois, en Transdanubie il y avait encore des Avars, mais peu nombreux et probablement pour la plupart déjà assimilés aux Slaves voisins.

L'autre territoire des Avars, selon Thúry, aurait été la

<sup>35</sup> Erdélyi Múzeum XV, p. 247.

<sup>36</sup> A Magyar Honfoglalás Kútfoi (Sources relatives à la Conquête Arpa-  
dienne) p. 307.

région située entre les rivières Tisza, Szamos, Maros et la Transylvanie. Thúry essaye de le prouver surtout au moyen de deux documents: 1. selon Einhard, en 796 les Avars menacés par Pépin se réfugièrent au-delà de la Tisza; 2. „ces Avars habitant au delà de la Tisza sont mentionnés au milieu du IX-e siècle par le géographe Guido de Ravenne“.

A ce deuxième point il nous faut ajouter deux observations: la première n'a pas d'importance actuellement, à savoir que le Géographe de Ravenne et Guido sont deux personnes différentes (Guido est l'auteur d'un résumé des travaux du Géographe); plus importante est l'autre remarque, à savoir que le Géographe a écrit son ouvrage aux environs non de 850, mais de 680 et que, par conséquent, il ne pouvait parler des Avars chassés par Pépin au-delà de la Tisza, puisqu'il avait vécu cent an avant Pépin.

Il s'ensuit que le renseignement du Géographe doit être placé en premier lieu; selon cet auteur, vers 700 des Avars vivaient en Dacie, sur la terre arrosée par les rivières *Tisia*, *Tibisia*, *Drica*, *Marisia*, *Arine*, *Gilpit*, *Gresia* („... Datia prima et secunda, quae et Gipidia appellatur, ubi modo Uni qui et Avari inhabitant.“).<sup>37</sup> Cette donnée ne fournit rien d'essentiel à la démonstration de Thúry; qu'au-delà de la Tisza, — disons entre 650 et 700, — des Avars aient habité, c'est ce qu'on admettait depuis longtemps sur la base des sources historiques parlant des Avars, mais qui sait si deux cents ans plus tard, à l'époque de la conquête du pays hongrois, ils étaient toujours dans ce territoire? Pour ma part je ne crois pas qu'ils fussent restés, pour le moins en nombre considérable, car on n'y trouve aucune trace d'eux.

Indépendamment des Avars du Géographe de Ravenne il y a les Avars de Pépin qui se réfugièrent en 796 au-delà de la Tisza, mais qu'ils y soient restés, personne ne le dit, — comme nous l'avons vu, — et il n'en est demeuré aucun vestige.

Mais l'argumentation de Thúry a encore un grand défaut: les noms de lieux avars qu'il cite à l'appui, ne sont guère d'origine avare. Essayons donc d'examiner de plus près cette démonstration à l'aide des noms de lieux. Selon Thúry les Avars aussi sont des Turcs, donc, parmi les noms de lieux prouvant leur habitat et leur migration, il devrait y avoir un groupe turc nettement déterminé. Au début, Thúry ne se préoccupa nullement de cette pensée; plus tard, Sebestyén ayant soulevé une objection à ce sujet, il examina l'affaire et dans l'article de

<sup>37</sup> Ed. Pinder et Parthey, pp. 202, 204.

polémique<sup>38</sup> qu'il adressa contre Sebestyén, il démontra l'origine turque de quinze noms sur plus de quatre-vingt-dix, mais parmi ces quinze explications il n'y a aucune qui soit acceptable: les concordances se ramènent simplement à un rapprochement entre des noms de lieux sicules et les noms de lieux, analogues des territoires habités par des Turcs et des noms communs turcs, sans aucune explication concernant l'origine et l'historique des noms en question. Dans cinq cas sur quinze, il y a, en outre, de graves difficultés phonétiques.

Les deux preuves principales de Thúry qui viennent d'être discutées, devant être écartées, ses preuves secondaires ne peuvent pas être prises en considération.<sup>39</sup> Comme troisième preuve, Thúry mentionne que „l'histoire des Huns et Avars se poursuit, sans une interruption d'une année, dans l'histoire des Sicules“, car, selon la tradition nationale, les Sicules sont des Huns, et ce nom désigne les Avars. Une quatrième preuve serait le nom de lieu *Baján* qui correspondrait au nom du khagan avar *Bajan*; on le rencontre dans les comitats de Vas et de Sopron; „dans le comitat d'Ung... il existe également une localité du nom de *Bajánháza* dans le voisinage de *Botfalva* et de *Lukaháza*, localités dont le nom est analogue aux noms de Sicules“. A ce propos on peut faire remarquer que *Botfalva* et *Lukaháza* ne sont guère attribuables à l'époque avar; *Baj*, *Bajka*, *Vajk*, *Baja*, *Bajon*, *Baján*, *Bajcs* sont des noms hongrois de lieux et de personnes, qui sont tous en rapport avec le vocable turc *bai*: „riche, maître, seigneur“ et c'est de ce mot que dérive aussi le mot *Bajan*, nom d'un prince avar, mais la source des noms hongrois ci-dessus indiqués n'est pas ce nom de prince, mais un mot turc pénétré plus tard en Hongrie.<sup>40</sup> La cinquième preuve de Thúry est le nom *Csigla*, la sixième, le nom *székely*; Thúry a réussi à démontrer l'origine turque de ces noms, mais ce qui est turc, n'est pas encore avar. J'ai d'ailleurs amplement examiné plus haut l'explication des deux derniers noms.

En somme, Thúry n'a pas réussi à prouver l'origine avar des Sicules.

La théorie de l'origine hongroise des Sicules est, aujourd'hui

<sup>38</sup> Még egyszer a székelyek eredetéről (Encore une fois sur l'origine des Sicules). Erdélyi Múzeum, XVI, pp. 271—74.

<sup>39</sup> Erdélyi Múzeum, XV, pp. 204 et ss.

<sup>40</sup> Gombocz: Árpádkori török személyneveink (Nos noms de personnes de l'époque arpadienne) p. 45.

même, assez répandue. Lancée d'abord par Engel<sup>41</sup> cette idée a été, depuis, reprise par bien des représentants de la science hongroise. A l'avis d'Engel, les Sicules sont des Hongrois d'Etelköz (zurückgelassene Ungrische Wächter) réfugiés en Transylvanie devant la menace bulgare-péchénoise. Cette idée, du moins sous cette forme. — comme tant d'autres idées relatives à la solution du problème sicule, — n'est qu'une hypothèse gratuite qui n'est fondée sur rien de certain.

C'est sur une autre base et avec plus d'insistance que Paul Hunfalvy a soutenu la théorie de l'origine hongroise des Sicules. Selon lui, les Sicules furent établis par les rois arpadiens aux frontières orientales de la Transylvanie comme székely-s, c'est-à-dire comme garde-frontières.<sup>42</sup> Il a développé sa théorie avec plus d'ampleur dans son ouvrage intitulé „A székelyek. Felelet a székelyek scytho-hun eredetüségére” (Les Sicules. Réponse à la thèse de l'origine scytho-hunnique des Sicules, 1880). Dans cet ouvrage où il soutient une polémique avec Jean Nagy et Farkas Deák, il souligne en premier lieu l'importance du témoignage de la langue, puis il examine les particularités des dialectes sicules et arrive à la conclusion (pp. 27, 63) que la langue sicule est identique à la langue hongroise, „car même les vocables ou les formes archaïques les plus singuliers et les plus remarquables des Sicules se retrouvent çà et là dans les différents dialectes hongrois”. „Le témoignage de la langue nous fait donc voir que, quant à son origine, le peuple sicule est identique avec le grand peuple hongrois. Il s'ensuit absolument que c'est du grand peuple hongrois que le petit peuple sicule s'était détaché.” Hunfalvy énumère ensuite ses preuves historiques. Il souligne (p. 37) que les légendes et les chroniques ignorent qu'à l'époque de saint Etienne des Sicules aient habité en Transylvanie. On n'entend pas non plus parler de Sicules dans les temps postérieurs, pas plus que dans l'histoire des guerres orientales de saint Ladislas. Puis, c'est par l'explication des données historiques datant du XIIIe siècle et même des époques plus récentes que Hunfalvy essaie d'éclaircir le problème. Sa conclusion (pp. 62—63) est la suivante: Les Sicules de Transylvanie n'apparaissent qu'au début du XIIIe siècle, ils s'y étaient donc établis au courant du XIIe siècle; ils s'installèrent sur des terres domaniales appartenant à la couronne et constituèrent peu

<sup>41</sup> Gesch. d. Ungarischen Reichs, I. 1797, p. 281.

<sup>42</sup> Magyarország Ethnographiája (Ethnographie de la Hongrie), 1876, p. 379.

à peu, avec l'autorisation du roi, des districts de plus en plus nombreux; dans leur organisation sociale se remarque l'institution des „lófő"-s, dans lesquels on peut présumer des chefs colonisateurs analogues aux „soltész" et „kenéz" (kénézes). Quant au problème ethnique, Hunfalvy le tranche de la manière suivante (p. 52): „L'ensemble de la population sicule . . . s'est formé de peuples d'origine diverse, à savoir de Hongrois, qui constituent la grande majorité, de Slaves anciens, c'est-à-dire antérieurement établis en Transylvanie et de Slaves immigrés plus tard (russes, polonais, bulgares); en outre de Petchénègues, de Valaques et de „hôtes" (en hongrois: *vendégek*), c'est-à-dire d'immigrants allemands. La population hétérogène devint cependant hongroise au point de vue national, et sicule, au point de vue social et politique, grâce à l'action assimilatrice du temps." S'il y a des idées admissibles dans la démonstration de Hunfalvy, — pourtant il me paraît que sa thèse est, pour une bonne partie, périmée,<sup>43</sup> — elles se rapportent pourtant à des époques dont le témoignage ne peut entrer en ligne de compte à propos de l'origine des Sicules. Celle-ci est une question à part, l'histoire de leur établissement ultérieur, de leur développement et de leur constitution raciale en est une autre. Et quant au point de départ et à la preuve principale qu'elle invoque, à savoir que la langue des Sicules ne diffère en rien de celle des Hongrois, donc les Sicules sont d'origine hongroise, la thèse de Hunfalvy a à peu près la même valeur que si quelqu'un voulait conclure de la langue hongroise des Jazyges et Coumans d'aujourd'hui de l'Alföld sur l'origine de ces peuples.

La théorie de Hunfalvy eut une grande influence et fut professée aussi par Henri Marczali. En 1881,<sup>44</sup> Marczali qualifie la population sicule de „colonie hongroise"; en 1896,<sup>45</sup> il suppose que parmi les premiers Sicules, outre les Hongrois, il y avait aussi quelques éléments petchénègues, mais en 1911<sup>46</sup> il considère de nouveau les Sicules comme de purs Hongrois.

Nous avons vu plus haut que nos documents contredisent absolument la théorie de l'origine hongroise des Sicules.

Quant aux théories sur l'origine petchénègue, bulgare, gépide, roumaine, etc. des Sicules, je ne m'en occuperai pas; ce ne sont là que des hypothèses dénuées de tout fondement qu'il est impossible

<sup>43</sup> Cf. Hóman: Magyar Nyelv. XVII, p. 90 et ss. — Ung. Jahrb. II, 10.

<sup>44</sup> Budapesti Szemle (Revue de Budapest) XXV, p. 138.

<sup>45</sup> Millenáris Történet (Histoire de la Hongrie), II, pp. 169—70.

<sup>46</sup> Magyar Történet. Műveltség Könyvtára (Histoire Hongroise, dans le recueil „Bibliothèque de la Culture"), p. 92.

de rendre vraisemblables et qui d'ailleurs, en général, n'ont pas pris racine.

\*

Examinons maintenant ce que disent les noms des clans et des lignées sicules au sujet des anciennes relations ethniques des Sicules. Ces noms nous ont été conservés dans des documents datant du XVe et du XVIe siècles, sous une forme telle que l'authenticité de ces mentions ne souffre aucun doute.

Pour ce qui est des documents relatifs à l'organisation des Sicules en clans, ils ont été recueillis par Jean Connert, dans son ouvrage intitulé „A székelyek intézményei” (Les institutions des Sicules, pp. 5 et ss.). La première mention de cette organisation date de 1427. Selon cette donnée la ville de Torjavására (district de Kézdi-szék) est partagée, par rapport à certaines prestations, en cinq clans.<sup>47</sup> En 1548, il est fait mention, également dans le district de Kézdi-szék, du clan *Jenew* et (d'une manière erronée) du clan *Bessenyew*.<sup>48</sup> Dans une charte datant également de 1548 figure le nom de lignée *Besenyő: ad Ramum Bessenijew ag*.<sup>49</sup>

Dans le district de Maros-szék se rencontrent en 1497 le clan Halom et sa lignée Péter („in genere halom in linea pether”),<sup>50</sup> en 1499, le clan Örlöc et sa lignée Szováth („de genere Ewrlvcz et linea Zouath”),<sup>51</sup> le clan Meggyes et sa lignée Kürt („in genere Medgyes, in linea Kywrth”),<sup>52</sup> en 1538, le clan Meggyes et ses lignées Dudar et Kürt, ainsi que la lignée Náznán du clan Halom.<sup>53</sup> Mais particulièrement précieux sont les registres renfermant les noms de tous les clans et lignées du district de Maros-szék.

En date de 1548 il nous est resté une liste contenant l'ordre de roulement des clans et lignées pour les fonctions de chef militaire et de juge. Dans cette liste se trouvent les noms de 24 lignées et en conséquence la liste vaut pour 24 ans. Puisqu'il y est fait mention de deux localités du district de Maros-szék: Akosfalva et Vaja, la liste ne peut se rapporter qu'au district de Maros szék. (Cette conclusion sera vérifiée d'ailleurs par un autre monument.) Cette liste a été publiée d'après l'original conservé à la bibliothèque du collège unitaire de Kolozsvár, par Charles Szabó, dans le volume II du Székely Oklevéltár (Recueil de chartes sicules). Avant lui,

<sup>47</sup> Székely Oklevéltár (Recueil de chartes sicules) I, pp. 122—23.

<sup>48</sup> Székely Oklevéltár III, p. 289.

<sup>49</sup> Székely Oklevéltár III, p. 294.

<sup>50</sup> Székely Oklevéltár III, p. 129.

<sup>51</sup> Székely Oklevéltár I, p. 291.

<sup>52</sup> Székely Oklevéltár I, p. 288.

<sup>53</sup> Székely Oklevéltár II, p. 48.

elle a été publiée par Jean-Christian Engel, François Kállay et Etienne Nagy-Ajtai Kovács (Charles Szabó: Székely Oklevéltár, II, pp. 78—79).

Une variante de cette liste a été conservée aussi dans un manuscrit de Vienne du XVIII<sup>e</sup> siècle (collection de Kollár). Elle a été publiée par Louis Szádeczky, dans le volume V du Székely Oklevéltár, (pp. 66—68; abréviation: Kollár I). Il a été conservé sans date dans le livre manuscrit de Kollár, aux Archives Impériales de Vienne, une notice, — datant, selon Charles Szabó, de la première moitié du XVI<sup>e</sup> siècle, — qui contient la liste des clans, des lignées et des districts sicules. Publiée par Kovachich, puis par Charles Szabó, dans le volume II du Székely Oklevéltár. (Ch. Szabó: Székely Oklevéltár, II, pp. 80—81; désignation abrégée: Kollár II.) Une quatrième liste qui énumère les clans, les lignées et les membres de celles-ci ayant assumé de 1491 à 1514, la dignité de grand chef militaire et de grand justicier, a été publiée par Charles Szabó dans le tome II du Székely Oklevéltár (II. pp. 139—143); Charles Szabó fait à ce sujet la remarque suivante: „L'original, sur parchemin, se trouve aux archives de la famille des comtes Révay à Kolozsvár. Au verso est noté par une autre main, dans une écriture attestant la fin du XVI<sup>e</sup> siècle: „Az Sczitiijából be yeot zekeliyeoknek Eleijreol valo ijjecces.” (Note sur les ancêtres des Székelyes venus de Scythie). — Sur l'original qui fut découvert en 1868, à l'occasion de la première réunion en province de la Société Historique Hongroise, le comte Nicolas Lázár a fait, d'après ma copie, une publication munie de notes précieuses concernant les fonctionnaires supérieurs et les familles du district Marosszék figurant dans cette liste, v. Századok (Siècles, revue d'histoire) II-e année, 1868, pp. 673—692.” Dernièrement, un nouveau manuscrit de cette liste a été trouvé à Székelyudvarhely et mis à ma disposition par Emeric Lukinich. Ce manuscrit, à en juger d'après l'écriture, est nettement une nouvelle copie soit de l'original, soit d'une copie plus ancienne. La date qu'il porte est digne de mention: au lieu de la date „ezer ot zaz hotwen het” que porte l'exemplaire de Kolozsvár, on y lit comme date: „Ezer öt száz hetven hét”. Etant donné que dans l'exemplaire de Kolozsvár le nom de nombre öt (cinq) est écrit aussi en un autre endroit sous la forme *hot* (loc. cit. p. 140: *Ezer nijg zaz kijlencwen nijgben*, puis: „*Ezer nieg zaz kijlencwen hot ezttendoben*” — en 1494, puis: en l'an 1495), il n'est pas nécessaire de corriger la forme *hotwen* (c. à. d. *ötven*) ‚cinquante’ en *hetven* ‚soixante-dix’. Les formes des noms figurant dans la copie de Székelyudvarhely sont, parfois, fort remarquables, comme on va le voir bientôt. — Voilà donc les documents concernant le district de Maros-szék.

Au XV<sup>e</sup> siècle, le district de Kászon-szék renfermait six clans, dont l'un était *Halom*.

Dans le district de Sepsi-szék l'organisation en clans a également laissé des traces (voir plus bas).

Pour ce qui est des autres districts sicules, nous ne possédons pas de renseignement ayant trait aux clans et aux lignées. Il n'en reste pas moins que dans le district de Csikszék la division en clans a également existé, ce à quoi Connert a conclu avec raison du fait qu'elle existait dans le district de Kászon-



szék, détaché du district de Csik-szék. J'estime indubitable que dans les autres districts la division en clans était également connue; si l'on ne possède pas de documents à ce sujet, ce n'est qu'un pur hasard.

Selon les documents dont nous disposons, dans le district de Maros-szék il y avait six lignées, dans le district de Kászonszék six, dans le district d'Aranyos-szék six, dans le district de Kézdi-szék cinq. On peut donc établir qu'en général, chaque district comprenait six lignées; le document concernant le district de Kézdi-szék et parlant de cinq lignées ne compte pas pour beaucoup, car on peut constater que le système des tribus sicules montre aussi quant aux lignées des effectifs constants, à savoir que dans le système des tribus du district de Maros-szék, système entièrement connu, chacun des six clans comptait régulièrement quatre lignées. Une certaine difficulté pourrait résulter du fait que dans la liste de 1557, dans l'exemplaire de Kolozsvár, dans sa copie de Székelyudvarhely et peut-être dans les autres copies éventuelles, certains noms de lignées ont été inscrits sous une forme défigurée; ainsi p. e. la lignée *Kürt* est devenue *Kurta*, la lignée *Vácmán* est devenue *Vatanyán* et *Vasmy*, la lignée *Bod* est devenue lignée *Zöld*, la lignée *Vaja* est devenue lignée *Aja*; en outre, la lignée *Halond* figure, dans la première liste de Vienne sous les noms de *Gabwd*, *Gabowd*. Mais ce sont là des formes manifestement défigurées et non pas des noms particuliers de lignées.<sup>54</sup> Il est donc indubitable que la base du système des tribus sicules est à six clans, chacun des clans comprenant quatre lignées.

A ce propos, nous devons songer presque involontairement au système des tribus ogouzes, qui montre une des formes les plus anciennes et les plus régulières de la division en tribus chez les Turcs. Dans le système des tribus ogouzes, — de même que dans le système sicule, — il y a six tribus („six aïeux“) et chacune d'elle renferme quatre clans. Il reste à savoir cependant si cette concordance n'est pas due au hasard.

Une division politique et militaire régulière de ce genre subit naturellement, plus d'une fois, des altérations. C'est pourquoi il n'y a pas lieu de supposer, — comme le fait Connert,<sup>55</sup> — que le

<sup>54</sup> Pour cette opinion cf.: Charles Szabó: Szék. Okl. II, p. 142; Szádeczky: Szék. Okl., V., p. 67; Emeric Sándor: Genealogiai Füzetek (Cahiers de généalogie) I, p. 3.

<sup>55</sup> A székelyek intézményei (Les institutions des Sicules), p. 6.

renseignement sur les cinq clans du district de Kézdi-szék soit nécessairement erroné.

„Il me semble certain” — dit Connert (p. 7) — „que dans chaque district existait le même clan sinon toujours la même lignée.” A ce propos, une certaine prudence sera nécessaire, car ce n'est que dans le district de Maros-szék que la liste de tous les clans et de toutes les lignées est connue. Les six clans du district de Maros-szék sont les suivants: *Ábrán*, *Adorján*, *Halom*, *Jenő*, *Meggyes* et *Örlöc*. Dans le district de Kézdi-szék un seul clan est mentionné, celui de *Jenő*; dans le district de Kászonszék également un: *Halom*. Donc, pour ce qui est de deux districts, il n'y est signalé qu'un seul clan qui existe aussi dans le district de Maros-szék. Mais ces deux renseignements sont insuffisants pour que l'on puisse affirmer que tous les districts avaient les six mêmes clans. Quant aux lignées, dans le district de Kézdi-szék il existe une lignée *Besenyő*, qui ne se retrouve pas dans le district de Maros-szék. Connert (p. 6) dit que le vocable *Besenyő* est peut-être une erreur de copiste, supposition qui n'est nullement nécessaire. Dans le district de Sepsiszék il existe une lignée *Odwor* qui est également inexistante dans le district de Maros-szék. Dans les systèmes de tribus turques, parmi les noms des clans des différentes tribus se retrouvent souvent les mêmes noms. Ainsi p. e. la tribu Sary-Bagys des Kara-Kirghiz renferme onze clans; les noms de ceux-ci clans se retrouvent aussi bien dans la tribu Bugu, que dans la tribu Soltu.<sup>56</sup> L'on pourrait citer de nombreux exemples du même genre, mais je crois qu'il est inutile de le faire. Naturellement, ce phénomène s'explique par des migrations et par le fait qu'une partie du clan se sépare de l'ancienne tribu pour se joindre à une nouvelle. L'on peut aussi concevoir que dans un système de tribus se retrouvent partout les mêmes noms de lignées, mais par rapport aux Sicules, nous n'avons aucune raison de la supposer. Il est pourtant à remarquer que chez les Sicules il s'agit d'un cas particulier qui consiste dans le croisement des districts administratifs et des clans.

Voyons maintenant ces noms de clans (hongr. *nem*) et de lignées (hongr. *ág*) sicules.

<sup>56</sup> Radloff: *Phonetik*, p. XL.

*District de Maros-szék.*

I. Clan Halom.

*Halom.* 1497: *Halom* (Székely Oklevéltár, III, p. 129). 1502, 1550: „de genere *Halom*”. (Barabás: Szék. Oklt. pp. 192, 194, 283). 1505: *Halon* (ibid. pp. 211, 213, 216). 1538: *Halom* (Szék. Oklt. II, p. 48). 1548: *Halom, Halond*. 1557: *halond*. Kollár I: *Halom*, Kollár II: *Halom*. — La prononciation est, indubitablement *Halom, Halomd, Halond* (cf. aussi le nom de lignée *Halom*); ce nom est identique au mot hongrois *halom* ‚colline, tertre‘, respectivement à un dérivé muni du suffixe *-d* de ce radical. Le dérivé à suffixe *-d* de *halom* (*holmodi*) est relevé dès 1055, dans la charte de fondation de l'abbaye de Tihany.<sup>57</sup> Il y avait chez les Sicules aussi un nom de famille *Halom*.<sup>58</sup> Il est intéressant de noter qu'en qualité de nom de lignée, seule la forme au suffixe *-d* peut être relevée.

Lignées du clan Halom.

*György.* 1548: *gijerg, gijergij*. Kollár I: *Gywrg, Gwrg*. Kollár II: *Gyewrgh*. — Leçon: *György, György* (‘*Georges*’).

*Péter.* 1497: *Pether* (Szék. Oklt. III, p. 129). 1502: „linea *Pether*” (Barabás: Szék. Oklt. pp. 192, 194). 1550: „in ... ramo *Peter* Aga” (ibid. p. 283). 1548: *Peter*. 1557: *peter*. Kollár I: *Péter*. Kollár II: *Pether* (‘*Pierre*’).

*Halond.* 1548: *Halond*. 1557: *halond*. Kollár I: *Gabwd, Gabowd*. Kollár II: *Halomd*. — V. le nom de clan *Halom*.

*Náznán.* 1505: *Naznan* (Barabás: Szék. Oklt. pp. 211, 213, 216). 1538: *Naznan* (Szék. Oklt. II, p. 48). 1548: *Naznan*. 1557: *Naznan*. Kollár I: *Náznán*. Kollár II: *Naznan*. — Leçon: *Náznán*, confirmée par le nom de localité *Náznánfalva*, district de Maros-szék.<sup>59</sup> Ce nom de localité figure dans le Recueil des Noms de Localités de Dvorzsák sous la forme *Náznánfalva* et *Násznánfalva*, chez Czuczor-Fogarasi sous la forme *Náznánfalva*.

<sup>57</sup> Jakubovich-Pais: Ó-magyar olvasókönyv (Livre de lectures en ancien hongrois) p. 22.

<sup>58</sup> Szamota—Zolnai: Magyar Oklevél Szótár (Dictionnaire des Chartes Hongroises).

<sup>59</sup> Thúry: Erdélyi Múzeum (Musée de Transylvanie), XV, p. 145, note 1.

## II. Clan Örlec.

*Örlec*. 1499: *Ewrlevcz* (Szék. Oklt. I, p. 291). 1548: *Ewrlech* (une fois), *Ewrlechij* (une fois), *Ewrljich* (trois fois), *Ewrllich* (une fois), *Ewrljichij* (trois fois). 1557: *ewrloc*, *ewrlec*, *ewrlȳc*. Kollár I: *Ewrlík* (toujours ainsi). Kollár II: *Ewrlewcz*. — Leçon: *Örlic*, *Örlec*, *Örlöc*. Je ne sache pas que ce nom ait été relevé ailleurs.

## Lignées du clan Örlec.

*Bud*. 1548: *Bwd*. 1557: *bod*. Kollár I: *Dwd*, *Bud*. — Leçon: *Bud*; la forme *bod*, attestée dans la liste de 1557, mais erronée pour plusieurs raisons, ne doit pas être prise en considération.

*Szovát*. 1499: *Zouath* (Szék. Oklt. I, p. 291). 1548: *Zowát*. 1557: *zowát*, *zowath*. Kollár I: *Zowát*, *Zowát*. Kollár II: *Zowath*. — Leçon: *Szovát*, identique avec notre nom de localité *Szovát* qui se retrouve dans les comitats de Kolozs, de Hajdu, de Sopron et de Komárom.<sup>60</sup> Le nom de localité *Szováta* que l'on connaît dans le comitat de Maros-Torda, respectivement dans le district de Maros-szék, est le même nom, muni du suffixe *-a*.<sup>61</sup> Ce nom est relevé comme nom de personne dès 1150 sous la forme *Sculvata* (= *Szováta*).<sup>62</sup>

*Sepröd*. 1548: *Seprwd*. 1557: *zeprod*, *seprod*. Kollár I: *Seprewd*. Kollár II: *Seprewd*. — Déjà Thúry avait remarqué qu'il existe aussi un nom de localité *Sepröd* dans le district de Maros-szék; c'est également lui qui englobe dans cette catégorie le nom de localité *Sepröd*, comitat d'Arad; l'identification de ce dernier nom est cependant douteuse, car dans les anciens monuments il figure sous les formes: *Sebren*, *Sebred*, *Sebrith*.<sup>63</sup> (Cf. hongr. *seprő* 'balai', employé ici comme nom de lieu).

*Ecken*. 1548: *Echken*. 1557: *eczken*. Kollár I: *Etzken*. Kollár II: *Eczken*. — Leçon: *Ecken*, cf. François Kállay: *Históriai értekezés a' nemes székely nemzet' eredetéről* (1829), p. 142: „*Eczken földje, Eczken vize, Eczken rét* ma is fenn maradtak a' Székely földön Háromszéken és Csikban". (La terre d'Eczken, les eaux d'Eczken, la pré Eczken subsistent actuellement encore au Pays Sicule, dans le Háromszék et le Csik). M. Désiré Pais a attiré mon attention sur le nom de la localité *Vöckönd*, comitat de Zala, qui

<sup>60</sup> Thúry: Erdélyi Múzeum XV, pp. 146, 155.

<sup>61</sup> Thúry: Erdélyi Múzeum XV, p. 145, note 1.

<sup>62</sup> Jakubovich: Magyar Nyelv (Langue Hongroise). XX, p. 20., Pannonh. Rendtört. (Histoire de l'ordre de Pannonhalma), I, p. 599.

<sup>63</sup> Csánki: Magyarország Történelmi Földrajza I, p. 743.

est, selon toute vraisemblance, identique avec ce nom de lignée; la disparition du *v* et la correspondance *e-ö* (dans le cas d'*e* fermé) sont régulières, la dernière n'est même pas un problème; *Vöckönd* a la forme ancienne de *Veczkend* (1451).<sup>64</sup>

### III. Clan Jenő.

*Jenő*. 1548: *Jenw*. 1557: *Jeno*. Kollár I: *Jenew*. Kollár II: *Jenyew*. — Leçon: *Jenő*, *Jenyő*. Il existe aussi un nom de localité *Jenőfalva*, dans le comitat de Csik. Ce nom est identique avec l'ancien nom de tribu hongrois *Jenő* et le nom de localité qui en dérive.

#### Lignées du clan Jenő.

*Szomoru*. 1548: *Zwmwruw*. 1557: *zomoro*. Kollár I: *Zwmwru*. Kollár II: *Zomorow*. (Cf. hongr. *szomorú* 'triste'; nom de famille.)

*Uj ág*. 1548: *Wij*. Kollár I: *Wy*. Kollár II: *Wy*. (Cf. hongr. *új* 'nouveau', *ág* 'remeau'.)

*Boroszló*. 1548: *Borozlo*. 1557: *borozlo*. Kollár I: *Borozló*. Kollár II: *Borozlo*. — Il existe, dans le comitat de Csik, un nom de localité *Baraszló*. Ce nom est identique avec l'ancien nom de personne hongrois *Boroszló*, qui est d'origine slave.<sup>65</sup>

*Balázsi*. 1548: *blasij*. 1557: *balasij*, *Balassij*. Kollár I: *Blasy*. Kollár II: *Balasy*. (Cf. *Balázs* 'Blaise'.)

### IV. Clan Meggyes.

*Meggyes*. 1498: *Medgyes* (Szék. Oklt. — Recueil de Chartes Sicules, I, p. 288). 1501: „de genere *Meggyes* et linea *Meggyes*” (Barabás: Szék. Okl. pp. 189, 190). 1538: *Meggijes* (Szék. Oklt. II, p. 48). 1548: *Megges*, *Meggijes*, *Megijes*. 1557: *mijegges*, *mijeg-gijes*, *megijes*, *meggijes*. Kollár I: *Megyes*, *Medgyes*. Kollár II: *Meggyes*. — Ce nom est identique aux nombreux noms de localité *Megyes*, *Meggyes* (terrain planté de griottiers) qui existent en Hongrie.

#### Lignées du clan Meggyes.

*Meggyes*. 1509: „in linea *Meggyes*” (Barabás: Szék. Oklt. p. 231). 1548: *Megges*. 1557: *meggijes*, *megijes*. Kollár I: *Medgyes*. Kollár II: *Megyes*.

*Dudar*. 1505: „in genere *Meggyes* in linea *Dudor*” (Barabás:

<sup>64</sup> Csánki: Magyarország Történelmi Földrajza II, p. 122.

<sup>65</sup> Gombocz—Melich: Magyar Etymológiai Szótár, s. v.

Szék. Oklt., pp. 211, 213). 1538: *dwdor* (Szék. Oklt. II, p. 48). 1548: *Dwdor, Dudor*. 1557: *dwdor, dudor*. Kollár I: *Budor, Dwdor*. Kollár II: *Dudar*. — Nom identique à l'élément primaire du nom des localités Felső-Dudor et Kis-Dudor, comitat de Veszprém.<sup>66</sup> Selon l'Index de Kovács, *Dudor*, arator in vill. Focud. 1211.

*Kürt*. 1498: *Kywrth* (Szék. Oklt., I, p. 288). 1505: „in genere *Meggyes* in linea *Kwrth*“ (Barabás: Szék. Oklt., p. 211). 1505: *Kewrth* (ibid. pp. 213, 216). 1538: *kijwrth* (Szék. Oklt., II, p. 48). 1548: *Kwrt*. 1557: *kwrth*. Kollár I: *Kwrt, Kwrth*. Kollár II: *Kyrtha*. — Identique à l'ancien nom de tribu hongrois *Kürt*, respectivement au nom de localité hongrois *Kürt*.

*Gyaros*. 1548: *gjarws*. 1557: *gjaros*. Kollár I: *Gyarws*. Kollár II: *Gyaryws*. — Leçon: *Gyarus, Gyaros* ou *Gyáru(o)s*. Son origine n'est pas claire, je ne saurais l'attacher ni à un nom de localité, ni à un nom commun.

## V. Clan Adorján.

*Adorján*. 1548: *Adorijan*. 1557: *adorijan*. Kollár I: *Adorjan, Adorján*. Kollár II: *Adoryan*. — Nom de personne et de localité d'origine latine. Comme nom de personne, il se rencontre dès le XIIe siècle. Cf. Gombocz—Melich: *Etyimológiai Szótár* (Dictionn. Etym.) s. v.

## Lignées du clan Adorján.

*Telegd*: 1548: *Thilecd, Thelocd*. 1557: *telegd, telekd*. Kollár I: *Telegd*. Kollár II: *Thelegd*. — Ce nom „se retrouve aussi dans le nom de l'ancien archidiaconat de *Telegd*, de la localité *Telegdi-Bacson* (Udvarhelyszék) et *Mező-Telegd* (comitat de Bihar).“<sup>67</sup>

*Pozson*. 1548: *Poson*. 1557: *pozon*. Kollár I: *Poson*. Kollár II: *Poson*. — Identique à l'ancien nom de personne hongrois *Poson* > *Pozsony* (≈ *Posa*) d'origine inconnue et au nom de localité dérivé de celui-ci. Cf. Melich: *Magyar Nyelv*, XV (1919), pp. 49—57, *Századok* (Siècles, revue d'hist.), LVIII (1924), pp. 695—713. „Une famille du nom de *Poson* vivait encore à la fin du siècle dernier à Jedd, (Maros-szék, district de Maros). (Blaise Orbán: *A Székelyföld — Le Pays Sicule*. IV, p. 180)“.<sup>68</sup>

*Vácmán*. 1548: *Wachijman, Wachman*. 1557: *wacmijan*. Kol-

<sup>66</sup> Thúry: *Erdélyi Múzeum* XV, p. 145, note 1.

<sup>67</sup> Thúry: *Erd. Muz.*, XV, p. 145, note 1.

<sup>68</sup> Thúry: *Erd. Múz.* XV, p. 145, note 1.

lár I: *Watzmán, Wätzmán*. Kollár II: *Waczman*. — Comme nom de personne, on le rencontre dès 1484: „... Michaellem de *Waczmany*...” (Székely Oklevéltár, III, p. 105). Dans le district Maros szék, dans la région de la Moyenne-Nyárád il existe une puszta *Vácmán(y)* (jadis une localité) et une montagne *Vá(a)c-mán(y)*.<sup>69</sup> Se nom dérive probablement du nom de personne allemand *Watzmann*.

*Vaj(a)*. 1548: *Waija, Waij*. 1557: *waij, (w)aija*. Kollár I: *Way*. Kollár II: *Waya*. — Charles Szabó: Székely Oklevéltár, II, p. 142: „le village de *Vaja*, dans le district Maros szék a conservé le nom de cette lignée”. Une localité du même nom se trouve aussi dans les comitats de Szabolcs et de Szilágy.<sup>70</sup>

## VI. Clan Ábrán.

*Ábrán*. 1518: „in genere *Abran*” (Barabás: Szék. Oklt. p. 260). 1548: *Abran*. 1557: *zabrag, abram*. Kollár I: *Abran, Ábrán*. Kollár II: *Zabran*. — Ancien nom de personne, respectivement de localité hongrois provenant du latin ecclésiastique. (V. Gombocz—Melich: Etym. Szótár — Dictionnaire Etymol. au mot *Abrahám*.) La forme *Ábrán* figurant dans une des listes de Kollár a subsisté jusqu'à présent dans le nom de localité sicule *Ábránfalva* ou *Abránfalva* (1635: *Abramfalua*, Barabás: Szék. Oklt. p. 371).<sup>71</sup> Il y avait d'ailleurs deux *Ábránfalva* au Pays Sicule, l'un dans le district d'Udvarhely-szék, l'autre (aujourd'hui disparu) dans le district d'Csik-szék, à l'Est de Karcfalva.<sup>72</sup> Dans la forme *Zágráb* qui figure sur la liste de 1557, le *g* est dû à une erreur, comme il y en a d'autres aussi dans cette liste. Par contre, le *z* ne doit guère être erroné, car il se retrouve aussi dans une des listes de Kollár. La forme *Zábrán* est, en tout cas, une forme ultérieure, le *z* de l'article *az* s'étant attaché au nom dans l'expression „*az Ábrán nem*” (le clan *Ábrán*).

## Lignées du clan Ábrán.

*Nagy*. 1548: *Nagij*. 1557: *nag*. Kollár I: *Nagy* (cf. hongrois *nagy* ‚grand’).

<sup>69</sup> Charles Szabó: Szék. Okl. III, p. 105; Blaise Orbán: A Székelyföld leírása (Description du Pays Sicule. IV, pp. 54, 179.

<sup>70</sup> Thúry: Erd. Múz. XV, p. 145, note 1.

<sup>71</sup> Horger, cf. l'article cité du Dictionn. Etymol.

<sup>72</sup> Thúry: Erd. Muz. XV, p. 145, note 1.

**Gyerő.** 1548: *gijerw.* 1557: *gero, gerw.* Kollár I: *Gerw, Gyerw.* Kollár II: *Gyewrew.* — C'est la forme hypocoristique du nom de personne *György* ~ *Gyërgy*, 'Georges'.<sup>73</sup>

**Uj ág.** 1518: „in ... arbore seu linea *Vyag*”. (Barabás: Szék. Oklt. p. 260). 1548: *Wij.* 1557: *wij.* Kollár I, II: *Wy.*

**Karácson.** 1548: *Karachijon.* 1557: *karacijon.* Kollár I: *Karachyon.* — Pendant du nom ancien hongrois *Karácson*<sup>74</sup> qui est d'origine slave.

#### *District de Kézdi-szék.*

**Clan Jenő.** 1548: *Jenew* (Szék. Oklt. III, p. 289).

**Lignée Besenyő.** 1548: *Bessenijew ag* (Lignée B.) (Székely Oklt. III, p. 294; cf. III, p. 289, note 1: *Bessenjew*).

#### *District de Kászon-szék.*

**Clan Halom.** (Szék. Oklt. I, p. 298).

#### *District de Sepsi-szék.*

**Clan Aghaz,** 1427, 1508, 1509 (Szék. Oklt. III, pp. 44, 171, 172, 175).

**Lignée Koroniza.** 1508: *Koroniza* (Szék. Oklt. III, p. 171) *Koroniza* (ibid. p. 172). 1509: *Koroneza* (Székely Oklt. III, p. 175).

J'ai des doutes quant à l'authenticité de ces deux noms du district de Sepsi-szék. Le clan *Aghaz* figure pour la première fois dans une charte où János Kusalyi Jakcs, comte (ispán) sicule atteste que dans sa séance de juridiction tenue à Sepsi-Szent-György, le roi Sigismond a reconnu la famille Gidófalvi comme vrais Sicules nobles issus du clan *Aghaz*. Il est remarquable que ce diplôme provenant de l'époque de roi Sigismond († 1437) est daté de 1527 selon la copie qui nous est restée. On remarquera également, que la „vraie” noblesse du clan *Aghaz* est mise en relief avec insistance („de vero et certo genere nobilium Sicularum wlgo *Aghaz nominatorum*”). Charles Szabó a ajouté au diplôme en question la remarque suivante: „D'après la copie authentique faite en 1782 de l'acte de jugement de Pierre de Szentgyörgy et de Bazin, voïvode de Transylvanie et comte sicule, en date de 1508, ladite copie se trouvant en possession de Tivadar Bodor, avocat de Sepsi-Szent-György.” (Székely Oklt. — Recueil de Chartes Sicules, III, p. 44). Les chartes suivantes où figurent le clan *Aghaz* et sa lignée *Koroniza* (Székely Oklt. III, pp. 170 et ss.) relatent que la famille Bodor a droit à l'office de la lignée *Koroniza* du clan *Aghaz*. La première de ces chartes, datée du 15 décembre 1508, est tirée „de l'acte de jugement de Pierre de Szentgyörgy et

<sup>73</sup> Horger: Magyar Nyelv XX, p. 172.

<sup>74</sup> Melich: Magyar Nyelv, II. pp. 56—57.



Bazin grand justicier, voïvode de Transylvanie et comte des Sicules, en date du 6 janvier 1509". La deuxième est datée du 21 décembre 1508 et remonte également à l'acte de jugement ci-dessus cité. La troisième est datée du 6 janvier 1509: „De la copie authentique délivrée en 1782 à Antoine Bodor par la Cour d'Appel Royale de Maros-Vásárhely et se trouvant en la possession du Dr. Tivadar Bodor, avocat à Sepsi-Szentgyörgy". Dans celle-ci également figurent des expressions comme: „in\* vero genere Nobilium Sicolorum Aghaz vocato". Donc, les diplômes datant de l'époque du roi Sigismond et ceux datant du début du XVIe siècle mentionnent le clan Aghaz avec la même insistance singulière, dans les mêmes termes. A tout cela s'ajoute encore la forme étrange des noms *Aghaz* et *Koroniza*, que l'on n'arrive pas à encadrer dans le système des anciens noms hongrois. En ce qui concerne le nom *Aghaz*, Szádeczky (A székely nemzet története — Histoire de la nation sicule, p. 27) propose les leçons *Agház*, *Aggház*, *Akos*, et pour *Koroniza*, celle de *Koronka*; quant à ce dernier nom, Charles Szabó en donne la leçon *Koronicza*, dans le volume ci-dessus cité du Recueil de Chartes Sicules (Székely Oklevéltár).

Lignée *Odwor*. 1525: „arboris seu linee *Odwor* sedis Sepsy". (Barabás: Székely Oklt., p. 401); à propos du mot *Odwor*, l'éditeur fait l'observation suivante: „Le nom propre est l'intercalation interlinéaire de la personne qui écrivit le diplôme. Quant à la lettre *o* de ce nom, elle s'est probablement effacée; à une époque plus récente, essayant de la corriger, on en a fait une tache d'encre.

\*

Peut-on utiliser avec profit ces noms de clans et de lignées dans l'examen du problème de la genèse du peuple sicule? A ce propos, deux considérations s'imposent. En premier lieu il convient d'établir qu'en principe les noms de clans et de lignées sont des monuments historiques de premier rang. Mais en second lieu, il faut tenir compte de certaines circonstances contraires. Les Sicules se joignirent aux Hongrois vers l'époque de la conquête du pays magyar et les noms de leurs clans ne nous sont connus que dès la fin du XVe siècle. Six cents ans sont un temps bien long, pendant lequel de très grands changements ont lieu, d'ordinaire, dans l'organisation en clans. On ne doit pas perdre de vue non plus que ces six cents ans, pendant lesquels se sont formés les noms de clans que nous avons devant nous, ils les ont vécu non plus comme un peuple turc, mais comme un peuple de langue hongroise, dans le cadre de la civilisation chrétienne, ce qui a sensiblement influencé aussi l'évolution de leurs noms.

Ajoutons encore que le peuple sicule, peu nombreux, se battait beaucoup, qu'il avait des tâches militaires déterminées, et qu'il était obligé sans cesse à se compléter, à s'accroître par l'ad-

jonction d'autres éléments ethniques. Dans ces conditions, l'on ne saurait, naturellement, s'attendre à ce que les noms des subdivisions du peuple remontent à une époque très ancienne.

Pourtant, il est impossible d'admettre que ces noms du XVe siècle se soient créés p. e. au XIVe siècle ou bien à la suite d'une réorganisation.

Chose intéressante, Emeric Sándor, qui a le premier essayé de situer historiquement ces noms de clans et de lignées,<sup>75</sup> professe précisément cette opinion invraisemblable. A son avis, „(en Hongrie) d'une manière générale, c'est depuis la seconde moitié du XIIIe siècle jusqu'à la seconde moitié du XIVE (donc pendant un siècle), qu'il existait la coutume de rattacher la famille à un *genus*, ce qui paraissait propre à faire valoir les droits fondés sur l'origine commune".<sup>76</sup> Il est difficile de partager les vues d'Emeric Sándor sur l'organisation en clans, surtout si l'on connaît son opinion sur les clans sicules. „Au Pays Sicule", — écrit-il, — le cycle des clans dure de 1491 à 1575, ni avant, ni après cette période les chartes n'en font mention".<sup>77</sup> A ce propos on peut faire remarquer qu'en effet, l'organisation en clans a cessé d'exister chez les Sicules dès la seconde moitié du XVIe siècle, mais on ne saurait tirer de ce fait aucune conclusion quant à l'état de choses antérieur. La première mention de l'organisation en clans des Sicules date non de 1491, comme cela découlerait des paroles d'Emeric Sándor, mais bien de 1427. Mais qu'elle ne se soit pas créée aux environs de 1400, c'est ce qui est indubitable même en dépit de l'absence de mentions historiques, car chez les peuples organisés à la manière turque, une organisation en clans, — même si elle évolue en subissant des changements sensibles, — ne se crée pas artificiellement; c'est un processus organique dont les origines remontent aux temps préhistoriques, et les noms d'un système de tribus, — pour le moins en ce qui concerne l'histoire des siècles précédents, — présentent une importance primordiale. M. Valentin Hóman,<sup>78</sup> dans son étude sur l'origine des Sicules, attache égale-

<sup>75</sup> Nemek és ágak a Székelyföldön. Genealogiai Füzetek. (Clans et lignées au Pays Sicule. Cahiers Généalogiques), I (1903), pp. 1 et ss. Cf. encore son ouvrage „A székelyek letelepülése" (L'établissement des Sicules). 1930. pp. 41—54.

<sup>76</sup> Genealogiai Füzetek (Cahiers Généalogiques) I, p. 1.

<sup>77</sup> Dans son ouvrage „A székelyek letelepülése" (L'établissement des Sicules) on peut lire déjà que „les clans sicules sont, certainement, à l'origine, autant d'expressions de liens du sang".

<sup>78</sup> Magyar Nyelv. XVII, pp. 96—97, Ung. Jahrb. II, ch. 19.

ment, comme nous l'avons vu, une grande importance à l'organisation en clans.

Si maintenant on examine les noms de clans et de lignées sicules et que l'on essaye de les utiliser au point de vue historique, on aboutit aux résultats suivants.

Parmi les noms de clans et de lignées sicules, c'est le groupe des noms de personnes hongrois qui ressort le plus clairement. Rentrent dans ce groupe: *Adorján, Abrán, Péter, György, Gyerő*.

Mais à côté de ces noms, on en voit, non moins nettement, un autre: celui des noms de clans et de lignées dérivés des noms de localités hongrois. Tels sont: *Halom, Meggyes, Seprőd, Telegd*. C'est là un groupe singulier, dont nous n'avons pas jusqu'ici trouvé l'analogie parmi les anciens noms hongrois et turcs des subdivisions ethniques. Cela s'explique par le fait que chez les anciens Turcs et les anciens Hongrois les localités et les villes ne jouaient qu'un rôle insignifiant dans le cadre de l'organisation en tribus. C'est la localité qui a tiré son nom de la tribu et nom inversement. C'est dans des circonstances toutes différentes que s'est développé le système des noms des clans et lignées sicules. Là, le clan ou la lignée tirait souvent son nom de la localité à laquelle ils appartenaient primitivement et dont ils étaient issus.

Les noms *Jenő* et *Kürt* méritent une mention particulière. Dans ceux-ci j'ai vu d'abord les noms des tribus *Jenő* et *Kürt* des Hongrois conquérants du pays; c'est M. Désiré Pais qui m'a fait observer qu'ils pouvaient être aussi des noms de localités. Comme parmi les noms de clans et de lignées sicules il n'existe pas de groupe datant de l'époque païenne, mais on y reconnaît, en revanche, ce groupe des noms de localités dont j'ai parlé plus haut, l'on ne peut avoir de doute sur ce point: *Jenő* et *Kürt* ont passé parmi les noms du système des tribus sicules en tant que noms de localités. J'estime comme vraisemblable d'ailleurs que des noms comme *Boroszló, Balázsi, Pozsony, Szovát, Dudar*, de noms de localités qu'ils étaient, devinrent noms de subdivisions ethniques, quoiqu'il ne soit pas exclu d'y voir des noms de personnes.

Les autres noms sont probablement, pour la plupart, d'anciens noms de personnes. Les deux lignées *Új* („nouveau“) sont, aussi quant à l'origine, des noms de subdivisions ethniques, la lignée *Nagy* („grand“) rentre peut-être également dans la même catégorie.

Abstraction faite des noms d'origine douteuse ou inconnue, qui sont peu nombreux et dont l'éclaircissement n'apporterait,

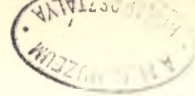
sans doute, aucun résultat particulièrement intéressant, ces noms de clans et de lignées sicules trahissent nettement leur origine hongrois. Pas la moindre trace d'un nom d'origine turc qui conserve le souvenir de l'antique origine turque des Sicules.

A ce propos, quelqu'un pourrait me reprocher une contradiction: j'ai démontré que les Sicules sont des Turcs et l'on sait que les noms de clans maintiennent les anciens rapports ethniques; pourtant on voit que parmi les noms des clans sicules il n'y en a aucun qui soit un souvenir de l'origine turque. La contradiction, — comme cela ressort d'ailleurs de ce qui précède, — n'est qu'apparente. Au sujet des noms de clans, on ne saurait dire qu'ils conservent le souvenir de l'origine antique, tout ce que l'on en peut conclure c'est qu'ils fournissent de précieux témoignages historiques. Il n'y a donc rien de particulier dans le fait que chez les Sicules, à la fin du XVe siècle, on ne retrouve plus d'anciens noms de clans turcs.

Au sujet de la question de principe dont il s'agit, dans mon ouvrage „A honfoglaló magyarság kialakulása” (La constitution Hongrois de la conquête arpadienne, p. 31) j'ai écrit ce qui suit: „Les tribus d'une certaine importance conservent plus longtemps leurs noms, les noms des tribus moins importantes, ceux des clans, des lignées, des familles, subissent plus de changements; surtout dans les subdivisions (lignées, familles) naissent sans cesse des noms nouveaux, tandis que les anciens noms disparaissent. C'est ce que souligne déjà Levšin dans la description des Kirghiz.” Voilà la thèse qu'illustre le cas des Sicules: le nom de peuple *székely*, étant le nom d'un groupement plus vaste, a conservé le souvenir des liens ethniques avec les Turcs, tandis que les noms des groupes moins vastes, clans et lignées, ont changé.

Ainsi, les noms des clans et lignées sicules ne sont pas les monuments de leur antique origine turque, mais conservent le souvenir des rapports siculo-hongrois du IX<sup>e</sup> au XV<sup>e</sup> siècles. Comme tels, ces noms montrent clairement qu'au cours des siècles antérieurs au XVe, le peuple sicule était une partie intégrante du peuple hongrois. Il est certain que ces noms marquent d'autre part la fusion de certains débris hongrois avec le peuple sicule. Le nom de lignée *Besenyő* témoigne que des Petchénègues se sont également joints aux Sicules. Mais il se peut que d'autres éléments ethniques de Hongrie, par exemple des Allemands et des Slaves, se soient également unis à eux.

Au point de vue des rapports avec la Hongrie, relevons, comme



particulièrement significatifs, le nom de ruisseau *Ráb*, le nom de localité *Moson*, le nom de lignée *Pozsony* et le nom de montagne *Zobor*. La concordance de tous ces noms sicules avec les noms correspondants de Hongrie, — comme Thúry l'a déjà établi<sup>79</sup> — ne peut être attribué au hasard. Bien entendu, la concordance de certains éléments des poésies populaires de la Transdanubie et du Pays Sicule n'est pas non plus l'effet du hasard.

Les Sicules de Transylvanie sont, naturellement, d'origine identique avec les débris sicules de la Transdanubie et de la Haute-Hongrie, dont les sources historiques hongroises font mention dans les temps anciens.

OSZK

Országos Széchényi Könyvtár

---

<sup>79</sup> Erd. Múz. XV, pp. 158—59.

## L'INFLUSSO DELL'UMANESIMO UNGHERESE SUL PENSIERO RUMENO.

### I.

#### INTRODUZIONE\*

Molti studiosi fanno risalire gli albori della moderna vita intellettuale rumena a quella corrente d'idee che si affermò nella Transilvania verso la fine del Settecento grazie all'attività di Samuele Micu-Klein, di Giorgio Şincai e di Pietro Maior, tutti e tre sacerdoti della chiesa cattolica di rito greco. Sull'importanza della loro opera si hanno finora in primo luogo testimonianze di fonte e lingua rumena,<sup>1</sup> ma nessuno ha ancora esplorato, tenendo nel dovuto conto i risultati della letteratura scientifica ungherese, quell'ambiente spirituale donde i tre autori transilvani trassero le loro radici. Abbiamo per questo affrontato il com-

---

\* Desidero esprimere la mia gratitudine sincera al mio caro Maestro, Carlo Tagliavini, professore nella R. Università di Padova, che ha voluto rileggere le bozze della presenta opera.

<sup>1</sup> Lo studio fondamentale sul Micu-Klein è la monografia di I. Bianu: *Vietî'a si activitatea lui Maniu Samuîlu Miculu, alias Clain de Sadu*, Bucarest, 1876; molte notizie interessanti sono riportate da I. Radu: *Doi luceferi rătăcitori Gheorghe Şincai şi Samoil Micu Clain*, Bucarest, 1924. Per informazioni sullo Şincai è ancora oggi indispensabile: A. Papiu—Ilarianu: *Vietî'a, Operele si Ideele lui Georgiu Şincai din Sinca*, Bucarest, 1869. Pure sul Maior vi è un lavoro di data più antica: A. M. Marianescu: *Viéfa şi Operele lui Petru Maioru*, Bucarest 1883, mentre indagini particolari di data più recente si trovano in O. Densuşianu: *Literatura romînă modernă*. Bucarest, 1925, I (ed. 2-da), in G. Pascu: *Istoriea literaturii din secolul XVIII*, III, Iaşi, 1927 e nelle opere indicate in *Revue de Transylvanie*, III. Sul significato delle triade transilvana nella storia del pensiero rumeno vedi Ladislao Gáldi: *Les deux visages de la civilisation roumaine au XVIII<sup>e</sup> siècle*, Nouvelle Revue de Hongrie, settembre 1938, pp. 225 e segg. Lo studio più recente sullo Şincai è quello di I. Dăianu: *Gheorghe Şincai dela Şinca Veche*, Oradea, 1939,

pito interessante, ma assai complesso, di lumeggiare il problema, almeno nei suoi riferimenti ungheresi, e di dimostrare in termini precisi, l'influsso,<sup>2</sup> spesse volte ricordato ma non ancora sinteticamente elaborato, che l'umanesimo ungherese del XVIII secolo, quella rigogliosa rinascita delle lettere e delle scienze storiche magiare,<sup>3</sup> aveva esercitato sul popolo rumeno. Tutto quello che andremo dicendo, sarà quindi una prova delle capacità di espansione dello spirito magiaro e, nello stesso tempo, darà un contributo all'interpretazione genetica della moderna coscienza rumena.

L'incontro di grande portata avvenuto tra l'umanesimo ungherese e i Rumeni deve la sua importanza storica a fatti più profondi e di data anteriore. Il ripristinamento delle tradizioni latine dell'umanesimo non produsse metamorfosi spirituali più profondi in nessun altro popolo neolatino quanto in quello rumeno. In Occidente, infatti, la coscienza della romanità non s'oscurò mai, anzi risplendette di tanto con più intenso splendore; Spagnuoli, Francesi e Italiani in ogni epoca nascevano, per così dire, dentro quella due volte millenaria continuità latina della civiltà occidentale che Giulio Bertoni ha designato, in un suo recente saggio, col nome di „rinascimento", distinguendola come un rinascere continuo e non mai interrotto, di fronte alla delimitazione temporale delle varie „rinascite" e „rinascenze".<sup>4</sup> Un fenomeno del tutto diverso si riscontra presso i Rumeni, ramo orientale della famiglia romanica. La romanità balcanica era, sin dall'inizio, di un livello culturale inferiore di fronte non solo al

<sup>2</sup> L'influsso di Giorgio Pray è menzionato, ma non documentato con sufficienti particolari da C. Sulica: *Történetírás és történeti segédtudományok Romániában* (Storiografia e scienze ausiliari in Rumenia), Turul, 1926, p. 9. Vedi ancora C. Sulica: *A magyar irodalom és művelődés hatása a román irodalom és művelődés fejlődésére* (L'influsso della letteratura e della civiltà ungherese sulla letteratura e sulla civiltà rumena), Szeged, 1937, pp. 26. (Documentazione bibliografica e prove particolari mancano però anche qui).

<sup>3</sup> Vedi Valentino Hóman: *A forráskutatás és forráskritika története Magyarországon, 1925* (La storia dell'indagine e della critica delle fonti in Ungheria), nel volume *Történetírás és forráskritika* (Storiografia e critica delle fonti), Budapest, 1938, pp. 383 e sgg.

<sup>4</sup> „Saremo indotti ad ampliare il concetto di ‚Rinascimento' e a ricercare al di là dei limiti cronologici della ‚Rinascenza' i tratti e i caratteri... di questo periodo di magnificenza e di splendore, riconoscendo in questi caratteri un'eredità preziosa di secoli lontani." G. Bertoni: *Vecchio e nuovo umanesimo*. Archivum Romanicum, 1939, p. 132.

ramo occidentale, ma anche a quello pannonico.<sup>5</sup> Ai Rumeni che avevano saputo conservare la loro latinità nella sola lingua, ma non più nella loro coscienza storica,<sup>6</sup> la mancanza dell'umanesimo, non più nella loro coscienza storica,<sup>6</sup> la mancanza dell'umanesimo, della civiltà latina, tolse il passato, le radici. Fino a quando i Rumeni non impararono il latino, non furono consci del carattere latino della loro lingua, né delle reminiscenze latine che in essa facevano qua e là capolino. La tradizione popolare rumena, che si contraddistingue per un'orizzonte assai ristretto e diremmo quasi per un certo astoricismo, non ha tramandato alcuna traccia delle legioni di Traiano o dello Mesia aureliana.<sup>7</sup> E se per designare mura diroccate, valli e fossati si ricorreva alla parola *troian* — che per la sua origine (slava meridionale) tradisce la grande popolarità che quell'imperatore romano aveva goduto presso gli Slavi meridionali<sup>8</sup> — il popolo rumeno non vi sospettava nemmeno un frammento del suo passato romano e trasfor-

<sup>5</sup> Sulla romanità della Dacia, Andreas Pannonius si esprime in questi termini: „L'ipotesi per cui nella Dacia si sarebbe irradiata direttamente dall'Italia, con rapidità incredibile e con intensità stupenda, una forza romanizzatrice, non è più che un sogno romantico... La romanità della Transilvania al lume dei documenti altro non fu se non il rispecchiarsi secondario della rustica civiltà romana delle provincie limitrofe (Pannonia, Mesia, Tracia).” *Erdély sorsának ókori gyökerei* (Le radici dei destini transilvani nell'evo antico), Magyar Szemle, gennaio 1939, p. 31. Cfr. lo studio recente dello stesso autore: *Dákok és rómaiak Erdélyben* (Daci e Romani in Transilvania), Budapest, 1940, pp. 159 sgg.

<sup>6</sup> Vedi L. Olschki: *Struttura spirituale e linguistica del mondo neolatino*, Bari, 1935, p. 33, C. Tagliavini: *Civiltà italiana nel mondo: In Rumania*, Roma, 1940, cap. IV.

<sup>7</sup> Lodovico Tamás ha messo in rilievo che nel patrimonio spirituale del popolo che si era venuto formando a sud del Danubio si possono supporre, se mai, lontane tracce della latinità balcanica (*Romains, Romans et Roumains dans l'histoire de la Dacie Trajane*, Archivum Europae Centro-Orientalis, III, 1936, pp. 47 e sgg.). In realtà anche siffatte tracce mancano. Trovate sul tipo di quella dello Sincai che volle vedere ricordato l'imperatore Aureliano nel ritornello popolare „Hai Lerom Doamne” delle *colinde* natalizie, trasformandola in „Hai Aureliane Doamne” (*Hronica Românilor*. Iași, 1853, I, p. 31, presso l'anno 275), sono prive di valore perfino come curiosità. Se nella tradizione popolare fosse rimasta benchè la minima traccia di cose romane, gli assertori della continuità romano-rumena l'avrebbero già da lungo tempo addotto a documentazione. Per le varie interpretazioni di questo ritornello v. invece C. Tagliavini, Archivum Romanicum, XII, pp. 205 sgg.

<sup>8</sup> Iveković—Broz: *Rječnik*, II, p. 593; Vuk: *Lexicon Serbico-Germ.-Lat.* p. 774; Bogrea: *Dacoromania*, III, p. 420 e sgg.



mando l'antica denominazione in un nome comune, l'adoperava per ogni sorta di monticello e perfino anche per i mucchi di neve.<sup>9</sup> Solo la sensibilità etimologica dei cronisti, di erudizione latina e di atteggiamento umanistico, trasse il vocabolo *troian* dall'atonia del linguaggio popolare, riconnettendolo al nome di Traiano. Tale identificazione fu compiuta per la prima volta da Miron Costin e da alcuni altri cronisti moldavi, istruiti nella Polonia,<sup>10</sup> e, indipendentemente da loro, una scoperta simile sembra affiorare nell'espressione *prat de Trajan* che si trova in un poema arcaicizzante del 1624 di Martino Opitz.<sup>11</sup> Ma queste sono scoperte dotte, che non hanno niente a che fare con la coscienza storica del popolo e che, per ragioni scientifiche e sociali, non hanno potuto diventare, fino ai tempi più recenti, nemmeno un „gesunkenes Kulturgut“.

Va quindi messo debitamente in rilievo questo atto decisivo già ricordato: mentre per gli altri popoli neolatini la latinità è rimasta in ogni epoca una realtà viva, perchè come a sua paragone e ideale essi potevano sempre ricorrere alla lingua e alla civiltà latina conservata dalla Chiesa cattolica, nel caso del popolo rumeno, essendosi esso sommerso nelle masse delle genti slave, si dovette addirittura scoprire la sua latinità.<sup>12</sup> Tale scoperta non poteva essere realizzata se non da studiosi esperti del latino, siano stati essi Rumeni o meno, i quali, non appena a contatto con il popolo rumeno, dovevano scorgere senz'altro l'evidente latinità del suo linguaggio. Dati gli stretti rapporti che sus-

<sup>9</sup> Candrea—Adamescu: *Dicţionarul Enciclopedic Ilustrat*. Buc. „Cartea Românească“. Per tutto ciò che si riferisce al voce *troian* in rumeno e alle sue origini slave cfr. C. Tagliavini, *Archivum Romanicum*, XII, pp. 208 sgg.

<sup>10</sup> I passi relativi di Miron Costin e di Milescu sono riportati da Tik-tin: *Rum.-Deutsches Wörterb.* s. v.

<sup>11</sup> Per la poesia dell'Opitz vedasi la *Bibliografia Româno-Ungară* del Veress: „ein grünes Feld allda Trajanus Wiesen heißt Prat de Trajan“, I, p. 74. Va notato che alla fine dell'Ottocento la scienza rumena di carattere divulgativo accettò per genuina l'espressione *prat de Trajan*, che è indubbiamente inventata (nel rumeno il vocabolo *prat* < *pratium* non esiste e poi la morfologia vorrebbe *lui Trajan*), tanto che essa è ricordata anche nella voce *Traian* dell'*Enciclopedia Română* del Diaconovici (III, p. 1177). Il *pratul lui Traian* nei pressi di Torda, ricordato da V. Bogrea (Dacoromania, III, p. 422), avrà avuto il suo nome probabilmente già sotto l'influsso del mito dacoromano.

<sup>12</sup> L. Şăineanu: *Limba română în Occident*, nel volume *Istoria filologiei române*. Buc. 1895, p. I. e s gg.

sistevano nel Medio Evo — e cioè prima delle „scoperte”<sup>13</sup> degli umanisti italiani — tra i Rumeni e gli Ungheresi che avevano costruito tutta la loro vita statale sulla base della lingua latina, è da ritenersi probabile che la scoperta della latinità dei Rumeni sia stata fatta nel bacino danubiano per la prima volta dagli Ungheresi, e precisamente in un'epoca antecedente a quella di Niccolò Oláh e del Bonfini, storico-grafo italiano alla corte di Mattia Corvino. Ritengo anzi ovvio che già il Notaio Anonimo (Anonymus) del re Bela — identificato dalla moderna storiografia ungherese, e in primo luogo da Orlando Szilágyi,<sup>14</sup> per il Cancelliere del re Béla III (1173—1196) — abbia avuto conoscenza di quell'affinità linguistica, intravvista un poco prima, — limitatamente ai Rumeni rimasti nei Balcani — anche da alcuni autori bizantini.<sup>15</sup>

La lingua fu per molti secoli l'unica prova del carattere latino del popolo rumeno, e lo è, in primo luogo, ancora oggi. Ma la sopravvivenza di questo idioma dalla struttura latina — saturato del resto di assai numerosi elementi stranieri<sup>16</sup> — significa senz'altro pure la conservazione completa della civiltà latina? A dispetto di ogni opinione contraria possiamo stabilire, a buon diritto, che la sola lingua — questo sistema di segni convenzionali che varia nel suo contenuto a seconda degli influssi storici e che nel caso concreto del rumeno poteva basarsi, nelle forme più alte di cultura, anzichè sull'originario latino, solo sulle lingue medio-bulgara e greca — era ben lungi da rappresentare quella compiutezza della civiltà latina che era invece una realtà

<sup>13</sup> A. Marcu: *Riflessi di storia rumena in opere italiane dei sec. XIV—XV. Ephemeris Dacoromana, I*, p. 338 sgg.

<sup>14</sup> O. Szilágyi: *Az Anonymus-kérdés revíziója* (La revisione del problema di Anonymus). Századok, LXXI—1937, pp. 1—54 e 136—202.

<sup>15</sup> Lodovico Tamás: *Op. cit.* Arch. Eur. Centro-Or. II—1935, pp. 50—51.

<sup>16</sup> Gli elementi stranieri della lingua rumena, e in ispecie queglii slavi, greci ed ungheresi, hanno una massima importanza dal punto di vista del pensiero popolare, poichè i Rumeni ebbero per dei secoli rapporti di bilinguismo con questi popoli. Così per esempio finchè gli ecclesiastici rumeni conoscevano il bulgaro, erano naturalmente consci del fatto che una parte rilevante del patrimonio linguistico rumeno era di origine slava. D'altra parte senza la conoscenza del latino non potevano avere la minima idea degli elementi latini conservati nel rumeno. Confronti del genere erano possibili appunto perchè il vocabolario è l'aspetto più adatto di una lingua per palesare gli influssi culturali. Per gli elementi non latini del rumeno e la loro importanza culturale v., in italiano, le sobrie indicazioni di C. Tagliavini, nella „Enciclopedia Italiana”, XXX, p. 24 sgg. (con bibliografia).

nell'Occidente. Nel campo della religione, per esempio, quelle poche parole latine che ai Rumeni piace di ricordare a documento della loro storia culturale,<sup>17</sup> si erano perfettamente inserite nella terminologia slavo-bizantina ed è certo che, prima della diffusione della conoscenza della lingua latina, gli stessi ecclesiastici rumeni, se erano poco colti, non potevano avvertire delle differenze tra la stratificazione dei termini latini, più antichi, e quella dei più recenti termini greco-slavi. Il punto di vista dello storiografo moderno è, s'intende, diverso: giustamente egli vede negli elementi latini gli albori del cristianesimo rumeno e in quelli greco-slavi gli infussi culturali di epoche posteriori. Ma di una siffatta convinzione vi era anticamente presso i Rumeni una pur minima traccia? O chi potrebbe dire che parole come *jude* (< iudex) o *impărat* (< imperator)<sup>18</sup> abbiano rappresentato sempre e ovunque un contenuto romano, una spiritualità latina? Il significato dei vocaboli e lo stesso spirito del linguaggio variano nel corso della storia sotto l'azione degli influssi stranieri. La rigorosa ponderazione dei fatti della storia linguistica e culturale ci induce ad affermare che dalla sola latinità dell'idioma rumeno non si può arguire nello stesso tempo il carattere latino della civiltà rumena.

*La coscienza nazionale latina dei Rumeni non è quindi una tradizione storica, bensì il risultato di una tesi formulata in tempi più recenti dagli studiosi.* Nel corso di questo lavoro cercheremo appunto di lumeggiare la genesi e la storia di questa tesi.

## II.

### I PRECEDENTI DELLA RINASCITA LATINA DEI RUMENI

Dal principio del secolo XVIII in poi gli scrittori rumeni di cultura latina della Transilvania riuscirono ad arricchire il loro popolo di nuove idealità inculcandogli una coscienza nazionale basata sul suo passato storico. Sorge quindi spontanea la domanda se in precedenza non fossero stati mai fatti dei tentativi per colmare l'abisso che separava i Rumeni dal mondo latino?

<sup>17</sup> C. C. Giurescu: *Istoria Românilor*. Buc. 1935, I. pp. 198—202.

<sup>18</sup> N. Iorga: *Sur l'unité de la nation roumaine*. Nouvelle Revue de Hongrie, 1933, I, pp. 467—8 e dello stesso: *Rumänische Seele*, Berlin, 1933, p. 9 (Vom Leben und Wirken der Romanen, II, 1.).

Tali tentativi, infatti, non mancarono, però va subito notato che essi altro non furono se non lampi improvvisi e passeggeri nella continuità dell'ortodossismo slavo-bizantino. Tra l'uno e l'altro non vi sono legami, si tratta piuttosto di sforzi isolati.

I primi approcci risalgono all'epoca quando il popolo rumeno era ancora immerso nelle masse bulgare dei Balcani. Fu allora che Ioannitzius, il capo più preminente dello Stato bulgaro-valacco aveva cercato, a cavaliere dei secoli XII e XIII, di avvicinarsi a Roma, non già per attaccamento alla latinità, bensì per interesse puramente politico. Egli ebbe corrispondenza col Papa, ma siccome nel suo ambiente — come scrive lo stesso Ioannitzius — non vi era nessuno che avesse potuto tradurre le lettere latine in arrivo da Roma, decise di inviare due giovani nella città eterna per far loro imparare il latino. Di questi giovani „*unus vero nominatur Basilius, alius Bethlehem, et dentur ex praecepto ejus (= praeceptores eis, correzione di N. Iorga)<sup>1</sup> ut addiscant in scholis litteras latinas, quoniam hic grammaticos non habemus qui possint litteras quas mittitis nobis transferre*".<sup>2</sup>

Non sappiamo se Basilio e Betlemme abbiano imparato o meno il latino né conosciamo quale utilità abbiano tratto dalla loro cultura nella propria patria balcanica. È noto invece che il Papa investì Ioannitzius del titolo regale e che gli diede le sue disposizioni per la organizzazione della chiesa cattolica nei Balcani. Ma sotto il regno dei successori di Ioannitzius il popolo rumeno ben presto ricadde nella sfera dell'ortodossia e della cultura slava. Motivi di questa stessa civiltà dovevano poi influire, invece che il ricordo dei rapporti col papa, sulla vita culturale di quei voivodati rumeni che, maggiormente in dipendenza di vassallaggio dall'Ungheria, andavano costituendosi a nord del Danubio.

Più duratura doveva essere una seconda irradiazione della cultura latina che giunse nell'ambiente rumeno già attraverso la Ungheria. Il voivodato della Moldavia si costituì all'epoca dell'angioino Lodovico il Grande quale „Marca Orientale” dell'Ungheria<sup>3</sup> e vi furono fondati, in conformità alla missione apostolica dei re ungheresi, anche dei vescovadi e precisamente prima

<sup>1</sup> N. Iorga: *Histoire des Roumains et de la romanité orientale*, Buc., 1937, III, p. 114, nota 5.

<sup>2</sup> Il testo abbreviato della lettera fu riportato già da P. Hunfalvy: *Az oláhok története* (La storia dei Valacchi), Budapest, 1894, I, p. 295.

<sup>3</sup> Vedi L. Tamás: *Magyar középkor a Dunamedencében* (Medioevo ungherese nel bacino Danubiano), Magyar Szemle, luglio 1939, p. 289.

uno a Milkó (Milcov) e poi un secondo nella città di Seret.<sup>4</sup> Perfino uno dei voivodi della Moldavia, Lackó (Laţcu) — che doveva subire anche l'influsso della cattolica Polonia compresa nell'Impero di Lodovico<sup>5</sup> — si era convertito al cattolicesimo, ma la sua conversione — come, del resto, avverti ben presto il Papa stesso<sup>6</sup> — non poteva essere sincera e non ebbe alcuna conseguenza pratica. Nello stesso tempo si ebbero i primi tentativi di apostolato in Valacchia: il papa Urbano V aveva invitato il voivoda Vlaicu a convertirsi al cattolicesimo insieme con tutto il suo popolo, ma anche questo passo dovè restare senza effetti pratici.<sup>7</sup> È oltremodo difficile ricostruire il volto spirituale e le correnti d'idee di quell'epoca, data l'eccessiva scarsezza del materiale documentario, ma non senza ragione alcuni drammaturgi rumeni<sup>8</sup> che indagano i motivi del dissidio tra il cattolicesimo e l'ortodossia, identificano la causa del rigido attaccamento all'ortodossia non già con le convinzioni religiose bensì con ragioni politiche. Evidentemente i Rumeni temevano che una volta abbracciato il cattolicesimo, avrebbero potuto resistere con efficacia ancora minore alla forza di espansione dell'Ungheria cattolica.<sup>9</sup> Tutto sembra indicare che in quell'epoca cattolicesimo e civiltà latina significavano per i Rumeni una stessa cosa.

Ciò nonostante l'influsso ungherese si era potuto affermare nel campo culturale. Né il Mircea,<sup>10</sup> principe di Valacchia nel Trecento, né Stefano il Grande, il più celebre voivoda di Moldavia,<sup>11</sup> riuscirono a sottrarsi all'influenza dell'ambiente cavalle-

<sup>4</sup> Per lo sviluppo medioevale del cattolicesimo nella Moldavia vedasi L. Makkai: *A milkói (kún) püspökség és népei* (La diocesi cumana di Milkó e le sue genti). Debrecen, 1936.

<sup>5</sup> Il vescovo del Lackó, Andrea, era oriundo di Cracovia, cfr. C. C. Giurescu: *Istoria Românilor*, Buc., 1935, I, p. 385.

<sup>6</sup> Giurescu, op. cit. pp. 385—6.

<sup>7</sup> Giurescu, op. cit. p. 387.

<sup>8</sup> L. Gáldi: *Two minds in the Roumanian past*. Hungarian Quarterly, V, pp. 439—40.

<sup>9</sup> Un ostacolo pratico all'azione di apostolato fu che i missionari ungheresi ed italiani inviati presso i Rumeni non conoscevano la lingua del popolo. Tuttavia vi furono tra essi anche alcuni pratici del rumeno, così per esempio attorno al 1435 Antonio da Spoleto (Hunfalvy, op. cit. I, p. 479).

<sup>10</sup> L. Gáldi: *A román irodalomtörténet tájrajzi problémái* (Problemi corografici nella storia letteraria rumena). Apollo, I, pp. 342—3.

<sup>11</sup> Secondo Lodovico Elekes la fede missionaria cristiana della Moldavia sarebbe sorta quale emanazione dell'analogica coscienza ungherese (*Nagy István moldvai vajda politikája és Mátyás király* (La politica di Stefano il Grande, voivoda della Moldavia, e Re Mattia), Budapest, 1937, p. 53.

resca ungherese. Il primo subì il fascino dell'epoca angioina, il secondo quello dell'impero di Mattia Corvino ed è quindi più che naturale se non poterono precludere del tutto la via alla civiltà latina dell'Ungheria. Sotto questo riguardo è di grande importanza rilevare che la cultura urbana delle provincie subcarpatiche è di origine ungherese, come lo riconoscono gli stessi studiosi rumeni.<sup>12</sup> L'espansione orientale dell'urbanesimo magiaro è prova sicura di una superiorità culturale. Nel secolo XV, del resto, pure Roma seguiva con vivo interesse la lotta dei voivoda rumeni contro i Turchi e anzi Stefano il Grande ottenne, dopo la sua vittoria a Vaslui nel 1475, dal papa Sisto IV l'appellativo di „athleta Christi”.

Tuttavia il Medioevo si concluse per i Rumeni, almeno sotto l'aspetto dell'affermazione della civiltà latina, con risultati del tutto negativi.<sup>13</sup> I Rumeni preposero ai loro interessi culturali i punti di vista politici, mentre i loro capi ortodossi che di esigenze culturali, nel senso occidentale della parola, ne avevano relativamente poche e poco alte, non riconobbero i vantaggi che l'appartenenza alla chiesa latina aveva assicurato ai Francesi, Italiani e Spagnuoli, loro fratelli di lingua. Nè l'ortodossia di lingua greca o slava poteva regalare una civiltà latina al popolo rumeno anche se questo aveva conservato nell'idioma la sua latinità. L'interdipendenza organica tra lingua e civiltà fu

<sup>12</sup> N. Iorga: *Geschichte des rum. Volkes*. Gotha, 1905, I, p. 158 (Das Städtewesen.) Ecco le parole introduttive di questo capitolo: „Die Rumänen hatten keine Märkte und Städte.” Vedi ancora L. Tamás: *Ung. Jahrbücher*, IX, pp. 285 e segg. Anche i Rumeni riconoscono l'influsso linguistico delle colonie magiare della Moldavia sul dialetto rumeno di questa provincia, cfr. I. Iordan, *Bulletin Linguistique*, VIII (1940), p. 141.

<sup>13</sup> Per qualche notizia di minore importanza si consulti ancora G. Pascu: *L'influence de la culture latine sur l'esprit des Roumains*. Per lo studio e l'uso del latino, I, p. 117 e segg. Per evitare ogni malinteso dobbiamo rifiutare una eventuale obiezione che potrebbe prendere le sue mosse dallo studio di A. Heisenberg: *Das Wesen der byzantinischen Kultur und ihre Bedeutung für die Gegenwart* (Egyet. Philol. Közl. — Bollettino di Filologia Universale, 1929, pp. 1—13). Secondo lo Heisenberg, l'Impero Bizantino non era ancora „L'Oriente”, bensì il continuatore e depositario greco dell'idea imperiale romana. Anche se gli storici di oggi riconoscono che „die Verwaltung des byzantinischen Staates ist römisch geblieben”, i Rumeni, che avevano subito l'influsso di Bisanzio in parte attraverso l'ortodossia e in parte attraverso lo Stato bulgaro, non erano consapevoli delle radici latine di quella civiltà. Per essi Bisanzio e Roma costituiva i due poli nell'antitesi dell'Oriente e dell'Occidente (vedi Ch. Diehl: *Byzance, grandeur et décadence*, Paris, 1920, pp. 241—59).

intravvista allora soltanto da quei Rumeni che, soprattutto in qualità di „kenéz” — e cioè di capi delle colonie rumene — si erano stabiliti, dal sec. XIII in poi, nella Transilvania e avendo ottenuto per meriti militari la nobiltà ungherese, si erano inseriti nella comunione culturale latina dell'Ungheria. I capi rumeni della Valacchia non avevano, invece, la minima idea dei vantaggi che una tale inserzione avrebbe portato per il loro popolo. Fu così che, mentre i popoli romanici dell'Occidente avevano già da lungo tempo vissuto l'esperienza di un Dante, un Petrarca e un Villon, la prima lettera stesa in rumeno risale appena al 1521 ed è un messaggio di Neacşu che da Campolongo notifica al pretore di Brassó (Corona) Hans Benckner l'avanzata dei Turchi. Gli stessi Rumeni riconoscono che un siffatto ritardo irrimediabile si deve al loro distacco dalla chiesa occidentale e all'assenza della civiltà latina. Basta ricordare a proposito la sincera confessione del prof. Sestilio Puşcariu, che Ramiro Ortiz così interpreta al pubblico italiano: „A un'epoca, in cui ogni movimento di cultura si manifestava attraverso la Chiesa, che lo rifletteva come uno specchio fedele, il nostro ortodossismo fu l'avvenimento più grave in conseguenze per lo svolgimento della nostra cultura, in quanto per secoli interi esso ci ha legati alla cultura orientale, formando un muro di separazione dal cattolicesimo dei nostri vicini d'occidente e di settentrione, il quale avrebbe potuto trasmetterci la cultura occidentale” (R. Ortiz, *Medioevo Rumeno*, Studi Rumeni I. 1927, p. 37.)

I secoli XVI e XVII ci offrono uno spettacolo alquanto più vario. In essi non solo la cultura greca va ognora più affermandosi nella Valacchia, ma anche l'orientamento verso la cultura latina vi si sviluppa in modo più favorevole. Non si tratta ancora di uno sviluppo organico, ma si verificano dei fenomeni promettenti. Dato che l'esame di quell'epoca costituisce nel presente saggio solamente un'introduzione, ci limitiamo a segnalare tre soli fatti.

Nel 1561 Giacomo Eraclide, questo avventuriero internazionale di origine greca,<sup>14</sup> giunse attraverso la Francia, la Germania e la Polonia, nella Moldavia, ove, con la sua scaltrezza, riuscì ben presto a diventare voivoda. In questa sua qualità una delle sue prime disposizioni fu quella di fondare una Scuola Superiore latina a Cotnari, città della Moldavia settentrionale con popolazione prevalentemente ungherese e sassone. Il nuovo voi-

<sup>14</sup> Giurescu, op. cit. II, Parte I, pp. 185—193 (con bibliografia).

voda affidò la direzione della sua scuola al protestante Giovanni Sommer, il quale, più tardi, coll'aiuto dei Sassoni di Cotnari e di Beszterce, riuscì a farsi trasferire a Brassó ove compilò una biografia di Eraclide, o col suo nome più generalmente noto, di Despot-Vodă.<sup>15</sup> L'Eraclide che contava numerose conoscenze negli ambienti umanistici del suo tempo, volle invitare nella scuola di Cotnari il genero di Melantone, Gaspare Peucer e Giacomo Retico, un famoso matematico di Cracovia. Disgraziatamente la morte gli impedì la realizzazione di tale progetto: dopo un solo anno di regno, i rivoltosi boiari della Moldavia lo imprigionarono e l'uccisero. Così la scuola latina di Eraclide dove i discenti avrebbero dovuto ricevere alloggio, vitto e vestiario gratuito e poter consultare una ricca biblioteca, rimase, nella storia della Moldavia ortodossa, un'avventura fugace.

Una traccia più profonda fu impressa invece in quella Provincia dall'influsso polacco che vi andava affermandosi sin dall'epoca di Lackó (Laţcu). Nel corso dei secoli XV e XVI molti giovani rumeni studiavano all'Università di Cracovia, facilitati anche dalla fondazione che il vescovo di Cracovia Wysz de Radolino aveva fatto nel 1401 allo scopo di promuovere la conversione dei Ruteni e dei Moldavi.<sup>16</sup> A questa stessa tradizione polacca si riallacciò il voivoda Pietro lo Zoppo (Petru Şchiopul) organizzando, nella seconda metà del Cinquecento, delle scuole latine con la collaborazione di gesuiti polacchi. L'influsso polacco raggiunse la sua maggiore intensità nel secolo XVII, all'epoca dei cronisti Gregorio Ureche e Miron Costin che avevano ambedue una erudizione polacca, e del metropolita Dosofteiu che iniziò la poesia d'arte rumena, con una bella versione dei salmi ricalcata sulla traduzione del grande poeta umanista polacco Giovanni Kochanowski. Sarebbe tuttavia errato credere che Miron Costin avesse attinto alla sola fonte dell'umanesimo polacco, mentre sappiamo benissimo che egli si trattenne anche nell'Ungheria e nella Transilvania,<sup>17</sup> usufruendo nella stesura della sua cronaca anche delle opere del Bonfini, storiografo aulico del re Mattia Corvino, e di Lorenzo Toppeltin, autore sassone del sec. XVII.

<sup>15</sup> Cfr. III. capitolo, p. 35. Sul Sommer vedasi l'utile sintesi di Karl Kurt Klein: *Rumänisch-deutsche Literaturbeziehungen*, Heidelberg, 1929, pp. 81 sgg.

<sup>16</sup> G. Pascu; op. cit. p. 120.

<sup>17</sup> Giovanni Józsa: *Miron Costin moldvai kancellár magyar történeti szereplése a XVII. században* (Miron Costin, cancelliere di Moldavia, nella storia ungherese del Seicento). Vasárnap (Arad), 1940 pp. 18—21.



Allorquando lo Şincai e i suoi seguaci si rifacevano al Costin (perchè della tradizione cronistica rumena conoscevano soltanto lui) anche se indirettamente, attingevano ancora a fonti ungheresi.

Più importante dello stesso influsso polacco nel progresso rumeno verso la civiltà latina fu il passo compiuto attorno al 1645 da Vasile Lupu.<sup>18</sup> Durante il suo regno alcuni missionari cattolici stabilitisi in Moldavia, fra i quali basta ricordare Bartolomeo Bassetti da Piano, Simeone Apolloni da Veglia e l'ungherese Paolo Belényesi, decisero di fondare a Iaşi una scuola cattolica. Nel 1643 il Bassetti presentò a Francesco Ingoli, segretario della Congregazione de Propaganda Fide una domanda in cui indicò che nella scuola progettata „circa i Maestri è necessario che uno habbi la lingua Hungara, per la quale sarebbe buono Don Paolo Bellino” (cioè il Belényesi sopradetto), persona da bene e universale in tutte le scientie. Un altro per la lingua Tedesca et uno per la lingua Vallacha”.<sup>19</sup> Poco più tardi un tentativo simile venne da parte del Gesuita ungherese Paolo Beke, e anche il Bandini, arcivescovo di Marciianopoli, che era stato mandato in Moldavia, riprese i progetti degli altri sacerdoti, volendo affidare al Beke la direzione della nuova scuola. In una sua lettera lo stesso Bandini fece un elogio caloroso della benevolenza del voivoda di Moldavia per gli ordini cattolici: „Princeps Basilius multum laboravit et maximam fecit expensam ut *latinas literas* in Moldaviam induceret, sed irriti fuere omnes conatus. Tandem Societati Jesu anno 1647 locum comodissimum et pro literarum emporio aptissimum designavit, donavit, scholasque et domos patribus se aedificaturum promisit.”<sup>20</sup>

Purtroppo non furono raggiunti risultati di vasta portata nemmeno dall'azione vieppiù cosciente del Lupu, ma la conoscenza del latino andava tra i boiari diffondendosi sempre più. Si intensificò anche l'attività missionaria degli ordini religiosi e alcuni monaci cattolici ebbero ingerenze anche nelle cose dello Stato.

Il frate minore italiano Francesco Renzi così riassume, il 24 luglio 1693, i risultati del secolo XVII: „Solo dico che quindici

<sup>18</sup> La figura questo voivoda penetrò anche nell'antica letteratura ungherese. Cfr. Giovanni Köröspataki: *Lupuj Vajdáról való Ének* (Canto sul Voivoda Lupu), Lőcse, 1655.

<sup>19</sup> Vedasi Fr. Pall: *Date inedite privitoare la legăturile culturale italo-române din mijlocul veacului al XVII-lea*. Studii Italiene, VI, 1939, p. 45 sgg.

<sup>20</sup> Riportato dal Pascu, *L'influence*, ecc. p. 121.

anni già passati che io arrivai in Moldavia, e fui destinato in Jassi, et tutta la Moldavia, in quel tempo non vi era altro che parlasse o sapesse la lingua latina che fra Mironasco Kostini Gran Cancelliere et Protettore del rito cattolico a quadraginta annis. Hora tutto il fiore della nobiltà parlano in latino e molti sono ancora bonissimi philosophi. In oltre li nostri Regiliosi erano in pochissima estimazione, hora sono in venerazione grandissima come vedranno tutti che vengono in Moldavia. In oltre il Signor Costantino Principe presente di età di 23 anni è mio discepolo; Generalismo, Serdaro, Secretarii di cifre ed altri Senatori sono miei discepoli e figli spirituali."<sup>21</sup>

Alquanto più lenta fu la penetrazione del latino nella Valacchia. Nel corso di tutto il secolo XVI non se ne ebbe traccia rilevante. Lo storiografo italiano Ascanio Centorio degli Ortensi, informatissimo delle cose transilvane e valacche dai racconti di ufficiali italiani, non lo ricorda per niente. Egli sa soltanto che i Rumeni „parlano lingua Italiana, ma tanto corrotta che appena si può intendere" e non riferisce a loro proposito altro elemento culturale che questo: „usano armi conformi a quelle de'Turchi."<sup>22</sup> Vi è moltissima verità in questa notizia: ancora nel Settecento tutt'una serie di viaggiatori ricorderà il carattere prevalentemente turco e tipicamente orientale non solo delle armi, ma anche degli usi e dei costumi rumeni. Tuttavia, già nella prima metà del Seicento, fa capolino qua e là qualche indizio promettente. Appare anche chiaro che analogamente a quanto era già avvenuto nel Trecento — quando i principi rumeni subivano il fascino della cultura latina dell'Ungheria angioina — così pure in questo secolo l'ispiratrice fu, anzichè la lontana Polonia, la Transilvania. I magnati della Valacchia frequentarono con assiduità la città di Brassó la quale rappresentava anche un avamposto transilvano della vita greca che nella Valacchia sempre più si affermava.<sup>23</sup> Il vescovo di Sofia Diodato Bakšić ricorda che i Valacchi desiderosi di apprendere il latino si recavano nella Tran-

<sup>21</sup> Ibidem, in base a Vl. I. Ghica: *Spicuri istorice*. Iași, 1936.

<sup>22</sup> *Commentarii della Guerra di Transilvania*, Vinegia, 1566 (riproduzione fotografica col saggio introduttivo di L. Gáldi, Budapest, 1940), pp. 71—3. Cfr. anche V. Motogna: *Relațiunile dintre Moldova și Ardeal în sec. al XVI-lea*, Dej, 1928, pp. 162 e sgg., *Revista Istorică* XIV. p. 213.

<sup>23</sup> La prima menzione della colonia greca in Brassó si trova parimenti nell'opera citata del Centorio; „Pressovia, altrimenti Cronenstadt, luogo assai mercantesc... ove di tutta Grecia concorrono le mercantie, e di li si distribuiscono per tutta Ungheria" (p. 73).

silvania.<sup>24</sup> Matteo Basarab, il più valoroso voivoda rumeno del Seicento, condusse già delle trattative per l'unione, e il suo segretario Udrişte Năturel tradusse nel 1647 „l'Imitazione di Cristo” benchè ancora non in rumeno, ma in slavo ecclesiastico, il che è un fatto molto significativo.<sup>25</sup> Più tardi anche Costantino Brâncoveanu ebbe dei segretari italiani, come il Del Chiaro,<sup>26</sup> il cui libro sulla Valacchia, interessante e ben scritto, è tuttora una fonte storica preziosa. Nel frattempo, naturalmente, ebbero inizio — in primo luogo con mediazione greca — anche altri contatti coll'Italia. Il loro fautore più caratteristico fu il principe Costantino Cantacuzino che aveva frequentato, circa nel 1665, l'Università di Padova, e che manteneva frequenti rapporti con gli umanisti transilvani.<sup>27</sup> Quanto all'Ungheria non mancherà d'interesse segnalare come il Cantacuzino si sia interessato delle origini del popolo magiaro e della parentela finno-ungherese,<sup>28</sup> e

<sup>24</sup> „Li Valacchi che vogliono studiare latino, vanno in Transilvania” (E. Fermedzin: *Acta Bulgariae ecclesiastica*, in: Mon. Slav. Merid. XVIII, p. 141). Secondo Lodovico di Zagarolo, missionario cattolico a Costantinopoli, anche i Rumeni di Moldavia „mandano i figli loro ad imparare *alli Gesuiti in Transilvania o in Ungaria*” (cfr. Fr. Pall, *Diplomatarium Italicum*, IV, p. 136 sgg.).

<sup>25</sup> Cfr. Fr. Pall: *Matei Basarab și problema unirii religioase*. Studii Italiene, VI, 1939, pp. 60 sgg. Un altro traduttore rumeno dell'Imitazione fu Giovanni Duma (1774), cfr. E. D. Furtună: *Ucenicii starefului Paisie in mănăstirile Cernica și Căldărușani*. Bucarest, s. d. p. 99.

<sup>26</sup> Del Chiaro: *Storia delle moderne rivoluzioni della Valachia*. Venezia, 1718.

<sup>27</sup> Nel 1655 il teologo Albrichius Martinus dedicò un suo lavoro al Cantacuzino (Veress: *Bibliograf. rom.-magh.*, I, pp. 90—91). Una biografia di C. Cantacuzino fu anche nel secolo XVIII in possesso del Filstich, scrittore sassone di Brassó (Schediasma, p. 23). La figura del Cantacuzino, che era stato studente a Padova, rappresentò un passaggio interessante tra la cultura latina d'ispirazione italiana dei Greci e tra l'umanesimo transilvano. Sappiamo che nel Seicento molti giovani nobili ungheresi frequentarono l'Università di Padova. Basti qui ricordare i nomi di Stefano Báthory, divenuto più tardi re di Polonia, di Farkas Bethlen, insigne autore di memorie, di Paolo Gyulai, statista transilvano, e di Stefano Szamosközi, primo archeologo della Transilvania, i quali avevano imparato tutti quanti a Padova la passione per il mondo antico (cfr. T. Kardos: *A humanista irodalom*. — La letteratura umanistica dell' Ungheria, nel volume *Magyar Renaissance*. — Il Rinascimento in Ungheria, Budapest, 1939, II, p. 483; E. Koltay-Kastner: *L'umanesimo italiano in Ungheria*, La Rinascita II, n. 5, pp. 10 sgg.).

<sup>28</sup> L. Gáldi: *Constantin Cantacuzino és a magyar nemzeti hagyomány* (C. C. e la tradizione nazionale ungherese), Magyar Nyelv, XXXI, pp. 238—242.

come abbia compilato per il generale L. F. Marsigli — che era stato in Ungheria — un promemoria in latino sui Rumeni.

Una figura importante, a cavaliere dei secoli XVII e XVIII, fu ancora Demetrio Cantemir che occupa agli albori della civiltà latina, presso i Rumeni, un posto particolare e isolato. Egli acquistò la conoscenza del latino attraverso i suoi studi, compiuti con professori occidentali, a Costantinopoli; regnò per breve tempo sulla Moldavia e passò poi alla Corte dello Zar Pietro il Grande. Scrisse la prima grande storia turca, nonchè un'opera sintetica dal titolo *Descriptio Moldaviae*. Per i suoi meriti scientifici fu eletto, nel 1714, membro dell'Accademia di Berlino.<sup>29</sup>

A tali precedenti successe il secolo XVIII con la sua nota duplicità: nei principati subcarpatici si costituì il dominio dei Fanarioti, questo „condominio greco-turco”, mentre nella Transilvania, quale tarda conseguenza della Controriforma, si realizzò l'unione religiosa colla chiesa Romana.<sup>30</sup> Conformemente a tale duplicità anche l'atteggiamento dei Rumeni di fronte alla cultura latina mostrò due aspetti diversi.

Non ho l'intenzione di riabilitare sotto tutti gli aspetti l'epoca dei Fanarioti, che è indubbiamente di lugubre memoria, e anzi disapprovo la tendenza di presentarla come una specie di „despotismo illuminato”.<sup>31</sup> Tuttavia sta di fatto che vi furono alcuni principi di buona volontà i quali, malcontenti della pedagogia formalistica e stragrammaticizzata dei maestri greci, cercarono di attingere alla cultura latina della Transilvania, all'umanesimo ungherese e sassone, per ricavarne uno spirito più moderne. Questi principi che si erano formati precipuamente in università italiane, avendo spesso il titolo di *ιατροφιλόσοφος*, vedevano chiaramente quale elevazione la cultura latina avrebbe apportato al popolo rumeno. Già nel secondo decennio del secolo Nicola Mavrocordato scrisse un'opera famosa (*Περὶ τῶν καθ'ἡκόντων βίβλος*) durante

<sup>29</sup> G. Pascu: *Viața și operele lui Dimitrie Cantemir*, Bucarest, 1924 (cfr. Europa Orientale, III—1923, pp. 731—744).

<sup>30</sup> Ho trattato particolareggiatamente dell'essenza di tale duplicità nell'introduzione al mio saggio linguistico *Problemi di geografia linguistica nel rumeno del Settecento*. (Annuario della R. Accademia d'Ungheria di Roma, 1937, p. 85 e segg.)

<sup>31</sup> N. Iorga: *Les Phanariotes en Roumanie*. Messenger d'Athènes, 29 luglio, 5 agosto 1937. Ho esaminato a fondo la tesi di Iorga nel mio studio su *Les mots d'origine néo-grecque en roumain à l'Époque des Phanariotes*, Budapest, 1939, p. 24 e segg. Né la reconsione dello stesso Iorga (cfr. Revue du Sud-Est Européen, XVI—1940, pp. 66—70) ha potuto cambiare la mia opinione, che anzi mantengo intatta.

il suo soggiorno in Transilvania, e nel 1720, allorquando ascese al trono del Principato della Valacchia, la mandò con dedica affettuosa all'insigne umanista transilvano Samuele Köleséri di cui ripareremo ancora.<sup>32</sup>

È probabile che durante il principato di Costantino Mavrocordato gli scolopi ungheresi Innocenzo Desericzky e Norberto Conradi avessero già insegnato a Bucarest<sup>33</sup> e precisamente in quell'Istituto di San Sava che più tardi fu riorganizzato de Giorgio Lazăr, appunto sul modello dell'Istituto Superiore degli Scolopi di Kolozsvár. Nello tempo i rapporti culturali tra la Moldavia e la Transilvania furono coltivati dal „serdar” Saul — secondo il viaggiatore francese Carra,<sup>34</sup> l'uomo più colto del Paese — che era in corrispondenza col Felmer, col Pray e col Cornides.<sup>35</sup> Uno dei principi fanarioti, Costantino Scarlatti-Mavrocordato concepì pure il progetto, che del resto era già trapasato allorquando i partigiani di Rákóczi si erano rifugiati nella Moldavia,<sup>36</sup> di far scrivere, attorno al 1743, la storia dei Rumeni da gesuiti ungheresi. Sappiamo anzi che il giovane gesuita Carlo Péterffy (1700—1746) redasse anche il piano di una siffatta opera umanistica.<sup>37</sup>

<sup>32</sup> „Celsissimus princeps auctor huius libri misit Bukaresto Samueli Köleseri, secretario guberniali Transilvanico, cum annexa epistola huius tenoris: Ut amicitia et existimatio mea qua erga honoratam ipsius foveo personam clarius pateat, mitto illustr. D. vstr. libellum a me in Transilvania compositum, hic autem de facto typis mandatum, pergratum expextans responsum quod acceptus fuerit, et etrum eruditam mentem delectare valeat. Bucaresti, die 18 januarii 1720. Illustr. D. vstr. ad officia paratissimus Io. Nicolaus Maurocordatus de Scarlatti.” Citato da A. Horváth: *Magyar-görög bibliográfia* (Ουγγροελληνική Βιβλιογραφία). Budapest, 1940, p. 62.

<sup>33</sup> G. Józsa: *A piaristák bukaresti letelepedésének kísérlete és Mavrocordat Konstantin* (Tentativi di insediamento degli Scolopi a Bucarest e Costantino Maurocordato), Erdélyi Múzeum, XXXVI, pp. 406—8.

<sup>34</sup> „Cet homme est le personnage le plus important qu'ait en ce moment le prince de Moldavie.” J. L. Carra: *Histoire de la Moldavie et de la Valachie*. Neufchâtel, 1781, p. 189.

<sup>35</sup> A. Veress: *Vechi istorici unguri și sași despre istoria Românilor*. Buc. 1929.

<sup>36</sup> N. Iorga: *Histoire de l'enseignement roumain*. Paris, s. d., p. 77, e dello stesso: *Francisc Rákóczi al II-lea, inviotorul conștiinței ungurești și României*. Acad. Rom. Mem. Secț. Ist. XXXIII. 1. Bucarest, 1910.

<sup>37</sup> Szinyei: *Magyar Írók* (Scrittori ungheresi) X., p. 867. Il progetto fu pubblicato, in base al Vol. XXIV della raccolta Kaprinay, Budapest, da E. Veress: *Marele serdar Saul*. Acad. Rom., Mem. Secț. Lit. III; V, 1930—31, pp. 95 e segg. La storia del Péterffy avrebbe dovuto avere inizio coi precedenti antichi (La storia della Dacia: Il capitolo) e avrebbe dovuto compren-

Tutti questi fatti costituiscono oramai non più dei fenomeni sporadici, ma dei veri rapporti culturali sempre più sistematici. La forza d'attrazione dell'umanesimo polacco si era già affievolita mentre quella dell'umanesimo ungherese settecentesco cresceva di vigore. In quell'epoca ebbe luogo un incontro d'idee particolarissimo. Vi era da una parte l'entusiasmo completamente di sinteressato ed apolitico degli umanisti ungheresi per la romanità e per tutte le cose di origine o di attinenza romana, d'altra parte si era formata una grande sensibilità nei principi fanarioti e in altre alte personalità rumene per le forme più evolute di cultura. Dall'incontro di queste due tendenze intellettuali trassero la loro origine numerosi studi di umanisti ungheresi che erano tipicamente settecenteschi e che avevano per oggetto i Rumeni.

È impossibile prendere in esame tutte le opere che nel secolo XVIII si occuparono dei Rumeni e della loro origine romana.<sup>38</sup> Basti accennare al fatto importante che in quell'epoca la tesi del Bonfini e di Niccolò Oláh sulla continuità romano-rumena non era ancora intaccata,<sup>38</sup> e che gli autori seicenteschi, quali Lucius,<sup>39</sup> Tröster,<sup>40</sup> Toppeltin<sup>41</sup> e Otrókócsi<sup>42</sup> tramandarono al Settecento intatte le idee del Bonfini e degli altri umanisti italiani suoi contemporanei. L'idea che i Rumeni fossero aborigeni in Transilvania non fu messa in dubbio nemmeno da Timon,<sup>43</sup> Haner,<sup>44</sup> Kö-

---

dere tutta la storia dei Rumeni. Vi si legge questa frase: „Gothos, e jectis Romanis, victores.” Vi figura poi un capitolo interessante sulla conversione dei rumeni al cristianesimo: „Initia religionis Christianae sub Carolo Magno, anno Christi circiter 802.” L'epoca che va dal 1300 al 1627 porta molto gustamente il titolo „Periodus Hungarica” (Veress, op. cit. p. 96). Come si vede, il Péterffy avrebbe considerato la storia dei Rumeni come una parte integrante di quella degli Ungheresi.

<sup>38</sup> Per informazioni generali vedasi Veress: *Bibliogr. rom.-magh.* Vol. I.

<sup>38bis</sup> L'opera di Giorgio Reicherstoffer, umanista sassone di Nagyszében-Sibiu, intitolata *Chorographia Transilvaniae* (Vienna, 1550, cfr. anche *Moldaviae, quae olim Daciae pars Chorographia*, Vienna 1541), non ebbe un eco duraturo, benché, „als Bildungsraum (dei Rumeni) bezeichnet er mit Sicherheit Moesien und führt die Ansichten der verschiedenen Autoren (Ptolemaios, Dion v. Kreta, Strabon u. Plinius) über die Lage und Bewohnerschaft der mösischen Provinzen an” (K. K. Klein, o. c. p. 73).

<sup>39</sup> Ioannis Lucii Dalmatini: *De regno Dalmatiae et Croatiae Libri sex.* Amsterdam, 1636 (Veress, I, p. 103).

<sup>40</sup> G. Tröster: *Das Alt und Neu Teutsche Dacia.* Norimberga, 1666.

<sup>41</sup> L. Toppeltin: *Origines et occasus Transylvanorum.* Leida, 1667 p. 47 e sgg.

<sup>42</sup> F. F. Otrókócsi: *Originum Hungaricum pars secunda.* Franequare, 1693.

<sup>43</sup> S. Timon: *Imago novae Hungariae.* Cassovia, 1473. Sui Rumeni sta

leséri<sup>45</sup> e Felmer;<sup>46</sup> la polemica verteva piuttosto sul problema etimologico della denominazione *Vlachi* o *Blachi* dei Rumeni stessi. Che i Rumeni fossero nella Transilvania discendenti diretti dei coloni di Traiano, nessuno dubitava. Ecco come un autore sassone riassumeva nel suo opuscolo pubblicato nel 1743, le convinzioni dell'epoca al riguardo: „Haec (dire egli dopo aver trattato del dominio transilvano dei Romani) a Valachorum parentibus in Transilvania sunt facta... *Historia Valachica in nonnullis punctis iuvat Transilvaniam, illustrat et confirmat.*”<sup>47</sup> Gli scrittori dell'epoca andavano quindi fieri di ogni traccia di romanità di cui credevano poter adornare il patrio suolo. Questa ideologia tipicamente umanistica, che a buon diritto potremmo chiamare „illustratio Transilvaniae” (pure il Bonfini aveva adornato l'albero genealogico di Mattia con foglie romane!), era in grandissima stima presso tutti gli umanisti dell'Ungheria e della Transilvania i quali si sentivano felici se potevano comunicare anche ad altri i benefici di un siffatto „illuminismo”. Per questo gli studiosi ungheresi e sassoni tenevano volentieri corrispondenza con gli elementi più colti della Moldavia e per questo il Filstich giustificava la sua impresa di esaminare particolareggiatamente i Va-

---

scritto: „Quandoquidem ipsi se pro Romanorum sobole gerunt, exterisque nationibus venditant, veritati proximum est” (II, p. 150).

<sup>44</sup> G. I. Haner: *Das königliche Siebenbürgen*. Erlangen, 1763. Per quanto riguarda l'origine dei Rumeni, lo Haner si riallaccia al Bonfini e cita pure il Tröster (p. 31).

<sup>45</sup> S. Köleséri: *Auraria Romano-Dacica*. Nagyszeben, 1717.

<sup>46</sup> M. Felmer: *Primae lineae historiae Transilvaniae, antiqui, medii et recentioris aevi*. Nagyszeben, 1779. Le sue fonti Turóczy, Bonfini, Istvánffy, Volfgango Bethlen, Mattia Bél, Toppeltin, Timon, Haner, e quindi completamente la stessa tradizione cui si ispirava pure lo Şincai (Vedi il III capitolo). Il Felmer scrive sull'origine dei Rumeni nella pagina 63, sul loro nome a pagina 64. Vi si trova già la tesi per cui il popolo formatosi dall'incrocio del sangue romano con quello daco, si sarebbe ritirato, fuggendo davanti alle ondate delle migrazioni, nei monti della Transilvania („barbarisque Nationibus in dies magis irruentibus cedentes, ad montana Daciae loca, quae hodiernum etiam possident, sese receperunt,”).

<sup>47</sup> G. Filstich: *Schediasma historicum de Walachorum historia*. Jena, 1743, p. 13. La copia che esiste nel Museo Nazionale Ungherese (III. Hung. h. 1210—40) ha delle postille eseguite dallo stesso Felmer. Ecco per esempio l'annotazione che gli fece sulla mescolanza di sangue avvenuta nella Dacia: „Ipso Romanorum tempore latina et dacia lingua commixta est. Haec est lingua Slavorum, Bulgarorum” (p. 6). Il Filstich credeva del resto ancora all'incrocio gepido-romano e riteneva che la denominazione *vlach* fosse di origine gotica (p. 11).

lacchi „obscurus, illiteratos, grobungos(!)”,<sup>48</sup> nel modo seguente: „Suppeditavit nobis occasionem ad huius materiae longe difficilimae elaboratione, Celsissimi Principis hodierni Moldaviae... postulatum, quo a Generoso quodam nostrae urbis Coronensis Viro, initia sui popouli Valachici a nobis honorifice petiit.”<sup>49</sup>

La stessa tendenza definibile per „illustratio Transilvaniae” ci aiuta a spiegare le parole che il Cornides indirizzò nel 1780 a Giovanni Szarka, professore a Sopron: „Pastores Romanorum in Hungaria fuerunt ante Hungarorum adventum. Per Romanos itaque Rumunos, quo nomine se ipsos lingua sua appellant Valachi, Romanorum posterii indubitati intelligendos esse, res ipsa loquitur.”<sup>50</sup>

Siccome queste che sono piuttosto ipotesi che non tesi criticamente controllate, erano asserite appunto da quegli studiosi ungheresi del Settecento a cui ricorrevano, per ispirazione ed informazione, i membri della triade transilvana, crediamo di poter affermare che l'insegnamento storico del Klein, dello Şincai e del Maior si basa in fondo sull'opinione comune dell'umanesimo ungherese e sassone del Settecento.

### III. Könyvtár

## LE FONTI UNGHERESI DELLA CRONACA DI GIORGIO ŞINCAI

„Scrivo questa mia opera a Szina, villaggio del Comitato Abauj, alla corte dei miei illustrissimi signori, per esprimere la gratitudine che loro spetta non soltanto da parte mia, ma anche da parte di quelli per i quali io scrivo tutto ciò.” Şincai, intorno ai conti Vass, suoi discepoli e protettori, il 28 febbraio 1809)<sup>1</sup>

Nella seconda metà del Settecento ormai non soltanto gli studiosi subcarpatici, ma anche gli stessi Rumeni della Transilvania erano giunti, in grazia alla scienza ungherese, ad un livello di maturità spirituale e di erudizione tanto progredito da potersi dedi-

<sup>48</sup> L'ultimo epiteto latino deriva senza dubbio dal tedesco *grob.* ‚grosso-lano’ (cfr. *Grobian*).

<sup>49</sup> Filstich, op. cit. p. 9.

<sup>50</sup> La lettera fu pubblicata da A. Veress: *Marele Serdar Gheorghe Saul.* Acad. Rom., Mem. Sect. Lit. Ser. III. 1930—31, Mem. 4, p. 23.

<sup>1</sup> Şincai: *Hronica* (edizione di Iaşi del 1853), I. p. 321.



care ai problemi complessi della loro origine etnica. Il loro lavoro urtava contro difficoltà quasi insormontabili, dovendo essi affrontare quella materia storica che, come abbiamo visto, già il Filstich aveva definito come „materia difficillima”.<sup>2</sup> Essi volevano abbracciare coi loro studi la storia dei Rumeni non solo della Transilvania, ma anche dei territori situati a Nord e a Sud del Danubio, volevano rispondere alle domande del *di dove e per dove* che si pongono all'alba di ogni risveglio nazionale. Il passato latino che per gli studiosi del secolo XVIII non era stato se non oggetto di erudizione o una „illustratio Transilvaniae”,<sup>3</sup> nata da un innocuo campanilismo, per loro ottenne ben presto un'importanza vitale. La conoscenza del passato si presentava come una giustificazione di se stessi. Si aggiunga il sovrapporsi delle correnti d'idee che allora si verificava nella vita spirituale rumena: gli ecclesiastici reduci da Roma e da Vienna non si erano ancora completamente avvezzi allo splendore cattolico dell'età barocca e del Regno Mariano, che già nel bacino dei Carpazi giungeva ululando il vento dell'illuminismo e della rivoluzione francese. Non per caso il „Supplex Libellus”, questa prima aperta enunciazione delle aspirazioni delle aspirazioni dei Rumeni transilvani, vide la luce nel 1791, e cioè due anni dopo l'89. Il passaggio dall'ideologia barocca all'uguaglianza umana, interpretata più tardi in giusta luce dall'insigne storiografo transilvano Ladislao Kővári (1820—1907),<sup>4</sup> non fu avvertito che da pochissimi contemporanei. Tra questi ultimi ricordiamo Giorgio Rettegi, viceprefetto di Dés, che aveva intraveduto sin dal terzo decennio del Settecento, col suo acutissimo ingegno, i gravi pericoli del rapido risveglio rumeno.<sup>5</sup>

Giustamente l'opinione pubblica vede nell'attività storiografica della triade transilvana il fondamento teorico dell'indirizzo daco-romano.<sup>6</sup> Curioso però: questa fase tanto interessante nella storia della scienza della regione carpatica fu talmente avvolta, davanti agli occhi degli Ungheresi, nella nebbia della politica di

<sup>2</sup> Cfr. la citazione del Filstich, riportata a pag. 260.

<sup>3</sup> Vedasi pp. 259—60.

<sup>4</sup> Ladislao Kővári: *Erdély története* (Storia della Transilvania). VI, p. 164.

<sup>5</sup> Le Memorie del Rettegi furono pubblicate nella rivista „Hazánk” (La nostra Patria). Vedi la parte relativa in I. (1884), p. 383. Cfr. L. Galdi: AECO. IV, pp. 530—31.

<sup>6</sup> Benedetto Jancsó: *A román nemzetiségi törekvések története és jelenlegi állapota* (Storia e stato attuale delle aspirazioni nazionali rumene), Budapest. 1899, II, pp. 309 e sgg.

cui ogni riga delle opere rumene era satura, che durante un secolo e mezzo non venne in mente a nessuno la utilità di esaminare una buona volta da vicino e con oggettività tutti gli elementi dai quali quell'indirizzo storico aveva preso le sue mosse, e di rintracciare in esso gli influssi dell'epoca e dell'ambiente geografico. Eppure varrebbe senza dubbio la pena di compiere una tale indagine, oggettiva e approfondita, anche col solo scopo della storia della scienza, soprattutto perché — come vedremo più innanzi — *l'attività storiografica della triade altro non fu che il riflesso rumeno di un periodo assai caratteristico della storiografia ungherese.*<sup>7</sup>

Dato che le opere di Samuele Micu-Klein, che fu cronologicamente il primo membro della triade, sono rimaste a tutt'oggi inedite,<sup>8</sup> la prima opera che costituirà l'oggetto del nostro esame, sarà la cronaca di Giorgio Şincai (1753—1816): „Hronica Românilor și a mai multor neamuri” (La storia dei Rumeni e di molti altri popoli).<sup>9</sup>

Nel porre il problema centrale del presente capitolo, concernente le fonti dello Şincai in questa sua opera di quasi 1000 pagine, ci si offre il commento alquanto romantico che la maggiore enciclopedia letteraria ungherese reca su Pietro Maior, terzo membro della triade transilvana:

„Passò al Collegio de Propaganda Fide a Roma. Gli si aperse la Biblioteca Vaticana, destandogli nell'animo desiderio di sapere e bramosia di gloria ad un tempo. I ruderi parlanti dell'antica metropoli, il ben timbrato idioma italiano e la sua parentela con

<sup>7</sup> Anche il sentimento nazionale rumeno nella Transilvania dell'Ottocento era strettamente connesso con lo sviluppo del nazionalismo ungherese, come fu giustamente avvertito dall'Eminescu (D. Murăraşu: *Naţionalismul lui Eminescu*, Bucarest, 1932, p. 55).

<sup>8</sup> Per l'elenco della sue opere vedasi Pascu: *Ist. lit. rom. XVIII, III*, pp. 105 e sgg. Il precursore rumeno dell'ideologia e dell'attività storiografica della triade transilvana fu un sacerdote di Râşinari, Sava Popovici, il quale, sull'esempio dei pastori sassoni, e soprattutto di Michele Lebrecht, inserì nei suoi sermoni delle scene storiche raccontate in tono popolare (I. Lupaş: *Cronicari și istorici români din Transilvania*. Craiova, s. d., I, pp. 82 e sgg.).

<sup>9</sup> L'espressione „mai multor neamuri” va intesa (secondo il lungo titolo barocco dell'opera) nel senso che vi si fa menzione di tutti i popoli che hanno frammista la loro storia con quella dei Rumeni. L'impossibilità di concepire una storia esclusivamente rumena fu già avvertita dal Péterffy (cfr. p. 21).

la lingua rumena fecero maturare in lui l'idea che i Rumeni fossero diretti discendenti degli antichi Romani."<sup>10</sup>

Nei libri di testo delle scuole rumene e perfino in studi seri fa apparizione di volta in volta un mitico personaggio che decifra il passato rumeno esclusivamente dai rilievi della colonna Traiana. — Ma fu veramente Roma la principale ispiratrice? Furono veramente solo quelle piazze, colonne e statue a suggerire delle aspirazioni creative ai Rumeni reduci da Roma, intorno alle quali lo Şincai aveva parlato con l'ingenua semplicità degna quasi delle lettere di uno Slavici?<sup>12</sup>

„Roma è tanto grande” — dice lo Şincai — da avere più d'una piazza; tra queste le maggiori e più famose sono la Piazza San Pietro nel Vaticano, la Piazza di Santa Maria Maggiore, la Piazza Navona e quella di Traiano... La più meravigliosa tra tutte è la Piazza di Traiano sia per la sua situazione che per la sua antichità. Incominciata a costruire nel III, fu condotta a termine nell'anno successivo, dopo l'esportazione di molti mucchi di terra; quanto alle altre piazze, le ho descritte come le ho viste coi miei propri occhi."<sup>13</sup>

Gettiamo uno sguardo sulla vita dello Şincai. Egli passò cinque anni a Roma, quale alunno e bibliotecario del collegio De Propaganda Fide, lavorando, sotto la protezione del cardinale Stefano Borgia, nell'Archivio Vaticano; ma prima, da giovane e da uomo adulto egli aveva vissuto ed operato a Marosvásárhely, a Kolozsvár, a Nagyvárad, e a Buda, in ambiente completamente ungherese. Quale dei due periodi della sua vita ebbe un influsso più decisivo per la sua formazione? È noto che lo Şincai (nato nel 1754 a Marosszék), rampollo di famiglia nobile ungherese,<sup>14</sup> ma oriundo forse dalla Moldavia, iniziò i suoi studi latini sotto la guida di Alessandro Kovásznai<sup>15</sup> nel ginnasio

<sup>10</sup> Szinnyei: *Magyar Írók* (Scrittori ungheresi), VIII, col. 341.

<sup>11</sup> Cfr. Maior: *Istoria*. I, §. 4.

<sup>12</sup> AECO. V, p. 344.

<sup>13</sup> *Hronica*. I, 8. Le esperienze romane dello Şincai e di Pietro Maior s'inseriscono cronologicamente tra il soggiorno italiano di C. Cantacuzino nel Seicento (cfr. p. 18) e tra le impressioni italiane del primo viaggiatore rumeno, D. Golescu. Cfr. Cl. Isopescu: *Il viaggiatore Dinicu Golescu in Italia*, L'Europa Orientale, XII—1932, pp. 250 e sgg.

<sup>14</sup> A. Papiu—Ilarianu: *Vietî'a, operele si ideele lui Georgiu Sincai din Sinca*, Bucarest, 1869, p. 12.

<sup>15</sup> „In hac urbe (cioè a Marosvásárhely) apud Reformatos prima Elementa Linguarum Latinae, et Hungaricae non sine notabili progressu solidius

calvinista di Marosvásárhely. Più tardi egli ottenne il pensionato presso i gesuiti di Kolozsvár. Tornato da Roma fece la conoscenza, ancora a Vienna, di Andrea Hadik, generale di cultura umanistica, versatissimo nelle cose d'Italia (1710—1790), di Giuseppe Benkő, professore famoso del collegio calvinista di Nagyenyed (1740—1814), e di Daniele Cornides,<sup>16</sup> grande scienziato dell'epoca. Allorquando, causa gli intrighi di Giovanni Bobb, arcivescovo di Balásfalva (Blaj), perdette il suo posto di professore e di ispettore, e venne abbandonato completamente dal proprio popolo, egli fu salvato dal morire di fame per opera di una famiglia aristocratica ungherese di cultura umanistica. Fu assunto infatti dal conte Daniele Vass di Czege<sup>71</sup> quale precettore dei suoi figli. Presso il conti Vass lo Şincai scrisse la sua cronaca sino all'anno 1660. Nella vecchiaia, dopo aver dato le dimissioni dal suo posto di censore alla Tipografia Universitaria di Buda e dopo aver tentato invano di pubblicare l'opera principale della sua vita, egli potè ancora rifugiarsi presso gli antichi discepoli e trovare, nel 1816, nel podere dei conti Vass, situato nel comitato Abauj, la sua ultima dimora. Per un mezzo secolo i Rumeni non sapevano nemmeno dove fosse la sua tomba. Né va dimenticato che a Nagyvárad il Şincai ebbe per amici Michele Tertina<sup>18</sup> e Ladislao Nagy

excolere coepi, operam ad meam culturam plurimum tunc conferente Viro Doctissimo, Professore Alexandro Kovásznai qui quantus Humanista fuerit, serae etiam Posteritati non dabunt oblivioni Eius Carmina Exequialia" (*Elegia*, nota 4). Nello stesso luogo lo Şincai ricorda con viva riconoscenza Giorgio Aranka che fu „veri nominis Polyhistor" (1737—1817), fondatore della prima società scientifica ungherese („Erudita Hungarica Societas"), nonchè Samuele Teleki, il quale fondò la famosa biblioteca Teleki („locupletissima... Bibliotheca publica").

<sup>16</sup> Su A. Hadik, vedi *Hronica*, II, p. 18, sul Cornides, ibidem. p. 252 („... lettera del mio vecchio amico, Daniele Cornides, di cui non vi era ai miei tempi uomo più dotto nei territori della Sacra Corona") e *Elegia*, nota 15 (Papiu—Ilarianu, p. 121).

<sup>17</sup> Lo Şincai fa derivare la famiglia Vass, dato che lo stemma familiare reca la testa di un bue, dalla Moldavia, opinando che gli avi di essa si fossero trasferiti di là nella Transilvania all'epoca della venuta degli Ungheresi (Papiu—Ilarianu, p. 20 e *Hronica*, anno 1230).

<sup>18</sup> Michele Tertina (1750—1808), professore della poesia e poi pro-direttore a Nagyvárad. Ebbe l'epitaffio composto da Ladislao Nagy di Peretsény. Il Kazinczy, capo spirituale della vita letteraria dell'epoca, così ne parla in una lettera indirizzata a Giorgio Carlo Romy: „In seinen jüngern Jahren war er aller Achten werth. Er hat sich überlebt. Schade um seinen Kopf oder viel mehr um sein Gedächtnis und den Talent, zu Kentnissen und Büchern zu kommen", Kazinczy, *Levelei* (Lettere di...), VI, p.



di Perecsény,<sup>19</sup> mentre nella capitale ungherese egli visse dapprima nella casa di Martino Giorgio Kovachich, famoso giurista e collezionista di documenti (1743—1821), e fece poi conoscenza col Lipszky,<sup>20</sup> compilatore della prima nomenclatura geografica ungherese (1766—1826), con Stefano Katona (1732—1815), il dotto autore gesuita della „Historia critica”, nonchè coi moderni storiografi che avevano condotto le loro ricerche nella Biblioteca Universitaria con una rigorosa metodologia. Possiamo anzi dire che la figura dello Şincai faceva parte dell'ambiente intellettuale del barocco ungherese del Settecento, non meno dello stesso Benkő o Katona. È più che giustificata quindi la domanda che ci siamo posti poco fa: fu Roma e la scienza italiana ad avere sulla mente dello Şincai l'ascendente decisivo, o non piuttosto l'ambiente degli studiosi e la materia di studi storici che egli aveva trovato in Ungheria?

Questa domanda è talmente concreta da non ammettere nessuna risposta generica e vaga. Un risultato attendibile potrà essere ottenuto solo da ricerche approfondite e particolareggiate. Purtroppo non possiamo appoggiarci su lavori preliminari al proposito: le fonti rumene passano sotto silenzio appunto i suggerimenti ungheresi,<sup>21</sup> mentre da parte magiara non si è stato ancora nessun tentativo per compiere un esame sistematico del nostro problema.<sup>22</sup>

Le fonti dello Şincai — sulle quali le note che accompagnano gli avvenimenti di ogni anno, danno preziosi ragguagli<sup>23</sup> — vanno

138. Il Tertina scrisse numerosissime poesie occasionali in latino (Szinnyei: *Magyar Irók* — Scrittori ungheresi, XIV, pp. 43—7).

<sup>19</sup> Ladislao Peretsényi Nagy (1771—1827), segretario del barone Ladislao Vay a Nagyvárad, si ritrasse più tardi nel comitato Arad. Una scelta delle sue memorie fu pubblicata da A. Márki (Egyet. Phil. Közlöny-Archivum Philologicum 1889, pp. 570—594). Compose moltissime poesie in ungherese e in latino. Fu uno degli scrittori più fecondi dell'epoca (Szinnyei: *Magyar Irók* — Scrittori ungheresi, IX, pp. 689—699).

<sup>20</sup> Indirizzò al Lipszky nel 1804 una lettera in latino (stampata poi a Pest) sull'ortografia dei nomi geografici rumeni.

<sup>21</sup> Il Pascu per esempio non accenna nemmeno alla documentazione ungherese dello Şincai.

<sup>22</sup> Questo problema è di massima importanza, perchè solo attraverso la sua soluzione l'influsso dell'umanesimo ungherese può essere vagliato sulla stregua dei dati di fatto.

<sup>23</sup> L'opera dello Şincai ha la forma di annali, come quella del suo contemporaneo Katona. Dopo gli avvenimenti di ogni anno sono riportate le indicazioni abbreviate delle fonti. Le fonti della Hronica furono raccolte dal

suddivise in due categorie: fonti manoscritte e fonti stampate. Dal gruppo dei manoscritti eccellono i documenti che sono numerosissimi. Essi da soli ci offrono la risposta cercata. Sebbene non vogliamo mettere affatto in dubbio che Roma abbia fecondato l'anima dello Şincai per tutta la sua vita, pure è ovvio che le biblioteche e gli archivi romani, che lo stesso Şincai e tutti gli storici della letteratura rumena ricordano con tanta insistenza, hanno relativamente poco posto tra le fonti della cronaca şincaiana. All'Archivio Vaticano per esempio egli si riferisce soltanto otto o dieci volte al massimo, soprattutto in connessione alla corrispondenza di Sisto V con personalità della Moldavia (II. pp. 239, 241, 243, 262, 312, 319). Di fronte alla frequenza dei documenti ungheresi adottati, questa scarsità è assai sorprendente. D'altra parte lo Şincai aveva attinto agli archivi di Brassó (I, p. 261), di Fogaras (III, p. 88), di Szeben (II, p. 81), di Gyulafehérvár (II, p. 88), di Balásfalva (III, p. 131), di Kolozsmonostor (II, p. 53), agli annali siculi („Annales Siculici", I, p. 163), alla raccolta del Conte Francesco Széchenyi,<sup>24</sup> molte volte agli atti delle assemblee nazionali della Transilvania, ai manoscritti raccolti da Hevenesi (III, p. 5), alle memorie di Martino Giorgio Kovachich (p. es. III, pp. 46—7, lettera del voivoda Basilio Lupu a Giovanni Kemény) e soprattutto, innumerevoli volte ai documenti che figuravano nella raccolta del Cornides.<sup>25</sup> Appartennero a quella raccolta l'Andrea-num — cioè la lettera di donazione di Andrea II, re d'Ungheria, di dubbia attendibilità, sui privilegi concessi ai Sassoni della Transilvania, che reca la famosa espressione „silva Blaccorum et Bissenorum" (1224)<sup>26</sup> —, e la maggior parte dei documenti con cui

---

Papiu—Ilarianu (pp. 127 e segg.). Il suo elenco, che annovera 461 fonti, non risolve però le abbreviazioni.

<sup>24</sup> „Diplomatum com. Francisci Szétseny." I, 267 (anno 1243). Lo Şincai ricorda il Széchenyi e il Museo Nazionale di Budapest da lui fondate anche nella scena pastorale composta in onore del palatino Giuseppe (cfr. p. 301).

<sup>25</sup> Le Şincai si riferisce alla materia fornitagli dal Cornides circa in 150—200 casi.

<sup>26</sup> Desideriamo osservare che le prime tracce documentabili dei Rumeni nella Transilvania si hanno soltanto dal principio del secolo XIII, e precisamente il primo documento, che è del 1222, riguarda la cosiddetta Barcaság (la regione di Brassó), nell'estremità sudorientale della Transilvania (Cfr. AECO. II—1936, p. 333). Tutti gli altri dati secondo quanto si presume „documentabili", che testimonierebbero l'insediamento dei Rumeni nella Transilvania in una data anteriore a quella, si basano su un'interpretazione erronea dei documenti stessi e non possono essere riferiti ai Rumeni (cfr.

lo Şincai compilò la cronaca dei tempi angioini, del secolo XIV e del principio del Cinquecento. La preponderanza dei documenti di origine ungherese è quindi fuori discussione.

In seguito, invece che esaminare ad una ad una le fonti manoscritte dello Şincai, raggrupperemo secondo le epoche quello che l'autore rumeno aveva conosciuto della storiografia ungherese. Di fronte alla vastissima bibliografia che elenca le fonti letterarie ungheresi della sua cronaca, la lista delle opere italiane consultate è di ben minore importanza. Nella III parte della *Hronica*, per esempio, sono citati alcuni autori italiani, come Maiolino Bissaccioni (1582—1663; presso Şincai: III, p. 19), Del Chiaro, segretario del Brâncoveanu, voivoda della Valacchia (III, p. 199), e Galeazzo Gualdo Priorato (1606—1678; III, p. 167). Ma dobbiamo constatare, con la massima sorpresa, che lo Şincai non ebbe conoscenza né degli umanisti, quali Poggio Bracciolini, Francesco della Valle,<sup>27</sup> ecc, che pure avevano simpatizzato coi Rumeni ed erano assertori della continuità traiana, nè del cardinale Mezzofanti, suo contemporanea (1774—1849) che non solo aveva proclamato l'origine della lingua rumena, ma l'aveva anche imparata<sup>27a</sup>. Di fronte a queste lacune quanto completo riesce invece l'elenco sistematico delle opere storiche ungheresi che lo Şincai adduce a testimonianza! Lo spirito ungherese della documentazione sincaiana è comprovato sufficientemente dal fatto che perfino a proposito dell'età romana, egli usa quale fonte principale l'opera di Stefano Katona: *Synopsis Historiae Romanorum Imperatorum*, Buda, 1782; ad essa si riferisce continuamente anche nella trattazione della campagna transilvana di Traiano (I, pp. 1 e sgg.).<sup>28</sup>

Lo Şincai ha relativamente poca conoscenza delle cronache ungheresi del medioevo. Conosce naturalmente benissimo il Notaio Anonimo del re Béla, la cui opera fu scoperta nel secolo XVIII e lo cita anche dall'anno 889 in poi, accettandolo senza cri-

L. Gáldi, AECO. III—1937, pp. 267—70e *Documenta Valachica*, Budapest, 1941, p. Introduzione, parte IV.

<sup>27</sup> Il fatto sorprende soprattutto perchè nel Settecento questi antichi umanisti erano in Italia largamente noti (comunicazione orale del prof. Luigi Russo, della R. Università di Pisa). Il Maior conosceva Poggio Bracciolini, ma ne cita soltanto un passo del tutto insignificativo.

<sup>27a</sup> Cfr. C. Tagliavini, ne „L'Archiginnasio" XVIII (1923), pp. 206 sgg. e idem: *La cultura italiana in Rumenia*. Roma, s. d. (1940), p. 50.

<sup>28</sup> Tutti gli altri dati — qualora non siano citate altre fonti — provengono dall'enciclopedia del Szinnyi *Magyar Irók* (Scrittori ungheresi). Sarà pertanto superfluo citarlo ancora.

tica e interpretandolo in conformità alla tesi dacorumena.<sup>29</sup> Nel riferire l'occupazione della Transilvania per opera di Tühütüm, nel 904, afferma che i Rumeni non erano stati battuti dagli Ungheresi, ma si erano associati ai conquistatori di propria volontà per essere loro pari („ca să fie asemenii lor”, p. 170). Aggiunge anche come tale uguaglianza sia rimasta in vigore fino al 1437 e come le misure prese in quell'anno abbiano riguardato non i Rumeni, né gli Ungheresi, ma i contadini in generale („împrotiva proștilor”, ibidem, cfr. ancora I, pp. 395—7). Più avanti nella narrazione dell'epoca angioina, è spesso citato Giovanni Küküllei, storiografo di corte di Lodovico il Grande („Joannes de Küküllä”, I, p. 315). Alla mancanza dei dati cronistorici egli supplisce spesse volte colle sintesi sorte in data posteriore o inserendo nelle lacune documenti inediti.<sup>30</sup> Nella parte medioevale figura di frequente pure

<sup>29</sup> Com'è noto, l'Anonimo descrive particolareggiatamente i contatti dei Rumeni con gli Ungheresi penetrati nella Transilvania, e i Rumeni si compiacevano sempre di creare da quella descrizione un argomento in favore alla tesi della continuità latino-rumena. Recentemente N. Iorga si sforza di analizzare l'opera dell'Anonimo, che fu alla fine del secolo XII studente a Parigi, con lo stesso metodo con cui il Boissonnade ha analizzato la *Chanson de Roland* (Du nouveau sur la Chanson de Roland, Parigi, 1926; cfr. N. Iorga, *Histoire des Roumains*, Bucarest, 1937, III, p. 55). La cronaca dell'Anonimo, adornata con elementi dotti, richiede naturalmente una interpretazione diversa: poiché il cronista visse alla fine del sec. XII, alla corte di Béla III, poco prima dunque del 1222, dell'anno cioè in cui un documento ricorda la prima volta la presenza dei Rumeni nella Transilvania. È evidente quindi che l'Anonimo abbia avuto già conoscenza dei Rumeni e che sia risalito dalla loro situazione d'allora agli avvenimenti dell'epoca in cui gli Ungheresi aveva conquistato la loro patria attuale (cfr. L. Tamás: *AECO*. II—1936, pp. 366 e segg.).

<sup>30</sup> A proposito dei documenti inediti dobbiamo insistere sul fatto che lo Şincai fu davvero il primo editore e eraduttore rumeno di molti documenti relativi ai Rumeni di Ungheria. La sua priorità è incontestabile rispetto a parecchi atti medioevali; cfr. p. es. quelli datati dal 20 agosto 1252 („Daniel Kornides diplomatum Mss. Tom. 2, p. 82”, I, p. 274, v. Zimmermann—Werner: *Urkundenbuch*, I, p. 78), dall'anno 1260, dal 11 marzo 1921 (I, p. 288, fr. Hurmuzaki—Densuşianu: *Documente* I, pp. 510—1), dal 29 gennaio 1322 („Cornides, Mss. dipl. tom. 3, p. 130”) ecc. Nello stesso tempo è dimostrabile anche il fatto che le raccolte posteriori furono spesso basate sulla materia riunita da questo pioniere instancabile della storiografia rumena. La traduzione della lettera di donazione del 1247 del re Béla IV ai cavalieri di San Giovanni che sarà pubblicata nel *Magazinul Istoricu del Bălcescu* (II, p. 247—8), è un semplice rifacimento abbreviato del testo inserito nella *Hronica* (I, pp. 270 e segg.). Sarebbe interessantissimo fare una indagine esauriente dell'influsso della *Hronica* dello Şincai sulla storiografia rumena posteriore.



la materia che il gesuita ungherese Gabriele Hevenesi (1656—1715) aveva raccolto in 128 volumi, custoditi attualmente nella Biblioteca della R. Università di Budapest (p. es. I, p. 212; cfr. quello che lo Şincai dice dell'Hevenesi, III, pp. 231—2); nonchè quella di altre raccolte di documenti (p. es. „Kopi Mss. tom. 31", I, p. 314).

È importantissimo l'impiego della letteratura quattrocentesca, dato che essa forma il ponte di passaggio dalla storiografia umanistica del Rinascimento a quella dell'umanesimo barocco. La cronaca di Giovanni Thuróczy, giudice di Buda (1435—1489?), che lo Şincai cita dal 1091 in poi, è pervasa di spirito medioevale (I, p. 200), ma già le lettere di Mattia Corvino, frequentemente ricordate (p. es. II, p. 53), spirano aria di Rinascimento. Queste lettere erano nel Settecento facilmente accessibili nella pubblicazione di Emerico Kelcz (1743—44) e in altre edizioni posteriori (1745, Nagyszombat, 1746, Kolozsvár, 1764, Kassa, ecc.). Attorno a Mattia troviamo tutt'una schiera di storiografi umanisti, che lo Şincai conosce e cita tutti quanti. E a questo punto dobbiamo mettere in rilievo un momento assai caratteristico: mentre lo Şincai, il discepolo di Roma, trascura gli umanisti d'Italia, anche se nelle loro opere si trovano riferimenti rumeni, si occupa invece degli umanisti d'Ungheria anche laddove questi trattano di avvenimenti esclusivamente ungheresi. La fonte più volte citata è naturalmente l'opera del Bonfini (II, pp. 3 e segg.), ma è ricordato anche il Callimaco, il quale, essendo stato due volte in Ungheria, scrisse la sua *Historia de rege Wladislao* (si tratta di Vladislao I) che lo Şincai poteva consultare nell'edizione dello Schwandtner del 1746. È menzionato anche Pietro Ransano, pure contemporaneo di Mattia, la cui opera (*Epitome Rerum Ungaricarum*), anche se non nella edizione originale (Vienna, 1558), gli stava a disposizione in quella dello stesso Schwandtner.

Gli autori del secolo XV cedono quasi inavvertitamente il loro posto a quelli del Cinquecento. Un autore più volte menzionato è Niccolò Istvánffy (1538—1615), il quale è addotto quasi in ogni pagina a testimonianza degli avvenimenti della prima metà del Cinquecento. Dato che — a meno che non siamo caduti in errore — i riferimenti all'Istvánffy cessano dopo il 1606, dobbiamo supporre che lo Şincai abbia consultato la opera dell'Istvánffy non già nella versione completata fino al 1718 e pubblicata nel 1724 dal gesuita Giovanni Ketteler, ma il testo della prima versione che va appunto fino al 1606. Un altro autore, spesso citato, è l'arcive-

scovo di Strigonio, Niccolò Oláh, le cui opere — com'è noto — furono pubblicate solo nel secolo XVIII. Lo Şincai — probabilmente fiero anche dell'origine rumena dell'Oláh — lo cita spesso volte (II, pp. 175, 179, 191, ecc.), soprattutto dall'opera *Hungaria et Attila*, pubblicata nel 1763 da Francesco Adamo Kollár. Che lo Şincai abbia consultato appunto l'edizione del Kollár, è dimostrato in parte da una nota inequivocabile („Kollar, ad calcem operis Nic. Olahi, Hungaria et Athila", riportata alla pagina 131 dell'op. cit. di Papiu-Ilarianu), e in parte dal fatto che lo Şincai aveva letto anche il *Chronicon Breve* di N. Oláh, pubblicato, sulla traccia del Breviario di Mattia Bél del 1558, nella stessa edizione del Kollár. Accanto a queste fonti principali ve ne sono naturalmente parecchie altre. Più volta lo Şincai cita Abramo Baksai, Alberto Laski, il segretario del palatino di Polonia (II, pp. 48, 137), la cui opera fu pubblicata nel 1567 a Cracovia col titolo *Chronologia de regibus Hungariae*. Nella descrizione della disfatta di Mohács la fonte principale dello Şincai è la cronaca di Stefano Broderics (1530—1577, II, pp. 153—5) che dopo il 1688 non ebbe più alcuna edizione, ma che fu tramandata dagli storici della letteratura ungherese dell'epoca, quali Pietro Bod, Alessio Horányi, il Weszprémi, e conosciuta per conseguenza anche dallo Şincai. Egli avrà letto l'opera storica di Francesco Forgách (*Regum Hungaricum sui temporis commentarii*) probabilmente nell'edizione dell'Horányi è del 1788 (Cfr. II, p. 204). I precedenti della storiografia ungherese furono contemplati dall'autore rumeno completamente attraverso gli occhiali del secolo XVIII: prova ne è che egli fece uso pure della *Historia arcana legationis* di Gerolamo Laszky (1496—1541, II, p. 158) che avrà dovuto conoscere attraverso l'edizione curata da Mattia Bél e pubblicata nel 1735 a Presburgo. Un fatto analogo avvenne per il raguseo<sup>31</sup> Tubero (1459—1527, cfr. Papiu—Ilarianu, op. cit. p. 133), la cui opera (*Commentariorum libri undecim*) fu trovata dallo Şincai nel II volume dell'edizione schwandtneriana degli „Scriptores". Una siffatta „scoperta" settecentesca fu ancora, sempre attraverso lo Schwandtner, la *Historia rerum gestarum inter Ferdinandum et Joannem Ungariae regis* di Giovanni Zermegh (1510—1584, II, pp. 166 e 179).

<sup>31</sup> Per l'importanza della Dalmazia quale intermediaria di influssi culturali fra l'Italia e l'Ungheria vedasi l'ottimo studio recente di T. Kardos: *Dalmácia, a magyar humanizmus kapuja* (La Dalmazia, porta dell'umanesimo ungherese). Apollo, 1940—X, pp. 25 e segg. Per Tubero ibid. p. 32.

Vi sono naturalmente anche dei casi in cui lo Şincai, sollecitato dall'impulso dell'indagine e probabilmente anche dietro suggerimento dei suoi amici studiosi, risaliva a delle edizioni di data più antica. Egli avrà certo sfogliato la notissima opera di Stefano Szamosközi (*Analecta Lapidum Vetustorum et Nonnullarum In Dacia Antiquitatum*) che fu pubblicata per la prima volta a Padova, probabilmente nell'edizione di Francoforte del 1598, poichè tra le sue fonti figurano anche i *Reipublicae Romanae Commentarii* di Volfgango Lazio che videro la luce legati in uno stesso volume coll'opera dello „Zamosius". Da questo Lazio del resto lo Şincai aveva preso interessanti contributi aneddotici: tra l'altro la fiaba per cui pescatori rumeni avrebbero trovato nel 1543 nella valle dello Sztrigy il tesoro che Decebal aveva nascosto davanti a Traiano, e cioè circa 400.000 monete d'oro. Uno dei pescatori sarebbe poi andato a Gyulafehérvár per informarsi del valore dell'oro trovato, ma fra Giorgio Martinuzzi, venuto a conoscenza dell'ingente fortuna, avrebbe fatto arrestare i due pescatori, sequestrando loro le monete. Lo Şincai aggiunge, con evidente compiacimento per l'insuccesso del Martinuzzi, che gli altri pescatori riuscirono a fuggire nella Moldavia, salvando anche il tesoro (II, pp. 182—3).

Lo Şincai consultò anche una fonte antica e cioè *Chorografia Moldaviae* dell'insigne umanista Giorgio Reicherstorffer (1531—1584), pubblicata a Vienna nel 1541 (II, p. 187). E lo stesso dicasi per le opere di due studiosi sassoni, Cristiano Schaesius (1536—1585) e Giovanni Sommer (1542—1574). Lo Schaesius, ricordato in rapporto agli avvenimenti dell'anno 1540 (II, p. 179), era parroco di Medgyes e avrà destato l'interesse dello Şincai probabilmente per se sue *Ruinae Pannonicae*, pubblicate nel 1571 a Wittenberga. Alla stessa epoca risalgono i *Reges Hungarici et clades Moldavica* di Giovanni Sommer, pubblicati similmente a Wittenberg, però un po' più tardi, nel 1580. Ma lo Şincai probabilmente per se sue *Ruinae Pannonicae*, pubblicate nel 1571 (II, p. 137), bensì anche di quella che egli aveva dedicato a Giacomo Heraclides, il famoso Voivoda Despot dei Rumeni, che fu pubblicata col titolo *Vita Jacobi despotaе Moldavorum Reguli* nel 1587 a spese di un aristocratico ungherese, Emerico Forgách. Proviene da quell'opera tutto quanto lo Şincai racconta sul Despot (II, pp. 207 e segg), il che è importante anche perchè doveva essere tolto dal Sommer e dalla precedente corrispondenza forgáchiana (*Vita Despotae e Scriptis Forgatsianis concinnata atque operi Ioannis Sommeri praefixa*, p. 212), il passo

(II, p. 207) che più tardi, venne incluso, in elaborazione poetica, nel noto dramma su *Despot* di Vasile Alecsandri.<sup>32</sup> La „Vita Jacobi” del Sommer richiamò l'attenzione dello Şincai anche verso un'altra opera che era stata pubblicata insieme con quella. Difatti lo Şincai attinse più d'una volta alla *Commentatiuncula brevis de Walachia et rebus Walachicis* di Albinus Petrus (II, pp. 23, 64, ecc.). In questo gruppo va ancora annoverata l'opera di Pietro Révai, alfiere del Regno (1568—1622), *De Sacra Corona Regni Hungariae*, pubblicata nel 1613, e citata nella *Hronica* come „Petrus de Reva, Centuria”. Da ciò risulta quale era l'edizione consultata dallo Şincai: *De Monarchia et Sacra Regni Hungariae Centuriae septem* (Francofurti, 1659). Questa stessa edizione fu ripubblicata ancora più volte nel corso del secolo XVIII (Nagyszombat, 1732; Kolozsvár, 1735, Posenio, 1749).

Nel secolo XVII la documentazione dello Şincai cambia aspetto. Nei secoli precedenti predominavano tra le sue fonti le opere pubblicate contemporaneamente o più tardi della loro stesura, mentre per il Seicento subentrano i manoscritti inediti, essendo stato quel secolo nella letteratura ungherese l'età di splendore delle *memorie*. Per il Cinquecento lo Şincai aveva consultato solo un'unica fonte veramente importante in manoscritto: le memorie di L. Gyulafi, segretario e delegato dei principi di Transilvania (1557—1605), che egli aveva trovato nei volumi 58 e 59 della raccolta Pray esistente nella Biblioteca della R. Università di Budapest. Il manoscritto del Gyulafi venne più tardi pubblicato per cura di Stefano Kultsár nel 1805, ma lo Şincai dice espressamente (in ungherese!) di aver avuto sotto mano il manoscritto originale („Gyulaffi Lestan a maga Diariumában Mss. Hevenesianorum”, II, p. 221). Ma, come abbiamo detto, si tratta di un'eccezione rarissima per le fonti cinquecentesche. Ben diversa è la situazione per il secolo successivo. Lo Şincai consultò difatti in manoscritto le *Metamorphoses Transsylvaniae* di Pietro Apor (1676—1752), tanto importanti dal punto di vista della storia della civiltà (II, pp. 304, 332), l'Autobiografia di Niccolò Bethlen (1642—1716) (che lo Şincai ricorda una volta erroneamente col nome di Michele, ma poi correttamente: „aşa scrie Betlen Micloş”, III, p. 199), il „lamento” di Paolo Enyedi, conservato nella Biblioteca della R. Università di Budapest, nel manoscritto del Szamosközi, le cronache delle assemblee nazionali della Transilvania di Andrea Frank, l'Autobiografia di Gio-

<sup>32</sup> V. Alexandri: *Despot—Vodă*. Atto I, scena III.

vanni Kemény (1607—1662), che fu pubblicata soltanto nel 1817, un anno dopo la morte dello Şincai, da Carlo Rummy,<sup>33</sup> ma che era stata ricordata già prima da Bod, Horányi e Benkő, nonché la storia di Francesco Mikó di Hidvég (1585—1635), accessibile nel Museo Nazionale di Budapest, che lo Şincai rammenta (II, p. 262) in ungherese: *Mikó Ferentz a kézzel írott krónikában* (F. M. nella cronaca manoscritta). Possiamo annoverare ancora l'opera di Samuele Biró, continuazione diretta di quella del Mikó (Papiu Ilarianu, op. cit. p. 128) e la *Siralmas Krónika* (Cronaca Lagrimosa) di Giovanni Szalárdi (III, pp. 11, 15, 83) che fu stampata solo molto più tardi e precisamente negli anni 1852—53. A buon diritto possiamo porre la domanda: chi aveva richiamato l'attenzione dello Şincai su questa ricchissima materia storica manoscritta che a quell'epoca doveva essere ancora pochissimo conosciuta? Crediamo che sia stato Giuseppe Benkő che egli avrà certo incontrato a Vienna. È ben noto quanti sforzi abbia fatto il Benkő, condotto dalla sua passione per le antichità della Transilvania, per richiamare l'attenzione degli storiografi dell'epoca sulle memorie transilvane seicentesche. Egli stesso ricordò che le opere del Szalárdy erano state prima di lui del tutto sconosciute e si cominciarono a leggere solo dietro il suo suggerimento (Tudományos Gyűjtemény — Raccolta Scientifica, 1824 — IX, p. 77). Va inoltre preso in considerazione che il Benkő aveva anche pubblicato alcune fonti come per esempio *Historiarum Pannonico—Dacicarum libri X* di Volfgango Bethlen (1639—1679), che si era formato a Padova e che lo Şincai poteva leggere nell'edizione di sei volumi pubblicata dal Benkő stesso tra il 1782 e il 1793 (Papiu—Ilarianu, p. 128). La scoperta e l'elaborazione del materiale manoscritto risalgono quindi probabilmente ai colloqui che lo Şincai ebbe col Benkő. Vi potevano essere, s'intende, anche altri suggerimenti. Sotto questo riguardo possono essere ricordati per esempio il generale Andrea Hadik, con cui il Şincai ebbe dei contatti e trattative su manoscritti a Vienna,<sup>34</sup> e Alessio Horányi, il quale aveva pubblicato negli anni 1782—83 la *Historia rerum Transylvanicarum* di Giovanni Bethlen (1613—1678, cfr. Papiu—Ilarianu p. 128). Sarebbe interessante invece indagare in quale modo lo Şincai venisse in

<sup>33</sup> Per i rapporti del Rummy coi Rumeni vedasi ancora C. Sulică: *A magyar irodalom és művelődés hatása...* (L'influsso della letteratura e della civiltà ungherese), p. 26.

<sup>34</sup> Cfr. la nota 16. Sul Benkő vedi *Elegia*, nota 16.

possessione (cfr. „Han”, II, pp. 135—7) della grande cronaca, esistente allora solo in manoscritto, di Gaspare Hain (1632—1687), direttore di scuola a Lőcse (Levoča).

Tra le fonti seicentesche della „Hronica” si trovano, accanto ai manoscritti, anche delle pubblicazioni stampate, come il „Florus Hungaricus” di Giovanni Nadányi (Amsterdam, 1663; Şincai, II, pp. 48 e 72 ecc), la *Rövid Magyar Krónika* — Breve Cronaca Ungherese — di Gregorio Petheő (Vienna, 1660, ripubblicata molte volte nel secolo XVIII: Vienna, 1702, Cassovia, 1729, 1734, 1738, 1753), le *Origines et Occasus Transylvanorum* (Lugduni Batavorum, 1668) del Toppeltino (?—1670) che erano già conosciute da Costino Miron, il più importante dei cronisti moldavi,<sup>35</sup> ma che per lo Şincai saranno state più facilmente accessibili nella più recente edizione viennese (1762, cfr. II, pp. 159 e segg.), nonchè il libro del rettore sassone di Nagysink, Giovanni Troester († 1760): *Das Alt und Neu Teutsche Dacia* (Norimberga, 1666), che è un vero e proprio catechismo dei precedenti umanistici del pensiero daco-romano (Papiu—Ilarianu, p. 133).

È importante mettere in rilievo che tra le fonti seicentesche dello Şincai troviamo anche due scrittori, che sono già in realtà precursori del materiale settecentesco; è noto — come proveremo anche con dati di fatto — che una gran parte degli storiografi del Settecento furono reclutati dalle file dei gesuiti. È interessante pertanto che lo Şincai abbia già tra le sue fonti seicentesche opere di due autori gesuiti: gli *Annales ecclesiastici regni Hungariae* (Roma, 1644; Şincai II, p. 270) di Melchiorre Inchofer, gesuita ungherese vissuto a Roma, e l'opera di Martino Szent-Iványi (1633—1705) che lo Şincai abbrevia in „Dissert. Par.” (I, p. 212), e che quindi non può essere altro se non la *Dissertatio Paralipomenica Rerum Memorabilium Hungariae* (Tyrnaviae, 1699).

Dopo tali precedenti eccoci al secolo decimottavo che per lo Şincai rappresentava già il presente, o tutt'al più il prossimo passato. È naturale quindi che cresca sempre più il numero delle opere da lui conosciute e consultate: si tratta del campo d'indagine a lui più proprio, del nutrimento vitale del suo pensiero.

Abbiamo già ricordato tra le fonti più frequenti dello Şincai

<sup>35</sup> Miron Costin aveva preso dal Toppeltino non soltanto la materia riguardante la discendenza romana, ma anche parecchi altri citati (Dio, Eutropio, Curzio Rufo, ecc). Cfr. G. Pascu: *Istoriea lit. rom. din sec. XVII*, Iaşi, 1922, p. 105.

per il secolo diciottavo lo *Schediasma*<sup>36</sup> del Filstich e l'*Epitome chronologica* dello storiografo gesuita Samuele Timon (1736, 1764; il titolo originale dell'opera è: *Synopsis novae chronologicae Regnorum Hungariae, Croatiae, Dalmatiae, Tyrnaviae*, 1714). Vi aggiungiamo ora *Das königliche Siebenbürgen* di Girolamo Giorgio Haner, storiografo sassone di ispirazione dinastica (Erlangen, 1763) e la collana di testi *De scriptoribus Rerum Hungaricarum et Transylvanicarum* (Viennae 1774, I, p. 245), curata dallo stesso Haner. Una fonte importante della Hronica fu anche l'opera dell'Anonymus Carolinensis che lo Şincai consultò nell'edizione di Stefano Kultsár („Anonymus Carolinensis quem editit Kultsár scriptor Vovorum Hungariae”, Papiu—Ilarianu, p. 131). Vi figura poi molto spesso l'Engel, uno dei migliori storici del Settecento (*Geschichte Ungarns und seiner Nebenländer*) ma ancora raramente il Sulzer, con cui polemizzerà più tardi Pietro Maior.

Tra i maggiori storiografi ungheresi del Settecento, il Katona è citato molto,<sup>37</sup> mentre il Pray ancora relativamente poco. Anche qui l'attività del Maior valorizzerà meglio l'importante fonte ungherese. Percontro lo Şincai ricorda molte fonti settecentesche che il Maior sembra non aver conosciuto affatto.

Abbiamo già ricordato più innanzi che l'impiego della storiografia gesuitica nella Hronica risale alla materia seicentesca: sotto questo riguardo citiamo le seguenti opere: *Dacia nova* di Francesco Fasching (1686—1747, Claudiopoli, 1743—44; cfr. Papiu—Ilarianu, p. 129); mentre non è comprovata la consultazione dell'altra opera del Fasching: *Dacia vetus; Inscriptiones Romano-Dacicae* di Giovanni Fridvalski (1740—1784, Claudiopoli, 1767; Papiu—Ilarianu, p. 129; I, p. 14: *ecco dunque che la denominazione daco-romana nacque da precedenti gesuitici!*); l'opera importante e spesso volte consultata di Andrea Ilia († 1754): *Ortus et progressus variarum in Dacia gentium* (Claudiopoli, 1722—30; Şincai, III, p. 269); Francesco Kazy (1695—1759): „*Historia regni Hungariae*” (1737—1749, Papiu—Ilarianu, p. 130); il lavoro riassuntivo di Carlo Péterffy: *Sacra concilia* (Posonii, 1741—42, I, p. 209, 293); il libro di Antonio Szeredai (1740—1799): *Series antiquorum et recentiorum episcoporum Transil-*

<sup>36</sup> Cfr. l'ultima parte del capitolo II.

<sup>37</sup> Dopo la cronaca dell'anno 905, lo Şincai ricorda quasi con devozione di aver incontrato nel 1808 il Katona (Papiu—Ilarianu, p. 21). Sul Pray vedi p. es. III, p. 8, 195, ecc).

*vaniae* (Alba-Carolinae, 1790; Şincai, I, p. 395); e alcuni altri. Strettamente unite alle opere storiche dei gesuiti possiamo menzionare l'edizione del „Tripartitum” curata da Giovanni Szegedi (1699—1770, Tyrnaviae, 1740, 1763, 1775), che lo Şincai pure conosceva e un'opera dell'exgesuita Carlo Wagner (1732—1790): *Dissertatio de Cumania* che l'autore della *Hronica* consultò (II, p. 71), ma che il Szinnyi non conosce con questo titolo (XIV, pp. 1383—84). In relazione agli scrittori gesuiti dobbiamo mettere in rilievo che più d'uno di essi aveva pubblicato la sua opera a Kolozsvár (l'Ilia, il Fridvalski, il Fasching) e che quindi lo Şincai poteva conoscerle ancora quale alunno dei gesuiti in quella città.

Tra gli storiografi monaci dobbiamo ricordare ancora il basiliano Giovanni Basilovits (1742—1821) il cui saggio si intitola *Brevis notitia foundationis Theodori Koriatovits, olim ducis de Munkács* (Cassovia, 1799—1805; Şinai I, pp. 310—11) e lo scolopio Innocenzo Desericzky (1702—1763) che era stato anche nella Valacchia e che compose le *De initiis et majoribus Hungarorum commentaria* (Buda-Pest, 1748, 1753, 1758—60; Şincai, I, p. 281).

Lo Şincai lesse anche uno storiografo ungherese calvinista, Pietro Bod („Smirnai Szent Polikárpus” — S. Policarpo di Smirne-Nagyenyed, 1766) la cui opera contiene bibliografie di vescovi calvinisti transilvani e ogni tanto anche delle notizie riferentisi ai Rumeni (cfr. III., p. 285, III, p. 54, ecc.).

Altre fonti settecentesche più importanti sono, oltre alle già elencate, le seguenti: Mattia Bél: *Adparatus ad historiam Hungariae* (Presburgo, 1735, 1745, Şincai, II, 273), Giovanni Csatári: *Magyarország históriájának rövid summája* (Breve sommario della storia d'Ungheria), Halle, 1749 (citato spesso dallo Şincai, p. es. II, 202, 204, ecc.), le opere già menzionate dell'Horányi; le memorie, in francese, di Rákóczi (*Mémoires*, La Haye, 1739; *Histoire des révolutions de la Hongrie*; cfr. Papiu-Ilarianu, p. 132), Samuele Köleséri: *Auraria Romano-Dacica*, Nagyszeben, 1717, 1780 (cfr. II, 246, III, 236; anzi lo Şincai si servi perfino delle postille che il numismatico Giovanni Seivert aveva preparato all'opera del Köleséri, v. Papiu—Ilarianu, p. 133), Antonio Szirmay: *Notitia topographica comitatus Zempleniensis* (I, 377) che fu pubblicata da Martino Giorgio Kovachich nel 1803, cioè appunto nell'epoca in cui questi ospitava lo Şincai; e, infine l'opera di Amedeo Carlo Windisch, di cui lo Şincai abbrevia il titolo in *Geschichte von Ungarn* (Papiu—Ilarianu, p. 134), mentre si



tratta certamente della „Kurzgefaßte Geschichte der Ungarn" (Presburgo, 1778).<sup>38</sup>

Va menzionata a parte la *Notitia de regno Slavoniae, Dalmatiae, Croatiae* (1759) dello scrittore croato Baldassare Adamo Kerchelich che rappresentava per lo Şincai (III, p. 253) la scienza croata, come più tardi il Katancsics per Pietro Maior.

I manoscritti sono nella documentazione del sec. XVIII relativamente scarsi. Non sappiamo dove lo Şincai abbia potuto trovare la cronaca di Paolo Borsai Nagy *Meglett dolgok rövid leírása a magyaroknak Scythiából való kijövele óta 1736-ig* (Breve descrizione delle cose avvenute dall'uscita degli Ungheresi dalla Schitia al 1736) che egli lesse senza dubbio in manoscritto („Borsai Pál a' kézzel írt Magyar Krónikában 1556 Esztendőnél" — scrive lo Şincai a proposito, cioè: „Paolo Borsai nella Cronaca Ungherese manoscritta, relativamente all'anno 1556". II, p. 203). La storia di Michele Cserei (1668—1756) risale all'epoca di transizione tra i secoli XVII e XVIII, ma fu stampata soltanto nel 1852, quindi lo Şincai l'avrà consultata in manoscritto. I manoscritti di Carlo Fejérváry (1743—1794), proprietario di terre nel comitato Sáros, egli li avrà trovati certamente nel Museo Nazionale di Budapest, nella raccolta del Conte Francesco Széchenyi, sebbene il Szinnyi (III, p. 279) non ricordi esplicitamente l'opera o raccolta di Fejérváry: *Annalecta* (II, p. 80). Lo Şincai aveva tra le mani anche dei diari manoscritti di assemblee nazionali: non soltanto quelli del Frank, di cui abbiamo già detto, ma anche quelli di Andrea Ketzler che riguardavano l'Assemblea di Presburgo del 1659 („Andrea Ketzler in Ms. Diario Dietae Poson. de h. a. ad. 7 Octobris", III, p. 81, vedi all'anno 1659). Non siamo riusciti a rintracciare con sicurezza l'opera del Revitzki che lo Şincai, riferendo gli avvenimenti dell'anno 1708, cita così: „Revitzki in Ms. Diario de Rakotzi (III, p. 222). Lo Şincai ci tramandò la memoria ancora di un interessante manoscritto: si tratta del „libro scritto a mano" di Giovanni Szakadáti, che le bibliografie ungheresi, a quanto

<sup>38</sup> Per dimostrare la perfetta continuità della documentazione ungherese e rumena basta accennare al fatto che nel carteggio del Cornides, pubblicato dal Veress, sono spesso ricordati i seguenti autori: Köleséri (p. 11), Thuróczy (13), Petrus de Reva (12), Fasching: Dacia nova (15), Nicolai Olahi Hungaria et Atila (ibidem), Mattia Bél (18), Timon (19), Bonfini (21), Fridvalszky (35), Kerchelich (42), A. Ilia (45), C. Wagner (46), Horányi (58), ecc. Dobbiamo supporre che perfino le letture siano state consigliate allo Şincai dal Cornides, tanto precisa è la corrispondenza.

io sappia, non conoscono. Questo Szakadáti era stato da prima il primo traduttore della Luogotenenza transilvana, diventò poi tenente del 2° reggimento rumeno della Transilvania, e, come lo riferisce lo Şincai, cadde nella Moldavia, in una battaglia contro i Prussiani, nel 1779 (III, p. 188). Il manoscritto del Szakadáti passò dopo la morte dell'autore in possesso di Vulcan, vescovo di Nagyvárad (Papiu-Ilarianu, p. 133): là lo Şincai l'avrà trovato durante un suo soggiorno in quella città.

L'aver fin qui fatto la rassegna cronologica delle fonti ungheresi del Şincai, non significa la conoscenza di tutte le sue fonti. Ad ogni modo si può accertare tra esse molti autori tedeschi,<sup>39</sup> polacchi<sup>40</sup> e slavi meridionali,<sup>41</sup> nonchè 4—5 cronache e opere storiche rumene.<sup>42</sup> Risulta da tutto ciò che la documentazione della Hronica, malgrado i caratteri soggettivi della cernita, rappresenta *una vera sintesi del patrimonio scientifico di tutta l'Europa Carpatica*.<sup>43</sup> Il giusto significato di una siffatta abbondanza di fonti latine può essere compreso soltanto da chi prenda in considerazione come Miron Costin, un secolo prima, non ne avesse avuto che due sole: le opere del e di Toppeltin. Un autore rumeno contemporaneo, il Pascu ci avverte che di tanto in tanto la Hronica parla anche di qualche opera francese.<sup>44</sup> In verità egli avrebbe fatto meglio a non passare sotto silenzio tutta la materia ungherese e a mettere in rilievo che nella Hronica, le fonti della quale sono in parte in latino, *si trovano riunite le letterature scientifiche di tutti i popoli dell'Europa Carpatica, e che ciononostante risaltano dall'insieme la trattazione della storia*

<sup>39</sup> Cfr. Papiu—Ilarianu, pp. 127 e segg.

<sup>40</sup> Lo Şincai conosce il Dogiel, lo Strittelus, il Długosz, il Cromerus, il Piasecius, il Grondzki, e lo Zaluski (III, p. 139). Tutti questi autori (cfr. Papiu—Ilarianu, pp. 127 e segg.) sono elencati in una lettera del Cornides al Pray (Veress: *Vechi storici*, p. 64). Anche in questo campo le direttive vennero date allo Şincai dagli studiosi ungheresi.

<sup>41</sup> Vedi più sopra le opere del Kerchelich e del Lucius.

<sup>42</sup> Sulle fonti rumene (Miron, Cantemir, *La Cronaca di Bălăcineanu, La vita di Costantino Cantemir*, cfr. Nota 23 del capitolo II), vedasi Pascu, op. cit. p. 181. È esagerato però dire che „de Cantemir comme des chroniqueurs moldaves... vient en grande partie le courant rénovateur des... Transylvains" (N. Iorga, *Nouvelle Revue de Hongrie*, 1933, II, p. 620).

<sup>43</sup> L'espressione „Europa Carpatica" fu introdotta nella terminologia della storiografia ungherese da Domenico Kosáry, professore della Scuola Normale Superiore (Collegio Eötvös) di Budapest. Egli trattò della necessità di tale concetto in una conferenza tenuta il 16 dicembre 1939 alla R. Università di Szeged.

<sup>44</sup> Pascu, op. cit. p. 182.

magiara e la documentazione ungherese, imprimendo all'opera, malgrado la sua stessa tendenza politica, un atteggiamento, *un impostazione ungaro-centrica*.

Un esame particolareggiato del metodo che lo Şincai dovette seguire per elaborare quella stragrande abbondanza di informazioni di veramente fondamentale importanza, ci condurrebbe molto lontano. È significativo però che nessuno abbia ancora tentato di compierlo. L'elogio esagerato di Edgar Quinet manca di una conoscenza approfondita dei fatti,<sup>45</sup> mentre gli apprezzamenti di Papiu—Ilarianu sono decisamente antiungheresi. Nel considerare il problema „sine ira et studio”, la prima caratteristica che salta agli occhi è l'avidità nel rilievo delle informazioni. Lo Şincai notifica e riferisce tutto ciò che abbia la magari più lontana attinenza col suo popolo. Ogni tanto incontra così naturalmente anche delle notizie che — dal suo punto di vista nazionale — farebbe meglio a passare sotto silenzio. Nient'affatto! Egli le riporta anche queste, badando però di trasmetterne la responsabilità agli avversari dei Rumeni, e in primo luogo agli Ungheresi.<sup>46</sup> Chiunque parli male dei Rumeni, lo Şincai lo bolla di parzialità. Ma non lo è forse anche anche lui? Non cerca forse le radici rumene della nobiltà ungherese transilvana (più tardi N. Iorga seguirà le sue orme) con uno zelo che ricorda le ricerche della „origine etnica” di oggi, e non squalifica Mattia Corvino insieme con suo padre per „tiranni” unicamentet perché si magiarizzarono?<sup>47</sup> E non alza subito la voce se deve affrontare i negatori della continuità romano-rumena (I, pp. 210, 222, 254)? E non è forse significativo che lo Şincai, il quale pur si compiace di citare le sue fonti, in rapporto all'evacuazione della Dacia non citi letteralmente i due testimoni più importanti, Flavio Vopisco e Eutropio, ma che li nasconda in una futile e inconcludente noterella (I, pp. 30—31)? Egli difatti è morbosamente sensibile per tutto ciò che è suscettibile di nuocere, benché in minima misura, al suo popolo. Più volte rimprovera anche l'Engel, soprattutto per avere questi definito il voivoda Stefano il Grande quale suddito di Vladislao (II, p. 104) e dichiarato Petru Rareş un vassallo dello Zápolya (II, p. 160). A stare con lo Şincai, l'Engel,

<sup>45</sup> Citato in Papiu—Ilarianu, o. c. p. 137.

<sup>46</sup> Così egli procede per esempio in rapporto all'epitaffio latino del Voivoda Michele, che cita sulla traccia dell'Anonymus Caroliensis.

<sup>47</sup> *Hronica*, II, p. 51. Vedi a proposito di una siffatta interpretazione di Mattia Corvino la storia ungherese di Hóman—Szekfű: *Magyar Történet*, III, pp. 410—411.

con la formulazione di questi giudizi, non avrebbe avuto altra intenzione se non quella di adulare gli Ungheresi.

Il tono altezzoso che lo Şincai è uso adottare, mentre assume un atteggiamento soggettivo dando botte e risposte a destra e a sinistra ai suoi avversari, lascerebbe supporre in lui stesso uno splendido discernimento critico, un giudizio sicuro. Ma ciò non è affatto vero. Egli aveva sì, una certa disposizione al riordinare e al raccontare, ma non appena toccava problemi espressamente rumeni, la capacità di giudizio gli si offuscava, avvolta nella nebbia di considerazioni politiche. D'altra parte, dovendo affrontare dei problemi particolari, ma indifferenti nei riguardi del suo popolo, egli non seppe mai innalzarsi all'ideale elevatezza dell'interesse scientifico. A pagina 89 del I volume confessa per esempio di non sapere con certezza se gli Ungheresi ottennero la Sacra Corona dal Papa Silvestro II o dall'imperatore bizantino, Basilio Bulgaroctono. E non tenta nemmeno di risolvere il problema, ma lo mette in disparte con un semplice „non mi riguarda". La storia della civiltà non l'interessa affatto. Parlando dell'epoca di Mattia Corvino, egli, l'„umanista" non spende una parola sola per la magnifica fioritura del Rinascimento ungherese, e riferendo di Roma, non si perita di paragonare il foro Traiano alla Piazza San Pietro.<sup>48</sup>

Malcontento e amarezza si celano dietro la massa delle informazioni dello Şincai, spesso erompono pure alla superficie: ciò presta all'opera sua un carattere personale, una sicura attrattiva. Scontento anche della propria chiesa, dei Rumeni greco-cattolici, egli mette in evidenza i difetti dell'*unione* con ampie citazioni da fonti ungheresi, specie dalle memorie del Cserei. Dichiara anzi apertamente (II, p. 136) che l'unione se mai, giovò soltanto a pochi ecclesiastici, alleviando i loro oneri. È sorprendente e in apparenza contraddice alla sua stessa educazione religiosa, la simpatia dello Şincai per il protestantesimo. „Solo i luterani e i calvinisti — scrive nella sua *Hronica* (II, p. 135) — aprirono la mente agli occidentali." Condanna il clero in primo luogo per la corruzione dei suoi costumi ed aggiunge di poter ben sapere queste cose poiché era vissuto in ambiente ecclesiastico (II, p. 136).

Più simpatico riesce lo Şincai allorché confessa apertamente che non soltanto i Rumeni soffrono dell'oppressione, ma che i servi della gleba ungheresi e rumeni hanno uno e stesso av-

<sup>48</sup> Cfr. la citazione a pagina 263.

verso destino. Alla descrizione della rivolta contadina del 1514 e alla sua cruenta repressione egli fa seguire questo commento: „Qualunque sia stata questa crudeltà, i contadini rumeni ed ungheresi appartenenti alla Sacra Corona Ungherese potranno deplorarla per sempre, poichè essi, che erano stati in precedenza liberi, potendo trasferirsi da una località all'altra, dall'autunno dell'anno 1514 divennero completamente servi della gleba („iobagi deplini”), cioè costretti a restare sulla terra che abitavano” (II, p. 135). Similmente per le condizioni dei contadini rincreseva allo Şincai che l'unione tra l'Ungheria e la Transilvania non fosse ancora avvenuta. „Quest'anno” — scrive trattando del 1526 — „poco mancò che non perisse il Regno d'Ungheria, e la Transilvania si separò dall'Ungheria tanto che fino al giorno in cui sto scrivendo queste cose, nel villaggio Szina del Comitato Abauj, vale e dire il 13 dicembre 1809, non si sono più riunite. E ciò è grande sfortuna per la vita dei Rumeni della Transilvania (II, pp. 151—2). Per la migliore comprensione di queste parole dello Şincai, va osservato che egli considerava la situazione dei servi della gleba dell'Ungheria molto migliore di quella dei contadini transilvani.

Tutto sommato nella cronica del Şincai la tendenza politica era talmente palese e l'ingente materia raccolta ed inseritavi stava a servizio di fini così poco idealistici, che, data l'opinione comune dell'epoca, non fa meraviglia la dura sentenza pronunciata dal censore nel 1813: „Opus igne, author patibulo dignus”,<sup>49</sup> che valse a ritardare per lungo tempo la pubblicazione della *Hronica*. Va notato però che sebbene i contemporanei dello Şincai e le successive generazioni rumene già avessero intraveduto sotto il velame della „storia di tutti i Rumeni” la visione nazionale della „Dacia virtualis”, — lo Şincai stesso esplicitamente e letteralmente non era ancora arrivato a formulare l'utopia della Grande Romania. Egli non osò e non volle nemmeno intaccare l'appartenenza dei Rumeni allo Stato ungherese, al corpo della Sacra Corona. Se lo Şincai avesse tirato le estreme conseguenze dalle sue fantasticherie politiche, certamente non avrebbe scritto

<sup>49</sup> La sentenza del censore aveva in origine un altro testo (cfr. Jancsó, op. cit. II, p. 315), ma questa forma facilmente ricordabile passò nella tradizione.

<sup>50</sup> Il concetto della „Dacia ideală” fu creata dall'Eminescu (cfr. G. Călinescu: *Opera lui Mihai Eminescu*, I, s. d. p. 200). Per l'espressione da noi usata, ci siamo serviti di modello, di quella creata da Tiberio Kardos: *A virtuális Magyarország*, Budapest, 1934.

in onore dei suoi amici di Nagyvárad, Tertina e Nagy di Pertsény, i seguenti esametri, appassionati e pervasi dall'idea statale ungherese:

„Vivant! Hungariamque diu ornant Tertina Nagyque  
Carminibus, Meritis, Gloria, Honore suo!”<sup>51</sup>

#### IV.

### PIETRO MAIOR E LA STORIOGRAFIA UNGHERESE

Senza un esame dell'*Istoria pentru inceputul Românilor în Dacia*, opera principale di Pietro Maior,<sup>1</sup> terzo membro della triade transilvana, saremmo ben lungi dal poterci formare un'idea esatta sulla rinascita spirituale rumena, attuata sotto l'influsso ungherese.

Il Pascu ha torto di affermare che l'opera dello Şincai, rimasta in manoscritto, che abbiamo esaminato nel capitolo precedente, abbia perduto interesse e attualità dopo la pubblicazione del libro del Maior.<sup>2</sup> Le due opere sono, per i loro caratteri, ben diverse una dall'altra.

L'orizzonte ampio, se pure a tinte assai soggettive, che ci apre la lettura degli annali şincaiani, si restringe decisamente attraverso la sintesi storica del Maior. Lo Şincai, in una specie di febbre informativa, colse dappertutto elementi interessanti e li riportò allo stato in cui li aveva trovati, inserendo solo qua e là i propri slanci o delle osservazioni tendenziose. Il Maior rinuncia alla passione e alle deviazioni della documentazione, restringe la sua materia e anzi l'impoverisce, ma offre in cambio ai connazionali un libro ch'egli vuole sia, oltrecchè una sintesi sistematica, anche un fattore educativo di forza suggestiva.

Quali sono le ragioni di tali differenze? Perchè il Maior ab-

<sup>51</sup> Nella recente traduzione rumena di T. A. Naum questi versi sono assai mal interpretati: „Nagy și cu Tertina deci să trăiască și să'mpodobească — Patria lor prin onore și glorie, merite, cântec” (Gând Românesc, 1940, p. 59). Come vediamo, vi manca appunto il nome dell'Ungheria. Perchè celare così ingenuamente la verità storica?

<sup>1</sup> La prima biografia di Pietro Maior è di A. M. Marinescu (*Vięta și Operele lui Petru Maioru*, Bucarest, 1883). Un breve riassunto della sua vita si trova nell'opera citata del Pascu, pp. 189 e sgg. Un ritratto, a tinte fortemente politiche, di Maior storiografo, si ha nel saggio di di I. Lupuş: *Scrierile istorice ale lui P. Maior*. Annuarul Instit. de Ist. Naş. I, pp. 87 e sgg.

<sup>2</sup> Pascu, op. cit. p. 184.

bandonò il metodo analitico dello Şincai, offrendo piuttosto una sintesi più succinta, ma più concisa ed omogenea? A mio avviso un siffatto progresso non si spiega con un motivo solo, si tratta piuttosto dell'azione simultanea di diverse circostanze.

Ad ogni modo la prima e più importante ragione va ricercata nella storiografia ungherese, che offriva ai Rumeni modelli e suggerimenti ad un tempo. Sappiamo che in Ungheria, al periodo del *rilievo*, contraddistinto dall'attività dell'Hevenesì e del Cornides, seguì la storiografia critica di Stefano Katona e di Giorgio Pray: A questo proposito va ricordato che già gli annali monumentali del Katona costituiscono una „Historia critica”, mentre i loro corrispondenti rumeni — l'opera del Şincai — sono ancora in primo luogo un rilievo di dati, privo di una cernita critica. In virtù dell'analogia nel progresso, la storiografia critica rumena avrebbe dovuto cominciare col Maior, il quale era — mutatis mutandis — il doppione rumeno del Pray. Difatti nell'opera del Maior si hanno i primi tentativi di affermazione di una sensibilità critica, completamente diversa però da quale essa venne sviluppandosi nella storiografia ungherese, il che si spiega col particolare atteggiamento spirituale dei Rumeni.

Prima ancora di esaminare il carattere particolare proprio, sin dai suoi inizi, della storiografia critica rumena, dobbiamo precisare che all'epoca della pubblicazione del libro del Maior il problema dell'origine dei Rumeni era già impostato molto diversamente da come si presentava quando lo Şincai si era accinto alla raccolta dei dati per i suoi annali. Nel 1779, alla fine cioè del regno di Maria Teresa, quando lo Şincai incontrò a Vienna il Cornides e i suoi compagni eruditi, la tesi della continuità romano-rumena, asserita con un trasporto umanistico, non aveva ancora urtato contro una seria opposizione. Ma fino al 1812 la situazione era mutata radicalmente. Tra il 1780 e il 1790 il liberalismo giuseppino aveva sempre più sviluppato le aspirazioni particolari delle nazionalità, e nel 1791 il „Supplex Libellus Valachorum”, questo memorandum rumeno scritto probabilmente dallo stesso Şincai e indirizzato all'imperatore, enunciò apertamente quelle pretese rumene, fondate su presunti diritti storici, a cui il vescovo Innocenzo Klein aveva accennato già nel 1735. I primi ad opporsi alle rivendicazioni rumene, furono i Sassoni: uno dei loro storici, il Sulzer, aveva espresso i propri dubbi intorno alla continuità romano-rumena già alcuni anni prima.<sup>3</sup>

<sup>3</sup> F. G. Sulzer fu tenente nell'esercito austriaco. Dopo aver compiuto

All'autorità dello stesso Sulzer si riferivano ora i nuovi avversari della tesi rumena, così primo tra essi Carlo Giuseppe Eder che pubblicò il suo scritto polemico nell'anno medesimo della pubblicazione del *Supplex libellus*.<sup>4</sup> L'Eder delineò con tratti sicuri e con chiarezza la tesi — l'unica che, dopo essere stata rafforzata con sempre nuovi argomenti, possa tenere ancora il campo — secondo la quale l'evacuazione della Dacia per ordine di Aureliano aveva inferito un colpo fatale alla vita dell'elemento romano di quella provincia e che il popolo dei Rumeni, formatosi nella Penisola Balcanica, cominciò a ripopolare il territorio della Transilvania — dell'antica Dacia — solo nel secolo XIII.<sup>5</sup>

Di fronte agli argomenti del Sulzer e dell'Eder crollarono le fondamenta dell'argomentazione umanistica, e la tesi della priorità rumena nella Transilvania apparve, d'un tratto, come una leggenda. Il pericolo fu avvertito e compreso in tutta la sua vastità dalla triade transilvana, e sia il Klein che lo Şincai vollero replicare ai Sassoni, ma la censura impedì la pubblicazione dei loro scritti.<sup>6</sup>

Fu parimenti l'intervento della censura che nell'ultimo de-

---

un viaggio nella Valacchia ai tempi di Alessandro Ipsilanti, raccolse le sue impressioni in una *Geschichte des Transalpinischen Daziens*, pubblicata a Vienna nel 1781—2. Egli fu il primo negatore moderno della continuità romano-rumena nella Transilvania, senza avere però contestato l'origine latina della lingua rumena. Sull'opera del Sulzer ebbe un certo influsso il libro di J. Thunmann: *Untersuchungen über die Geschichte des östlichen europäischen Völker*. Lipsia, 1774 (cfr. A. Lăpădatu: *Petru Maior în cadrul epocii sale*. Anuarul Institut. d. Ist. Naț. I, p. 82). Vedasi anche L. Gáldi: *Römer und Rumänen in Siebenbürgen* (zum Andenken Fr. A. Sulzer), Das Schaffende Ungarn, I (1940) pp. 24 e sgg.

<sup>4</sup> J. K. Eder: *Supplex Libellus Valachorum Transilvaniae... cum notis historico-criticis*. Claudiopoli (in realtà: Nagyszeben), 1791. Per la tesi della continuità latino-rumena cfr. p. 10 sgg. È curioso però osservare che in una altra opera storica (*Observationes criticae et pragmaticae ad historiam Transilvaniae*, Cibinii, 1803, p. 63) lo stesso autore si mostrò meno ostile alle idee della Scuola Transilvana: „Non tamen omnes in universum Romanos Colonos Dacia eductos fuisse; verum haud paucos inferioris sortis in eadem remansisse, hodierni Valachi demonstrant.”

<sup>5</sup> A una tale interpretazione della teoria dell'immigrazione, nonostante sia l'unica sostenibile al lume degli argomenti, gli studiosi rumeni non giunsero mai. Anche i più remissivi mettono, per ragioni politiche, la data iniziale dell'immigrazione al secolo IX (Vedi Cap. VI, p. 309). Per una critica moderna della teoria della continuità latino-rumena della Transilvania, vedi l'opera di L. Tamás riferita nella nota 8 del I. capitolo. Da parte rumena nessuno ha ancora tentato di confutare l'insieme della sua argomentazione.

<sup>6</sup> Per i titoli e il contenuto delle loro opere vedi Pascu, op. cit. pp. 56—7.



cennio del Settecento impedì ai Rumeni di ribadire la loro argomentazione e che li condannò al silenzio. Questo silenzio e le passioni repressespiegano, in fondo, molti passi della cronaca şincaiana e più ancora determinano psicologicamente la confutazione del Maior.<sup>7</sup> Mentre i Rumeni dovevano tacere, i loro avversari potevano ancora passare all'offensiva: ciò li esasperò ancora di più. La tesi Sulzer-Eder andava sempre più affermandosi e ottenne la sua forma più sviluppata nella *Commentatio de expeditionibus Trajani ad Danubium et origine Valachorum* di Giovanni Cristiano Engel (Vienna, 1784).<sup>8</sup> Come si vede, gli storiografi sassoni avevano sin da allora energicamente reagito alle pretese rumene. Più lenta a sorgere fu, purtroppo, la reazione ungherese: possiamo ricordare il solo studio (*Dissertatio de Valachis qui Transilvaniam incolunt*) di Martino Bolla, professore scolio di Kolozsvar, che però rimase allo stato di manoscritto e vide le stampe solo con un ritardo secolare e precisamente nell'annuario di quel ginnasio scolio del 1906—7.<sup>9</sup> La tesi del Bolla riusciva del resto, all'ora della sua pubblicazione e al lume della scienza, anacronistica: l'origine latina dei Rumeni passava ormai per pacifica ed era antiscientifico volerli far derivare dai Bulgari. Se il Bolla avesse riconosciuta l'origine latina della lingua dei Rumeni, ma affermato la derivazione bulgara della loro cultura, si sarebbe avvicinato molto di più alla verità.

Sarebbe errato credere che la prima negazione della tesi della continuità romano-rumena sia sorta per ragioni puramente politiche, anche se i Sassoni, gelosi dei loro privilegi storici, guardavano con preoccupazione l'atteggiamento dei Rumeni.<sup>10</sup> Si tratta piuttosto di una chiarificazione nel campo delle idee e di un'affermazione del principio del criticismo. Il pensiero scientifico non poteva all'infinito appagarsi di una soluzione assai comoda che stabiliva una semplice equazione tra l'Impero dei Ro-

<sup>7</sup> Cfr. A. Lăpădatu: op. cit. pp. 83 e sgg.

<sup>8</sup> All'Engel si deve la prima ed ottima storia rumena in lingua tedesca: *Geschichte der Moldau und der Walachey*, Halle, 1804. Per un giudizio critico vedasi L. Şăineanu: *Ist. filologiei rom.* p. 87.

<sup>9</sup> P. Hunfalvy: *Bolla Márton és Eder Károly és az erdélyi román inkolátus* (Martino Bolla, Carlo Eder e l'incolato dei Rumeni in Transilvania), Századok, 1879.

<sup>10</sup> Secondo una fonte dell'epoca: „das wallachische Volk wurde kühn, hochmütig und äusserte seine Neigung die Sachsen verdrängen zu wollen” (Heyendorff: Vereinsarchiv, 1883, N. F. XVIII, p. 111; citato da I. Markó, *II. József és az erdélyi szászok* — Giuseppe II e i Sassoni di Transilvania, Budapest, 1940. p. 63).

mani della Dacia e la presenza dei Rumeni nella Transilvania. La coincidenza puramente geografica delle due dimore poteva fornire motivo incentivo a ragionamenti e deduzioni, solo finchè la venerazione umanistica delle memorie romane le prestava una suggestiva forza d'attrazione, ma non più se andava affrontata dal desiderio di trovare la verità storica. Non appena lo spirito razionalista dell'illuminismo ebbe svegliato il dubbio, alle menti oggettive si presentò subito il famoso „argumentum ex silentio”: se i Rumeni erano vissuti sempre nella Transilvania perchè per tutt'un millennio non venivano ricordati nei documenti scritti, perchè il loro soggiorno non era provato da una nomenclatura geografica di origine rumena?<sup>11</sup>

La nebbia azzurrognola cominciò a squarciarsi e all'indirizzo apolitico, ma fantasioso dell'„illustratio Transilvaniae” subentrarono la calma ponderazione, il rispetto dei fatti e la persuasione per argomenti.

Ma i Rumeni potevano seguire su questa strada la scienza ungherese e transilvana? Psicologicamente si capisce facilmente di no. Essi continuarono invece ad aggrapparsi alla nebbia che stava per sciogliersi, e per le loro idee politiche non poterono andare a passo con lo sviluppo della scienza ungherese. Il punto di vista politico paralizzò, sin dal primo momento, la loro storiografia critica, che, per una sfortunata combinazione delle circostanze, non conobbe nemmeno un periodo privo di passioni e suscettibile di sviluppi in un'atmosfera tersa di interessi puramente scientifici. La triade Sulzer—Eder—Bolla reagì non soltanto alla tesi dei Rumeni, ma anche all'opinione comune degli umanisti ungheresi del'700. Sorse così una situazione particolarissima: la triade rumena della Transilvania si vide costretta a difendere — per interesse nazionale e fin dove era possibile con i metodi della storiografia critica — quella che, in fondo, altro

<sup>11</sup> Per evitare ogni malinteso, va ricordato che non soltanto nella Pannonia è impossibile cercare i rappresentanti del romanesimo orientale (cfr. L. Gáldi: *Le romanisme transdanubien*, Roma, 1937, recensito nella Rivista Storica Italiana, 1939, pp. 602—3), ma che anche nella Transilvania non vi è nemmeno un unico nome geografico che conservi il ricordo dell'epoca romana in una forma corrispondente alle leggi fonetiche del rumeno. Lo stesso nome rumeno della Transilvania, *Ardeal*, deriva dall'ungherese Erdély (*erdő*: selva), e i nomi dei fiumi transilvani non si spiegano col rumeno. La più antica denominazione rumena di una località è quella di *Căprioara*, in ungherese *Kaprevár* che risale solo al 1337 (Cfr. St. Knieza: *Ungarns Völkerschaften im XI. Jahrhundert*, (AECO. IV—1938, pp. 363 e sgg.).

non era se non l'opinione umanistica dell'Ungheria settecentesca. La massima parte dei Rumeni non potè mai liberarsi dalla tesi della continuità latino-rumena, e si irrigidì — più per interesse nazionale che per persuasione scientifica — sulle sue posizioni.<sup>12</sup> Il compito a cui si erano accinti, fu, in fondo, impossibile ad adempiere. Non si poteva, difatti, sostenere coi mezzi del criticismo una tesi che era stata formulata da un atteggiamento scientifico più ingenuo e più credulo che accettava per realtà le apparenze. In altre parole e in vista dell'interferenza tra umanesimo e illuminismo, di cui abbiamo parlato nel capitolo precedente, la triade transilvana partì per la guerra sotto la bandiera dell'illuminismo, ma coi risultati politicamente rivalutati dell'umanesimo nella bisaccia.

Il libro del Maior è quindi — in conformità alle esigenze dell'epoca — espressamente uno scritto polemico, come risulta non soltanto dall'introduzione, ma in primo luogo dal capitolo X, dove il Maior attacca il Sulzer e in quello XI, dove egli polemizza coll'Engel. Pure negli altri capitoli lo scopo principale è la polemica, la persuasione del lettore e non l'analisi degli avvenimenti o l'elencazione dei dati. E di dove lo storiografo rumeno prende i suoi argomenti? Dagli umanisti italiani o dalle cronache rumene? Un unico sguardo sulla lista delle fonti — la quale è molto più modesta di quella dello Şincai<sup>13</sup> ci rivela che gli autori italiani vi scarseggiano<sup>14</sup> e non sono numerosi nemmeno quelli rumeni.<sup>15</sup> Predominano invece le fonti ungheresi, forse ancora più decisamente che nell'opera dello Şincai.<sup>16</sup>

Ma l'orizzonte del Maior è anche in questo campo più ristretto: probabilmente egli non avrà conosciuto quella moltitudine di dati che lo Şincai, andando ramingo senza patria, portava con sè nella bisaccia. Mancano nella documentazione del Maior quasi completamente i manoscritti: Daniele Cornides non vi figura più

<sup>12</sup> Cfr. la nostra conclusione.

<sup>13</sup> Fu compilata in ordine alfabetico, senza raggruppamenti o commenti di sorta, dagli editori dell'opera del Maior nel 1883: *Din scrierile lui Petru Maior*. Budapest—Szamosújvár, 1883, pp. 328 e sgg.

<sup>14</sup> Tommaso Aceti (ed. cit. p. 163), Celso (p. 300), Pomponio Leto (p. 26, passo del tutto indifferente, citato probabilmente in via indiretta), Muratori (p. 294), ecc.

<sup>15</sup> Tra gli antichi Cantemir (p. 315), Miron Costin (p. 93), Greceanu (p. 236), tra i contemporanei Ţichindeal (p. 326), S. M. Klein (p. 324), Kolosi (p. 236), Şincai (p. 138), Demetrio Vajda (p. 324), Samuele Vulcan (p. 325).

<sup>16</sup> Già il Pascu aveva accennato ad alcune fonti ungheresi, op. cit. p. 209.

se non come autore delle *Vindiciae Anonymi Belae regis Notarii* (Buda, 1802, cfr. pp. 78, 79, 85). La ristrettezza e la poca profondità della documentazione maioriana risulta con la massima efficacia attraverso un esame che — come abbiamo già fatto per lo Şincai — contempi le fonti della sua opera secondo le singole epoche, in ordine cronologico.

Sarà una rassegna facilmente eseguibile, dato che potremo basarci sui copiosi risultati della rassegna compiuta in precedenza. La materia antica, cioè quella medioevale, mostra una varietà molto minore: il Maior ricorre a due sole cronache: a quelle dell'Anonimo e del Thuróczy. L'atteggiamento del Maior di fronte all'Anonimo è particolarissimo: d'una parte l'adduce per provare la priorità rumena nella Transilvania (pp. 83 e segg.), d'altra parte cerca di dimostrare che l'Anonimo, che egli crede notaio di Bela I (p. 78),<sup>17</sup> sia stato parziale col suo popolo e che, essendo vescovo cattolico transilvano, abbia odiato i Rumeni ortodossi, cioè di „religione greca” (p. 87).

Il Maior mette in rilievo quest'ultimo argomento, perché con esso intende diminuire il significato della sconfitta dei Rumeni inflitta loro da Tühütüm. Criticando l'oggettività e la buona fede dell'Anonimo, il Maior mescola gli elementi più disparati. Così per esempio, appoggiandosi all'opera del protestante Daniele Cornides (Maior, p. 74) rimprovera all'Anonimo di avere descritto la vita degli Ungheresi pagani con tinte cristiane e di aver rappresentato Almos come favorito dallo Spirito Santo („Almus cujus adjutor erat Spiritus Sanctus”, cap. 8). Come si vede, fa capolino il criticismo, ma in una interpretazione soggettiva e diversa dal compito originale della storiografia critica. Il Maior ricorre spesso alla cronaca del Thuróczy ma consulta anche questa con animo turbato da interessi politici. D'altra parte è interessante come perfino la spiegazione che egli dà della fusione tra Daci e Romani sia condotta nello spirito di Santo Stefano. Infatti, dovendo egli provare che i Romani erano rimasti tali anche dopo essersi legati in matrimonio colle donne dache, si appella al Thuróczy e precisamente al passo dove sono ricordati i numerosi popoli stranieri immigrati in Ungheria ai tempi del Principe Géza e di suo figlio Santo Stefano, ad onta dei quali gli Ungheresi seppero conservare i propri caratteri nazionali (p. 17).<sup>18</sup>

<sup>17</sup> Cfr. p. 55.

<sup>18</sup> Il Maior coglie ogni particolare, suscettibile di significare per i Ru-

Per l'epoca arpadiana il Maior cita una sola fonte, che lo Şincai non conosceva, e che è la vita di San Gherardo, il grande vescovo di origine veneziana, consultata probabilmente nell'edizione di Ignazio Batthányi, vescovo di Gyulafehérvár (*Acta S. Gerhardi Episcopi Chanadiensis*, opera Ignatii Comitis de Battyán Episcopi Transsylvaniae A Carolinae typo edita anno 1790" 160—1. pag.). Dalla vita di San Gherardo il Maior prese la storia di Ajtony, capo degli Ungheresi pagani rivoltosi, perché credeva che Ajtony e Glad, capo di un altro popolo, fossero Rumeni e perché considerava la parte del regno a loro affidata come la provincia rumena del Banato. Nonostante tutto ciò fosse un'invenzione personalissima del Maior e nonostante manchi completamente di fondo storico, i Rumeni ci credettero per lungo tempo, e anzi la loro opinione è affiorata anche ai nostri giorni nell'opera più recente di N. Iorga (*Histoire des Roumains*, Bucarest, 1937, III. p. 23). Mentre dunque il patrimonio delle idee şincaiane è caduto in dimenticanza, le trovate bizzarre del Maior sopravvivono e fanno ogni tanto la loro comparsa anche oggi.

Tra gli autori umanisti del XV secolo, il Maior ricorda soprattutto il Bonfini (pp. 97 e 99), il Callimaco (pp. 94 e segg.) e Pietro Ransano (p. 97). Anche il secolo XVI è poveramente rappresentato tra le sue fonti, essendovi citati solo lo scrittore transilvano e traduttore della Bibbia Gaspere Heltai (1520—1575), in rapporto alla tesi di questi sull'origine ungherese di Mattia Corvino (che il Maior considera naturalmente rumeno, chiamando in testimonianza per confutare lo Heltai, il Pray, il Timon, e il Kerchelich, p. 99); lo storiografo dalmata Giovanni Lucio (*De regno Dalmatiae et Croatiae*, pubbl. Schwandtner, 1748, nel Maior pp. 212 e segg.) Felice Pettantzio (*Dissert. de itineribus agrediendi Turcam*, pubbl. Schwandtner 1746; nel Maior pag. 117—118) e il Reicherstorffer che abbiamo già ricordato in rapporto col Şincai (pag. 168).

I memorialisti del secolo XVII e i manoscritti ricordati nel capitolo precedente non figurano affatto tra le fonti del Maior: la sua documentazione si restringe per questo periodo ai soli Szamosközi, Toppeltin e Francesco Otrókótsi Flóris, che fu un enciclopedico abbastanza confuso. La consultazione di quest'ultimo costi-

---

meni il benchè minimo svantaggio, e cerca di indebolirlo della sua forza di documentazione. Cfr. per esempio la p. 93, dove, criticando le constatazioni del Thuróczy sulla battaglia avvenuta tra il voivoda Basarab e Caroberto, così conclude: „este interesat, nu se cade a i se crede" (è parte interessata, non le si può prestar fede).

tuisce, nell'opera del Maior e di fronte allo Şincai, una novità che gli fruttò per esempio l'idea strampalata che l'idioma degli „ausioni” menzionati dal retore Prisco, fosse identico a quello dei Rumeni („ubi per Ausoniorum linguam intelligo Valachicam, quasi corruptam Latinam”. Otrokótsius. Part I. Origin. Hungar. cap. 4, nel Maior pag. 73).<sup>19</sup>

La documentazione ungherese del secolo XVIII è alquanto più varia: la splendida sfilata degli eruditi gesuiti a cui abbiamo potuto assistere esaminando la Hronica dello Şincai, non vi si ripete, pure troviamo qualche autore che allo Şincai invece non era conosciuto. Così per esempio Antonio Bartalis (p. 22), di cui il Maior consultò l'*Ortus et Occasus imperii Romanorum in Dacia Mediterranea* (Presburgo, 1787), poi Giuseppe Benkő che aveva pubblicato negli anni 1777 e 78 una *Transsylvania* a Vienna (non possiamo spiegarci come mai lo Şincai non l'abbia citata) e infine l'archeologo e geografo croato Katancsics, professore all'Università di Budapest, che aveva compilato un'opera „De Istro” (Pest, 1798) e forse ancora due o tre altri autori. L'autore più spesso citato è Giorgio Pray che il Maior ora adduce a sostegno ora invece lo tratta come suo antagonista nella polemica.<sup>20</sup> E perfino nel rimproverare una debolezza di carattere al Sulzer, negatore della continuità latino-rumena, si rifà, oltrechè a delle impressioni personali, ad uno scritto polemico pubblicato dal Pray sotto il pseudonimo „Szolga Gedeon”.<sup>21</sup>

Da una rapida rassegna delle fonti del secolo XVIII risulta che la documentazione ungherese del Maior è alquanto più moderna di quella dello Şincai. Il Maior difatti viveva completamente in mezzo alla vita scientifica ungherese dell'epoca, anche se non teneva corrispondenza tanto nutrita e non coltivava contatti personali altrettanto frequenti come gli altri due membri della triade. Il suo vivo interessamento per tutta l'attività scientifica del suo tempo è comprovato dal fatto che egli adottò la ipotesi del professore Giuseppe Kereszturi, della R. Università di Budapest, secondo la quale il Notaro Anonimo sarebbe vissuto non già sotto il

<sup>19</sup> Questa identificazione del Maior fu confutata dal Pray, ma lo storica rumeno preferì rifarsi all'Otrokótsi ciò che è assai caratteristico per il suo giudizio critico. Nè egli seppe mai rispondere, in merito, alla condanna del Kopitar, il ce lebre slavista di Vienna, cfr. Pascu, op. cit. pp. 213 sgg.

<sup>20</sup> *Istoria*, pp. 196, 200.

<sup>21</sup> *Anmerkungen über Herrn F. J. S. literarische Reise in so weit sie Ungerland betrifft*. Von Herrn Gideon Szolga. Buda, 1783. Per l'attribuzione al Pray, vedi Veress: *Bibliogr. rom.-ung.* II, p. 28. Maior p. 243.

regno di Béla III come riteneva giustamente il Cornides, ma ai tempi di Béla I.<sup>22</sup> Dato che l'ipotesi del Kereszturi fu data alle stampe solo nel 1814 nelle *Dissertationes historico-criticae*, il Maior o aveva dovuto vederla in manoscritto presso la Tipografia Universitaria o doveva averla sentita personalmente del Keresztúri.

Tuttavia va constatato che le fonti del Maior, oltrechè essere poco numerose, mostrano relativamente poca varietà. Si potrebbe difenderlo con la minore mole della sua opera, ma è pure indubbio che il Maior avrebbe potuto utilizzare, entro gli stessi limiti una documentazione anche più ricca. Un difetto ancor più grave egli commette nel modo con cui adduce le sue fonti e nella impostazione tendenziosa delle sua sintesi critica. La tendenziosità del Maior è tanto più grave in quanto egli si intendeva dell'abile periodare o sapeva benissimo come poter inculcara nella coscienza e nella memoria dei suoi connazionali le tesi più importanti dal punto di vista della nazione. L'influsso politicamente quanto mai profondo del Maior si può rintracciarlo nei suoi contemporanei e nelle generazioni successive passo per passo.<sup>23</sup> Già nel 1813 Ioan Teodorovici Nika, studente rumeno di legge all'Università di Budapest, aveva indirizzato al Maior una poesia di saluto (*Cintare despre inceputul și starea de astăzi a Romînilor*, Buda, 1813); nel terzo decennio dell'Ottocento un monaco erudito di Valacchia, Naum Râmniceanu, si occupò delle idee maioriane nella sua cronaca greca;<sup>24</sup> Costache Negruzzi, erudito di formazione greco-francese e autore delle prime novelle storiche rumene, imparò a leggere dal libro del Maior; e nel quarto decennio del secolo gli studenti rumeni dell'Università di Kolozsvár si erano tanto entusiasti dell'*Istoria* che uno di essi la tradusse perfino in ungherese. L'*Istoria* ebbe parecchie ristampe; in quella del 1883, pubblicata sotto gli auspici del Circolo „Petru Maior” degli studenti rumeni di Budapest, gli editori misero in rilievo, nella prefazione, che il merito principale del Maior consisteva nel suo linguaggio

<sup>22</sup> Maior: *Istoria*, p. 78.

<sup>23</sup> Sul Maior e la posterità vedi Pascu, op. cit. pp. 229 e sgg.

<sup>24</sup> Su Naum Râmniceanu cfr. C. Erbiceanu: *Cronicarii Greci*. Bucarest, 1890, pref. Un imitatore del Maior e della Scuola Transilvana fu anche il sacerdote rumeno Giovanni Monorai (1756—1836), autore di una *Brevis notitia rerum Dacicarum*, compilata verso il 1820 (cfr. I. Găvănescu: *Ioan Monorai, Scurtă cunoștință a lucrurilor Dachiei*. Câteva fragmente precedate de un studiu introductiv. Bucarest, 1939. Acad. Rom. Mem. Sect. Ist. Ser. III, t. XXI. Mem. 16).

chiaro e facile, comprensibile al più semplice contadino.<sup>25</sup> In conclusione, il Maior, nonostante la sua superficialità, la sua parzialità e le manchevolezze del suo giudizio critico, riuscì a diventare un educatore della propria nazione.<sup>26</sup>

## V.

## L'UMANESIMO UNGHERESE E LA LETTERATURA RUMENA

„Pannonios Ianos non omnes abstulit aets  
Una: imo plures nostra remota dedit”

cantò Giorgio Şincai nella sua „Elegia” del 1803<sup>1</sup> che fu non solo una autobiografia dettagliata, annotata dall'autore stesso, ma anche un saluto cordiale ed entusiastico del Tertina e del Nagy, poeti latini umanisti di Ungheria.<sup>2</sup> Lo Şincai li aveva conosciuti a Nagyvárad che era e rimase fino ai nostri giorni un vero focolare del riavvicinamento culturale ungaro-rumena.<sup>3</sup> Il Nagy di Peret-sény a cui Kazinczy, il principale organizzatore della vita letteraria magiara, conferì l'epiteto di „guthmütiger Polygraph”,<sup>4</sup> e che sa-

<sup>25</sup> Op. cit., prefazione.

<sup>26</sup> Ma ecco l'opinione di Titu Maiorescu, il primo vero critico rumeno, parimenti originario di Transilvania, sull'attività del Maior e degli altri studiosi transilvani: „Fiecare din noi simte și este gata să afirme, că Petru Maior, Şincai, Cipariu sunt bărbați de valoare... Dar această onoare și demnitate personală nu schimbă întru nimic judecata obiectivă asupra operelor, ea nu poate face din cartea lui Petru Maior o istorie, din compilarea fără critică a lui Şincai o hronică, din etimologismul d-lui Cipariu și din limba lui Pumnul un adevăr limbistic. Din contra, cu cât persoanele sunt mai presus de critică, cu atât erorile literare trebuiesc supuse unei critice mai serioase...” („Ognuno di noi sente ed è pronto ad affermare che Pietro Maior, lo Şincai e il Cipariu sono personalità di valore... ma questa loro dignità personale non cambia affatto il nostro giudizio oggettivo concernente le loro opere, e non fa del libro di Pietro Maior una opera storica, della compilazione senza critica dello Şincai, una cronaca, e dei principi etimologici del Cipariu e della lingua preconizzata dal Pumnul una realtà linguistica. Al contrario: più le persone sono incensurabili, più gli errori contenuti nei loro scritti debbono esser sottomessi ad una critica seria.” *Observări polemice*, 1869, in *Critice*, I, Bucarest, 1908, pp. 138—9).

<sup>1</sup> Citata da Papiu—Ilarianu, o. c. pp. 106. e sgg.

<sup>2</sup> Cfr. la nota 18 del cap. precedente.

<sup>3</sup> Sotto questo riguardo basta rimandare ai tentativi recenti (1935) della rivista „Familia” di creare uno scambio letterario ungaro-rumeno.

<sup>4</sup> *Kazinczy Levelezése*, VI., p. 138.



peva comporre all'occasione anche versi rumeni,<sup>5</sup> fu tanto commosso dall'encomio alquanto iperbolico, ma non assolutamente privo di sincerità del cronista errante, che lo fece stampare lui stesso, alla fine del suo volume intitolato „Orodias” in cui glorificò le celebrità locali della città di Arad (anticamente Orod).<sup>6</sup>

Il fatto che lo Şincai, questo rappresentante tipico dell'„aetas remota”, cioè della seconda, ma non meno intensa fioritura dell'umanesimo ungherese, si riferì a Giano Pannonio, il più gran poeta della corte di Mattia Corvino,<sup>7</sup> è assai significativo. Esso ci dimostra che lo scrittore rumeno era pienamente conscio della magnifica continuità della cultura umanistica di Ungheria e degli intimi legami che riunivano la poesia dell'epoca corviniana a quella del Settecento. Questo sguardo retrospettivo gli permise di giungere ad una certa consapevolezza delle grandi tradizioni della letteratura latina. È certissimo che lo Şincai, componendo la sua „Elegia”, poteva appoggiarsi sui gloriosi ricordi d'ispirazione schiettamente italiana dell'umanesimo ungherese. Ciò è tanto più importante in quanto rispetto alla letteratura rumena lo Şincai pare non avesse tale consapevolezza. È anzi probabilissimo che lo scrittore transilvano non conosceva nemmeno il salterio versificato

<sup>5</sup> Nel 1811 il Nagy di Peretsény mandò al Maury, arcivescovo di Parigi, i suoi poemi composti in occasione della nascita del figlio di Napoleone. Questi poemi erano scritti in sei lingue (ungherese, latino, tedesco, francese, serbo e rumeno, cfr. Szinnyei: *Magyar Írók*, IX, col. 689 sgg., *Egyetemes Philologiai Közlöny*, 1889, p. 583). Nel 1804 anche il Tertina aveva scritto una ode su Napoleone e sulla sua statua dovuta al Canova. Questa ode fu mandata a Parigi coll'aiuto dello Şincai (cfr. *Egyetemes Philologiai Közlöny*, 1889, p. 571, I. Radu: *Doi luceferi răţăcitori*, Bucarest, 1924, p. 62).

<sup>6</sup> Il Nagy di Péreţseny visse verso la fine della sua vita nel comitato Arad.

<sup>7</sup> La menzione di Giano Pannonio, „il primo umanista magiaro di fama veramente mondiale e di relazioni internazionali” (cfr. C. Tagliavini: *In Ungheria*, Roma, 1940, p. 56) era una osservazione di attualità, poichè le opere di questo poeta erano state raccolte alla fine del Settecento nell'edizione curata dal conte Samuele Teleki (1784), per il quale lo Şincai aveva grande stima e a cui è dovuta anche la fondazione della famosa Biblioteca Teleki („Teleki-téka”) di Marosvásárhely. Su Giano Pannonio (1434—1472) cfr. la monografia di G. Huszti, *Janus Pannonius*, Budapest, 1931, T. Kardos: *Che cosa fu l'umanesimo ungherese?* Annuario della R. Accademia d'Ungheria, I—1936, pp. 162 sgg. Ricordiamo che nella traduzione rumena dell'„Elegia” (T. A. Naum, Gând Românesc, Cluj, aprile 1940, pp. 56 sgg.) la menzione del poeta umanista è molto mal resa: „Nu, nu pe toţi învăţaţii Pannonici răpitu-i-a timpul” (o. c. p. 59). Il traduttore pare non l'abbia capita.

del patriarca Dosoftei (1673)<sup>8</sup> che lo Hauterive, questo sagace osservatore della vita moldava, considerava, verso il 1790, come il solo monumento dell'antica poesia rumena.<sup>9</sup> Limitandoci al passato della letteratura rumena di Transilvania, la stessa osservazione vale anche per gli antichi testi d'ispirazione protestante dei sec. XVI—XVII. È poco verosimile che lo Şincai abbia mai sentito parlare dei libri stampati a Brassó-Braşov dal Coresi,<sup>10</sup> dell'Antico Testamento di Szászváros-Orăştie<sup>11</sup> o delle traduzioni di canti religiosi eseguite dall'Agyagfalvi, dal Viski e da altri.<sup>12</sup> Benchè l'ex-allievo del collegio „De Propaganda Fide” vi avesse potuto facilmente scoprire le tracce dell'innologia latina medioevale che era penetrata nella cultura dei suoi compatrioti attraverso la letteratura religiosa ungherese,<sup>13</sup> egli non ebbe mai l'occasione di valutare quell'importante contatto dei Rumeni col pensiero latino cristiano. In una parola, fino alla seconda metà del sec. XVIII non solo in Transilvania, ma anche nelle province subcarpatiche non esiasteva alcuna continuità delle tradizioni letterarie, e per conseguenza, rispetto a queste regioni non possiamo ammettere

<sup>8</sup> Per una descrizione bibliografica del salterio, ripubblicato da I. Bianu (1884) cfr. Bianu—Hodoş: *Bibliografia Românească Veche*, I, pp. 209.

<sup>9</sup> „Pour un tel peuple les chansons des Zigans sont aussi capables d'exciter à la joye que celles d'Anacréon, et s'il n'y a dans toute la littérature nationale qu'un seul ouvrage de poésie qui encore ne soit connu que de peu de personne et ne soit positivement lu par aucune, on ne s'aperçoit pas que cette privation laisse un grand vuide dans l'employ du tem”. Cte d'Hauterive: *Mémoire sur l'état ancien et actuel de la Moldavie*, Paris, 1787, p. 272.

<sup>10</sup> Bianu—Hodoş, op. cit. I.

<sup>11</sup> Per tutti questi antichi monumenti d'ispirazione protestante della letteratura rumena di Transilvania cfr. E. Révész: *La Réforme et les Roumains de Transylvanie*. III, pp. 279 sgg.

<sup>12</sup> Vedi H. Sztripszky—G. Alexics: *Szegedi Gergely énekeskönyve XVI. századbeli román fordításban*, Budapest, 1911. Una nuova edizione critica e comparata delle varie raccolte sta elaborando C. Tagliavini.

<sup>13</sup> Il protestantismo ungherese non si staccò mai dalle tradizioni della cultura latina; nell'edizione del 1642 dell'„Énekeskönyv” (raccolta di canti religiosi) di G. Gönczi troviamo non solo le traduzioni degl'inni latini medioevali, ma anche molti testi latini originali. In certi casi è dimostrabile che la traduzione rumena risale direttamente al testo latino e non a quello ungherese. L'inno *Surrexit Christus hodie*, riprodotto nella raccolta precitata (pp. 143—5) colla sua traduzione ungherese, fu tradotto in rumeno da Agyagfalvi (p. 70—1), che seguì senza dubbio il testo latino pubblicato dal Gönczi e non la traduzione magiare (p. es. *Apparens primo Mariae — Megjelenék Máriának*; rum. *Fuisze* (errore di copia per *Sze ivisze*) *enteny ej Mariaj* (il testo rumeno mi fu gentilmente comunicato dal prof. Tagliavini).

nessuna consapevolezza del progresso letterario e spirituale.<sup>14</sup> Lo Sincai poteva dunque credere a buon diritto di esser stato il primo Rumeno che abbia mai scritto un poema in esametri.

Oggi, grazie alle indagini della storia letteraria, possiamo stabilire che tale concezione non rispecchia la realtà dei fatti, perchè nel 1672, cioè centotrenta anni prima, un nobile rumeno di Karánsebes-Caransebeş, di nome Michele Halici, aveva già pubblicato un poemetto simile. Lo Halici, essendo stato a Nagyenyed-Aiud condiscipolo di Francesco Páriz-Pápai, il celebre medico e lessicografo transilvano (1649—1716), lo salutò con un'ode scritta in esametri rumeni in occasione del dottorato conseguito dal Páriz-Pápai all'Università di Basilea.<sup>15</sup> Anche la poesia dello Halici fu dunque un encomio, offerto, in questo caso, non ad un letterato, ma ad un scienziato ungherese. Come vediamo, *la poesia umanistica dei Rumeni*, che finora non è mai stata studiata nel suo complesso, *comincia con due poesie di cui il primo è l'elogio della scienza magiara e la seconda celebra la letteratura latina di Ungheria*.

Michele Halici che precedette di più d'un quattro secolo l'unione di una parte dei Rumeni colla Chiesa romana, era ancora lontano dal cattolicesimo trionfante del Settecento. Aveva invece stretti legami coll'ambiente del protestantesimo di Transilvania che influì direttamente anche sul contenuto del suo poemetto.<sup>16</sup> Quanto al testo, generalmente se ne cita solamente il primo verso („Kent Benetate, Berund la voj, Rumanus Apollo”), senza badare al resto. Ciononostante l'analisi del testo ci rileva alcuni particolari molto interessanti. Prima di tutto è da notare che questo rustico, ma simpaticissimo „Rumanus Apollo” chiama „Impero santo” l'illustre società degli scienziati europei dalla quale aspetta i raggi di una nuova saggezza. Colla nostalgia dell'uomo che ha già una vaga patina di scienza, lo Halici pensa al lontano „Amstelodam”, dove la stampa, feconda di libri, è particolarmente stimata („pren chertz Bte'n omenie typar”).<sup>16a</sup> Sapendo che il suo

<sup>14</sup> Per ciò non vogliamo negare che esisteva una certa continuità fra i prodotti della letteratura religiosa, ma — per conseguenza della rigidità delle tradizioni ortodosse — è difficile parlare di progresso in questo campo.

<sup>15</sup> Il poema di M. Halici è riprodotto in facsimile da N. Drăganu, *Dacoromania IV*, I, p. 169.

<sup>16</sup> Cfr. il verso 5: *Leg[se] derapte au dat frumofe c[setate] Geneva.*

<sup>a</sup> Anche la menzione di „Amstelodam” si spiega per l'influsso ungherese: in quel tempo molti maestri ungheresi (come p. es. Niccola Kis de Misztótfalu, 1650—1702) andarono a studiaru l'arte tipografica.

amico sta per andare a Parigi e a Leida, invita gli abitanti di queste due città a riceverlo degnamente, invitando anche le ninfe ad accoglierlo: „Fratzi, fraetatzì, Nymphele, jaße curund.“ Infine, nell'ultimo verso, incontriamo una reminiscenza di carattere meramente rumeno: „Dategli, vi preghiamo, sale e pane!“ („Cu patse ej fitz, cu panye si bare, rugem“). Per comprendere questo passo, dobbiamo tener conto dell'abitudine balcanica di accogliere l'ospite offrendogli, in segno di amicizia, pane e sale. Lo Halici, applicando questa costumanza anche alle lontane città universitarie di Francia e di Belgio, si creò un'immagine leggermente balcanizzata dell'Europa Occidentale...

Appena sette anni più tardi, un altro strato dell'umanesimo transilvano, cioè la cultura latina dei Sassoni si mise in contatto con i Rumeni. Nela raccolta di sentenze ovidiane di Valentino Franck von Franckenstein, ricco patrizio di Nagyszeben-Sibiu (*Hecatombe sententiarum Ovidianarum*, Szeben, 1679),<sup>17</sup> incontriamo parecchi poemetti rumeni scritti non in esametri, ma in dodecasillabi („alessandrini“) di andatura magiara o in ottonari trocaici improntati alla poesia popolare rumena. L'esempio del Franck ci dimostra che in questa epoca la cultura dei Sassoni era già tanto penetrata di elementi ungheresi che gli scrittori sassoni, cercando di gettare le basi della poesia d'arte rumena, vi introdussero non le forme della loro poesia tedesca, ma quelle della poesia ungherese. Inutile osservare che questo fenomeno corrisponde perfettamente all'intima collaborazione di umanisti sassoni e ungheresi di cui abbiamo parlato nel cap. I.

Forse a Michele Halici è dovuto anche quel dizionaretto rumeno-latino che si trova attualmente nella Biblioteca dell'Università di Budapest e che era attribuito prima ad un „Anonymus Caransebesiensis“.<sup>18</sup> Questa opera in cui i prestiti lessicali ungheresi sono numerosissimi, ha una importanza considerevole: in essa figura per la prima volta il rumeno, ramo orientale della stirpe latina, accanto alla linguam dre di Roma. Verso il 1700 troviamo un'altra opera lessicografica di origine magiara: abbiamo dimostrato altrove che a quest'epoca Todor Corbea, Rumeno di Brassó-

<sup>17</sup> Cfr. A. Veress: *Bibliografia Româno-Ungară*, I. p. 119. Per V. Franck, autore di un famoso „Rosetum Franckianum“ v. Szinyei: *Magyar Irók*, III, p. 720—1, E. Hajek: *Die Hecatombe Sententiarum Ovidianarum des V. Franck v. Franckenstein*, Hermannstadt-Sibiu, 1923, B. v. Pukánszky: *Geschichte des deutschen Schrifttums in Ungarn*. I. Münster, 1931, pp. 358 sgg.

<sup>18</sup> La paternità di M. Halici fu sostenuta da N. Drăganu (Dacoromania IV, 1).

Braşov, che lavorava al servizio di Mitrofan, vescovo ortodosso di Buzău, tradusse in rumeno l'edizione del 1611 del famoso dizionario latino-ungherese di Alberto Molnár di Szencz, basata specialmente su quello del Calepino.<sup>19</sup> Un po'più tardi anche Luigi Ferdinando Marsigli, questo valeroso comandante italiano che si interessava sì vivamente alla storia dei popoli danubiani, scopri nel Banato un dizionario trilingue (latino-ungherese-rumeno), pubblicato, alcuni anni fa, da C. Tagliavini, che risente ugualmente dell'influsso della lessicografia ungherese.<sup>20</sup> È vero, però, che tutti questi tentativi di raccogliere il tesoro lessicale rumeno e di paragonarlo, almeno occasionalmente, alle sue fonti latine, furono ben presto dimenticati. Quando verso la fine del Settecento gli scrittori transilvani, specialmente la cosiddetta „Scuola Transilvana” o „Latinista” ebbero a comporre un gran dizionario rumeno,<sup>21</sup> essi avevano l'impressione di non poter appoggiarsi su alcun antecedente storico e di penetrare in una foresta vergine inesplorata.

Parallelamente alle imprese lessicografiche, troviamo in Transilvania alcuni modesti tentativi — però, nella maggioranza dei casi, quasi inconsapevoli — di arricchire anche la poesia rumena con motivi umanistici. È fuor di dubbio che tali elementi penetrarono ben presto nella poesia popolare rumena la quale, soprattutto nell'ambiente dei nobili magiari transilvani, circondati di una popolazione ungaro-rumena, aveva molte possibilità di contatto colla poesia latina di Ungheria. Possiamo fissare, per esempio, al sec. XVII o XVIII la formazione di quella „colindă” (cantico di Natale) di Mármaros-Maramureş in cui A. Eckhardt rilevò il motivo incontestabilmente occidentale del „contrasto dei fiori”.<sup>22</sup> Dato che questo tema, cantato anche da Bonvesin dalla Riva, era assai diffuso nella poesia latina, è probabilissimo ch'esso penetrasse nella poesia popolare di Mármaros per il tramite della cultura latina di Ungheria.<sup>23</sup> Gli elementi umanistici sono frequentis-

<sup>19</sup> Su T. Corbea ed i suoi rapporti colla lessicografia ungherese v. L. Göbl—Gáldi: *A magyar szótáriróadalom hatása az oláhra*, Budapest, 1932, pp. 4 sgg.

<sup>20</sup> Cfr. C. Tagliavini: *Il „Lexicon Marsilianum”*, Bucarest, 1930. Sulle sue fonti ungheresi v. L. Göbl—Gáldi, *Magyar Nyelv*, XXVII, pp. 43 sgg.

<sup>21</sup> Questo dizionario fu il „Lexicon Budense” (1825), opera di S. Micu—Klein, V. Kolosi, P. Maior ed altri. La sua genesi e le sue relazioni colla lessicografia ungherese non sono ancora definitivamente chiarite.

<sup>22</sup> Cfr. A. Eckhardt: *Az utolsó magyar virágének* (L'ultimo „canto di fiori”), Minerva, 1930.

<sup>23</sup> Per una altra spiegazione, ma del tutto improbabile vedasi T. Kardos: *Deákmuveltség és magyar renaissance*, Budapest 1939, p. 70.

simi anche nelle raccolte di canti profani manoscritti (detti „énekeskönyvek”) in cui troviamo ben spesso non solo testi magiari, tedeschi, latini, ecc. ma anche rumeni.<sup>24</sup> Questi ultimi erano frequentemente cantati anche dai nobili magiari di Transilvania, in una atmosfera ben differente da quella tendenza di oppressione di cui li vediamo talvolta accusati. In certi casi lo stesso motivo è verseggiato in ungherese ed in rumeno, come possiamo dimostrare p. es. per quello delle metamorfosi successive dell'amante che nella poesia ungherese è conosciuto soprattutto presso Vörösmarty e Petöfi.<sup>25</sup> Eccone due strofe che ci mostrano chiaramente il carattere generale di tali testi paralleli:

Lány vagy-é oh! szelidecske?  
 Én sem leány, sem menyecske  
 Egy tengeri virág vagyok,  
 Csak alig látsz, már haladok.

Ha nyílt virág vagy tengeren,  
 Én vagyok harmat úgy ezen,  
 Estve virág mellé szállok  
 Reggelig elébb sem állok.<sup>26</sup>

Fate jesty, Nyevászte jestyi  
 Nyics nusz Fáte, nyits Nyevászte  
 Fer szint Flare gye pe Máre  
 Csin me vegye gye dor máre.

Gye jésty Flare gye pe máre  
 Io szint Brumár csél máj máre  
 Ma dau szárá linge Flare  
 Si me szkol in zua máre.

Benchè uno studioso rumeno, O. Ghibu<sup>27</sup> consideri come originale il testo rumeno, concepito in dialetto transilvano e scritto con ortografia ungherese,<sup>28</sup> dobbiamo ammettere senza alcun dubbio il contrario. Il testo rumeno, i cui due primi versi non sono rimati, pare una semplice traduzione. Il suo tono non ha niente a che fare con quello delle canzonette popolari. È ancora da notare che nella poesia rumena il tema delle metamorfosi di amore —

<sup>24</sup> Per altri esempi v. T. A. Szabó: *Kéziratok énekeskönyveink és verses kézirataink* (Raccolte manoscritte di canti e di componimenti, pretici), Zaláu-Zilah, 1934, con bibliografia.

<sup>25</sup> M. Vörösmarty: *Szerelmedért*; A. Petöfi: *Fa leszek, ha fának vagy virága, Száz alakba öltözik szerelmem*. Su certe possibilità di filiazione cfr. G. Horváth: *Petöfi*, Budapest, 1922, p. 571.

<sup>26</sup> In italiano: „Sei una ragazza gentile? — Non sono né ragazza, né giovane sposa, — ma un fiore di mare, — appena mi vedi e già muoio. — Se sei un fiore di mare, — io sarò la rugiada, — e la sera mi poserò sul fiore, — e fino all'alba non lo lascerò.”

<sup>27</sup> O. Ghibu: *Contribuții la istoria poeziei noastre populare și culte*, Acad. Rom. Mem. Sect. Lt. III, 7, pp. e sgg.

<sup>28</sup> Per altri esempi dell'uso dell'ortografia ungherese cfr. G. Siegescu: *A román helyesírás története* (Storia dell'ortografia rumena). Budapest, 1905, pp. 75 e sgg. C. Tagliavini, *Il „Lexicon Marsilianum.”* Bucarest, 1930, pp. 50—51.

le cui varianti meriterebbero di esser studiate in una monografia — non sembra esser molto diffuso; finora noi non l'abbiamo ritrovato che in una poesia postume del giovane Eminescu.<sup>29</sup>

Alla prima metà del Settecento risale anche una cronaca verificata (*Plângerea Sfintei Mănăstiri a Silvaşului* — Compianto del monastero di Silvaş)<sup>30</sup> che compiangere le conseguenze sfavorevoli dell'unione colla Chiesa romana e che ci fa vedere chiarissimamente con quanta tenacia gli Ortodossi si siano opposti all'irradiazione civilizzatrice del cattolicesimo. Questo compianto, benchè dovuto ad un Ortodosso, si può ricollegare ad una antica tradizione della poesia latina di Ungheria; infatti la cronaca rumena rappresenta un importante genere letterario le cui prime tracce risalgono al *Planctus destructionis* di Rogerio sull'invasione dei Tartari (sec. XIII) e che fu vivificato durante la triste epoca dell'occupazione ottomana (cfr. la *Siralmas krónika*, cioè „Cronaca lamentevole" del Szalárdi).

A questi rari, ma svariati tentativi poetici possiamo aggiungere la prima manifestazione, da noi scoperta, del teatro rumeno. Si tratta di un dramma scolastico („iskoladráma") che un autore ignoto scrisse, nel 1778, perché fosse rappresentato dagli alunni delle scuole rumene di Balásfalva-Blaj. Nel 1932 ho avuto occasione di studiare e di copiare questo curiosissimo testo il cui unico manoscritto conosciuto è conservato nella biblioteca del vescovo greco-cattolico di Nagyvárad.<sup>31</sup> L'anno seguente, cioè nel 1933 ne ho scritto un articolo sommario, e recentemente, le mie conclusioni furono ammesse ed alquanto amplificate da A. Ciorănescu.<sup>32</sup>

Il dramma, intitolato *Occisio Gregorii in Moldavia Vodae tragicè expressa*, era destinato a una rappresentazione carnevalesca. Per diminuire l'effetto tragico dell'argomento principale che faceva assistere gli spettatori all'uccisione clandestina di Gregorio Ghica, voivoda di Moldavia, da parte dei Turci (1777), l'autore anonimo vi introdusse una serie di intermedi comici o pastorali, i quali rispecchiano, sotto una forma leggermente idealizzata, alcune scene

<sup>29</sup> *Replici*, in M. Eminescu, *Poezii Postume*, Bucarest, 1908, pp. 26—7.

<sup>30</sup> N. Drăganu: *Histoire de la littérature roumaine de Transylvanie*, Bucarest, 1938, p. 61. Edizione: G. Lupaş: *Cronicari și istorici români din Transilvania*, Craiova, s. d. I, pp. 58 sgg.

<sup>31</sup> Cfr. L. Göbl—Gáldi: *A legrégibb oláh iskolai dráma* (Il più antico dramma scolastico rumeno), Debreceni Szemle, 1933, p. 204.

<sup>32</sup> Al. Ciorănescu: *Occisio Gregorii Vodae*. Revista Fundațiilor Regale, 1937, agosto, pp. 423 sgg. Vedasi anche una conferenza sommaria di G. Breazu: *Inceputurile teatrului românesc în Ardeal*, Gând Românesc, 1937, p. 427.

della vita del popolo. Alla fine dello spettacolo appare anche Bacco, il giocoso dio del vino, che compiangé in una scena tragicomica la morte del Carnevale e finisce coll'ammazzarsi.

È facile dimostrare che i modelli di tutti questi elementi drammatici sono da cercare nei drammi scolastici dei vari ordini religiosi di Ungheria, specialmente in quelli dei Paolini e degli Scolopi. La scelta dell'argomento storico che da prova del vivo interessamento dei Rumeni transilvani agli eventi di Oltremonte, si spiega col fatto che nel Settecento, come durante i secoli anteriori, i drammi scolastici dovevano spesso adempiere la funzione di giornale,<sup>33</sup> facendo sapere al pubblico i principali avvenimenti della storia recente, anzi della politica quotidiana. Quanto agli intermezzi, sarebbe falso vedervi una innovazione: essi non fanno che continuare una tradizione assai diffusa del teatro delle scuole. E risaputo che nei drammi scolastici l'elemento comico andava spesso insieme con quello tragico, secondo i principi di una estetica poco rigorosa che ci fa pensare tanto al dramma shakespeariano quanto alle libertà quasi illimitate della commedia dell'arte. Anche la figura di Bacco che rappresenta lo spirito carnevalesco, deriva dai drammi di Ungheria, soprattutto da quelli dei Paolini in cui incontriamo scene bacchiche nel 1725 e nel 1737.<sup>34</sup>

L'*Occisio*, dramma destinato al pubblico poliglotta di Balásfalva-Blaj, non era scritto esclusivamente in rumeno, ma in quasi tutte le lingue che arano conosciute in quelle regione abitata anche da Magiari e Sassoni. La moglie del voivoda ucciso canta il suo lamento in versi ungheresi, e negli intermezzi si parla anche turco e zingaro. Questo carattere poliglotta, che conferiva alla spettacolo una varietà particolare, è senza dubbio una delle numerose tradizioni dei drammi scolastici; in quelli di Ungheria, scritti generalmente in latino, gli stranieri parlavano spesso ungherese (per indicare la differenza etnica fra loro e il resto dei personaggi), e numerosi sono anche i testi slovacchi, tedeschi, zingari, ecc.<sup>35</sup>

Talvolta nele canzoni degl'intermedi i versi latini alternano con strofe ungheresi. Questi poemetti bilingui somigliano molto a

<sup>33</sup> Cfr. V. Hóman—G. Szekfü: *Magyar Történet* (Storia di Ungheria), VI, pp. 143—4.

<sup>34</sup> Debreceni Szemle, 1933, p. 207.

<sup>35</sup> Ibid. p. 208. Ricordiamo che a Balásfalva-Blaj si creò, nel 1755, una compagnia chiamata „comoedia ambulatoria alumnorum“ che visitò, l'anno stesso della sua fondazione, parecchie località di Transilvania. Cfr. A. Lupeanu: *Un inceput de teatru românesc ambulat în Transilvania, la 1755*. Societatea de Măine, 1924, pp. 520—1.



quelle canzoni ungaro-rumene che abbiamo ricordato qui sopra. Per sincerarsene, basta citare due strofe della canzone dell'„Opilio”:

Corpus canis tuetur  
nullum sane veretur  
agmen curat, hostem fugat,  
dormienti invigilat  
a fortuna damnatum  
et a deis optatum.

Kuvasz őrzi testemet,  
nem félhetem éltemet,  
mely mellettem vadra csatáz,  
ha aluszom, reám vigyáz,  
ilyen a boldog élet,  
akit az Isten szeret.

L'„Occisio”, con le sue scene pastorali animate di una freschezza insolita nei drammi scolastici, pare servisse di punto di partenza ad una importante, ma finora non studiata tradizione letteraria rumena. A questo proposito dobbiamo menzionare prima di tutto l'egloga sceneggiata che lo Şincai scrisse, nel 1805, in collaborazione con Lodovico Schedius<sup>36</sup> e Stefano Kultsár<sup>37</sup> per festeggiare l'onomastico del palatino Giuseppe. Più tardi, cioè nel 1826 si rappresentò a Balásfalva-Blaj una „Ecloga pastorală” il cui autore fu Timoteo Cipariu, il celebre filologo rumeno della „scuola latinista”.<sup>38</sup> È molto probabile che queste rappresentazioni scolastiche abbiano contribuito ad approfondire nei Rumeni transilvani il gusto del teatro: nel 1846 si rappresentò a Balásfalva-Blaj un „dramma popolare” (népszínmű) ungherese, „Il Disertore” di Edoardo Szigligeti, alla presenza di tutto il clero rumeno.<sup>39</sup> Ricordiamo che anche a Brassó-Braşov le prime rappresentazioni teatrali di lingua rumena furono quelle organizzate da compagnie magiare a partire del 1830,<sup>40</sup> cioè in un periodo anteriore alla fondazione della Società Filarmonica dell'Eliade.

Verso la fine del sec. XVIII, parallelamente alla diana del

<sup>36</sup> Lodovico Schedius, professore nell'Università di Pest (1768—1847), cfr. Szinnyei: *Magyar Írók*, XII, pp. 336 e segg.

<sup>37</sup> Stefano Kultsár, professore e storiografo (1766—1828), cfr. Szinnyei: *Magyar Írók*, VII, pp. 426 e segg.

<sup>38</sup> L'„Ecloga pastorală” deriva, anche secondo N. Iorga (*Istoria lit. rom. in veacul XIX*, 1. p. 298), dall'imitazione delle rappresentazioni ungheresi 40. Per alcuni componimenti pastorali simili il cui carattere popolare è assai dubbio, cfr. F. J. Sulzer: *Geschichte des transalpinischen Daciens*, Vienna, 1782, III, pp. 20—29.

<sup>39</sup> G. Bogdan—Duică: *Simeon Bărnuţiu*, Bucarest, 1924, p. 226.

<sup>40</sup> Per le rappresentazioni rumene di Brassó — Braşov cfr. L. Orbán: *Adalékok a brassói magyar színészet történetéhez 1848-ig* (Contributi alla storia del teatro ungherese, di Brassó, fino al 1848), nel *Emlékkönyv Kristóf*

nazionalismo rumeno, s'animò anche la vita letteraria di questo popolo sì lungamente staccato dall'evoluzione occidentale. Nel 1780 Samuele Micu-Klein, secondato nel suo lavoro di pioniere dallo Şincai, pubblicò a Vienna la prima grammatica rumena destinata a mettere in rilievo le origini latine di questo idioma,<sup>41</sup> nel 1783 lo Şincai scrisse, sotto l'impulso delle riforme pedagogiche dell'epoca, la prima grammatica latina delle scuole rumene,<sup>42</sup> nel 1798 Giovanni Molnár, celebre medico e scienziato, fece stampare a Buda la sua Retorica basata su fonti latine, e presto fiorì anche una poesia lirica adatta alle necessità dell'epoca. Non solo lo Şincai scrisse encomi e poemi occasionali concepiti nello spirito dell'umanesimo, ma anche altri Rumeni di Pest fecero tentativi simili. L'attrazione della capitale magiara divenne sempre più intensa, soprattutto grazie all'attività della Tipografia Universitaria di Buda la quale aveva, sin dal 1779, il privilegio di pubblicare libri in tutte le lingue minoritarie di Ungheria. La Tipografia ebbe come censori rumeni parecchi studiosi e poeti di grande fama come Şincai, Pietro Maior, Vladislao Aaron, ecc. Nello stesso tempo anche le biblioteche — quella dell'Università, vero focolare della storiografia magiara nel tempo di Katona e di Pray<sup>43</sup> —, e la collezione del conte Francesco Széchenyi, celebrata anche dallo Şincai,<sup>44</sup> contribuirono a svegliare nell'anima dei Rumeni residenti a Pest-Buda l'amore della storia e della letteratura. All'inizio del sec. XIX vi si formò una schiera di versificatori latini, fra i quali basta ricordare V. Aaron<sup>45</sup> e i numerosi studenti rumeni di Pest i quali indirizzarono, nel 1807, una serie di odi latine a Samuele Vulcan, vescovo greco-cattolico di Nagyvárad.<sup>46</sup> I versi latini redatti in forme

---

*György 60-ik születésnapjára.* Kolozsvár, 1939, pp. 191 e sgg. La prima rappresentazione fu quella del 29 ottobre 1823 (*Ceasul de seară*, commedia del Kotzebue).

<sup>41</sup> S. Micu—Klein: *Elementa linguae daco-romanae sive valachicae*.

<sup>42</sup> G. Şincai: *Prima principia latinae grammatices*. Balásfalva-Blaj, 1783.

<sup>43</sup> Sugli studi dello Şincai nella biblioteca dell'Università di Pest cfr. G. Radu: *Doi luceferi*, pp. 64 sgg.

<sup>44</sup> Nell'egloga offerta al palatino Giuseppe, v. sopra, p. 66.

<sup>45</sup> V. Aaron, essando „cancellista” a Maros-Vásárhely, „penes Inclitam Tabulam Judiciariam in Transilvania”, volle pubblicare, nel 1803, una raccolta di poemi latini (poemi di occasione, elegie, odi, epigrammi, ecc) affidando la sua opera alla Tipografia Universitaria di Buda, cfr. C. Sulica: *A magyar irodalom és művelődés hatása a román irodalom és művelődés fejlődésére*, Szeged, 1937, p. 47.

<sup>46</sup> Cfr. Pascu, o. c. pp. 99—100.

classiche non tardarono ad esser imitati anche nelle lingue nazionali; ciò che spiega la genesi delle strofe saffiche di I. Teodorovici-Nika e C. Diaconovici-Loga,<sup>47</sup> le quali, *mutatis mutandis*, corrispondono ai versi dei poeti ungheresi latinisti („deákos költők”) dei sec. XVIII—XIX.<sup>48</sup> Alla stessa corrente latinista appartiene la prima tesi di laurea dovuta ad un autore rumeno<sup>49</sup> che fu pubblicata a Vienna, alle spese del conte magiaro Emerico Nemes di Hidvégh.

Disgraziatamente la Transilvania non potè produrre un gran poeta umanista. Giorgio Şincai rimase, malgrado il suo incontestabile talento poetico, un versificatore di occasione, e le traduzioni che il Klein fece dal latino ecclesiastico (come p. es. quella dello „Stabat Mater”<sup>50</sup>) hanno uno scarsissimo valore. Cionostante vi furono alcuni poeti minori, il cui rappresentante tipico è Giovanni Barac (1776—1848).

Questo versificatore fecondissimo, a cui G. Bogdan-Duică ha recentemente consacrato un’ottima monografia,<sup>51</sup> fu alunno del collegio di Nagyenyed-Aiud, e fra i suoi tentativi giovanili troviamo anche qualche poemetto magiaro, pieno di ardente patriottismo:

Piros arcomat deríti  
Magyar vér  
Melly keblemet úgy hevíti  
S híven vér.

(La mia faccia rubiconda  
È animato dal sangue magiaro  
Che riscalda il mio petto  
E fa battere il mio cuor fedele).<sup>52</sup>

<sup>47</sup> I. Teodorovits—Nika: *Cântare despre începutul și starea de astăzi a Românilor*, Buda, 1813; C. Diaconovici—Loga: *Chemare la Typărireă cărților românești*, Buda, p. 1821.

<sup>48</sup> In Transilvania l’uso delle forme classiche (strofa saffica, ecc.) sopra-ravvisse fino all’inizio del sec. XX, cfr. V. Şotropa—N. Drăganu: *Istoria școliei din Năsăud*, 1913, p. 164, L. Gáldi, *Archivum Philologicum*, 1936, p. 92. Per ciò dobbiamo protestare contro certi recenti tentativi di sintesi (come p. es. quello di N. Herescu nel volume *Orazio nella letteratura mondiale*, Roma, Istituto di Studi Romani) che vogliono riassumere lo svolgimento della cultura latina in Romania senza considerare l’influsso fecondatore dell’umanesimo unghere (cfr. G. Révay, *Budapesti Szemle*, 1940, II, pp. 95—6).

<sup>49</sup> L. Vasilie Popp: *De Funeribus plebejis Daco-Romanorum sive odier-norum Valachorum*, Vienna, 1817.

<sup>50</sup> Per il testo di questa traduzione cfr. M. Gaster: *Crestom. Rom.* II, p. 186.

<sup>51</sup> G. Bogdan—Duică: *Ioan Barac*, Bucarest, 1933.

<sup>52</sup> *Ibid.* e p. 15.

Difatti il cuore del Barac fu sempre fedele alla sua patria magiara: durante tutta la sua vita tradusse o, per meglio dire, rifecce in rumeno opere poetiche magiare. Grazia alla sua instancabile attività, una serie di poeti ungheresi d'ispirazione umanistica ebbero l'occasione di fecondare la sensibilità e la poesia d'arte nascente dei Rumeni transilvani. Ricordiamo, a mo' di esempio, l'*Ulisse* di Andrea Dugonics, il gioviale poeta umanista di Szeged (1740—1818), che il Barac tradusse in rumeno nel metro dell'originale („alessandrini" ungheresi comodi e prolissi),<sup>53</sup> e il rifacimento rumeno delle *Metamorfosi* ovidiane dovuto allo stesso Barac, che non si basa direttamente sul testo originale latino, ma sulla traduzione ungherese di Paolo Viski.<sup>54</sup> Fra gli innumerevoli scritti dell'interprete ufficiale di Brassó-Braşov il più celebre fu senza dubbio la storia di Argiro, il cui originale ungherese (*Argirus históriája*), redatto nel sec. XVI da un misterioso Alberto Gyergyai, risale probabilmente ad una fonte italo-greca.<sup>55</sup> Nel rifacimento del Barac l'argomento favoloso è presentato come un'allegoria dell'espansione romana verso l'Oriente: Argiro, il protagonista, rappresenterebbe Traiano, il conquistatore della Dacia, mentre la sua amante, identificata in certe edizioni tardive colla fata Elena (Tündér Ilona),<sup>56</sup> sarebbe il simbolo della Dacia conquistata. Neppure questa allegoria che sembrerebbe derivare dalle idee della „scuola transilvana" dello Şincai e del Maior, è però dovuta ai Rumeni, ma essa è certamente di origine magiara: la troviamo anteriormente non solo presso Giuseppe Benkő (1740—1814), autore di un interessantissimo libro sulla Transilvania (1778), ma anche in un'antica „bella storia" (széphistória) del sec. XVII (*Az igazság bujdosása — Le peregrinazioni della Verità*) il cui manoscritto è conservato nella biblioteca del collegio protestante di Sárospatak.<sup>57</sup> È curioso che il Barac, non avendo mai citate le fonti delle sue opere, facesse credere al suo popolo di avere composto opere originali. Così anche l'*Argiro* fu considerato da molti come un poema del Barac oppure un racconto basato direttamente sulle tradizioni popolari rumene.<sup>58</sup>

<sup>53</sup> Ibid. pp. 48 e sgg.

<sup>54</sup> Ibid. pp. 51 e sgg.

<sup>55</sup> Sui vari rifacimenti rumeni della storia di Argiro cfr. L. Gáldi: *Argirus históriája az oláh irodalomban*, Egyetemes Philológiai Közlöny, 1939, pp. 153—73.

<sup>56</sup> Questa identificazione non pare essere anteriore alla fine del sec. XVIII.

<sup>57</sup> L. Gáldi, o. c. pp. 159—60.

<sup>58</sup> Questo fu il parere di I. Colan, autore di un libro superficiale *Viaţa*

Tutte queste ipotesi furono definitivamente rovesciate da G. Bogdan-Duică e dalle nuove ricerche ungheresi. Ciò non toglie che l'*Argiro* abbia avuto una brillante fortuna nella letteratura rumena; esso fu la prima opera generalmente conosciuta, e un suo episodio penetrò, come ho recentemente dimostrato,<sup>59</sup> anche nell'epopea comica di Giovanni Budaí-Deleanu (*Ţiganiada*). Verso il 1870 Eminescu, il più grande lirico rumeno, ne era tanto ammirato che tentò di farne quella „epopea popolare” rumena che sentiva mancare.

Il Deleanu, questo curioso imitatore del Blumauer e delle epopee italiane fino al Tassoni,<sup>60</sup> è particolarmente importante perchè il suo caso ci fa ben vedere come il genere del poema eroicomico sia rinato appunto nel momento in cui l'umanesimo cedette il suo posto allo spirito trionfante dell'illuminismo ed al fervore innovatore della Rivoluzione francese. Nella letteratura ungherese questo genere sarcastico è rappresentato da tre opere (Michele Csokonai: *Dorottya, Békaegérharc* — Batracomiomachia; Michele Fazekas: *Ludas Matyi* — Matteo all'oca) di cui le due ultime esistono anche in traduzione rumena. L'epopea del Fazekas fu tradotta dal Barac, sotto il titolo di *Pepelea Gâscariul*, in ottonari popolareschi assai monotoni,<sup>61</sup> e quella del Csokonai, che risale alla parodia del Blumauer, fu adattata in rumeno da un comico ungherese, Giuseppe Koncz.<sup>62</sup> La seconda traduzione, benchè molto mediocre, ebbe una certa fortuna: le sue copie manoscritte circolavano anche fra quei nobili ungheresi i cui beni erano stati distrutti dai rivoluzionari rumeni del 48.<sup>63</sup> Che bell'esempio dell'amore ideale della poesia che è capace di prendere il sopravvento anche sulle preoccupazioni e gli interessi personali!

Riassumendo i fatti esposti in questo capitolo, possiamo stabilire che fino al 1830 l'influsso fecondatore e civilizzatore dell'umanesimo ungherese riuscì a far sorgere presso i Rumeni una

şi opera lui Ioan Barac, Bucarest, 1928 (cfr. la mia recensione in Studi Rumeni, IV, pp. 202—4).

<sup>59</sup> L. Gáldi: *Contribuție la cunoașterea romantismului românesc*. Convorbiri Literare, LXXII (1939), pp. 1866—74.

<sup>60</sup> Sulle fonti italiane della „Ţiganiada” v. la prefazione dell'autore (ed. Cardaş) e lo studio di C. Radu: *Influența italiană in Ţiganiada*, Focșani, 1925.

<sup>61</sup> Bogdan—Duică, o. c. pp. 56 sgg.

<sup>62</sup> La traduzione del Koncz fu pubblicata nel vol. IV. della rivista „Ungaria”.

<sup>63</sup> Cfr. G. Siegescu, *Egyetemes Philologiai Közlöny*, 1905, pp. 365—6.

serie di generi letterari. In fatto di poesia lirica, abbiamo non solo una serie di egloghe e di encomi d'ispirazione schiettamente umanistica, ma anche numerose raccolte di canti rumeni semidotti; quanto all'epica, essa è rappresentata dalla storia di Argiro, dall'Ulisse, dai poemi eroicomici, ecc. e infine, basta rimandare ai drammi scolastici e specialmente all'*Occisio*, per vedere che non mancavano neanche i tentativi di letteratura drammatica. È certissimo che questa ricca fioritura di letteratura rumena è assai superiore ai prodotti contemporanei della Moldo-Valacchia dove solo la poesia d'arte aveva cominciato a formarsi, ma l'epica s'identificava ancora con una specie di cronaca rimata, e la letteratura drammatica doveva essere quasi di un mezzo secolo posteriore all'*Occisio*.

Questo doppio aspetto della vita spirituale rumena settecentesca è un fenomeno generale che abbiamo ritrovato tanto nella letteratura come nella storia della lingua e della versificazione rumena. Dal punto di vista linguistico, abbiamo stabilito che „in Transilvania incontriamo un predominio evidente dei magiarismi e dei latinismi di carattere magiaro e che nello stesso tempo la lingua rumena di Moldo-Valacchia è ricchissima di elementi turchi e greci”,<sup>64</sup> strettamente legati al „condominio greco-turco” degli „*hospodar*” fanariotici. Quanto alla storia della versificazione, è fuor di dubbio che le forme usate dai primi poeti di Moldo-Valacchia sono di origine italo-greca (cioè forme italiane penetrate pel tramite della poesia neoellenica), e che in Transilvania si imitava piuttosto l'arte poetica ungherese, specialmente il dodecasillabo discendente, metro favorito di Stefano Gyöngyösi e di tutti i suoi seguaci, fino all'epoca del Dugonics e del suo traduttore rumeno.<sup>65</sup> Tutto ciò ci permette di dire che *durante il Settecento l'unità della vita spirituale rumena era ancora inesistente*, e che tutte le innovazioni importanti partirono dalla Transilvania che poteva meglio partecipare all'irradiazione dell'umanesimo ungherese e, in un senso più largo, della cultura occidentale latina.

<sup>64</sup> V. L. Gáldi: *Problemi di geografia linguistica nel rumeno del Settecento*, Roma, 1938, p. 10. Ricordiamo che sin dal sec. XVI. penetrarono in rumeno anche certi influssi sintattici, venuti per il tramite della lingua letteraria ungherese (vedasi il mio recente studio: *Zum Einfluß der ungarischen Syntax auf das Altrumänische* in questo stesso volume).

<sup>65</sup> V. L. Gáldi: *Le origini italo-greche della versificazione rumena*. Roma, 1939, pp. 48 sgg.

## VI.

LA TRANSILVANIA NELLA  
„MISTICA NAZIONALE RUMENA”

„La Rinascita del nostro popolo è relativamente recente; risale solo alla fine del sec. XVIII. Essa ci venne dal suolo ancestrale di Roma, ma questa volta non fu importata da un imperatore, creatore di nuove nazioni, e da generali ed armate, ma da alcuni nostri compatrioti pacifici che la fortuna del nostro popolo aveva condotto nel momento propizio nella Città Eterna.”

Dovendo parlare delle sopravvivenze dell'umanesimo rumeno, crediamo opportuno di ricordare queste parole di D. G. Goga<sup>1</sup> le quali riflettono assai bene il parere della maggioranza degli scienziati. Nello stesso tempo questa constatazione potrà servire d'utile preludio alle nostre conclusioni. Nei capitoli precedenti abbiamo cercato di provare che, oltre all'ispirazione venuta direttamente da Roma di cui nessuno potrebbe diminuire l'importanza, si deve tener conto anche dell'influsso fecondatore dell'umanesimo ungherese. È incontestabile che nel momento in cui il popolo rumeno o, per meglio dire, alcuni suoi figli eletti tentarono di riavvicinarsi alle tradizioni romane, l'atmosfera intellettuale del Rumeni transilvani era già profondamente penetrata dall'effetto civilizzatore della cultura umanistica dell'Ungheria. D'altra parte, è certo che appunto le impressioni romane dello Şincai e di Pietro Maior avevano fecondato la loro anima sì da apprezzare tutto ciò che offriva loro la cultura latina dello Stato ungherese in cui appunto vivevano.

I primi membri della „Scuola Latinista”, cioè quelli della famosa triade transilvana, dovettero tener testa a tutte le difficoltà del loro compito di pionieri. Solo il Maior ebbe un certo successo spontaneo (benchè presto disturbato dalle critiche del Kopitar), i due altri furono molto meno felici. Lo Şincai fu scoperto relativamente tardi,<sup>2</sup> e l'opera del Klein è stata incompletamente conosciuta fino ai nostri giorni. Cionostante le idee rappresentate dalla triade riuscirono a compiere la loro missione. Con questo fondamento spirituale varcarono i Carpazi Giorgio

<sup>1</sup> D. I. Goga: *Şcoala ardeleană în Muntenia și Moldova*. Arad, 1927. p. 8.

<sup>2</sup> Anche oggi la cronaca dello Şincai ha una diffusione minima. L'idea di una nuova edizione fu recentemente proposta da I. Dăianu, *Gheorghe Şincai dela Şinca veche*. Oradea, 1939 (cfr. *Convorbiri Literare*, 1940, p. 78).

Lazăr, Ladislao Erdélyi, Giorgio Vida (il futuro professore di Alessandri), Giovanni Maiorescu, il padre del maggiore critico rumeno, e tanti altri professori e scienziati ai quali la Romania moderna deve le basi della sua educazione nazionale.<sup>3</sup> Dalle loro idee nacque la „corrente latinista”, anzi „latinizzante”, questa forma esagerata del razionalismo linguistico a cui i filologi e gli scrittori di Moldo-Valacchia, meno compenetrati dall'ideali latini, non tardarono di opporre il culto sano e vigoroso della lingua viva. A che circostanza particolarmente favorevole è dovuto il successo degl'insegnanti rumeni, questo fatto così decisivo nella storia moderna della cultura rumena?

A mio avviso tutto ciò si spiega col fatto che gli scienziati transilvani riuscirono a gettare le basi di una ideologia patriottica, di una „mistica nazionale rumena”, per adoperare una felice espressione di Elena Văcărescu.<sup>4</sup> Il centro d'irradiazione di questo mito fu naturalmente la Transilvania, la „Dacia Trajana”, considerata come la culla della nazione rumena. Anche prima, sin dal sec. XVII avevano ammesso i cronisti moldavi una relazione diretta fra l'imperatore Traiano e la romanità transilvana, ma essi, non essendo animati da una specie di patriottismo locale, da un amore mal interpretato del paese natio, non avevano mai tratto da questo pensiero delle conclusioni di sì grande portata. Come dice molto bene uno studioso rumeno moderno, „dovette venire la scuola transilvana per trasformare la teoria delle origini romane del popolo rumeno in una idea rivoluzionaria”.<sup>5</sup>

L'umanesimo come tendenza spirituale era sempre non solo immaginifico, ma anche creatore di miti. Quando Bonfini, basandosi sul corvo che figurava nello stemma degli Hunyadi, aveva fatto risalire Mattia Corvino alla stirpe romana di Marco Valerio Corvino e in ultima analisi, a Giove stesso, egli non fece che adattarsi alla moda delle elucubrazioni umanistiche ed al sistema delle equazioni apparenti. Certe epoche erano particolarmente proclivi ad ammenettere tali miti fantastici, ma la posterità aveva sempre il diritto di esaminarli alla luce della ragione pura. Così

<sup>3</sup> Per l'attività dei Rumeni transilvani nelle provincie subcarpatiche cfr. l'utile studio di I. Moisil: *Româniile ardeleni din Vechiul Regat și activitatea lor până la războiul întregirii neamului*. Transilvania, Banatul, Crișana, Maramureșul 1918—28, Bucarest, 1929, III., pp. 1347—94.

<sup>4</sup> H. Văcărescu: *La mystique nationale roumaine aux environs de 1848* Revue d'Histoire diplomatique, 1929, pp. 8—19.

<sup>5</sup> V. Băncilă: *Semnificația Ardealului*. Gând Românesc, 1939, p. 161.



dobbiamo procedere anche nel caso della teoria della continuità latino-rumena in Transilvania.

L'errore fondamentale del ragionamento derivò senza dubbio dalla confusione che la „Scuola Latinista” fece fra la genesi del popolo rumeno in Dacia e le origini latine della lingua rumena. Oggi è perfettamente chiaro che, volendo localizzare almeno approssimativamente la „patria primitiva” (forse inesistente sotto questa forma<sup>6</sup>) dei Rumeni odierni, dobbiamo pensare non al triangolo circondato dai Carpazi, ma a quello che si trova a Sud del Danubio, fra Niš, Skoplje e Sofia.<sup>7</sup> Le montagne rocciose dei dintorni di Skoplje, dove la vita pastorale si è mantenuta intensissima fino ai nostri giorni, potrebbe sostenere molto meglio la parte mitica del „suolo ancestrale” che la Transilvania, il paese romantico della „fata Elena...” Questo mito balcanico di cui alcuni elementi (p. es. il culto della valle del Vardar) scintillano nelle poesie dell'Arumeno Bolintineanu, avrebbe l'immenso vantaggio di essere basata su un fatto storico; e esso sarebbe tanto più ammissibile in quanto non escluderebbe l'affermazione delle origini latine della lingua rumena. Non solo che non ne potremmo dedurre alcun ragumento *contro* la teoria delle origini latine, ma anzi unicamente in questo ambiente balcanico possiamo immaginarci quegli'importanti influssi italici che la romanità della Penisola aveva ricevuti dalla cultura delle sponde dell'Adriatico.<sup>8</sup> È fuor di dubbio che i coloni reclutati „ex toto orbe romano” della Dacia Trajana non basterebbero per spiegare quegli stretti legami di carattere linguistico, etnografico ed antropologico che esistono fra la Romania e l'Italia, specialmente meridionale.

Sarebbe, ben inteso, un grave anacronismo se volessimo chiedere alla „Scuola Latinista” questa concezione più evoluta e più ponderata della genesi del popolo rumeno. Dobbiamo, invece, riconoscere con tutto il rispetto delle esigenze naturali che i creatori del mito transilvano avevano bisogno di un *eroe*, e che il passato della nazione rumena, sì profondamente nascosto nelle

<sup>6</sup> Con questa allusione vorrei far intravedere la possibilità che il rumanismo odierno, con i suoi quattro rami, non sia riducibile alla popolazione di una *sola* regione balcanica.

<sup>7</sup> Per questa teoria di Weigand—Van Wijk cfr. C. Tagliavini, *Studi Rumeni* IV, p. 158 e L. Tamás, *Romains, Romans, Roumains dans l'histoire de la Dacie Trajane*. AECO. II, p. 83, nota 1.

<sup>8</sup> Per le realizzazioni del rumeno coll'Italia meridionale cfr. I. Iordan: *Dialectele italiene de Sud și limba română*. Archiva XXX, XXXI, XXXIII.

tenebre della storia antica e medioevale, doveva essere riallciato alla figura di un conquistatore glorioso. È naturale che gli autori transilvani non potessero cercare questo eroe fra i pastori per sempre anonimi della Penisola Balcanica, e che essi fossero invece felici d'identificarlo nella persona dello stesso imperatore Traiano.

Con maggior diritto possiamo aspettare il riconoscimento oggettivo dei fatti storici dagli studiosi rumeni odierni. Abbiamo dimostrato qui sopra che anche verso la fine del sec. XVIII la teoria dello Şincai e dei suoi compagni non fu che una sopravvivenza artificialmente mantenuta di una tappa già sorpassata della scienza ungherese. E non è forse oggi assolutamente inutile cercare, come ha fatto il compianto Drăganu, colonie rumene non solo in Transilvania ma anche in Pannonia,<sup>9</sup> e di argomentare, come V. Meruţiu, colle stesse idee di Andrea Huszti, morto nel 1755?<sup>10</sup>

Siamo convinti che la continuità transilvana, malgrado tutti gli sforzi degli studiosi rumeni, non è che un mito che non si dovrebbe più cercare di documentare con argomenti scientifici.

È curioso osservare che anche in questo campo la storia si ripete: come il grande cronista moldavo, Miron Costin non aveva attribuito alla tesi della continuità alcuna importanza politica, così anche ai nostri giorni una concezione più oggettiva del problema viene non da Kolozsvár, ma dalle province subcarpatiche. Sempre più numerosi saranno i seguaci del Philippide, sostenitore di una ben meditata teoria d'immigrazione,<sup>11</sup> e quelli che, pur non osando ancora staccarsi da una tesi tanto importante

<sup>9</sup> Cfr. N. Drăganu: *Români în veacurile IX—XIV pe baza toponimiei și a onomasticeii*. Bucarest, 1933. V. anche la critica perfettamente giustificata di St. Kniezsa, *Pseudorumänen in Pannonien und in den Nordkarpathen*. Archivum Europae Centro-Orientalis, I—II.

<sup>10</sup> V. Meruţiu: *Judeţele din Ardeal și din Maramureş până în Banat*, Cluj, 1929. Din Lucrările Institutului de Geografie al Universităţii din Cluj, vol. V, p. 12.

<sup>11</sup> A. Philippide: *Originea Românilor*, Iași, 1926. Troviamo idee simili anche in un recente studio di G. Pascu: „Formé en masse compacte au sud du Danube, approximativement dans la Serbie actuelle, vers 600 après I. C., le peuple roumain a mis cinq siècles à quitter ce territoire du sud du Danube et à occuper son territoire actuel situé au nord de ce fleuve. Vers la fin du IX<sup>e</sup> siècle, quand les Hongrois vinrent peupler la plaine de la Tissa et de la Transylvanie, les Roumains y étaient déjà établis”. *L'influence de la culture latine*, p. 117. L'ultima constatazione del Pascu è però infondata. — Cfr. A. Oțetea: *O enigmă și un miracol istoric*, Inseamnări Ieșene, 1938, pp. 532—41.

dal punto di vista politico, preferiscono ammettere una specie di „admigrazione”, mettendo in rilievo la preponderanza numerica della latinità balcanica.<sup>12</sup> Tutte queste manifestazioni fanno intravedere una epoca nuova della scienza rumena, dominata non dall'interesse politico, ma da un rispetto assoluto della verità storica.

Ma, questa verità, ormai definitivamente dimostrata, anche se fosse ammessa all'unanimità dai Rumeni, non li obbligherebbe di abbandonare per sempre il mito della Transilvania, perchè nella storia di questa provincia, particolarmente ricca di tradizioni, essi potrebbero trovare un nuovo elemento d'ispirazione. È incontestabile che *la Transilvania, questa parte organica dell'Ungheria millenaria, fu il paese in cui presero radice i germi della cultura latina dei Rumeni*. In questo senso è vera anche l'asserzione già allegata del Filstich, secondo la quale la storia dei Rumeni „illustrat et confirmat” quella degli Ungheresi: difatti la prima ci dimostra che l'Ungheria storica compì perfettamente la sua missione civilizzatrice, conservando, malgrado tutte le vicende del suo destino, la sua cultura latina risalente all'orientamento occidentale di Santo Stefano e all'umanesimo di carattere italiano di Lodovico il Grando e di Mattia Corvino, e trasmettendola, in una „aetas remota”, cioè nel Regno Mariano dell'età barocca, alla romanità orientale, priva dell'irradiazione costante della Città Eterna. Tutto questo processo è dimostrato da in una serie di fatti storici,<sup>13</sup> e per conseguenza, abbiamo diritto di sperare che ogni conoscitore sincero della civiltà europea vorrà tener ormai conto della sua decisiva importanza.

<sup>12</sup> Cfr. A. Rosetti: *Istoria limbii române*, Bucarest, 1938, II. pp. 38 sgg.

<sup>13</sup> La recente asserzione di Ramiro Ortiz secondo la quale „il latinismo dei transilvani non ha niente a che fare coll'umanesimo ungherese essendo una conseguenza dell'unione avvenuta nel 1700 degli ortodossi rumeni colla chiesa di Roma e della coscienza nazionale „romana” e quindi profondamente anti-ungherese dei rumeni di Transilvania” (*La cultura rumena*, Venezia, 1940, p. 18), ci sembra tanto poco ammissibile dopo i fatti da noi esposti che è inutile confutarla lungamente.

## MISCELLANEA

### **Les rapports italo-transylvains de *Il Transilvano* de Girolamo Diruta.**

*Il Transilvano* du frère mineur conventuel de l'ordre franciscain, Girolamo Diruta, mentionné déjà par Praetorius<sup>1</sup> et plus tard aussi par Brossard,<sup>2</sup> peut être considéré comme la première méthode du clavecin et de l'orgue. Son originalité se trouve partiellement diminuée par les ouvrages des instrumentistes et théoriciens espagnols du XVI<sup>e</sup> siècle, telle la *Declaracion de los Instrumentos musicales* (Ossuna, 1555) de Fray Juan Bermudo, dont le IV<sup>e</sup> livre contient les principaux éléments de la technique de l'orgue, de la vihuela, de la harpe, etc. mais surtout l'*Arte de Tañer* (Valladolid, 1565) du dominicain madrilène Thomas de Sancta Maria. Cette introduction à l'art de l'improvisation sur les instruments à clavier puise elle-même généreusement dans le *Trattato de Glosas* de Diego d'Ortiz (Roma, 1553) qui est un manuel de la technique de la variation instrumentale.

Les maîtres espagnols et en premier lieu Sancta Maria ont devancé, à bien des égards, Diruta, qui d'ailleurs, ne devait pas les connaître. Malgré tout, l'idée principale de *Il Transilvano* — la séparation de la technique du clavecin d'avec celle de l'orgue, — fondement de deux méthodes différentes — constitue une invention qui lui est due. Ce moine italien, un des plus célèbres organistes de son époque, doué d'un sens inné de la musique, de la pédagogie et de l'esthétique, a réuni en une méthode systématique tout ce qu'il était nécessaire de ne point ignorer. En même temps il resta fidèle aux traditions de l'école vénitienne et sur-

---

<sup>1</sup> *Terpsichore*. Wolfenbüttel, 1612. *Admonitiones Quaedam*, XII. *Hyeronimi Dirutae Orgeltabulaturbuch*.

<sup>2</sup> *Dictionnaire de musique*. Paris, 1703.

tout aux principes de son grand maître, Claudio Merulo, „sonatore di tasti e contrapuntista rarissimo”.<sup>3</sup>

Le seul musicologue qui se soit occupé jusqu'ici de la vie et de l'oeuvre de Diruta est Karl Krebs.<sup>4</sup> Dans son étude, il traite en détail les données assez rares que l'on possède sur la vie de Diruta et se livre à une analyse technique autant qu'esthétique de son oeuvre. Il effleure à peine le cadre historique, les personnages de *Il Transilvano*, ses rapports italo-transylvains, ou s'il le fait, c'est d'après une base erronée, qui l'amène à des conclusions inexactes. Les autres travaux<sup>5</sup> qui soulignèrent l'importance de l'ouvrage, n'ont pas abordé les rapports de celui-ci avec l'actualité contemporaine; ce sera mon objet de remettre ici les choses au point.

Bien que Giambattista da Martini<sup>6</sup> cite déjà un exemple de *Il Transilvano*, le premier qui, au XVIII<sup>e</sup> siècle, s'occupa longuement de l'oeuvre de Diruta, Hawkins,<sup>7</sup> ne dit rien du titre. Burney, ensuite, écrit: „In 1615 was published at Venice in folio a book entitled *Il Transilvano*, a dialogue between the author and his scholar a prince of Transylvano by Girolamo Diruta.”<sup>8</sup> L'historien anglais émet là deux faits inexacts, et qui vont prévaloir pendant plus d'un siècle. Selon ces constatations un des interlocuteurs du dialogue *Il Transilvano* serait un souverain de Transylvanie, élève de Diruta. Forkel<sup>9</sup> copie fidèlement Burney. Gerber<sup>10</sup> s'appuie également sur Hawkins, prétendant que le souverain de Transylvanie fût l'élève de Diruta, „dem zu Ehren das Buch wahr-

<sup>3</sup> *Dialogo della Musica*. Firenze, 1581 (Tavola).

<sup>4</sup> *Girolamo Dirutas Transilvano*. Vierteljahrschrift für Musikwissenschaft. Leipzig, 1892.

<sup>5</sup> Ritter: *Zur Geschichte des Orgelspiels im XIV—XVIII. Jahrhundert*. Leipzig, 1884. — Dannreuther: *Musical Ornamentation*, London, 1891. — Villanis: *L'arte del clavicembalo*. Torino, 1901. — Kinkeldey: *Orgel und Klavier in der Musik des XVI. Jahrhunderts*. Leipzig, 1910. — Schünemann: *Geschichte des Dirigierens*. Leipzig, 1913. — Dolmetsch: *The interpretation of the music of the XVII and XVIII Centuries*. London, 1915. — Pannain: *Le origini e lo sviluppo dell'Arte Pianistica in Italia dal 1500 al 1730 circa*. Napoli, 1917. — Pirro: *Les clavecinistes*. Paris, 1927. — Ronga: *Gerolamo Frescobaldi*. Torino, 1930.

<sup>6</sup> *Storia della Musica*. Bologna, 1757. Vol. I. p. 216.

<sup>7</sup> *A General History of the Science Practice of Music*. London, 1776 vol IV.

<sup>8</sup> *A General History of Music*. London, 1789 Vol. III.

<sup>9</sup> *Allgemeine Literatur der Musik*. Leipzig, 1792.

<sup>10</sup> *Neues Historisch-Biographisches Lexicon der Tonkünstler*. Leipzig, 1812.

scheinlich diesen Namen führt". Pietro Lichtenthal<sup>11</sup> traduit servilement Forkel. Fétis<sup>12</sup> est déjà mieux renseigné: „Cet ouvrage est dédié à Sigismond Báthory, prince de Transylvanie, célèbre par ses talents militaires et sa vie aventureuse. C'est à cause de cette circonstance que l'ouvrage est intitulé *Il Transilvano*." Weitzmann<sup>13</sup> prétend que le titre se rapporte au souverain de Transylvanie, avec lequel l'auteur soutient un dialogue. Prosnitz<sup>14</sup> croit aussi que le souverain en question était l'élève de Diruta. Weckerlin<sup>15</sup> trouve que ce „titre bizarre" doit s'expliquer par le fait que la souverain de Transylvanie était un disciple de Diruta. Dannreuther<sup>16</sup> place de même cet ouvrage dans un cadre faux. Miss C. Stainer donne libre cours à sa fantaisie, en écrivant dans le Dictionary of Mune de Grove: „And the Prince Transilvano on his travels in Italy wishing to obtain the newest musical works", etc.

Déjà Karl Krebs constate qu'un des interlocuteurs du dialogue n'est pas le souverain de Transylvanie, mais un de ses agents, un „Transilvano", sans se rendre compte du fait que le personnage figurant au titre n'est pas non plus l'interlocuteur transylvain. L'ouvrage devrait donc son titre à l'envoyé transylvain; pour fortifier sa thèse, il énumère les ouvrages théoriques de style dialogué, à la mode aux XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles, *Il Fronimo*, de Vincenzo Galilei (Vineggia, 1563), *Il Melone*, d'Ercole Bottrigari (Ferrara, 1602), qui sont redevables de leurs titres à l'un des interlocuteurs. Krebs ne semble pas comprendre la signification de *Il Transilvano* dans le langage italien du XVI<sup>e</sup> siècle, puisqu'il le confond avec *Un Transilvano*. A l'époque de Diruta, *Il Transilvano* désignait toujours le souverain de Transylvanie, comme *Il Polacco* le roi de Pologne, *Il Turco* le sultan de Turquie. Dans la correspondance de Georges Basta,<sup>17</sup> d'origine dalmatienne, chef d'armée de Rodolphe II, Sigismond Báthory, figure

<sup>11</sup> *Dizionario e Bibliografia della Musica del Dottore Pietro Lichtenthal*. Milano, 1826.

<sup>12</sup> *Biographie Universelle des Musiciens*. Bruxelles, 1860—65.

<sup>13</sup> *Geschichte des Clavierspiels und der Clavierliteratur*. Stuttgart, 1879.

<sup>14</sup> *Handbuch der Klavierliteratur*. Leipzig, 1884.

<sup>15</sup> *Bibliothèque du Conservatoire National. Catalogue bibliographique*. Paris, 1885.

<sup>16</sup> *Ibid.*

<sup>17</sup> *Monumenta Hungariae Historica Diplomataria*. Vol. XXXIV. *Basta György hadvezér levelezése és iratai*. 1597—1607. Közrebocsátja dr. Veress Endre. (Correspondance et documents de Georges Basta, chef d'armée. Publiée par André Veress. I—II tome. Budapest, 1909 Voir l'Index.

également sous le nom de *Il Transilvano*. Si l'ouvrage lui est dédié, c'est à cause de son titre, comme Diruta le précise dans sa dédicace: „à Prencipe meritissimo di quella Prouincia, il cui titolo e nome porta seco il Libro". L'un des interlocuteurs, un Transilvano, c'est-à-dire un sujet transylvain, est l'envoyé du souverain, donc les deux personnages sont différents. D'autre part nous faisons remarquer que Sigismond Báthory n'a pas été l'élève de Diruta, et que selon tout ce que l'on connaît actuellement, il ne l'a même jamais rencontré.

\*

Sigismond Báthory, le souverain figurant au titre de *Il Transilvano*, régna sur la Transylvanie de 1588 à 1598. Il était le neveu d'Etienne Báthory qui, lorsque celui-ci occupa le trône polonais, comme successeur de Henri Valois, le 1<sup>er</sup> mai 1576, fit élire, comme voïvode de Transylvanie, son frère Christophe, qui avait été l'envoyé plénipotentiaire de l'Assemblée Nationale de Transylvanie à la cour du roi de France, Henri II, en l'année 1557. Durant six ans, Christophe dirigea les affaires de l'Etat. Lorsque sa femme mourut, il en fut si profondément affecté qu'il réunit l'Assemblée Nationale, et, avec l'assentiment du roi Etienne, fit élire, pour lui succéder, son fils mineur, Sigismond, né en 1572. Les affaires du pays furent alors gérées par un conseil de régence composé d'abord de douze, plus tard de trois membres, et enfin par un gouverneur autocrate, en la personne de Jean Géczy, qui resta au pouvoir jusqu'à la majorité de Sigismond (1588).

Sigismond Báthory était un mélange effrayant de génie et de folie, d'épilepsie et de lunatisme. Ce n'est guère que le XVI<sup>e</sup> siècle qui a produit des fous aussi artistes que sombres et mystiques, dont l'esprit décadent se débattait perpétuellement entre les deux extrêmes. Sigismond manifeste ses préférences pour l'orientation occidentale, en face du parti turcophile. C'est un chef d'armée de grande envergure, un soldat très brave, qui cherche à libérer la Transylvanie de la tutelle de la Sublime Porte. Il fait massacrer ses ennemis politiques, les puissants oligarches transylvains, dont son propre cousin, et assiste personnellement à leur exécution, comme le relatent aussi des chansons historiques. Il confisque des biens de ses victimes, a une prédilection pour les bravis, le guet-apens, la chambre de torture. Sa suprématie est reconnue par Aron et Michel le Brave, voïvode de Moldavie et de Valachie. Il attaque le grand vizir, le pacha Sinan, et lui inflige, avec l'aide de Mihai, une défaite éclatante près de Giurgiu (le 28 octobre 1595). Cette victoire cause grande surprise et

joie dans toute l'Europe: l'on célèbre en Sigismond Báthory le libérateur de la chrétienté. Dans les gazettes de l'époque, les *Avvisi*, les *Newe Zeitungen* ou les *Feuilles Volantes*, il figure toujours comme „*Illustrissimus et Fortissimus Princeps*”.<sup>18</sup>

Une littérature, en plusieurs langues, se crée autour de sa personne et de sa prouesse héroïque, qui ont une répercussion sur la musique aussi. Christophe Demantius, le plus célèbre parmi les imitateurs allemands de Jannequin, consacre au prince victorieux, le III<sup>e</sup> Chant de *Tympanum Militare: Ungarische Heerdrummel und Feldgeschrey. Siebenbürgische Heerpaucken*.<sup>19</sup>

Il est le type du tyran italien. Toute sa culture sort de la renaissance italienne. Sigismond avait à sa cour et dans son armée Silvio Piccolomini, capitaine du grand duc de Florence, Ferdinand I<sup>er</sup> de Médicis. Sa principale passion est incontestablement la musique. Sigismond suit en tout la mode du temps, et en premier lieu, celle de l'Italie, à laquelle il voue une attention ininterrompue. A sa cour, nous retrouvons tout le personnel des souverains d'Italie. On y voit un grand nombre des musiciens bien connus du Saint-Siège: „*Sono in Transilvania in servizio del principe una buona quantità di musici italiani, li quali se bene sapemo che vivono cattolicamente et con esempio et disciplina christiana, tuttavia sarà bene essortati qualche volta a quel che devono non solo per la salute propria, ma anco per la conversione d'altri.*”<sup>20</sup> Parmi ces musiciens de Sigismond se trouvait Pietro Busto, „*musicus Brixianus*” qui devait jouir d'une grande faveur auprès de son souverain, car M. André Veress a retrouvé l'acte de donation de Sigismond Báthory, par lequel, en date du 8 mai 1595, il lui est fait don d'une maison en pierre sise dans la rue italienne du fort de Gyulafehérvár „*consideratis fidelitate et fidelibus servitiis eius, quae ipse in hac arte sua iam ab aliquot annis fideliter exhibuit et impendit.*”<sup>21</sup> Pietro Busto a laissé une très

<sup>18</sup> Alexandre Szilágyi: *A magyar nemzet története* (Histoire de la nation hongroise Tome V). — Ignace Acsády: *Az ország három részre osztásának kora* (L'époque où le pays se trouvait divisé en trois). Budapest, 1895. — Hóman—Szekfű: *Magyar Történet* (Histoire Hongroise). Vol. IV. Budapest s. d. (Le XVI<sup>e</sup> siècle par Gyula Szekfű).

<sup>19</sup> Voir mon étude sur le *Tympanum Militaire* de Demantius dans la revue *A Zene* (La musique). Budapest, novembre 1940.

<sup>20</sup> *Monumenta Vaticana Hungariae. Erdélyországi pápai követek jelentései VIII. Kelemen idejéből* (Les relations des nonces transylvains sous le règne de Clément VIII). Budapest, 1909, p. 5.

<sup>21</sup> Copie dans la collection de M. André Veress.



intéressante lettre adressée à son frère avec une Description de la Transylvanie (1595). Ce manuscrit se trouve aujourd'hui à la Biblioteca Ambrosiana de Milan: „Lettera di Petro Busto Bresciano musico del SERmo Prencipe del Transylvania a suo fratello che narra la gran congiura contra della persona di Sua Altezza SERma insieme con la descrizione della Transylvania“. Cette lettre publiée récemment par Giacomo Bascapè (*La vie dell'Oriente*, novembre 1930), se trouve dans un des Codes de Pinelli (Cod. S. 86 p. 142—154). Elle dessine un portrait très intéressant du souverain:<sup>22</sup>

„In lettere dottissimo, eloquentissimo, eccellentissimo scrittore, et di animo religios et deuoto: la persona sua è di mediocre statura, sì che fra grandi non par piccolo, nè fra piccoli par grande, è di color robusto, frà il bruno et il chiaro nè si conosce quando sia malenconico, per esser lieto, et costante in ogni rea et lieta fortuna, di modo che ogn'una che lo mira, è sforzato ad amarlo, ma però quando è adirato, è di terribile aspetto, ma presto si remove da sè stesso dall'ira: è membruto e forte, scietto e leggiadro al giuoco del pallone, della rachetta, ballare italiano, giuocar di spada, alla lotta, gettar palo et altre machine di ferro, leuar pesi, romper ferri, sì che di forza non troua pari, maneggiar cavalli et correr lancia non si può veder meglio, etc.“ Aussi Diruta exalte-t-il le souverain qu'il appelle „cordialissimo amatore di music e di concerti“. Des musiciens italiens de Sigismond il écrit dans sa dédicace: „Riuerito d virtuosi et particolarmente da professori della Musica i quali con segnalato concorso, lasciata l'Italia et proprij luoghi, no spauentati della longhezza del viaggio, personalmente si sono presentati al suo Serenissimo conspetto e contentissimi per i fauori cosi grandi, quelì riceuono dall'Altezza V. Serenissima viuono nella sua corte et sotto la sua protectione con estrema felicità.“

\*

Il y a dans l'oeuvre de Diruta deux interlocuteurs, qui n'ont pas été encore étudiés par les musicologues: Un Transilvano et le chevalier Michele ou Melchior Michele. Ce „Transilvano“ est un des personnages les plus en vue de l'histoire transylvaine, Etienne de Jósika, le chancelier. Le comte Alexandre Apponyi, qui possédait dans sa collection (Bibliothèque Széchenyi de Budapest) un exemplaire de *Il Transilvano* (édition de 1625), fut le

<sup>22</sup> Voir mon étude sur Sigismond Báthory, Prince de Transylvanie et la musique italienne. *Revue de musicologie*, Août 1931.

premier à attirer l'attention sur les rapports de la personnalité de Jósika<sup>23</sup> avec l'oeuvre de notre maître, dont le cadre, d'après l'histoire de ce temps, est également réel.

L'envoyé transylvain (Un Transilvano) arrive après un long et pénible voyage à Venise, au moment de la fête de l'Ascension. Il va donc contempler le Doge, les sénateurs, et entendre de la belle musique. „La festa della Sensa, la plus auguste cérémonie que l'on puisse voir à Venise, — écrit le sieur Saint Didier, — est celle quand le Doge va épouser de fiançailles symboliques la mer, le jour de l'Ascension.”<sup>24</sup> En assistant à ce spectacle grandiose, l'envoyé transylvain voit dans le cortège des musiciens se servant de trompettes d'argent toutes droites, de six pieds de long, — cadeau du pape Alexandre III, — et des joueurs de hautbois, à la veste de serge rouge, qui jouent par intervalle, durant la marche, toujours la même chanson.<sup>25</sup>

L'envoyé transylvain espère rencontrer le chevalier Michele, qui lui sera d'un grand secours pour mener à bien ses affaires... Mais voilà le chevalier. Ils se saluent et aussitôt le Transylvain lui apprend que son maître l'a chargé de lui rapporter des „Regoli et modi di Sonare ogni sorte d'instrumenti”. Malheureusement, il n'a pu trouver de méthode pour le plus magnifique des instruments, l'orgue. Le célèbre Claudio Merulo attire l'attention, dans les *Canzoni alla Francese*<sup>26</sup> qui viennent de paraître, sur un certain Padre Girolamo Diruta. Le chevalier le lui fait connaître; et ils s'en vont à l'église des Frari où a lieu l'enseignement proprement dit, auquel prennent part Diruta et il Transilvano. Dans le dialogue final, le chevalier propose que l'ouvrage soit dédié au souverain de Transylvanie, grand protecteur des organistes, et Diruta se rend à ce désir.

La dédicace de Diruta datant de 1593, nous sommes obligés

<sup>23</sup> *Hungarica. Ungarn betreffende im Auslande gedruckte Bücher und Flugschriften.* Gesammelt von Graf Alexander Apponyi. Tome IV. Neue Sammlung II. Theil. XVII. und XVIII. Jahrhundert. Besorgt von Lajos Dézsi. München, 1927, p. 48.

<sup>24</sup> *La ville et la république de Venise.* Paris, 1680, p. 451.

<sup>25</sup> Voir Pompéo Molmenti: *La storia di Venezia della vita privata.* Vol. I. Bergamo 1910, p. 250 et 262.

<sup>26</sup> *Canzoni d'intavolatura d'organo* di Claudio Merulo da Coreggio a quattro voci fatta alla francese. Nuovamente da lui data in luce et con ogni diligentia corrette. Libro primo. Venetia, Angelo Gardano, 1592; L'unique exemplaire se trouve à la Bibliothèque de l'Université de Bâle. (Katalog der Basaler Universitätsbibliothek. Vierteljahrschrift für Musikwissenschaft. Leipzig, XXIV.)

de placer la rencontre de Venise à l'année précédente, celle où parurent les *Canzoni alla Francese* (1592). Etienne Szamosközy, historiographe de la cour, nous informe que s'inspirant de conseils italiens, on s'enquit d'une épouse italienne pour Sigismond. Aussi Etienne de Jósika, Blaise de Havaseli et Etienne de Bodoni, portant de riches présents, furent-ils mandés auprès du duc de Florence afin de demander la main de sa nièce, dont la beauté était célèbre. Peu de temps auparavant, la jeune fille avait été fiancée à un „comes napolitain” qui ne l'avait pas emmené chez lui. Sigismond fut pris d'un si grand amour pour le portrait de celle-ci, rapporté par son confident saxon, Marc Benckner, qu'il couchait avec la „reproduction de son visage”. L'historiographe de la cour a noté, lui aussi, que Sigismond envoya Etienne de Jósika ramener des musiciens italiens.<sup>27</sup> Les historiens hongrois contemporains prennent note de cette invasion des musiciens italiens. Sigismond dilapidait des sommes énormes pour eux, aussi les Etats protestèrent dans l'Assemblée Nationale (le 1<sup>er</sup> novembre 1591) contre les musiciens étrangers. Farkas de Bethlen historien transylvain du XVII<sup>e</sup> siècle, en parle en ces termes:<sup>28</sup>

„Eadem occasione idem Josika iussu Sigismondi vaivodae in Aulam eius accersivit Italos musicos quos successu temporis varrii ordini subsecuti sunt plures, quae res magnum ei attrahunt odium.”

Szamosközi publie la liste complète des musiciens qui séjournèrent à la cour de Sigismond. Busto parle d'une „compagnia di buon musici da quali fu capo Messer Giovanni Battista Mosto”. Dans la liste de Szamosközy manque le nom de Antonio Romaniti organiste de Sigismond dont parle Diruta. „Eccellentissimo Antonio Romano suo organista.” Il nous a conservé dans son ouvrage une *Toccata* de Romanini. Le personnage le plus considérable de la délégation chargée d'engager les musiciens était certainement Etienne de Jósika — „mio ambasciatore” — écrit le prince dans sa lettre du 28 novembre 1591 adressée au Grand Duc de Toscane<sup>29</sup> — qui avait réellement été à Venise

<sup>27</sup> Stephanus Szamosközy: *Rerum Transilvanicarum Pentades*. 1542—1608 Edidit Alexander Szilágyi. T. IV. p. 76—24—66.

<sup>28</sup> *Historia de Rebus Transilvanicis*. Editio secunda. 1782—1793, Cibinii. T. III. p. 15.

<sup>29</sup> *Real Archivio di Stato*. Firenze, Filza 4466 Fol. 429 Voir Veress: *Documente Privitoare la Istoria Ardealului Moldovei și Țării Românești*. Vol. III. București, 1931. N<sup>o</sup> 170— Voir Ibid. la Nota del presente portato del am-

lors de la rencontre précitée, (1592) puisque la route de Florence en Transylvanie y passait.<sup>30</sup> Il devint très rapidement chancelier de Transylvanie, favori et compagnon d'orgie du souverain, et chargé des missions les plus importantes. Jósika fut „le prince sans titre” de son pays. Fidèle disciple de Machiavelli et diplomate de grande envergure, il dirigea avec une habileté extraordinaire la politique étrangère de la Transylvanie, état-tampon entre l'Autriche, la Hongrie, les Principautés Roumaines et la Sublime Porte. Mais son ascension vertigineuse fut suivie d'une chute non moins brusque: ses ennemis réussirent à faire croire au souverain que Jósika aspirait à son trône et pactisait dans ce but avec le sultan. Au cours de la diète de 1598, Jósika a été arrêté, ensuite expédié à la forteresse de Szatmár et décapité le 1<sup>er</sup> septembre.<sup>31</sup> Jósika affronta vaillamment son sort fatal. Dans son testament (Landesregierungsarchiv à Innsbruck. Ambraser einkommene Schriften), écrit quelques heures avant sa mort, il accuse l'empereur romain de l'avoir fait périr, le faisant condamner injustement, à l'encontre des lois du pays.<sup>32</sup> Le rôle que Sigismond Báthory joua dans cette condamnation reste suspect. Il a grâcié Jósika, mais la grâce princière arrivait trop tard. Le chancelier avait été exécuté la veille, de par l'ordre du capitaine général de Szatmár.<sup>33</sup> Le drame sanglant de Jósika, un des plus sombres chapitres de l'histoire de la Transylvanie, marque la fin du règne du Sigismond Báthory.

Etienne de Jósika, comme en général les seigneurs de Transylvanie, avait une culture italienne et humaniste très étendue. Sorte d'agent musical de Zsigmond, n'est-ce pas naturel qu'il ait engagé des pourparlers avec Diruta après qui Romanini eut préparé le terrain?

Le troisième interlocuteur, le chevalier Michele connaissait déjà Jósika, qu'il présente à Diruta: „Questo gentiluomo mio amicissimo”... Szamosközy a noté son nom dans ses Pentades, en disant: Michael Cavallier Venetus frequenter Venetiis ad Sigis-

---

basciatore de Prencipe Sigismondo Bathori di Transilvania al Sr. mo Grand Duca di Toscana. N° 176.

<sup>30</sup> Gerardo agente toscano écrit au Doge de Venise: Predetto ambasciatore partirà domattina per Venetia (22 février 1592) Veress: O. c. No. 179.

<sup>31</sup> O. c. T. IV. p. 162 Mors Josicae.

<sup>32</sup> Voir: Hurmuzaki: *Documente Privitoare la Istoria Românilor*. Vol. XII. Bucuresci, 1903.

<sup>33</sup> Le rapport sur l'exécution du capitaine général se trouve aux archives de Innsbruck. Voir Veress, o. c. vol. V. Bucurescu, 1932 N° 116.

mundum venit.<sup>34</sup> Le chavelier Michele, agent du Saint Siège, chargé de la délicate mission de faire lever l'interdiction du séjour des Jésuites en Transylvanie, descendait très probablement de l'ancienne famille des patriciens vénétiens, d'où sortirent les Doges Domenico Michele et Vitale Michele.<sup>35</sup> En sa qualité de noble, il était en relation avec Diruta, déjà connu à cette époque pour le meilleur élève de Merulo, qui l'a certifié lui-même à la seconde préface (Ai lettori Claudio Merulo da Coreggio). Grâce à l'intervention de Romanini, le chevalier Michele organisa la rencontre et, interprète probable de la pensée de celui-ci, il suggéra à Diruta l'idée de dédier son oeuvre à Sigismond Báthory, qui dut en éprouver une grande joie, ainsi que le témoigne la dédicace de la seconde partie de *Il Transylvano*, à la princesse Leonora Ursina Sforza.

Cette princesse était la fille de Paolo Giordano Orsini, duc de Bracciano et d'Isabella de Médicis, cousine de Marie Médicis, reine de France, qui mourut étranglée par son mari.<sup>36</sup> Les précédentes fiançailles de Léonora Ursina furent vraisemblablement rompues, puisqu'elle épousa en 1592 Alessandro VII Sforza, de qui elle se sépara ensuite, et se retira au couvent Santa Fiora, qu'elle avait fondé. A Florence le bruit courut que la Grand Duc régnant, Ferdinand lui-même aurait voulu épouser sa belle nièce.<sup>37</sup> Tasso l'a chanté dans un de ses sonnets.<sup>38</sup>

Jósika a demandé en mariage la princesse Leonora pour Sigismond. Giacomo Gérardo „agente toscano" écrit dans son rapport du 15 février 1592 adressé au doge: „Il Signor Gran Duca in quella città (Pisa) have ricevuto con molto honore l'ambasciatore del Prencipe di Transilvania che sia venuto a trattar matrimonio di quel Principe con la Principessa Leonora, nipote del Altezza sua." Après l'entrevue de Pise, Jósika est allé à Rome pour se présenter au pape et il avait aussi l'intention d'y voir le frère de Léonore, don Virginio Orsini, pour réaliser le

<sup>34</sup> O. c. t. IV. p. 76.

<sup>35</sup> *Muratori: Rerum Italicarum Scriptores*. Tomus XXII. Mediolani, 1733. Vitae Ducum Venetiorum etc. Auctore Marino Sanuto pp. 479 et 486. — Les Archives du Vatican ont conservé des rapports de Mattepcci, l'archevêque de Venise au Cardinal Montalto, secrétaire d'état de Vatican au sujet du chevalier Michele qu'ils nomment „Cavalier Michele gentiluomo Venetiano". Verress: O. c. N° 109—111.

<sup>36</sup> Pompeo Litta: *Famiglie Celebri Italiani*. Milano, 1819, vol. I.

<sup>37</sup> Galuzzi: *Storia del Granducato di Toscana sotto il Governo della Casa Medici*. Firenze, 1781 T. II—III.

<sup>38</sup> *Opere di Tasso*. Venezia, 1726. Vol. VI. p. 526.

projet de mariage, que l'empereur lui-même désirait. Elle est donc la dame que Szamosközy nomme étant la nièce du duc de Florence dont Zsigmond s'était violemment épris. Peut-être le chevalier Michele conseilla-t-il cette nouvelle dédicace, qui unissait deux personnages n'ayant pu s'appartenir dans la vie. En 1595 Sigismond cherche une femme auprès de l'empereur-roi Rodolphe II et obtient la main de Marie-Christine, fille de l'archiduc Charles de Styrie et de Marie de Bavière. Trois jours avant le mariage, le beau et jeune prince se sent atteint d'une faiblesse virile et après la cérémonie il fuit sa femme vierge. Cependant, lorsque celle-ci n'est plus auprès de lui, il l'adore et la désire, mais le mariage reste blanc. Busto remarque: „sin hora è tenuto vergine (le prince).

La seconde partie de *Il Transilvano* parut en 1609: *Seconda Parte del Transilvano*. Dialogo diviso in quattro libri del R. P. Girolamo Diruta Perugino Minor Conventuale di San Francesco, Organista del duomo d'Agobbio nel quale si contiene il vero modo o la vera regola d'intavolare ciascun canto, semplice e diminuito con ogni sorte de diminution: e nel fin dell'ultimo libro v'è la regola, la quale scopre co brevità e facilita il modo d'imparar presto a cantare. Opera nouamente dall'istesso composta, utilissima et necessaria a Professori d'Organo. Con Privilegio. In Venetia, appresso Alessandro Vincenti Giacomo. MDCIX.

Nous y retrouvons les mêmes personnes, quoique les événements se soient précipités. Sigismond a quitté depuis dix ans la Transylvanie. Etienne de Jósika a perdu les faveurs de son souverain, et sa tête avec. Diruta a abandonné la ville des lagunes, la seconde partie de *Il Transilvano* étant déjà datée de Gubbio.

\*

Selon Fétis, la première édition de l'oeuvre a dû paraître en 1593, à la date de la dédicace, opinion à laquelle se rangent Weckerlin et Krebs. Cette première édition n'est mentionnée par aucune bibliographie musicale, cependant d'après Gasparri<sup>39</sup> l'édition de 1597 serait „la prima originale edizione”, d'après Pannain<sup>40</sup> „la più antica”. Or, le seul depuis Fétis, qui ait vu un exemplaire tronqué de l'édition de 1593, est le comte Alexandre Apponyi qui y copia, pour son catalogue, la dédicace adressée à Sigismond.

<sup>39</sup> Gasparri: *Catalogo della Biblioteca del Liceo Musicale di Bologna*. 1890. T. I.

<sup>40</sup> Ibid.

J'ai retrouvé l'unique exemplaire actuellement connu de la première édition de la première partie de *Il Transilvano*, dans la collection de Georges Ráth, à la Bibliothèque de l'Académie Hongroise des Sciences de Budapest. Il existe trois exemplaires de la seconde édition (1597), au British Museum,<sup>41</sup> à la Bibliothèque du Liceo Musicale de Bologne et à la Preussische Staatsbibliothek<sup>42</sup> de Berlin. Sans dédicace, la seconde édition ne donne, conformément à l'édition de 1625, que la préface: „Del autore dell'opera al prudente lettore”; le texte et les citations musicales sont absolument identiques dans toutes les éditions connues, sauf de légères différences typographiques. Le frontispice et la disposition de la page de dédicace, à la première édition, diffèrent de ceux des éditions postérieures qui ont paru chez Giacomo Vincenti jusqu'en 1609, et chez Alessandro Vincenti, à partir de 1612. Walther<sup>43</sup> indique une édition de 1615, non retrouvée aujourd'hui dans les bibliothèques européennes. H. Lavoix fils, dans son étude sur l'ancienne musique italienne à la Bibliothèque Nationale de Paris,<sup>44</sup> fait état d'un exemplaire de 1615, que je n'ai pu découvrir, pas plus qu'une édition de 1626, mentionnée par Rossi Scotti.<sup>45</sup> La deuxième partie de *Il Transilvano*, beaucoup moins intéressante, est naturellement moins rare (première édition: 1609, deuxième: 1622); Mendel—Reissmann<sup>46</sup> cite même une édition de 1639. Ayant compulsé les catalogues des bibliothèques privées, je n'ai retrouvé nulle part l'exemplaire de la première édition, ni d'aucune édition que je ne connaisse déjà.<sup>47</sup>

Ni en Transylvanie, à la bibliothèque de la famille du baron Jósika au château de Szurduk, ni ailleurs, aucun exemplaire ne m'est tombé sous la main. Cette disparition peut s'expliquer, car lorsque Sigismond abdiqua définitivement, le 10 avril 1598, dans une terrible crise de nerfs il bouleversa et détruisit les trésors

<sup>41</sup> *Catalogue of printed Music published between 1487 and 1800 now in the British Museum* by W. Barclay Squire. London, 1912.

<sup>42</sup> Nouvelle acquisition provenant de la Bibliothèque de Werner Wolfheim, collection de James E. Matthew. (Communication de M. J. Wolf.)

<sup>43</sup> *Musikalisches Lexicon*. Leipzig, 1732.

<sup>44</sup> *L'antica musica italiana alla Biblioteca Nazionale di Parigi*. Archivio Musicale. Napoli, 1882, No. 3—6.

<sup>45</sup> *Vita di F. Morlacchi*. Perugia, 1860 p. XXV.

<sup>46</sup> *Musikalisches Conversations-Lexicon*.

<sup>47</sup> La Bibliothèque du Conservatoire National à Paris possède la partie d'alto d'un recueil inconnu de notre maître. Le titre manque, les signes portent: Contrapunti di Girol. Diruta. Lib. I. A. 5. Ce sont des motets pour les huit principales fêtes de l'année. (Res. 368.)

de son palais, puis mit le feu aux archives de la principauté.<sup>48</sup> Le bûcher allumé a consumé les plus précieux témoignage de la culture italienne en Transylvanie, tels que l'ouvrage de Diruta, qui servit bien souvent au souverain, virtuose d'orgue et de clavecin, sans parler du portrait de la princesse de Florence.

L'infortuné souverain, loin de sa patrie, qu'il avait rendue si malheureuse, hanté du spectre de ses victimes, se morfondait à Prague, captif d'un autre fantasque mélancolique: Rodolphe II. Dans son exil, Sigismond Báthory rêvait à la belle princesse Léonore, devenue, le coeur brisé, épouse du Christ, et attendait anxieusement le moment où il pourrait gagner la terre promise, l'Italie qu'il n'a cependant jamais pu voir. La mort vint enfin le délivrer de ses tourments. Il achevait sa vie dans une retraite solitaire et obscure à Prague (le 20 mars 1613), et ses cendres reposent en terre étrangère, dans le caveau de la famille Czernin.

Il *Transilvano*, conçu dans l'esprit synthétique du XVI<sup>e</sup> siècle et formé par les forces créatrices de l'époque, telles la religion, la politique, l'amour et l'art, est le seul ouvrage de Girolamo Diruta dont nous ayons connaissance. Après son séjour à Gubbio, nous le perdons de vue. Il rentre complètement dans l'ombre. Nous voulons espérer que le sort lui fût plus clément qu'aux tragiques protagonistes de son oeuvre.

J Emile Haraszti.

<sup>48</sup> W. de Bethlen: O. c. T. IV. pp. 110—111.



## Zum Einfluß der ungarischen Syntax auf das Altrumänische.

Das XVI-te Jahrhundert ist das Zeitalter des Beginns des rumänischen Schrifttums. Das erste rumänisch geschriebene Schriftdenkmal, ein aus Câmpulung an den Schultheißen von Kronstadt gerichtetes Sendschreiben, stammt aus 1521.<sup>1</sup> 1544 erscheint in Siebenbürgen mit sächsischer Unterstützung der *Catehismul Calvinesc*, der leider in keinem einzigen Exemplar auf uns geblieben ist,<sup>2</sup> und um die Mitte des Jahrhunderts läßt sich in Kronstadt ein Diakon, namens Coresi nieder, der die in der Walachei seit 1508 vorhandene Buchdruckerkunst endgültig nach Siebenbürgen umpflanzt, indem er zuerst mit sächsischer und später mit ungarischer Unterstützung eine große Anzahl geistlicher Schriften slawischer und rumänischer Sprache herausgibt.<sup>3</sup> In der befruchtenden und anspornenden Atmosphäre des ungarischen Protestantismus, führt aus den erwähnten Vorgängen ein gerader Weg zur 1648 in Gyulafehérvár herausgegebenen Rákóczi-Bibel,<sup>4</sup> die den Sperrstein einer langen Entwicklung und zugleich den Beginn weiterer Bestrebungen, welche die Begründung einer einheitlichen literarischen Sprache erzielen werden,<sup>5</sup> bedeutet. Das 1582 unter dem Titel *Palia dela Orăștie* erschienene berühmte alte Testament aus Szászváros—Broos, eine unserer wichtigsten rumänischen protestantischen Schriften, bettet sich sozusagen in diese Entwicklung ein. Wie wir wissen, wurde es auf Kosten des ungarischen Bannerherrn Franz Geszthy, zur Zeit des siebenbürgischen Fürsten Sigmund Báthori (nach dem Vorwort der *Palia*: Batăru Zigmonü) herausgegeben.<sup>6</sup>

<sup>1</sup> Die letzte Beschreibung dieses wichtigen Sprachdenkmals wurde von C. C. Giurescu gegeben (mit Zitaten, vgl. *Istoria Românilor*. Buc. 1937. II. S. 602).

<sup>2</sup> Vgl. Bianu—Hodoș: *Bibliografia Românească Veche*. I. S. 21. Über seine kulturgeschichtliche Bedeutung s. St. Juhász: *A reformáció az erdélyi románok között* (Die Reformation bei den Siebenbürgischen Rumänen). Kolozsvár, 1940, S. 35 ff. E. Révész: *La Réforme et les Roumains de Transylvanie*. AECO. III. (1937), S. 293.

<sup>3</sup> Vgl. St. Juhász: a. a. O. S. 46 ff. Über die Entstehung der walachischen Buchdruckerkunst und die Beziehungen Coresis zu dieser siehe den soeben erschienenen Aufsatz von P. P. Panaitescu: *Der Oktoich des Makarij 1510 und der Ursprung der Buchdruckerei in der Walachei*. Südost-Forschungen, V—1940, S. 46 ff.

<sup>4</sup> AECO. III. S. 307.

<sup>5</sup> Bianu—Hodoș: I. S.

<sup>6</sup> Vgl. St. Juhász: a. a. O. S. 100. Diese mit cyrillischen Buchstaben

Seine Übersetzer, die unter der Leitung des damaligen rumänischen protestantischen Bischofs, Michel Tordas, walachische Priester und Lehrer aus Südsiebenbürgen und Krassószörény waren, behaupten in der Nachrede, daß sie ihr Werk, das die ersten zwei Bücher von Moses (mit damaliger slawisch-rumänischen Terminologie, *Bitia* und *Izhodul*) enthält, aus dem Hebräischen, Griechischen und Serbischen übersetzt hätten, aber die Forschungen haben es seitdem bewiesen, daß die nicht ganz aufrichtigen Übersetzer auf Grund *ungarischer Quellen* gearbeitet und hauptsächlich aus dem im Jahre 1551 veröffentlichten Alten Testament von Kaspar Heltai geschöpft hatten.<sup>7</sup>

Der erste Teil der *Palia* wurde 1925 von Mario Rocques mit dem Text Heltais herausgegeben, der dadurch endgültig auf die wichtigste Quelle hinwies. Aber Rocques verglich den ungarischen und rumänischen Text nicht ausführlich,<sup>8</sup> und wies nicht auf alle jene Eigentümlichkeiten hin, die in der *Palia* unbedingt dem Einflusse Heltais zuzuschreiben sind. Wenn wir aber die Ausgabe von Rocques sorgfältig durchblättern und den II. Teil des im Budapest Nationalmuseum vorhandenen schönen Originals Punkt für Punkt mit dem Text Heltais vergleichen, können wir auf sehr interessante und meines Wissens bisher unentdeckte syntaktische Übereinstimmungen hinweisen, die umso mehr unser Interesse erwecken, da sich die vergleichende Untersuchung der ungarisch-rumänischen Sprachbeziehungen bisher nur fast ausschließlich<sup>9</sup> auf die Wortgeschichte beschränkte.

Hiemit untersuche ich nur eine der syntaktischen Eigentümlichkeiten der *Palia*: den eigenartigen Modusgebrauch gewisser temporalen Nebensätze.

Wie bekannt, hat sich der Modusgebrauch der temporalen Nebensätze in der älteren ungarischen Schriftsprache sehr oft dem des Lateinischen angepaßt, bzw. war er dessen Nachahmung, im Rahmen der Möglichkeiten des ungarischen Verbalsystems. Dieser Satz

---

geschriebene Form spiegelt natürlich den ungarischen Namen des Fürsten wieder (vgl. Báthory *Zsigmond*; *Sigismundus* oder *Sigmund* hätte im Rum. nicht *Jigmon* gegeben).

<sup>7</sup> Vgl. M. Rocques: *Palia d'Orăştie*. Paris, 1925. I. *Introduction*, S. XXXIX. ff.

<sup>8</sup> *Ibid.* S. XLI. ff.

<sup>9</sup> Für einige syntaktischen Beispiele des ungarischen Einflusses vgl. A. Veégh, Erdélyi Múzeum, 1937, S. 63. Eine Lehnübersetzung ungarischen Ursprungs wurde von L. Tamás entdeckt, vgl. *Studi Rumeni*, IV. 105 ff.

*Cumque comedisset Booz et  
bibisset et factus esset hilarior, issetque  
ad dormiendum iuxta acervum manipulorum*

wird im Wiener-Codex (Bécsi-kódex, um 1466) folgenderweise übersetzt:

*mikor Booz öt volna es yut volna  
es vigab löt volna es èlalõni mèt  
volna a kéuéknek aztaga mèllèt.*<sup>10</sup>

Diese Konstruktion, die in einem ganz formalen Gebrauch des ungarischen Perf. Cond. steht,<sup>11</sup> kam vom XV-ten wenigstens bis zum XVIII-ten Jahrhundert sehr häufig vor. Wir lesen sogar bei Franz Faludi (1704—1774) „Minek utánna azért *kiszabadult volna* az abbé kínos dupla rabságából“.<sup>12</sup> Wahrscheinlich tauchte sie auch noch im XIX. Jahrhundert auf, da Alexander Imre auch 1873 die „*mikor leültek volna*“ u. dgl., damals schon gewiß altertümlich empfundenen Konstruktionen verurteilt,<sup>13</sup> die übrigens mit den „nem tudom, *ki légyen az úr*“ und ähnlichen volkstümlich gewordenen Redewendungen verwandt sind.<sup>14</sup>

Die Bibel von Heltai, in der Konstruktionen dieser Art sehr häufig vorkommen, fällt beinahe in die Mitte dieser vier-hundertjährigen ungarischen literarischen Tradition, welche eine sehr merkwürdige Eigentümlichkeit unseres älteren latinisierten Sprachgebrauches bildet, obwohl die ungarische Sprachwissenschaft ihr bisher wenig Aufmerksamkeit schenkte. Diesen lateinischen Satz der Vulgata: „*cumque vidisset mulier vestem*“ (Ex. IX. 13) übersetzt Heltai folgenderweise: „*Mikor pedig az asszony látta volna*“, d. h. er wendet die Bedingungsform an, obgleich kein logischer Umstand diesen Gebrauch fordert. Und als der Satz

<sup>11</sup> Dieser Gebrauch der ungarischen perfektivischen *volna*-Formen läßt sich wahrscheinlich dadurch erklären, daß die nach *cum. hist.* sehr oft vorkommenden Imperf. Konj.-Formen auch nach *si* mit *volna* wiedergegeben wurden (z. B. *si tacuisses* ‚ha hallgattál volna‘).

<sup>12</sup> „Nach dem der Abbé aus seiner doppelt peinlichen Gefangenschaft befreit wurde.“ Siehe Fr. Faludi: *Minden Munkái* (hrsg. v. Fr. Toldi), Pest, 1853, S. 748.

<sup>13</sup> Vgl. A Imre: *A magyar nyelvújítás óta divatba jött idegen és hibás szólások bírálata* (Kritik der seit der Spracherneuerung in Mode gekommenen fremdartigen und fehlerhaften Redensarten). Budapest, 1873, S. 143. (*mikor leültek volna* bedeutet „als sie sich niedersetzten“).

<sup>14</sup> Vgl. S. Simonyi, *Magyar Nyelvőr*, XXVIII, S. 294 (*nem tudom, ki légyen az úr* — ich weiß nicht, wer Sie seien).

„*cumque audisset* Iethro, sacerdos Madian, cognatus Moysi (Ex. VIII. 1) in der Vulgata steht, da übersetzt Heltai diese Stelle: „*Es mikor* Ietro a Midiambeli pap Mosesnek ipa *hallotta volna*“.

Wie verfahren die Übersetzer der *Palia* in solchen Fällen? Obwohl das rumänische Sprachgefühl in derartigen vor- und gleichzeitigen Nebensätzen unbedingt den Indikativ (Wirklichkeitsform) oder höchstens die Adverbialform mit der Endung *-ând* (die dem lateinischen *-ando*, *-endo* entspricht) erlaubt hätte,<sup>15</sup> verwandten unsere von ungarischer Kultur durchtränkten südsiebenbürgischen Übersetzer doch den ungarischen Zeitwortgebrauch, ahmten ihm nach, und hatten ihn mit den bescheidenen Mitteln ihres eben beginnenden Schrifttums noch genauer und farbenprächtiger gemacht.

Die Übersetzung der angeführten zwei Sätze lautet also, wie folgt:

<i>cumque vidisset</i> mulier vestem	<i>cândü iarâ</i> acea muiare <i>ar fi văzândü</i> , <sup>16</sup>
<i>cumque audisset</i> Iethro, sacerdos Madian, cognatus Moysi	<i>și cândü</i> Entro popa din Madian, <i>socrul lui Moysi auzitarâ fi</i> . <sup>17</sup>

Die gemeinsame Eigentümlichkeit der beiden Verbalformen besteht darin, daß in ihnen die Wortverknüpfung *ar fi* mit der Bedeutung „es wäre, es würde sein“, erscheint. Diese Konstruktion entstand, aller Wahrscheinlichkeit nach, aus der lateinischen Form *haberet* und aus dem Inf. *fire* (*fi*), der als die Rückbildung des Stammes *fieri* auf die aktive Form angesehen werden könnte.<sup>18</sup>

In der Konstruktion *ar fi văzând* aber tritt zur charakteristischen Optativform *ar fi* eine gegenwartsausdrückende Adverbialform, *văzând* ‚sehend‘ hinzu; in der Fügung *auzit ar fi* dagegen, die auch *ar fi auzit* sein könnte, steht neben dem Hilfszeitwort das rumänische Partizip der Vergangenheit, eine von *auditus* direkt hergeleitete Form. *Ar fi văzând* ist also durativ-imperfektiver Bedeutung<sup>18a</sup> und könnte auf italienisch folgendermaßen übersetzt

<sup>15</sup> Siehe die in unseren Noten angeführten modernen Zitaten.

<sup>16</sup> Vgl.: dar *ea, văzând*, V. Radu—G. Galaction: *Biblia adică Dumnezeiasca Scriptură a Vechiului și a Noului Testament*. Buc. 1938. Als moderne Übersetzung, werden wir immer diesen Text anführen.

<sup>17</sup> *Ci auzind* Ietro.

<sup>18</sup> Vgl. A. Rosetti: *Istoria limbii române*. Buc. 1938. I. S. 136—7.

<sup>18a</sup> Diese Funktion wurde zuletzt auch von C. Tagliavini festgestellt:

„*cumque audisset* Iethro, sacerdos Madian, cognatus Moysi (Ex. VIII. 1) in der Vulgata steht, da übersetzt Heltai diese Stelle: „*Ès mikor* Ietro a Midiambeli pap Mosesnek ipa *hallotta volna*“.

Wie verfahren die Übersetzer der *Palia* in solchen Fällen? Obwohl das rumänische Sprachgefühl in derartigen vor- und gleichzeitigen Nebensätzen unbedingt den Indikativ (Wirklichkeitsform) oder höchstens die Adverbialform mit der Endung *-ând* (die dem lateinischen *-ando*, *-endo* entspricht) erlauben hätte,<sup>15</sup> verwandten unsere von ungarischer Kultur durchtränkten südsiebenbürgischen Übersetzer doch den ungarischen Zeitwortgebrauch, ahmten ihm nach, und hatten ihn mit den bescheidenen Mitteln ihres eben beginnenden Schrifttums noch genauer und farbenprächtiger gemacht.

Die Übersetzung der angeführten zwei Sätze lautet also, wie folgt:

<i>cumque vidisset</i> mulier vestem	<i>cândŭ iarâ</i> acea muiare <i>ar fi vâzândŭ</i> ; <sup>16</sup>
<i>cumque audisset</i> Iethro, sacerdos Madian, cognatus Moysi	<i>și cândŭ</i> Entro popa din Madian, <i>socrul lui Moysi auzitarâ fi</i> . <sup>17</sup>

Die gemeinsame Eigentümlichkeit der beiden Verbalformen besteht darin, daß in ihnen die Wortverknüpfung *ar fi* mit der Bedeutung „es wäre, es würde sein“, erscheint. Diese Konstruktion entstand, aller Wahrscheinlichkeit nach, aus der lateinischen Form *haberet* und aus dem Inf. *fire* (*fi*), der als die Rückbildung des Stammes *fieri* auf die aktive Form angesehen werden könnte.<sup>18</sup>

In der Konstruktion *ar fi vâzând* aber tritt zur charakteristischen Optativform *ar fi* eine gegenwartsausdrückende Adverbialform, *vâzând* ‚sehend‘ hinzu; in der Fügung *auzit ar fi* dagegen, die auch *ar fi auzit* sein könnte, steht neben dem Hilfszeitwort das rumänische Partizip der Vergangenheit, eine von *auditus* direkt hergeleitete Form. *Ar fi vâzând* ist also durativ-imperfektiver Bedeutung<sup>18a</sup> und könnte auf italienisch folgendermaßen übersetzt

<sup>15</sup> Siehe die in unseren Noten angeführten modernen Zitaten.

<sup>16</sup> Vgl.: dar ea, *vâzând*, V. Radu—G. Galaction: *Biblia adică Dumnezeiasca Scriptură a Vechiului și a Noului Testament*. Buc. 1938. Als moderne Übersetzung, werden wir immer diesen Text anführen.

<sup>17</sup> *Ci auzind* Ietro.

<sup>18</sup> Vgl. A. Rosetti: *Istoria limbii române*. Buc. 1938. I. S. 136—7.

<sup>18a</sup> Diese Funktion wurde zuletzt auch von C. Tagliavini festgestellt:

werden: *starebbe vedendo*. *Ar fi auzit* scheint dagegen eine perfekte Bedeutung zu haben (vgl. ital. *avrebbe udito*).<sup>19</sup>

Wie wir sehen, wurde die Vorzeitigkeit perfektiven Karakters des ung. und lat. Textes von den Übersetzern auf zweierlei Art gedeutet und sie haben in überwältigender Mehrzahl der Fälle den imperfektiven Aspekt eingeführt. Es ist noch zu bemerken, daß wir auch im Französischen mit dem Gebrauch des Plusqueparfait und des Passé antérieur (*quand j'étais arrivé* und *quand je fus arrivé*) die zwei Aspekttypen genau unterscheiden können, aber die Sache verhält sich dort ganz anders, da das Part. Praes. überhaupt nicht vorkommt. Und daß die beiden Satzbeispiele, wie sie auch fremdartig im Rumänischen klingen mögen, keinen abgesonderten Fall bilden, können wir mit viel Stellen der *Palia* beweisen.

Gen. XXXIV. 2. Vulg.: *quam cum vidisset* Sichem ~ Heltai: *melyet mikor meglátott volna* Sikhem ~ *Palia: pre carea cändü o arâ fi vâzândü* Şikhem;<sup>20</sup>

Gen. XXXV. 5. Vulg.: *cumque profecti essent* ~ Heltai: *mikor elindultanak volna* ~ *Palia: cändü arâ fi purcezândü*;<sup>21</sup>

Gen. XXXIX. 15. Vulg.: *cumque ego succlamassem, et audisset vocem meam* ~ Heltai: *es mikor hallotta volna, hogy felszoual kialtanec* ~ *Palia: şi cändü arâ fi auzindü, cum c'aşü striga*;<sup>22</sup>

Gen. XLII. 6. Vulg.: *cumque adorassent eum fratres sui* ~ Heltai: *mikor azokaert Iosephhöz iutottanac volna az ö atyafiai* ~ *Palia: cändü derept aaceaia arâ fi sosindü la Iosifü fraşii săi*;<sup>23</sup>

„Die verschiedenen Zeiten von *a fi* in Verbindung mit einem Gerundium wurden im Altrum. gebraucht um eine periphrastische Konjugation zu bilden, deren Bedeutung eine im Lauf befindliche Handlung ausdrückte“ (*Rum. Konversationsgrammatik*. Heidelberg, 1938, S. 208).

<sup>19</sup> Die *ar fi vâzând*-Konstruktion fehlt bei A. Rosetti: *Limba română în sec. al XVI-lea*. Buc. o. J. (1932), S. 104. Auch im *Codicele Voroneşean* finden wir dafür ein einziges Beispiel (*fire-aşi ascultându*, l. 2—3). Es ist noch zu bemerken, daß der Bedeutungsunterschied zwischen beiden Formen sehr gering gewesen zu sein scheint, wie es das folgende Beispiel zeigt: Gen. XLI. 21. Vulg.: *quae devoratis et consumptis prioribus, nullum saturitatis dedere vestigium* ~ Heltai: *es minekutanna meg öttec volna öket, ingyen sem tetuec meg raytac, hogy meg öttec volna* ~ *Palia: şi după ce ar fi mâncată pre ele, nemică nu se cunosc pre ele, căce că le-arâ fi mâncândü*.

<sup>20</sup> Radu-Galaction: *Şi vâzând-o* Sichem.

<sup>21</sup> Radu-Galaction: *Şi au plecat* la drum.

<sup>22</sup> *Şi vâzând el că ridic glasul şi chem într'ajutor*.

<sup>23</sup> *I s'au inchinat lui*.

Gen. XLIII. 16. quos cum ille vidisset ~ Heltai: es mikor latta volna ~ Palia: și cându Iosif arâ fi vâdzândü;<sup>26</sup>

Gen. XLVII. 15. Vulg. cumque defecisset emptoribus pretium ~ Heltai: mikor immar elfogyott volna a penz ~ Palia: cândü amu searâ fi sfrășindü banii;<sup>24</sup>

Gen. L. 11. quod cum vidissent habitatores terrae Chanaan ~ Heltai: mikor kedig lattac volna annak a földnec lakoi ~ cândü iară arâ fi vâdzândü lăcuitarii den pământul Canaanului;<sup>25</sup>

Ex. II. 5. Vulg. quae cum vidisset fiscellam in papyrione ~ Heltai: es mikor latta volna a szekrent a sásosba ~ Palia: cândü arâ fi vâdzândü lădița în apa curătoare cu rogoz;<sup>27</sup>

Ex. XIII. 17. Vulg. igitur cum emisisset Pharao populum ~ Heltai: mikor immar Pharao elbochatta volna a népet ~ Palia: dereptü insă cândü arâ fi lăsândü afară Faraon oamenii;<sup>28</sup>

Ex. XIV. 10. Vulg.: cumque appropinquasset Pharao ~ Heltai: Es mikor Pharao kezelt iutott uolna hozzaioc ~ Palia: cândü Faraon arâ fi sosindü;<sup>29</sup>

Ex. XIV. 21. cumque extendisset Moyses manum super mare ~ Heltai: mikor kedig Moses kinyujtotta volna kezét a tengerre ~ Palia: cândü iară Moysi arâ fi întinzândü mâna sa pre mare;<sup>30</sup>

Ex. XVIII. 14. quod cum vidisset cognatus eius ~ Heltai: de mikor az Ipa latta volna ~ Palia: cândü socrul arâ fi vâdzutü;<sup>30a</sup>

In allen diesen Fällen erscheint die mit dem Part. Praes. gebildete periphrastische Verbalform, welche manchmal auch im Fut. vorhanden ist:

Ex. IX. 29. Vulg.: cum egressus fuero de urbe ~ Heltai: mikor ki megyek è varosbol ~ Palia: cândü voiu fi eșindü afarâ den oraș;<sup>31</sup>

Ex. XIII. 5. Vulg.: cumque introduxerit te Dominus in Terram Chananaei ~ Heltai: mikor az WR beuiend tegedet a Canaanusoknac... földbe ~ Palia: cândü va fi ducândü lăuntru pre tine Domnul în pământul Cananeilor;<sup>32</sup>

Die Nachahmung des ungarischen Konditionals ist auch in der

<sup>24</sup> Dar când banii din Egipt și din Canaan s'au isprăvit.

<sup>25</sup> Iar locuitarii din țară, Canaanii, când au văzut...

<sup>26</sup> Și Iosif când a văzut...

<sup>27</sup> Și ea văzut panerul în mijlocul trestiilor.

<sup>28</sup> Iar după ce Faraonul a dat drum poporului.

<sup>29</sup> Iar când Faraon se apropie.

<sup>30</sup> Și Moise întinse mâna sa peste mare.

<sup>30a</sup> Deci văzând socrul lui Moise.

<sup>31</sup> Indată ce voi eși din cetate.

<sup>32</sup> Iar când te va duce pe tine Domnul în țara Canaanților.

Gegenwartsform belegt, wie Ex. 16. 10 es zeigt, vgl. Vulg.: *cumque loqueretur* Aaron ad omnem coetum ~ Heltai: es *mikor* Aaron eképen szolna az Izrael fiainak ~ Palia: *Și cändü* Aaronü *arâ grâi* așa a toată adunăriei.<sup>33</sup>

Die letzten Fälle kommen aber ziemlich selten vor. Die Nachahmung des ungarisch-lateinischen Modusgebrauches ist in den Konditional-Optativformen der Vergangenheit die auffallendste; wie die oben zitierten Beispiele zeigen, brauchten die Übersetzer der *Palia* fast immer den imperfektiven *ar fi vâzând*-Typus, der in solchen Temporalsätzen ein bloß formales Element war, ohne eine besondere Bedeutung zu haben. In diesem Zusammenhange müssen wir aber bemerken, daß in der *Palia* der Ausdruck des „logischen“ (d. h. logisch begründeten) Konditionals mit dem des rein formalen in den meisten Fällen nicht ganz identisch ist: während der formale Konditional fast immer mit *ar fi* gebildet ist (s. oben), finden wir für den „logischen“ Konditional meistens eine andere veraltete Verbalform, die aus dem Perf. von *a vrea* (*am vrut. ai vrut, usw.*) und dem sogenannten „kurzen“ Infinitiv entstand.<sup>34</sup> Solche „logische“ Konditionalformen sind die folgenden:

Gen. XX. 9. Vulg: quae non *debuisti facere*, fecisti nobis ~ Heltai: azt müelted velem a kit *nem kellett volna* müvelned ~ Palia: *aceaia ai făcutü cu mine ce n'au vrutü trebui să faci*;<sup>35</sup>

Gen. XXVI. 10. Vulg.: *potuit coire* quispiam de populo cum uxore tua, et *induxeras* super nos grande peccatum ~ Heltai: *történhetett volna*, hogy valaki a nép közzül a te feleségeddel halt volna es vétket hoztal volna mireanc ~ Palia: *seau vrutü putea tâmpla* cum oare cine de între oameni cu muiarea ta *seau vrutü culca și greșale ai vrutü aduce* pre noi;<sup>36</sup>

Gen. XXXIV. 7. Heltai: *ennek nem kellett volna lenni* ~ Palia: *că acestui lucru n'au vrutü trebui să fie*;<sup>37</sup>

Gen. XLII. 30. Vulg.: *putavit* nos exploratores *esse* provinciae ~ Heltai: *vgy tarta mindha kémecc voltunc volna* ~ Palia: *ne ținu așa ca cändü am vrutü fi iscoade*;<sup>38</sup>

<sup>33</sup> Iar *pe când vorbea* Aaron către toată obștia fiilor lui Israil.

<sup>34</sup> Vgl. Rosetti: *Limba sec. XVI.* S. 104 (ohne syntaktische Bemerkungen über die Bedeutung dieser Verbalformen).

<sup>35</sup> Fapte care nu se fac *ai săvârșit* față de mine.

<sup>36</sup> Puțin *ar fi lipsit* ca vre-unul din popor să se culce cu femeia ta *și ai fi adus* peste noi o vină grea.

<sup>37</sup> Fehlt bei V. Radu—G. Galaction.

<sup>38</sup> *Ne-a luat pe noi drept iscoade* ale țării.



Gen. XLIII. 7. Vulg.: *numquid scire potuerimus* ~ Heltai: honnan tudhattok volna? ~ Palia: de unde noi amü vrutü putea ști;<sup>39</sup>

Ex. XVI. 3. Vulg.: *utinam mortui essemus* ~ Heltai: bár meg holtunc volna ~ Palia: mai bine am vrutü muri;<sup>40</sup>

Der Unterschied zwischen dem „logischen“ Kond. *am vrut fi* und dem formalen Kond. *aş fi fost* scheint doch nicht scharf gewesen zu sein; auch die erste Form kommt in rein formalem Gebrauch vor (wie z. B. Gen. XLIII. 21. Vulg. *cum venissemus ad diversorium et aperuimus saccos nostros* ~ Heltai: es mikor a szalásra iutottunk volna, es meg ódtuc volna sákinkat ~ Palia: şi cândü amü vrutü fi sosişi la sălaş şi amü vrutü deslega sacii),<sup>41</sup> und auch die zweite Form kann eine reale Bedingung ausdrücken: Gen. XXXIX. 9. Vulg.: *quo modo ergo possum hoc malum facere* ~ Heltai: hogy müelnéc ezokaert ilyen nagy gonosz dologot? ~ Palia: cum aşü face dereptü aceea aşa mare rău lucru?<sup>42</sup> (vgl. die *antequam*-Sätze, wie z. B. Gen. XLI. 50. Vulg. *antequam veniret fames* ~ Heltai: minekelötte eliött volna az éhsegnec esztendeie ~ Palia: nainte de ce iarâ fi venişi anii foameţiei,<sup>43</sup> usw.).

Obwohl mehrere angeführten Beispiele schon gezeigt haben, daß die Übereinstimmungen der rumänischen Übersetzung mit dem ungarischen Text viel genauer sind, als diejenige, die den rumänischen Modusgebrauch direkt zum Lateinischen anknüpfen, könnte aber jemand doch sagen, daß hier nicht vom Einfluß des Modusgebrauches der ungarischen Sprache, sondern viel eher von einer gemeinsamen Wirkung des ungarischen und lateinischen Textes die Rede sei.

Auf diese Einwendung können wir leicht antworten: sehr viele unserer Beispiele weisen darauf hin, daß in den Fällen, wo das Lateinische den Indikativ oder eine andere Zeitform, das Ungarische dagegen die Bedingungsform benützt, der rumänische Text sich immer dem Ungarischen anpaßt.

Um es verstehen zu können, müssen wir wissen, daß die ungarische Konstruktion, die ursprünglich wahrscheinlich die Nachahmung, oder besser gesagt, die Lehnübersetzung des *cum historicum* war, in analogischen Fällen später auch dort aufgetreten ist,

<sup>39</sup> De unde era să ştim?

<sup>40</sup> Mai bine muream de mână Domnului.

<sup>41</sup> Poposind la un han am deschis sacii noştri.

<sup>42</sup> Deci cum să săvârşesc eu aveastă mare nelegiuire?

<sup>43</sup> Şi mai nainte ca să vie întâiul an de foamete. Vgl. noch XLII. 4, 10, 38; XLIV. 30—31; XLV. 5 usw.

wo das Lateinische nicht das cum historicum, sondern den Abl. Abs. (im Sinne eines Temporalsetzes), den Indikativ oder irgendeine andre Konstruktion gebrauchte. Derartige Beispiele sind:

a) Lat.: Ind.  $\sim$  Ung.: Konditional  $\sim$  Rum.: Konditional:

Ex. XIX. 20. Vulg. *descenditque* Dominus super montem Sinai  $\sim$  Heltai: es *mikor* immar az wr Sina hegyre *szalot volna*  $\sim$  și *cândü* amu domnul pre muntele Sinai *ară fi deștinsü*;<sup>44</sup>

Gen. XXXVI. 33. Vulg. *mortuus est* autem Bela  $\sim$  Heltai: *mikor* Bela *megholt volna*  $\sim$  *cândü* *ară fi murit* Bela;<sup>45</sup>

Gen. XLIII. 26. Vulg. *igitur ingressus est* Joseph domum suam  $\sim$  Heltai: *mikor* kedig Joseph *bement volna* à *hazba*  $\sim$  *cândü* iară Iosifü läuntru *ară fi mersü* în casă.<sup>46</sup>

Gen. XLII. 31. Vulg.: Cui *respondimus*: *pacifici sumus*, nec ullas molimur insidias  $\sim$  Heltai: Es *mikor* eszt *mondottuk volna*, igazak vagyonc, es soha kémec nem voltunc  $\sim$  Palia: și *cândü* amu *urutü* aceasta *dzece*, derepi (recte: derepți) săntem, și nice *cândü* n'amü fos[t] iscoade;<sup>47</sup>

Gen. XLIV. 4. Vulg.: *iamque urbem exierant*  $\sim$  Heltai: *mikor* immár kimentenek *volna* a városból  $\sim$  Palia: *cândü* amu *ară fi mergândü* afară den orașu;<sup>48</sup>

Ex. XIX. 15. *iamque advenerat tertius dies*, et mane *inclauerat*  $\sim$  Heltai: es *mikor* a harmadnap eliöve, es *meg viradot volna*  $\sim$  Palia: și *cândü* se înplu a treia dzi, și se *ară fi făcutü* dzuo;<sup>49</sup>

b) In anderen Fällen löst die Übersetzung von Heltai den Abl. Abs. auf die Art der cum. historicum-Sätze auf:

Gen. XXXV. 18. Vulg.: *egrediente* autem *anima*  $\sim$  Heltai: es *mikor* a lélec *ki menne* belöle  $\sim$  Palia: și *cândü* sufletulu *ară fi eșindü*;<sup>50</sup>

Gen. XXXVII. 28. Vulg.: et *praetereuntibus Madianitis negotiatoribus*  $\sim$  Heltai: es *mikor* a kereskedő Midianitac *elmenné-nec*  $\sim$  Palia: și *cândü* acei târgoveți Midianitenii *precii* *ară fi mergândü*;<sup>51</sup>

<sup>44</sup> Astfel Domnul s'a pogorit pe muntele Sinai.

<sup>45</sup> După ce a murit Bela.

<sup>46</sup> Când a venit acasă Iosif.

<sup>47</sup> Noi însă *i-am răspuns*: „Noi suntem oameni cinstiți și nu suntem iscoade“.

<sup>48</sup> Dar abia ieșiseră din cetate.

<sup>49</sup> Iar a treia zi, când s'a făcut ziua.

<sup>50</sup> Iar când a fost să-și dea sufletul.

<sup>51</sup> Deci trecând pe acolo neguțători madianiți.

Gen. XLI. 53. Vulg.: igitur *transactis septem ubertatis annis* ∼ Heltai: *minekutanna ezokaert a hét böuseges esztendő Egiptusban elmult volna* ∼ Palia: după ce *ară fi trecândü* dereptü aceaia cei şapte ani bogăți;<sup>52</sup>

Gen. XLIII. 2. Vulg.: *consumptisque cibis* ∼ Heltai: es *minekutanna el költettéc volna* az eleseget ∼ Palia: şi după ce *ară fi svărăşindü* hrana;<sup>53</sup>

Gen. XLIII. 31. Vulg.: *rursumque lota facie egressus* ∼ Heltai: es *minekutanna meg most volna* ortzaiat ki iöve ∼ Palia: şi după ce *s'ară spăla fața* afarâ vine.<sup>54</sup> Vgl. noch I. 15, 25 und Ex. I. 6 (Vulg.: *quo mortuo* ∼ Heltai: *mikor immar Ioseph meg holt volna* ∼ Palia: *cândü* amu Iosif *ară fi murind*).<sup>55</sup>

c) Eine ähnliche Konstruktion finden wir manchmal auch bei der Wiedergabe eines *Part. Praes.*:

Gen. XLII. 1. Vulg.: *audiens autem Iacob quod alimenta venderentur in Aegypto* ∼ *mikor* kedig Iacob *hallotta volna*, hogy Egiptusba gabonat arulnanac ∼ Palia: *cândü iarâ* Iacovu *ară fi audzindü*, cum în Eghipet *ară fi vândzândü* grâu.<sup>56</sup>

d) Nach diesen Beispielen möchte ich nur noch den folgenden, aus einem Hauptwort gebildeten temporalen Nebensatz anführen:

Ex. XIX. 1. Vulg.: *mense tertio egressionis Israel de terra Aegypti* ∼ Heltai: *annakutana*, hogy az Izrael fiai *ki iöttenek volna* Egiptus földéből ∼ Palia: cu trei luni dupăce *ară fi esiți* fii lu Israil din țara Egiptului.<sup>57</sup>

In zusammenfassender Weise können wir feststellen, daß in allen diesen Fällen die ziemlich willkürliche Nachahmung des ungarischen Modusgebrauches ganz unzweifelhaft erscheint. Nur eine einzige Einwendung ist noch möglich: a) hat Heltai wirklich den Vulgata-Text gebraucht und nicht andere, verbesserte Ausgaben? b) im Falle, wenn er andere Quellen und Muster benützt hat, fand er auch in diesen Abl. Abs., Ind., Part. Praes. usw. oder ganz gewöhnliche temporale Sätze die, wie so viele anderen auch in der Vulgata, mit *cum* hist. eingeleitet waren?

In Bezug auf die erste Frage bietet uns einige Anhaltspunkte schon die Einleitung von Mario Roques. Der französische Heraus-

<sup>52</sup> Şi după ce *s'au isprăvit* cei şapte ani de belşug.

<sup>53</sup> Şi duă ce *au isprăvit de mâncat* bucatele.

<sup>54</sup> După ce *s'a spălat* pe obraz şi *a ieşit* afară.

<sup>55</sup> Şi *a murit* Iosif.

<sup>56</sup> Şi *a aflat* Iacob că în Egipt este grâu.

<sup>57</sup> In der modernen Übersetzung wurde das Hauptwort aufbewahrt: In luna a treia de la *ieşirea* fiilor lui Israil din țara Egiptului.

geber der *Palia* stellte fest, daß die Übersetzer des rumänischen Textes nicht nur Heltai und die Vulgata benützt haben, sondern auch eine verbesserte Ausgabe des Alten Testaments, die der von Lucas Osiander (Tübingen, 1573) ähnlich war: „il nous suffira d'indiquer que la Vulgate corrigée qu'ont eue entre les mains les auteurs de la *Palia* devait se rapprocher de la Bible imprimée à Tubingue, depuis 1573, par Lucas Osiander“.<sup>58</sup> Die von M. Roques angeführten Beispiele sind sehr überzeugend und so könnte man annehmen, daß schon Heltai sich eine Osiander-artige Bibelübersetzung vorgelegt hätte. In diesem Falle, wegen der chronologischen Verhältnissen, müßten wir behaupten, daß Heltai's Übersetzung nicht auf Osianders Übersetzung, sondern auf einem Osiander-artigen Urtext beruhe. Nach einer näheren Untersuchung der verschiedenen Osiander-Ausgaben stellt sich aber die Unhaltbarkeit dieser Hypothese heraus: auch bei Osiander finden wir dieselben Konstruktionen, die in der Vulgata belegt sind.<sup>59</sup>

Auf diesem Punkt sollen wir aber die Aufmerksamkeit auf eine andere Tatsache lenken: in jenen Fällen, die auch in der *Palia* ihre Entsprechungen haben, stimmt der Modusgebrauch von Heltai ziemlich genau mit dem einer anderen Gruppe der protestantischen Bibelübersetzungen, die aus der Feder von Immanuel Tremellius und Franciscus Junius (François du Jon) stammen.<sup>60</sup> Nur einige Beispiele möchte ich in diesem Zusammenhang anführen:

Gen. XXXIV. 25. Vulg.: et ecce die tertio quando gravissimus vulnerum dolor est ~ Jun.: evenit autem die tertio *quum essent* in dolore illi ~ Heltai: Es harmadnap, *mikor* à varosbeliec fay-

<sup>58</sup> M. Roques: a. a. O. S. LI.

<sup>59</sup> Wir haben die folgende, auch in Budapest zugängliche Ausgabe benützt: Andreas Osiander: *Biblia Latina*. Tübingen, 1606. Bibl. Széchenyi, Bibl. 104.

<sup>60</sup> Siehe die folgende Ausgabe (Bibl. Széchenyi, Bibl. 102): *Testamenti veteris Biblia Sacra*. Genevae, 1590 („Latini recens ex Hebraeae facti, brevibusque Scholiis illustrati ab Immanuele Tremellio et Francisco Junio. Secunda Cura Francisci Junii.“ Die erste Ausgabe dieser Übersetzung stammt von 1575. Über Immanuel Tremellius (1510—1580) und seinen Ruhm in den protestantischen Ländern Europas vgl. Hoefler: *Nouvelle Biographie Générale*. Paris, 1870. XLV. S. 614—5. Über Franciscus Junius (François Du Jon, 1545—1602) s. Feller: *Dictionnaire Historique de Biographie Universelle*. Paris, 1834. Diese Tremellius-artige Ausgabe scheint die auch im Vorwort erwähnte „hebräische Quelle“ der *Palia* zu sein.

dalomba *volnanac* ∼ *Palia*: *Și a treia dzi cändü orășanii arâ fi in dureare ranelor*;<sup>61</sup>

Gen. XLIII. 26. Vulg.: *igitur ingressus est Ioseph domum suam* ∼ *Jun.*: *quum vero Ioseph aduenisset domum* ∼ *Heltai*: *mikor pedig Ioseph bement volna a hazba* ∼ *Palia*: *cändü iarâ Iosifü läuntru arâ fi mersü in casä*;<sup>62</sup>

Gen. XLVII. 18. Vulg.: *venerunt quoque anno secundo* ∼ *Jun.*: *sed quum absolutus esset annus* ∼ *Heltai*: *mikor az esztendö be tölt volna* ∼ *Palia*: *cändü searâ fi impländü vrëmea*;<sup>64</sup>

Gen. L. 10. Vulg.: *veneruntque ad aream Atad* ∼ *Jun.*: *quum autem venissent usque ad aream Atad* ∼ *Heltai*: *es mikor iuttonac volna Atad szürü mele* ∼ *Palia*: *și cändü arâ fi sosindü la area Atadü*;<sup>63</sup>

ad b) XXXIV. 7. Vulg.: *auditoque* ∼ *Jun.*: *quum audivissent* ∼ *Heltai*: *mikor ezt meg hallottac volna* ∼ *Palia*: *cändü arâ fi auzindü*.<sup>65</sup>

Diese einige Beispiele zeigen ganz deutlich, daß die Kenntnis einer zum Tremellius-Junius Typus gehörenden protestantischen Übersetzung den rumänischen Übersetzern nur durch ihre ungarische Hauptquelle überliefert sein konnte. In keinem einzigen Falle ist es uns gelungen die Nachahmung dieser sehr freien und „modernen“ Übersetzung in solchen Sätzen wiederzufinden, die von Heltai abweichend oder unabhängig wären. Demzufolge können wir ruhig behaupten, daß die quellenkritischen Untersuchungen mit der Theorie der ungarischen syntaktischen Einflüsse in keinem Widerspruch stehen.

Es ist noch zu bemerken, daß die *Palia* auch andere rein formelle Zeitwortmodi in echt ungarischer Form gebraucht. So können wir z. B. in den konsekutiven Nebensätzen, die zugleich eine Absicht ausdrücken, den ungarischen Einfluß entdecken.

Gen. XLI. 38. Vulg.: *invenire potuerimus talem virum qui spiritu Dei plenus sit?* ∼ *Heltai*: *Mikepen talalhatnânc ilyen embert, kibe istennec lelke volna?* ∼ *Palia*: *in ce chipü amü putea afla om ca acesta, in cene arâ fi duhul Domnului?*

Die moderne Übersetzung von Gala Galaction löst den Nebensatz folgenderweise: *întru care sălășluieste Duhul lui Dumnezeu*

<sup>61</sup> *Cänd ei se aflau in dureri.*

<sup>62</sup> Vgl. mit der Fußnote 46.

<sup>63</sup> *Și ajungând la Goren-Haatad.*

<sup>64</sup> *Iar când s'a sfârșit anul acela.*

<sup>65</sup> *Auzind vestea.*

(hier wird also der Ind. gebraucht).<sup>66</sup> Das folgende Beispiel weist auf die Verbindung des Temporal- und Objektsatzes hin:

Gen. XII. 14. Vulg.: *cum itaque ingressus eset Abram Aegyptum, viderunt Aegyptii mulierem quod esset pulchra nimis* ~ Heltai: *Mikor ezokaert Abram Egyptusba iutott volna, latic az Egyptusbeliec az aszszonyállatot, hogy igen szép volna* ~ Palia: *căndu Abraam sosi la Eghipetü, văzură Eghiptenii pre muiare, cumü că prë arâ fi frumoasă*.<sup>67</sup>

Unser letztes Satzbeispiel macht uns dagegen auf eine besondere Erscheinung aufmerksam: in der rumänischen Übersetzung eines mit *cum hist.* eingeführten lateinischen Nebensatzes wird vom Ungarischen abweichend der *Indikativ* gebraucht. Wie können wir diese eigentümliche Erscheinung erklären?

An diesem Punkte kommen wir zu einem neuen und bisher völlig unbekanntem Ergebnis. In der Übersetzung der mit *cum. hist.* eingeführten Sätze ist nämlich der Text der *Palia* nicht einheitlich. In Gegensatz zu Heltai der die „*járt volna, adott volna*“ und dgl. Fügungen mit der vollkommensten Folgerichtigkeit bis ans Ende gebraucht, verfahren die Übersetzer der *Palia* auf zweierlei Art:

Bis zum Kap. I. 33., d. h. im größten Teile des 1. Buches, werden alle ähnliche Sätze dem rumänischen Sprachgefühl entsprechend mit dem *Indicativ* wiedergegeben und der oben angeführte Satz gehört eben diesem Teile an. Solche Beispiele sind auch die folgenden:

Gen. VI. 1. Vulg.: *cumque coepissent homines multiplicari* ~ Heltai: *mikor az Emberek kezdettec volna sokasodnyi a Földen* ~ Palia: *căndü incepurâ oamenii a se înmulți pre pământü*;<sup>68</sup>

Gen. IX. 24. Vulg.: *evigilans autem Noe ex vino, cum didicisset, quae fecerat ei filius suus minor* ~ Heltai: *Mikor immar Noe felserkent volna az ö borosagabol, es meg értette volna, mitt müvelt volna övele a küssebic fia* ~ Palia: *și dăca Noe fu deșteptatü, din beția lui, și dăca înțelease ce au făcutü cu elü ficiorul celü micü*.<sup>69</sup>

Gen. XIV. 14. Vulg.: *quod cum audisset Abram* ~ Heltai: *mikor kedig Abram hallotta volna* ~ Palia: *și dăca Avraamü audzi*;<sup>70</sup>

<sup>66</sup> Nach V. Radu—G. Galaction, S. 46.

<sup>67</sup> Și ajungând Avram în Egipt, Egiptenii *prinseră de veste* că femeia era tare mândră.

<sup>68</sup> Iar după ce oamenii *au început* să se înmulțească pe pământ.

<sup>69</sup> Și *s'a trezit* Noe din beția lui și *a aflat* ceea ce îi făcuse lui ficiorul său cel mai tânăr.

<sup>70</sup> *Auzind* Avram...

Gen. XV. 12. Vulg.: *cumque sol occumberet* ∼ Heltai: *mikor* immar a nap *élnyugat volna* ∼ Palia: *cândü amu apuse* soarele (vgl. auch XV. 17).<sup>71</sup>

Gen. XXV. 27. Vulg.: *quibus adultis* ∼ Heltai: *mikor a* gyermetskec *fel neueködtenek volna* ∼ Palia: *cândü porobocii crescură*;<sup>72</sup>

Gen. XXIX. 13. Vulg.: *qui cum audisset venisse* Iacob filium sororis suae ∼ Heltai: *mikor* kedig Laban *hallotta volna*, hogy Iacob az ő huganac fia *odo iöt volna* ∼ Palia: *cândü amu* Labană *auzi cumü* Iacovü *feciorulü soru-sa* acolo au venitü.<sup>73</sup>

Von Kap. 34 sind aber die mit *fi* konstruierten Zeitwortformen ohne jeden Übergang fast alleinherrschend<sup>73a</sup> und ihre Übermacht behauptet sich auch im Exodus: anfangs ist auch hier jede ungarische formale Bedingungsform mit dem rumänischen Konditional wiedergegeben. Aber vom 24.-ten Kapitel angefangen verschwinden derartige Konstruktionen vollständig und es treten regelmäßige Indikativformen an ihre Stelle, wie es auch die folgenden Beispiele zeigen:

Ex. XXIV. 15. Vulg.: *cumque ascendisset* Moyses ∼ Heltai: *mikor* Moſes *felment volna* à hegyre ∼ Palia: *cândü Moysi mearse sus pre munte*;<sup>74</sup>

Ex. XXXII. 1. Vulg.: *videns autem populus* ∼ Heltai: *mikor* kedig *latta volna* à nép ∼ Palia: *cândü iară văzu* nărodul;<sup>75</sup>

Ex. XXXII. 25. Vulg.: *videns ergo Moyses populum quod esset nudatus* ∼ Heltai: *mikor* Moſes *latta volna*, hogy à nép megföföztott ∼ Palia: *dăcă văzu* Moysi, că nărodul fu prădatü;<sup>76</sup>

<sup>71</sup> Iar *când a fost* la scăpătatul soarelui.

<sup>72</sup> Și pruncii *s'au făcut* mari.

<sup>73</sup> Iar Laban, *auzind* această veste despre Iacob, fiul surorii sale.

<sup>73a</sup> Die Ausnahmen sind sehr selten (vgl. Gen. XXXIX. 18. Vulg.: *cumque audisset* me clamare ∼ Heltai: *de mikor felszoual hialtottam volna* ∼ Palia: *cândü dedui* a striga; XLVII. 29. Vulg.: *cumque appropinquare cerneret* diem mortis suae ∼ Heltai: *mikor* az idő *elközelgett volna*, hogy Izzael nec meg kellene halni ∼ Palia: *Cândü se apropie* dzia morției lui; Ex. II. 31. Vulg.: *cumque iam celare non posset* ∼ Heltai: *es mikor* tovab *el* nem *titkolhatnaia* ∼ Palia: *cândü* mai încolo nul *putea* ascunde; Ex. II. 6. *quae cum misisset* in sinum ∼ Heltai: *es* kebelébe *tövé* ∼ Palia: *și iară o puse* în sănü; Ex. II. 18. *quae cum revertissent* ad Raguel patrem suum ∼ Heltai *Es mikor* a leanyoc az ő attyokhoz *tértének volna* ∼ Palia: *cândü* fētele acestē... *se înturnară* la tatăl său).

<sup>74</sup> Deci Moise *s'a suit* în munte.

<sup>75</sup> Iar poporul *văzând*...

<sup>76</sup> Atunci Moise, *văzând* ca poporul este fără frău.

Ex. XXXIV. 29. Vulg.: *cumque descenderet* Moyses de monte Sinai ~ Heltai: mikor kedig Moles à Sina hegyről alá szállana ~ Palia: cândü iarâ Moysi pogoarâia dëspre muntele Sinaiului.<sup>77</sup>

Diese Erscheinung kann nur so erklärt werden: die *Palia* sei, trotz der Mitarbeit von vier Verfassern, von zweien in ihre endgültige Form gebracht: die 1—33.-ten Kapitel des I. Buches und ein Teil nach dem 24.-ten Kap. des II. Buches stammen von dem einen, die Mitte der Arbeit dagegen, d. h. die zweite Hälfte des I. und die erste Hälfte des II. Buches setzen einen anderen Verfasser voraus. Die zweite Verfassung läßt allenfalls einen von ungarischer Kultur tief durchtränkten Verfasser vermuten, deswegen treten hier, trotz des rumänischen Sprachgefühls, solche Optativformen so oft auf.

Diese Konstruktion ist also auch betreffs der einzelnen Momente der Entstehung dieses Werkes entscheidend. Viel wichtiger aber ist der Umstand, daß *der lateinische syntaktische Einfluß zu den Rumänen durch ungarische Vermittlung* gelangt sei. Dem Rumänentum, das sich sehr früh von der lateinischen Kultur löste, vermochte nur das ungarische Siebenbürgen und zwar nur am Ende des XVI. Jahrhunderts diese auch im Westen seltene, archaisch wirkende, feierliche Wendung zu übergeben. *So kann also eine einzige syntaktische Tatsache die tausendjährige belebende Kraft der lateinischen Kultur Ungarns im geistigen Leben Südeuropas bestätigen.*

Ladislaus Gáldi.

<sup>77</sup> Iar când Moise s'a pogorit din muntele Sinai.



## Randbemerkungen zu einer Rezension von E. Gamillscheg.

Vor guten fünf Jahren habe ich unter dem Titel *Rómaiak, románok és oláhok Dácia Traianában* ein im Verlag der Ungarischen Akademie der Wissenschaften veröffentlichtes Buch über die vielbestrittenen Fragen des dazischen Romanismus und des norddanubischen Rumänentums geschrieben.<sup>1</sup> Die spärlich sickern- den Rezensionen, die es vielmehr verzeichneten als besprachen, ließen es vorausahnen, daß ihm ungefähr dasselbe Schicksal widerfahren wird, das seinerzeit dem zweibändigen Werke *Philippides* beschert war. Warum vor allem die rumänische Wissenschaft so karg an Tadel und Lob war,<sup>2</sup> möchte ich hier nicht besprechen, den das würde über den durch den Titel dieser Rezension angedeuteten Rahmen hinausführen.

Ich beschränke mich darauf, einige Randbemerkungen zur Besprechung von Ernst Gamillscheg hinzuzufügen, die in der Zeitschrift *Südost (Südostdeutsche) -Forschungen* unlängst veröffentlicht wurde.<sup>3</sup>

Der erste Vorwurf, den er mir macht steht im Zusammenhang mit dem Bedeutungswandel des Volksnamens *rumân*, der nach seiner Meinung zur Zeit der Symbiose zwischen Gepiden und in Siebenbürgen ungestört weiterlebenden Romanen die Bedeutung „glebae adstrictus“ angenommen haben soll. Dieser Bedeutungswandel läßt sich nach ihm seit den ältesten in rumänischer Sprache abgefaßten Urkunden verfolgen,<sup>4</sup> und das ist auch wahr wenn

<sup>1</sup> In französischer Sprache: *Romains, Romans et Roumains dans l'histoire de la Dacie Trajane*. Budapest, 1936, in: *Archivum Europae Centro-Orientalis* I—1935, 1—96; II—1936, 46—83, 245—374.

<sup>2</sup> Eine Ausnahme soll nur das Bändchen von G. I. Brătianu bilden: *Une énigme et un miracle historique: le peuple roumain*. Bucarest, 1937. Obgleich mein Buch in ungarischer Sprache schon im Jahre 1935, in französischer Sprache aber am Ende des Jahres 1936 in vollem Umfange zu lesen war, polemisiert Brătianu nur mit der ersten Hälfte meiner Arbeit, wobei er allerdings bemerkt: „il est peut-être prématuré d'utiliser ici un travail, avant d'attendre la fin de sa publication“ (S. 17). Die große Eile mit der B.-s Büchlein geschrieben wurde ist dem Umstand zuzuschreiben, daß F. Lot kurz nach dem Erscheinen meines Buches energisch gegen die Kontinuitätshypothese Stellung genommen hat, ohne das mindeste von meinem Buche gewußt zu haben (vgl. *Les invasions barbares et le peuplement de l'Europe*. Paris, Payot, 1937. Bd. I, S. 278—300). Über Brătianus Arbeit vgl. *Byzantinische Zeitschrift* XXXVIII—1938, S. 257—58. *Buletinul Institutului de Filologie Romină Alexandru Philippide* IV—1937, S. 244—49., usw.

<sup>3</sup> Vgl. V. Jahrgang, Heft 1, S. 1—21.

<sup>4</sup> Die von Tiktin verzeichneten Belege stammen tatsächlich aus

man annimmt, das es im XVI. Jahrh. noch keine rumänischen Urkunden gab. Die von G. nach L a c e a<sup>5</sup> angeführten Belege geben uns nämlich über die Verhältnisse des Wortes im XVI. Jahrh. keinen Aufschluß. G. versetzt übrigens den erwähnten Bedeutungswandel nur deshalb in das frühmittelalterliche Siebenbürgen, weil er von vornherein überzeugt ist, daß damals wenigstens in einem Teile dieser Landschaft Gepiden und Rumänen zusammengelebt haben. Diese Datierung kann natürlich nur diejenigen zufriedenstellen, die selbst schon auf dem Standpunkt der Kontinuität stehen. Denn die Bedeutung „glebae adstrictus“ kann an und für sich noch kein Beweis dafür sein, daß die Rumänen schon damals *siebenbürgische* Leibeigener waren. „Gleba“ bedeutet „Scholle“ und nicht spezifisch „siebenbürgische Scholle“. Man möge mir diese krasse Gegenüberstellung entschuldigen, sie richtet sich nicht gegen eine Person, sondern gegen eine Erklärungsart.

G. behauptet, daß nach meiner Meinung der Bedeutungswandel von „Rumäne“ zu „Sklave, Leibeigener, Höriger“ des Wortes *rumân* erst zur Zeit Phanariotenherrschaft erfolgt sei. „Die Bedrückung der rumänischen Bevölkerung durch die Wojwoden griechischer Herkunft wäre also der Anlaß zu dieser Verschmelzung der Vorstellungen „Rumäne“ und „Leibeigener“, nicht die Invasionen der Vorzeit.“ (S. 2.) G. führt aus meinem Buche nur das auf S. 11 Gesagte an, denn sonst wären seine diesbezüglichen Erörterungen mit einem Schlage gegenstandslos.<sup>6</sup>

Diese von G. in aller Eile angeführte einzige Stelle beweist offensichtlich, daß er bloß oberflächlich in meinem Buche geblättert hat, denn S. 42—43. meines Buches sage ich deutlich Folgendes: „Cette forme (d. h. *rumân*) fut, dès le XVIII<sup>e</sup> siècle, relatinisée en *Român* pour mieux montrer l'origine ro-

---

der Zeit vor der Phanariotenherrschaft. Gamillscheg stellt richtig fest, daß Tiktins Wörterbuch zu dem täglichen Handwerkszeug des Rumänologen gehört. Aus diesem Grunde habe auch ich genau dieselbe Stelle in meinem Buche angeführt, auf die er mich aufmerksam zu machen für nötig hält. Vgl. Arch. Eur. C.-Or. I—1935, S. 35, und S.-A. ebenfalls S. 35. G. zitiert „Tiktin S. 1335“, ich zitiere „Titkin, l. c. p. 1335—36“. Ich benütze die Gelegenheit den Druckfehler (Titkin = r. Tiktin) auszubessern.

<sup>5</sup> Dacoromania IV—1927, S. 360.

<sup>6</sup> Gegenstandslos sind sie eigentlich unter allen Umständen, denn im französischen Text steht zwar das, woran G. anknüpft, aber im entsprechenden ungarischen Satz (vgl. die ungarische Auflage S. 13) lese ich Folgendes: „a *rumân* név is ebben a korban kapta „jobbágy, rabszolga“ jelentését, ha ugyan már a *kün-oláh együttélés* korában is nem volt meg.“

maine de ce peuple et aussi pour la distinguer, même au point de vue phonétique, du mot *rumân* signifiant „serf, esclave“ dès l'époque de la domination turque et grecque *ou peut-être même depuis une époque encore plus ancienne.*“ (Vgl. dazu auch die ungarische Auflage, Budapest, 1935. S. 39).

Ich muß also feststellen, daß G. meine diesbezügliche Meinung unvollkommen wiedergibt. Wenn er also seiner Überraschung über die mir zugeschriebene Meinung Ausdruck verleiht, so ist das bloß eine Folge seines hastigen Verfahrens. Wenn man meinen Satz chronologisch deuten will, so darf man nicht das Jahr 1711 als terminus a quo, für den Bedeutungsübergang ansetzen, sondern wenigstens das XV—XVI. Jahrh., in dem der *osmanisch-türkische* Einfluß in den Wojwodschaften den früheren ungarischen Einfluß zurückdrängt. Man kann aber möglicherweise auch in eine noch ältere Zeit zurückgreifen, nämlich in die Periode der *kumanisch-petschenegisch-rumänischen* Symbiose. Über das Verhältnis dieser türkischen Völker mit den Rumänen hat L. Rásonyi einen reich dokumentierten Aufsatz geschrieben, in dem er auch die Ansicht von Filitti für wahrscheinlich hält nach der das Kumanenland „*țara Cumanilor suprapuși și a Vlahilor supușii lor*“ war (vgl. Arch. Eur. C.-Or. I—1935, also in demselben von mir redigierten Bande, in dem auch meine von G. rezensierte Arbeit zu erscheinen begann; über den Aufsatz von Rásonyi habe ich übrigens in der Zeitschrift f. Ortsnamenforschung eine kurze Würdigung geschrieben XIII—1937, S. 281). Ob man in eine noch ältere Zeit den erwähnten semantischen Wandel zurückversetzen darf, hängt selbverständlich von den Argumenten ab, die man dafür erbringt. Es genügt natürlich nicht, die osteuropäischen Verhältnisse einfach nach der Analogie der westeuropäischen aufzufassen. Wenn also G. von einer rumänisch-gepidischen Symbiose im mittelalterlichen Norddonauraum, bzw. in Siebenbürgen spricht, so wird von ihm die Kontinuität der Rumänen als bereits bewiesen angenommen, ein Verfahren, dessen methodische Unanwendbarkeit keines näheren Beweises bedarf. Es kann dabei nicht darauf ankommen ob man an diese Kontinuität glaubt oder nicht, sondern ob man sie beweisen kann oder nicht. Ich habe die rumänische Kontinuität auf dem Gebiete der ehemaligen Dacia Traiana nie behauptet und möchte demgemäß das onus monstrandi denjenigen zukommen lassen, die zur Unterstützung anderer a priori durchaus berechtigter Hypothesen nicht umhin können, zuerst die These der Kontinuität auf Grund verlässlichen und kritikfesten Materials zu gerechtfertigen. Die

Rezension G.-s bringt in dieser Beziehung nichts Förderndes, so daß ich keinen Anlaß habe meine in dieser Beziehung ausgesprochene Stellungnahme zu ändern, zumal sie mir sowohl archäologisch, wie auch quellenmäßig und sprachgeschichtlich viel mehr überzeugende Kraft besitzt, als die lediglich mit Möglichkeiten und geschichtlich schwer oder gar nicht kontrollierbaren Erwägungen belasteten Erörterungen der Verteidiger der Kontinuität.

Die Gründlichkeit der Evakuierung Daziens wird von fast zeitgenössischen Quellen beglaubigt. Trotzdem glaubt G. daran zweifeln zu müssen, was übrigens eine logische Folge seiner Anschauungen über die vermeintliche siebenbürgische gepidisch-romanische Symbiose ist. Über eine solche Symbiose kann man natürlich nur dann reden, wenn man nicht nur die quellenmäßig erwähnten Gepiden, sondern auch die Urdakorumänen zur frühmittelalterlichen Bevölkerung Siebenbürgens zählt. Damit steht, in offenbarem Widerspruch, wenn G. S. 12. — zwar in anderem Zusammenhang — Folgendes sagt: „Wir haben es selbst erlebt, wie nach dem Weltkrieg ganze Gegenden zwangsweise entvölkert und die Bevölkerung in andere Gebiete verplant wurde.“ Wir können hinzufügen, daß auch heutzutage massenhafte Völkerverpflanzungen stattfinden, und wenn wir bedenken, daß die vollkommene Organisation des Dritten Reiches manches Analoge mit der des Römischen Weltreiches aufweist, muß es einem eigentlich schwer fallen an dem unmißverständlich klaren Bericht der *vita Aureliani* und des Eutropius zu zweifeln. Ich glaube, daß in dieser Beziehung die Sprachwissenschaftler unbedingt die Forschungsergebnisse jener Archäologen und Geschichtsschreiber des Altertums in Betracht ziehen müssen, die auf Grund von Spezialuntersuchungen zur Klärung der mit dem Schicksal der Dacia Traiana zusammenhängenden Probleme beigetragen haben. Mein Buch dürfte in dieser Beziehung gewißmaßen als Vorbild dienen, denn ich war bestrebt, meine Darstellung durch Heranziehung von Werken die in den verschiedensten Sprachen geschrieben sind, auf eine der Wichtigkeit des Problems gemäße breite Grundlage aufzubauen. Von einer nur einigermaßen ähnlichen Ausbeutung und Berücksichtigung der einschlägigen Fachliteratur finde ich weder in der *Romania Germanica* noch in der gegen mich gerichteten Besprechung keine Spur. Ich muß demgegenüber betonen, daß ich die mit dem Kontinuitätsproblem zusammenhängenden Fragen nicht als Zankapfel zwischen beiden Gelehrten, sondern als Forschungsgegenstand der internationalen Wissenschaft betrachte, und daher es für

richtig halte, wenigstens die in einer Weltsprache veröffentlichten Facharbeiten zur Kenntnis zu nehmen. Ich kenne auch Gelehrte, die prinzipiell der Überzeugung sind, daß bei der Behandlung von Problemen, zu deren Lösung auch die Kenntnis weniger verbreiteten Sprachen nötig sind, zuerst die betreffenden Kleinsprachen gelernt werden müssen, denn sonst können wichtige wissenschaftliche Hilfsmittel nicht benützt werden.

G. glaubt neuerdings an ein norddanubisches rumänisches Kerngebiet, das um Karlsburg (ung. Gyulafehérvár) gelegen sein soll. Er behauptet, daß die Namen *Criş*, *Ampei* und *Abrud* einer ununterbrochenen lateinisch-rumänischen Kontinuität zu verdanken seien. In dieser Hypothese ist bloß die Beschränkung auf ein kleines Gebiet um Gyulafehérvár neu, sonst sind diese Namen schon von rumänischen Philologen (Puşcariu, Drăganu) ähnlich verwertet worden. Man fragt sich allerdings, wie sich G. die siedlungs- und sprachgeschichtliche Entwicklung dieses isolierten Kerngebietchens vorstellt, zumal auch nach seiner Meinung „sich die *wesentliche* (von G. unterstrichen!) Ausbildung des Rumänentums *südlich der Donau im Kontakt mit den Albanern abgespielt hat.*“ (von mir unterstrichen). Worauf sich diese wenn auch nur auf das Wesentliche eingeschränkte Meinung G.-s stützt, möchten wir gerne wissen, denn es würde einer komischen Note nicht entbehren, wenn seine Argumente mit den in unserem Buche erörterten zusammenfielen, und gegen die eigentlich seine Rezension sich wendet.

Die drei erwähnten geographischen Bezeichnungen sind nach G. „ausreichend“ um das erwähnte Kerngebiet anzusetzen. Das beweist vor allem, daß G. sehr bescheidene Ansprüche erhebt, wenn es sich um Beweise des mittelalterlichen Urdakorumänentums handelt, hingegen aber mit äußerster Strenge gegen diejenigen auftritt, die sich in ihren Behauptungen auf tadellose geschichtliche Quellen und auf von G. selbst zum größten Teile richtig eingeschätzte sprachwissenschaftliche Argumente stützen. Wie sich diese augenfällige Haltung erklärt, wissen wir nicht, daß sie aber dem auch von G. mit vollem Recht verlangten *sine ira et studio*-Prinzip zuwiderläuft, glauben wir feststellen zu dürfen.

Nach G. seien die Namen *Criş*, *Ampei* und *Abrud* „tatsächlich“ einer lateinisch-rumänischen Tradition zu verdanken. Wir müssen darauf hinweisen, daß es auch andere Anschauungen darüber gibt. Ich habe schon 1931 in der Zeitschrift „Nyelvtudományi Közlemények“ (S. 101—3) über *Criş* geschrieben und glaube noch immer, daß man diesen Namen nur im Zusammen-

hang mit *Temes*, *Szamos*, *Maros* und *Olt* studieren darf. Philippide hat seinerzeit darauf hingewiesen, daß die rumänische Form nur dann die für sie beanspruchte lateinisch-rumänische Kontinuität haben könnte, wenn in den Quellen ein *\*Crisius* nachweisbar wäre (*Originea Romînilor*, I, 457). Mit der Meinung Puşcarius (*Zur Rekonstruktion des Ur-rumänischen* 68, 75) hat sich seinerzeit Melich auseinandergesetzt (*A honfoglalás-kori Magyarország* 56—7), der auch die *Criş*-Erklärung von Grienberger gleichzeitig bespricht. Wie vielseitig übrigens die mit diesem Flußnamen verbundenen Fragen sind, lehrt die Zusammenstellung der verschiedenen Meinungen bei Drăganu (*Români în veacurile IX—XIV pe baza toponimiei și a onomastice* 313—19., vgl. dazu Kniezsa: *Arch. Eur. C.-Or.* IV—1938, 365). Eins ist jedoch sicher: weder *Criş* noch die sonstigen erwähnten Flußnamen zeigen eine der lateinisch-rumänischen Überlieferung entsprechende Lautform. Puşcariu stellt das ebenfalls fest: „ele (d. h. *Timiș*, *Criş*, *Mureș*, *Someș*) ni se prezintă în românește într'o formă ce nu corespunde evoluției limbei noastre“ (*Dacoromania* IV—1927, 1348). Dieser Flußname scheint also nicht geeignet zu sein, die Hypothese eines mittelalterlichen dakorumänischen Kerngebietes zu postulieren.

Viel weniger noch als *Criş* kann der Ortsname *Abrud* in diesem Sinne herangezogen werden. Während *Criş-Körös* ein altbelegter Name ist, erscheint *Abrud* in der Form *Obruth*, *Obrud*, usw. in der zweiten Hälfte des XIII. Jahrhunderts. Im Altertum liegt kein entsprechender Name vor, im Mittelalter nichtsdestoweniger. Die Etymologie ist ebenso bestritten, wie im Falle von *Criş*. Es ist also einigermaßen übertrieben, wenn G. für diesen Namen eine „tatsächlich“ vorliegende lateinisch-rumänische Überlieferung beansprucht. Damit fällt auch der zweite toponomastische Anhaltspunkt für das erwähnte Kerngebiet. Eine Zusammenfassung der bisherigen Lösungsversuche s. bei Drăganu l. c. 485—89. Der rumänische Gelehrte denkt übrigens an ein slawisches Etymon.

Es erübrigt noch den dritten von G. als „tatsächlich“ lateinisch-rumänischer Überlieferung zu verdankenden Namen zu erwähnen. Das wäre der Flußname *Ompoj*, *Ompoly*, den man gewöhnlich mit dem inschriftlich überlieferten *Ampeium* in Zusammenhang bringt (vgl. z. B. Melich, *A honfoglalás-kori Magyarország* 274, und den deutsch geschriebenen Aufsatz desselben Autors in der Festschrift *Donum natalicium Schrijnen*). Im allgemeinen wird richtig erkannt, daß zwischen *Ampelum-Ampeium*

und heutiges rum. *Ampoi*, *Ompoi* keine lautgeschichtliche Kontinuität bestehen kann. Drăganu hat den Versuch gewagt nachzuweisen, daß *Ompoi* „este unul dintre numele topice cele mai importante din punct de vedere istoric românesc“ (l. c. 494). Wenn man aber seine phonetischen Argumente einer kritischen Prüfung unterzieht, stürzt die Hypothese rettungslos zusammen. Er führt nach Puşcariu istro-rumänische (!), meglenorumänische (!! ) und arumunische (!!!) Beispiele an, um zu zeigen, daß die Anfangsilbe *Amp-* auch im Dakorumänischen *Amp-*, also unverändert bleiben konnte. Da man aber wenigstens auch einen nord-rumänischen Beleg gerne anführen möchte, wird die moldauische Form von *Indrea*, *Undrea* „Dezember“ (vgl. Puşcariu, EtWb. 832), nämlich *Andrea* angeführt. G. wird mir vielleicht wiederholt den Vorwurf machen, daß vor meinen Augen nichts Gnade findet, was für die Kontinuität zu sprechen scheint, doch ist für mich sogar mit zgedrückten Augen evident, daß die moldauische Variante, oder wo sie sich noch sonst finden möge, unter der Lautgestalt des Personennamens *Andrei* zu *andrea* wurde. Die Formen *Ampei*, *Ompoi* sind demgemäß ebenfalls ungeeignet, toponomastische Argumente für das von G. angenommene Kerngebiet zu bilden. Diese ganze Hypothese bedarf baldiger Revision.

Die übrigen von G. berührten Fragen können wir in dieser kurzen Rezension einer Rezension nicht aufrollen, weil sie keinen Fortschritt durch G.-s Bemerkungen erfahren. Neu mutet bloß die Hypothese des motzischen Kerngebietes an, ein Gebiet in dem *Densusianu* schon einmal Spuren von Iraniern suchte, doch ohne Zustimmung der Fachkreise begegnet zu haben. Dadurch wären wir bloß dazu gezwungen uns in Wiederholungen einzulassen, was jedoch nicht unser Zweck sein kann. So sagt z. B. G. S. 11—2.: „Wenn die Nomaden südlich der Donau, dank ihrem Nomadendasein, ihr romanisiertes Volkstum erhalten konnten — so daß sie schließlich das romanische Volkstum im Norden der Donau neu bestärkten, dann sehen wir nicht ein, warum denn die nomadisierenden Hirten im Norden der Donau von vornherein dem Untergang geweiht waren.“ Dieser Einwand wäre zweifelsohne richtig, wenn die romanisierenden Kräfte im Norden und im Süden dieselben gewesen wären, und wenn auch in der Dacia Traiana die römische Herrschaft 500—600 Jahre gedauert hätte. Eine und dieselbe konservative Haltung des Hirtenvolkes bewirkt die *langsame* — die vorausgehende Latinisierung der städtischen und ackerbautreibenden Bevölkerung voraussetzende —

Romanisierung der Wanderhirten, und nach erfolgter Romanisierung das Festhalten an der neuerworbenen Sprache. Ich glaube nichts Außerordentliches angenommen zu haben, wenn ich die anderthalb Jahrhunderte römischer Herrschaft in der Dacia Traiana zur Vollziehung eines auch die dazische Hirtenbevölkerung mit sich reissenden Latinisierungsprozesses für zu kurz halte (vgl. dazu noch das in meinem Buche S. 152—53 Gesagte). Wenn der Satz: „Gleiche Ursachen, gleiche Wirkungen“ richtig ist, muß auch der Satz: „Ungleiche Ursachen, ungleiche Wirkungen“ dieselbe Gültigkeit haben.

Die Rezension von G. endet mit dem effektiv klingenden Aufruf: man möge die weiteren auf die Urheimatsfrage der Rumänen bezüglichen Forschungen sine ira et studio führen. Innerhalb *desselben Absatzes* erlaubt er sich jedoch aus unbestimmten Gründen die sonderbare und mit der von ihm behandelten Gegenstand weder locker noch sonstwie zusammenhängende Hypothese, daß Ungarn mein „Adoptivvaterland“ ist. Der diesbezügliche Satz scheint als argumentum ad hominem gedacht zu sein und steht in jämmerlichem Gegensatz zum rhetorischen Endaufruf, ganz abgesehen davon, daß sich G. hier auf einem Gebiet bewegt, das ich weder im Zusammenhang mit ihm, noch mit anderen je betreten würde. Ich bin der Ansicht, daß in der Wissenschaft die unbedingte Reinheit der Waffen auch dann bewahrt werden muß, wenn einem vielleicht unangenehme aber völlig gerechtfertigte Beurteilungen zuteil werden.

*Ludwig Tamás.*



# COMPTES RENDUS — BESPRECHUNGEN

## DEUX LIVRES SUR LA TRANSYLVANIE

Le nom de la Transylvanie, ce coin éloigné de l'Europe Centre-Orientale, n'est pas tout à fait inconnu aux lecteurs occidentaux. Les conflits politiques hungaro-roumains des dernières dizaines d'années, qui ont éveillé l'intérêt de l'opinion publique française, n'avaient presque pas d'autre point de départ que cette contrée. — Ce fut surtout du côté roumain qu'une littérature polémique propagée en quantité considérable tenait constamment en éveil l'intérêt de l'étranger. De la part des Hongrois, la lutte ne fut pas poursuivie avec tant d'ardeur. Le nombre de nos publications destinés à l'étranger est beaucoup plus restreint. Par contre, ou justement pour cela, il se présenta plus d'occasion d'un travail sérieux, de tout autre genre, plus profond et plus intime, où les auteurs hongrois s'efforcèrent, avec une entière sincérité objective, de tirer au clair, pour eux-mêmes aussi, les problèmes concernant la Transylvanie.

Pendant longtemps ce travail tenace et approfondi resta sans être soumis à l'opinion de l'étranger. Loin des buts de la politique et du flottement des intérêts momentanés, il se poursuivait avec une méticulosité scientifique. Avant de captiver l'attention de l'étranger, le premier but fut d'éclaircir les problèmes pour les savants et le public hongrois. Il en résulta une sorte d'isolement qui, quoique fondé sur des principes honorables, ne manqua pas d'avoir des conséquences néfastes. La langue hongroise étant peu connue à l'étranger, les résultats des recherches hongroises scientifiques restaient presque inaccessibles aux autres nations européennes. De nos jours on désire de plus en plus vivement de combler ces lacunes fâcheuses qui, de fait, ont déjà provoqué tant de désagréables méprises et malentendus. Peu à peu on prend l'habitude de résumer les résultats des ouvrages scientifiques remarquables en une langue de diffusion mondiale, en général dans celle que les spécialistes intéressés de l'étranger comprennent le mieux. Il n'est pas rare que certains livres ou essais soient traduits tout entiers en une langue étrangère. A cet égard une tâche importante échoit à l'AECO, qui, de-

puis sa fondation, a permis aux étrangers de prendre connaissance de plusieurs études de grande importance.

En ce qui concerne la Transylvanie, l'étranger n'a pas encore vu d'ouvrage qui lui aurait exposé tout ses problèmes du point de vue hongrois. Du côté roumain non plus, il n'y avait pas eu de tentative de ce genre, c'est-à-dire ce qui a été fait, n'a pas donné de résultats satisfaisants. Il est évident qu'il n'y a là aucun sujet d'étonnement, car l'étude de ces questions, même on les considère une à une, représente une tâche ardue, et une synthèse de ce genre se heurte à tant de difficultés qu'un seul homme ne saurait en venir à bout. Sans parler des problèmes politiques, plusieurs controverses se présentèrent quant à l'histoire de la Transylvanie et sa situation actuelle. Afin de les exposer, au moins dans leurs grandes lignes et les tirer au clair d'une façon satisfaisante et avec une sûreté scientifique, il eût été nécessaire le travail de plusieurs dizaines d'années de toute une série de spécialistes. Néanmoins les savants hongrois ont surmonté tous les obstacles, et dernièrement on a enfin exposé en plusieurs langues étrangères, une partie des conclusions ils ont abouti.

Tout récemment deux gros volumes concernant la Transylvanie ont paru en langue allemande. L'un, rédigé par M. Eméric L u k i n i c h, sous le titre de „Die Siebenbürgische Frage. Studien aus der Vergangenheit und Gegenwart Siebenbürgens" est le tome 24. de l'„Ostmitteleuropäische Bibliothek" (Etudes sur l'Europe Centre-orientale) dans l'Édition de l'Institut pour l'Histoire de l'Europe Orientale à l'Université P. Pázmány de Budapest. L'autre, publié sous forme d'album dans une édition de luxe par la Société Historique Hongroise, en langues hongroise, allemande et italienne, porte le titre de „Erdély". Ces deux grands ouvrages se ressemblent sur de nombreux points: tous les deux résument les résultats définitifs des recherches faites pendant plusieurs dizaines d'années par des spécialistes hongrois. Le sujet qu'ils traitent a également quelque similitude, puisqu'ils se sont tous deux assigné le but d'esquisser l'évolution de la Transylvanie. Néanmoins ils mettent en lumière les différents aspects de cette grande matière cohérente de sorte que leur répartition et leur ordre intérieur, malgré bien des points de contact, restent très différents. Le premier, „Die Siebenbürgische Frage (La question transylvaine) comme l'indique son titre, expose les points controversés qui se présentèrent quant à l'évolution, l'histoire et la situation actuelle de la Transylvanie. Le livre répond à des questions qui doivent leur actualité au fait que les spécialistes hongrois et roumains en ont une opinion différente. Telles qu'elles se posent ici, ces questions pivotent autour des axes suivants: a) au point de vue historique, on a à examiner le peuplement de la Transylvanie, l'établissement des Hongrois dans cette contrée, l'origine du peuple roumain et son expansion en Transylvanie, et enfin, les rapports historiques de la Transylvanie avec la vie des Hongrois et des Roumains. b) Par rapport

aux problèmes actuels, on doit envisager les conditions nationales et économiques du territoire de la Grande Roumanie, de même la situation de la Transylvanie et des minorités transylvaines.

„Die Siebenbürgische Frage” traite et éclaire ces questions dans dix essais émanant de la plume de dix spécialistes hongrois. Ces essais sont réunis dans un volume d'environ 400 pages.

Dans une brève introduction le rédacteur explique ce qu'il faut entendre par la notion: „Question transylvaine” qui figure dans le titre. Au moyen âge, la Transylvanie était une partie intégrante de la Hongrie, son nom n'étant qu'une notion géographique. Ce ne fut qu'au XVI<sup>e</sup> siècle que ce nom prit une signification politique lorsque, au cours de l'expansion turque, la Transylvanie se détacha du territoire occidental hongrois pour s'ériger en principauté indépendante. A cette époque-là, la tendance à se rattacher à la Mère-Patrie était constante — ceci représente d'ailleurs la question transylvaine aux XVI<sup>e</sup>—XVII siècles, — mais les résultats ne s'en manifesteront que bien plus tard. Ceci n'a en soi rien d'étonnant si l'on pense qu'à cette époque la nation hongroise était extrêmement affaiblie par ses luttes séculaires contre les Turcs, et qu'elle était, par surcroît, en lutte constante pour la sauvegarde de ses droits contre les souverains d'origine habsbourgeoise qui ne veillaient, pour ainsi dire, qu'à leurs intérêts d'État. Finalement la Transylvanie se rattacha à la Mère-Patrie, mais sur on sol un nouveau problème apparut: l'élément ethnique roumain de Transylvanie, parallèlement au développement des idées nationales du XIX-ième siècle, s'opposa de plus en plus fermement position à tout ce qui était hongrois. Ces aspirations furent couronnées de succès à Trianon et depuis ce furent les Hongrois qui devinrent une minorité en Transylvanie. Le problème transylvain prit donc un sens nouveau signifiant une des questions vitales de la Grande-Roumanie: l'organisation du territoire nouvellement acquis et la situation de ses éléments ethniques.

L'évolution de la question fixe l'ordre des études. C'est d'abord M. Louis T a m á s, qui nous fait connaître, sous une forme succincte, les conclusions des recherches particulièrement fructueuses qu'il poursuit depuis longtemps avec tant de zèle sur le développement du peuple et de la langue roumains. Ensuite, Eugène D a r k ó esquisse l'occupation de la Transylvanie par les Hongrois, décrivant en même temps comment les Roumains, se dirigeant vers le Nord en venant des Balkans, sont arrivés à la fin du moyen âge sur les territoires extrêmes de la Transylvanie, territoires que les Hongrois n'avaient pas encore occupés. Ces deux études servent de préambule aux autres études qui sont consacrées à l'évolution de la question transylvaine. M. Nicolas M e s t e r fait connaître dans deux articles le sort de la Transylvanie sous ses princes indépendants, puis sous les rois hongrois d'origine habsbourgeoise. Pour terminer, M. Zsombor S z á s z fait la description

minutieuse des événements relatifs à la création de la Grande-Roumanie et nous conduit ainsi jusqu'à l'état actuel de la question. Dans une de ces études M. André Rónay nous donne une excellente vue d'ensemble des conditions géographiques et statistiques de la Grande-Roumanie, examinant la caractère de la Transylvanie qui est tout différent de celui des autres régions roumaines et démontrant ces relations fondamentales qui existent entre les conditions géographiques et la vie humaine. Dans une autre étude il esquisse la situation géographique de la Transylvanie dans le cadre de la Grande-Roumanie. M. Ladislav Fritz nous parle des conditions de droit politique des Hongrois de Transylvanie vis-à-vis l'Etat roumain et à l'Administration publique. Eugène Dárkó rend compte du caractère de la situation culturelle de la minorité hongroise et dans un article à part il démontre l'effet défavorable de la réforme agraire roumaine sur la vie de l'Eglise hongroise, qui est restée même pendant cette époque le seul bastion de notre civilisation.

Les études portent dans leur extérieur même les marques d'une documentation scientifique, présentant leurs données dans la partie historique sous forme de renvois. On y a ajouté, dès s'il s'agit de questions actuelles, des tableaux statistiques détaillés. Leurs résultats méritent non seulement l'attention de l'étranger, mais aussi celle du public hongrois qui est mieux renseigné sur ces questions.

L'„Erdély”<sup>1</sup> se propose des buts plus vastes encore, Cet ouvrage désire faire connaître d'une manière générale la vie de la Transylvanie, son sort historique, la place qu'elle occupe dans le cadre de l'évolution universelle de la Hongrie, de la Roumanie et de l'Europe, tout en répartissant l'ouvrage selon des points de vue différents. La matière est donc très riche et les études doivent embrasser une foule de problèmes. L'accomplissement de ce travail ardu n'était possible qu'en totalisant les résultats de toute une série de recherches laborieuses. La science hongroise a fait son devoir, les résultats partiels se trouvaient prêts, et maintenant ils sont présentés simultanément aux lecteurs hongrois et au public étranger, donnant un aspect d'une richesse sans égale au passé et au présent de la Transylvanie.

Les deux premières études nous font apparaître les problèmes transylvains sous une perspective plus vaste. La Transylvanie elle-même, est unie, mais elle fait partie, et sa géographie et par son histoire, d'une unité plus grande: l'unité hongroise. Celle-ci est éclaircie dans l'article émanant de la plume du Comte Paul Teleki (La place de la Transylvanie en Hongrie et en Europe) par des méthodes géographiques au sens le plus profond du mot, c'est-à-dire par des méthodes qui nous font voir les rapports intimes entre la vie humaine, le milieu et les conditions locales. Cette étude est suivie d'un aperçu

<sup>1</sup> Paru aussi en allemand et en italien.

historique de M. Valentin H ó m a n sur la mission européenne de la Hongrie, aperçu qui nous donne des idées claires sur ce travail organisateur millénaire qui a permis aux Hongrois de créer une vie européenne dans ce pays danubien et d'en faire le dirigeant naturel de cette contrée.

L'histoire proprement dite de la Transylvanie est introduite par l'article de M. André A l f ö l d i sur les Daces et le sort de leur pays sous la domination romaine. Après cette domination, les flots agités des grandes migrations des peuples y ont balayé toute trace d'une vie civilisée. Les Hongrois, lorsqu'ils y firent leur apparition, avaient à refaire tout le travail de la civilisation. Parmi les peuples vivant actuellement sur le sol transylvain, ce furent les Sicules qui y arrivèrent les premiers. Au cours de son histoire, ce peuple était toujours considéré comme une partie des Hongrois, mais à l'origine c'était probablement un fragment de quelque peuplade proche parente et d'organisation turque. Les Hongrois avaient confié aux Sicules la défense des frontières orientales, et c'est ainsi qu'ils acquièrent leur résidence actuelle dans les bassins du Sud-Est des Karpathes. Etant les premiers occupants de ce pays, leur habitat s'étendait à l'origine au-delà des frontières d'aujourd'hui, occupant même l'autre versant des Karpathes beaucoup plus tôt que les Roumains qui, partis de la Péninsule Balkanique, se dirigeaient vers le Nord. M. Valentin H ó m a n traite des Sicules dans un article spécial et ensuite M. Elemér M á l y u s z donne des renseignements détaillés sur l'occupation de cette contrée par les Hongrois. Au X<sup>e</sup> siècle, le peuple hongrois pénétra en Transylvanie et y conquit les parties qui répondaient le mieux à ses exigences de vie. Pendant les dizaines d'années qui suivirent, on occupa, pour des raisons stratégiques, les Karpathes, ces frontières naturelles de l'Est de la Transylvanie, sans créer pourtant d'établissement dans les régions montagneuses et couvertes de forêts trop denses qui ne convenaient pas à la manière de vivre des anciens Hongrois. On y établit plus tard des étrangers, surtout des Allemands et plus tard encore, dans les pays montagneux, des Roumains. M. Béla P u k á n s z k y résume l'histoire des Allemands de Transylvanie et M. Louis T a m á s celle des Roumains. La partie de l'oeuvre qui nous expose l'apparition des trois éléments ethniques (Hongrois, Allemands et Roumains) formant la population de la Transylvanie et leur rôle dans la constitution de la vie de ce pays se termine par l'article de M. Etienne K n i e z s a sur les noms de lieux de la Transylvanie. La plupart de ceux-ci sont d'origine hongroise, ce qui, outre le témoignage des documents d'archives et des autres sources, suffit à prouver que ce furent les Hongrois qui placèrent la Transylvanie dans le courant de la vie civilisée.

La première grande question de la Transylvanie hongroise se pose sous la domination turque, quand elle fut séparée de force de la Mère-Patrie. Cependant sa force vitale lui épargna la catastrophe

et, au milieu de tant de menaces extérieures et de difficultés intérieures elle a su conserver son indépendance et son caractère hongrois jusqu'au moment où elle put enfin redevenir une partie intégrante de la Sainte Couronne hongroise. L'époque des luttes de la principauté indépendante nous est présentée dans l'étude de M. Eméric Lukinich, la formation de sa vie constitutionnelle et législative dans l'article de M. François Eckhart. MM. Joseph Deér et André Tóth s'occupent de la situation juridique et de la position sociale des nationalités en Transylvanie. Au temps même de son indépendance, la Transylvanie faisait partie de l'évolution hongroise; son propre développement l'y avait définitivement attachée. A ce moment-là les Etats roumains ne pouvaient encore formuler des prétentions sur elle; à peine sortis de la suzeraineté hongroise, ils furent soumis à la domination des Turcs qui étouffa pour longtemps toute activité indépendante. Les relations des débuts de la vie des Etats roumains avec la Hongrie nous sont présentées par M. Louis Elekes. Suivent deux parties fort importantes de l'histoire intérieure de la Transylvanie: son évolution économique (esquissée par M. Eugène Berlász) et le développement de son folk-lore (exposé par M. Charles Viski). Toute une partie spéciale a été consacrée au développement culturel de la Transylvanie. M. Tibor Gerevich y présente l'art transylvain, M. Ladislav Makkai la littérature, M. Joseph Fitz l'histoire des livres transylvains, M. Alexandre Imre le développement de l'enseignement secondaire et M. Louis Tamás démontre d'une façon intéressante que dans la civilisation roumaine ce fut l'influence transylvaine, plus exactement l'influence hongroise qui signifiait le premier pas vers l'Occident.

La dernière partie du volume rend compte des 20 années de la domination roumaine. On fixe l'attention avant tout sur la Transylvanie hongroise et le sort des Hongrois transylvains sous le nouveau régime; mais ici aussi les articles donnent une large perspective de la vie transylvaine non seulement sous ses rapports hongrois mais sous d'autres rapports également. M. André Rónai nous parle dans son article du changement de domination et de la situation qui en découla, dans un autre article il expose les conditions économiques de la Transylvanie. M. Alois Kovács traite la situation des nationalités, M. Alexandre Makkai esquisse le tableau de la société de la Transylvanie et pour terminer, M. Ladislav Makkai examine l'évolution de la littérature hongroise sous la domination roumaine.

Comme nous l'avons déjà dit, les auteurs de „Erdély" ont traité une matière vraiment énorme par un travail en commun qu'ils présentent maintenant aux lecteurs dans un résumé succinct et sous une forme facile à lire. Pour pouvoir traiter cette matière de la façon décrite, il a fallu que les résultats, après s'être clarifiés et cristallisés, grâce à de longues années de labeur, prennent sous la plume des auteurs une forme définitivement simplifiée. Si les collaborateurs, au lieu de se

borner à l'essentiel, avaient exposé en détail leurs considérations, leurs réflexions mille fois reprises et ces recherches qui les conduisaient de document en document, de donnée en donnée, pour aboutir enfin, après une pondération de toutes les possibilités, à leurs conclusions, ils auraient pu remplir de leurs résultats non seulement un volume, mais toute une bibliothèque. Mais si intéressants que puissent être pour les spécialistes ces résultats, on ne saurait souhaiter que l'étranger y attache le même intérêt intense. Par cette présentation concise, au contraire, ils auront certainement éveillé l'intérêt des couches les plus gardes. En Hongrie, par exemple, ce n'est pas seulement un petit groupe d'érudits qui se sert de ce livre, mais il est apprécié également par un public très grand. Bien que cela paraisse étrange, c'est un fait que cette oeuvre profonde et volumineuse est un des grands succès des librairies en 1940.

„Erdély" ne donne qu'un avant-goût du travail intense qui, en Hongrie, avait été mis en oeuvre concernant la Transylvanie et qui, au cours des années suivantes, peut compter sur un élan plus grand encore. Après le rattachement d'une partie de la Transylvanie, ce travail pourra être poursuivi sur place et sera sans aucun doute des plus fructueux. Jusqu'ici il était confié aux personnes qui s'y intéressaient, mais désormais il sera placé dans le cadre d'une institution. Le premier institut organisé au sein de l'Université hongroise de Kolozsvár, réouverte après plus de 20 ans de silence forcé, est un Institut de Recherches de vaste envergure qui a pour but de continuer le développement des résultats acquis jusqu'à présent et d'éclairer tous les aspects des problèmes transylvains. Après de telles prémisses il n'est guère douteux que, si jusqu'ici les efforts isolés de quelques chercheurs nous ont pu donner des synthèses aussi précieuses que „Die Siebenbürgische Frage" et „Erdély", dès maintenant le zèle de nos spécialistes, soutenu par cet Institut et aidé par l'exploitation des matériaux trouvés sur place, enrichira de nouvelles contributions nos connaissances relatives à la Transylvanie.

*Louis Elekes.*

EMERICH MADÁCH: *Čovekova tragedija*. Preveo s madjarskog dr. Svet, Stefanović. Beograd, 1940. S. B. Cvijanović. 168 S. 8<sup>o</sup>.

Zur Zeit, wo die ungarisch-südslavischen politischen Verbindungen sich freundschaftlich gestalten und der Kulturaustausch immer reger wird, konnte es keine glücklichere Idee geben, als das repräsentativste Produkt der ungarischen Literatur, das Kunstwerk von Madách serbisch wieder erscheinen zu lassen und dazu in einer dessen würdigen Form. Die Veröffentlichung dieses großen ungarischen Klassikers in serbischer Sprache ist die direkte Fortsetzung einer auf eine lange Vergangenheit zurückblickenden literarischen Tradition. Ungarn hatte nämlich in der Vergangenheit eine entscheidende Rolle in der Entwick-

lung der neuzeitlichen serbischen Kultur und die Meisterwerke unserer Literatur dienten den serbischen Schriftstellern immer in erster Reihe als Musterbilder. Sobald die serbische Literatur ihren engen religiösen Boden verläßt, um sich zu verweltlichen und farbenreich zu werden, meidet sie auch allmählig die zu strenge Nachahmung deutscher Muster und entwickelt sich selbständig. Die Erhebung der serbischen Literatur auf ein europäisches Niveau fällt in der ungarischen Literatur mit der Blütezeit des Nationalklassizismus zusammen. So ist es also zu verstehen, daß in diesem Zeitalter der sich emporschwingenden jungen serbischen Literatur die ungarischen klassischen Dichter und Schriftsteller, Arany, Madách und Jókai ihre Musterbilder werden. Einer der hervorragendsten und beliebtesten serbischen Dichter im vorigen Jahrhundert, der in Südungarn geborene Jovan Zmaj-Jovanović war als erster bestrebt die ungarische Literatur populär zu machen. Er übersetzte sehr viele Gedichte von Arany und Petöfi und gab manche so kunstvoll in seiner Muttersprache wieder, daß sie echte serbische Volkslieder wurden, wie z. B. Petöfi's Gedicht: *Falu végén kurta kocsmá*. Ebenfalls ihm verdankt die serbische Literatur die sehr gelungene Übersetzung der Toldi-Trilogie von Arany, über welche schon die zeitgenössische Kritik das Urteil fällte, man merke nicht, daß sie eine Übersetzung sei.

Jovan Zmaj-Jovanović war auch Madách's erster serbischer Übersetzer. Im Jahre 1889 ließ er seine Übersetzung erscheinen, mit welcher er aber einen viel geringeren Erfolg hatte, als mit seinen anderen Übertragungen. Der an das Drama nicht gewohnte Dichter konnte die gedrängte Kürze von Madách's Sprache nicht wertschätzen und verlängerte die Verszeilen, wodurch das ganze Werk weitschweifiger wurde. Er gab sozusagen nicht eine Übersetzung, sondern eine Paraphrase. Die „Tragödie des Menschen“ konnte in dieser Form auch nie populär werden. Aber in diesem Zeitalter erfreute sich auch Madách noch nicht eines derartigen Weltrufes, wie heutzutage.

Die mit dem Weltkrieg getrübe ungarisch-serbischen politischen Beziehungen verursachten auch beim Kulturaustausch eine Unterbrechung. Die serbische Einwohnerschaft von Südungarn schloß sich Jugoslawien an und dadurch verlor die serbische Literatur ihre unmittelbare Verbindung mit der ungarischen Kultur. Was von der ungarischen Literatur nach Belgrad gelangte, war nicht das Produkt des eigentlichen ungarischen Volkstums, sondern die Tätigkeit von einigen, nur auf Export arbeitenden Dichtern, welche damals Mode waren, wie F. Molnár, R. Erdön usw. Es war also natürlich, daß diese Werke von der älteren serbischen Generation diejenigen, die noch die ewigen Werte der ungarischen klassischen Literatur kannten, für die neuere ungarische Literatur nicht gewinnen konnten, die jüngere serbische Generation stand dagegen dem neuen Ungarn sozusagen ganz unorientiert gegenüber. Im traurigen Zeitalter dieser ungarisch-serbi-



schen geistigen und seelischen Entfernung suchte das dem Minoritätenschicksal anheimgefallene Ungartum die Kulturverbindungen von neuem herzustellen. An diese Epoche fällt die zweite Madách-Übersetzung, welche vom Serben V. Jankulov stammte und bereits nach den Kriegsjahren fertig war, aber erst 1938 erschien. Jankulov befaßte sich mit Madách's Werk gewiß mit der Absicht eine bessere Übersetzung zu geben, als die des Zmaj-Jovanović. Das ist ihm aber leider nicht überall gelungen. Abgesehen davon, daß die Originalzeilen auch er mit einigen Silben ergänzte und so an meisten Stellen statt Übersetzung eine Paraphrase schuf, ist der größere Fehler des Werkes, daß er das ganze Drama nur von der religiösen Seite her in Betracht nahm, was übrigens zu verstehen ist, wenn wir in Betracht ziehen, das der Übersetzer eine hohe geistliche Würde bekleidet. Dieser einseitigen Auffassung entsprach sein ganzer Stil. Er sucht die erhabenen Ausdrücke, will alles in die sphärischen Form der Hymne zu erheben und überhäuft seinen Text mit der Kirchensprache entlehnten Archaismen. Zweifellos sind jene Partien am gelungensten, in welchen der ursprüngliche Text dazu eine Möglichkeit bietet, wie z. B. der Engelchor usw. Aber diese Auffassung hält nicht stand, wo die Helden des alltäglichen Lebens miteinander in abgebrochenen Sätzen disputieren. An Stelle der dramatischen Lebendigkeit des originalen Werkes tritt auch bei ihm, wie bei seinem Vorgänger, die epische Breite, die ruhige Erzählung, oder der Hymne Schwung. Wie aner kennenswert auch Jankulov's Bestreben ist, bedeutet sein Werk im Vergleich mit Zmaj-Jovanović's Übertragung keinen Fortschritt.

Eben der Misserfolg des Werkes von Klearch veranlaßte den berühmten serbischen Dichter und Übersetzer, Svetislav Stefanović, den sonst auch nähere Verwandtschaft an das Ungartum knüpft, jetzt schon als Dritter das Madách-Werk in die Hand zu nehmen. Stefanović ist ein Repräsentant der modernen serbischen Literatur, seine feintönige Lyrik sichert ihm auch in europäischer Relation eine vornehme Stelle. Nicht nur als Dichter, sondern auch als Gelehrter konnte er sich Anerkennung verschaffen. Seine auf Grund sehr gründlicher Kenntnisse veröffentlichten literarhistorischen Studien bezeugen besonders eine sehr ernste Vertiefung auf dem Gebiete der mittelalterlichen vergleichenden Legendenforschung. Im Zusammenhange mit diesen wissenschaftlichen Untersuchungen erschien er auch mehrmals bei uns, besuchte öfters unsere Bibliotheken und wurde in seiner Heimat zugleich ein begeisterter Verbreiter der ungarischen wissenschaftlichen Literatur, besonders unserer ethnographischen Forschungen. Aber Stefanović ist ebenfalls auch einer der berühmtesten Übersetzer der heutigen serbischer Literatur. Ihm hat seine Nation die in der Ausgabe der Belgrader Akademie erschienene vollständige Shakespeare-Übersetzung zu verdanken, aber er übersetzte auch viel von Gothe und von anderen

großen Gestalten der Weltliteratur. Nach langer Übung machte er sich mit hervorragendem Stilsinn und vielseitiger Gewandtheit an die Übersetzung von Madách's Werk. Im Vorworte der Übersetzung konnte er also mit Recht sagen: „Meine Übersetzung, von der einige Szenen schon früher erschienen, wurde nach solchen Grundsätzen verfaßt, welche mir bei meiner Shakespeare-Übersetzung maßgebend waren und zugleich mit dem Ehrgeiz — und das ist vielleicht nach so vielen Shakespeare-Übersetzungen nicht übertrieben — diesem wahrlich großen poetischen Werke, auf das die ungarische Literatur so stolz sein kann, die endgültige und dem Original gleichwertige Übersetzung zu geben.“

Wir können ruhig behaupten, Stefanović sei sein Bestreben vollkommen gelungen. Das Werk ist vom Anfang bis zum Ende eine würdige Übertragung des Originals. Als bewußter Formkünstler, sieht Stefanović die elementarste Forderung der guten Kunstübersetzung im Beibehalten des ursprünglichen Versmasses. Es ist interessant, wie wichtig eben bei den berühmtesten Dichter-Übersetzern die Originalform ist und wie ungern sie davon abweichen. Die tiefere Bedeutung dieses Grundsatzes analysierte bei uns M. Babits in einer literarischen Studie und verteidigte dieses Vorgehen den Philolog-Übersetzern gegenüber, die geneigt sind z. B. den griechischen Hexameter mit Alexandrinern zu wiedergeben, um das übersetzte Werk auch dadurch scheinbar dem heutigen Leser näher zu bringen. Die neueste Übersetzung der „Tragödie des Wenschen“ zeigt die Richtigkeit dieser Auffassung. Es stellt sich heraus, daß die früheren Übersetzer die Madách-Zeilen mit überflüssigen Silben ergänzt haben, denn dies verlangte weder die Tradition der serbischen Poesie, noch das Wesen der serbischen Sprache. Die Sätze von Stefanović könnte man sozusagen Wort für Wort unter den ungarischen Text schreiben, die Worte stimmen fast genau überein und diese Sätze werden doch mit größter Leichtigkeit zu Versen. — Nichts geht von bündigem dramatischen Madách's Stil verloren, das Drama bewahrt seinen dramatischen Charakter und es wird daraus weder ein weitschweifiges Epos, noch eine religiösmoralische Meditation. Diese Übersetzung ist in jeder Beziehung nicht nur geeignet das Drama auf die serbische Bühne zu bringen, sondern kann auch mit Recht zu den besten Übersetzungen gezählt werden. Sie ist ebenso vollkommen, wie die des Tschechen Vrchlicky, des Rumänen Goga und des Slowaken Hviezdozlav, die bei den Nachbarvölkern Ungarns schon längst zu klassischen Werken geworden sind (über Goga's Übersetzung vgl. AECO. II. S. 183—188). Stefanović hat mit seinem Werke sowohl die ungarische, wie auch die serbische Literatur zum Dank verpflichtet. Es kann heute, im Zeitalter der Neubelebung der ungarisch-serbischen Kulturverbindungen tatsächlich als ein Markstein betrachtet werden.

*Ladislav Hadrovics.*

PJESME ANTUNA KANIŽLIĆA, ANTUNA IVANOŠIĆA I MATIJE PETRA KATANČIĆA. *Priredio za štampu i uvod napisao T. Matić.* Zagreb, 1940. Jugoslavenska Akademija. (Stari pisci hrvatski XXVI.) XCV, + 346 S. 8°.

Nach einer Pause von mehr als zwei Jahrzehnten nahm die Agramer Akademie der Wissenschaften die mit dem Weltkrieg unterbrochene Herausgabe der alten kroatischen Dichter wieder auf. In der ansehnlichen Bänderreihe der „Stari pisci hrvatski“ wurden bis jetzt fast ausschließlich die bedeutendsten Werke der kroatischen Dichter der kleinen ragusanischen Republik und des dalmatinischen Küstenlandes veröffentlicht. Eine Ausnahme bildete der 23-ste Band, in dem die Werke des slawonischen Dichters der Aufklärungszeit, Matthias Anton Relković Platz fanden. Der vorliegende 26-ste Band schließt sich gerade an diesen eng an, indem er das einseitige literarische Bild, das Relković's Werke widerspiegeln, durch die Dichtungen des Jesuiten Kanižlić, des Weltpriesters Ivanošić und des Franziskanerbruders Katančić organisch ergänzt. Relković, der kroatische Offizier der österreichischen Militärgrenze, war der kulturelle Bahnbrecher, der im siebenjährigen Kriege so manches mitgemacht, aber noch mehr gesehen und gelernt hatte und nach seiner Heimkehr die reichen Erfahrungen in seiner engeren Heimat nutzbar machen wollte. Sein Auftreten kann daher als ein radikaler Bruch mit allen althergebrachten Sitten und Bräuchen des slawonischen Volkslebens betrachtet werden und zugleich als ein schwungvoller Versuch, den slawonischen Bauern wirtschaftlich und kulturell zu modernisieren. Die oben genannten drei Dichter geistlichen Standes sind hingegen die Vertreter einer ganz anderen literarischen Welt. In ihren Werken lebt die ununterbrochene literarische Tradition Slavoniens weiter, d. h. die literarische Tradition der katholischen Kirche, die aber gerade in diesen Werken aus den engen Rahmen der Kathekismen, Gebetbücher und Predigten heraustritt und mit weltlichen Elementen stark durchtränkt ist.

Der älteste und zugleich begabteste dieser drei Dichter, Anton Kanižlić (1700—1777) ist ein verspäteter Vertreter des literarischen Barocks. Seine umfangreichste Dichtung, die „Heilige Rosalie“ hat dem heutigen Leser inhaltlich nicht viel zu sagen, aber als stilgeschichtliches Dokument ist sie ungemein interessant. Das in Briefform gehaltene Werk enthält die Lebensbeschreibung der Heiligen, die vor der weltlichen Liebe aus dem Elternhause ins fremde Land flieht, um in der Einsamkeit die himmlische Liebe zu finden. Die magere Handlung ist mit allerlei Requisiten der zeitgenössischen Barockdichtung überladen und mit den sonderbarsten Bildern ausgeschmückt. Im Gedichte fehlen nicht die personifizierten Tugenden und Sünden, wie auch Amor und Venus, die in ein religiöses Gewand gekleidet ihre gewohnten Rollen spielen. Die poetische Beschreibung der Jahreszeiten, das unausbleibliche Echolied und mehrere, von einer wirklichen dichterischen Bega-

bung zeugende lyrische Einlagen ergänzen noch den barocken Charakter der ganzen Dichtung. Die „Heilige Rosalie“ wird heute von den kroatischen Philologen für Kanizlić's Originalwerk gehalten, was aber ziemlich unwahrscheinlich ist. Die ganze Dichtung zeigt einen hochentwickelten und in mancher Hinsicht übertrieben verfeinerten literarischen Geschmack und steht, sowohl hinsichtlich der Komposition, sowie ihrer Einzelheiten in der wenig entwickelten zeitgenössischen Literatur Slawoniens derart wesensfremd da, daß sie der Dichter nur in engem Anschluß an fremde Vorbilder ausgearbeitet haben kann.

Dichterisch viel origineller und wertvoller wirken die lyrischen Stücke, die der Verfasser in seinen Prosawerken verstreute, obwohl auch da die Benützung fremder Vorbilder als nicht ausgeschlossen erscheint.

Es ist nur zu bedauern, daß bloß ein Teil dieser religiösen Lyrik in dieser Ausgabe Platz fand, da der Herausgeber die Lieder, die seiner Beurteilung nach nicht Kanizlić's Originalwerk, sondern das Gemeingut seiner Zeit waren, einfach ausließ. Es wäre interessant zu wissen, wieweit unser Dichter diesen Stücken ihre Originalform beließ, oder wieweit er sie seinem literarischen Geschmack anzupassen suchte. Auch aus anderen Gründen wäre es ratsam gewesen, diese Stücke in die vorliegende Ausgabe aufzunehmen. Kanizlić's Werke erfreuten sich nämlich seiner Zeit einer nicht geringen Volkstümlichkeit und so wurden auch manche geistliche Lieder in Slawonien gerade in seiner Umdichtung den späteren Generationen weiter gegeben. Die Herausgeber späterer slawonischer Gesangbücher erwähnen es oft ausdrücklich, daß sie manche Lieder aus den Werken unseres Dichters übernommen haben.

Kanizlić ist aber nicht nur als Dichter bedeutend, sondern auch als Sprachneuerer. Im Vorworte zu einem seiner Werke (Vgl. S. XXV. dieser Ausgabe) beklagt er sich, daß obzwar die Türken aus Slawonien verjagt worden seien, sie jedoch viele türkische Wörter dort zurückgelassen haben, die das Volk noch immer gebrauche. Zugleich bemerkt er aber, daß die altehrwürdige slawonische Sprache ihre Wurzeln, aus denen — zwecks Verdrängung der türkischen Ausdrücke — slawonische Wörter zu bilden wären, „unbefleckt“ (neoskvrnjeni) bewahrte. Da er jedoch selber dies zu leisten nicht im Stande sei, wünsche er, daß ein anderer Slawonier durch diese Arbeit sich Ruhm erwerbe. (Što nemogući ja učiniti, želim, da koji drugi Slovinac poslom ovim proslavi svoje ime.) Kanizlić ist damit der erste slawonische Schriftsteller, der auf die Notwendigkeit einer Sprachneuerung hingewiesen hat. Es wäre interessant einmal monographisch zu untersuchen, wieweit er von diesem Prinzip in seinen Prosawerken Gebrauch machte. Einige Neologismen, die ich bei ihm fand, beweisen nur, daß er sich gar nicht für so unbegabt in der Sprachneuerung hielt.

Als Dichter weniger bedeutend, aber als Persönlichkeit viel far-

benreicher ist der Weltpriester I v a n o š i ć. Außer einer dichterischen Paraphrase der Genesis und einigen Psalmenübersetzungen besang er in seinen Gedichten lauter Aktualitäten, wie z. B. den Tod seines Bischofs, die Kämpfe gegen die Türken, die Ausschweifungen und das jämmerliche Ende eines Franziskanerbruders. Sein dichterisches Talent kommt besonders in diesem letzten Stück zur Geltung, in dem er eine nicht zu unterschätzende humoristische Begabung verrät. Seine ganze Poesie ist jedoch für die Weiterentwicklung der kroatischen Literatur ohne besondere Bedeutung.

Weniger durch seine dichterischen Werke, als durch seine hervorragenden wissenschaftlichen Leistungen errang sich M. P. K a t a n č i ć einen Ehrenplatz in der kroatischen Kulturgeschichte. Er trat noch als Jüngling in den Franziskanerorden ein, wo ihm eine gründliche wissenschaftliche Ausbildung ermöglicht wurde. Die Studienjahre in Buda (1778—79) übten auf seine geistige Entwicklung den stärksten Einfluß aus. Unter der Leitung seiner Professoren vervollkommnete er sich vor allem in der lateinischen Poesie und konnte auch seinen altphilologischen Studien nachgehen. Unter dem Einfluß der zeitgenössischen klassizistischen ungarischen Dichtung versuchte er sich auch in der kroatischen Versifikation und schrieb einige Oden und Hirtengedichte, die aber weit hinter seinen lateinischen Dichtungen zurückbleiben. Das interessanteste an diesen Dichtungen ist allerdings ihre Form. Im Sinne der ungarischen dichterischen Übung versuchte Katančić das lateinische Zeitmaß auch in seinen kroatischen Dichtungen anzuwenden, was aber im Grunde genommen ein Fehlgriff war. Die magyarische Sprache mit ihrer genau vernehmbaren und phonologisch wichtigen Silbenquantität ist zur Übernahme des lateinischen Zeitmaßes sehr geeignet, was im Kroatischen nicht der Fall ist. Deshalb fand auch Katančić's Versuch bei den späteren kroatischen Dichtern einen bloß schwachen Nachklang.

Viel bedeutender, als seine Gedichte, sind Katančić's wissenschaftliche Arbeiten. Der größte Teil seiner Tätigkeit liegt noch heute in umfangreichen, schwer lesbaren Handschriften begraben. Den größten wissenschaftlichen Wert hat unter diesen Handschriften das große kroatische etymologische Wörterbuch, an dem er mehrere Jahre lang arbeitete, an dessen Vollendung ihn jedoch der Tod verhinderte. (Das letzte Wort ist *svemoguchi*). Dieses große Werk umfaßt auch in seiner unvollendeten Form fast anderthalb tausend Seiten und harret noch einer gründlichen philologischen Erforschung. Die von Prof. Matić zusammengestellte Liste von Katančić's Handschriften möchte ich da bloß mit einer Angabe ergänzen. Im Ofener Franziskanerkloster befindet sich unter anderen kroatischen Handschriften auch ein unvollendetes lateinisch-kroatisches Wörterbuch unseres Dichters, das merkwürdigerweise auch beim Buchstaben s abbricht.

Was nun die Ausgabe des vorliegenden Bandes betrifft, können wir behaupten, daß Prof. Matić auch mit dieser Arbeit mustergültiges

geleistet hat. Der Text ist mit der größten Sorgfalt der heutigen Rechtsschreibung angepaßt publiziert. Dem Sprachforscher würde vielleicht eine Veröffentlichung in der ursprünglichen Orthographie wünschenswerter erscheinen, doch folgte der Herausgeber durch sein Verfahren dem traditionellen Brauch der Agramer Akademie. In der Einleitung bearbeitete er die kurzen Biographien der drei Dichter und stellte eine möglichst vollkommene Bibliographie ihrer Werke zusammen. Besonders hervorzuheben ist in dieser Hinsicht, daß Prof. Matić zu dieser Arbeit nicht nur die in den einheimischen Bibliotheken befindlichen Werke benutzte, sondern auch keine Mühe schonte, aus fremden Bibliotheken Erkundigungen einzuziehen. Mögen diesem Bande der alten kroatischen Dichter bald auch andere folgen.

L. Hadrovics.

CARLO TAGLIAVINI: *Civiltà Italiana in Ungheria*. Roma, s. d. (1940).

La Società Nazionale Dante Alighieri pubblica come N. 14 della bella collana „Civiltà Italiana nel Mondo“ un volumetto di 124 pagine col titolo „In Ungheria“. L'autore ne è il prof. Carlo Tagliavini dell'Università di Padova, il quale aveva insegnato negli anni 1929—1935 linguistica romanza nell'Università di Budapest e con pensiero gentile dedica il libro appunto ai suoi antichi allievi ungheresi. Trattandosi di uno studioso che legge bene l'ungherese, noi possiamo quindi aspettarci ad un'opera bene informata. Difatti, nella bibliografia che troviamo in fondo al volume, non manca nessuno studio importante che si riferisca alla questione.

L'autore dichiara modestamente nell'introduzione che „non pretende dire affatto cose nuove“, nondimeno il suo libro ci offre ben più di un semplice riassunto. Dopo una breve storia dell'Ungheria con particolari riguardi ai rapporti che erano corsi coll'Italia (pp. 13—73) e che è molto bene informata anche in quanto al periodo più recente, il Tagliavini esamina l'influsso italiano sui tre campi particolari della lingua, della letteratura e dell'arte.

Dove la competenza dell'autore è maggiore, è naturalmente la linguistica. Anzi, ci rincresce che le dimensioni del libro non gli abbiano permesso di svolgere il suo pensiero su parecchi punti, dove egli accenna a risultati interessanti delle proprie ricerche: la questione delle colonie italiane nel secondo XIV (p. 10), il problema complesso da chi Ungheresi impararono a leggere e scrivere, la terminologia della viticoltura e viticoltura della regione di Tokaj (pp. 34, 38), ecc. Speriamo che l'autore possa mantenere la promessa di trattarne presto separatamente. Anche noi siamo convinti che le teorie attuali sulle origini dell'ortografia ungherese vanno ricorrette, perché „vi sono singoli punti la cui origine veneta non può essere disconosciuta... l'influsso dei mis-

sionari italiani, e specialmente veneti, se pur fu l'unico determinante, ... lasciò le sue tracce anche nella scrittura del popolo ungherese." Ma siamo in attesa di conoscere quei „singoli punti". — Forse soltanto la spiegazione del proverbio riportate dal Macchiavelli nella Mandragora „Ho più fede in voi che gli ungheresi nelle spade" non ci convince del tutto. La spiegazione che in „spada" si tratti di una alterazione per etimologia popolare del nome del fiorentino Pippo Spano (Filippo Scolari), uno dei principali capitani ungheresi che si distinsero nelle guerre contro i Turchi è forse un po' sforzata.

Anche la parte di storia letteraria è esatta e l'interpretazione storica quasi sempre giusta. Si potrebbero rilevare tutt'al più alcune sviste. Così: Mattia Corvino non fu „nominato", ma eletto re d'Ungheria (55), Francesco Rákóczi non fu il protagonista di „tentativi rivoluzionari sul principio del Settecento", ma bensì l'eroe dell'indipendenza ungherese.

Ma queste sono mende che non toccano l'essenza del libro. Questo si raccomanda anche per la vivacità dello stile e per l'occhio acuto col quale l'autore osserva non soltanto il passato, ma anche il presente delle relazioni italo-ungheresi dal punto di vista scientifico, politico e culturale.

*Eugenio Koltay-Kastner.*

CARLO TAGLIAVINI: *Civiltà italiana in Rumania*. Roma, s. d. (1940).

Il piccolo libro del Tagliavini, uscito nella stessa collana in cui era apparsa la sua sintesi consacrata alla cultura italiana in Ungheria, si divide in due parti. Nella prima tratta i problemi riferentisi all'origine, alla patria primitiva, alla formazione dei Principati danubiani, e getta un'occhiata sulla svolgersi della storia rumena, soffermandosi più a lungo sugli avvenimenti recenti fino alla cessione della Besarabia e della parte settentrionale della Bucovina alla Russia Sovietica. Egli aveva dato il suo libro alla stampa prima della riannessione all'Ungheria della parte Nord e Est della Transilvania. Inoltre tratta brevemente dello sviluppo della lingua rumena limitandosi però per lo più alla fonetica e al lessico. Nella seconda parte, in 6 capitoli si occupa delle relazioni culturali economiche politiche che ebbe la Rumania con l'Italia dai più remoti tempi fino ai nostri giorni. Alla fine ci presenta una ricca bibliografia di circa ottanta opere dalle quali egli tira le sue conclusioni. Avremmo voluto vedere nell'enumerazione anche l'opera del Ruffini: *In Rumania 1939* e l'articolo del Tamás apparso sull'*Ungarische Jahrbücher VIII—IX*. Die Ungarischen Lehnwörter im Rumänischen, poichè l'autore parla (p. 38) delle antiche parole ungheresi rilevate nei documenti slavi dei voivodati rumeni. Parlando dell'origine del popolo rumeno il Tagliavini si pronuncia con-

tro la teoria della continuità: riconosce che da punto di vista storico una risposta definitiva a questo problema non si può dare „dato il silenzio delle fonti e dato che la discussione su questo punto cruciale della storia non solo rumena, ma di tutta l'Europa orientale, è troppo spesso turbata da preoccupazioni e preconcetti politici che ne velano la obbiettività (p. 11), non dubita però che la attestazioni della lingua rumena possano „portare luce sul periodo più oscuro della formazione del popolo rumeno (p. 12) ed afferma che „gli argomenti linguistici, pur non potendo completamente dimostrare nè l'una nè l'altra teoria, considerati da un punto di vista del tutto obbiettivo e spassionato, sono piuttosto favorevoli alla teoria della reimmigrazione" (p. 12). Fra le prove che egli adduce per appoggiare questa sua affermazione, oltre la convivenza rumeno-albanese e la totale mancanza di parole germaniche, segnaliamo soprattutto gli argomenti tratti dalla toponomastica dell'attuale Rumania che continua „in piccolissima parte i nomi di luogo daco-getici e latini attestati nell'antichità e anche in quei pochi casi i toponimi non seguono lo svolgimento fonetico peculiare degli elementi latini del rumeno ma quello dello slavo antico" (p. 13). Il Tagliavini vede la ragione del distacco dei Rumeni dal mondo occidentale latino e l'abnormale prolungarsi di un'epoca relativamente poco progredita in confronto coll'Occidente, appunto nel loro assimilarsi al Cristianesimo orientale scismatico slavo (cosicchè solo le più antiche e semplici parole ecclesiastiche sono rimaste latine) e ribadisce che d'altra parte, gli Ungheresi loro vicini settentrionali „pagani ed extra-europei, abbracciando il cattolicesimo romano si unirono al mondo occidentale e ne divennero un fattore politico importante" (p. 17). Quel rinchiudersi nell'orbita dell'Ortodossia orientale fece in maniera che le tradizioni latine letterarie che hanno tanto importanza nelle letterature occidentali, venissero del tutto rotte e che nel tempo del formarsi dei Principati, per i Romeni „l'Occidente esistesse come qualche cosa di così lontano da poter esser paragonato a quello che si sapeva nel Trecento in Europa dal Milione di Marco Polo della Cina" (p. 51). Non così però per la Transilvania „dove la cultura occidentale era sempre stata in fiore" (p. 23) e gli influssi occidentali fecero sì „che la cultura rumena della Transilvania avesse un aspetto tutto diverso da quello dei Principati danubiani e fosse anzi destinata ad esercitare un influsso considerevole su quella" (p. 23). A proposito di Miron Costin si aspetterebbe oltre la menzione dell'influsso polacco l'accentuazione delle origini ungheresi della sua Cronaca (Bonfinio, Toppeltin, v. L. Gáldi: *L'influsso dell'umanesimo ungherese*, AECO. VI. p. 252) Oltremodo interessante è il capitolo che si occupa dell'epoca fanariota, cioè del secolo XVIII, che è una delle pietre miliari dell'evoluzione della cultura rumena. L'autore insiste particolarmente sul doppio aspetto della letteratura e della lingua rumena (p. 68) dichiarando



di aver fatto ricorso ad alcuni lavori del Gáldi (cfr. *Les mots d'origine néo-grecque en roumain à l'époque des Phanariotes*, pp. 80—85, 1939, *Les deux images de la civilisation roumaine au XVIII<sup>e</sup> siècle* NRH. 1938, *Two minds in Rumanian past*. Hung. Quart. 1940). Accetta ugualmente le opinioni del Gáldi intorno alla valutazione dell'epoca dei Fanarioti (p. 63), è stata certamente troppo esaltata dallo Iorga. L'autore afferma che le voci italiane o latine „sono attestate nel secolo XVIII sotto due forme diverse: nei Principati sotto forma neogreca e in Transilvania sotto forma ungherese o direttamente latine, p. e. *corespondarisi* nei Principati (neogreco *κορεσποντιέρω* dall'italiano *corrispondere*) e *corespondălui* in Transilvania; *pretenderisi* nei Principati (< neogreco *πρετενδέρω* dall'italiano *pretendere*), ma *pretăndălui* in Transilvania (p. 66). A proposito del capitolo VII (*La cultura italiana in Rumania nella seconda metà dell'Ottocento e nei primi anni del Novecento*) il Tagliavini avrebbe potuto menzionare che anche in quel periodo, quantunque esso segnasse la vittoria dell'influsso francese, alcune parole italiane sono entrate tuttavia nella lingua rumena e quindi la seconda metà del XIX secolo, sebbene in forma ridotta, nel campo letterario-linguistico segna la continuazione degli contatti diretti collo spirito italiano incominciati col Ienachiță Văcărescu, precursore dell'italianista Heliade Rădulescu. A questo scopo si potrebbe consultare con grande utilità alcune dissertazioni apparse sulle riviste *Roma* e *Studii Italiene* e qualche lavoro di Al. Marcu. C. N. Stănescu si è occupato degli italianismi dello Zamfirescu (cfr. *D. Zamfirescu traducător*, *Studii Italiene* II, p. 187—206). Un esempio: erti su'l capo le lunate corna (Carducci: *Alle fonti di Clitunno str. V, v. 2.*) è tradotto così dallo Z.: Mândri pe cap cu coarne lunate.

È per terminare mi sia concesso di rilevare alcuni „lapsus” che sono sfuggiti all'autore. P. 14 parlando della formazione del principato di Moldavia l'autore osserva che la Moldavia avrebbe dovuto difendere l'Ungheria contro le incursioni dei Tatars sulle frontiere „meridionali”. P. 31 il Banato jugoslavo non è sulla riva *destra* del Danubio. P. 31 non è esatto dire che i plurali femminili escono in *e*. Sarebbe stato meglio aggiungere „nella maggioranza dei casi” (ma cfr. *luncă* ∼ *lunci*). P. 76 la citazione francese sarebbe correttamente: „le but de mon pèlerinage, l'espérance de ma patrie.”

Giulio Herczeg.

R. VULPE: *Histoire ancienne de la Dobroudja*. Bucarest, 1938. (Tirage à part du volume „La Dobroudja. Connaissance de la terre et de la pensée roumaine.”)

Depuis longtemps on voit paraître en Roumanie des ouvrages dont les soi-disants buts scientifiques ne servent qu'à masquer des intentions d'intérêt pratique, notamment celle de justifier par l'ensei-

gnement de l'histoire les droits des Roumains sur les territoires qu'ils occupent actuellement. Le plus récent protagoniste de cette pseudo-science est le professeur de préhistoire à l'Université de Bucarest, M. Radu Vulpe, avec son livre assez volumineux „Histoire ancienne de la Dobroudja” (tirage à part du volume „La Dobroudja. Connaissance de la terre et de la pensée roumaines”). Nous regrettons vivement de nous voir obligés d'exprimer notre opinion sur un ouvrage qui, loin de nous instruire uniquement sur la préhistoire et l'histoire ancienne de la Dobroudja, contient des choses qui n'ont rien de commun avec la science proprement dite et qui, toutefois, comme on le verra, ont été le motif substantiel de la présente publication. Pour ceux qui connaissent, même d'une manière assez imparfaite, la bibliographie relative à l'histoire ancienne de la Dobroudja, l'apparition de ce livre est un peu inattendue et surprenante. En effet c'est justement un savant roumain, le regretté Vasile Pârvan, qui a publié une préhistoire de la Dacie (*Getica*, Bucarest, 1926, 850 pages, en roumain, avec un résumé français de presque 100 pages), et deux ans plus tard un autre ouvrage, intitulé *Dacia. An outline of the early civilizations of the Carpathodanubian countries*. Cambridge, 1928. On ne doit pas oublier non plus les recherches profondes et très érudites du professeur viennois C. Patsch (*Beiträge zur Völkerkunde von Südosteuropa*) que Vulpe évite de citer ou passe simplement sous silence. Dans ces conditions la question qui s'impose à notre attention est celle de savoir, si le livre de M. Vulpe est destiné à combler une lacune scientifique quelconque ou bien, au contraire, s'il a une destination beaucoup plus spéciale. Or l'auteur ne craint pas de nous avouer son véritable but à la page 36 où il croit devoir confier au lecteur l'aveu suivant: „Mais une activité archéologique systématique et continue ne commença qu'après l'annexion de la Dobroudja à l'Etat Roumain. Pour le peuple roumain, alors en plein réveil national, les vestiges antiques les plus caractéristiques de Dobroudja, constituaient de vénérables témoignages de la latinité orientale dont il était né. L'étude de ces vestiges était pour lui non seulement une contribution au progrès de la science, mais aussi un besoin d'approfondir la connaissance de ses origines.”

Mais voyons par quels moyens M. Vulpe essaie de transformer l'histoire antique de la Dobroudja en une science nationale roumaine. Ce qu'il dit, par exemple, des différences de langue des Daces et des Thraces, a bien de quoi nous surprendre. „Mais parmi les Thraces” — écrit-il à la page 48 — „on distinguait deux grandes branches caractérisées par des différences de religion, de moeurs et, sans doute, par des particularités de langage: il y avait, d'un côté, les Thraces méridionaux balkaniques, habitant au Sud du Danube jusqu'à la Mer Égée et en Asie Mineure et, de l'autre, les Thraces du Nord ou carpato-danubiens. — nommés de préférence Gètes par les Grecs et plus tard Daces par les

Romains, — dont l'aire d'expansion allait à l'Ouest jusqu'en Bohême et au Nord jusqu'à la Vistule" (p. 48). Toute cette argutie est empruntée au livre de V. Pârvan „Getica". La science „officieuse" roumaine se donne toujours la peine de démontrer „urbi et orbi" que les Gètes et les Thraces étaient deux peuples „à peu près" différents, de sorte que si la Dobroudja était gétique (et qui dit gétique, dit roumain!) c'est qu'elle bénéficiait d'une bienveillance toute spéciale de la Providence. Qui n'est pas habitué à de semblables constructions, serait enclin à penser qu'on ne le prend pas au sérieux. C'est pourquoi nous préférons passer de nouveau la parole à l'auteur: „Il y a lieu de remarquer — et cela constitue un trait caractéristique de son destin — que la Dobroudja a nettement appartenu à la branche septentrionale des Thraces, tout comme la Dacie de la rive gauche du Danube" (p. 48), ou un peu plus loin: „Un indice important pour établir le caractère gétique de cette province est également fourni par sa toponymie: grand nombre de noms de localités sont terminés en *dava*, suffixe strictement gétique qui signifie „établissement", „cité"; les Thraces balkaniques employaient dans le même sens le terme de *para*" (p. 49). Nous laissons de côté tous les arguments d'ordre sentimental de M. Vulpe pour ce qui est de l'appartenance gétique, c'est-à-dire roumaine, de la Dobroudja, mais on se pose presque involontairement la question de savoir si l'on connaît si parfaitement la langue des Thraces pour y pouvoir faire même des distinctions d'ordre dialectal? Et comment s'expliquer par exemple le fait que l'actuelle ville de Plovdiv, qui se trouve au Sud du Balkan, était appelée par les Thraces „méridionaux" *Pulpudeva* c. à. d. *Pulpudaba*? Ces mêmes Thraces méridionaux commettaient encore une inadvertance envers les théories modernes des savants roumains en appelant une autre ville de la région Maedica (sur le Strumon) du nom de Desudaba (Ptol. II, 2, 71). Nous estimons qu'il serait utile de rappeler à M. Vulpe ce que Paul K r e t s c h m e r écrit à ce sujet dans sa magistrale *Einleitung in die Geschichte der griechischen Sprache*: „Besonders in Dacia häufig, aber nicht auf diese Provinz beschränkt, sind die Ortsnamen auf *dava*, — *dava*, *δαβα*, später *deva*" (p. 222).

Il serait sans doute injuste d'affirmer que le livre de M. Vulpe soit entièrement rempli de trouvailles de ce genre. Vers la fin du livre, là où il est question, entre autres, de l'établissement des Grecs sur la côte occidentale de la Mer Noire, son récit devient plus calme et plus logique. Ici cependant on pourrait faire d'autres objections concernant la méthode dont M. Vulpe rédige ses renvois bibliographiques. Ainsi par exemple lorsqu'il parle d'une façon générale de l'histoire ancienne de la Dobroudja, il préfère toujours citer des auteurs roumains, comme Pârvan et d'autres, ne mentionnant guère des autorités généralement reconnues en matière d'histoire grecque.

En voici quelques exemples. A propos de l'expédition de Phi-

lippe II de Macédoine en Thrace septentrionale, le long du littoral ouest de la Mer Noire, M. Vulpe n'estime nullement nécessaire de consulter le livre du savant italien, Arnaldo Momigliano, *Filippo il Macedone* (Firenze, 1934), ainsi que son étude intitulé *Dalla spedizione scitica di Filippo alla spedizione scitica di Dario* (Athenaeum XI, 1933, p. 341 et suiv.). Plus loin, quand il est question des Bastarnes, il fait semblant d'ignorer complètement les recherches érudites et minutieuses du savant autrichien, Carl Patsch. Enfin, passant au roi Mithridate et à son influence sur les contrées actuellement bulgares et romaines du littoral occidental de la Mer Noire, il fait preuve de ne pas être au courant du fait que les relations de la dynastie pontique avec les dites régions dataient d'une époque antérieure à ce roi, notamment de celle du roi Pharnace.<sup>1</sup>

En ce qui concerne l'histoire de la Dobroudja sous la domination romaine, M. Vulpe fait état d'une conception qui est sans doute intéressante et en même temps caractéristique de la façon dont en général les savants roumains font l'histoire. Cf. par exemple à la p. 115: „La Dobroudja, apparemment située sur le prolongement des Balkans, était en réalité entièrement attirée dans l'orbite des régions du Nord du Danube. Les Romains pouvaient la conquérir pour en faire un poste de surveillance, mais pas encore une place d'armes. Tout d'abord il fallait se rendre maître de la nation géto-dace tout entière, jusqu'au-delà des Carpathes. Aucune autre solution.” Cependant l'auteur ne paraît point se rendre compte du fait que la géographie des contrées mises en question par lui n'a presque aucunement changé jusqu'à nos jours, tandis que, par contre, la situation politique et ethnographique du monde n'est aujourd'hui plus la même qu'elle était il y a 2000 ans. C'est pourquoi M. Vulpe a beau vouloir justifier par des arguments valables au temps de Trajan des faits contemporains.

C'est dans le même ordre d'idées qu'il est intéressant de constater que même la présence des Grecs dans la zone maritime de la Dobroudja, leurs villes autonomes, et surtout leur vitalité ethnique, bousculent un peu les raisonnements de l'auteur, qui se hâte de leur suggérer l'idée non seulement de se romaniser mais aussi d'en être fiers (p. 131). „Si les cités helléniques s'enorgueillissent du privilège qui leur était accordé de célébrer un culte à l'empereur (*νεωροσία*), non moins grande était la fierté de ceux, du reste assez nombreux, de leurs habitants qui, après être devenus citoyens romains, portaient légalement leurs nouveaux noms latins.”

Le style de M. Vulpe devient encore plus pathétique lorsqu'il nous fait le récit des expéditions de Trajan contre les Daces et surtout dans la conclusion du chapitre sur la Dobroudja, appelée le „ber-

<sup>1</sup> Cf. *Chr. M. Danoff*, Die Beziehungen des pontischen Reiches zur linken Schwarzmeerküste, Bull. de la société historique de Sofia, XIV (1937), p. 54 etss. (en bulgare, avec un résumé allemand).

ceau du romanisme oriental" (p. 155): „Le monument d'Adamclissi est par lui-même l'emblème d'un succès local. Mais il ne symbolise pas moins un tournant décisif dans l'histoire de la Dobroudja et de tout le territoire actuel de la Roumanie: ce sont la conquête et la romanisation de la Dacie. C'est l'acte de naissance du peuple roumain actuel, héritier du romanisme carpatho-danubien." Il est curieux de constater que tandis que N. Iorga, cette célébrité roumaine et toute son école s'efforcent de trouver le berceau du peuple roumain en Dobroudja, d'autres savants roumains, tel le regretté Al. Philippide de Jassy l'ont trouvé dans des contrées, qui n'ont rien à voir avec ces parages. Mais ayons pourtant la patience de suivre la tirade de M. Vulpe jusqu'au bout: „La Dobroudja, annexe anthropogéographique de la Dacie, si longtemps maintenue, à grands efforts, sous la domination des tendances impérialistes du Sud, rentre à présent dans la sphère d'influence à laquelle elle appartient tout naturellement. De la steppe hongroise de la Tissa jusqu'à l'embouchure du Danube, jusqu'au—delà du Dniester, l'ancienne patrie des Géo-Daces n'est transformée en terre romaine avec une même civilisation et avec un même destin: celui de Rome." Si on prenait au sérieux tout ce qu'il écrit, on se formerait une idée bien étrange de l'Empire Romain. Hélas, les Auguste et les Trajan n'ont pas voulu bâtir le monde selon les désirs de M. Vulpe, ni non plus suivre la politique qu'il leur aurait recommandée. Mais M. Vulpe ne se contente pas de ses fantaisies qu'il prend pour des réalités historiques! Bien mieux, il tombe souvent dans des contradictions flagrantes au cours de son exposé (p. 202): „En Dobroudja on ne rencontre aucun centre romain élevé au rang de *colonia*. La cause en est vraisemblablement que les villes romaines de cette région commencèrent tardivement à gravir les échelons de la hiérarchie municipale. Préoccupé uniquement d'assurer l'ordre, l'État romain y procéda avec une indifférence totale vis-à-vis des intérêts propres au romanisme. Au début il adopta même à cet égard, une attitude de renoncement, en faveur de la culture grecque. En remplaçant la domination des Odryses d'esprit hellénique et en rencontrant les cités pontiques, les chefs romains crurent qu'ils se trouvaient, comme en Thrace, dans un domaine appartenant exclusivement à l'influence grecque. Aussi ne donnèrent-ils des formes romaines qu'aux camps et aux services douaniers on routiers. Quand ils crurent nécessaire de fonder dans ces régions des villes proprement dites, centres de civilisation urbaine, comme fit Trajan à Marcianopolis et à Nicopolis, ils n'entendirent pas créer de foyers de romanisme, mais ils donnèrent à leurs créations des noms, des constitutions et des formes de vie helléniques." M. Vulpe s'étonne donc du fait qu'en Dobroudja les Romains n'ont élevé aucune ville au rang de *colonia*. Mais pourquoi n'y pas ajouter aussi ce qui est pourtant très simple: la Dobroudja actuelle était un pendant de la province romaine

de Moesia Inferior. — M. Vulpe doit pardonner encore une fois cette inadvertance des Romains envers les besoins politiques actuels des Roumains. Il n'y avait vraisemblablement que les deux colonies d'Oescus et de Novae qui satisfaisaient les nécessités d'ordre administratif de la province. Et voilà que toutes les fantaisies de M. Vulpe s'écroulent comme un château de carton, malgré ses efforts d'apprendre aux Romains les méthodes les plus propices qu'ils auraient dû utiliser pour l'organisation de leur empire dans la région du Bas-Danube. Cependant M. Vulpe leur reconnaît aussi quelque chose de bon. A la p. 203: „Mais la réalité n'a pas tardé à infirmer les fausses prévisions de l'autorité impériale. La colonisation rurale, accomplie d'une façon privée, par des éléments occidentaux romanisés, et sans l'intervention de l'État ou du moins avec son assistance passive, fut si intense, qu'en peu de temps, toute la Dobroudja devint un pays de culture profondément latine." Est-ce que ce passage ne vous rappelle pas les méthodes par lesquelles l'État roumain s'empare aujourd'hui des biens et des terres des minorités ethniques surtout bulgares de la Dobroudja pour en faire un cadeau aux pâtres aroumains amenés des diverses régions de la Macédoine?

Je ne voudrai pas abuser de la patience des lecteurs en procédant à l'analyse des élucubrations de M. Vulpe sur les différences entre le romanisme et l'hellénisme, ni sur les „particularités linguistiques" qu'il croit retrouver dans les inscriptions latines de la Dobroudja, vu que ce sont des choses assez connues. Mais pour parler du caractère gétique de la vallée de Rositza, il faudrait que l'inscription C. I. Z. III 7437 (=6150) fût originaire de Nicopolis ad Istrum, comme le désire bien M. Vulpe. Par malheur cette inscription est de la ville de Nikopol sur le Danube ou de ses environs. De telles confusions sont assez désagréables, quand on veut fonder une nouvelle „théorie".

Plus l'exposé de M. Vulpe se rapproche du règne de l'empereur Aurélien, plus il devient suggestif. L'auteur présente d'une conception assez singulière la figure de cet empereur. C'est un fait bien connu qu'Aurélien, quoique très jaloux de l'intégrité de l'Empire Romain, dut s'incliner devant la nécessité impérieuse d'évacuer la province de Dacie. C'était l'issue inévitable d'une situation qui existait depuis Gallien. Les Goths avaient inondés depuis ces temps-là la Dacie où la vie économique et culturelle romaine était vraiment agonisante (cf. E. Groag, P. W. R. E. V, 1378 et suiv.). Sans doute une grande partie de la population romaine ou romanisée avait quitté la Dacie en s'établissant dans les provinces voisines et surtout dans les deux Mésies. Voyez cependant ce que s'imagine M. Vulpe à cet égard (p. 277): „La plus grande partie de la population romaine de l'ancienne province, les paysans, étaient restés sur leurs terres, n'ayant aucun motif de les abandonner. La protection officielle ne semblait pas si nécessaire à ces laboureurs. Ils s'étaient habitués à en être

privés pendant longtemps et à vivre dans l'insécurité au milieu des Barbares. Rien de pire ne pouvait les attendre." M. Vulpe ne fournit cependant aucune preuve à l'appui de ses affirmations. Il est évident que, lui, aussi bien que tous les représentants de la doctrine officielle roumaine, on a besoin de la présence de ces colons romains pour expliquer par là les origines nord-danubiennes du peuple roumain.

Mais de tout ce que nous avons lu jusqu'à présent, le plus étrange nous semble le passage suivant, qui est parfaitement en harmonie avec les conceptions roumaines sur la romanité de Dacie après la retraite effectuée par l'empereur Aurélien (p. 278): „Ce fut un coup décisif pour la Dobroudja, quand on la sépara de la Dacie. Le Danube devenait une frontière entre deux mondes ayant des tendances étrangères à l'esprit de ces régions. La contiguïté de la Dobroudja avec la Mésie Inférieure et la Thrace ne pouvait la dédommager d'avoir été arrachée à l'unité anthropogéographique Carpato-danubienne à laquelle elle appartenait. La conquête de la Dacie par Trajan avait eu, aux bouches du Danube, comme conséquence directe, cette splendide prospérité romaine, unique dans tout le passé de la Dobroudja. Les légions ayant quitté la Dacie et les Barbares s'étant interposés entre le Danube et les Carpates, c'était la décadence sans appel de cette prospérité." Les exagérations de M. Vulpe sont si évidentes qu'il n'est guère besoin d'y insister. Mais comme probablement M. Vulpe suppose, pareillement à tous les savants roumains d'ailleurs, que tout le monde devrait réétudier l'histoire romaine d'après les conceptions roumaines, nous nous permettons encore une fois de rappeler que pendant la brève domination romaine en Dacie la Dobroudja n'a jamais été englobée dans cette province, pour la simple raison que cette région faisait sans interruption partie de la province romaine de Mésie Inférieure. Une fatalité très hostile aux historiens roumains faisait que la frontière de l'est de la province dacique s'arrêtât toujours sur l'Aluta (Olt) et c'est pourquoi l'annexion de la Dobroudja n'a pu s'accomplir que pendant les deux derniers siècles. Voilà ce que dit à ce sujet Brandis dans P. W. R. E. IV p. 1968: „Die römische Provinz Dacien wurde nicht in dem Umfange, wie ihn das Reich des Burebista oder Decebalus gehabt hatte, konstituiert; man beschränkte sie auf das Bergland Siebenbürgen und die kleine Walachei. Die Aluta bildete gegen Osten die Grenze der römischen Provinz." Et ce ne sont pas naturellement des affirmations fantaisistes ou des constructions savantes tirées par les cheveux, mais bien au contraire les résultats des recherches minutieuses des savants du rang de von Domaszewski ou de l'archéologue roumain Tocilescu. Qu'il nous soit permis de rappeler à M. Vulpe la situation réelle des contrées situées à l'est de l'Aluta c'est-à-dire de la région de la Grande Valachie d'aujourd'hui. Nous citerons de nouveau Brandis, *ibid.* p. 1969: „Die große Walachei, also östlich von der Aluta und südlich vom

Gebirge, gehörte nicht zur Provinz Dacien, wurde vielmehr zu dem niedermoesischen Militärkommando gerechnet und war der Hut der niedermoesischen zu Novae, Durostorum und Tuesmis stationierten Legionen anvertraut."

Même la façon dont M. Vulpe se figure les réformes administratives de l'empereur Dioclétien et plus spécialement la nouvelle délimitation des provinces, n'est pas dépourvue d'intérêt et de nouvelles „suggestions". Selon lui, par la promotion de la Scythie Mineure au rang de province, indépendante de la Moesia secunda, les Romains avaient reconnu son indépendance naturelle envers les autres régions balkaniques. En d'autres termes, il paraît bien que M. Vulpe s'imagine qu'il n'y a personne en Europe qui connaisse les vrais motifs et les véritables buts des réformes de Dioclétien sur tout le territoire de son vaste empire, ou que peut-être même l'auguste réformateur était dès lors persuadé, que la frontière la plus naturelle entre la Roumanie et la Bulgarie devrait passer sur la rive sèche de Batova. On devrait noter aussi la manière dont M. Vulpe conçoit les événements en rapport avec l'établissement des Bulgares et des Slaves en Dobroudja (p. 383): „Les Slaves avaient, par excellence, la mentalité rurale. Ils n'éprouvèrent nulle part le besoin de reconstruire par eux-même les villes ruinées. Les noms mêmes de ces villes se conservèrent en peu d'endroits, modifiés par le parler des nouveaux-venus comme dans le cas de Drâstor (Durostorum), Hârşova (Carsium), Oltina (Altina) etc." M. Vulpe reconnaît donc l'existence d'un élément slave dans la toponymie de Dobroudja, mais en même temps il veut de nouveau jouer l'habile et lui qui ne connaît sûrement du slave pas un mot, nous présente les interprétations suivantes (p. 384): „Certain éléments toponymiques slaves de la Dobroudja, qui n'ont aucun rapport avec les actuelles minorités bulgare et russe ou avec la toponymie romaine, pourraient remonter aux anciens Slaves établis dans cette province et maintenant disparus; tels seraient Prislava, Cernavoda, Vâlkov, Dunavât." C'est seulement en Roumanie, qu'un spécialiste en préhistoire peut se permettre tels excès dans le domaine des études slaves où il s'agit non seulement d'établir des particularités linguistiques, mais aussi a différenciation des diverses „couches" slaves.

Le livre de M. Vulpe s termine par un „Épilogue". On peut croire que c'est justement pour cet épilogue que le préhistorien roumain a composé son volumineux ouvrage plein d'hypothèse gratuites et de contradictions. Le but de cet épilogue est sans doute le même que celui de sa préhistoire et de son histoire ancienne de la Dobroudja. On veut persuader à tout prix le monde et surtout la multitude de ceux qui ne connaissent pas la vérité et les faits historiques, que la Dobroudja a depuis Trajan fait partie de la Dacie et qu'elle doit rester résolument romaine, c'est-à-dire roumaine.

Il est évident que c'est là un but purement politique qui n'a



rien à voir avec les préoccupations d'un vrai savant. On ne peut que regretter que, sous l'impulsion d'une thèse qu'il voulait prouver à tout prix, M. Vulpe nous a offert, au lieu d'une étude solide et nourrie de faits, une simple oeuvre de propagande.

Christo M. Danoff.

## QUELQUES ÉDITIONS CRITIQUES DE CLASSIQUES ROUMAINS

En Roumanie les dernières années ont apporté un enrichissement imprévu de la documentation d'histoire littéraire. C'est surtout la Fondation „Charles II” qui, sous la sage direction du professeur M. A. Rossetti, ne cesse de faire paraître ses belles éditions critiques dont chacune nous révèle bien des détails jusqu'ici imparfaitement connus de l'histoire de l'esprit roumain. Dans ce qui suit, nous nous proposons de passer en revue quelques-unes des dernières publications, attachant une importance toute particulière aux contributions qu'elles ajoutent à la connaissance des relations intellectuelles hungaro-roumaines.

1. *N. Bălcescu: Opere*, p. p. G. Zane, 1940. I—II. — Un des hommes politiques roumains les plus remarquables du XIX<sup>e</sup> siècle est sans doute Nicolas Bălcescu (1819—1852), auteur d'une histoire de Michel le Brave (Mihail Viteazul). La présente édition, munie d'une introduction assez détaillée et d'excellentes notes explicatives, nous montre l'intérêt qu'ont aussi les oeuvres mineures du même écrivain. On y trouve la brève esquisse qu'il a consacrée au régime des Phanariotes (*Români și Fanarioții*, I, p. 119 ss.), ses remarques sur la situation des ouvriers agricoles dans le voïvodats roumains (*Despre starea soțială a muncitorilor plugari în Principatele Române*, I, p. 185 ss.) et un mémoire fort important sur la „Question économique des Principautés Danubiennes” (II, p. 1. ss.). Le dernier, qui était destiné „à éclairer la Porte sur la situation véritable des Principautés”, contient „des vérités fort dures sur les boyards”, comme en témoigne entre autres, le passage suivant:

„D'où vient donc la résistance du boyard? Est-ce du sentiment réel d'un injustice commis à son égard? De son attachement au sol qu'on lui enlève? Non; le boyard ne connaît pas l'amour de la terre, car il en vit éloigné, il ne la cultive pas et la délaisse en friche. La terre, pour lui, est uniquement la prison où il enferme le paysan, pour l'exploiter par lui-même, par ses valets ou par ses fermiers. Ce n'est donc point pour avoir voulu lui enlever la terre qu'il hait la révolution; il la hait pour avoir voulu lui enlever le privilège de vivre oisif des sueurs du paysan. Pour sauver son droit à l'injustice, il a vendu l'indépendance de la patrie et abrité le monopole sous

les baïonnettes étrangères. *Le paysan est le capital du boyard!*" (II, p. 57.)

En lisant les passages analogues, qui sont pourtant dus à la plume d'un patriote roumain, on ne s'étonne plus des remarques semblables de *Hauterive*, de *Vaillant* et d'une série de voyageurs étrangers dont certains historiens modernes (comme p. ex. *N. Iorga*, cf. *Revue du Sud-Est Européen*, 1940, p. 87) ont beau voulu contester l'authenticité. — En outre, il convient de signaler aussi l'intéressant „Prospect pentru Magazinul Istoric" (1845) qui prouve jusqu'à l'évidence qu'au moment où *Bălcescu* pensait à publier, en collaboration avec *A. T. Laurian*, une revue d'histoire roumaine, il était déjà parfaitement convaincu de l'importance des chartes latines de Hongrie pour l'histoire de sa nation. Les cinq volumes du „Magazinul Istoric" qui ne tardèrent pas à paraître, témoignent, eux aussi, de ce vif intérêt: dans le t. II (p. 247) on rencontre la traduction roumaine de la charte de donation accordée, en 1247, par Béla IV, roi de Hongrie, aux Frères Hospitaliers de Saint-Jean. A propos de cette charte nous avons pu faire une constatation assez surprenante: la traduction roumaine, parue d'abord dans le „Magazinul Istoric" et reproduit dans la présente édition (I, p. 306—7), n'est pas autre chose qu'un extrait de la traduction qui avait été insérée dans la „Hronica" de *Georges Şincai* (éd. Iaşi, 1853, I, p. 270—3; d'après un acte conservé parmi les documents du Cte François Széchenyi: „Comes Franciscus Szétsenyi Diplomat. t. 2").<sup>1</sup> Voici une belle preuve du rayonnement d'outre-mont de l'historiographie roumaine transylvaine qui doit tant à l'influence fécondatrice de la science hongroise!<sup>2</sup> Il est encore à remarquer qu'aussi ces documents de Hongrie qui ont paru dans le t. III du „Magazinul Istoric", paraissent avoir été reproduits d'après *Şincai*. C'est également par l'intermédiaire de l'historien transylvain que *Bălcescu* doit avoir connu les travaux de *Nicolas Istvánffy* (*Historia regni Ungariae*, 1724) et de *Farkas Bethlen* (*Historia de rebus transilvanicis*, 1783), qu'il cite parmi les sources de son étude sur l'armée roumaine (*Puterea armată şi arta militară*, I, p. 46).

2. *A. Odobescu: Opere Literare*, p. p. Scarlat *Struţeanu*, 1938. — La récente édition des oeuvres littéraires du fameux auteur du „Pseudo-Kinighetikos" (Faux Traité de Vénérie) apporte également quelques contributions au rayonnement de l'historiographie transylvaine

<sup>1</sup> Rappelons, à titre de curiosité, que le nom de *Lytvoi y* figure sous la forme corrompue de *Limoiu*. Sur la seule leçon correcte (rétablie d'après une photocopie de l'original) qui doit être désormais *Lytuoy* (au lieu du traditionnel *Lynioy*) cf. *Documenta Valachica*, p. 21.

<sup>2</sup> Pour les relations de la chronique de *Şincai* avec l'historiographie hongroise v. ma récente étude *L'influsso dell'umanesimo ungherese sul pensiero rumeno*, Budapest, 1940, chap. 3. (cf. ici même p. ).

en Moldo-Valachie. En feuilletant les deux nouvelles historiques d'Odobescu, *Mihnea Voda cel Rău* et *Doamna Chiajna*, on est surpris par la fréquence des renvois à la chronique de Şincai que l'auteur roumain pouvait déjà consulter dans l'édition de Iaşi (1853).<sup>3</sup> A propos du dernier chapitre de la première nouvelle, qui met en scène la conversion au catholicisme et l'assassinat de Mihnea à Nagyszeben-Sibiu, Odobescu cite „Nicolae Olahul, *Hungaria sive de originibus gentis...* et Mathias Bel, *Adparatus ad historiam Hungariae sive Collectio miscella monumentorum ineditorum...*, Posenii, 1735, p. 24 (p. 136) qui sont tout simplement des renvois empruntés à Şincai. Comme l'éditeur l'établit (p. 552), même les noms des Hongrois qui figurent dans cette nouvelle („Ion Agota de Sibiu", maire de Nagyszeben, et „Ioja de Şom", comte de Temesvár), proviennent de la chronique de Şincai (II, 114—5), quoique „A. Odobescu nu-l utilizează în notă". C'est encore Şincai que a signalé à Odobescu l'épithète de Mihnea (*Hronica*, II, p. 116), du au poète humaniste Jean Salius et reproduit en latin par Engel (II, p. 193). L'emploi de la documentation d'inspiration hongroise se reflète aussi dans les notes de „Doamna Chiajna", où il y a des renvois à Michael Sigler (*Chronologia Rerum Hungaricarum*), à Mathias Bél (*Adparatus*), à François Forgács, à Etienne Kátóna (*Historia critica*, II, p. 203), aux *Annales Siculici* etc. qui sont tous des auteurs et des ouvrages connus par l'intermédiaire de la chronique de Şincai (v. les notes d'Odobescu, p. 144—5). Comme on voit, Georges Şincai a contribué dans une mesure très considérable à la diffusion de l'historiographie hongroise dans les provinces subkarpathiques. Il serait désirable qu'on consacrat à son rôle de médiateur une étude exhaustive qui apporterait sans doute bien des précisions à l'histoire des relations hungaro-roumaines.

3. I. *Creangă: Opere*, p. p. G. T. Kirileanu, 1938; I. *Creangă: Poveşi; Amintiri*. „Ediție adevărată de George Pascu", 1939. (Biblioteca scriitorilor moldoveni, I—II). — Lorsqu'on aborde l'oeuvre du grand conteur moldave, les problèmes changent d'aspect. Depuis la thèse de M. Jean Boutière (*La vie et l'oeuvre de Ion Creangă*. Paris, 1930), cette figure singulière de la société „Junimea" passe pour l'auteur roumain le mieux étudié. A y regarder de près, on a envie de contester cette réputation, car, de tous côtés, il reste encore beaucoup à faire. Tout d'abord le texte. Les principes que les deux éditeurs modernes ont préconisés (Kirileanu, p. 343 ss., Pascu, I, p. VIII ss.), ne suffisent pas à expliquer dans tous les cas la leçon qu'ils adoptent et qu'ils préfèrent à une autre. Les détails de l'élaboration de leur texte sont d'ailleurs fort difficiles à suivre: seul Kirileanu indique dans ses notes des variantes (mais pas toutes, je crois), tandis que M. Pascu néglige souverainement ce soin philologique dont on ne peut que regretter l'ab-

<sup>3</sup> Bălcescu doit avoir consulté le manuscrit même de Şincai qu'il avait pu trouver chez son ami A. T. Laurian, à qui est due aussi l'édition de Iaşi.

sence. Or, pourquoi lisons-nous *nevasta acestui sărac* chez Kirileanu (p. 25, ligne 7), et pourquoi, en vertu de quelle tradition, trouvons-nous *nevasta istui sărac* chez Pascu (I, p. 17; 7), c'est-à-dire une forme qui ne s'appuie ni sur le texte des „Convorbiri Literare”, ni sur celui de l'édition de Iași (à remarquer qu'un peu plus bas, ligne 17, même M. Pascu admet *casa acestui om!*)? Dans certains cas on peut établir que la forme choisie par M. Pascu est fondée directement sur le manuscrit de Creangă (p. ex. *spuind*, I, p. 13 : 18, au lieu de *spunând*, Kirileanu, p. 15 : 3 et p. 312, notes). Mais s'il en est ainsi, pourquoi M. Pascu n'admet-il pas aussi la forme *de-a mîncării* qui est la seule authentique émanant de Creangă (cf. Kirileanu, p. 312), tandis que ce *de-ale mîncărei* qu'on lit dans nos deux éditions modernes, n'est qu'une invention commune des deux éditeurs (l'édition de Iași porte *de-ale mîncărei*, et le texte des Convorbiri Literare présente *de-a mîncării*, conformément au texte autographe de l'auteur).

Ces quelques remarques suffisent, j'espère, à prouver qu'on est encore loin d'avoir une „édition définitive” des oeuvres de Creangă. Cette édition devrait d'ailleurs contenir aussi une introduction détaillée, embrassant aussi ces problèmes que M. Boutière avait à peine effleurés. Sous ce rapport nous pensons surtout à une étude plus approfondie des contes au point de vue de folklore comparé. M. Boutière a le mérite d'avoir renvoyé à certains parallèles qu'il a relevés dans les contes des Saxons de Transylvanie et dans un recueil, d'ailleurs très vieilli, des contes hongrois (E. Sklarek: Ungarische Volksmärchen. Leipzig, 1901; renvois à cet ouvrage chez Boutière pp. 91, 93, 123, 127, 133, etc.), mais ce sont là des indications très vagues qui mériteraient d'être précisées d'une façon scientifique. Chez Boutière on ne trouve d'ailleurs aucun renseignement sur la provenance géographique des contes hongrois qu'il a mis à contribution, mais il est *a priori* très probable qu'on devra comparer aux sujets et aux motifs de Creangă surtout les contes des Székelys transylvains et des Csángós de Moldavie. Un chercheur hongrois prématurément disparu, Árpád Bitay était convaincu de l'existence de certaines relations entre les „povești” de Creangă et le folklore hongrois, et il n'est guère exclu qu'on y puisse démontrer en effet davantage que ces analogies générales qui se retrouvent partout dans le domaine de la poésie populaire.

Un troisième problème dont l'importance doit être signalée dans ce compte-rendu sommaire, est celui qui s'attache au vocabulaire de Creangă. Outre ce „glosar” rédigé par l'auteur lui-même dont les explications ont dû être souvent rectifiées par M. Kirileanu (cf. son édition, p. 301 ss.), on trouve un petit glossaire dans la monographie de M. Boutière (avec traduction française) et un autre dans l'édition de M. Pascu. Ces deux glossaires, loin d'embrasser la même matière, se complètent plutôt mutuellement. Pour ne citer qu'un exemple, on a beau chercher chez M. Pascu le terme de *boia* qui a été glosé par

„teinture” dans le glossaire de M. Boutière. En outre, il y a toute une série de mots hongrois (*adălmaş, cătană, hălădui, hang*) qui, quoique recueillis par M. Boutière, ne figurent pas dans le recueil de M. Pascu. Il est facile de voir que tout cela n'est pas de nature à faciliter l'orientation du chercheur. Rappelons encore que sous *catrină* M. Pascu aurait pu mettre sur fiche une expression très plastique de Creangă: *are să 'nceapă a-i mirosi a catrină* „il commencera à courir le jupon” (p. 226). Tout compte fait, on attend la „vraie édition” de Creangă, avec une introduction exhaustive et un glossaire complet.

4. I. L. Caragiale: *Opere. IV. Notițe critice, literatură și versuri*. 1938; V. *Articole politice și cronici dramatice*, 1938; VI. *Teatru*, 1939, p. p. Șerban Cioculescu. — L'excellente édition intégrale des oeuvres de Caragiale, dont les premiers trois volumes (1930—2), avaient été dus aux soins du regretté Paul Zarifopol, vrai modèle de l'éditeur consciencieux, a été reprise par M. Cioculescu, un des meilleurs critiques littéraires de la Roumaine d'aujourd'hui. Dans ces trois nouveaux volumes il nous présente Caragiale comme journaliste et auteur de théâtre. Peu d'éditions complètes d'oeuvres classiques offrent une lecture aussi attrayante et aussi variée que ce recueil splendide des divers petits écrits de Caragiale qui est un miroir fidèle de la société roumaine au tournant des XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles. Signalons, dans cette richesse inouïe de faits et d'observations spirituelles, l'*Introducere* du t. IV, qui traite des formes exagérées de l'esprit critique en Roumanie, l'article *Noi și biserica* (IV, p. 80 ss.) qui jette un jour nouveau sur les racines de l'irréligion des Roumains (phénomène généralement répandu chez les Orthodoxes des Balkans),<sup>4</sup> les croquis *Rromânul, Rromâna* et *Savantul* (IV, p. 99 ss.), ces excellentes contributions à l'étude du caractère roumain, une conversation fort intéressante avec Dobrogeanu-Gherea (IV, p. 223), quelques remarques acerbes sur l'inexistence du théâtre roumain (V, p. 248 ss.), les poèmes satiriques *Ruga spiritistului* (V, p. 317—8, contre Hasdeu) et *Amiază maură* (IV, p. 321, contre Macedonski), etc. Plusieurs articles ont trait aux relations politiques hungaro-roumaines (p. ex. *Situație penibilă*, IV, p. 148 ss. à propos de l'arrestation de O. Goga; *Culisele chestiunii naționale*, V, p. 46 ss., sur le procès du Memorandum) et on rencontre aussi une analyse curieuse du caractère hongrois (*Meteahna*, IV, p. 183 ss.) qui, dans une certaine mesure, fait suite aux observations analogues de I. Slavici dans son étude *Despre Maghiari* (Convorbiri Literare, 1871).<sup>5</sup> Rappelons, pour terminer, que dans la „revista istorică

<sup>4</sup> Cf. L. Gáldi, *Une opinion française sur la Péninsule balkanique*: Nouvelle Revue de Hongrie, avril 1940, p. 323.

<sup>5</sup> Pour cette étude revue par Eminescu v. AECO. V, p. 342 et A. Eckhardt, *A magyarság külföldi arcképe* (Le portrait du Hongrois à l'étranger), dans l'ouvrage collectif *Mi a magyar?* (Qu'est-ce que le Hongrois?), Budapest, 1939, p. 110—111, 135.

natională" intitulée „100 de ani" nous avons découvert avec surprise quelques poèmes de ce Scipione Bădescu qui, après avoir traduit en hongrois des poésies d'Alexandri, était un des premiers traducteurs roumains de Petőfi.<sup>6</sup>

Ladislav Gáldi.

A. P. TODOR: *Eminescu în literatura maghiară*. Convorbiri Literare, 1939, pp. 1153—1232.

L'auteur qui, il a neuf ans, a déjà jeté un rapide coup d'oeil sur les traductions hongroises des oeuvres littéraires roumaines (*Traduceri din literatura română în ungurește*. Bucarest, 1931) et qui, depuis, est resté un ami sincère du rapprochement intellectuel entre les deux nations voisines, s'occupe, cette fois, dans l'Album commémoratif des Convorbiri Literare, dû aux soins du nouveau directeur de la revue, M. I. E. Torouțiu, de l'écho d'Eminescu dans la littérature hongroise. Ayant fouillé une foule de revues hongroises, il tient compte non seulement des traductions — dont il publie quelques échantillons bien choisis — mais aussi des études critiques qui ont été consacrées à l'oeuvre du grand poète roumain. Cette riche moisson de faits, recueillie dans une liste approximativement complète de toutes les traductions hongroises des poèmes d'Eminescu,<sup>1</sup> est présentée avec une méthode rigoureuse qui, même au point de vue de l'histoire littéraire hongroise, peut passer pour exemplaire. De fait, fort peu nombreux sont les poètes étrangers dont les traductions hongroises aient été étudiées d'une façon aussi systématique. En plus, M. Todor ne se borne pas à grouper et à résumer les opinions des littérateurs hongrois sur Eminescu, mais, en bon connaisseur de la langue et de la vie littéraire hongroise, il va jusqu'à apprécier les traductions au point de vue esthétique, et il faut avouer avec joie que ses jugements sont toujours justes et absolument objectifs. Son mérite spécial consiste en ce que qu'il ne se laisse jamais éblouir par ces beautés clinquantes de la versification qui, dans la plupart des cas, ne servent qu'à masquer un détachement clandestin du sens profond de l'original (cf. son opinion sur les traductions de M. Fekete, p. 1194). Dans les notes il lance quelques idées intéressantes comme p. ex. celle de faire un parallèle entre les „Epigonii" d'Emi-

<sup>6</sup> Sur Bădescu cf. aussi AECO. V. p. 347—8.

<sup>1</sup> M. Todor a entendu parler des traductions de M. Louis Aprily sans pourtant les retrouver (p. 1197). Précisons qu'à ce poète distingué est due une très poétique traduction hongroise de „Luceafărul", parue dans l'Annuaire des journalistes hongrois de Transylvanie (1926). Ajoutons, en outre, mon étude récente: *Kölcsey és Eminescu sztoicizmus* (Le stoïcisme de Kölcsey et d'Eminescu), Apollo, (1940), pp. 72—7, où l'on trouve aussi une traduction nouvelle de „Glosă".

nescu et l'ode „A magyarokhoz” (Aux Hongrois) de Berzsenyi. Il est pourtant certain que ces critiques d'inspiration patriotique de la bassesse des temps modernes — critiques qui vont d'ailleurs de pair avec l'exaltation du passé — résultent d'une attitude romantique assez répandue dont il serait utile de retracer la carrière européenne. On la retrouve, entre autres, en Italie, dans l'ode *Ad Angelo Mai* de Leopardi, dans les élégies romaines du poète néo-grec, Alexandros Soutzos, et chez les Roumains, le *Ciasornicul îndreptat* de Iancu Văcărescu fait déjà preuve d'une conception analogue. Rappelons enfin les excellentes notes qui renseignement bien le lecteur roumain sur les grandes figures de notre littérature.<sup>2</sup>

Ladislav Gáldi.

OSZK  
Országos Széchényi Könyvtár

---

<sup>2</sup> Sous ce rapport il convient de signaler aussi une autre belle étude de M. Todor qui traite de la fortune littéraire d'André Ady chez les Roumains (*Poetul Andrei Ady*. Convorbiri Literare, 1940, p. 1813 ss. avec une bibliographie de toutes les traductions roumaines des poèmes d'Ady).

## INDEX DU TOME VI

- Aaron V. 302.  
Acsády Ignác 316.  
Adamescu, G. 245.  
*Adorján* (clan) 234.  
Ág 15.  
Al Bakri 213.  
Alexandri, V. 272.  
Alföldi András 352.  
*Alsó-Fehér* (com.) 112.  
Angyal Dávid 189.  
Anonyme (Notaire ∞) 212, 218, 220, pass., 268.  
Antonio da Spoleto 249.  
Apolloni, Simeone 253.  
Apor Péter 272.  
Apponyi Sándor, comte 318.  
Áprily Lajos 377.  
Aracs István 78.  
Arany János 355.  
Argirus, histoire d' —, 304.  
Aron (voïvode roumain) 315.  
Attila, palais d' —, 68—74.  
Aubert, Marcel 10.  
Avars 222.
- Babits Mihály 357.  
Bădescu, Scipione 369.  
Baksai Ábrahám 270.  
Bakšič, Deodato 101, 254.  
Balázs Éva 24.  
Balázs Orbán 234.  
Bălcescu, N. 372, 372.  
Balogh Ilona 3—133, 10, 38, 46, pass.  
Bals, G. 98, 102, 106.  
Bandini 253.  
Barabás Samu 234, 235, 236.
- Bartalis Antal 290.  
Bártfai-Szabó László 35.  
Basarab, Mateiu 255, 289.  
Bascapè, Giacomo 317.  
Basetti, Bartolomeo 253.  
Basilovits János 276.  
Basta, G. 314.  
Báthory István 315.  
Báthory Zsigmond 314, 315, 316, 317, pass.  
Báthory Zsigmond 69, 75, 79, pass.  
Beke Pál 253.  
Bél Mátyás 270, 276, 378.  
Belényesi Pál (Don Paolo Bellino) 253.  
Benckner, Hans 251.  
Benckner, M. 319.  
Benkő József 264, 265, 273, 295, 304.  
Benkő Károly 57.  
Beránek, Franz 185.  
*Beren* (n. l.) 189.  
*Berény* (n. l.) 190.  
Berger, A. 19.  
Berlász Jenő 353.  
Bermudo, Juan (Fray) 312.  
*Bern* (n. l.) 203.  
Berneker 158.  
Bernolák 190, 206.  
Bertoni, G. 243.  
Berzsenyi Dániel 378.  
Bethlen Farkas 319, 373.  
Bethlen János 273.  
Bianu-Hodoş 242, 325, pass.  
Biró Sámuel 273.  
Bitay Árpád 375.  
Bobb Ioan 264.



- Boczek 192, 194, 195.  
 Bod Péter 276.  
 Bodó János, szentmártoni 96.  
 Bodoni István 319.  
 Boydan-Duică, G. 301, 303, 305.  
 Bogrea, V. 244, 245.  
 Bolintineanu, M. 309.  
 Bolla Márton 285, 286.  
 Bonfini, A. 23, 246, 252, 258, 259.  
 Boor, C. de 69.  
 Borgia, Stefano 263.  
*borona* 93.  
 Borsai Nagy Pál 277.  
*bot* 15.  
 Bottrigari, Ercole 314.  
 Boutière, Jean 374, 375.  
*Börön* (n. l.) 189.  
*Böröny* (n. l.) 190.  
 Bracciolini, Poggio 267.  
 Brâncoveanu, C. 255.  
 Brandis 370.  
 Brandl 184, 185.  
 Brătianu, G. J. 340.  
 Brătulescu, V. 98.  
 Breazu, G. 299.  
 Bretholz 187, 192, 194, 203.  
*Brno* (n. de lieu) 186.  
 Broderics István 270.  
 Broz 244.  
 Brückner, A. 158, 178, 185, 187.  
*Brünn* (n. l.) 185, pass.  
 Budai-Deleanu, I. 305.  
 Budmani 134, 137, 146, 155, 168.  
 Bunyitai, V. 18.  
 Burébista (roi de Dacie) 362.  
 Burney 313.  
 Busto, Pietro 316, 317.  
  
 Calepino 297.  
 Călinescu, G. 281.  
 Candrea, A. 245.  
 Cantacuzino, C. 255.  
 Cantemir, D. 287.  
 Caragiale, I. L. 376.  
 Carducci, G. 364.  
 Carra, J. L. 257.  
 Charpentiers hongrois, liste des —,  
 119, pass.  
 Chromec, B. 141, 145, 157, 164, 166,  
 168, 170, pass.  
 Cioculescu, Ș. 376.  
 Ciorănescu, A. 299.  
 Cipariu, T. 292, 301.  
 Connert, Jean 227, 228, 230.  
 Conradi Norbert 257.  
 Constantian Porphyrogénète 211, 218.  
 Cornides Dániel 264, 267, 287, 288.  
 Corbea, Todor 296, 297.  
 Coresi 325.  
 Costin Miron 234, 245, 252, 254, 274.  
 Creangă, I. 374, 375.  
*csángó* 29.  
 Csánki Dezső 26, 134, 160, 198, 200,  
 214, pass.  
 Csánki Dénes 15, 16, 18, 25.  
*császárfa* 94.  
 Csatári János 276.  
*Csehi* (n. l.) 197.  
 Csemegi József 35.  
 Cserei Mihály 277.  
 Černý-Váša 145, 148, 151, 152, 158,  
 164, 172, pass.  
 Csibi A. 112.  
*Csik* (com.) 112.  
 Csokonai 305.  
 Czambel 202.  
 Czinár 16.  
  
 Dăianu, J. 242, 307.  
 Daničić 148, 179, 183.  
 Dannreuther 313, 314.  
 Danoff, M. 364—372, 367.  
 Dante 251.  
 Darkó Jenő 350, 351.  
 Deák Farkas 189, 205.  
 Debreczeni László 9, 49, 59, 112, 113.  
 Decebal 271, 370.  
 Deér József 353.  
 Del Chiaro 255.  
 Demartins, Christophe 316.  
 Densusianu, Ovid. 242, 268, 346.  
 Desericzky Ince 257, 276.  
 Despot-Vodă voir Heraclide.  
 Diaconovici-Loga, C. 245, 303.  
 Dickenmann, Ernst 134—185.  
 Dichl, Ch. 250.  
 Dillich, Guillaume 31.

- Diodato, v. Bakšič 101.  
 Diruta, G. 312, 313, 314, pass.  
 Divald Kornél 4.  
 Dobrogeanu-Gherea 376.  
 Dobroudja 364, 365, 366, 370.  
 Dolmetsch 313.  
 Domanovszky György 10, 45, 46, 79,  
 88, 91, 94.  
 Domaszewski, von — 370.  
 Domokos Péter Pál 61, 62, 63, 112,  
 115.  
 Dosoftei (métropolitte de Moldavie)  
 252.  
 Drăganu, Nicolae 207, 295, 296, 299,  
 303, 310, 344, 345, 346.  
 Drăghiceanu, V. 98, 102.  
 Dugonics András 304, 306.  
 Duma, Giovanni 255.  
  
*Ebsev* (n. de rivière) 134.  
 Eckhardt Sándor 200, 206, 297, 353,  
 376.  
 Eder, J. K. 284, 285, 286.  
*Egun* (n. de rivière) 134.  
*egyház* 15.  
 Einhard 222, 223.  
*ék* 75.  
 Elekes Lajos 101, 249, 353.  
*Emovački Potok* 135.  
 Endlicher, E. L. 21.  
 Enyedi Pál 272.  
 Endzelin 168.  
 Erbiceanu, C. 291.  
 Erdélyi Lajos 209.  
 Erdélyi László 308.  
 Ernyey József 188, 194.  
*Erpenjica* (n. de rivière) 135.  
  
*Fachwerkbau* 94.  
 Faludi Ferenc 327.  
*Faragó* 24.  
*Farkasvölgye* (n. de rivière) 135.  
 Fasching, F. 275.  
 Fazekas Mihály 305.  
 Fejér Géza 13, 16.  
*Fejérkőrís* (n. de rivière) 135.  
*Fejérsár* (n. de rivière) 136.  
 Fejérváry Károly 277.  
*fejse* 75.  
  
 Fekete M. 377.  
 Felmer, M. 259.  
 Felvinczi-Takács Zoltán 66.  
 Ferdinand Ier de Médicis 316.  
 Fermedžin, E. 255.  
*Fertő* (n. de rivière) 136.  
 Fessler, 210.  
 Fetzter Ferenc J. 4.  
*filegóriás tornác* 23.  
 Filitti, J. 342.  
 Filstich, G. 259, 260, 275.  
 Fitz József 353.  
*Fok* (n. géogr.) 136.  
*Fogaras* (com.) 113.  
 Forgách Ferenc 270, 374.  
 Forgách Imre 271.  
 Forkel 313, 314.  
 Fortună, D. 255.  
*Fošnik* (n. de rivière) 136.  
 Förstemann 161, 173, 177, 180, 181.  
 Frank A. 272.  
 Franck, O. 157, 168, 277.  
 Franck von Frankenstein, V. 296.  
 Fridvalszky 277.  
 Friedrich 195, 203.  
 Fritz László 351.  
*fűrő* 75.  
 Fügedi E. 202.  
*fűrész* 75.  
  
*Gaj* (n. géogr.) 137.  
 Galaction, G. 328, 329, 331.  
 Gáldi László 242—311, 249, 254, 255,  
 261, 267, 325—339, 364—369.  
 Galilei, Vincenzo 314.  
 Galuzzi 321.  
 Gamillscheg, Ernst 340, 341, pass.  
 Gardizi 213.  
*Garešnica* (n. de rivière) 139.  
*Garič* (n. de rivière) 139.  
 Gasparri 322.  
 Gaster, M. 303.  
*Gatični* (n. d'un lac) 140.  
 Găvănescu, J. 291.  
 Gebauer, J. 147, 157, 168, 186, 194,  
 pass.  
 Géczy János 315.  
*Gelina* (n. de rivière) 140.  
*Gerak* (n. de rivière) 140.

- Gérardo, Giacomo 321.  
 Gerger 313.  
 Gerdov Potok 141.  
 Gerecze Péter 7.  
 gerenda 15.  
 Géresi Károly 24.  
 Gerevich Tibor 353.  
 Gergjen (n. de rivière) 141.  
 Gerullis 168.  
 Geszthy Ferenc 325.  
 Ghibu, O. 298.  
 Ghica, I. 245, 299.  
 Ghica-Budești, N. 102.  
 Giurescu, C. C. 101, 247, 249, 251, 325.  
 Gjilbernovac (n. de rivière) 159.  
 Gjol (n. géogr.) 159.  
 Gjon (n. géogr.) 159.  
 Gjurgjevac (n. géogr.) 160.  
 Gjurgjička (n. de rivière) 160.  
 Gladimirovica (n. de rivière) 141.  
 Glavnica (n. de rivière) 141.  
 Glina (n. de rivière) 142.  
 Globica (n. de ruisseau) 142.  
 Globoki (n. de ruisseau) 144.  
 Glogova (n. de rivière) 143.  
 Gložna (n. de rivière) 144.  
 Gluboki (n. de ruisseau) 144.  
 Gluvač (n. de rivière) 145.  
 Gnjilec (n. de rivière) 145.  
 Godojnica (n. de ruisseau) 146.  
 Goga, D. G. 307.  
 Goga, O. 357, 376.  
 Golescu, D. 263.  
 Golinja (n. de rivière) 146.  
 Golobinjak (Golobinik) (n. de rivière) 147.  
 Gombocz Zoltán 194, 197, 215, pass.  
 Gomilčica (n. de ruisseau) 147.  
 Gönczi G. 294.  
 Gonjeva (n. géogr.) 147.  
 Goranec (n. de rivière) 147.  
 Gostinec (n. de ruisseau) 148.  
 Gönyei 35.  
 Grab (n. de ruisseau) 148.  
 Grabarska (n. de rivière) 150.  
 Grabe (n. de ruisseau) 150.  
 Gračac (n. de rivière) 150.  
 Grad Potok(a) 151.  
 Gradniščak (n. de ruisseau) 152.  
 Gragerja (n. de ruisseau) 152.  
 Granica (n. de rivière) 153.  
 Grbavac (n. de rivière) 153.  
 Grobovnik (n. de rivière) 153.  
 Grebenska (n. de rivière) 154.  
 Grec (n. géogr.) 267.  
 Greceanu, R. 267.  
 Grgjevica (n. de rivière) 155.  
 Grienberger 345.  
 Grižina (n. de rivière) 155.  
 Groag, E. 369.  
 Grobeša (n. de rivière) 155.  
 Gromačnik potoka 156.  
 De Groot, J. J. 69.  
 Gubokrica (n. géogr.) 156.  
 Gumenica (n. géogr.) 157.  
 Gunkopanica (n. de ruisseau) 157.  
 Gustelju (n. de rivière) 158.  
 Gvozdna (n. de rivière) 158.  
 gyalu 75.  
 Gyarkovölgye (n. géogr.) 159.  
 Gyergyai Albert 304.  
 Gyertyánfa (n. de rivière) 159.  
 Gyöngyösi István 306.  
 Györffy István 10, 41, 110.  
 György L. 112.  
 Gyulafi L. 272.  
 Haan Lajos 15, 25.  
 Haas, M. 3.  
 Hadrovics László 354—361.  
 Hain Gáspár 274.  
 Hajek, E. 296.  
 H(a)lapna (n. géogr.) 160.  
 Halici, H. 295, 296.  
 Halone (clan) 231.  
 Hauer, G. J. 258, 275.  
 harangláb 15.  
 Haraszi Emil 312—324.  
 Háromszék (com.) 113.  
 Hauterive 373.  
 Havaseli Balázs 319.  
 Hawkins 313.  
 Heisenberg, A. 250.  
 Heliade-Rădulescu, Ion 364.  
 Heltai Gáspár 289, 325, 329, 331, 332, pass.  
 Henszlmann Imre 2, 3, 5, 11, pass.  
 Heraclides, Iacob 251, 252, 271.

- Herczeg Gyula 363—364.  
 Herepei János 10, 46, 49, 51, 78, 112.  
 Hevenesi Gábor 269.  
 Heyendorff 285.  
*Hidegkút* (n. géogr.) 160.  
 Hierschmann, L. W. 21.  
 Hirschler 104.  
*Hlevni* (n. de ruisseau) 161.  
*Hlivnič* (n. de ruisseau) 161.  
*Hmel(j)ina* (n. géogr.) 161.  
*Hočna* (n. de ruisseau) 161.  
*Hodal* (n. de rivière) 162.  
 Hoffmann Edit 32, 38.  
*Holna* (n. de rivière) 162.  
*Holt Česmica* (n. géogr.) 162.  
 Hóman Bálint 74, 76, 193, 209, 219,  
 pass. 243.  
*Honšćakvölgye* (n. géogr.) 162.  
 Horányi A. 270, 277.  
 Horger Antal 235, 236.  
 Horváth Endre 257.  
 Horváth János 293.  
*Horváti* (n. l.) 197.  
*Horvátvölgye* (n. géogr.) 165.  
*Hosszútó* (n. géogr.) 162.  
*Hotič* (n. de rivière) 162.  
*Hrančnik* (n. de rivière) 163.  
*Hras(t)nik* (n. de ruisseau) 163.  
*Hrečin* (n. géogr.) 164.  
*Hrušavec* (n. de ruisseau) 164.  
*Hrvatska* (n. de ruisseau) 165.  
*Hučur* (n. de rivière) 165.  
*Hukavica* (n. de ruisseau) 165.  
 Hunfalvy Pál 225, 226, 248, 249,  
 285.  
*Huns* 217.  
*Hunyad* (com.) 113.  
 Hurmuzaki, L. 114, 268, 320.  
*Husajnac* (n. de rivière) 166.  
 Huszka J. 69.  
 Huszti András 310.  
 Huszti József 293.  
*Huznik* (n. de ruisseau) 166.  
*Hvališa* (n. géogr.) 166.  
*Hvalisavölgye* (n. de ruisseau) 166.  
 Hviezdozlav, P. 357.  
  
*Ilia* András 275, 277.  
*Ilica* (n. de rivière) 166.  
  
*Ilidža* (n. de rivière) 167.  
*Ilova* (n. de rivière) 167.  
 Imre Sándor 327, 353.  
 Inchofer, M. 274.  
*Injatica* (n. de rivière) 168.  
 Iordan, Iorgu 196.  
 Iorga, Nicolae 247, 248, 250, 256,  
 pass.  
*Iševnica* (n. de rivière) 169.  
*Isine* (n. de ruisseau) 168.  
*Ispjas* (n. de rivière) 168.  
 Istvánffy Miklós 269, 373.  
*Isztrmecága* (n. géogr.) 169.  
*Ivanec* (n. de rivière) 169.  
 Ivánis Péter 16.  
 Ivanošić 360.  
 Iveković 244.  
*Izber Potok* 169.  
*Izrin* (n. de rivière) 169.  
  
*Jablanac* (n. de rivière) 170.  
 Jakab E. 42, 56.  
*Jakubovac* (n. de rivière) 171.  
 Jakubovich Emil 212, 214, 231, 232,  
 pass.  
*Jalševa* (n. de rivière) 172.  
*Jamarička* (n. de rivière) 174.  
*Jamnik* (n. de ruisseau) 174.  
 Jancsó Benedek 102, 261, 281.  
 Jankó János 7.  
*Jankovac Potok* 174.  
 Jankulov, V. 356.  
*Janoška* (n. de ruisseau) 174.  
*Jarak* (n. de rivière) 175.  
*Jarne* (n. de rivière) 175.  
*Járovölgy* (n. géogr.) 175.  
*Jaruga* (n. de ruisseau) 176.  
*Jasenica* (n. d'un lac) 176.  
*Jasle Potok* 177.  
*Jastrebica* (n. de rivière) 177.  
*Jaševača* (n. de rivière) 177.  
*Javnica* (n. géogr.) 178.  
*Jazvina* (n. de ruisseau) 178.  
*Jaža* (n. de rivière) 179.  
*Jelačića* (n. de rivière) 179.  
*Jelaš* (n. de ruisseau) 179.  
*Jelčénica* (n. de rivière) 180.  
*Jelenski Potok* 180.  
*Jelovec* (n. de ruisseau) 180.

- Jenő* (clan) 233.  
*Jerana* (n. de ruisseau) 181.  
*Jernovica* (n. d'un lac) 18.  
*Ješći* (n. d'un lac.) 181.  
*Jesanica* (n. géogr.) 181.  
*Jezero* (n. de rivière) 181.  
*Jezičevac* (n. de ruisseau) 182.  
*Johovo* (n. de ruisseau) 182.  
*Jókai Mór* 355.  
*Jokinovac* (n. de ruisseau) 182.  
*Jordan Potok* 182.  
*Jósika István* 317, 318, 319, 320, 321, pass.  
*Jovac* (n. de ruisseau) 183.  
*Jovača* (n. de rivière) 183.  
*Jozavica* (n. de rivière) 183.  
*Józsa János* 252, 257.  
*Juba Vodica* (n. géogr.) 183.  
*jude* (mot roum.) 247.  
*Juhász István* 325.  
*Juhász Jenő* 206.  
*Junius, Fr.* (François du Jon) 335, 336.  
*Jurko(v)* (n. de rivière) 183.  
  
*Kabars* 218, 219, 220, pass.  
*Kádár J.* 18, 84.  
*Kanižlić, A.* 358.  
*Karácsonyi J.* 25.  
*Kardos S.* 57.  
*Kardos Tibor* 255, 270, 281, 293, 297.  
*Karlovicz, Jan* voir Warschauer Wörterbuch.  
*Kaszai Farkas Péter* 40, 41, 84.  
*Katančić, M. P.* 360.  
*Katancsics* 290.  
*Katona István* 265, 267, 283, 302, 374.  
*Kazars* 218, 220.  
*Kazinczy Ferenc* 264, 292.  
*Kazy Ferenc* 275.  
*Kelcz Imre* 269.  
*Kelemen Lajos* 9, 17, 42, 60, 61, 98, 104, 113.  
*Kemény János* 266, 272.  
*Kerchelich, B. A.* 277, 278.  
*Kereszturi József* 290, 291.  
*kés* 75.  
*Ketteler János* 269.  
*Ketzer András* 277.  
  
*Kézai Simon* 212, 220.  
*Kinkeldey* 313.  
*Kirileanu* 374, 375.  
*Kisküküllő* (com.) 113.  
*Klaič, V.* 154, 167.  
*Klebel, Ed.* 207.  
*Klein, Karl Kurt* 252.  
*Klein-Micu, S.* 242, 260, 262.  
*Klemetti, H. S.*  
*Kluge* 150, 155.  
*Kmoskó Mihály* 213.  
*Kniezsa István* 141, 153, 175, 184, 204, 286, 310, 345.  
*Kochanowski, J.* 252.  
*Kollár Ferenc Ádám* 270.  
*Kollár, Johann* 191, 201, 207, 228, 233, pass.  
*Kolozs* (com.) 113.  
*Koltay-Kastner Jenő* 255, 361—362.  
*Koncz József* 113, 305.  
*Köleséri Sámuel* 259, 276.  
*Kós Károly* 4, 7, 9, 51, 56.  
*Kosáry Domokos* 278.  
*Kostić, M.* 197.  
*Kovachich Márton György* 19, 265, 266, 276.  
*Kovács Alajos* 353.  
*Kovácsnai Sándor* 263.  
*Kozierowsky, St.* 137, 139, 140, 142, 144, 145, 146, pass.  
*Köleséri Sámuel* 259, 276.  
*Kőröspataki János* 253.  
*Köváry László* 261.  
*Krebs, Karl* 313, 314, 322.  
*Kreka, maison de la reine.* — 70—74.  
*Kretschmer, Paul* 149, 366.  
*Križkos, Paul* 202.  
*Kryński, Adam* voir Warschauer Wörterbuch.  
*Krylov* 157, 176.  
*Kukuljevič, 134, 136, 154, 157, 160, 161, 173, pass.*  
*Kultsár István* 272, 275, 301.  
*Küküllei János* 268.  
  
*Lacea* 341.  
*Lackó (Lațcu) voivode* 249, 252.  
*Ladislás, saint (roi de Hongrie)* 13.  
*Lápèdatu, A.* 284, 285.

- Laski Albert 270.  
 Laszky G. 270.  
 Laurian, A. T. 373, 374.  
 Lavoisier, H. 323.  
 Lázár Miklós, comte 228.  
 Lehoczky Tivadar 3, 4, 16, 17, 46.  
 Leopardi, Giacomo 378.  
 Leskien 145, 146, 152, 153, 157, 164,  
 165, pass.  
 Lessiak, P. 155, 161, 204.  
 Levšin 240.  
 Lichtenthal, P. 314.  
 Ligeti Lajos 68.  
 Lipszky 140, 162, 195, 198, 201, 202,  
 pass.  
 Litta, Pompeo 321.  
 Losteiner, L. 112.  
 Lot, F. 340.  
 Louis le Grand, roi de Hongrie 248.  
 Lucio, Giovanni 289.  
 Lucius, J. 256, 278.  
 Lukcsics Pál 25.  
 Lukinich Imre 101, 112, 349, 353.  
 Lupaş, J. 101, 262, 299.  
 Lupeanu, A. 300.  
 Lupu, Vasile 253, 266.  
 Lükő Gábor 63, 101.  
  
 Macchiavelli, N. 362.  
 Madách Imre 354—357.  
 Magyi János 19.  
 Maior, Petru 242, 260, 262, 263, 275,  
 282, 287 pass.  
 Maiorescu, Ion 308.  
 Maiorescu, Titu 292.  
 Makkai László 249, 353.  
 Mâle, Emile 10.  
 Malonyai Dezső 7, 60.  
 Mályusz Elemér 196, 352.  
 Mandri, Z. 364.  
 Maretič 140, 146, 156, 160, 161, 162,  
 pass.  
 Marcu Al. 246, 364.  
 Marczali Henrik 19, 226.  
 Marienescu, A. M. 242, 282.  
 Marie-Thérèse, époque de —. 32, 283.  
 Márki A. 15, 265.  
 Markó J. 285.  
*Maros-Torda* (com.) 113.  
  
 Martini, Giambattista de —, 313.  
 Martinuzzi György 271.  
 Maštakov, P. L. 137, 140, 142, 145,  
 146, 147, pass.  
 Mathias, roi de Hongrie 246, 249,  
 250, 252, pass.  
 Matic, T. 258, 360.  
 Matthew, E. James 323.  
 Maury, archevêque de Paris 293.  
 Mavrocordato, C. 257.  
 Mavrocordato, N. 256.  
 Mažuranić, Vladimir 140, 153, 155,  
 156, 157, 158, 168, pass.  
 Médicis, Isabelle de 321.  
 Médicis, Marie de 321.  
 Meggyes (clan) 233.  
 Melanchton 252.  
 Melich János 26, 144, 153, 184, 185  
 —207, 194, 197, 202. pass.  
 Melioranskij 176.  
 Mendel-Reismann 323.  
 Mester Miklós 350.  
 Meteş, E. 98.  
 Mezzofanti 267.  
 Merulo, Claudio 313, 318, 321.  
 Meruţiu, V. 310.  
 Michel le Brave (Mihai Viteazul) 315,  
 372.  
 Michele, Melchior 317, 321.  
 Miklosich, F. 134, 137, 139, pass.  
 Milescu 245.  
 Mircea, voïvode de Valachie 249.  
 Miskolczy E. 102.  
 Misztótfalusi Kis Miklós 295.  
 Moisil, J. 308.  
 Molnár Albert 191.  
 Molnár János 302.  
 Molmenti, Pompeo 318.  
 Momigliano, Arnaldo 367.  
 Monorai János 291.  
 Montagna, V. 254.  
 Morlacchi, F. 323.  
 Mosto, Giovanni Battista 319.  
 Much 155.  
 Murăraşu, D. 262.  
 Muşat, P. 101.  
 Müllenhoff 155.  
 Myskowszky Ernő 4, 6, pass.  
 Myskowszky Viktor 3, 4, 43, 44.

- Nadányi János 274.  
 Nagy István 16.  
 Nagy László (Peretsényi) 264, 265, 292, 293.  
 Nagy L. R. 201.  
*Nagyküüllő* (com.) 114.  
 Naum, T. A. 293.  
 Negruzzi, J. 291.  
 Németh Gyula 68, 196, 201, 207, 208 —241, pass.  
*Németi* (n. l.) 197.  
 Nemes Imre (Hidvégi) 303.  
 Niederle, L. 192, 202, 203.  
 Niedźwiedzki, Władysław voir Warschauer Wörterbuch.
- Odobescu, A. 373, 374.  
 Oláh Miklós 246, 258, 270, 277, pass.  
*Olaszi* (n. l.) 197.  
 Olschki, L. 244.  
 Opitz Márton 245.  
 Orbán B. 48.  
 Orbán, L. 301.  
*Oroszi* (n. l.) 197.  
 Orsini, Paolo Giordano 321.  
 Orsini, Virginio don 321.  
 d'Ortiz, Diego 312.  
 Ortiz, Ramiro 251, 311.  
 Ortvay, T. 136.  
 Oțetea, A. 310.  
 Otrokócsi Ferenc 258, 289, 290.  
 Őrlec (clan) 232.
- Pais Dezső 193, 194, 195, 205, 219, 231, pass.  
 Pálfy 33.  
 Palia dela Orăștie 325, 326, 327, pass.  
 Pall, Fr. 253, 255.  
 Panaitescu, P. P. 325.  
 Pannain 313.  
 Pannonius, Janus 292, 293.  
 Papiu-Ilarianu, A. 242, 263, 264, 266, pass.  
 Páriz-Pápai Ferenc 295.  
 Pârvan, Vasile 365, 366.  
 Pascu, Giorge 242, 250, 252, 253, 256, pass.
- Pastores Romanorum* 260.  
 Patsch, Carl 365, 367.  
 Pauler Gyula 193, 194, 205, 209, 217, pass.  
*pes campanae* 17.  
 Pesty Ferenc 134.  
 Péterffy Károly 257, 262, 275.  
 Petőfi Sándor 298, 355.  
 Petranu, C. 2, 5, pass.  
 Petrarca, Fr. 251.  
 Pettantzio, Felice 289.  
 Philippide, Al. 310, 340, 345, 368.  
 Piccolomini, Enea Silvio 316.  
 Pirchegger, S. 145, 171.  
 Pirro 313.  
 Pletersnik, M. 139, 145, 168, 175, 177.  
 Pogodin 157.  
 Polónyi János 34.  
 Popa, Athanas 98, 100, 109.  
 Popovici, Sava 262.  
 Popp, Vasile 303.  
 Prasek 185.  
*prat de Traian* 245.  
 Pray György 243, 257, 283, 289, 290, 302, pass.  
 Pretorius 312.  
 Priskos 69, 70, 71, 72, 74, 290.  
 Priorato, Gualdo 43.  
 Prosnitz 314.  
 Prusik 185.  
 Pukánszky Béla 296, 352.  
 Pușcariu, Sextil 251, 344, 345.
- Quinet, Edgar 279.
- Rački, F. 147, 148, 156.  
 Rác Károly 15.  
 Radloff 215, 230.  
 Radu, Iacob 242, 302, 305.  
 Radu, V. 328, 329, 331.  
 Radvánszky Béla 35, 46.  
 Rákóczy György 42.  
*rakófa* 93.  
 Râmniceanu, Naum 291.  
 Ransano, Pietro 269, 289.  
 Rareș, Petru 279.  
 Rásonyi Nagy László 342.

- Ráth György 323.  
 Ravenne, Guido de 223.  
 Redhouse 167.  
 Reicherstorffer, G. 258, 271, 289.  
 Reissenberger L. 83.  
 Reizner, J. 25.  
 Relković, M. A. 358.  
 Renzi, F. 253.  
 Rešetar 138.  
 Rettegi, G. 261.  
 Révai Péter 272.  
 Révay György 303.  
 Révész Imre 191, 294, 325.  
 Ristić-Kangrga 145, 166, 180.  
 Riva, Bonvesin della —, 297.  
 Ritter 313.  
 Roques, Mario 325, 335.  
 Romano, Antonio 319.  
 Rómer Flóris 2, 5, 11, pass.  
 Rónay Endre 351, 353.  
 Ronga 313.  
 Rosetti, A. 311, 328, 329, 331, 372.  
 Rospond, St. 140, 148, 160, 163, 168, 184.  
 Royts, V. 186.  
 Rumy Károly 264, 273.
- Safárik, P. Y. 191, 197, 201.  
 Şăineanu, L. 245, 285.  
 Salius, Jan 374.  
 Sándor Imre 224, 238.  
 Sándor István 191, 194, 206.  
 Schaesius, C. 271.  
 Schedius Lajos 301.  
 Şchiopul, Petru 252.  
 Schröder, Ed. 142.  
 Schulz Ferenc 2.  
 Schünemann, K. 216, 313.  
 Schwarz, Ernst 152, 154, 168, 171, 178, 185, 187, pass.  
 Scotti, Rossi 323.  
 Sebestyén Gyula 209, 224.  
 Sedláček, August 139, 140, 142, 186.  
 Semenov, P. 146, 157, 160.  
 Seivert, G. 276.  
 Sforza, Leonora Ursina 321.  
*Sicules* 212, 213, pass.  
 Siegescu, J. 298, 305.  
 Sigler, Michael 374.
- Simonyi Zsigmond 16, 327.  
 Sinan pacha 315.  
 Şincai, G. 242, 253, 260, 202, 263, pass.  
 Sklarek, E. 375.  
 Skok, P. 142, 143, 145, 146, 147, pass.  
 Slavici, J. 376.  
 Smičiklas, T. 134, 135, 136, pass.  
 Šmilauer, V. 136, 144, 145, 146, pass.  
 Sommer, J. 271, 272.  
 Şotropa, V. 303.  
 Soutzos, A. 378.  
 Sörös P. 33.  
 Spano, Pippo 362.  
 Sreznevskij, J. J. 140, 146.  
 Stainer, C. 314.  
 Stanojević, St. 150, 154.  
 Stefanović, Sv. 354—357.  
 Stein, Aurel Sir — 67.  
 Steinhauser, W. 196.  
 Struţeanu, Scarlat 373.  
 Strzygowsky J. 1, 2, pass.  
 Şujan 185.  
 Şulek 150, 157, 160, 170, 174.  
 Sulica Szilárd 243, 273, 302.  
*sulyok* 75.  
 Sulzer, G. F. 283, 284, 285, 286, 287, pass.  
*Supplex Libellus* 261, 283, 284.  
 Szabó Károly 190, 228, 229, pass.  
 Szabó T. Attila 10, 46, 48, 49, 51, 53, 54, 56, 61, 62, 204.  
 Szádeczky L. 33, 35, 45, 237.  
 Szakadáti János 277.  
 Szalárdi János 273, 299.  
 Szalay László 189.  
 Szamosközi István 271, 319, 320, 322.  
 Szamota István 15, 26, 231.  
 Szarvas Gábor 16.  
 Szász Zsombor 350.  
*szeg* 75.  
 Szegedi János 276.  
 Szekfű Gyula 74, 193, 200, 206, pass.  
 Szenczi Molnár Albert 297.  
 Szent-Iványi Márton 274.  
 Szentpétery Imre 19, 190, 193.  
*széphistória* 304.  
 Szeredai Antal 275.  
 Szigligeti Ede 301.  
 Szilágy (com.) 114.



- Szilágyi, O. 246.  
 Szilágyi Sándor 316.  
 Szily Kálmán 205, 206.  
 Szinneyi József 257, 263, 267, 276.  
 Szinte Gábor 4, 8, 94, 111.  
 Szinte László 4.  
 Szolga Gedeon voir Pray György.
- Tagányi Károly 35, 191, 202.  
 Tagliavini, Carlo 242, 244, 246, 267,  
 293, pass. 353.  
 Takáts Sándor 26, 35, 46, 200, 206.  
 Taszycki, W. 163.  
 Téglás István 4, 9.  
 Teleki József, comte 62.  
 Tamás Lajos, 224, 246, 248, 250, 268,  
 284, 309, 325, 340—347, 350, 352,  
 353.  
 Teodorovici-Nika, J. 291, 303.  
 Teleki Pál, comte 350.  
 Tertina Mihály 264.  
 Thaly Kálmán 48.  
 Thiersch, H. 105.  
 Thomas de Sancta Maria 312.  
 Thomsen, V. 217.  
 Thuróczy János 269, 288, 289.  
 Thúry József 203, 214, 216, 220, pass.  
 Ţichindeal, D. 287.  
 Tiktin, H. 245, 340, 341.  
 Timon, S. 258, 275, 289.  
 Tkalčić 154, 155.  
 Tocilescu 370.  
 Todor, A. P. 377.  
 Toppeltin, L. 252, 258, 278, 289, 363.  
 Torda-Aranyos (com.) 114.  
 Tordas Mihály 326.  
 Toronţiu, I. E. 377.  
 Tóth András 353.  
 Tóti (n. l.) 197.  
 tővis 15.  
 Trajanescu, J. 98.  
 Trautmann, R. 149.  
 Trávníček 206.  
 Tremellius, Immanuel 335, 336.  
 troian (mot roumain) 244, 245.  
 Tröster, G. 258, 274.  
 Tupikov, N. M. 153, 154, 155, 163.
- Udvarhely (com.) 114.  
 Ureche, Gheorge 252.
- Văcărescu, Iancu 378.  
 Văcărescu, Elena 308.  
 Vaillant 373.  
 Vajda Demeter 287.  
 Válek 186.  
 Valle, Francesco della — 267.  
 Valois, Henri 315.  
 Vámbéry Armin 220.  
 Vámos F. 68, 70, 71, 76, 80, 108.  
 Vámszer Géza 112.  
 Van Wijk 309.  
 Váša 145, 148, 151, 152, 158, 164,  
 172, pass.  
 Vass Dániel (Czegei) 264.  
 Vavroušek, B. 2, 47.  
 Vay László 265.  
 Veress Sándor 245, 255, 257, 260,  
 290, 296, pass.  
 verő 75.  
 véső 75.  
 Veszely 62.  
 Vida György 308.  
 vihargerenda 95.  
 Villanis 313.  
 Villon, F. 251.  
 Vincenti, Alessandro 323.  
 Vincenti, Giacomo 323.  
 Viski Károly 10, 110, 353.  
 Viski Pál 304.  
 Vlaicu (voivode) 249.  
 Vörösmarty Mihály 298.  
 Vrchlicky 357.  
 Vuk, Stef. 140, 142, 150, 154, pass.  
 244.  
 Vulcan, Samuele 287, 302.  
 Vulpe, Radu 364, 365, 367, 368, 369,  
 371.
- Wagner Károly 276, 277.  
 Walther 323.  
 Warschauer Wörterbuch 157, 168, 175.  
 Weckerlin 314, 322.  
 Weigand, G. 309.  
 Weigl, Heinrich 195, 196.  
 Weitzmann 314.  
 Wenzel G. 25, 134.

- Werbőczy István 19.  
Werner, C. 16, 19, 134.  
Wigand-Thoroczkay Ede 7.  
Windisch, A. K. 276.  
Wysz de Radolino 252.
- Zagarolo, Lodovico di 255.  
Zalozieczky, W. R. 2.
- Zamfirescu, D. 364.  
Zarifopol, P. 376.  
Zermegh János 270.  
Zichy István, comte 68, 69, 74, 76.  
Zimmermann, Fr. 16, 19, 134.  
Zmaj-Jovanović, J. 355, 356.  
Zolnai Gyula 15.  
Zsilinszky M. 25.  
zsindely 74.

# OSZK

Országos Széchényi Könyvtár

Editeur responsable: M. Eméric Lukinich

16364 Imprimé par Sárkány-nyomda S. A. Budapest, VI., 9 rue Horn Ede.  
Resp. pour l'impr.: A. et J. Wessely

7. László Bendefy: Fontes authentici itinera (1235—1238) fr. Iuliani illustrantes. 1937. Cum XXV. tabulis et una mappa geographica.	8.—
8. István Knieszsa: Zur Frage der gepidisch-rumänischen Symbiose in Siebenbürgen. 1937.	2.—
9. Dénes A. Jánossy: Great Britain and Kossuth. 1937.	6.—
10. Imre Révész: La Réforme et les Roumains de Transylvanie. 1937.	3.—
11. Bálint Hóman: King Stephen the Saint. 1938.	2.—
12. Albin F. Gombos: Saint Etienne dans l'Historiographie Européenne du Moyen Age. 1938.	4.—
13. Antal Lepold: L'iconografia del re Santo Stefano (con 10 tavole) 1938.	3.—
14. Sándor Fest: The sons of Eadmund Ironside, anglo-saxon king at the court of Saint Stephen. 1938.	2.—
15. Georg Schreiber: Stephan I. in der deutschen Sakralkultur (mit 10 Abbild.) 1938.	4.—
16. István Knieszsa: Ungarns Völkerschaften im XI. Jahrhundert (mit einer Kartenbeilage). 1938.	12.—
17. Imre Lukinich: Die ungarische Regierung und die polnische Frage in den ersten Jahren des Weltkrieges. 1938	3.—
18. C. A. Macartney: Studies on the Earliest Hungarian Historical Sources. 1938.	4.—
19. Dénes Jánossy: Die ungarische Emigration und der Krieg im Orient. 1939.	10.—
20/A Ernst Dickenmann: Studien zur Hydronymie des Savesystems. 1939.	8.—
20/B Ernst Dickenmann: Studien zur Hydronymie des Savesystems II.	4.—
21. C. A. Macartney, M. A.: Studies on the Early Hungarian Historical Sources (published only as separate volume)	16.—
22. Heinrich Réz: Ungarn als Vermittler der westlichen geistigen Strömungen nach Süden und Südosten	2.50
23. László Hadrovics: Die ungarischen Vorlagen eines alten kroatischen Dichters	2.50
24. Eugen Darkó, Andreas Fall, Ladislaus Fritz, Nikolaus Mester, Andreas Rónay, Zsombor Szász und Ludwig Tamás: Die Siebenbürgische Frage	15.—
25. Hélène Balogh: Les édifices de bois dans l'architecture religieuse hongroise	8.—
26. Johann Melich: Über den Namen Brünn	2.—
27. Jules Németh: La question de l'origine des Sicules	3.—
28. Ladislao Gáldi: L'influsso dell'umanesimo ungherese sul pensiero rumeno	5.—
29. E. Lukinich, A. Fekete-Nagy, L. Gáldi, L. Makkai: Documenta historiam Valachorum in Hungaria illustrantia	50.—

# Important publications for Libraries

## Wichtige Publikationen für Bibliotheken

	Sfr.
<b>ARCHAEOLOGIA HUNGARICA. Vol. I—XXIV.</b>	
vol. 21. N. Fettich, <i>Die Metallkunst der landnehmenden Ungarn.</i> 2 vol. 303 p. Text & 137 Tafeln . . . . .	135.—
vol. 22. M. Bárány-Oberschall, <i>The Crown of the Emperor Constantine Monomachos.</i> 96 p. text & 19 plates . . . . .	27.—
vol. 23. J. Dombay, <i>The prehistoric Settlement and Cemetery at Zengővárkony.</i> 88 p. text & 39 plates . . . . .	45.—
vol. 24. L. Kiss, <i>Der altungarische Grabfund von Geszteréd.</i> Mit 11 Tafeln u. 2 Karten . . . . .	16.—
<b>DISSERTATIONES PANNONICAE. Ser. I. : 1—9. Ser. II. : 1—15.</b>	
Ser. II. vol. 12. T. Nagy, <i>Die Geschichte des Christentums in Pannonien bis zu dem Zusammenbruch des römischen Grenzschutzes.</i> 250 p. . . . .	33.—
Ser. II. vol. 13. P. Patay, <i>Frühbronzezeitliche Kulturen in Ungarn.</i> 119. p. Text & 13 Tafeln u. 14 Karten . . . . .	40.—
Ser. II. vol. 15. P. Pink, <i>Die Münzprägung der Ostkelten und ihrer Nachbarn.</i> 160 p. Text & 30 Tafeln u. 1 gr. Karte . . . . .	40.—
<b>ARBEITEN des Archaeologischen Instituts der Universität zu Szeged (Ungarn). Vol. XV. 1939.</b> 206 p. Text, mit Textabbildungen, 30 Tafeln u. Karte . . . . .	20.—
<b>BIBLIOTHEKA HUMANITATIS HISTORICA. Vol. 1—3.</b>	
vol. 1. S. Kozáky, <i>Geschichte der Totentänze.</i> Bd. I. 343 p. & 5 Tafeln. . . . .	54.—
vol. 2. M. de Bárány-Oberschall, <i>Les stalles de Nyirbátor.</i> 46 p. & 21 planches . . . . .	27.—
vol. 3. K. Szabó, <i>Kulturgeschichtliche Denkmäler der ungarischen Tiefebene.</i> 138 p. & 631 Abbild. . . . .	40.50
<b>ETIENNE BATHORY roi de Pologne et prince de Transylvanie.</b> 595 p. Illustr. With Bibliography and Iconography. Publ. by the Academies of Hungary and Poland. . . . .	
<b>CATALOGUS FONTIUM HISTORIAE HUNGARICAE aevo ducum et regum ex stirpo Arpad. descendentium ab a. Chr. 800 ad a. 1301.</b> Edidit F. Gombos. Vol. I—III. (2671 p.) . . . . .	97.50
<b>SCRIPTORES RERUM HUNGARICUM tempore ducum regumque stirpis Arpadine gestarum.</b> Edendo operi praefuit E. Szentpétery. 2. vol. . . . .	97.50
<b>MONUMENTA VATICANA HUNGARIAE. Ser. I. 1—6. Ser. II. 1—3.</b> 250.—	
<b>ETHNOGRAPHIA. NÉPELET.</b> Edidit B. Gonda. Vol. LI. 1940. . . . .	15.—
Review of the Hungar. Ethnogr. Soc. With extracts in different languages. Zeitschr. d. Ungar. Ethnogr. Gesellsch. Mit Auszügen in verschiedenen Sprachen. . . . .	
<b>ANZEIGER DES ETHNOGRAPHISCHEN MUSEUMS.</b> Red. v. L. Bartucz. XXXII. 1940. . . . .	15.—
<b>BIBLIOGRAPHIA LITTERARUM HUNGARIAE OECONOMICARUM.</b> Edid. Bibliotheca Musei Oeconom. Ruralis R. Hungariae. Conscripterunt E. Dóczy, & c. Vol. I. : 1505—1805. Vol. II. : 1806—1830. (372 p.) . . . . .	26.—

Prospectusses free on application.

Prospekte zur Verfügung.

To purchase by the sole agent.

Zu beziehen durch Hauptkommissionär.

## EDMUND STEMMER

New- & Secondhand Bookseller.

Buchhandlung und Antiquariat.

Budapest, V., Gróf Tisza István-utca 14. szám.

Editeur responsable: M. Eméric Lukinich